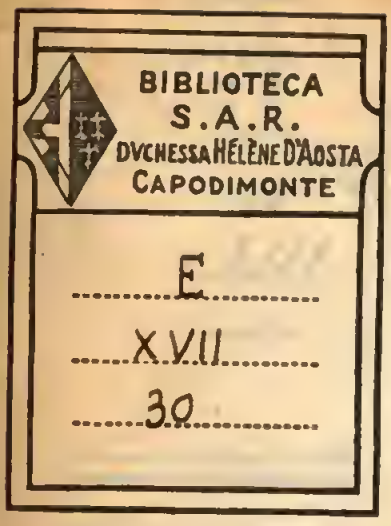
Digitized by Google

GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AR.DM
EX.LIBRIS
MCMV


BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
E
XVII
30

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

XÉNOPHON

Digitized by Google

C RBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

550258

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

XÉNOPHON

TRADUCTIONS

DE DACIER, AUGER, LARCHER, LÉVESQUE
DUMAS, GAIL, ETC.

REVUES ET CORRIGÉES

PAR

ÉMILE PESSONNEAUX

TOME PREMIER

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE
1873

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Erchie, dême ou bourgade de la tribu Égéide, vers l'an 445 avant J.-C. Comment passa-t-il sa première jeunesse? on l'ignore. On croit seulement qu'il dévait avoir quinze ou seize ans, lorsqu'il fit la rencontre de Socrate. Le philosophe, étonné de la beauté et de la modestie du jeune homme, lui barre le passage avec son bâton, et lui demande « où l'on peut acheter les choses nécessaires à la vie. — Au marché, répond Xénophon. — Et où peut-on apprendre à devenir honnête homme? » reprend Socrate. Le fils de Gryllus hésite à répondre. « Suis-moi, lui dit Socrate, et tu l'apprendras. »

A l'âge de dix-huit ans, Xénophon est enrôlé parmi les jeunes Athéniens chargés de la garde des frontières. Trois ans après, il est sauvé par Socrate à la bataille de Délium. Moins heureux dans un autre combat, il est fait prisonnier par les Béotiens. Redevenu libre, il compose le *Banquet*, prend des leçons d'Isocrate, voyage en Sicile, y voit Denys l'Ancien, et écrit le remarquable dialogue intitulé : *Hiéron*. Le voici parvenu à l'âge de trente-neuf ans. C'est alors que, selon Diogène de Laërte, il mit au jour l'ouvrage encore inconnu de Thucydide, quand il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou de se l'attribuer. Sans louer Xénophon de ne s'être point approprié l'ouvrage d'un autre, suivons-le à l'armée de Cyrus. Lui-même ayant rapporté cette époque de sa vie dans l'*Anabase*, nous croyons devoir y renvoyer les lecteurs pour qu'ils accompagnent notre héros jusqu'au moment où il remet l'armée grecque entre les mains de Thymbron.

De retour à Athènes, Xénophon y apprend la mort de Socrate. Le capitaine redevient alors écrivain pour honorer la mémoire de son maître : il publie les *Dicts mémorables* et l'*Apologie*. Vers le même temps, il compose le précieux Traité de l'*Économique* et le *Commandant de la Cavalerie*; puis il commence la *Cyropédie* et l'*Anabase*. S'est-il marié à cette époque, ou avant de partir pour l'armée de Cyrus? c'est ce que M. Letronne lui-même n'a pu décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que Xénophon se maria, et eut deux fils que l'on surnommait *Dioscures*. Plus tard, s'étant lié d'amitié avec Agésilas, il part pour le rejoindre, lors de l'expédition de ce prince en Asie. Cette démarche le fait bannir d'Athènes.

Nous voici arrivés à l'endroit de sa vie le plus pénible à raconter. Jusque-là, il s'était contenté de mettre Lacédémone au-dessus d'Athènes; nous allons le voir maintenant marcher contre sa patrie. A la bataille de Coronée, nous le trouvons auprès d'Agésilas, dans les rangs lacédémoniens. Ainsi, par dévouement pour ce prince, il fit ce qu'Alcibiade avait fait par ressentiment contre Athènes! Après cette bataille, il accompagne Agésilas à Sparte; puis il se rend à Scillonte, en Élide, et appelle auprès de lui sa femme Philésie et ses enfants; mais bientôt, sur les conseils d'Agésilas, il envoie ses fils à Sparte pour y apprendre *la plus belle des sciences*, disait le roi de Lacédémone, *celle de commander et d'obéir*. « A cette époque, dit M. Letronne, « il renonça pour toujours à la carrière militaire, qui lui « avait valu la gloire et l'exil; il se renferma dans la vie « paisible et indépendante d'un homme qui ne désire plus « rien. »

Les Lacédémoniens lui firent présent à Scillonte d'une maison et de terres considérables. Il a tracé lui-même, dans un de ses écrits [1], un charmant tableau de la vie qu'il y menait. C'est là qu'après avoir terminé l'*Anabase*, il composa les Traités *de la Chasse et de l'Équitation*, et les deux Traités *sur les Républiques de Sparte et d'Athènes*. « A cette « époque, selon Diogène de Laërte, les Éléens marchèrent « contre Scillonte; et, comme les Lacédémoniens tardaient « à arriver, ils ravagèrent le pays et s'en emparèrent.

[1] L'*Anabase*, liv. V, ch. II.

« Les fils de Xénophon se réfugièrent à Lépréum avec quel-
« ques esclaves. Xénophon lui-même se rendit d'abord à
« Élis, de là à Lépréum pour retrouver ses fils, et enfin à
« Corinthe, » où il se fixa, et où il finit ses jours, quoique les Athéniens l'eussent rappelé après trente ans d'exil.

« Son rappel, dit M. Letronne, précéda certainement la
« bataille de Mantinée (3e *année de la* 104e *olympiade*); car,
« apprenant qu'Athènes avait pris le parti de Sparte dans
« la guerre contre les Thébains, il saisit cette occasion
« unique de voir ses fils combattre sous les drapeaux athé-
« niens en faveur de sa chère Lacédémone. » Cet acte de patriotisme, où entrait cependant un peu de cette *laconomanie* qui l'avait fait exiler, répandit le deuil sur ses derniers jours. Il célébrait un sacrifice, la couronne sur la tête, lorsqu'on vint lui annoncer que son fils Gryllus avait péri à Mantinée. A cette funeste nouvelle, Xénophon ôte sa couronne; mais, apprenant que son fils était mort vaillamment, il la remet sans verser une larme et se contente de dire : « Je savais bien que mon fils était mortel. » Malgré cette apparente résignation, sa douleur fut profonde, et son admiration pour les usages lacédémoniens n'alla point jusqu'à étouffer en lui les sentiments de la nature. Mais, s'il se ressouvint qu'il était père, il n'oublia pas qu'il était citoyen. La *Cyropédie*, les *Helléniques* et le traité des *Revenus de l'Attique*, furent les œuvres dernières de cette féconde et saine intelligence; et il fut bien inspiré d'avoir continué d'écrire, malgré son grand âge (il était alors octogénaire); car, dans les *Revenus de l'Attique*, il trouva l'occasion d'exprimer ce souhait qui rachète un peu ses torts envers Athènes : « Avant de descendre dans la tombe, que je voie du
« moins ma patrie tranquille et florissante. »

Xénophon mourut à Corinthe, l'an 355 ou 354 avant J.-C., âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Les plus grands écrivains se sont accordés pour reconnaître le charme de son style : « Il semble, dit Cicéron,
« que les Muses ont parlé par la bouche de Xénophon. Son
« style est plus doux que le miel. » Selon Quintilien, « on
« dirait que les Grâces ont pétri son langage et que la per-
« suasion s'est assise sur ses lèvres. » Thomas, dans ses *Éloges*, s'exprime d'une manière encore plus explicite. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce morceau :

« Cette grâce, qui embellit en paraissant se cacher, qui « donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si « peu ; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain, comme « au statuaire et au peintre ; qu'Homère et Anacréon eu- « rent parmi les poëtes grecs, Apelles et Praxitèle parmi « les artistes ; que Virgile eut chez les Romains, et Horace « dans ses Odes voluptueuses, et qu'on ne trouvera pres- « que point ailleurs ; que l'Arioste posséda peut-être plus « que le Tasse ; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui « versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrége ; que « sous Louis XIV, La Fontaine, presque seul, eut dans ses « vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté), « dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénelon, et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre « langue, notre climat même, se refusent peut-être, parce « qu'ils ne peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre « et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et sou- « ple qui la peut rendre ; enfin, cette grâce, ce don si rare, « et qu'on ne sent même qu'avec des organes déliés et « fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon. »

« Depuis lui jusqu'à Fénelon, dit la Harpe, nul homme « n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu « aimable. » Enfin, selon M. Letronne, « c'est un homme « essentiellement pratique, mêlé aux hommes et aux cho- « ses de son temps, et qui, lorsque l'occasion l'y conduit, « se met à *raconter* les événements dont il a été témoin, « et les impressions qu'il a reçues, ou *rédige* les observa- « tions qu'il a faites sur les chevaux, la chasse, l'agricul- « ture, l'éducation, le gouvernement, les finances. Tous « ses ouvrages ont plus ou moins ce caractère. »

HELLÉNIQUES

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Peu de jours après (la bataille gagnée par les Athéniens sur l'Hellespont), Thymocharès arriva d'Athènes avec quelques vaisseaux. Les Lacédémoniens et les Athéniens en vinrent à un nouveau combat, où les premiers vainquirent sous la conduite d'Hégésandridas. Peu après, à l'entrée de l'hiver, Doriée, fils de Diagoras, parti de Rhodes, entra dans l'Hellespont, à la pointe du jour, avec quatorze galères : la vigie athénienne, l'ayant aperçu, donna le signal aux stratéges, qui s'avancèrent contre lui avec vingt vaisseaux. Doriée, poursuivi, gagna le large et mit ses navires à sec près du Rhétée; les Athéniens l'atteignirent. On se battit de dessus les vaisseaux et sur terre, jusqu'à ce que les Athéniens se retirèrent à Madyte vers le reste de leurs troupes, sans avoir rien fait.

Mindare, qui, du haut d'Ilium où il sacrifiait à Minerve, s'aperçut du combat, se porta vers la mer à leur secours; et, mettant à flot ses galères, il partit pour joindre Doriée; les Athéniens voguèrent contre eux à pleines voiles, et livrèrent sur le rivage d'Abydos un combat qui dura de-

puis le matin jusqu'au soir. On ne savait qui était vainqueur ou vaincu, lorsqu'enfin Alcibiade survint avec vingt-deux vaisseaux. Les Péloponésiens s'enfuirent vers Abydos : Pharnabaze vint à leur secours, et poussa son cheval le plus avant qu'il put dans la mer. Il combattait lui-même et engageait les cavaliers et les fantassins à faire de même. Les Péloponésiens, ayant rassemblé leurs vaisseaux, se rangèrent en bataille et combattirent le long du rivage. Les Athéniens prirent sur l'ennemi trente vaisseaux abandonnés, recouvrèrent ceux qu'ils avaient perdus et se retirèrent à Sestos. De là, toute leur flotte, à la réserve de quarante navires, se dispersa et cingla hors de l'Hellespont, pour ramasser de l'argent; mais Thrasylle, l'un des stratéges, prit la route d'Athènes, pour y porter la nouvelle du combat et demander des troupes et des navires.

Tissapherne vint ensuite dans l'Hellespont; Alcibiade alla vers lui avec une seule trirème, apportant les présents de l'hospitalité et ceux de l'amitié; le satrape le fit arrêter sous prétexte que le roi lui avait ordonné de traiter les Athéniens en ennemis. Mais, après avoir été trente jours emprisonné dans Sardes, Alcibiade trouva des chevaux pour lui et pour Mantithée, pris en Carie, et s'enfuit de nuit à Clazomène.

Cependant les Athéniens, qui avaient jeté l'ancre au port de Sestos, informés que Mindare se proposait de les attaquer avec soixante vaisseaux, se retirèrent de nuit à Cardie. Alcibiade, partant de Clazomène, y vint aussi, suivi de cinq trirèmes et d'un navire de transport; et, sur la nouvelle que les vaisseaux péloponésiens étaient allés d'Abydos à Cyzique, il se rendit à Sestos par terre, après avoir donné ordre à la flotte de l'y joindre en faisant le tour de la Chersonèse.

Déjà les vaisseaux touchaient le port de Sestos; déjà il se disposait à voguer contre l'ennemi, lorsque Théramène et Thrasybule arrivèrent, l'un de Macédoine, l'autre de Thasos, avec vingt navires chacun. Tous deux venaient de recueillir des contributions. Alcibiade, après leur avoir commandé de le suivre et d'abattre leurs grandes voiles, cingla vers Parium, où la flotte rassemblée se trouva monter à quatre-vingt-six navires, qui partirent la nuit suivante, démarrèrent, et arrivèrent le lendemain à Proconèse

Digitized by Google

à l'heure du déjeuner. Là, on apprit que Mindare était à Cyzique, ainsi que Pharnabaze et son infanterie. Le reste du jour, on se tint à Proconèse dans l'inaction; mais, le lendemain, Alcibiade, ayant convoqué les troupes, leur représenta qu'il fallait nécessairement attaquer l'ennemi par terre et par mer, et le forcer dans ses murs, parce que l'on n'avait pas d'argent, disait-il, tandis que le roi n'en laissait point manquer l'ennemi.

La veille, il avait recueilli autour de lui les petits navires, aussitôt qu'ils étaient entrés dans le port, afin que personne ne pût en révéler le nombre à l'ennemi; et il avait publié que la peine de mort serait prononcée contre ceux qui seraient surpris gagnant le rivage opposé.

L'assemblée dissoute, il se prépare à un combat naval, et fait voile pour Cysique par une grande pluie. Comme il était près de Cyzique, le ciel devenant serein, il aperçut, à la clarté du soleil qui commençait à luire, les soixante galères de Mindare : elles manœuvraient loin du port, sans pouvoir y rentrer à cause de sa flotte. Dès qu'elles le virent gagner le port, étonnées du nombre des siennes, elles approchèrent du rivage et se mirent en état de défense. Aussitôt, tournant avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, il prit terre; Mindare en fit autant; mais celui-ci périt dans le combat, et les soldats se dispersèrent; en sorte que les Athéniens emmenèrent tous les vaisseaux à Proconèse, excepté ceux des Syracusains, qui avaient brûlé les leurs. De là, les Athéniens firent voile le lendemain vers Cyzique, qui, abandonnée des Péloponésiens et de Pharnabaze, reçut les Athéniens.

Après avoir demeuré vingt jours chez les Cyzicéniens, se bornant à tirer de fortes contributions, Alcibiade retourna à Proconèse, d'où il alla à Périnthe et à Sélymbrie: la première de ces deux villes l'accueillit, mais l'autre aima mieux donner de l'argent que de recevoir l'armée. Il se porta ensuite à Chrysopolis, ville de Chalcédoine, qu'il fortifia, et où il établit un comptoir pour la perception du dixième des marchandises qui venaient du Pont-Euxin. Théramène et Eubule y furent laissés avec trente galères à leurs ordres, tant pour la sûreté de la place que pour lever l'impôt et incommoder l'ennemi le plus qu'ils pourraient. Les autres stratéges se dirigèrent vers l'Hellespont.

Sur ces entrefaites, on surprit une lettre qu'Hippocrate,

lieutenant de Mindare, adressait aux Lacédémoniens; on la porta à Athènes; elle contenait ces mots: « Tout est perdu ! Mindare est mort; point de vivres pour nos soldats; nous ne savons que faire. »

Mais Pharnabaze représenta à toutes les troupes péloponésiennes et aux Syracusains que, tant que l'on aurait des hommes, on ne devait point se décourager pour une perte de quelques navires, puisque l'on trouvait dans les États du roi de quoi en équiper d'autres; puis il fournit à chacun un habillement et deux mois de solde; de plus, il arma les matelots et leur confia la garde des côtes de son gouvernement. Ayant ensuite convoqué les généraux et les triérarques, il leur enjoignit d'équiper à Antandros autant de galères qu'ils en avaient perdu, et leur donna de l'argent en leur disant de tirer du mont Ida tout le bois nécessaire.

Tandis qu'on s'occupait de construire la flotte, les Syracusains aidèrent ceux d'Antandros à relever une partie de leurs murs, et gagnèrent leur affection par leur zèle à défendre la place; ce qui leur obtint des Antandriens le titre d'évergètes et le droit de cité. Les affaires ainsi arrangées, Pharnabaze courut à la défense de Chalcédoine.

Cependant les stratéges de Syracuse apprirent que le peuple les exilait. Ils convoquent aussitôt les soldats; et, par l'organe d'Hermòcrate, ils se lamentent sur leur commune infortune, sur la violence et l'injustice de leur proscription; ils les exhortent à se montrer toujours aussi dociles, aussi braves qu'auparavant; ils les pressent d'élire des chefs jusqu'à l'arrivée de ceux nommés pour les remplacer. Il n'y eut qu'un cri dans l'assemblée; les triérarques surtout, les matelots et les pilotes voulaient qu'ils restassent en fonctions. Il ne faut point, répondaient les généraux, se révolter contre son pays: si l'on nous accuse, vous prendrez notre défense; vous rappellerez combien de batailles navales vous avez gagnées seuls et sans secours, combien de vaisseaux vous avez pris, combien de fois vous avez vaincu avec vos alliés sous votre conduite, occupant toujours la plus honorable place dans l'ordre de la bataille, à cause de votre courage et de votre ardeur, soit sur terre, soit sur mer. Comme on ne trouvait rien à leur reprocher, ils restèrent jusqu'à l'arrivée de Démarchus, fils d'Épidocus, de Myscon, fils de Ménécrate,

et de Potamis, fils de Gnosias, qui les remplaçaient. Les triérarques jurèrent aux généraux qu'ils les feraient rappeler dès qu'ils seraient de retour à Syracuse; et, après les avoir tous comblés d'éloges, ils leur permirent de se retirer où ils voudraient.

Hermocrate, homme actif, zélé et populaire, était surtout regretté de ceux qu'il admettait à son intimité. Tous les jours, soir et matin, il invitait à sa tente ceux des triétrarques, des pilotes et des matelots qui se distinguaient par leur bonne conduite, et leur communiquait ce qu'il se proposait de dire ou de faire dans l'assemblée. Il se plaisait à les instruire; il exigeait d'eux qu'ils parlassent tantôt sur-le-champ, tantôt après s'être préparés : aussi était-il estimé dans le conseil ; ses avis, ses idées, semblaient toujours les meilleurs. Après avoir accusé Tissapherne à Lacédémone, appuyé du témoignage d'Astyochus, et voyant son accusation accueillie, il se retira auprès de Pharnabaze, qui lui donna de l'argent avant même qu'il en demandât. Il leva donc des troupes et équipa des galères pour retourner dans sa patrie, tandis que les successeurs des généraux syracusains arrivaient à Milet et prenaient le commandement des troupes et des galères.

Il y eut alors une sédition dans Thasos, d'où les partisans de Lacédémone furent chassés avec leur harmoste Étéonice. Le Lacédémonien Pasippidas, accusé d'avoir favorisé cette trahison, d'intelligence avec Tissapherne, fut banni de Sparte. On envoya Cratésippidas commander à sa place une flotte de troupes alliées qu'il avait rassemblées à Chios.

Dans le même temps, Agis courut de Décélie fourrager jusqu'aux portes d'Athènes : Thrasylle, qui était resté dans cette ville, fit sortir tout ce qui s'y trouva d'habitants et d'étrangers, et les rangea en bataille près du Lycée, pour combattre l'ennemi s'il approchait. Le général lacédémonien, déconcerté par cette mesure, se retira promptement, après avoir eu quelques hommes tués à la queue de son arrière-garde par les troupes légères de l'ennemi. Ce coup de main disposa les esprits en faveur de Thrasylle : les Athéniens accueillirent sa demande, et décrétèrent qu'il lui serait accordé mille hoplites, cent chevaux et cinquante trirèmes.

Cependant Agis, voyant de Décélie plusieurs vaisseaux

chargés de grains aller au Pirée, considéra qu'en vain ses troupes bloquaient depuis longtemps les Athéniens par terre, si on ne leur fermait toute communication par mer ; qu'il était donc important d'envoyer à Chalcédoine et à Byzance Cléarque, fils de Ramphius, proxène des Byzantins.

Cette résolution approuvée, il partit avec quinze vaisseaux que lui équipèrent les Mégariens et les autres alliés. Mais comme ces vaisseaux étaient plus propres à porter des soldats que prompts à la voile, il en périt trois dans l'Hellespont, coulés à fond par neuf vaisseaux athéniens, qui observaient toujours ces parages : les autres relâchèrent à Sestos, d'où ils se sauvèrent à Byzance.

Ainsi finit cette année, où les Carthaginois, sous le commandement d'Annibal, envoyèrent en Sicile cent mille combattants, qui, en trois mois, prirent deux villes grecques, Himère et Sélinonte.

CHAPITRE II

L'année suivante, celle de la quatre-vingt-treizième olympiade, où l'Éléen Évagoras et le Cyrénéen Eubotas vainquirent, l'un à la course du char attelé de deux chevaux, l'autre dans le stade; sous l'éphorat d'Évarchippe à Sparte, et sous l'archontat d'Euctémon à Athènes, les Athéniens fortifièrent Thorique; et Thrasylle, avec la flotte qui lui était destinée, et cinq mille matelots armés à la légère, fit voile vers Samos au commencement de l'été. Après y avoir demeuré trois jours, il vogua vers Pygèle, dont il ravagea le territoire, puis assiégea la ville. Quelques troupes milésiennes, accourues au secours des Pygéliens, chargèrent les troupes légères athéniennes, qu'elles trouvèrent dispersées; mais bientôt survinrent les peltastes et deux cohortes d'hoplites, qui tuèrent presque tous ces Milésiens, remportèrent deux cents boucliers et dressèrent un trophée.

Le lendemain, il cingla vers Notium, et, après y avoir fait ses préparatifs, fit voile vers Colophon. Les habitants de cette ville embrassèrent son parti. La nuit suivante, il descendit en Lydie; c'était le temps de la moisson; il y brûla plusieurs villages, enleva de l'argent, des esclaves et beau-

coup d'effets. Un Perse, nommé Stagès, qui était en garnison dans ce pays, voyant les Athéniens dispersés et butinant chacun pour son compte, se mit en campagne avec sa cavalerie, en tua sept et fit un prisonnier.

De là, Thrasylle se rembarqua, comme pour attaquer Éphèse. Tissapherne, devinant son projet, rassembla des forces imposantes, et dépêcha des cavaliers pour sonner l'alarme et appeler les peuples circonvoisins au secours de Diane à Éphèse.

Ce fut dix-sept jours après son irruption en Lydie que Thrasylle fit voile vers Éphèse. Il débarqua ses hoplites près du mont Coresse ; sa cavalerie, ses peltastes, ses épibates et autres, près d'un marais situé au nord de la ville; et au point du jour il fit marcher ses deux armées. Les Éphésiens de leur côté, les troupes alliées que Tissapherne avait amenées, les Syracusains, tant ceux précédemment arrivés avec vingt vaisseaux, que ceux qui abordaient tout récemment avec cinq autres commandés par Euclès fils d'Hippon, et par Héraclide fils d'Aristogène; en outre, deux vaisseaux sélinontins ; toutes ces forces réunies attaquèrent d'abord les hoplites campés à Coresse, les mirent en déroute, en tuèrent environ cent, poursuivirent les fuyards jusqu'à la mer, puis s'avancèrent contre les troupes postées au nord. Les Athéniens prirent la fuite ; il en périt trois cents. Les Syracusains et les Sélinontins avaient fait des prodiges de valeur. Après avoir dressé deux trophées, l'un près du marais, l'autre à Coresse, les Éphésiens distribuèrent des prix publiquement et en particulier, avec droits de cité et exemption d'impôt pour ceux qui le désireraient. Le droit de cité fut accordé aux Sélinontins à cause de la ruine de leur ville.

Les Athéniens ayant emporté leurs morts à la faveur d'une trêve, reprirent la route de Notium, où ils les enterrèrent, puis firent voile vers Lesbos et l'Hellespont. Mais comme ils entraient au port de Méthymne, dans Lesbos, ils aperçurent les vingt-cinq galères syracusaines ; ils s'avancèrent en pleine mer, en prirent quatre avec les hommes qui les montaient, et poursuivirent le reste jusqu'à Éphèse, d'où elles étaient parties. Les prisonniers furent envoyés à Athènes, à la réserve d'un Athénien, cousin d'Alcibiade, du même nom que lui et exilé avec lui : Thrasylle le mit en liberté.

Il alla ensuite à Sestos rejoindre le reste de la flotte ; de là il passa, avec ses forces réunies, à Lampsaque. On était au commencement de l'hiver, où les prisonniers syracusains, enfermés dans les carrières du Pirée, s'évadèrent de nuit en les perçant, et se réfugièrent les uns à Décélie, les autres à Mégare.

Alcibiade rangeait en ordre toute l'armée recueillie à Lampsaque ; ses soldats ne voulaient point être mêlés à ceux de Thrasylle : ils étaient vainqueurs, les autres arrivaient vaincus. Ils prirent là tous ensemble leurs quartiers d'hiver, et, après avoir fortifié la place, voguèrent contre Abydos, où Pharnabaze se rendit avec une cavalerie nombreuse. Un combat fut livré : Pharnabaze vaincu prit la fuite; Alcibiade, avec sa cavalerie et cent vingt hoplites commandés par Ménandre, poursuivit l'ennemi jusqu'à ce que les ténèbres sauvèrent les fuyards.

Après cette action, les soldats de Thrasylle et d'Alcibiade confondirent leurs rangs et fraternisèrent. Il se fit, cet hiver, diverses excursions sur le continent d'Asie ; on ravagea le territoire du grand roi. Dans le même temps, les Lacédémoniens composèrent avec les hilotes qui s'étaient retirés de Malée à Coryphasie; dans le même temps aussi, les Achéens abandonnèrent, dans un combat contre les Etéens, les colons de la Trachinienne Héraclée. Cette peuplade perdit sept cents hommes avec l'harmoste Labotas, envoyé par la métropole pour les commander. Ainsi finit cette année où les Mèdes révoltés rentrèrent sous la domination de Darius, roi de Perse.

CHAPITRE III

L'année suivante, le temple de Minerve, dans la Phocide, fut frappé de la foudre et réduit en cendres. A la fin de l'hiver de la vingt-deuxième année de la guerre, vers le commencement du printemps, sous l'éphorat de Pantaclée et l'archontat d'Antigène, les Athéniens cinglèrent vers Proconèse avec toutes leurs troupes ; de là, à Byzance et Chalcédoine, où ils assirent leur camp. A la nouvelle de leur arrivée, les Chalcédoniens avaient déposé chez les Bithyniens de Thrace, leurs voisins, ce qu'ils possédaient de précieux. Alcibiade

s'y transporte avec sa cavalerie et quelques hoplites; après avoir ordonné à ses galères de longer la côte, il redemande aux Bithyniens le mobilier de ceux de Chalcédoine, en leur déclarant que, s'ils s'y refusent, il leur fera la guerre. Les Bithyniens obéirent. De retour au camp avec le butin, Alcibiade, d'accord avec ceux de Bithynie, investit Chalcédoine d'une mer à l'autre avec toute son armée, et ferma le fleuve, autant qu'il le put, par un mur de bois. Bientôt Hippocrate, harmoste lacédémonien, fit sortir ses troupes de la ville pour le combattre. Les Athéniens, de leur côté, se rangèrent en bataille. Pharnabaze, sur ces entrefaites, parut avec son infanterie et une nombreuse cavalerie hors des palissades pour secourir les assiégés. Thrasylle et Hippocrate en vinrent aux mains : ils se battaient depuis longtemps, chacun avec ses hoplites, lorsque enfin Alcibiade survint avec sa cavalerie et quelques soldats pesamment armés. Hippocrate fut tué; ses soldats s'enfuirent dans la ville. Comme il ne restait qu'un étroit passage entre le fleuve et les palissades, Pharnabaze n'avait pu rejoindre Hippocrate; il se retira donc avec ses troupes dans le temple d'Hercule, situé sur le territoire de Chalcédoine, où était son camp.

Alcibiade, après cette victoire, alla dans l'Hellespont et dans la Chersonèse pour lever des impôts. Les autres généraux traitèrent avec Pharnabaze aux conditions suivantes : Pharnabaze payerait vingt talents aux Athéniens et ferait conduire leurs ambassadeurs en Perse; ceux de Chalcédoine payeraient les contributions accoutumées et l'arriéré; il y aurait armistice entre eux et les Athéniens jusqu'au retour des ambassadeurs. Le serment des deux parties ratifia ce traité.

Alcibiade, occupé du siége de Sélymbrie, ne s'était point trouvé à la prestation de serment. Après la prise de cette place, il approcha de Byzance avec les Chersonésiens en masse, quelques Thraces et plus de trois cents chevaux. Pharnabaze, jugeant convenable qu'il prêtât aussi le serment, attendit à Chalcédoine son retour de Byzance. Alcibiade arrive, et déclare qu'il s'y refusera si Pharnabaze ne s'oblige aussi envers lui en particulier. Sa proposition acceptée, ils le prêtèrent, tant en leur nom qu'en celui des puissances contractantes, l'un à Chrysopolis, entre les mains de Métrobate et d'Arnape, que Pharnabaze y avait envoyés; l'au-

tre à Chalcédoine, en présence d'Euryptolème et de Diotime, députés d'Alcibiade : ils se lièrent aussi l'un l'autre par des conventions particulières.

Pharnabaze partit aussitôt après, et ordonna aux ambassadeurs, qui se rendaient auprès du grand roi, de le rejoindre à Cyzique. Les Athéniens envoyèrent Dorothée, Philodice, Théogène, Euryptolème, Mantithée, auxquels les Argiens associèrent Cléostrate et Pyrrboloque : Pasippidas et d'autres représentaient les Lacédémoniens ; ils étaient accompagnés d'Hermocrate, banni de Syracuse, et de son frère Proxène.

Tandis que Pharnabaze les conduisait en Perse, les Athéniens assiégeaient Byzance, l'enfermaient d'une tranchée, tantôt lançaient de loin des traits, tantôt s'avançaient jusqu'aux murs. La place était commandée par l'harmoste Cléarque : ce Lacédémonien avait avec lui quelques périèques, des néodamodes, des Mégariens et des Béotiens, commandés, les premiers par Hélixus, les autres par Cyratadas. Les Athéniens, ne pouvant forcer la place, persuadèrent à des Byzantins de la leur livrer.

L'harmoste Cléarque, qui ne se doutait pas de cette menée, après avoir tout organisé pour le mieux, et confié la défense de la ville à Cyratadas et à Hélixus, alla trouver Pharnabaze, campé sur le rivage opposé : il en devait recevoir quelque argent pour sa garnison ; d'ailleurs il recueillerait, avec les vaisseaux que Pasippidas avait laissés en observation sur l'Hellespont, ceux qui étaient au port d'Antandros, et ceux qu'Hégésandridas, lieutenant de Mindare, avait en Thrace. Il se flattait que, fortifié par d'autres vaisseaux encore qu'on équiperait, et maître d'une flotte imposante, il harcèlerait les alliés des Athéniens, et les contraindrait à lever le siége.

Mais Cléarque était à peine en mer, que la place fut livrée par Cydon, Ariston, Anoxicrate, Lycurgue et Anaxilaüs, tous Byzantins. Ce dernier, mis depuis en jugement à Sparte pour ce fait, échappa à la peine de mort, sous prétexte qu'il n'était pas Lacédémonien, mais Byzantin. Il disait en outre que, loin de mériter le nom de traître, il avait au contraire sauvé son pays, où la famine moissonnait sous ses yeux les femmes et les enfants, tout le blé de la ville étant distribué par Cléarque aux troupes lacédémoniennes. C'était pour

cela, et non par intérêt personnel, ni par animosité contre Lacédémone, qu'il avait introduit l'ennemi.

Les mesures prises, les conjurés avaient ouvert, pendant la nuit, les portes de Thrace, et introduit Alcibiade avec son armée. Hélixus et Cyratadas, qui n'étaient instruits de rien, accourent avec toutes leurs troupes sur la place publique : ils trouvent les issues occupées par l'ennemi ; toute résistance est vaine, ils se rendent. On les conduisit à Athènes ; mais au Pirée, Cyratadas s'échappa dans la foule, et s'enfuit à Décélie.

CHAPITRE IV

Cependant Pharnabaze et les ambassadeurs reçurent dans leurs quartiers d'hiver à Gordium, ville de Phrygie, les nouvelles de Byzance. Au commencement du printemps, comme ils allaient en Perse, ils rencontrèrent les députés lacédémoniens qui en revenaient : Béotius était chef de l'ambassade. Ils leur racontèrent qu'ils avaient obtenu du grand roi tout ce qu'ils demandaient ; que Cyrus avait le commandement de toutes les provinces maritimes, avec ordre de secourir les Lacédémoniens ; que ce prince apportait une lettre munie du sceau royal ; elle était adressée à tous les habitants de l'Asie inférieure, et contenait ces mots entre autres : « J'envoie Cyrus dans les pays bas de l'Asie, pour être le *caranos* des troupes rassemblées dans le Castole. » Or le mot *caranos* signifie *souverain*.

D'après cette nouvelle, confirmée par la présence de Cyrus, les députés athéniens désiraient impatiemment aller en Perse ou retourner dans leur patrie ; mais Cyrus fit dire à Pharnabaze de lui livrer les ambassadeurs, ou de ne point encore les laisser partir. Il voulait que les Athéniens ne fussent point informés de ce qui se passait. Pharnabaze les retint tout le temps nécessaire, leur disant, pour qu'ils ne lui fissent point de reproches, tantôt qu'il les accompagnerait jusqu'à la cour du grand roi, tantôt qu'il les renverrait à Athènes ; mais, au bout de trois ans, il supplia Cyrus de les congédier, en lui représentant qu'il avait juré de les reconduire jusqu'à la mer s'il ne les menait point en Perse. On les envoya donc à Ariobarzane, qui reçut ordre de les ac-

compagner jusqu'à Chios, ville de Mysie, d'où ils allèrent par mer rejoindre l'armée.

Alcibiade, voulant retourner avec ses troupes à Athènes, fit voile vers Samos, où il recueillit vingt navires, et cingla jusqu'au golfe Céramique, en Carie, d'où il revint dans cette île avec cent talents de contributions. Thrasybule avec trente navires alla en Thrace, et reprit les places qui avaient quitté le parti des Athéniens, entre autres Thasos, que la guerre, les factions et la famine avaient cruellement maltraitée. Thrasylle fit voile vers Athènes avec le reste de la flotte. Avant son arrivée, les Athéniens avaient élu trois généraux, Alcibiade banni, Thrasybule absent, et Conon qui se trouvait dans la ville.

Alcibiade, avec ses vingt galères et son argent, vogua de Samos à Paros. De là, il se rendit à Gythie, pour épier les trente galères qu'il avait appris que les Lacédémoniens y armaient, et pour juger du moment favorable à son retour dans sa patrie et des dispositions de ses concitoyens à son égard. Dès qu'il vit qu'elles lui étaient favorables, qu'on l'avait élu général, et que ses amis en particulier le rappelaient, il aborda au Pirée, à la fête des Plyntéries, jour où l'on voile la statue de Minerve : circonstance que plusieurs jugèrent de mauvais augure et pour lui et pour son pays. En effet, nul Athénien, ce jour-là, n'oserait entreprendre une affaire sérieuse.

Cependant tout le peuple, tant du Pirée que de la ville, se pressait sur le rivage, pour admirer et pour voir Alcibiade. Les uns disaient que c'était le meilleur de tous les citoyens, et que seul il avait démontré l'injustice de son bannissement. Victime d'une faction d'hommes nuls, misérables orateurs, qui gouvernaient d'après leur utilité et leur intérêt personnel, avec quel zèle on l'a vu travailler à l'accroissement de son pays, et joindre aux ressources publiques ses propres moyens ! Accusé d'être un sacrilége profanateur, il voulait être jugé sans délai ; ses adversaires ont ajourné une demande qui paraissait juste, et l'ont exilé absent. Asservi par la nécessité, exposé chaque jour à périr, voyant dans le malheur et ses amis les plus intimes, et ses proches, et tous ses concitoyens, sans pouvoir les aider à cause de son bannissement, n'a-t-il pas été contraint de se jeter dans les bras de ses plus cruels ennemis ! Un personnage tel que lui avait-il

besoin d'innover, de changer la forme du gouvernement, lorsque la bienveillance du peuple le plaçait au-dessus de ceux de son âge et l'égalait à ceux qui sont plus vieux que lui ; lorsque ses ennemis, toujours semblables à eux-mêmes, venaient tout récemment d'employer leur puissance à la perte des gens de bien ? Restés seuls, si on les a supportés, n'est-ce pas faute de citoyens honnêtes que l'on pût appeler au gouvernement ?

Selon d'autres, il était seul cause de tous les malheurs passés ; lui seul pourrait bien, chef ambitieux, attirer sur sa patrie les maux qui la menaçaient. Arrivé au port, Alcibiade, qui appréhendait ses ennemis, ne descendit pas tout de suite de sa galère ; mais, debout sur le tillac, ses yeux cherchaient ses amis dans la foule. Il aperçoit son cousin Euryptolème, fils de Pisianax, ses autres parents et amis, met pied à terre, monte à la ville, escorté d'hommes bien déterminés à s'opposer à tout acte de violence, se défend en présence du sénat et du peuple : il n'est point un profanateur, c'est injustement qu'on l'accuse ; il parle dans ce sens, et n'est point contredit, parce que l'assemblée ne l'eût jamais souffert ; bientôt il est proclamé généralissime avec pouvoir absolu, comme seul capable de rétablir la république dans son ancienne splendeur. Depuis la prise de Décélie, la procession qui allait d'Athènes à Éleusis célébrer les grands mystères avait lieu par mer ; il voulut qu'elle se fît par terre, et il l'escorta de toutes ses troupes. Il leva ensuite une armée de quinze cents hoplites et de cent cinquante chevaux, sans parler de cent vaisseaux qu'il équipa, et, trois mois après son retour, fit voile vers Andros, qui avait secoué le joug de la domination athénienne. On lui donna pour collègues Aristocrate et Adimante, fils de Leucorophide, tous deux élus généraux des troupes de terre. Il débarqua à Gaurium, dans l'île d'Andros. Les Andriens s'opposaient à sa descente : il les poursuivit, les renferma dans leur ville, en tua quelques-uns, et avec eux ce qui s'y trouva de Lacédémoniens, et dressa un trophée. Après un court séjour, il se rendit à Samos, d'où il commença la guerre.

CHAPITRE V

Peu de temps avant qu'Alcibiade partît d'Athènes, les pouvoirs de Cratésippidas étaient expirés; les Lacédémoniens avaient confié le commandement de la flotte à Lysandre. Arrivé à Rhodes, celui-ci grossit sa flotte, et, de là, fit voile à Cos, à Milet, puis à Éphèse, où il s'arrêta jusqu'à l'arrivée de Cyrus, qu'il joignit à Sardes, accompagné des ambassadeurs lacédémoniens. Après lui avoir exposé les torts de Tissapherne, ils le prièrent de les seconder de tout son pouvoir.

Cyrus répondit qu'il en avait l'ordre du roi, qu'il n'avait pas lui-même d'intention contraire; qu'il ne négligerait rien, qu'il venait avec cinq cents talents; que, quand les fonds lui manqueraient, il s'aiderait de ceux que son père lui avait donnés en particulier; et, si c'était peu, il mettrait en pièces même le trône sur lequel il siégeait : ce trône était d'or et d'argent. Après l'avoir loué de son zèle généreux, ils le prièrent d'assigner une drachme attique à chaque matelot; ils lui représentaient qu'en accordant ce salaire, les matelots athéniens abandonneraient leurs vaisseaux, et qu'il diminuerait ainsi sa dépense. « Vous avez raison, leur répliqua Cyrus; mais il m'est impossible de m'écarter des ordres du roi; le traité porte qu'on fournira trente mines par mois, pour chaque vaisseau que les Lacédémoniens voudront entretenir. » A ce mot, Lysandre se tut; mais à la fin du repas, Cyrus, lui portant une santé, lui demanda en quoi il pourrait l'obliger. « C'est, lui répondit-il, en augmentant d'une obole par jour la paye de chaque matelot. » Ils eurent dès lors quatre oboles, au lieu de trois qu'ils recevaient auparavant. Il leur paya de plus l'arriéré et un mois d'avance : ce qui redoubla l'ardeur des soldats.

Les Athéniens, que cette nouvelle décourageait, dépêchèrent, par l'entremise de Tissapherne, des ambassadeurs à Cyrus. Ce prince ne leur donna pas audience, quoique le satrape l'en sollicitât, et l'invitât, d'après l'avis d'Alcibiade, à prendre garde qu'aucun peuple de la Grèce n'acquît de la prépondérance; qu'il lui importait qu'ils restassent affaiblis par leurs propres dissensions.

Lysandre, après avoir rassemblé à Éphèse sa flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux, les mit à sec pour les radouber et reposer l'équipage. Mais Alcibiade, sur la nouvelle que Thrasybule, sorti de l'Hellespont, fortifiait la ville de Phocée, l'alla trouver, après avoir laissé le commandement de la flotte à son second Antiochus, avec défense d'attaquer Lysandre. Au mépris de l'ordre, Antiochus part avec sa galère et une autre de Notium, arrive au port d'Éphèse et rase les proues de celles de Lysandre, qui d'abord ne mit à sa poursuite que peu de vaisseaux ; mais bientôt le général lacédémonien en voit un plus grand nombre venir au secours d'Antiochus ; il met toute sa flotte à la voile, et la range en bataille. Les Athéniens alors voguèrent contre l'ennemi, soutenus des galères de Notium, qui arrivèrent en désordre. Il y eut donc combat naval ; les Lacédémoniens conservèrent leurs rangs. Les Athéniens, qui avaient leurs trirèmes éparses, en perdirent quinze et prirent la fuite : la plupart de ceux qui les montaient se sauvèrent ; le reste fut pris. Lysandre, après avoir dressé un trophée à Notium, se retira à Éphèse avec les vaisseaux qu'il avait conquis, et les Athéniens à Samos.

Alcibiade se rend aussi à Samos, fait voile avec toute sa flotte vers le port d'Éphèse, et la range devant l'embouchure du port, prêt, si l'on voulait, à livrer bataille ; mais, voyant que Lysandre ne sortait pas, parce qu'il avait beaucoup moins de vaisseaux, il retourna à Samos. Peu de temps après, les Lacédémoniens s'emparèrent de Delphinium et d'Éion.

Bientôt la nouvelle du combat naval arrive à Athènes ; on s'indigne contre Alcibiade, on impute la perte des vaisseaux à sa négligence et à ses débauches : on élit dix autres généraux, Conon, Diomédon, Léon, Périclès, Érasinide, Aristocrate, Archestrate, Protomachus, Thrasylle, Aristogène. Alcibiade, voyant aussi que l'armée murmurait contre lui, se retira avec une seule galère dans la Chersonèse, où il possédait un château.

Conon alla d'Andros à Samos, avec vingt vaisseaux, prendre le commandement de la flotte qu'un décret lui déférait. A sa place, Phanosthène partit pour Andros avec quatre vaisseaux, et rencontra deux galères thuriennes, qu'il prit avec les matelots, que les Athéniens chargèrent tous de chaînes, à l'exception de Doriée, leur chef. Ce Rhodien, depuis longtemps

fuyant son pays et Athènes, qui l'avait condamné à mort, lui et tous ses parents, jouissait chez les Thuriens du droit de cité : on eut pitié de lui, et on le congédia même sans rançon.

Conon, arrivé à Samos, trouva la flotte découragée : de plus de cent galères qu'elle avait, il n'en compléta que soixante-dix ; et, se mettant en mer avec les autres généraux, il fit diverses excursions dans le pays ennemi, qu'il ravagea. Ainsi finit la même année où les Carthaginois descendirent en Sicile avec une flotte de cent vingt galères, et une armée de terre de cent vingt mille combattants ; où, vaincus d'abord, ils prirent Agrigente par famine, après un siége obstiné de sept mois.

CHAPITRE VI

L'année suivante, que signalèrent une éclipse de lune sur le soir et l'incendie du temple antique de Minerve à Athènes, les Lacédémoniens envoyèrent Callicratidas pour succéder à Lysandre, dont les pouvoirs venaient d'expirer : c'était sous l'éphorat de Pitias, et sous l'archontat de Callias, à l'époque de la vingt-quatrième année de la guerre.

Lysandre, en remettant la flotte, dit à Callicratidas qu'il la lui remettait comme dominateur de la mer et vainqueur dans un combat naval. « Pars donc d'Éphèse, côtoie à gauche l'île de Samos, où sont les vaisseaux athéniens, livre-moi la flotte de Sparte à Milet ; alors je te reconnaîtrai souverain des mers. — Je ne me mêle plus des affaires, lui répliqua Lysandre, un autre est chargé du commandement. » Callicratidas, après avoir reçu la flotte des mains de Lysandre, la renforça de cinquante vaisseaux, que ceux de Chio de Rhodes et d'autres alliés lui fournirent. Dès qu'il les eut tous rassemblés au nombre de cent quarante, il se prépara à marcher à la rencontre des Athéniens ; mais il observa que les partisans de Lysandre n'obéissaient qu'à regret, qu'ils allaient publiant partout que les Lacédémoniens se perdraient à changer continuellement leurs généraux, et à remplacer, par des hommes étrangers à la mer et à la flotte, des chefs expérimentés et aussi habiles dans la marine que dans l'art de manier les esprits ; que l'on s'exposait par là aux plus grands malheurs. Il assembla ceux des Lacédémoniens qui étaient présents, et leur adressa ces paroles :

« Soldats, je ne demande pas mieux que de m'en retourner d'où je viens; qu'on mette à la tête de la flotte ou Lysandre ou un plus habile, je ne m'y oppose pas : envoyé par Lacédémone pour commander les vaisseaux, je dois exécuter ponctuellement ses ordres. Vous connaissez aussi bien que moi et mes intentions et les reproches que l'on fait à notre pays; ouvrez donc sincèrement l'avis que vous semble demander l'intérêt commun : dois-je rester ici, ou m'en retourner pour informer Sparte des dispositions de l'armée? »

Personne n'ayant osé dire autre chose, sinon qu'il devait obéir au gouvernement et s'acquitter de sa mission, il alla trouver Cyrus, et lui demanda de l'argent pour payer la flotte; Cyrus lui dit d'attendre deux jours. Ennuyé de ce délai, mécontent d'aller sans cesse à sa porte, il disait que les Grecs étaient bien malheureux de courtiser des Barbares pour de l'argent; que, s'il retournait dans sa patrie, il ferait tout pour réconcilier Athènes et Sparte. Il alla donc à Milet.

De là, il envoya des galères à Lacédémone pour demander de l'argent. Ayant ensuite assemblé les Milésiens : « Milésiens, leur dit-il, je suis forcé d'obéir aux magistrats de Sparte; je vous exhorte à soutenir franchement cette guerre, puisque vous habitez au milieu des Barbares dont vous avez déjà tant souffert. Il faut que vous donniez l'exemple aux alliés; que vous fournissiez les moyens de poursuivre promptement et vivement les ennemis en attendant le retour des exprès que j'ai envoyés demander de l'argent à Lacédémone. Ce qui restait ici, Lysandre, avant son départ, l'a rendu à Cyrus, comme superflu. Ce prince, chez qui je me suis présenté, a toujours différé de me donner audience; je ne puis me déterminer à retourner sans cesse à la porte du palais. Je vous promets que, si nous remportons quelque avantage, jusqu'à ce qu'il nous vienne des fonds de Lacédémone, vous ne vous repentirez pas de votre zèle. Montrons aux Barbares que, sans nous prosterner devant eux, nous pouvons châtier nos ennemis. »

Dès qu'il eut cessé de parler, plusieurs se levèrent; ceux particulièrement qu'on accusait d'être de la faction de Lysandre, inspirés par la crainte, indiquèrent des moyens de trouver des fonds, et s'engagèrent en particulier pour une somme. Avec cet argent, joint aux cinq drachmes que les habitants de Chio fournirent à chaque soldat, il fit voile

vers Méthymne, ville ennemie; les habitants lui en refusèrent l'entrée. Ils avaient une garnison athénienne, et les meneurs tenaient pour Athènes. Il l'assiégea et s'en rendit maître. Tout ce qui s'y trouva fut pillé. Quant aux esclaves, Callicratidas les rassembla sur la place publique; les alliés voulaient qu'avec eux on vendît aussi les Méthymnéens; il déclara que, tant qu'il aurait le commandement, nul Grec ne serait asservi, qu'il s'y opposerait de tout son pouvoir.

Le lendemain, il congédia, avec la garnison athénienne, tout ce qui était de condition libre; les prisonniers esclaves furent tous vendus à l'encan. Il fit dire ensuite à Conon que bientôt il lui retirerait une domination usurpée sur les mers; et le voyant, au point du jour, gagner le large, il se mit à sa poursuite, et lui coupa le chemin pour l'empêcher de rentrer dans Samos. Conon fuyait avec d'excellents voiliers, après avoir choisi dans ses nombreux équipages quelques-uns des meilleurs rameurs. Il se sauva donc à Mitylène, ville de Lesbos, avec Érasinide et Léon. Callicratidas avait suivi sa trace avec cent soixante-dix galères ;il se dirige vers le port en même temps que lui. Conon, se voyant prévenu, fut contraint de risquer un combat naval où il perdit trente vaisseaux, dont les hommes se sauvèrent à terre; il lui en restait quarante, qu'il mit à sec à l'abri des murailles de la ville. Callicratidas, entré dans le port et maître de l'embouchure, fit venir du côté de la terre tout le peuple de Méthymne, d'autres troupes encore de Chios, pour le bloquer de toutes parts. Sur ces entrefaites, il lui vint de l'argent de la part de Cyrus.

Conon, assiégé par mer et par terre, ne pouvant tirer de vivres de Méthymne, qui avait tant d'hommes à nourrir, délaissé d'ailleurs par les Athéniens, qui ignoraient sa position, mit en mer deux de ses meilleurs voiliers, choisit les meilleurs rameurs de la flotte, remplit de soldats le fond du vaisseau, et, pour mieux cacher l'équipage, tendit des rideaux d'abri.

Le jour, telle était la manœuvre; le soir, aux approches de la nuit, il les faisait descendre à terre, pour que l'ennemi ne pénétrât point son dessein. Le cinquième jour, vers midi, voyant que, des matelots, les uns montaient la garde négligemment, que les autres se reposaient, il sortit du port après avoir suffisamment approvisionné ses galères, dont l'une

Digitized by Google

gagna l'Hellespont, et l'autre la pleine mer. Aussitôt les matelots de sonner l'alarme, de couper les ancres, de quitter précipitamment et en désordre le rivage, où ils dînaient alors. Ils poursuivent la galère qui avait gagné la pleine mer; ils l'atteignent au soleil couchant, la combattent, s'en rendent maîtres, la remorquent, et l'amènent à leur flotte avec l'équipage. Celle qui avait pris la route de l'Hellespont se sauva et alla porter à Athènes la nouvelle de la flotte assiégée. Diomédon vient au secours de Conon, entre avec douze vaisseaux dans le golfe de Mitylène. Callicratidas le charge à l'improviste, en prend dix, et le contraint de fuir avec les deux autres.

Cependant les Athéniens, informés de ce nouvel échec, joint au siége de la flotte, décrétèrent un nouveau secours de cent dix vaisseaux; tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, libres ou esclaves, s'y embarquèrent avec une grande partie de la cavalerie. Dans l'espace d'un mois la flotte fut équipée. Ensuite ils cinglèrent vers Samos qui leur donna dix galères; ils en reçurent plus de trente des autres peuples alliés qu'ils forcèrent tous à s'embarquer; mode qu'on employa pour tous les vaisseaux qui leur vinrent d'ailleurs. La flotte s'éleva à plus de cent cinquante voiles.

Bientôt Callicratidas apprend que la flotte athénienne est à Samos; il laisse Étéonice au siége avec cinquante galères, se met en mer avec cent vingt autres, et va souper au cap Malée de Lesbos, vis-à-vis de Mitylène. Le hasard voulut que les Athéniens soupassent aux Arginuses, situés en face de Lesbos.

La nuit il aperçoit des feux; on l'informe qu'ils partent du camp athénien. Vers minuit, il remonte sur ses vaisseaux pour tomber sur eux à l'improviste; mais une pluie abondante et le tonnerre suspendirent l'exécution de son projet. La tempête calmée, il vogua au point du jour vers les Arginuses. Les Athéniens, de leur côté, s'avançaient en pleine mer : leur gauche, rangée dans l'ordre suivant, rencontre l'ennemi : à cette aile gauche s'avançaient, sur la même ligne, Aristocrate et Diomédon, commandant chacun quinze navires. Les vaisseaux de Périclès étaient postés derrière ceux d'Aristocrate; ceux d'Érasinide, derrière ceux de Diomédon. Près de ce dernier, et sur un seul rang, étaient dix vaisseaux samiens, commandés par le Samien Hippéus, puis

dix galères des taxiarques, pareillement rangées sur une seule ligne ; les trois galères des navarques et autres appartenant aussi aux alliés occupaient le poste derrière les Samiens et les taxiarques. Protomachus occupait l'aile droite avec quinze galères ; Thrasylle, près de lui, en commandait un même nombre. Lysias était placé avec quinze galères derrière Protomachus, et Aristogène derrière Thrasylle. Ils avaient adopté cet ordre pour empêcher que la ligne ne fût coupée ; car leur flotte voguait difficilement.

Les vaisseaux lacédémoniens, plus légers dans leur course, étaient tous sur une seule ligne, disposés à enfoncer ou à investir ceux des ennemis. Callicratidas commandait l'aile droite. Son pilote, Harmon de Mégare, voyant que la flotte athénienne était beaucoup plus nombreuse lui représenta qu'il ferait sagement d'éviter le combat. « Eh ! qu'importe ma mort à la république ? il me serait honteux de fuir. »

On se battit longtemps, d'abord serrés et ligne contre ligne, ensuite dispersés. Callicratidas, du premier choc de son vaisseau, tomba dans la mer, qui l'engloutit : bientôt son aile gauche est enfoncée par l'aile droite de Protomachus. Une partie des Péloponésiens fuit à Chios ; le plus grand nombre se retira dans la Phocide.

Les Athéniens retournèrent aux Arginuses : ils avaient perdu vingt-cinq galères et leurs équipages, à l'exception d'un petit nombre qui prirent terre. Mais, du côté des Péloponésiens, sur dix vaisseaux lacédémoniens, neuf avaient péri : leurs alliés en perdirent plus de soixante.

Cependant les généraux athéniens avaient ordonné aux triérarques Théramène et Thrasybule, et à quelques taxiarques, d'aller avec quarante-sept vaisseaux enlever les débris et les naufragés, tandis qu'on voguerait avec le reste contre Etéonice, qui tenait Conon assiégé devant Mitylène. Mais comme ils se disposaient à exécuter cet ordre, une violente tempête les en empêcha : ils restèrent aux Arginuses, où ils dressèrent un trophée. Etéonice, averti par un brigantin de l'issue du combat naval, le renvoya en recommandant à l'équipage de se retirer en silence, sans parler à personne ; puis de revenir soudain, couronnés de fleurs et criant que Callicratidas était vainqueur, que la flotte athénienne était entièrement défaite. Ils annoncent la prétendue victoire : déjà ils ont quitté le port. Etéonice offre des sacrifices d'ac-

tions de grâces, ordonne aux soldats de souper, aux marchands de charger sans bruit leurs marchandises, à ses galères, secondées, par un vent favorable, de prendre la route de Chios. Pour lui, il brûla son camp et gagna Méthymne avec l'armée de terre.

Après sa retraite, Conon, tirant ses galères en mer, vint par un bon vent rencontrer l'armée navale athénienne, qui cinglait des Arginuses, et lui raconta le stratagème d'Étéonice. Les Athéniens voguèrent à Mitylène, de là à Chios, puis regagnèrent Samos sans avoir rien fait de remarquable.

CHAPITRE VII

Cependant Athènes avait déposé tous ses généraux, excepté Conon, auquel on adjoignit Adimante et Philoclès. Entre les généraux qui avaient combattu la flotte de Callicratidas, Protomachus et Aristogène ne revinrent point à Athènes; six autres, Périclès, Diomédon, Lisias, Aristocrate, Thrasylle, Érasinide, n'y furent pas plutôt arrivés qu'Archédème, gouverneur de Décélie, et jouissant alors d'un grand crédit dans Athènes, proposa une amende contre Érasinide, à qui il en voulait : il l'accusa dans le tribunal d'avoir détourné l'argent des tributs de l'Hellespont; il l'accusait encore d'autres malversations commises pendant son commandement. Les juges ordonnèrent d'emprisonner Érasinide.

Les autres généraux entretinrent ensuite le sénat du combat naval et de la violence de la tempête. Timocrate propose de les livrer au peuple chargés de chaînes : le sénat se rend à son avis; le peuple s'assemble. Théramène, entre autres, les accuse, demande qu'ils expliquent pourquoi ils n'ont point enlevé les corps de ceux qui étaient naufragés; et, pour preuve que ces généraux ne chargaient aucun de leurs collègues, il lut la lettre qu'ils avaient adressée au sénat et au peuple, où ils ne s'en prenaient qu'à la tempête.

On refuse à ces infortunés, pour leur défense, le temps accordé par la loi; chacun d'eux en particulier raconte le fait en peu de mots. Occupés à la poursuite de l'ennemi, ils avaient confié l'enlèvement des naufragés à d'habiles triérarques, à des hommes qui venaient de commander, à

Théramène, Thrasybule et autres principaux officiers; que s'il fallait accuser quelqu'un, c'étaient sans doute ceux qu'on avait chargés de ce soin. Cependant, ajoutèrent-ils, ils ont beau nous dénoncer, nous ne trahirons point la vérité, nous ne prétendrons pas qu'ils soient coupables : la violence seule de la tempête a empêché l'enlèvement des morts. Ils prenaient à témoin de ce qu'ils disaient les pilotes et d'autres compagnons d'armes. Ce discours persuada si bien le peuple, que plusieurs particuliers se levèrent et s'offrirent pour cautions. Mais on fut d'avis de renvoyer l'affaire à une autre assemblée, parce qu'il se faisait tard et qu'on ne distinguait plus les mains qui se levaient : le sénat devait déterminer d'avance la marche à suivre dans le jugement des prévenus.

Survint la fête des Apaturies, où se réunissent les uns chez les autres pères et parents. Les amis de Théramène avaient aposté pour ce jour des hommes qui parurent à l'assemblée rasés et vêtus d'habits de deuil, comme parents des morts. Ils déterminèrent Callixène à accuser les généraux en plein sénat. Ils convoquèrent ensuite une assemblée où le sénat, conformément à la rédaction de Callixène, ordonna que, « puisque dans la dernière séance on avait entendu les accusations et les défenses, les Athéniens iraient aux voix par tribus; que dans chaque tribu deux urnes seraient placées; un héraut y publierait que ceux qui trouveraient les généraux coupables de n'avoir pas enlevé les corps des vainqueurs, déposeraient leur vote dans la première urne; que ceux d'un avis contraire le déposeraient dans la seconde; que, s'ils étaient jugés coupables, on les punirait de mort, on les livrerait aux onze, on confisquerait leurs biens, on en verserait le dixième dans le temple de Minerve. » Un homme parut dans l'assemblée, qui dit s'être sauvé du naufrage sur un tonneau de farine; ses compagnons d'infortune l'avaient chargé, s'il échappait, de déclarer au peuple que les généraux n'avaient point enlevé les corps des braves défenseurs de la patrie.

Euryptolème, fils de Pisianax, et plusieurs autres, accusent Callixène, comme auteur d'un décret contraire aux lois; l'accusation trouve quelque appui dans le peuple. Alors la foule s'écrie qu'il est affreux d'ôter au peuple le pouvoir de faire ce qu'il veut. Si l'on ne laisse pas à l'as-

semblée tous ses droits, ajoute Lycisque, que l'on comprenne les opposants dans le même jugement que les généraux. Nouveau tumulte de la multitude : Euryptolème et ses partisans se désistent de leur poursuite contre Callixène. Cependant les prytanes protestent qu'ils ne souffriront pas un mode de voter contraire à la loi : Callixène remonte à la tribune pour les envelopper dans la condamnation des généraux. « Décret d'accusation contre les proposants ! » s'écrie-t-on. Les prytanes consternés consentent tous au mode de voter, excepté Socrate, fils de Sophronisque : il déclara qu'il ne s'écarterait point de la loi. Euryptolème alors, montant à la tribune, parle ainsi en faveur des généraux :

« Athéniens, leur dit-il, Diomédon et Périclès sont tous deux mes amis; le dernier est mon parent : je parais à cette tribune pour leur faire quelques reproches, pour les justifier si je puis, et pour vous donner le conseil qui me semble le plus conforme à l'intérêt de la république.

« Je reproche aux accusés d'avoir dissuadé leurs collègues, qui voulaient informer le sénat et le peuple que Théramène et Thrasybule, chargés par eux de recueillir avec quarante-sept vaisseaux les morts et les débris, n'avaient pas rempli leur mission. Ils subissent maintenant une accusation en commun pour la faute de ces deux hommes : punis de leur faiblesse, ils courent risque de succomber eux-mêmes aux intrigues des coupables et de leurs partisans. Mais non, Athéniens, non, ils ne succomberont pas, si vous m'en croyez, si vous respectez les lois divines et humaines, moyen salutaire pour connaître la vérité, et pour vous épargner le tardif repentir d'un attentat commis envers les dieux et envers vous. Il est un moyen que je vous conseille, pour que personne ne soit trompé, pour que vous punissiez avec connaissance de cause, et à votre gré, ou tous les accusés ensemble, ou chacun d'eux en particulier : donnez-leur seulement un jour pour leur défense; ne vous fiez pas à l'animosité de vos ennemis plus qu'à votre propre équité.

« Vous le savez tous, Athéniens, il existe un sévère décret de Canon, qui porte qu'un accusé du crime de lèsenation se défendra, chargé de fers, en présence du peuple; que, s'il est condamné, il sera puni de mort, son corps jeté

dans le *barathrum*, ses biens confisqués, et la dixième partie consacrée à Minerve. Je demande que les généraux soient jugés suivant ce décret, et même mon parent Périclès tout le premier, si vous le trouvez bon ; car je rougirais de préférer ce parent à la patrie. Jugez-les, si vous voulez, d'après la loi établie contre les sacriléges et les traîtres. Elle porte que, quiconque aura trahi la république ou volé les choses saintes, sera jugé par un tribunal ; que, s'il est condamné, il sera inhumé hors de l'Attique, et ses biens confisqués. Que chacun des accusés soit jugé d'après celle de ces deux lois qu'il vous plaira. On divisera le jour en trois parties : dans la première, vous vous rassemblerez pour prononcer s'il y a lieu à accusation ou non : la seconde sera pour entendre les charges ; la troisième, pour la défense. En suivant cette marche, les coupables subiront un terrible châtiment ; les innocents absents ne périront pas victimes de l'injustice : vous, Athéniens, vous jugerez d'après la loi et selon votre conscience, et vous ne combattrez pas pour les Lacédémoniens, en faisant périr contre la loi et sans jugement des hommes qui les ont vaincus et qui leur ont enlevé soixante-dix vaisseaux.

« Qui vous force à tant de précipitation ? craignez-vous de ne pouvoir perdre ou absoudre à votre gré si vous jugez légalement, et non selon le vœu de Callixène, qui a déterminé le sénat à proposer au peuple le décret portant qu'ils seront compris dans un seul et même jugement ? Si, par hasard vous condamniez à mort un seul innocent, et qu'il vous arrivât de vous en repentir, réfléchissez combien votre erreur serait inutile et triste : que serait-ce, si elle tombait sur des hommes tels que vos généraux ? Quoi ! un Aristarque, qui d'abord abolit la démocratie, qui ensuite livra Œnoé aux Thébains vos ennemis, aura obtenu de vous un jour pour sa défense et les autres priviléges de la loi, et vous commettriez la criante injustice de les refuser à des généraux qui ont comblé vos vœux et vaincu l'ennemi ! Non, Athéniens, non ; vous respecterez vos lois, causes premières de votre grandeur ; vous ne vous écarterez point de ce qu'elles prescrivent.

« Revenons, je vous prie, aux faits qui semblent déposer contre les généraux. Lorsqu'après la victoire on eut relâché au rivage, Diomédon était d'avis d'aller avec toute la flotte,

en s'étendant sur les ailes, recueillir les morts et les débris du naufrage ; Érasinide voulait qu'on réunît toutes ses forces pour attaquer sur-le-champ les ennemis postés devant Mitylène ; Thrasylle pensait que ces deux opérations réussiraient, en détachant une partie des vaisseaux et en conduisant le reste à l'ennemi. Ce dernier avis ayant prévalu, il fut décidé que chacun des huit généraux donnerait de sa division trois galères, qui, avec dix des taxiarques, dix des Samiens et trois des navarques, formeraient un nombre de quarante-sept ; quatre pour chacune des douze submergées. On laissait, pour l'exécution du plan, les triérarques Thrasybule et Théramène, ce même Théramène qui accusait les généraux dans la première assemblée. Le reste de la flotte vogua vers Mitylène.

« Qu'y avait-il là qui ne fût bien et sagement concerté ? ceux qu'on avait chargés d'attaquer l'ennemi doivent donc rendre compte des fautes commises dans cette partie ; quant à ceux qui avaient ordre d'enlever les débris et les morts, qu'ils soient jugés pour avoir négligé cet ordre. Mais je puis dire en faveur des uns et des autres que les vents contraires ont empêché l'exécution de ce qui avait été résolu : j'en prends à témoin ceux que le hasard a sauvés, entre autres un de nos généraux qui a échappé au naufrage, et que Callixène veut envelopper dans le même décret, quoiqu'il eût lui-même besoin de secours. Athéniens, ne traitez pas le bonheur et la victoire comme vous traiteriez le malheur et la défaite ; ne punissez pas des hommes de l'irrésistible volonté des dieux ; ne jugez pas comme coupables de trahison ceux que la tempête a mis dans l'impuissance d'obéir. N'est-il pas bien plus juste de couronner des vainqueurs, que de leur donner la mort pour complaire à des méchants ? »

Il termina, en opinant à ce que, suivant le décret de Canon, les accusés fussent jugés chacun séparément, sans égard à l'avis du sénat, qui proposait de les comprendre tous dans un seul et même jugement. On met aux voix les deux propositions : celle d'Euryptolème est d'abord acceptée ; mais, sur les protestations et l'opposition de Ménéclès, on va de nouveau aux voix, on adopte la résolution du sénat, on condamne à mort les huit généraux vainqueurs aux Arginuses : six qui étaient présents furent exécutés ; mais les

Athéniens ne tardèrent pas à se repentir. Ils décrétèrent que ceux qui avaient trompé le peuple seraient cités devant l'assemblée, comme coupables envers l'État, et donneraient des cautions jusqu'au jugement définitif. Callixène était un de ces imposteurs. Quatre autres furent dénoncés et emprisonnés par leurs cautions ; mais, avant le jugement, ils s'évadèrent à la faveur d'une sédition où Cléophon périt. Callixène revint ensuite du Pirée à Athènes : il y mourut de faim, universellement détesté.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

Les soldats d'Étéonice, qui étaient à Chios, vécurent, durant l'été, tant des fruits du pays que du produit de leurs travaux des champs ; mais, l'hiver venu, se voyant dépourvus de vivres, d'habits et de chaussures, ils se rassemblèrent et résolurent de s'emparer de Chios. Il fut arrêté que ceux qui approuveraient ce projet porteraient une canne, afin de s'assurer entre eux de leur nombre. Étéonice, instruit du complot, hésitait sur le parti qu'il prendrait, à cause du grand nombre des porte-cannes. En les attaquant à force ouverte, il lui paraissait à craindre qu'ils ne courussent aux armes, qu'ils ne s'emparassent de l'île, et que, devenus ennemis et vainqueurs, ils ne perdissent la chose publique. D'un autre côté, il pensait que tuer tant d'alliés, c'était s'exposer à la haine des autres Grecs et s'aliéner l'esprit de ses soldats. Dans cette conjoncture, il prend quinze hommes armés de poignards : en se promenant dans la ville, il rencontre un homme qui avait mal aux yeux, et qui, une canne à la main, sortait du laboratoire d'un médecin : il le tue. Grand tumulte : on demande pourquoi il a été tué. Étéonice fait publier que c'est parce qu'il portait une canne. La nouvelle s'en répand ; chaque soldat qui l'apprend craint d'être surpris avec une canne : les cannes disparaissent. Étéonice convoque ensuite les insulaires, et leur demande de l'argent pour payer les matelots et empêcher toute sédition. Ils n'eurent pas plutôt satisfait à la contribution, qu'il ordonna de remonter sur les vaisseaux ; puis, visitant tour à tour chaque navire, il rassura les soldats, les encouragea comme s'il n'eût rien su de la conspiration, puis leur compta la paye d'un mois.

Après ces événements, les habitants de Chios et les autres alliés, s'étant assemblés à Éphèse, résolurent d'envoyer des

ambassadeurs à Lacédémone : ils l'informeraient du présent état des choses, et demanderaient pour navarque Lysandre, qui, dans l'exercice de ses fonctions, vainqueur à Notium, avait obtenu l'estime des alliés. Ces ambassadeurs partirent accompagnés de ceux de Cyrus chargés de la même négociation. Comme les Lacédémoniens ne confèrent pas deux fois cette dignité au même citoyen, ils ne donnèrent à Lysandre que le titre de lieutenant ; Aracus eut celui de navarque. La flotte fut confiée à Lysandre la vingt-cinquième année de la guerre.

La même année, Cyrus tua Autobésacès et Mitrée, ses cousins, tous deux fils de la sœur de Darius-Nothus, qui avait, ainsi que sa sœur, Artaxerxe pour père. Ces deux princes, se trouvant un jour à sa rencontre, n'avaient pas caché leurs mains dans les manches de leur robe, honneur qui ne se rend qu'au roi. Ces manches étant plus longues que la main, quand on l'y tient renfermée, on ne peut agir. Hiéramène et sa femme ayant représenté à Darius qu'il se déshonorerait s'il fermait les yeux sur un pareil excès, ce prince feignit d'être malade, et lui envoya des courriers pour le mander auprès de lui.

L'année suivante, sous l'éphorat d'Archytas, et sous l'archontat d'Aléxius, Lysandre vint à Éphèse ; il y manda de Chios Étéonice avec ses galères, y rassembla toutes celles éparses en différents parages, pour les radouber, tandis qu'on en construirait d'autres à Antandre. De là, il alla demander de l'argent à Cyrus. Ce prince, après lui avoir dit qu'il avait employé même au delà des fonds accordés par le roi, et avoir montré ce qu'il avait fourni à chaque navarque, le satisfit néanmoins. Avec ces fonds, Lysandre créa de nouveaux triérarques et paya ce qui était dû aux matelots. Les généraux athéniens, de leur côté, équipaient leur flotte à Samos.

Sur ces entrefaites, arrive à Cyrus un courrier ; il lui apprend que son père est malade à Thamnérie, canton de Médie, voisin des Cadusiens révoltés, avec qui il est en guerre, et qu'il le rappelle. Cyrus mande Lysandre à Sardes. Lysandre s'y rend ; Cyrus lui défend de livrer bataille à moins qu'il ne soit de beaucoup plus fort que l'ennemi ; le roi et lui avaient assez d'argent pour armer une puissante flotte. Il lui délégua tous les tributs que lui payaient les villes de

son gouvernement, lui fit présent des fonds qui lui restaient ; et, après l'avoir assuré de son affection pour les Lacédémoniens, et pour lui en particulier, il partit pour aller rejoindre son père.

Après le départ de Cyrus, qui l'avait comblé de largesses, Lysandre paya ses troupes, cingla, en Carie, vers le golfe Céramique, assiégea Cédrée, ville alliée des Athéniens, à demi peuplée de Barbares, la prit dans l'attaque du lendemain et la livra au pillage. De là, il fit voile vers Rhodes. Cependant les Athéniens, partis de Samos, ravageaient le pays du roi, et, voguant vers Chios et vers Éphèse, se préparaient au combat, après avoir associé à leurs autres généraux Ménandre, Tydée et Céphisodote.

Lysandre, de son côté, s'avança de Rhodes le long de l'Ionie vers l'Hellespont, pour épier les vaisseaux qui en sortaient, et soumettre les villes révoltées ; tandis que les Athéniens allaient à Chios, prenant le large, pour éviter les côtes qui étaient ennemies. Il fit voile ensuite d'Abydos à Lampsaque, alliée des Athéniens. Des Abydéniens et d'autres encore le suivaient par terre, sous le commandement du Lacédémonien Thorax. Il assiégea et emporta d'assaut cette place ; les soldats pillèrent le vin, le blé et les autres denrées dont cette ville était pleine ; Lysandre épargna toutes les personnes de condition libre. Les Athéniens, qui suivaient ses traces, mouillèrent au port d'Éléonte, dans la Chersonèse, avec cent quatre-vingts galères. Ils y dînaient lorsqu'on leur apprit la prise de Lampsaque. Aussitôt ils gagnèrent Sestos, s'y approvisionnèrent, puis abordèrent vis-à-vis de Lampsaque à Ægospotamos, où l'Hellespont a environ quinze stades de largeur. Ce fut là qu'ils soupèrent.

La nuit suivante, au point du jour, Lysandre fit dîner ses troupes, les embarqua, les munit de tout ce qui était nécessaire pour le combat, arma de mantelets les flancs des galères, avec défense de quitter son poste et de prendre le large. Les Athéniens, au lever du soleil, tournèrent vers le port le front de leur armée, comme pour livrer bataille ; mais, voyant que Lysandre ne faisait aucun mouvement, et que la nuit approchait, ils revinrent à Ægospotamos. Lysandre ordonna aux plus légères de ses galères de les suivre, d'observer ce qu'ils feraient sur le rivage, et de revenir promptement lui en rendre compte : ce n'était qu'à leur retour qu'il permettait

à ses soldats de débarquer. Il garda la même contenance pendant quatre jours, laissant les Athéniens s'avancer au large contre lui.

Alcibiade, qui de son fort vit les Athéniens établis sur un rivage découvert, n'ayant aucune ville de retraite, tirant leurs vivres de Sestos, à quinze stades de leur flotte, tandis que l'ennemi dans un bon port était près d'une ville où il ne manquait de rien, leur représenta qu'ils n'étaient pas avantageusement postés, et les engagea à regagner Sestos, qui leur offrait un port et une ville. « Quand vous y serez fixés, leur dit-il, vous combattrez dès qu'il vous plaira. » Mais les généraux, particulièrement Ménandre et Tydée, lui ordonnèrent de se retirer, en observant que ce n'était pas lui, mais eux qui commandaient. Alcibiade se retira.

Au cinquième jour de ces excursions de la flotte athénienne contre celle des Lacédémoniens, Lysandre dit à ceux qu'il avait envoyés à la découverte : « Aussitôt que vous verrez l'ennemi débarqué et répandu dans la Chersonèse (ce qu'il fait avec une hardiesse qui s'accroît de jour en jour, autant pour acheter au loin des vivres, que par mépris pour votre général), revenez vers moi, tenant au milieu du trajet le bouclier levé. » Ils exécutèrent ponctuellement ses ordres. Aussitôt Lysandre ordonne que l'on fasse force de rames ; il était accompagné de Thorax et de son infanterie. Conon, les voyant arriver, fit sonner l'alarme, pour qu'on vînt en diligence au secours de la flotte ; mais l'équipage était dispersé ; tel vaisseau n'avait que deux rangs occupés, tel autre qu'un, plusieurs étaient entièrement abandonnés ; celui de Conon, accompagné de sept autres et du Paralien, prirent le large avec les rameurs dont ils étaient pourvus. Lysandre saisit sur le rivage le reste de la flotte, et prit à terre la plupart des hommes : quelques-uns se réfugièrent dans les bourgades voisines.

Conon, échappé avec les neuf vaisseaux, voyant tout perdu pour les Athéniens, gagna Abarnide, promontoire de Lampsaque, où il dépouilla les galères de Lysandre de leurs grandes voiles, et avec huit vaisseaux se retira vers Évagoras, à Cypre, tandis que le Paralien portait à Athènes la nouvelle de la défaite.

Lysandre emmena les prisonniers, les galères et tout le reste du butin à Lampsaque. Parmi les généraux pris, on

comptait Adimante et Philoclès. Ce jour-là même il envoya Théopompe, corsaire milésien, instruire Lacédémone de ce qui venait de se passer; mission que Théopompe remplit en trois jours. Ensuite il assembla les alliés, et les pressa de délibérer sur le sort des prisonniers. On les accusa des excès qu'ils avaient commis, et de ceux qu'ils avaient résolu, en pleine assemblée, de commettre : s'ils eussent vaincu, ils coupaient la main droite à tous ceux qui tombaient en leur pouvoir. De plus, après s'être rendus maîtres de deux galères, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe, ils en avaient précipité les captifs dans la mer; et ce crime était l'ouvrage du général athénien Philoclès.

Après beaucoup de charges entendues, la peine de mort fut prononcée contre tous les prisonniers athéniens, à la réserve d'Adimante, qui seul s'était opposé dans l'assemblée à ce qu'on coupât la main droite aux prisonniers; aucuns même l'accusaient d'avoir livré la flotte. Avant de mettre Philoclès à mort, Lysandre lui demanda de quel supplice était digne l'homme qui avait précipité du haut d'un roc les Athéniens et les Corinthiens, et violé, à l'égard des Grecs, les lois de l'équité.

CHAPITRE II

Après avoir réglé les affaires de Lampsaque, il vogua vers Byzance et Chalcédoine, qui lui ouvrirent leurs portes, à condition qu'il ne serait fait aucun mal à la garnison athénienne. Ceux qui avaient livré la première de ces villes à Alcibiade se réfugièrent vers le Pont-Euxin, ensuite à Athènes, où ils eurent le droit de cité. Lysandre y renvoya la garnison et tout ce qu'il rencontra d'Athéniens ailleurs, en leur donnant un passe-port pour cette ville seulement, persuadé que, plus l'affluence serait grande dans Athènes et au Pirée, plus tôt ils auraient la famine. Dès qu'il eut nommé le Lacédémonien Sthénélaüs harmoste de Byzance et de Chalcédoine, il retourna à Lampsaque pour radouber ses vaisseaux.

Cependant le Paralien arrive de nuit : la nouvelle désastreuse se publie; des gémissements la portent du Pirée et de ses longs murs jusque dans la ville; elle passe de bouche

en bouche. Cette nuit, personne ne dormit, ils pleuraient les morts ; surtout ils s'attendaient aux traitements qu'ils avaient exercés envers Mélos, colonie lacédémonienne emportée d'assaut, envers les Itistiens, les Scionéens, les Toronéens, les Éginètes, et envers beaucoup d'autres Grecs. Le lendemain, assemblée générale : on y arrête qu'on bouchera tous les ports, un seul excepté ; qu'on réparera les brèches, qu'on fera partout bonne garde, qu'enfin on se disposera à soutenir un siége. Voilà où l'on était à Athènes.

Lysandre arriva de l'Hellespont à Lesbos avec deux cents voiles, régla le gouvernement des autres villes et de Mitylène, et dépêcha Étéonice avec dix vaisseaux vers celles de Thrace, qui toutes embrassèrent le parti de Lacédémone : le reste de la Grèce, aussitôt après le combat naval, avait abandonné Athènes; les Samiens seuls s'étaient maintenus dans leur démocratie en égorgeant les nobles.

Il informa ensuite la république et Agis qui était à Décélie, qu'il approchait avec une flotte de deux cents voiles. Aussitôt les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens, les Argiens exceptés, se lèvent en masse sur l'ordre de Pausanias, l'un des rois de Sparte. Dès qu'ils furent tous rassemblés, Pausanias se mit à leur tête et vint camper près d'Athènes, dans le gymnase qu'on appelle Académie.

Lysandre, arrivé à Egine, en remit en possession ses anciens habitants, dont il enrôla le plus possible. Les Méliens et autres bannis jouirent de la même faveur, il saccagea ensuite Salamine, et aborda avec cent cinquante voiles au Pirée, où dès lors aucun navire ne put entrer.

Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, ne savaient quel parti prendre : dénués de vaisseaux, d'alliés, de vivres, ils croyaient tout perdu, s'attendaient aux mauvais traitements qu'ils avaient exercés, non pour venger des injures reçues, mais par emportement, contre de petites bourgades dont le seul crime était d'avoir marché sous les étendards lacédémoniens. Ils rendirent donc aux citoyens flétris tous leurs droits, et soutinrent le siége sans parler de capituler, quoique la famine tuât beaucoup de monde dans la ville.

Cependant, quand le blé vint à manquer entièrement, on dépêcha vers Agis ; on voulait l'alliance des Lacédémoniens, en conservant les murs et le Pirée : à ces conditions la paix serait conclue. Il dit aux députés d'aller à Sparte,

comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Les députés portent cette réponse aux Athéniens, qui les envoient à Sparte. Arrivés à Sellasie, ville frontière, les éphores, entendant les mêmes propositions que celles déjà faites à Agis, leur ordonnent de se retirer, et de revenir après une plus mûre délibération s'ils désiraient la paix. Les députés retournent, exposent le résultat de leur négociation : le découragement s'empare des esprits ; la servitude semblait à tous inévitable : et d'ailleurs, jusqu'au retour de nouveaux députés, combien de citoyens périraient par la famine ! Personne n'osait proposer la démolition des murs, depuis qu'on avait emprisonné Archestrate, pour avoir dit en plein sénat que le meilleur parti était d'accepter la paix aux conditions offertes par les Lacédémoniens. Or, ils proposaient d'abattre dix stades de l'un et de l'autre côté des Longs-Murs ; et un décret interdisait toute délibération à ce sujet.

Tel était l'état des affaires, lorsque Théramène dit dans l'assemblée que, si on le députait vers Lysandre, il serait en état de déclarer à son retour, si Lacédémone veut démanteler Athènes pour l'asservir, ou par mesure de sûreté. On l'envoya ; mais son séjour près de Lysandre dura plus de trois mois. Il attendait que les Athéniens, entièrement dépourvus de subsistance, fussent disposés à un accommodement quelconque. De retour au quatrième mois, il assura ses concitoyens que Lysandre l'avait retenu jusqu'alors, et qu'à la fin il l'envoyait à Lacédémone, la ratification du traité ne dépendant pas de lui, mais des éphores. Sur cela, Théramène fut nommé, lui dixième, pour aller à Lacédémone, avec pleins pouvoirs. Cependant Lysandre envoya aux éphores une députation de Lacédémoniens, ayant avec eux Aristote, exilé d'Athènes. Il avait dit à Théramène que les éphores étaient arbitres de la paix et de la guerre, et il les en prévenait.

Théramène et ses collègues arrivent à Sellasie. On les interroge sur l'objet de leur mission ; ils déclarent qu'ils ont plein pouvoir de traiter de la paix. Les éphores ordonnent de les introduire ; ils entrent. Des Corinthiens, des Thébains surtout, et beaucoup d'autres Grecs, soutinrent qu'il fallait, non faire la paix avec les Athéniens, mais les anéantir.

Les Lacédémoniens, au contraire, déclarèrent qu'ils ne détruiraient jamais une ville qui, dans les circonstances les

plus critiques, avait si bien mérité de la Grèce. La paix fut donc conclue, aux conditions qu'on démolirait les fortifications du Pirée et les Longs-Murs; que les Athéniens livreraient toutes leurs galères, à la réserve de douze; qu'ils rappelleraient leurs exilés, et feraient ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens, s'engageant à les suivre par terre et par mer.

Les députés retournèrent à Athènes. A leur entrée, une foule innombrable les assiége : on appréhendait qu'il n'y eût rien de conclu ; on ne pouvait plus tenir, la famine exerçait ses ravages. Le lendemain, les députés annoncent à quelles conditions les Lacédémoniens font la paix. Théramène, qui portait la parole, leur dit qu'il fallait obéir et abattre les murs. Quelques-uns ouvrent un avis contraire ; mais, la majorité se déclarant pour Théramène, on décida que la paix serait acceptée. Lysandre aborda ensuite au Pirée, les exilés rentrèrent, les murs furent démolis au son des flûtes : l'allégresse était générale ; ce jour semblait pour tous les Grecs l'aurore de la liberté.

Ainsi finit cette année, au milieu de laquelle Denys de Syracuse, fils d'Hermocrate, s'empara du pouvoir après la défaite des Carthaginois, qui avaient pris auparavant Agrigente, abandonnée des Siciliens faute de vivres.

CHAPITRE III.

L'année suivante, que l'on appelle anarchique, la première de l'olympiade où Crocinas, Thessalien, remporta le prix du stade, sous l'éphorat d'Eudique à Sparte, sous l'archontat de Pythodore, que les Athéniens ne nomment pas parce qu'il fut élu sous les Trente, l'oligarchie s'établit ainsi. Le peuple décida qu'on élirait trente citoyens qui rédigeraient les lois, base d'un nouveau gouvernement. On élut Polycharès, Critias, Mélobius, Hippoloque, Euclide, Hiéron, Mnésiloque, Chrémon, Théramène, Arésias, Dioclès, Phédrias, Chérélée, Anétie, Pison, Sophocle, Eratosthène, Chariclès, Onomaclès, Théognis, Æschine, Théogène, Clécmède, Érasistrate, Phidon, Dracontidès, Eumathès, Aristote, Hippomaque, Mnésithidès. L'élection faite, Lysandre marcha

contre Samos; Agis ramena de Décélie l'armée de terre, et renvoya chacun dans ses foyers.

A la même époque, remarquable par une éclipse de soleil, le Phéréen, Lycophron, qui aspirait à régner sur toute la Thessalie, vainquit dans un combat ceux des Thessaliens qui s'opposaient à ses projets, les Larisséens et d'autres, et leur tua beaucoup de monde.

Dans le même temps encore, Denys, tyran de Sicile, perdit une bataille contre les Carthaginois, qui lui enlevèrent Géla et Camarine. Peu après les Léontins qui habitaient avec les Syracusains quittèrent Denys et Syracuse, pour se rétablir dans leur ville; aussitôt Denys envoya de la cavalerie à Catane.

Cependant les Samiens, pressés de tous côtés par Lysandre et voyant que, sur leur refus de capituler, ce général allait donner un assaut, se rendirent à condition que chaque homme libre emporterait un habit; le reste serait à la discrétion du vainqueur. Ils sortirent en cet état. Lysandre rendit à la ville ses anciens habitants, leur donna tout ce qui s'y trouvait, y établit dix archontes pour la garder, et congédia la flotte des alliés. Pour lui, il retourna à Sparte avec les vaisseaux lacédémoniens et ceux du Pirée, à l'exception de douze, emportant les éperons de ceux qu'il avait pris, les couronnes dont les villes avaient en particulier honoré son courage, quatre cent soixante-dix talents qui restaient des revenus que lui avait assignés Cyrus pour les frais de la guerre, sans parler du butin qu'il avait fait dans les différentes campagnes. Tout cela fut remis aux Lacédémoniens sur la fin de l'été qui vit finir la guerre; elle avait duré vingt-huit ans et six mois, pendant lesquels Sparte eut les éphores dont voici la série.

Le premier fut Ænésias, sous qui la guerre commença, la quinzième année de la trêve de trente ans, depuis la prise de l'Eubée. Il eut pour successeurs, Brasidas, Isanor, Sostratidas, Ilexarque, Agésistrate, Angénidas, Onomaclès, Zeuxippe, Pityas, Plistolas, Clinomaque, Ilarque, Léon, Chérilas, Patésiadas, Cléosthène, Lycarius, Épérate, Onomantius, Alexippidas, Misgolaïdas, Isias, Aracus, Évarchippe, Pantaclée, Pityas, Archytas, Eudique. Ce fut sous l'éphorat de ce dernier que Lysandre se signala par les exploits que je viens de raconter, puis revint en Laconie.

Les Trente furent élus aussitôt après la démolition du Pirée et des Longs-Murs : nommés pour rédiger les lois constitutionnelles, ils différaient toujours de les rédiger et de les promulguer ; mais, en attendant, ils créaient un sénat et des magistrats de leur bord. Tous ceux que l'on connaissait, sous la démocratie, vivant de dénonciations et mal vus des honnêtes gens, ils les emprisonnaient et les condamnaient à mort. Le sénat prononçait volontiers leur sentence, et ceux qui n'avaient point de reproches à se faire n'en étaient point fâchés. Mais bientôt les gouvernants délibérèrent sur les moyens de s'assurer une autorité absolue. Ils envoyèrent donc à Lacédémone Æschine et Aristote : par leur entremise, ils déterminèrent Lysandre à employer tout son crédit pour qu'il leur vînt garnison jusqu'à ce qu'ils eussent purgé la république des mauvais citoyens, et donné une constitution. Ils s'engageaient à nourrir la garnison. Lysandre, cédant à leurs vœux, obtint qu'on leur envoyât l'harmoste Callibius avec des troupes ; ces troupes arrivent. Ils rendent à Callibius toute sorte de soins, afin qu'il loue tout ce qu'ils feront. Callibius, de son côté, leur envoyait les satellites qu'ils voulaient. Ils saisissaient non les hommes de néant et les plébéiens, mais ceux qu'ils croyaient décidés à ne souffrir aucune violence, et à résister en se mettant à la tête d'un parti puissant.

Dans les premiers temps, Critias et Théramène vécurent en bonne intelligence ; mais le premier commençant à répandre le sang de ce peuple qui l'avait banni, Théramène, d'un avis contraire, lui représenta qu'il n'était pas juste de mettre à mort des hommes honorés du peuple, s'ils n'avaient fait aucun mal aux gens de bien : « Et vous et moi, lui dit-il, que n'avons-nous pas dit et fait pour gagner les bonnes grâces de la multitude ! » Critias, alors encore ami de Théramène, lui répliqua qu'avec la volonté de dominer, il leur était impossible de ne pas se défaire de tous les gens capables de faire de l'opposition : « Si, parce qu'au lieu d'un nous sommes trente, lui dit-il, tu penses que notre pouvoir, pour se conserver, exige moins de vigilance qu'un pouvoir absolu, tu es naïf. » Enfin, comme une foule d'innocents étaient sacrifiés, comme on se liguait ouvertement, qu'on se demandait avec effroi ce qu'allait devenir la chose publique, Théramène observa que l'oligarchie ne se main-

tiendrait pas, si l'on n'associait au gouvernement des gens capables. Dès lors Critias et ses collègues, qui appréhendaient surtout que les citoyens ne grossissent le parti de Théramène, en choisirent trois mille appelés à gouverner avec eux.

Sur cela, Théramène leur représenta encore combien il était étrange qu'après l'intention manifestée de s'associer les citoyens les plus honnêtes, ils en élussent trois mille, comme si ce nombre était nécessairement celui des gens honnêtes, comme s'il était impossible qu'il y eût hors de là des gens de bien, impossible qu'il y eût parmi eux des méchants. « Ensuite, leur ajoutait-il, je vous vois faire deux choses très-opposées : vous établissez une domination violente et hors d'état de se soutenir contre ceux qui vous sont assujettis. » Ainsi parlait Théramène. Mais les Trente firent une revue des Trois mille dans la place publique : celle des citoyens non compris dans le rôle se fit en différents lieux; et, au moment où ces derniers venaient de quitter leurs maisons, les Trente avaient envoyé des gardes et des citoyens de leur parti, qui les avaient tous désarmés. On porta ces armes dans la citadelle; on les déposa au temple de Minerve.

Après ce coup de main, comme s'ils avaient acquis le droit de tout faire, ils sacrifiaient les uns parce qu'ils les haïssaient, les autres parce qu'ils convoitaient leur fortune. Pour se procurer de quoi payer leurs satellites, ils décidèrent que chacun d'eux constituerait un métèque prisonnier; qu'il le ferait mourir et confisquerait ses biens à son profit. Ils pressèrent Théramène de prendre celui qu'il voudrait.

« Il serait honteux, leur dit-il, que des personnages qui se donnent pour les premiers de l'État se comportassent avec plus d'injustice que les délateurs. Car ceux-ci laissent la vie à ceux qu'ils dépouillent ; nous, nous perdrions des innocents pour ravir leur fortune. Notre conduite ne serait-elle pas mille fois plus révoltante ? »

Les Trente, persuadés dès lors que Théramène traverserait leurs projets, lui dressèrent des embûches, le calomnièrent, le dépeignirent à chaque sénateur en particulier comme un factieux bouleversant l'État ; puis, ayant appelé à eux une jeunesse audacieuse qu'ils armèrent de courtes dagues ca-

chées sous l'aisselle, ils convoquèrent le sénat. Théramène venu, Critias se lève, et parle en ces termes :

« Sénateurs, si quelqu'un de vous pense que l'on prononce trop d'arrêts de mort, qu'il songe que ces rigueurs sont communes à toutes les révolutions, que les partisans d'un gouvernement oligarchique ont nécessairement une foule d'ennemis, dans la ville la plus peuplée de toute la Grèce, une ville nourrie depuis si longtemps au sein de la liberté. Bien convaincus que la démocratie ne vous est pas moins à charge qu'à nous-mêmes; bien convaincus, d'une part, qu'elle ne sera jamais agréable à Sparte, à qui nous devons notre salut; de l'autre, qu'il n'y a de sûreté que dans le gouvernement des grands, nous avons changé, de concert avec les Spartiates, la forme de notre république, et nous cherchons à nous défaire de quiconque nous paraît s'opposer à l'oligarchie. Mais nous croyons juste de punir surtout celui d'entre nous qui tenterait d'ébranler la constitution nouvelle; or, comme nous le savons, Théramène, que voici, fait tout ce qui est en lui pour nous perdre tous; et pour qui cette perfidie serait-elle un problème ? Si vous y réfléchissez, vous verrez qu'il n'est aucun citoyen qui blâme l'ordre actuel plus que ce Théramène, aucun qui soutienne aussi ouvertement les démagogues dont nous voulons nous délivrer.

« Si dans le principe il eût eu cette opinion, nous le regarderions comme notre ennemi, sans avoir le droit de l'appeler pervers ; mais lorsqu'il a lui-même fondé notre union avec Sparte, lui-même a détruit la démocratie; c'est lorsqu'il nous a provoqués à sévir contre les premiers qu'on nous déférait, c'est lorsque nous sommes, et nous et vous, les ennemis déclarés du peuple, c'est alors que notre administration lui déplaît. Oui, il veut se mettre à couvert et se soustraire à la peine que nous subirions seuls : nous devons donc le poursuivre, et comme notre ennemi commun et comme un traître. La trahison est plus à craindre qu'une guerre ouverte, parce qu'il est plus difficile de se garantir d'une embûche que d'une attaque; elle est aussi plus odieuse. On se réconcilie avec des ennemis jurés, on leur donne sa confiance; mais on ne fit jamais la paix avec l'homme qu'on reconnut traître; toute confiance est désormais impossible.

« Et pour que vous sachiez que cette conduite n'est pas

Digitized by Google

nouvelle dans Théramène, et que la perfidie lui est naturelle, je vais vous rappeler quelques traits de sa vie. Dans sa jeunesse, considéré du peuple, comme l'avait été son père Agnon, on l'a vu des plus ardents à ruiner la démocratie par l'établissement des Quatre-cents, dont il fut une des colonnes. Le parti oligarchique lui a-t-il paru chanceler, aussitôt il s'est fait chef du parti contraire; ce qui lui a mérité le surnom de *cothurne* (car un cothurne, également fait pour les deux pieds, s'ajuste à l'un et à l'autre). Je te le demande, Théramène, un homme digne de vivre connaît-il cette politique qui engage les autres dans les affaires et change au premier choc ? Semblable au prudent nautonier, ne lutte-t-il pas contre la tempête jusqu'à ce qu'il souffle un vent favorable ? Peut-on arriver au terme si, au moindre obstacle, on change de route?

« On le sait, toutes les révolutions sont meurtrières; mais n'est-ce pas toi qui, par ton inconstance, as fait tomber tour à tour tant d'oligarques sous les coups du peuple, tant de partisans du peuple sous les coups de l'aristocratie ? N'est-ce pas à ce même Théramène que les généraux ordonnèrent d'enlever les Athéniens submergés à la bataille de Lesbos ? Il n'a point obéi; et cependant il se porte l'accusateur de ces mêmes généraux, et cherche son salut dans leur perte. Un homme jaloux de s'agrandir de jour en jour, et qui ne respecte ni l'amitié ni l'honneur, mérite-t-il d'être épargné ? Ses variations, qui nous sont connues, ne doivent-elles pas nous inspirer une juste défiance et la crainte d'éprouver nous-mêmes les effets de sa perfidie ? Je vous défère donc un traître qui a résolu de nous perdre, nous et vous.

« Voici une réflexion qui justifie mes poursuites. La constitution de Sparte est parfaite sans doute. Si un des éphores, au lieu d'obéir à la majorité, osait décrier le régime de sa république et contrarier la marche du gouvernement, doutez-vous que les éphores eux-mêmes et toute la république ne le traitassent avec la plus grande rigueur ? Si vous êtes sages, vous sacrifierez donc Théramène à votre propre sûreté. Qu'il échappe, son impunité augmentera le nombre de vos adversaires : sa mort déconcertera tous les factieux, dans l'intérieur et hors d'Athènes. »

Lorsque Critias eut cessé de parler, il s'assit. Théramène se leva et dit :

« Athéniens, je vais commencer ma défense par où Critias finit son accusation. A l'entendre, c'est moi qui ai tué les généraux en les accusant. Non, je ne suis point l'agresseur; ce sont eux qui ont prétendu que je n'avais point recueilli les naufragés après la bataille de Lesbos, quoique j'en eusse reçu l'ordre. En alléguant, pour ma défense, que la tempête avait empêché de faire voile, loin qu'il fût possible d'enlever les corps de nos guerriers, j'ai paru véridique, et l'on a pensé que les généraux se condamnaient eux-mêmes. En effet, ils affirmaient qu'on avait pu recueillir les naufragés; cependant ils les avaient laissés à la merci des vagues, et ils étaient partis avec la flotte.

« Au reste, je ne suis pas surpris que Critias m'accuse injustement. A l'époque dont il s'agit, absent d'Athènes, ce zélé républicain préparait avec Prométhée le gouvernement populaire en Thessalie, et armait les serfs contre leurs maîtres. Puisse-t-il ne rien exécuter ici de ce qu'il a fait chez les Thessaliens !

« Je lui accorde qu'il est juste de punir avec la dernière rigueur ceux qui travaillent à la ruine de votre autorité pour rendre vos adversaires puissants: mais quel est le coupable ? Pour en bien juger, réfléchissez sur tout ce qui a précédé et sur la conduite que tient chacun de nous deux. Tant qu'on vous choisissait pour composer le sénat, qu'on nommait des magistrats légitimes, qu'on dénonçait les vrais sycophantes, nous pensions tous de même ; mais lorsque mes accusateurs commencèrent à arrêter d'excellents citoyens, je pensai différemment : je savais que si l'on faisait mourir Léon de Salamine, qui jouissait d'une réputation méritée, et dont l'innocence était parfaitement reconnue, ceux qui lui ressemblaient craindraient pour eux, et que la crainte les rendrait ennemis de la constitution actuelle. J'étais convaincu qu'arrêter le riche Nicérate, fils de Nicias, qui n'avait jamais rien fait pour plaire au peuple, ni lui ni son père, ce serait indisposer la classe riche contre nous. Je savais que la mort d'Antiphon, qui, dans la guerre, avait fourni deux vaisseaux bien équipés, vous aliénerait même vos partisans.

« Je n'étais pas non plus de l'avis de mes collègues, lorsqu'ils disaient que chacun d'eux devait se saisir d'un métèque : il était clair que si on faisait périr des métèques, tous ceux de la même classe abhorreraient notre gouvernement.

Je blâmais encore mes collègues, lorsqu'ils désarmèrent la multitude ; je ne pensais pas qu'il fallût affaiblir la patrie. Les Lacédémoniens auraient-ils voulu nous conserver pour nous réduire à un petit nombre hors d'état de les servir ? S'ils eussent eu cette intention, ils pouvaient nous laisser tous mourir de faim, sans épargner personne. Je n'étais pas non plus d'avis que nous prissions à notre solde des gardes étrangères, ayant la faculté de nous attacher un pareil nombre de citoyens jusqu'à ce que notre autorité fût solidement établie. Comme je voyais des ennemis ou parmi les exilés ou parmi les citoyens restés dans la ville, je ne voulais pas qu'on bannît Thrasybule, Anytus, Alcibiade. Je savais que le parti contraire acquerrait de la consistance, si des chefs habiles se mettaient à la tête de la multitude, et qu'une foule de mécontents se rangeraient sous les ordres d'hommes prêts à les commander.

« Celui qui donnait ouvertement ces conseils sera-t-il regardé comme bien intentionné ou comme un traître ? Critias, fortifie-t-on le parti ennemi en augmentant le nombre de ses amis et en diminuant celui de ses ennemis ? Ravir les fortunes, ôter la vie à des innocents, n'est-ce pas là plutôt susciter des milliers d'adversaires ? n'est-ce pas, pour un vil gain, trahir ses amis et se trahir soi-même ?

« Si vous n'êtes pas encore convaincus, qu'il me soit permis de vous interroger. Thrasybule, Anytus et les autres exilés aimeraient-ils mieux que vous fissiez ce que je conseille, ou ce que font mes collègues ? Pour moi, j'en suis persuadé, nos adversaires croient que toute la ville est pour eux ; mais si la plus saine partie des citoyens nous était favorable, ils jugeraient difficile même de pénétrer dans aucun coin de l'Attique.

« Quant aux éternelles variations que me reproche Critias, voici ce que j'ai à dire. C'est le peuple lui-même qui a établi le pouvoir des Quatre-cents, bien instruit que Lacédémone approuverait tout autre gouvernement que le démocratique. Cependant on nous pressait toujours avec la même chaleur ; Aristote, Mélanthius et Aristarque construisaient, près des môles du Pirée, un fort où ils prétendaient introduire l'ennemi, pour se rendre maîtres d'Athènes, eux et les leurs ; si, m'apercevant de ces manœuvres, je les ai traversées, est-ce donc là être traître à ses amis ?

« Il m'appelle *cothurne*, parce que, dit-il, je m'efforce de complaire aux deux partis. Mais celui qui ne s'accommode d'aucun, comment, au nom des dieux, doit-on l'appeler ? Toi, Critias, tu passais sous le gouvernement populaire pour le plus grand ennemi du peuple ; l'aristocratie t'a vu dévouer à ta haine les principaux citoyens. Pour moi, j'ai combattu vivement ceux qui s'imaginent qu'il n'y a de véritable démocratie que celle où l'esclave et le citoyen pauvre, qui pour une drachme vendraient leur pays, participent à l'administration ; et l'on m'a toujours vu contraire à ceux qui ne reconnaissent d'oligarchie que là où un petit nombre de tyrans oppriment la république. Par le passé, j'ai toujours regardé comme meilleure la forme du gouvernement où l'on sert l'État de concert avec les citoyens qui ont des chevaux et des boucliers : c'est la même opinion que je professe aujourd'hui.

« Peux-tu dire, Critias, que jamais je me sois ligué avec les partisans ou de la démocratie ou de l'aristocratie, pour éloigner des affaires les bons citoyens ? Parle ; car, si je suis convaincu d'avoir commis ce crime, ou de le méditer à présent, je l'avoue, c'est dans les derniers supplices que je mérite de perdre la vie. »

Ainsi parla Théramène. Toute l'assemblée fit entendre un murmure favorable. Critias, voyant bien que, si on laissait la chose à la disposition du sénat, Théramène serait absous, ce qui lui eût rendu la vie odieuse, sortit pour conférer un moment avec ses collègues ; et ayant fait approcher des barres la jeunesse armée de poignards, il entra et parla en ces termes :

« Sénateurs, un bon prostate, qui voit ses amis cruellement trompés, doit prévenir toute surprise. Je vais donc remplir ce devoir. Les citoyens que voici déclarent qu'ils ne souffriront pas qu'on laisse échapper un homme qui sape ouvertement les fondements de l'oligarchie. Les nouvelles lois ne veulent pas qu'on fasse mourir sans votre avis un homme du nombre des Trois-mille, en même temps qu'elles abandonnent aux Trente le sort de ceux qui ne sont pas de ce nombre : j'en efface Théramène ; et nous le condamnons à mort. »

A ces mots, Théramène s'élançant vers l'autel de Vesta : « Sénateurs, dit-il, je demande, et l'on ne peut me refuser sans injustice, que Critias ne soit pas libre de me retrancher

Google

d'une classe de citoyens, ni moi ni aucun d'entre vous à son gré, mais qu'on nous juge, vous et moi, conformément à la loi relative aux citoyens de cette classe. Non, je n'ignore pas que j'embrasse en vain cet autel ; je montrerai du moins que mes ennemis ne respectent ni les dieux ni les hommes ; je m'étonne seulement, que des gens sages comme vous ne défendent pas leurs propres intérêts, quoiqu'ils voient qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom que celui de Théramène. »

Aussitôt l'huissier des Trente appela les Onze. Ils entrent : à leur tête marchait le plus audacieux et le plus éhonté d'entre eux, Satyrus. « Nous vous livrons Théramène que voici, leur dit Critias ; la loi le condamne : saisissez-vous de sa personne ; conduisez-le où il faut : faites ensuite ce qui est à faire. »

Il dit : Satyrus et les autres satellites arrachent leur victime de l'autel. Théramène, comme il était naturel, prenait à témoin les dieux et les hommes. Le sénat se taisait ; il voyait près de l'enceinte du tribunal les pareils de Satyrus ; d'ailleurs la place du sénat était remplie de soldats. Comme on le conduisait à travers la place, il protestait à haute voix contre le traitement qu'il subissait. On cite de lui ce mot. Satyrus le menaçait s'il ne se taisait. — « Si je me tais, il ne m'arrivera donc point de malheur ? » Se voyant pressé par ses bourreaux, il but la ciguë, et jeta en l'air ce qui restait dans la coupe : — « Voilà la part du beau Critias. »

Ces mots, je le sais, n'ont rien de mémorable ; néanmoins ce qui m'étonne, c'est qu'à l'approche de la mort il ne perdit rien ni de sa présence d'esprit ni de son enjouement.

CHAPITRE IV.

Ainsi périt Théramène. Les Trente, comme s'ils n'eussent plus qu'à commander tyranniquement et sans crainte, tantôt défendaient à ceux qui n'étaient pas sur le rôle d'entrer dans la ville ; tantôt ils les dépouillaient de leurs terres, pour se les adjuger à eux-mêmes ou à leurs amis. On se réfugiait au Pirée, d'où l'on était chassé par les Trente. Alors Mégare et Thèbes se remplirent de fugitifs.

Bientôt Thrasybule sortit de Thèbes avec soixante-dix hommes, et se saisit de la forteresse de Phylé. Les Trente y accoururent avec leur cavalerie et les Trois-mille ; le ciel était serein. Ils arrivent ; quelques braves de leur jeunesse attaquent, puis se retirent sans avoir rien gagné que des blessures.

Ils voulaient ceindre de murs cette forteresse, pour la bloquer et empêcher l'arrivage de subsistances ; mais il tomba la nuit une telle quantité de neige, que le lendemain ils retournèrent à Athènes, vaincus par les frimas et poursuivis par ceux de Phylé, qui leur prirent une grande partie de leur bagage. Sachant bien que, faute de troupes imposantes, ceux du fort ravageraient la campagne, ils envoyèrent sur les frontières, environ à quinze stades de Phylé, presque toute la garnison lacédémonienne, avec deux corps de cavalerie, qui campèrent dans un lieu couvert de bois. Mais Thrasybule, après avoir rassemblé environ sept cents hommes, se mit à leur tête, et descendit de nuit dans la plaine. Il campa ses gens armés à trois ou quatre stades de la garnison athénienne, et se tint en repos.

Mais, vers le point du jour, comme les soldats de cette garnison quittaient le camp pour vaquer à leurs affaires, et que les valets faisaient grand bruit en pansant les chevaux, les soldats de Thrasybule, prenant les armes, fondirent sur eux à l'improviste, firent quelques prisonniers, mirent le reste en déroute, et les poursuivirent l'espace de six ou sept stades. Ils tuèrent plus de cent vingt hoplites, avec Nicostrate, surnommé le Beau, et deux autres cavaliers qu'on surprit dans leurs lits. Après avoir recueilli armes et dépouilles et dressé un trophée dans leur retraite, ils retournèrent à Phylé. La cavalerie de la ville étant arrivée au secours et ne voyant plus d'ennemis, s'en retourna, après avoir donné aux parents des morts le temps de les enlever.

Les Trente, ne se croyant plus en sûreté, voulurent s'emparer d'Éleusis pour y trouver un asile au besoin. Dans cette vue, Critias et ses collègues ordonnent à la cavalerie de les suivre ; ils vont à Éleusis, ils y font la revue des gens de cheval, sous prétexe de vouloir connaître et le nombre des habitants et quelle garde serait nécessaire, et ils les enrôlent tous. Quand on avait donné son nom, on passait par une petite porte en face de la mer. A droite, à gauche du rivage, était

postée la cavalerie des Trente; et à mesure que les Éleusiniens passaient, des licteurs les chargeaient de chaînes. Dès qu'ils furent tous pris, on ordonna à l'hipparque Lysimaque de les amener et de les livrer aux Onze.

Le lendemain, les Trente assemblèrent dans l'Odéon et les cavaliers et les hoplites enrôlés parmi les Trois-mille. Critias se lève : « Athéniens, dit-il, c'est autant pour vous-mêmes que pour nous que nous fondons ce gouvernement : appelés aux mêmes honneurs, n'est-il pas juste que vous participiez aux mêmes dangers? Condamnez donc les Éleusiniens, nos prisonniers, pour que vous partagiez nos espérances et nos craintes. » Il leur montra ensuite un lieu où chacun d'eux irait donner publiquement son suffrage. Sur ces entrefaites, la garnison lacédémonienne s'était emparée de la moitié de l'Odéon. Ces excès ne déplaisaient pas à quelques Athéniens, qui ne songeaient qu'à leur intérêt personnel.

Cependant Thrasybule, suivi d'environ mille hommes qu'il avait rassemblés à Phylé, était entré de nuit au Pirée. Les Trente, instruits de l'invasion, accourent avec la troupe lacédémonienne, leur cavalerie et leurs hoplites, et prennent le grand chemin du Pirée. Ceux de Phylé, qui étaient maîtres du Pirée, trouvant, en raison de leur petit nombre, le cercle de défense beaucoup trop étendu, se resserrèrent sur la colline Munychie, après avoir inutilement tenté de les arrêter au passage.

Ceux de la ville, s'étant avancés jusque sur la place d'Hippodamus, se rangèrent en bataille, de sorte qu'ils remplissaient toute la largeur du chemin qui va au temple de Diane Munychienne et à celui de Diane Bendis. Ils n'avaient pas moins de cinquante boucliers de profondeur. Ainsi rangés, ils gagnaient les éminences. La troupe de Thrasybule, qui remplissait aussi le chemin, n'avait pas plus de dix hoplites de hauteur; mais ils étaient soutenus par des peltastes et des archers, suivis de frondeurs en grand nombre, qui venaient de ce lieu même grossir leur parti. Comme l'ennemi marchait contre lui, Thrasybule commanda à ses soldats de mettre bas leurs boucliers; il en fit autant, en conservant cependant ses autres armes; et se plaçant au centre, il leur adressa ce discours :

« Citoyens, il faut que je vous apprenne ou vous rappelle que parmi les ennemis qui s'avancent, vous avez vaincu et

poursuivi il y a cinq jours ceux qui occupent l'aile droite. Quant aux derniers de l'aile gauche, ce sont ces trente tyrans qui nous ont exclus d'Athènes quoique innocents, qui nous ont chassés de nos maisons, qui ont proscrit nos meilleurs amis; mais les voilà maintenant dans une position où ils ne croyaient jamais se trouver, et où nous désirions toujours qu'ils fussent.

« Nous nous montrons en armes à des tyrans qui faisaient mettre la main sur nous pendant nos repas, pendant notre sommeil, dans la place publique; qui condamnaient à l'exil des hommes, je ne dis pas innocents, mais absents de leurs foyers. Vengeurs de ces forfaits, les dieux aujourd'hui combattent évidemment pour nous : quand notre intérêt le demande, ils font éclater la tempête par un ciel serein; lorsque avec peu de monde nous attaquons de nombreux ennemis, ils nous donnent la victoire.

« A présent encore ils nous conduisent dans un poste où, forcés de monter pour venir à nous, nos adversaires ne pourront nous envoyer ni javelots ni flèches, tandis que les pierres et les traits que nous lancerons iront les chercher et les percer jusque dans les derniers rangs.

« Et qu'on ne s'imagine pas que du moins la tête de leurs troupes puisse combattre avec un avantage égal. Vous les voyez entassés dans le chemin; attaquez-les aussi vivement que vous le devez, aucun de vos coups ne portera à faux; s'ils veulent se garantir, ils battront en retraite, cachés sous leurs boucliers. Ce seront des aveugles que nous frapperons où nous voudrons, et que nous mettrons en fuite en tombant sur eux avec toutes nos forces.

« Guerriers, que chacun de vous combatte comme s'il était convaincu qu'il sera le principal auteur d'une victoire qui nous rendra en ce jour, s'il plaît à Dieu, notre patrie, nos maisons, notre liberté, nos priviléges, nos femmes, nos enfants. Heureux ceux qui verront le plus agréable des jours, le jour de la victoire! Heureux aussi qui mourra au champ d'honneur! Où pourrait-on trouver un plus magnifique tombeau! J'entonnerai le péan, quand il en sera temps; dès que nous aurons invoqué le dieu Mars, avançons tous ensemble, animés d'une même ardeur, et vengeons nos injures. »

Il dit, et se tourna vers les ennemis, sans faire de mouvement; car le devin défendit d'attaquer avant qu'il y eût

quelqu'un de tué ou de blessé. « Alors, ajouta le devin, vous marcherez, et la victoire vous suivra; pour moi, si j'en crois un pressentiment, je trouverai la mort. » Il ne se trompa point; car, dès qu'il eut repris ses armes, il se jeta en forcené au milieu des ennemis et fut tué : on l'inhuma au passage du Céphise. Le reste, victorieux, poussa l'ennemi jusque dans la plaine, après avoir tué, du nombre des Trente, Critias et Hippomaque; des dix généraux du Pirée, Charmide, fils de Glaucon, et, avec lui, environ soixante-dix hommes.

Le vainqueur, sans dépouiller les corps de ses concitoyens, se contenta de remporter leurs armes, et rendit les morts pour la sépulture. Bientôt on s'approcha de part et d'autre; on conférait ensemble. Le héraut des initiés, qui avait la voix forte, Cléocrite, fit faire silence. « Citoyens, dit-il, pourquoi nous poursuivre? pourquoi vouloir nous arracher la vie? Nous ne vous avons fait aucun mal; nous avons fréquenté les mêmes temples, participé aux mêmes sacrifices, célébré ensemble les fêtes les plus solennelles; les mêmes écoles et les mêmes chœurs nous ont réunis; avec vous, nous avons combattu et bravé les dangers sur terre et sur mer, pour le salut et la liberté commune.

« Au nom de nos dieux paternels et maternels, au nom de tous les liens de la consanguinité, d'alliance, d'amitié, qui nous unissent les uns avec les autres: pénétrés de respect pour les dieux et les hommes, cessez d'offenser la patrie, d'obéir à d'insignes scélérats, à ces Trente qui, pour leur intérêt personnel, ont fait périr plus d'Athéniens en huit mois que tous les Péloponésiens dans l'espace de dix années. Nous pouvions vivre en paix, et ils nous suscitent la guerre la plus déplorable, la plus honteuse, la plus criminelle, la plus abominable aux yeux des dieux et des hommes. Sachez-le, nous avons pleuré autant que vous-mêmes plusieurs de ceux qui viennent de tomber sous nos coups. »

Tel fut son discours. Les autres magistrats qui entendaient répéter des propos semblables, firent rentrer leurs guerriers dans la ville. Le lendemain, les Trente siégèrent dans le conseil, tristes et désolés; les Trois-mille, quelque place qu'ils occupassent, se disputaient entre eux. Ceux qui se reprochaient des actes de violence et qui en redoutaient les suites, soutenaient fortement qu'on ne devait point transiger avec le Pirée. Ceux au contraire que rassurait leur inno-

cence commençaient à se reconnaître; ils représentaient à leurs compagnons qu'ils devaient éloigner d'eux tous ces maux, qu'il ne fallait ni obéir aux Trente ni souffrir la ruine de l'État. Enfin il fut arrêté que les tyrans seraient destitués et qu'on procéderait à une nouvelle élection. On nomma dix magistrats, un par tribu.

Les Trente se retirèrent alors à Éleusis : les Dix travaillèrent, de concert avec les hipparques, à apaiser les troubles, à calmer les défiances. Les cavaliers passaient la nuit dans l'Odéon avec leurs chevaux et leurs boucliers ; et, comme ils ne savaient à qui se fier, ils s'armaient de ces boucliers et faisaient le guet toute la nuit autour des murailles ; le matin, ils remontaient à cheval, appréhendant sans cesse d'être assaillis par ceux du Pirée.

Ceux-ci, devenus nombreux et se recrutant de toutes parts, fabriquaient, les uns des boucliers de bois, les autres des boucliers d'osier, qu'ils blanchissaient. Dix jours n'étaient pas encore écoulés depuis le combat, qu'ils promirent égalité de droits politiques, même aux étrangers qui se joindraient à eux ; il leur vint plusieurs hoplites et plusieurs gymnètes. Ils eurent de plus un renfort de soixante-dix chevaux. Ils allaient fourrager, puis revenaient avec du bois et des fruits, et passaient la nuit au Pirée ; tandis qu'il ne sortait de la ville aucun homme armé, excepté les cavaliers, qui tombaient sur les fourrageurs du Pirée, dont ils incommodaient les troupes.

Un jour, ces cavaliers rencontrèrent des Exoniens [1] qui étaient allés à leurs champs chercher des provisions : l'hipparque Lysimaque les fit égorger, malgré leurs instantes prières et les murmures de ses hommes. Ceux du Pirée, par représailles, tuèrent le cavalier Callistrate, de la tribu Léontide, qu'ils prirent dans les champs. Ils devenaient si hardis, qu'ils couraient jusqu'aux portes de la ville. Je ne passerai point sous silence l'idée d'un ingénieur de la ville, qui, ayant appris qu'ils devaient avancer des machines le long d'un chemin où l'on s'exerce à la course et qui conduit au Lycée, mit en réquisition toutes les bêtes de somme pour voiturer d'énormes pierres que l'on déchargeait çà et là dans le chemin ; ce qui causait beaucoup d'embarras.

1 Exone, village de l'Attique.

Cependant les trente tyrans retirés à Éleusis, et les trois mille enrôlés restés dans la ville, envoyèrent à Lacédémone demander du secours, comme si tout le peuple eût secoué le joug lacédémonien. Lysandre se persuada qu'il était aisé de bloquer le Pirée par mer et par terre ; il obtint pour la ville un prêt de cent talents, pour lui la conduite des troupes de terre, et le commandement de la flotte pour son frère Libys. Arrivé à Éleusis, il leva beaucoup d'hoplites péloponésiens ; son frère bloqua par mer le Pirée : bientôt les assiégés manquèrent de vivres, tandis que la présence de Lysandre encourageait ceux de la ville.

Tel était l'état des choses, lorsque le roi Pausanias, jaloux de Lysandre, que des succès couvriraient de gloire et rendraient maître d'Athènes, gagna dans son parti trois éphores, et sortit avec ses troupes, suivi de tous les alliés, à l'exception des Béotiens et des Corinthiens. Ceux-ci disaient qu'ils croiraient trahir leur serment s'ils marchaient contre les Athéniens, qui n'avaient violé en rien la foi des traités. Ils coloraient leur refus de ce prétexte, pensant que les Lacédémoniens voulaient se rendre maîtres du territoire d'Athènes. Pausanias, qui commandait à l'aile droite, campa dans un lieu nommé Halipède, près du Pirée; Lysandre était à l'aile gauche avec les troupes soudoyées.

Pausanias envoya l'ordre à ceux du Pirée de se retirer dans leurs maisons. Comme ils n'en voulurent rien faire, il approcha de leurs murs, fit une contenance menaçante pour qu'on ne se doutât pas des dispositions favorables qu'il leur portait. Il se retira sans que cet assaut eût rien produit; mais le lendemain, suivi de deux cohortes lacédémoniennes et de trois compagnies de cavalerie athénienne, il approcha du port Muet pour examiner de quel côté il attaquerait le Pirée. Dans sa retraite, quelques assiégés accoururent et le harcelèrent. Hors de lui, il ordonne à sa cavalerie de les charger à toute bride, aux braves de la jeunesse de les accompagner ; lui-même il les suivit avec le reste des troupes. Ils tuèrent près de trente escarmoucheurs, et repoussèrent les autres jusqu'au théâtre du Pirée.

Là s'armaient tous les peltastes et les hoplites du Pirée; aussitôt leurs coureurs s'avancent, lancent des traits, des flèches, des cailloux, atteignent avec la fronde. Les Lacédémoniens, serrés de près, et voyant plusieurs des leurs blessés,

commencèrent à reculer: l'ennemi n'en poursuit qu'avec plus d'acharnement. Dans cette action périrent Chéron et Thibraque, tous deux polémarques, avec Lacratès, vainqueur aux Jeux Olympiques, et d'autres Lacédémoniens, qui furent inhumés aux portes du Céramique.

Thrasybule et ses hoplites, encouragés par ces succès, accoururent, et se rangèrent en bataille sur huit de profondeur. Pausanias, vivement pressé, recula quatre ou cinq stades, jusqu'à une éminence où il fit venir les Lacédémoniens et ses autres alliés, donna beaucoup de profondeur à sa phalange, et marcha contre les Athéniens. Ceux-ci soutinrent le premier choc; mais ils furent bientôt après repoussés, les uns dans le marais de Halé, et les autres mis en fuite, avec perte de cent cinquante hommes.

Pausanias dressa un trophée, et se retira. Supérieur à tout ressentiment, il fit secrètement avertir ceux du Pirée de lui dépêcher des députés, ainsi qu'aux éphores, et leur communiqua les instructions à suivre: le Pirée s'y conforma. Il sema aussi la division parmi ceux de la ville, et les pressa de venir en grand nombre vers les éphores, pour déclarer que rien n'obligeait à faire la guerre au Pirée, qu'il importait aux deux partis de se réconcilier et de devenir les amis de Sparte.

Nauclidas entendit volontiers ce discours. Cet éphore et un autre, qui accompagnaient le roi, selon la coutume, et qui goûtaient plus l'avis de Pausanias que celui de Lysandre, envoyèrent donc à Lacédémone. Ils chargèrent de la négociation les députés du Pirée, des particuliers de la ville, avec Céphisophon et Mélite. Quand ils furent partis, les gouverneurs, de leur côté, envoyèrent une députation dire à Sparte qu'ils mettaient à leur discrétion leurs murs et leurs personnes; qu'il leur semblait juste que le Pirée, qui se disait ami des Lacédémoniens, livrât le Pirée et Munychie.

Les éphores et toute l'assemblée, après avoir entendu ces propositions, envoyèrent quinze députés à Athènes, avec plein pouvoir d'arranger les affaires pour le mieux, de concert avec Pausanias. L'accord fut conclu aux conditions qu'ils vivraient tous en paix, qu'ils se retireraient chacun dans leur maison, excepté les Trente, les Onze, et les Dix, qui avaient commandé au Pirée; que ceux qui ne se croiraient pas en sûreté dans la ville se retireraient dans Éleusis.

Digitized by Google

La négociation terminée, Pausanias ramena ses troupes : ceux du Pirée montèrent armés à la forteresse et sacrifièrent à Minerve. Lorsque les généraux en furent descendus, Thrasybule prononça ce discours :

« Citoyens qui n'avez pas quitté la ville, je vous conseille d'apprendre à vous connaître vous-mêmes. Or, vous y parviendrez, si vous examinez en vertu de quoi vous prétendriez nous commander. Serait-ce pour votre intégrité ? Mais la classe laborieuse vous a-t-elle jamais persécutés pour envahir vos biens ? Et vous, pour un vil intérêt, vous commettez mille crimes honteux. Vous prévaudriez-vous de votre valeur, ne pouvant vous prévaloir de votre justice ? Mais peut-on mieux la juger que par l'issue de nos combats ? Direz-vous que vous nous surpassez en intelligence, vous qui, avec des murailles, des armes, de l'argent, des alliés, n'avez pu échapper à la tyrannie que secondés par des hommes qui n'avaient aucun de vos avantages ? Vous enorgueilliriez-vous de votre alliance avec Lacédémone ? Comptez donc sur une république qui vous livre au peuple offensé, comme ces chiens qu'on livre muselés à ceux qu'ils ont mordus, et qui disparaît ensuite. Quoi qu'il en soit, compagnons de mes périls, n'attendez pas de moi le conseil d'éluder un traité dont vous venez de jurer le maintien : montrez qu'aux autres vertus vous joignez la fidélité la plus religieuse à vos engagements. »

Après ces réflexions et autres semblables, après les avoir exhortés à redouter toute innovation et à se régler sur les anciennes lois, il congédia l'assemblée. Bientôt on créa des magistrats pour gouverner la république. Peu de temps après, la nouvelle se répandit que ceux d'Éleusis levaient des troupes étrangères ; on se leva en masse, on marcha contre eux ; leurs généraux furent tués dans une entrevue ; on amena les autres à un accommodement par l'entremise de leurs parents et de leurs amis ; l'on jura ensuite qu'on oublierait toutes les injures. Le serment fut respecté. A présent même encore, ils vivent tous ensemble sous l'empire des mêmes lois.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER.

Ainsi finit la sédition d'Athènes. Dans le même temps, Cyrus députa vers les Lacédémoniens, pour demander qu'on le défendît avec ce zèle dont il leur avait donné des preuves dans la guerre contre les Athéniens. Les éphores, jugeant sa demande équitable, ordonnèrent à Samius, alors navarque, de seconder Cyrus dans toutes ses vues; ce qu'il fit avec un parfait dévouement. En effet, avec sa flotte et celle de Cyrus, il fit voile en Cilicie et rendit inutiles les efforts de Syennésis, gouverneur de la province, qui voulait, par terre, empêcher Cyrus de marcher contre Artaxerxe. Quant aux moyens que Cyrus employa pour lever une armée, pour la conduire dans la haute Asie contre son frère; quant au récit du combat, de sa mort, de l'heureuse arrivée des Grecs jusqu'à la mer, c'est ce que nous a transmis le Syracusain Thémistogène.

Le grand roi avait senti tout le prix des services de Tissapherne dans cette guerre. Le satrape récompensé se vit à peine confirmé dans son ancien gouvernement, et nommé de plus à celui de Cyrus, qu'il enjoignit aussitôt à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Jalouses de leur liberté, craignant d'ailleurs le ressentiment de Tissapherne, à qui elles avaient préféré Cyrus, elles lui refusèrent leurs portes, et députèrent vers les Lacédémoniens en les priant, comme libérateurs de la Grèce entière, de s'intéresser aussi aux Grecs de l'Asie, de garantir leur territoire du ravage et leur liberté de toute atteinte. On leur envoya Thymbron comme harmoste, avec mille nouveaux affranchis et environ quatre mille Péloponésiens. Celui-ci demanda en outre trois cents cavaliers aux Athéniens, avec promesse de les solder. Ils donnèrent ceux qui avaient servi sous les

Digitized by Google

Trente, persuadés que la république gagnerait à leur éloignement et à leur mort.

Arrivé en Asie, il rassembla des troupes des villes grecques du continent : car alors, dès qu'un Lacédémonien parlait, toutes les villes obéissaient. Voyant la faiblesse de sa cavalerie, il ne descendait pas dans la plaine ; il se bornait à empêcher, où il se trouvait, le ravage des terres. Mais, lorsque les troupes, compagnes de l'expédition de Cyrus, se furent réunies à lui, il descendit en rase campagne, se rangea en bataille, et prit, sans coup férir, Pergame, Teuthranie et Halisarne, où commandaient Eurysthène et Proclès, fils du Lacédémonien Démarate, à qui le roi de Perse les avait données pour récompense de ses services en Grèce. Vinrent aussi sous ses étendards Gorgion et Gongyle, tous deux frères, dont l'un tenait l'ancienne et la nouvelle Gambrie, l'autre Myrine et Grynion. Le roi avait fait ce don à Gongyle, parce que, seul des Érétriens, il avait suivi le parti des Mèdes, et que cela lui avait valu l'exil.

Il emporta encore quelques autres places mal défendues. Quant à Larisse surnommée l'Égyptienne, qui refusait de lui obéir, il l'assiégea. Dès qu'il eut épuisé tous ses moyens, il essaya d'en détourner l'eau par de profondes tranchées. Les assiégés, en diverses sorties, les ayant comblées de bois et de pierres, il les couvrit de mantelets, qui furent brûlés dans une sortie nocturne des Larisséens. Les éphores, voyant qu'il perdait son temps, l'obligèrent à lever le siége, pour entrer dans la Carie.

Comme il était encore à Éphèse, et qu'il se préparait à partir pour la Carie, arriva son successeur Dercyllidas, homme que son génie fertile en inventions avait fait surnommer Sisyphe. Thymbron de retour, accusé d'avoir laissé trop de liberté aux soldats sur les terres des alliés, fut condamné à une amende et banni. Pour Dercyllidas, ayant pris le commandement de l'armée et voyant que Tissapherne et Pharnabaze vivaient dans une défiance réciproque, il s'entendit avec le premier, et entra dans la province de l'autre, aimant mieux être en guerre avec l'un des deux que de les avoir tous les deux sur les bras. D'ailleurs il haïssait Pharnabaze : dans le temps qu'il était harmoste d'Abydos, sur l'accusation de ce satrape, on l'avait condamné à rester debout avec son bouclier, attitude que tout brave Spartiate

regarde comme flétrissante, parce qu'elle est la punition du soldat qui abandonne son rang. Il marchait donc plus volontiers contre Pharnabaze. Il eut d'abord tant d'avantage sur son prédécesseur, qu'il conduisit son armée jusque dans l'Éolie, qui était du gouvernement de Pharnabaze, à travers un pays ami, sans aucune plainte de la part des alliés.

L'Éolie appartenait à la vérité à Pharnabaze; mais Zénis, Dardanien, l'avait, sa vie durant, gouvernée en qualité de vice-satrape; et comme, après sa mort, Pharnabaze se disposait à y nommer, la veuve de Zénis, Mania, aussi Dardanienne, se mit en marche, accompagnée de troupes nombreuses, et munie de présents pour Pharnabaze lui-même, pour ses concubines et ceux qui étaient le plus avant dans ses bonnes grâces. Elle obtint une audience.

« Seigneur, dit-elle à Pharnabaze, tu aimais mon mari : par son exactitude à te payer son tribut, il méritait tes éloges et ta considération. Si je ne te suis pas moins fidèle que lui, pourquoi nommerais-tu un autre satrape? Si je venais à te déplaire, ne serait-il pas en ton pouvoir de me destituer et de faire un autre choix? »

Pharnabaze, après l'avoir écoutée, résolut de lui conférer cette dignité. Dès qu'elle en fut en possession, elle paya les tributs non moins fidèlement que son mari. De plus, allait-elle visiter Pharnabaze, elle le comblait de présents; venait-il dans l'Éolie, elle mettait dans son accueil plus de magnificence et d'attention que les autres gouverneurs. Non contente de conserver les places confiées à sa garde, elle conquit trois villes insoumises du littoral, Larisse, Hamaxite et Colone. A sa voix, les troupes grecques que Mania soldait assaillaient les murs; montée sur un char, elle contemplait le combat : le brave qu'elle louait était comblé de présents, en sorte qu'elle commandait des troupes brillamment équipées. Elle accompagnait Pharnabaze jusque dans ses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens, qui infestaient le territoire du roi : aussi Pharnabaze lui faisait-il un honorable accueil, et lui donnait-il quelquefois entrée dans son conseil.

Mania avait passé quarante ans, lorsque des flatteurs inspirèrent à Midias, son gendre, le plus hardi projet. On lui dit qu'il était honteux de dépendre d'une femme et de rester dans une condition privée. Comme il remarquait d'ailleurs

Digitized by Google

que cette princesse, très-ombrageuse à l'égard de tout autre, ainsi qu'il arrive dans un gouvernement despotique, se confiait à lui, qu'elle avait pour lui l'affection d'une belle-mère pour son gendre, il entre chez elle et l'étouffe, et tue son fils, beau jeune homme d'environ dix-sept ans. Ces forfaits commis, il s'empare de Scepsis et Gergithe, places fortes où Mania renfermait ses trésors. Les autres villes ne le reconnurent point ; les garnisons qui les protégeaient se déclarèrent pour Pharnabaze. Midias lui avait envoyé des présents, et demandé d'être mis en possession du gouvernement aux mêmes conditions que Mania ; mais ce satrape lui avait ordonné de les garder jusqu'à ce qu'il vînt prendre ses présents et saisir sa personne ; la vie lui serait insupportable tant qu'il n'aurait pas vengé Mania.

Dercyllidas arrive dans cette conjoncture : en un seul jour, Larisse, Hamaxite et Colone, villes maritimes, se rendent à lui. Il dépêche ensuite vers les villes de l'Éolie, leur propose de recouvrer leur liberté, de le recevoir dans l'enceinte de leurs murs, de s'allier avec lui. Les Néandriens, les Iliens et les Cocylites l'accueillirent, n'ayant pas fort à se louer, depuis la mort de Mania, de leur garnison grecque. Mais le gouverneur de Cébrène, place forte, croyant recevoir de grandes récompenses de Pharnabaze s'il lui conservait la ville, ferma les portes à Dercyllidas, qui, indigné de son opiniâtreté, se prépare à l'attaque. Les sacrifices du premier jour ne lui ayant rien présagé de bon, le lendemain il en offrit d'autres, qui ne lui furent pas plus favorables. Il sacrifia donc et le troisième et le quatrième jour, quoique découragé, parce qu'il lui tardait de réduire toute l'Éolie avant l'arrivée de Pharnabaze.

Un officier sicyonien, nommé Athénadas, jugeant que Dercyllidas perdait son temps, et croyant pouvoir ôter l'eau aux Cébréniens, accourut avec sa compagnie et tenta de boucher la source. Les assiégés firent une sortie où ils le blessèrent, tuèrent deux de ses soldats, et à force de coups et de traits repoussèrent les autres.

Dercyllidas s'affligeait de cet échec, et craignait que l'on ne mît moins d'ardeur à l'attaque, lorsqu'il lui arriva des hérauts envoyés de la ville par les Grecs. Ils déclarèrent que la conduite du gouverneur ne leur plaisait point, qu'ils aimaient mieux obéir à des Grecs qu'à des Barbares. Pen-

dant l'entrevue, on lui présenta un envoyé du gouverneur, qui venait annoncer que son maître acquiesçait à toutes les propositions des hérauts. Dercyllidas, à qui ce jour-là les entrailles des victimes avaient donné des signes favorables, approcha aussitôt avec ses troupes des portes de Cébrène, qui lui furent ouvertes. Il y établit garnison, et marcha droit à Scepsis et à Gergithe.

Midias s'attendait à l'arrivée de Pharnabaze, et se défiait en même temps des habitants de ces deux villes. Il députa donc vers Dercyllidas, et lui demanda une entrevue et des otages. Dercyllidas lui en envoya un de chaque ville alliée, avec liberté d'en prendre tant qu'il voudrait, et à son choix. Midias en prit dix, sortit de Scepsis, le vint trouver à son camp, et lui demanda à quelles conditions il ferait alliance avec lui. « A condition, répondit-il, que tu laisseras les habitants se gouverner librement par leurs propres lois ; » et tout en parlant ainsi, il s'avança vers Scepsis. Midias, qui voyait bien qu'il ne pourrait pas lui résister contre le vœu général, le laissa entrer.

Dercyllidas, ayant sacrifié à Minerve dans la forteresse de Scepsis, fit sortir la garnison et rendit la ville à ses habitants, en les exhortant à se gouverner comme il convenait à des Grecs et à des hommes libres. De là, il alla à Gergithe ; une grande quantité de Scepsiens l'accompagnaient par honneur, joyeux d'ailleurs de ce qui se passait. Midias, qui était du cortége, le priait de lui laisser Gergithe. — « Rien de ce qui est juste, dit-il, ne te sera refusé. » En même temps, il s'avançait vers les portes, suivi de ses soldats, qui marchaient paisiblement deux à deux. Du haut des tours, on vit Midias avec lui ; aucun trait ne fut lancé. « Fais ouvrir les portes, lui dit alors Dercyllidas, je te suivrai ; j'entrerai sous tes auspices dans le temple, pour sacrifier à Minerve. » Midias hésita d'abord ; mais, dans la crainte d'être arrêté sur-le-champ, il commanda qu'on ouvrît les portes. Dercyllidas entre avec lui, va droit à la citadelle, ordonne à ses soldats de s'arrêter en armes le long des murs, et monte au temple avec sa suite. Après le sacrifice, il ordonne aux gardes de Midias de se ranger en armes sur le front de son armée : ils seraient désormais à sa solde, puisque Midias n'avait plus rien à craindre.

Midias, incertain du parti qu'il prendrait, lui dit qu'il se

retirait pour lui préparer un banquet. « Non, par Jupiter! lui répliqua Dercyllidas; il serait mal à moi qui ai sacrifié, de te laisser un soin qui me regarde. Reste donc ici; tandis que le banquet s'apprêtera, nous aviserons à ce qu'il convient de faire, et nous l'exécuterons. » Lorsqu'ils furent assis, Dercyllidas lui fit les questions suivantes :

« Dis-moi, Midias, ton père t'a laissé du bien? — Assurément. — Combien possédait-il en maisons, en terres, en prairies? » Il en fit l'énumération. Des Scepsiens, qui se trouvaient là, l'accusèrent d'imposture. « Voudriez-vous, leur dit-il, des détails minutieux? » Quand enfin il eut rendu compte, article par article, des biens de son père : — « Et Mania, à qui était-elle? — A Pharnabaze, s'écria-t-on tout d'une voix. — A Pharnabaze appartiennent donc les biens de cette princesse? — Oui, lui répondit-on. — Ils sont maintenant à moi, puisque la victoire me les donne : que l'on me conduise donc au lieu qui renferme le trésor de Pharnabaze et de Mania. » On le conduisit à la maison de Mania, dont s'était emparé Midias, qui le suivait. Il arrive, mande les trésoriers, les constitue ses prisonniers, leur dit que, s'il était prouvé qu'ils eussent détourné quelque chose, ils seraient égorgés sur-le-champ. Dès qu'on lui eut tout montré et qu'il eut tout vu, il ferma les portes, apposa les scellés et nomma des gardiens. En sortant, il dit aux taxiarques et aux autres officiers qu'il rencontra : « J'ai de quoi entretenir près d'un an une armée de huit mille hommes; si nous faisons encore du butin, ce sera un surcroît de richesses. » Il savait que ces bonnes nouvelles les rendraient plus dociles et plus attachés à leurs devoirs. « Pour moi, lui dit Midias, quel sera le lieu de ma retraite? — Celui que réclame la justice, Scepsis ta patrie, la maison de ton père. »

CHAPITRE II

L'heureux Dercyllidas, vainqueur de neuf places en huit jours, délibérait sur les moyens de ne point incommoder les alliés en hivernant en pays ami, comme l'avait fait Thymbron, et d'empêcher que la cavalerie de Pharnabaze ne ravageât les villes grecques. Il fit demander à celui-ci s'il voulait la paix ou la guerre. L'Éolie était aux yeux de Phar-

nabaze un avant-poste d'où le vainqueur pouvait ravager la Phrygie, lieu de sa résidence : il préféra donc une trêve.

Dès qu'elle fut conclue, Dercyllidas alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Thrace bithynienne, résolution qui n'inquiéta pas fort le satrape, avec qui les Bithyniens étaient souvent en guerre. Dercyllidas saccageait le pays en toute assurance ; ses troupes étaient toujours suffisamment approvisionnées.

Au fond de la Thrace, le roi Seuthès lui envoya cent cavaliers odryses et trois cents peltastes, qui campèrent et se retranchèrent à vingt stades des Grecs. Ils demandèrent à Dercyllidas quelques hoplites pour garder leur camp, allèrent fourrager et tirent un grand butin d'esclaves et de vivres. Déjà leur camp était rempli de prisonniers. Les Bithyniens, informés du nombre de Grecs qui étaient sortis, et de ce qui restait à la garde du camp, s'assemblent en grand nombre, tant peltastes que cavaliers, et fondent, à la pointe du jour, sur les hoplites, qui étaient environ deux cents. Ils approchent et font pleuvoir sur eux une grêle de traits et de dards. Les hoplites étaient blessés ; ils mouraient sans coup férir : une palissade de la hauteur d'un homme les enfermait ; ils la rompent, ils s'élancent sur l'ennemi, qui se dérobe aux coups. Des peltastes échappaient aisément à des hoplites : à droite, à gauche, ils lançaient des traits, à chaque escarmouche ils en abattaient un grand nombre. Enfermés comme dans une étable, les deux cents guerriers furent tous tués, à la réserve de quinze hommes environ ; encore ne se sauvèrent-ils au camp des Grecs que par une prompte retraite au premier moment du danger, et en s'échappant du champ de bataille sans être vus des Bithyniens.

Après cette vive action, les Bithyniens tuent les Odryses de Thrace, gardiens du bagage, recouvrent tout ce qu'on leur a pris, et se retirent avec tant d'avantage, que les Grecs, instruits de ce qui se passe, accourent ; mais ils ne trouvent dans le camp que des cadavres dépouillés. Les Odryses de retour inhumèrent leurs morts, et en célébrèrent les funérailles par de fréquentes libations de vin et par des courses de chevaux ; ils unirent ensuite leur camp à celui des Grecs, puis désolèrent et incendièrent la Bithynie.

Au commencement du printemps, Dercyllidas partit de chez les Bithyniens pour venir à Lampsaque. Il y arrive : on

lui annonce trois députés de Lacédémone, Aracus, Navate et Antisthène. Ils venaient voir l'état des affaires de l'Asie et lui prolonger le commandement pour un an. Les éphores, disaient-ils, les avaient encore chargés d'assembler les soldats et de leur déclarer qu'on n'était pas satisfait de leur conduite antérieure ; qu'on les louait de leur modération présente, mais qu'on ne souffrirait plus de violence à l'avenir; qu'ils mériteraient bien de la patrie, s'ils traitaient les alliés avec justice. Lorsqu'on eut ainsi parlé aux soldats assemblés, le commandant des troupes de Cyrus répondit : « Lacédémoniens, nous sommes ce que nous fûmes l'année dernière ; mais celui qui nous commande à présent n'est pas celui qui nous commandait alors. Pourquoi donc se louet-on aujourd'hui de notre modération, tandis qu'alors on se plaignait de nos emportements? C'est ce que vous êtes maintenant à portée de juger. »

Pendant que les députés de Lacédémone et Dercyllidas habitaient sous le même toit, quelqu'un de la suite d'Aracus lui dit qu'ils avaient laissé à Lacédémone des députés de la Chersonèse, qui se plaignaient de ce que leurs terres restaient incultes à cause des courses des Thraces; qu'en fermant d'un mur le détroit, on rendrait à la culture un sol spacieux, propre à nourrir et ses habitants et ceux de Lacédémone qui désireraient s'y établir; qu'il ne serait pas surpris qu'un jour Sparte envoyât des troupes pour l'exécution de ce projet. Dercyllidas, sans leur dire son sentiment, les envoya d'Éphèse dans les villes grecques; il se réjouissait de ce qu'ils les trouveraient paisibles et florissantes.

Ils partirent. Dercyllidas, se voyant prorogé dans ses fonctions, envoya de nouveau demander à Pharnabaze s'il désirait continuer la trêve de l'hiver, ou s'il voulait la guerre. Pharnabaze ayant préféré la trêve, Dercyllidas ayant laissé en paix les villes ses alliées, traversa l'Hellespont avec ses troupes pour entrer en Europe, passa paisiblement par la Thrace, où il reçut de Seuthès l'hospitalité, et entra dans la Chersonèse.

Il apprend qu'elle contient onze ou douze villes, que le sol en est excellent et très-favorable à la culture, mais que les Thraces le ravagent : il mesure l'isthme, qui a trente-sept stades de largeur, et, sans perdre de temps, il sacrifie aux dieux, partage le terrain entre ses soldats, et commence

les travaux, en promettant des prix aux plus diligents, et aux autres chacun selon son mérite. Le mur commencé au printemps fut achevé avant l'automne. Dans l'enceinte de l'isthme étaient renfermées onze villes, plusieurs ports, quantité d'excellentes terres bien labourées, bien plantées, et d'immenses pâturages, gras et favorables à toute sorte de bétail. L'ouvrage terminé, il repassa en Asie.

Dans les villes qu'il parcourut, il trouva tout en bon état, à l'exception d'Atarné, place forte, dont les bannis de Chios s'étaient emparés, et d'où ils ravageaient toute l'Ionie pour subsister. Ayant appris qu'elle était bien approvisionnée, il en forma le blocus, et la prit au bout de huit mois; il laissa Dracon de Pellène pour la gouverner, fit d'abondantes provisions pour y séjourner à son retour, et s'en alla à Éphèse, qui est à trois journées de Sardes.

Tissapherne et Dercyllidas avaient jusque-là vécu en bonne intelligence, aussi bien que les Grecs et les Barbares du pays. Mais, depuis que des ambassadeurs des villes d'Ionie, envoyés à Sparte, eurent représenté que Tissapherne pouvait, s'il le voulait, rendre libres les villes grecques; qu'en ravageant la Carie, où il demeurait, on aurait sur-le-champ son assentiment, les éphores ordonnèrent à Dercyllidas d'y entrer par terre avec ses troupes, et au navarque Pharax d'en infester les côtes avec sa flotte : ce que tous deux exécutèrent.

Tissapherne venait d'être nommé gouverneur en chef : Pharnabaze se trouvait alors auprès de lui, parce que Tissapherne avait été nommé général en chef, et qu'il voulait lui déclarer en même temps qu'il était prêt à combattre pour la cause commune, à joindre ses armes aux siennes, et à chasser les Grecs du territoire du roi. Du reste, il était jaloux de la grandeur de Tissapherne, et supportait impatiemment la perte de l'Éolie. Avant tout, lui dit Tissapherne à cette proposition, passe avec moi en Carie ; nous délibérerons ensuite. Arrivés en Carie, ils mirent bonne garnison dans les places fortes, et retournèrent en Ionie.

Dercyllidas n'eut pas plutôt appris qu'ils avaient repassé le Méandre, qu'il le passa lui-même, ayant représenté à Pharax combien il était à craindre que Tissapherne et Pharnabaze ne ravageassent un pays dépourvu de garnisons. Dercyllidas et Pharax, d'après l'avis que l'ennemi était en

route pour Éphèse, marchaient en désordre, lorsque tout à coup ils découvrent devant eux des sentinelles postées sur les hauteurs : ils montent alors sur les éminences et les tours qui se rencontrent, et aperçoivent une armée rangée en bataille sur le chemin où il leur fallait passer. Elle était composée de Cariens munis de boucliers blancs, de tout ce que Tissapherne et Pharnabaze avaient d'infanterie perse, de troupes grecques soudoyées par eux, et d'une nombreuse cavalerie : le premier était à l'aile droite, l'autre commandait l'aile gauche.

Dercyllidas ordonna à ses taxiarques et à ses lochages de ranger les troupes au plus vite sur huit de hauteur, et de mettre sur les flancs tout ce qu'il se trouvait avoir de peltastes et de cavaliers, tandis qu'il sacrifierait. Les troupes du Péloponèse demeuraient fermes et se préparaient au combat. Mais, parmi celles de Priène, d'Achillée, des îles et des villes d'Ionie, les unes laissèrent leurs armes dans les blés des plaines du Méandre, et s'enfuirent; les autres, qui restaient encore à leur poste, laissaient apercevoir qu'elles ne tiendraient pas longtemps.

On dit que Pharnabaze voulait livrer combat ; mais Tissapherne, qui se souvenait des troupes de Cyrus, dont il avait éprouvé la valeur, et qui croyait que tous les Grecs leur ressemblaient, redoutait une action. Il députe vers Dercyllidas et lui fait dire qu'il désirerait une entrevue. Ce Lacédémonien s'avance avec l'élite de son infanterie et de sa cavalerie, va au-devant des députés, et leur dit : « J'étais tout prêt à en venir aux mains, vous le voyez; cependant, puisque Tissapherne désire une entrevue, je ne la refuserai point : mais si elle doit avoir lieu, que l'on donne des otages de part et d'autre. » Cette proposition approuvée et exécutée, les deux armées se retirent, celle des Barbares à Tralles, ville de Carie ; celle des Grecs à Leucophrys, lieu remarquable par le temple de Diane, qui est en grande vénération, et par un étang de plus d'un stade, dont le fond est sablonneux, l'eau vive, bonne à boire, et chaude.

Le lendemain, on s'assemble au lieu désigné ; on demande de part et d'autre à quelles conditions se conclura la paix. Dercyllidas demande qu'on laisse les villes grecques se gouverner par leurs propres lois ; Pharnabaze et Tissapherne veulent que les troupes grecques s'éloignent du territoire

du roi, et que les harmostes renoncent à leurs gouvernements. Après avoir conféré ensemble, ils se décidèrent à une trêve jusqu'à ce que Dercyllidas et Tissapherne eussent informé, l'un sa république, l'autre le grand roi.

Tandis que ces événements se passaient en Asie, les Lacédémoniens écoutaient d'anciens ressentiments. Dans la guerre du Péloponèse, les Éléens s'étaient alliés aux Athéniens, aux Argiens, aux Mantinéens; de plus, sous prétexte que les Lacédémoniens n'avaient pas satisfait à une amende, ils les avaient exclus de la course des chevaux et des combats gymniques. C'était trop peu pour eux de ces injustices : au moment où ils proclamaient les Thébains vainqueurs, Lichas, qui avait introduit son char dans la lice sous un nom thébain, s'avançant pour couronner le cocher, avait été battu par eux, sans respect pour son grand âge. Quelque temps après, Agis fut envoyé, d'après un oracle, pour sacrifier à Jupiter; les Éléens s'étaient opposés à ses prières pour le succès de la guerre, parce que, disaient-ils, un usage antique défendait de consulter un oracle sur l'issue d'une guerre des Grecs contre les Grecs. Agis s'en était retourné sans avoir sacrifié.

Indignés de tous ces affronts, les éphores et l'assemblée décrétèrent qu'on châtierait leur insolence. On leur envoya des ambassadeurs; on trouvait juste que les Éléens laissassent les peuples voisins se régir par leurs propres lois. Leur réponse fut qu'ils n'y consentiraient pas, que ces villes leur appartenaient par droit de conquête. Les éphores ordonnèrent une levée de troupes : Agis, qui les conduisait, entra dans l'Achaïe, près du Larissus, sur le territoire des Éléens. L'armée ravagea le pays ennemi, lorsque survint un tremblement de terre. Agis, qui voyait là un prodige, se retira du territoire et licencia ses troupes. Les Éléens, enhardis par cette retraite, députèrent vers les villes qu'ils savaient mécontentes de Lacédémone.

L'année suivante, les éphores décrétèrent contre l'Élide une nouvelle levée : aux troupes d'Agis se joignirent les Athéniens et tous les autres alliés, à la réserve des Corinthiens et des Béotiens. Comme il passait par Aulone, les Lépréates quittèrent les Éléens et se réunirent à lui. Les Macistiens et les Épitaliens, leurs voisins, en firent autant dès qu'il eut passé l'Alphée, les Létrins, les Amphidoles et le

Marganiens se rangèrent à son parti. De là il vint à Olympie, et sacrifia, sans aucun obstacle, à Jupiter Olympien.

Le sacrifice achevé, il marcha contre la ville, mettant tout à feu et à sang, et faisant sur le territoire un butin prodigieux d'esclaves et de bétail. A cette nouvelle, des Arcadiens et des Achéens se rendirent à lui de leur propre gré, et prirent part au pillage. Cette expédition approvisionna le Péloponèse.

Arrivé près de la ville, Agis en ruina les faubourgs et les gymnases, qui étaient beaux. Quant à la ville, on comprit bien que, s'il ne l'avait pas prise, la volonté lui avait manqué, et non les moyens, puisqu'elle était dépourvue de murailles.

Tandis que l'armée ravageait le pays, et qu'elle séjournait près de Cyllène, un certain Xénias et ses complices espérant, comme on dit, mesurer l'argent au boisseau, en forçant les Éléens à se déclarer pour Lacédémone, sortirent d'une maison, l'épée nue, et tuèrent entre autres un homme qui ressemblait à Thrasydée, magistrat suprême. Ils croyaient avoir tué Thrasydée lui-même. A cette nouvelle, le peuple, entièrement découragé, restait dans l'inaction : les meurtriers se croyaient les maîtres, et leurs complices transportaient les armes sur la place publique, tandis que Thrasydée dormait encore où le vin l'avait assoupi. Le peuple est bientôt instruit que Thrasydée n'est pas mort : on accourt de toutes parts à sa maison ; on se presse autour de lui, comme un essaim d'abeilles autour de son chef. Thrasydée se met à la tête de ses troupes, engage le combat et remporte la victoire. Les auteurs du massacre se retirèrent de la ville au camp lacédémonien.

Agis, ayant traversé l'Alphée, laissa dans Épitale, voisine de ce fleuve, les bannis d'Élide, et une garnison aux ordres de l'harmoste Lysippe ; il licencia ensuite l'armée et s'en alla à Sparte.

Le reste de l'été et l'hiver suivant, Lysippe et ses soldats continuèrent les ravages de l'Élide. L'été suivant, Thrasydée députa à Lacédémone. Il consentait à ce que la ville de Phée fût démantelée, et qu'on rendît libres Cyllène et d'autres places de la Triphylie, Phrixe, Épitale, Létrine, Amphidole, Margane, Acrore et Lasion, que revendiquaient les Arcadiens.

Les Éléens demandaient qu'on leur laissât Épée, qui est située entre Hérée et Maciste. Ils disaient que les habitants d'alors leur avaient vendu le territoire trente talents, et qu'ils en avaient donné l'argent. Mais les Lacédémoniens, qui savaient qu'il n'est pas plus juste d'acheter de force que de prendre de force, les contraignirent de rendre aussi la liberté à la ville d'Épée. On ne leur ôta cependant pas l'intendance du temple de Jupiter Olympien, quoiqu'ils n'eussent pas le droit d'ancienneté. On pensait que de simples villageois étaient peu propres à ces fonctions. A ces conditions, les Éléens et les Lacédémoniens conclurent paix et alliance. Ainsi finit la guerre entre les Éléens et les Lacédémoniens.

CHAPITRE III.

Agis alla ensuite à Delphes, où il offrit la dîme des dépouilles. A son retour, il était déjà vieux; il tomba malade à Hérée, et fut transporté à Lacédémone, où il mourut bientôt. On lui rendit des honneurs plus qu'humains.

Les jours consacrés aux cérémonies funèbres écoulés, il s'agissait de donner un successeur au trône : Léotychide, se disant fils, et Agésilas, frère d'Agis, le disputèrent. Le premier disait que la loi y appelait le fils et non le frère du roi ; que le frère n'y avait droit qu'au défaut du fils. « Cela étant, il m'appartient donc, repartit Agésilas. — Comment, lorsque je vis encore? — Parce que celui que tu appelles ton père a dit que tu n'étais pas son fils : ta mère, qui le sait mieux que lui, en convient à présent encore. Neptune dépose aussi contre ton imposture, lui qui, au vu et au su de tout le monde, chassa ton père de sa chambre par un tremblement de terre. J'invoque de plus le témoignage du temps, qui, dit-on, ne manque jamais. Depuis l'époque de la fuite d'Agis, la chambre nuptiale ne l'a jamais vu, et tu es né dix mois après. »

Au milieu de ces débats, Diopithe cita à l'appui de Léotychide un oracle d'Apollon lui-même, qui exhortait à se garantir d'une royauté boiteuse. Lysandre répondit pour Agésilas qu'il croyait, suivant le sens de l'oracle, que ce n'était pas un boiteux qu'il fallait exclure, mais un prétendant qui ne serait pas du sang royal ; que la royauté serait véritable-

Digitized by Google

ment boiteuse dès qu'on aurait des rois étrangers à la race d'Hercule. Ces diverses raisons entendues, Agésilas fut élu roi.

La première année de son règne n'était pas encore écoulée, que, dans un sacrifice solennel qu'il offrait au nom de la république, le devin lui dit que les dieux lui annonçaient une des plus horribles conjurations. A l'ouverture de la seconde victime, les entrailles se montrèrent encore plus menaçantes. Au troisième sacrifice : « Agésilas, dit-il, les entrailles des victimes annoncent que nous sommes entourés d'ennemis. »

On sacrifia aux dieux sauveurs, aux dieux qui détournent les prodiges ; et l'on cessa les sacrifices aussitôt qu'on eut obtenu, quoique difficilement, des auspices favorables. Le cinquième jour, on vint dénoncer aux éphores cette conjuration et Cinadon, qui en était le chef. Cinadon, jeune homme beau et énergique, n'était pas de la classe des égaux. Les éphores demandèrent des détails au dénonciateur ; il leur raconta que Cinadon l'avait conduit au bout de la place et lui avait fait compter combien il s'y trouvait de Spartiates. Après en avoir nommé jusqu'à quarante, en y comprenant le roi, les éphores et les sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul. « Ces gens-là, me répondit-il, regarde-les comme tes ennemis ; les autres, au nombre de plus de quatre mille, sont à nous. Cinadon, ajoutait-il, avait fait remarquer ici un, là deux de ces ennemis que l'on rencontrait dans les rues ; il regardait les autres comme amis. Quant aux campagnes, si dans chacune d'elles nous avons un ennemi qui est le maître, nous y comptons aussi beaucoup de partisans. »

Les éphores lui demandèrent à combien montait le nombre des complices. « Les chefs, m'a encore répondu Cinadon, en comptent peu ; mais ils sont sûrs d'eux, ainsi que des hilotes, des néodamodes, des hypomiones et des périèques ; sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de ces différentes classes, ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger tout vif. » On lui demanda encore où ils comptaient prendre des armes. Cinadon lui avait dit que tous les conjurés en avaient ; il l'avait mené dans le quartier des forgerons, où il lui avait montré quantité de poignards, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de

faux pour la multitude. Cinadon mettait encore au nombre des armes tous les instruments des laboureurs, des maçons et des charpentiers; les outils des autres artisans étaient aussi, selon lui, des armes suffisantes, surtout contre des gens désarmés. Quant au temps de l'exécution, il déclara qu'on lui avait commandé de se renfermer chez lui.

Sur ce rapport, qui portait avec lui l'évidence, les éphores consternés ne convoquèrent même pas la petite assemblée. Les sénateurs réunis à la hâte, ils résolurent d'envoyer Cinadon avec quelques autres jeunes gens à Aulon, en le chargeant d'amener prisonniers des Aulonites et des hilotes, désignés dans la scytale. Ils lui ordonnèrent en même temps de leur amener une Aulonite d'une beauté accomplie, débauchant les Spartiates, jeunes ou vieux, qui la voyaient. Cinadon avait déjà rempli de semblables missions.

On lui remit la scytale où étaient écrits les noms de ceux qui devaient être faits prisonniers. « Quels jeunes gens, leur dit Cinadon, emmènerai-je avec moi ? — Va, lui répondit-on, vers le plus ancien hippagrète; qu'il t'adjoigne six ou sept de ceux qui se trouveront présents. » Ils avaient pris toutes les mesures pour que l'hippagrète sût quels hommes il devait lui donner, et que ces envoyés, de leur côté, n'ignorassent pas qu'il fallait saisir Cinadon. On dit encore à Cinadon qu'on lui enverrait trois chariots, pour lui épargner la peine d'amener à pied les prisonniers : le plus qu'il fut possible, on entoura de mystère ces préparatifs qui avaient pour but de le saisir. Ils ne l'arrêtaient pas dans la ville, parce qu'ils ne connaissaient pas encore la conjuration dans toute son étendue : ils voulaient savoir de Cinadon les noms de ses associés avant qu'ils sussent qu'ils étaient découverts, pour empêcher leur fuite. Ceux qu'on chargeait de l'arrêter devaient le garder, et, quand ils auraient su de lui les noms des complices, les adresser au plus tôt aux éphores. Les éphores conduisirent cette affaire avec tant d'intelligence, qu'ils envoyèrent une compagnie de cavalerie à la suite de celle qui faisait le voyage d'Aulon.

Cinadon pris, un cavalier vint apporter les noms donnés par le prisonnier lui-même. A l'instant le devin Tisamène et autres chefs de la faction furent arrêtés. Cinadon ramené, atteint et convaincu, avoua tout et nomma les conjurés; on lui demanda ce qui l'avait excité à un tel complot : « Je ne

voulais point de maître à Lacédémone. » Alors on lui passa les mains et le cou dans une pièce de bois ; on le fouetta, on le déchira ; on le promena dans la ville, lui et ses complices. Ainsi furent punis les conspirateurs.

CHAPITRE IV.

Après ces événements, Hérodas de Syracuse, qui était en Phénicie avec un pilote, vit des galères phéniciennes, dont les unes arrivaient d'ailleurs, les autres avaient été équipées sur le lieu même où l'on en construisait encore ; il apprit de plus que cette flotte serait de trois cents voiles. Il monta sur le premier vaisseau qui allait en Grèce, et informa les Lacédémoniens que le roi Tissapherne préparait une expédition : contre qui était-elle destinée ? il l'ignorait absolument.

A cette nouvelle, les Lacédémoniens s'éveillent : ils assemblent leurs alliés et délibèrent. Lysandre se persuadait que les Grecs seraient maîtres sur mer ; il pensait à cette infanterie de Cyrus et à son illustre retraite. A sa sollicitation, Agésilas s'offrit de passer en Asie, pourvu qu'on lui donnât trente Spartiates, deux mille néodamodes et six mille alliés. Lysandre se proposait d'ailleurs de l'accompagner, afin de rétablir dans les villes d'Asie le décemvirat qu'il avait installé, et que les éphores avaient aboli pour les rendre à leurs antiques usages. La proposition d'Agésilas est acceptée ; on lui donne les troupes qu'il demandait, avec six mois de vivres.

Après qu'il eut offert les sacrifices prescrits et ceux par lesquels on demande à franchir heureusement les frontières, il sortit de Sparte et députa vers les villes alliées, en indiquant à chacune ce qu'elle enverrait d'hommes, et le lieu du rendez-vous. Il voulut sacrifier à Aulis, à l'exemple d'Agamemnon allant à Troie. Mais, à cette nouvelle, les magistrats béotiens lui envoyèrent des cavaliers qui lui ordonnèrent d'interrompre ses sacrifices, et jetèrent de dessus l'autel les victimes qu'ils trouvèrent immolées. Agésilas remonta sur son vaisseau, irrité et prenant les dieux à témoin. Arrivé à Géreste, il rassembla le plus de troupes possible, et fit voile vers Éphèse.

Dès qu'il fut entré dans le port, Tissapherne lui envoya

demander le sujet de son voyage. Il répondit qu'il venait donner aux Grecs d'Asie la liberté dont jouissaient les Grecs européens. « Si tu consens à une trêve jusqu'au retour des courriers que j'enverrai en Perse, je te promets, lui répliqua le satrape, que tu retourneras à Sparte, après avoir tout obtenu. — J'y consentirais, si je pouvais croire à ta parole. Quant à toi, reçois l'assurance que, pourvu que tu agisses avec franchise, il ne se commettra dans les terres de ton obéissance aucun acte d'hostilité. » Alors Tissapherne jura entre les mains d'Hérippide, de Dercyllidas, de Mégialius, qui lui furent députés, qu'il observerait religieusement la trêve. Les députés, de leur côté, jurèrent, au nom d'Agésilas, qu'il respecterait la foi des traités tant que Tissapherne lui-même y serait fidèle. Mais tout de suite celui-ci se parjura : car, au mépris de la paix, il fit venir de Perse une armée considérable qu'il joignit à la sienne.

Agésilas, qui s'en doutait, ne laissait pas de garder sa parole ; quoique dans l'inaction, il restait à Éphèse, parce que les villes d'Asie étaient bouleversées. Elles n'avaient ni démocratie comme sous les Athéniens, ni aristocratie comme sous Lysandre. On sollicitait souvent ce dernier, que tout le monde connaissait ; on le priait d'obtenir d'Agésilas ce que l'on désirait ; une multitude d'hommes le suivaient, lui faisaient la cour. On eût dit Agésilas simple particulier, et Lysandre roi.

Agésilas en prit ombrage, comme l'événement le prouva : d'ailleurs les Trente, jaloux du crédit de leur collègue, ne purent se taire ; ils représentaient au roi la conduite coupable de Lysandre, qui vivait avec un faste plus que royal. Dès lors il éconduisait tous ceux qu'il savait protégés et présentés par Lysandre. Celui-ci, qui voyait que rien ne réussissait à son gré, en devina la cause : il ne permettait plus à la multitude de le suivre ; il déclarait franchement à ceux qui lui demandaient sa recommandation, qu'elle leur serait préjudiciable. Enfin, ne pouvant plus supporter sa disgrâce, il va trouver Agésilas : « Est-ce ainsi, lui dit il, que tu abaisses tes amis? — Oui, lorsqu'ils s'élèvent au-dessus de moi. Quant à ceux qui travaillent à ma gloire, je rougirais si je ne savais leur rendre honneur pour honneur. — Peut-être ta conduite est-elle plus sage que la mienne ; mais, en grâce, pour que je n'aie pas la honte d'être sans crédit auprès

de toi, et que je ne te porte point ombrage, éloigne-moi : quelque part que je sois, je m'efforcerai de te servir. »

Agésilas lui accorda sa demande et l'envoya dans l'Hellespont. Lysandre apprit que Spithridate avait à se plaindre de Pharnabaze : il eut une conférence avec ce Perse, qui avait des enfants, de l'argent à sa disposition, deux cents cavaliers à ses ordres, et il le gagna à sa cause. Tout ce que possédait Spithridate resta à Cyzique, à l'exception de son fils et lui, que Lysandre conduisit à Agésilas. Celui-ci, joyeux de cette circonstance, ne tarda pas à lui faire bien des questions sur Pharnabaze, sur l'état de son territoire et de son gouvernement.

Tissapherne, encouragé par la présence des troupes que lui avait envoyées le grand roi, fit ordonner à Agésilas de se retirer de l'Asie, et lui déclara la guerre en cas de refus. A cette nouvelle, les alliés et tous les Lacédémoniens qui étaient présents paraissaient consternés ; ils pensaient que leurs troupes ne tiendraient pas contre les forces imposantes du grand roi. Mais Agésilas, avec un visage riant, chargea les ambassadeurs de remercier Tissapherne de ce qu'il se rendait les dieux ennemis, en même temps qu'il les intéressait, par son parjure, à la cause des Grecs. Aussitôt il ordonna aux troupes de se tenir prêtes à marcher, et aux villes qui se trouvaient sur le chemin de la Carie de préparer l'étape. Il enjoignait aussi aux Ioniens, aux Éoliens, aux Hellespontins, de lui envoyer pour cette expédition des troupes à Éphèse.

Tissapherne, considérant qu'Agésilas n'avait point de cavaliers, et que la Carie était peu favorable à la cavalerie, le croyant d'ailleurs irrité de sa perfidie, s'attendait à le voir fondre sur les terres de sa résidence ; il y fit donc passer son infanterie tout entière, et répandit sa cavalerie dans les plaines du Méandre, persuadé qu'elle écraserait celle d'Agésilas, avant d'être parvenue sur les montagnes. Mais Agésilas, laissant la Carie, tourna du côté opposé, entra dans la Phrygie, recueillit les troupes, prit les villes qu'il rencontra sur son passage, et fit, par cette irruption soudaine, un butin immense.

Jusque-là, il ne fut pas inquiété dans sa route ; mais, non loin de Dascylie, ses cavaliers montèrent sur une colline pour découvrir de plus loin. Le hasard voulut que la cava-

lerie de Pharnabaze, égale en nombre à celle des Grecs, et commandée par Rhathinès et par Bagée, son frère naturel, montât sur la même colline. On se reconnut; on n'était qu'à une distance de quatre cents pas. D'abord on fit halte des deux côtés, la cavalerie grecque s'étant rangée en forme de phalange à quatre de hauteur. Les Barbares, au contraire, avec douze hommes seulement de front et un plus grand nombre de hauteur, vinrent les premiers à la charge; bientôt on en vint aux mains. Dans le choc, tous les Grecs rompirent leurs javelines. Mais les Perses, qui avaient des javelots en cornouiller, tuèrent d'abord douze cavaliers et deux chevaux. La cavalerie grecque était en déroute, lorsque Agésilas, s'avançant avec ses hoplites, fit reculer à son tour les Barbares, qui perdirent un des leurs.

Le lendemain de cette escarmouche, Agésilas, voulant passer outre, offrit un sacrifice où les entrailles des victimes se trouvèrent défavorables: il retourna donc vers la mer. Convaincu que, s'il ne possédait une bonne cavalerie, il ne pourrait s'avancer dans la plaine, il résolut de s'en procurer une pour n'être pas contraint de faire la guerre en fuyant. Il établit un rôle des plus riches habitants des villes circonvoisines, qui lui fourniraient des chevaux, en dispensant de marcher ceux qui donneraient un cavalier tout monté; ce qui leur donna la même ardeur et le même empressement que s'il se fût agi de trouver quelqu'un qui voulût mourir à leur place.

Au retour du printemps, Agésilas rassembla toutes ses forces à Éphèse, et, pour les exercer, il proposa des prix aux compagnies d'hoplites qui déploieraient le plus de vigueur, à celles de cavaliers qui excelleraient dans les évolutions, aux peltastes et aux archers qui montreraient le plus d'adresse. C'était un plaisir de voir tous les gymnases remplis d'hoplites qui luttaient de vigueur, l'hippodrome couvert de cavaliers occupés d'évolutions, les archers et les frondeurs s'exerçant dans la plaine. La ville entière offrait un spectacle intéressant. La place publique était pleine de chevaux et d'armes à vendre; ouvriers en airain, charpentiers, forgerons, cordonniers, peintres, tous s'occupaient de l'équipage de guerre; vous eussiez pris la ville pour une école de Mars. Ce qui inspirait le plus de confiance, c'était de voir Agésilas suivi d'une foule de soldats sortant des gym-

nases, le front ceint de guirlandes qu'ils allaient suspendre au temple de Diane. Comment en effet, où les hommes honorent les dieux, où fleurit l'art militaire, où la discipline est en vigueur, comment ne concevrait-on pas les plus brillantes espérances ?

Pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina : il ordonna à ses hérauts de dépouiller les Barbares pris par des maraudeurs, et de les vendre nus. Les soldats qui les voyaient blancs parce que jamais ils ne quittaient leurs vêtements, mais délicats et chargés d'embonpoint parce qu'ils étaient toujours voiturés, se persuadèrent que dans cette guerre ils n'auraient à combattre que des femmes.

Déjà une année s'était écoulée au milieu de ces préparatifs, depuis le départ d'Agésilas. Les Trente, dont Lysandre faisait partie, retournèrent à Sparte ; ils eurent pour successeurs Hérippide et autres. Agésilas choisit parmi eux Xénoclès pour commander la cavalerie ; Scythès eut en partage les hoplites néodamodes ; Hérippide, les troupes de Cyrus ; Migdon, celles des alliés. Il déclara en même temps qu'il les mènerait bientôt par le plus court chemin vers le plus fertile quartier du pays ennemi : il avait pour but de mieux disposer au combat leurs esprits et leurs corps.

Tissapherne pensait qu'Agésilas avait l'intention de le surprendre encore, et que son dessein était de fondre sur la Carie. Il y conduisit donc son infanterie, comme la première fois ; sa cavalerie fit halte dans la plaine du Méandre. Agésilas ne manqua point à sa parole ; il se jeta, comme il l'avait dit, dans la Sardie : il la traversa pendant trois jours, sans rencontrer d'ennemis, trouvant partout abondance de vivres, mais le quatrième jour parut la cavalerie barbare ; alors Agésilas ordonna au commandant des équipages de passer le Pactole et de camper.

Cependant les Perses tuèrent quelques maraudeurs qui s'étaient écartés pour piller. Agésilas, l'ayant appris, ordonne à sa cavalerie de voler au secours de ces derniers. A la vue du renfort, les Perses se rassemblent et rangent tous leurs escadrons en bataille ; Agésilas, considérant que l'ennemi n'avait pas encore son infanterie, tandis que lui avait toutes ses forces, crut qu'il ne se présenterait jamais de plus belle occasion d'engager le combat. Après avoir immolé des vic-

times, il avance droit sur les cavaliers ennemis avec sa phalange, ordonne aux hoplites qui avaient plus de dix ans de service de fondre en même temps que la phalange, et aux peltastes de suivre en courant. Le reste de la cavalerie eut ordre d'aller à la charge : l'armée tout entière devait suivre. Les Perses soutinrent le premier choc ; mais, ne voyant bientôt que ruine et carnage, ils lâchèrent pied. Quelques-uns tombèrent dans le fleuve ; les autres prirent la fuite. Mais les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leurs personnes et de leur camp. Tandis que la troupe légère s'amusait au pillage, selon la coutume, Agésilas fit le tour du champ de bataille, et rassembla, outre son bagage, tout le butin, qui montait à plus de soixante-dix talents. Ce fut là qu'on prit les chameaux qu'Agésilas amena en Grèce.

Tissapherne se trouvait à Sardes le jour de l'action ; en sorte que les Perses l'accusèrent de trahison. Le roi, informé que Tissapherne était cause du désordre de ses affaires, chargea Tithraustès de lui couper la tête.

Tithraustès, après avoir exécuté cette commission, envoya dire à Agésilas que l'auteur de la guerre avait subi son châtiment. Le roi, ajouta-t-il, juge convenable qu'Agésilas retourne à Sparte, et que les villes d'Asie, rendues à leur liberté, payent le tribut ordinaire. Agésilas ayant répondu qu'il ne pouvait rien conclure sans le consentement des magistrats de son pays : « Eh bien, lui répliqua Tithraustès, jusqu'à ce que leurs ordres te parviennent, retire-toi sur les terres de Pharnabaze, puisque je viens de punir ton ennemi. — Approvisionne donc mon armée jusqu'à ce que j'y arrive. » Tithraustès lui donna trente talents, avec lesquels il marcha vers la Phrygie, province de Pharnabaze.

Comme il était dans la plaine qui est au delà de Cymé, arrive un envoyé des éphores qui lui confiait le commandement même de la flotte, avec pouvoir de désigner pour amiral qui lui plairait. Les Lacédémoniens avaient pris ce parti, dans la pensée que, sous les ordres d'un seul, l'armée de terre serait bien plus imposante en la réunissant à la flotte, et la flotte plus redoutable quand l'armée de terre la protégerait au besoin.

Aussitôt Agésilas ordonna aux villes maritimes, tant des îles que de la terre ferme, d'équiper autant de vaisseaux qu'elles le pourraient ; en sorte que l'armée navale fut renfor-

cée de cent vingt galères, aux dépens et des villes qui s'étaient engagées à les fournir, et des particuliers qui voulurent signaler leur zèle. Le commandement en fut donné à Pisandre, beau-frère d'Agésilas, homme vaillant et plein d'honneur, mais incapable de prendre les mesures nécessaires. Pisandre partit pour remplir ses fonctions, tandis qu'Agésilas continua sa marche vers la Phrygie.

CHAPITRE V

Cependant Tithraustès s'imaginait qu'Agésilas méprisait la puissance du roi; que, loin de songer à quitter l'Asie, il concevait le hardi projet de réduire la Perse. Incertain d'abord du parti qu'il prendrait, il envoya enfin dans la Grèce le Rhodien Timocrate, avec cinquante talents d'argent, le chargea de tenter les principaux de chaque ville, de leur donner cet or, à condition qu'ils s'engageraient par serment à susciter la guerre aux Lacédémoniens.

Il arrive avec son or, et gagne, à Thèbes, Androclidas, Isménias et Galaxidore; à Corinthe, Timolaüs et Polyanthe; à Argos, Cyclon et son parti. Les Athéniens, sans profiter de ses largesses, ne laissaient pas d'incliner pour cette expédition, se croyant sous le joug de Sparte. Ceux donc qui avaient accepté l'argent des Perses se répandirent en invectives contre les Lacédémoniens; et, après les avoir rendus odieux, ils coalisèrent les plus grandes villes entre elles.

Les principaux de Thèbes, n'ignorant pas que les Lacédémoniens ne voudraient pas rompre les premiers, persuadèrent aux Locriens d'Oponte de tirer un tribut d'un territoire contesté entre eux et ceux de la Phocide; ils pensaient que, si cela arrivait, les Phocéens envahiraient la Locride. Ils ne se trompèrent point dans leur conjecture. Les Phocéens entrèrent tout de suite dans la Locride, enlevant beaucoup plus qu'on ne leur avait pris. Aussitôt la faction d'Androclidas persuade aux Thébains d'envoyer au secours des Locriens, puisque les Phocéens ne sont point entrés en armes sur le territoire contesté, mais dans la Locride alliée et amie des Thébains. Ceux-ci se jettent sur la Phocide, saccagent le pays, et contraignent les Phocéens à députer à Sparte

pour demander du secours ; ils représentent qu'ils ne sont point agresseurs, qu'ils sont restés sur la défensive contre les Locriens.

Les Lacédémoniens saisirent avec empressement l'occasion qui se présentait de faire la guerre aux Thébains, qui, non contents de s'être approprié à Décélie la dîme d'Apollon, avaient encore refusé de les suivre à l'affaire du Pirée ; ils leur reprochaient encore d'avoir débauché les Corinthiens. Ils n'avaient pas oublié de quelle manière outrageante les Thébains avaient empêché Agésilas de sacrifier à Aulis, comment ils avaient jeté de dessus l'autel les victimes immolées, et avaient refusé de suivre Agésilas en Asie. Ils considéraient que c'était une occasion favorable de les attaquer, de réprimer leur insolence. Les armes d'Agésilas prospéraient en Asie ; d'ailleurs, point d'autre guerre à soutenir en Grèce.

Tel était l'esprit de Lacédémone. Les éphores décrètent donc une levée, et l'on envoie Lysandre dans la Phocide, avec ordre de mener les Phocéens eux-mêmes, les Éléens, les Héracléens, les Méliens et les Énians, sous les murs d'Haliarte : le général Pausanias y rassemblerait, au jour indiqué, les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens. Lysandre fit ce qui lui était commandé, et de plus détacha les Orchoméniens de l'alliance de Thèbes. Pausanias, après avoir accompli les sacrifices du départ, s'arrêta à Tégée, d'où il envoya les chefs des troupes soldées, en attendant celles des villes voisines. Les Thébains, informés du projet d'irruption sur leurs terres, députèrent à Athènes. Les députés s'exprimèrent en ces termes :

« Athéniens, vous accusez la ville de Thèbes d'avoir proposé un décret rigoureux contre vous à la fin de la guerre : cette accusation n'est point fondée, puisque ce n'est pas le corps des Thébains qui a ouvert cet avis, mais un seul d'entre eux, qui siégeait alors parmi les confédérés. Depuis, les Lacédémoniens nous invitèrent à marcher contre le Pirée : la proposition fut unanimement rejetée. Comme c'est principalement à cause de vous que Lacédémone nous déclare la guerre, nous croyons que vous ferez un acte de justice en venant à notre secours. Mais vous qui étiez alors dans la ville, vous devez montrer plus d'empressement encore à marcher contre les Lacédémoniens. Ils étaient venus avec une grande armée, comme pour vous secourir ; et, après vous

avoir voués à la haine du peuple par l'établissement de l'oligarchie, ils vous ont livrés à ce même peuple, qui cependant vous a sauvés, tandis que Sparte faisait tout pour vous perdre.

« Nous le savons tous, Athéniens, vous seriez jaloux de recouvrer l'empire ; mais en est-il un moyen plus sûr que de défendre les Grecs qu'opprime Lacédémone ? Elle commande à beaucoup de peuples ; mais, loin d'être épouvantés, n'en concevez que plus de confiance. Songez que vous aussi vous n'eûtes jamais plus d'ennemis que lorsque vous aviez beaucoup de sujets. Tant qu'ils manquèrent d'appui, leur haine contre vous resta cachée ; mais leurs vrais sentiments se manifestèrent dès qu'ils eurent les Lacédémoniens pour chefs. De même aujourd'hui, si l'on voit les armes de nos deux républiques attaquer Sparte, plusieurs de ses ennemis secrets, n'en doutez pas, se montreront à découvert.

« Réfléchissez, et vous jugerez sans peine que nous disons la vérité. Est-il un peuple attaché de cœur à Sparte ? Les Argiens n'écoutent-ils pas toujours contre elle leur ressentiment ? Ajoutez les Éléens, ses ennemis déclarés depuis qu'ils se voient privés de leurs villes et d'un vaste territoire. Que dirai-je des Corinthiens, des Arcadiens, des Achéens, qui, sollicités par elle, ont partagé, dans la guerre qu'elle vous a faite, les travaux, les périls, les dépenses? Après avoir réussi dans ses projets, quelle part leur a-t-elle donnée à l'empire, aux honneurs, aux richesses ? C'est parmi les hilotes qu'elle va prendre des harmostes pour les villes soumises : quant aux peuples qui l'ont secondée dans ses conquêtes, et qui sont libres puisque la fortune a couronné leurs efforts, elle s'en déclare despote. Ceux de vos alliés qu'elle attire à son parti, elle les trompe visiblement, puisque, au lieu de les rendre libres, elle double leur esclavage ; ils sont opprimés par des harmostes et par les décemvirs que Lysandre a établis dans chaque ville. Le souverain de l'Asie, qui a été d'un si grand secours à vos rivaux pour vous vaincre, est-il aujourd'hui différemment traité que s'il eût marché contre eux avec vous ? Il est donc probable qu'en vous montrant les vengeurs d'injures aussi manifestes, vous parviendrez au plus haut degré de puissance. Auparavant vous ne commandiez qu'aux peuples mariti-

mes ; bientôt vous aurez la prééminence sur ces peuples, sur les Thébains, sur les Péloponésiens, sur les Grecs, et sur le roi de Perse lui-même, ce monarque si puissant.

« Vous le savez, nous n'avons pas été pour Lacédémone des alliés inutiles ; mais vous devez vous attendre à nous voir maintenant vous servir avec beaucoup plus de chaleur que nous n'avons servi les Lacédémoniens. Ce n'est pas, comme alors, pour défendre des insulaires, des Syracusains, des étrangers, mais pour nous venger nous-mêmes que nous unirons nos ressentiments aux vôtres. N'ignorez pas non plus que la domination de l'ambitieuse Sparte est bien plus facile à détruire que n'était votre puissance. Vous aviez des flottes pour contenir vos alliés qui n'avaient point de marine, tandis que les Lacédémoniens, en petit nombre, oppriment des villes nombreuses et aussi bien armées qu'eux. Athéniens, voilà ce que nous avions à dire : sachez, au reste, qu'en sollicitant votre alliance, nous croyons plus travailler pour votre république que pour la nôtre. »

Ainsi parla l'un des députés. Plusieurs Athéniens opinèrent dans le même sens, et l'on décréta à l'unanimité secours aux Thébains. Thrasybule lut le décret par forme de réponse aux ambassadeurs, en ajoutant que, quand bien même le Pirée serait encore démantelé, on braverait tout pour les vaincre en reconnaissance. « En effet, leur dit-il, vous, Thébains, on ne vous reprochera pas d'avoir joint vos armes à celles de nos ennemis ; mais nous, nous combattrons avec vous contre les Lacédémoniens, s'ils viennent à vous attaquer. »

Au retour des ambassadeurs, les Thébains se préparèrent à se défendre, les Athéniens à les secourir ; et, sans plus tarder, les Lacédémoniens entrèrent dans la Béotie sous le commandement de Pausanias, avec toutes les troupes du Péloponèse, à la réserve des Corinthiens, qui refusèrent de marcher.

Cependant Lysandre, qui conduisait les Phocéens, les Orchoméniens et leurs voisins, et qui avait devancé Pausanias au rendez-vous, ne put rester en place ni attendre l'armée envoyée de Sparte : suivi de ses troupes, il approcha des murs d'Haliarte, et persuada aux habitants de quitter le parti des Thébains et de s'affranchir ; mais, quelques Thébains qui étaient dans la ville ayant traversé l'exécution de

ce projet, il résolut de donner l'assaut. A cette nouvelle, les Thébains accoururent avec leurs hoplites et leurs cavaliers. Fut-il surpris par l'ennemi, ou, le voyant venir, l'attendit-il de pied ferme comme assuré de la victoire, on l'ignore ; mais ce qui est constant, c'est que l'on combattit sous les murs et qu'un trophée fut dressé aux portes d'Haliarte. Lysandre fut tué, le reste de ses gens se sauvèrent sur la montagne ; les Thébains les y poursuivirent vivement, en gravissant la cime, mais s'engagèrent dans des défilés, dans des lieux impraticables. Les hoplites ennemis, faisant alors volte-face, les accablèrent de traits et de javelots, en tuèrent deux ou trois des plus avancés, roulèrent des pierres d'en haut sur les autres, les pressèrent, les précipitèrent avec furie : la déroute fut telle, qu'il en périt plus de deux cents.

Les Thébains, découragés ce jour-là d'une défaite qu'ils croyaient égale à leur victoire, apprirent le lendemain que les Phocéens et tous les autres s'étaient pendant la nuit retirés chez eux. Ils reprenaient courage, lorsque tout à coup l'on voit arriver Pausanias avec l'armée du Péloponèse. Ils se crurent de nouveau menacés d'un grand danger ; le silence, la consternation était générale.

Le lendemain, les Athéniens vinrent se ranger en bataille avec eux, sans que Pausanias parût et combattît ; leur courage alors se ranima.

Le roi de Lacédémone avait convoqué ses polémarques et ses commandants de pentécostes, et mettait en délibération s'il livrerait bataille, ou si, à la faveur d'une trêve, il enlèverait le corps de Lysandre et ceux des autres guerriers tués avec lui. Pausanias et son conseil songeaient à la mort de Lysandre et à la déroute de son armée ; les Corinthiens refusaient formellement de les suivre ; les troupes montraient peu d'ardeur, la cavalerie ennemie était puissante et la sienne faible ; d'ailleurs les morts étaient sous les murs de la place : même vainqueurs, pourraient-ils les enlever, lorsque les tours étaient garnies de soldats ? Par toutes ces considérations, il fut arrêté qu'on demanderait une trêve pour enlever les morts. Les Thébains dirent qu'ils ne l'accorderaient pas à moins que l'on ne sortît de leur territoire. Cette condition fut acceptée avec empressement ; on enleva les morts et l'on sortit de la Béotie. Les Lacédémoniens se retiraient tristes : les Thébains, fiers de leurs avantages,

voyaient-ils un soldat de Pausanias s'écarter tant soit peu pour gagner une métairie, ils le ramenaient au grand chemin en le frappant.

Telle fut l'issue de l'expédition des Lacédémoniens. De retour à Sparte, Pausanias fut accusé d'être venu à Haliarte après Lysandre, lorsqu'il était convenu de s'y trouver le même jour; d'avoir relevé ses morts à la faveur d'une trêve et non par la force des armes, d'avoir laissé aller le peuple d'Athènes, lorsqu'il le tenait assiégé au Pirée; enfin, de n'avoir pas comparu en justice. Il fut donc condamné à mort; mais il se réfugia à Tégée, où il mourut de maladie. Voilà ce qui se passait alors en Grèce.

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER

Vers le commencement de l'automne, Agésilas entra dans la Phrygie, province de Pharnabaze. Il mit tout à feu et à sang, emporta de force une partie des villes, et prit les autres par composition. Spithridate lui ayant dit que, s'il voulait passer en Paphlagonie, il obtiendrait une entrevue du roi des Paphlagoniens et son alliance, il entreprit le voyage d'autant plus volontiers, que depuis longtemps il souhaitait détacher cette nation du parti du roi.

A son arrivée en Paphlagonie, Otys alla au-devant de lui, et devint son allié. Ce prince, mandé à la cour d'Artaxerxès, avait négligé de s'y rendre. A la persuasion de Spithridate, il fournit à Agésilas mille chevaux et deux mille peltastes. Reconnaissant de ces bons offices, le Lacédémonien demanda à Spithridate s'il donnerait sa fille à Otys. Avec plus d'empressement, répondit-il, que ce prince puissant et maître d'un vaste pays n'en mettrait à épouser la fille d'un exilé. Agésilas n'en dit pas alors davantage. Mais comme Otys, au moment de son départ, venait le saluer, Agésilas écarta Spithridate et entama la proposition du mariage en présence des Trente :

« Otys, dis-moi, je te prie, à quelle maison appartient Spithridate? — A l'une des plus nobles de Perse. — As-tu remarqué comme son fils est beau? — Comment ne l'aurais-je pas vu! je soupai hier avec lui. — On dit qu'il a une fille plus belle encore? — En vérité, elle est belle. — Te voilà devenu notre ami; je te conseille de prendre cette jeune fille pour femme; elle est d'une beauté accomplie : pour un mari quelle volupté! de plus, elle est fille d'un père

très-noble et très-puissant, qui a si bien châtié l'injuste Pharnabaze, qu'il l'a, comme tu vois, chassé de toute la Phrygie. Considère que Spithridate, qui a su se venger d'un tel ennemi, pourra aussi obliger un ami. Sache que, si ce mariage réussit, tu ne seras pas seulement gendre de Spithridate, mais d'Agésilas, de tous les Spartiates, de la Grèce entière, à laquelle nous commandons. Si tu acceptes, qui jamais aura célébré des noces plus brillantes? quelle jeune épouse aura été conduite dans la maison de son époux escortée d'autant de cavaliers, de peltastes et d'hoplites? — Agésilas, Spithridate approuve-t-il ce que tu dis? — J'en prends les dieux à témoin, il ne m'a point chargé de ces avances; mais, trop heureux quand je me venge d'un ennemi, j'éprouve bien plus de plaisir encore lorsque je découvre les moyens de servir un ami. — Que ne t'assures-tu s'il partage tes sentiments? — Va, Hérippidas, le disposer à entrer dans nos vues. » Hérippidas et ses collègues se lèvent, exécutent les ordres.

Comme ils tardaient, Agésilas demanda à Otys s'il trouverait bon qu'on fît venir Spithridate. « Assurément, lui répondit Otys; tu le persuaderas mieux que qui que ce soit. » Agésilas mande donc Spithridate : ils arrivent tous ensemble. « Agésilas, dit alors Hérippidas sans entrer dans un long détail, les dernières paroles de Spithridate sont qu'il approuvera tout ce que tu décideras. — Selon moi, tu feras bien, toi, Spithridate, de donner ta fille à Otys; toi, Otys, de la prendre pour femme; mais nous ne pourrons avant le printemps t'amener par terre ton épouse. — Ne pourrait-on pas, si tu le voulais, me l'amener par mer? »

A ce mot, l'on se donna les mains de part et d'autre, et Otys partit. Agésilas, qui avait remarqué son impatience, équipa promptement une galère sur laquelle il chargea Callias de conduire la jeune fille, et marcha ensuite vers Dascylie, où était situé le palais de Pharnabaze, entouré de villages considérables et bien approvisionnés : des parcs clos de toutes parts, ou des plaines spacieuses, invitaient à la chasse. Autour de Dascylie coulait une rivière abondante en poissons de toute espèce. Les volatiles ne manquaient pas à ceux qui pouvaient y chasser.

Agésilas y établit donc ses quartiers d'hiver et se procura des vivres, tant sur le lieu même qu'en différentes excur-

sions. Les soldats, qui jusqu'alors n'avaient fait aucune perte, méprisaient l'ennemi, fourrageaient dispersés sans défiance dans la plaine, quand Pharnabaze survint avec deux chariots armés de faux, et quatre cents cavaliers. Les Grecs, le voyant avancer avec sa cavalerie, rassemblèrent promptement un bataillon de sept cents hommes. Pharnabaze, sans délai, place ses chariots en front, les suit avec ses cavaliers, et ordonne de charger. Les chars se font jour et rompent le gros de la troupe; les cavaliers écrasent cent soldats; le reste se sauve vers Agésilas, qui se trouvait près de là avec ses hoplites.

Trois ou quatre jours après, Spithridate apprend que Pharnabaze est campé à Kavé, grand village distant de cent soixante stades environ. Il en informe Hérippidas, qui, jaloux de se signaler par un éclatant exploit, prie Agésilas de lui accorder deux mille hoplites, autant de peltastes, la cavalerie de Spithridate, celle des Paphlagoniens, et autant de cavaliers grecs qu'il pourrait en engager dans son parti. Dès qu'il eut tout obtenu, il sacrifia. Sur le soir, les présages furent heureux; les sacrifices cessèrent. Il ordonna ensuite qu'on se rendît en avant du camp après le souper. La nuit venue, il ne s'en trouva pas la moitié au rendez-vous : mais, dans la crainte que les Trente ne se moquassent de lui s'il abandonnait son projet, il marcha avec ce qu'il avait de troupes.

Au point du jour il assaillit le camp de Pharnabaze. La plupart des Mysiens qui composaient l'avant-garde furent taillés en pièces, les Perses mis en fuite, et le camp pillé : on y trouva quantité de coupes et autres effets de Pharnabaze, un bagage considérable, et des bêtes de somme pour le porter. En effet, dans la crainte continuelle d'être surpris s'il séjournait trop longtemps dans le même lieu, il passait, à la manière des nomades, d'un pays dans un autre, rendant son camp le moins visible qu'il pouvait.

Comme les Paphlagoniens et Spithridate emportaient leur part du butin, Hérippidas les fit dépouiller par des taxiarques et des lochages qu'il avait postés là, sans doute pour rapporter une plus riche capture aux commissaires préposés à la vente des dépouilles. Indignés de l'injustice et de l'affront, ils rassemblèrent de nuit leur bagage et se retirèrent à Sardes, vers Ariée, dont ils n'appréhendaient point

la trahison, puisqu'il avait aussi quitté le parti du roi de Perse, et lui avait fait la guerre. Rien n'affligea aussi sensiblement Agésilas, dans cette expédition, que cette retraite soudaine de Spithridate, de Mégabyze et des Paphlagoniens.

Un Cyzicénien, nommé Apollophane, qui depuis longtemps se trouvait l'hôte de Pharnabaze, avait aussi gagné les bonnes grâces d'Agésilas. Il dit au roi de Sparte qu'il croyait pouvoir lui procurer une entrevue avec le satrape, et ensuite son alliance. Sur la réponse d'Agésilas, qui lui donna sa parole et consentit à une trêve, Apollophane amena Pharnabaze au lieu convenu. Agésilas et les Trente l'y attendaient, couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu ; ses esclaves étendirent à terre des coussins pour lui faire un siége délicat à la manière des Perses; mais, voyant la simplicité d'Agésilas, il eut honte de sa mollesse, et, comme lui, s'assit sur la terre nue avec ses riches vêtements.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze tendit la main à Agésilas, Agésilas lui donna la sienne. Pharnabaze, comme plus âgé, parla le premier : « Agésilas, et vous tous, Lacédémoniens ici présents, j'ai été votre ami et votre allié, lorsque vous étiez en guerre avec la république d'Athènes; j'ai soutenu vos armées navales en vous fournissant des fonds; sur terre, j'ai combattu avec vous dans la cavalerie, et j'ai repoussé vos ennemis jusqu'à la mer. On ne me reprochera, comme à Tissapherne, aucune perfidie, ni dans mes actions, ni dans mes paroles. En récompense de mes bons offices, comment suis-je traité par vous? je ne trouve pas même à subsister dans mon propre pays, à moins que, comme les bêtes, je ne ramasse ce que vous daignez laisser. Ces beaux palais, ces jardins, ces parcs immenses, que mon père m'avait laissés, et qui faisaient mes délices, je les vois brûlés et ravagés. Si j'ignore ce qu'il y a de juste et de sacré, instruisez-moi, je vous prie : vos procédés sont-ils ceux de la reconnaissance? »

Les Trente baissaient les yeux de honte. Après quelques moments de silence, Agésilas parla ainsi : « Pharnabaze, tu n'ignores pas qu'il y a dans les villes grecques des hommes unis entre eux par les liens de l'hospitalité. Lorsqu'elles sont en guerre, ces hommes, de concert avec leur patrie, n'attaquent-ils pas leurs propres amis? ne les voit-on pas quelquefois s'entr'égorger? Il en est de même de nous : dans

la guerre que nous déclarons à votre roi, nous sommes forcés de regarder comme ennemis tous les pays de son obéissance : cependant nous aurions fort à cœur de devenir tes amis.

« Si, en t'attachant à nous, tu ne devais que changer de maître, je ne te ferais aucune proposition; mais tu peux, en embrassant notre parti, jouir de tes possessions sans adorer personne, sans subir le joug d'un despote. Or, je regarde la liberté comme aussi précieuse que tous les trésors. Je te propose néanmoins, non de préférer la liberté aux richesses, mais de t'allier à Lacédémone pour que tu étendes tes domaines et non ceux de ton souverain, pour que tu soumettes tes compagnons de servitude et les ranges sous tes ordres. Si tu devenais à la fois riche et libre, que te manquerait-il pour être parfaitement heureux ? »

« Eh bien, répondit Pharnabaze, je vais parler franchement. — Cela est juste. — Si le roi nomme un satrape auquel il prétende m'assujettir, je voudrai être votre ami et votre allié; mais, s'il me confie le commandement de ses troupes, s'il me défère un titre propre à satisfaire l'ambition, sachez que je vous ferai la guerre avec tout l'acharnement possible. »

A ces mots, Agésilas, lui prenant la main : « Puisque tu as une âme aussi belle, deviens notre ami, et sache que je sortirai le plus tôt possible de ton territoire ; et, par la suite, fussions-nous en guerre, tant que nous aurons un autre ennemi à combattre, nous respecterons et ta personne et ce qui t'appartient. »

Ainsi se termina l'entrevue. Pharnabaze, monté à cheval, se retirait, lorsqu'un fils qu'il avait eu de Parapita accourut vers Agésilas, et lui dit qu'il le faisait son hôte. « Eh bien ! je l'accepte. — Souviens-t'en, ajouta le jeune homme; » en même temps il lui présenta un javelot précieux. Agésilas l'accepta ; et, généreux à son tour, il ôta au cheval de son secrétaire Idée les magnifiques harnois qu'il portait, et les lui donna. Le jeune homme remonte à cheval, et rejoint son père. Quelque temps après, Pharnabaze fut, dans son absence, dépouillé de son gouvernement par son frère. Agésilas accueillit le fils de Parapita, et mit tout en œuvre pour que l'ami de cet exilé, le fils d'Evalcès, Athénien, fût admis aux jeux Olympiques, quoique le plus grand des jeunes athlètes.

Cependant Agésilas sortit de Phrygie selon sa promesse : c'était vers le commencement du printemps. Descendu dans la plaine de Thèbes, il campa près du temple de Diane Astyriné, et grossit son armée de troupes rassemblées de toutes parts. Il se disposait à pénétrer dans la haute Asie le plus avant qu'il pourrait, dans l'espérance que toutes les nations qu'il laisserait derrière lui abandonneraient le parti du roi.

CHAPITRE II

Agésilas s'occupait de ces grands projets, quand les Lacédémoniens, convaincus qu'on avait semé de l'or dans la Grèce, que les grandes villes s'étaient liguées contre eux, que la patrie était en danger, qu'une campagne était inévitable, s'y préparèrent, et députèrent Épicydidas vers le roi de Lacédémone. Il arrive, lui expose l'état des affaires, lui annonce l'ordre de revenir promptement au secours de la république. Cette nouvelle affligeait vivement Agésilas ; il songeait à tant d'espérances, à tant d'honneurs qui lui échappaient ; néanmoins il convoqua les alliés, et leur montra les ordres de la république, en leur disant qu'il fallait voler au secours de la patrie. « Si les affaires s'arrangent, sachez, mes amis, que je ne vous oublierai pas ; je reviendrai parmi vous répondre à vos vœux. » A ces mots, ils fondirent en larmes, et décrétèrent unanimement qu'ils iraient avec Agésilas au secours de Lacédémone ; que si les affaires réussissaient, ils retourneraient avec lui en Asie. Ils se disposèrent donc à le suivre. Il nomma Euxène harmoste d'Asie, et ne lui donna pas moins de quatre mille hommes pour la défense du pays.

Il voyait que la plupart des soldats aimaient mieux rester que d'aller faire la guerre à des Grecs ; jaloux d'en emmener avec lui le plus grand nombre et les plus vaillants, il établit des récompenses et pour les villes qui enverraient les meilleures troupes, et pour les lochages des mercenaires qui renforceraient son armée d'hoplites, d'archers, de peltastes bien équipés. Il promit aussi un prix aux hipparques qui commanderaient l'escadron le mieux dressé et le mieux monté ; et, pour qu'ils sussent qu'il voulait de l'émulation, il leur assura que l'on adjugerait les prix lorsqu'on aurait

passé d'Asie en Europe, dans la Chersonèse. Ils consistaient la plupart en armes artistement travaillées pour les hoplites et pour les cavaliers, et même en couronnes d'or. Il n'en coûta pas moins de quatre talents; on acheta encore à grands frais des armes pour les troupes. Dès qu'il eut traversé l'Hellespont, on nomma pour juges trois Lacédémoniens, Ménascus, Hérippidas et Orsippe ; chaque ville alliée fournit aussi un juge. Les prix décernés, Agésilas et ses troupes prirent la route qu'avait suivie Xerxès dans son expédition contre la Grèce.

Sur ces entrefaites, les éphores levèrent une armée ; et comme Agésipolis était encore enfant, Aristodème, son parent et son tuteur, fut chargé de la commander. Quand les Lacédémoniens se furent mis en campagne, leurs ennemis convoquèrent une assemblée pour délibérer sur la tactique qui leur serait la plus avantageuse. Timolaüs, de Corinthe, leur donna son avis en ces termes :

« Alliés, je compare les Lacédémoniens à des fleuves : peu considérables à leur source, on les traverse facilement ; mais, à mesure qu'ils s'éloignent, ils grossissent et se fortifient de la jonction d'autres fleuves. De même les Lacédémoniens sont seuls quand ils sortent de chez eux ; mais qu'ils s'avancent et prennent des villes, ils deviennent plus nombreux et plus difficiles à vaincre.

« Je vois aussi que, lorsqu'on veut détruire des guêpes, si on les attaque loin de leur retraite, on est piqué de toutes parts ; mais, si on porte le feu près de leur demeure lorsqu'elles y sont, on les prend sans avoir rien à souffrir.

« D'après ces considérations, je crois que le plus sûr parti est de joindre l'ennemi ou dans Lacédémone même, ou du moins le plus près possible. »

Cette mesure fut approuvée et décrétée. Tandis que l'on délibérait sur le commandement et sur l'ordonnance générale à donner à l'armée, de peur qu'en donnant trop de hauteur aux phalanges elles ne fussent enveloppées, les Lacédémoniens avaient recruté les Tégéates et les Mantinéens, et s'avançaient vers l'isthme. Ils entrèrent, eux et leurs alliés, sur les terres de Sicyone, presque dans le même temps que les Corinthiens et leurs alliés étaient à Némée. Arrivés au pied du mont Épiécie, ils furent très-maltraités des hauteurs par la décharge des gens de trait.

Mais, étant descendus vers la mer, ils traversèrent la plaine, et mirent tout à feu et à sang ; tandis que l'ennemi s'avançant se couvrit d'une ravine. Les Lacédémoniens s'approchèrent et campèrent à dix stades de distance, sans faire aucun mouvement.

Je vais exposer les forces de l'une et de l'autre armée. Les Lacédémoniens avaient six mille hoplites de leur république, près de trois mille de l'Élide, de la Triphylie, d'Acrore, de Lasione, quinze cents Sicyoniens ; de l'Épidaurie, de la Trézénie, de l'Hermionide et de l'Halie, pas moins de trois mille. Ils avaient de plus six cents cavaliers lacédémoniens, trois cents archers crétois, quatre cents frondeurs de Margane, Létrine et Amphidole. Les Phliasiens ne s'y trouvèrent point, s'excusant sur la trêve. Telles étaient les troupes des Lacédémoniens. L'armée ennemie avait six mille hoplites athéniens, sept mille Argiens, à ce que l'on disait, cinq mille Béotiens seulement, parce que ceux d'Orchomène ne s'y trouvèrent pas, trois mille Corinthiens et autant d'Eubéens. Telle était leur infanterie pesamment armée. Malgré l'absence des Orchoméniens, la Béotie fournit huit cents chevaux ; Athènes, six cents ; Chalcis d'Eubée, cent ; les Locriens d'Oponte, cinquante. L'infanterie légère, les Corinthiens compris, passait encore ce nombre ; car elle était renforcée de celle des Locriens Ozoles, des Méliens et des Acarnaniens. Telles étaient les forces des deux armées.

Les Béotiens ne se pressèrent pas d'en venir aux mains tant qu'ils furent à l'aile gauche ; mais, dès que les Athéniens se trouvèrent en opposition aux Lacédémoniens, et que les Béotiens se virent à l'aile droite et vis-à-vis des Achéens, ils crièrent que les sacrifices étaient favorables, et demandèrent qu'on se préparât au combat. Sans se soucier d'ordonner leur phalange sur seize de file, ils lui donnèrent la plus grande hauteur et se portèrent ensuite sur la droite, pour dépasser l'aile ennemie. Les Athéniens, quoique convaincus du danger que l'on courait d'être investi, les suivirent pour empêcher tout démembrement. Les Lacédémoniens ne les aperçoivent point d'abord, parce que le pays était boisé ; mais, dès qu'ils ont entendu le péan, ils reconnaissent l'ennemi, commandent aux soldats de se préparer au combat, adoptent la disposition proposée par les chefs des troupes mercenaires, ordonnent qu'on suive cha-

cun son chef de file, conduisent aussi par le flanc droit, se déploient et dépassent tellement l'aile de l'ennemi, que six tribus seulement des Athéniens furent opposées aux Lacédémoniens : le reste l'était aux Tégéates.

Comme les deux armées se trouvaient à un stade de distance, les Lacédémoniens, selon leur coutume, immolèrent une chèvre à Diane, marchèrent droit à leurs adversaires, et pour les investir ils exécutèrent un mouvement tournant. Au premier choc, les alliés de Lacédémone lâchèrent pied, à la réserve des Pelléniens qui combattirent contre ceux de Thespie avec un avantage égal. Les Lacédémoniens battirent toutes les troupes athéniennes qui leur étaient opposées, les envelopèrent et en tuèrent un grand nombre ; et, comme ils n'étaient point entamés, ils marchèrent en bataille contre les troupes qui poursuivaient leurs alliés, sans s'arrêter aux quatre tribus opposées aux Tégéates ; en sorte qu'ils ne perdirent d'hommes que ceux qui tombèrent sous les coups des Tégéates. Ils rencontrèrent alors les Argiens qui revenaient de la poursuite ; et, comme le premier polémarque se disposait à charger de front, quelqu'un, dit-on, ayant crié aux premiers rangs de se porter en avant, les Lacédémoniens frappant sur ces parties isolées et non soutenues, les mirent en pièces. Ils rencontrèrent ensuite des Corinthiens et des Thébains qui revenaient aussi de la poursuite : ils en firent un grand carnage.

Dans cette déroute, les vaincus reprenaient d'abord le chemin de leurs villes ; mais les Corinthiens les ayant repoussés, ils revinrent ensuite dans leur camp. Les Lacédémoniens, de retour au lieu où s'était engagée la première action, dressèrent un trophée. Telle fut l'issue de la bataille.

CHAPITRE III.

Cependant Agésilas arrivait à marches forcées d'Asie pour secourir les siens : comme il se trouvait à Amphipolis, Dercyllidas lui annonça que les Lacédémoniens étaient vainqueurs, qu'ils n'avaient perdu que huit hommes, et qu'ils en avaient tué beaucoup à l'ennemi ; mais en même temps il lui avoua que beaucoup d'alliés étaient restés sur le champ de bataille. Agésilas lui demanda s'il ne serait pas à propos

de porter en diligence la nouvelle de cette victoire aux villes d'Asie qui avaient envoyé des secours. « Une telle nouvelle, lui répondit Dercyllidas, est faite pour redoubler leur ardeur. — Puisque te voilà, tu rempliras à merveille cette mission. — Oui, si tu l'ordonnes, répliqua Dercyllidas enchanté, parce que les voyages lui plaisaient. — Eh bien ! je te l'ordonne, et même je veux que tu ajoutes que, si les affaires vont bien, nous les rejoindrons, fidèles à notre promesse. »

Dercyllidas partit vers l'Hellespont. Agésilas, après avoir traversé la Macédoine, entra dans la Thessalie, où ceux de Larisse, de Cranon, de Scotuse, de Pharsale, confédérés des Béotiens, et tous les Thessaliens, à l'exception des bannis, harcelèrent son arrière-garde. Jusque-là, Agésilas marchait en bataillon carré, avec une moitié de sa cavalerie en tête, et l'autre en queue. Mais quand les Thessaliens, pour arrêter sa marche, vinrent charger son arrière-garde, alors il y réunit la cavalerie qui conduisait l'avant-garde, ne réservant que les hommes de sa suite.

Les deux armées étant en présence, les Thessaliens tournèrent le dos et se retirèrent au pas. Ils pensaient que leur cavalerie ne combattrait pas avec avantage contre des hoplites. Celle d'Agésilas les suivit avec trop de lenteur. Agésilas, voyant la faute des uns et des autres, envoya toute la cavalerie de sa suite pour commencer la mêlée, avec ordre à l'autre de charger de toute sa force et de pousser l'ennemi le plus loin possible, pour l'empêcher de revenir. A la vue de ces cavaliers, qui soudain s'avançaient au galop, les uns ne firent même point volte-face ; les autres furent faits prisonniers tandis qu'ils tournaient bride pour se défendre. De ce nombre fut l'hipparque Polycharme le Pharsalien, qui mourut au champ d'honneur avec tous les siens. Sa mort entraîna la déroute générale des Thessaliens : les uns furent tués ; les fuyards ne s'arrêtèrent qu'au mont Narthace.

Agésilas dressa un trophée entre cette montagne et Pras, où il s'arrêta. Ce qui le flattait le plus, c'est qu'il avait vaincu une cavalerie fière de sa renommée avec une cavalerie qu'il avait formée lui-même. Le lendemain, il franchit les montagnes de Phthie en Achaïe, et poursuivit le reste de sa route en pays ami jusqu'aux frontières de la Béotie.

Comme il y entrait, le soleil parut en forme de croissant, et l'on reçut la nouvelle de la défaite de l'armée navale la-

cédémonienne et de la mort du navarque Pisandre. Voici comment on racontait cet événement. Les deux armées s'étaient rencontrées près de Cnide. Pharnabaze, sur la seconde ligne, commandait en personne les galères phéniciennes; Conon, sur la première ligne, commandait la flotte grecque. A peine Pisandre avait-il disposé sa flotte, de beaucoup inférieure à celle de Conon, que l'aile gauche, occupée par les alliés, avait fui. Pisandre, réduit à ses propres forces, avait engagé le combat; mais sa trirème, avariée, avait été poussée vers le rivage; et, tandis que ceux qui l'accompagnaient avaient quitté leurs vaisseaux pour se sauver comme ils pouvaient à Cnide, il était resté sur le sien, où il avait péri les armes à la main.

Ces nouvelles affligèrent d'abord Agésilas. Mais, en réfléchissant que la plus grande partie de son armée était très-disposée à entendre de bonnes nouvelles, et qu'il ne fallait point du tout lui en apprendre de mauvaises, il cessa de paraître affligé, et annonça qu'à la vérité Pisandre était mort, mais qu'il avait vaincu. En même temps, il immola des bœufs en actions de grâces, et distribua la chair des victimes; en sorte que, dans une escarmouche contre l'ennemi, les soldats d'Agésilas eurent l'avantage, encouragés par la prétendue victoire de la flotte de Sparte.

L'armée ennemie était composée de Béotiens, d'Athéniens, d'Argiens, de Corinthiens, d'Æniens, d'Eubéens, de Locriens d'Ozole et d'Oponte. Agésilas avait un bataillon lacédémonien arrivé de Corinthe, un demi-bataillon d'Orchoméniens, et les néodamodes de Sparte qui l'avaient accompagné dans sa première expédition; de plus, les troupes soldées, commandées par Hérippidas, celles des villes grecques de l'Asie et de l'Europe qu'il avait traversées; enfin, des hoplites phocéens et orchoméniens, habitants des lieux où il se trouvait. Plus fort que l'ennemi en peltastes, il l'égalait en cavalerie. Telles étaient leurs forces respectives.

Je vais décrire la plus célèbre bataille qui se soit livrée de nos jours. Les deux armées, tant celle d'Agésilas, partie du Céphise, que celle des Thébains, partie du mont Hélicon, se trouvèrent en présence dans la plaine de Coronée. Agésilas et les siens formaient l'aile droite; les Orchoméniens terminaient l'aile gauche. Du côté de l'ennemi, les Thébains formaient l'aile droite, et les Argiens la gauche.

De part et d'autre on marchait dans un profond silence ; mais, à la distance d'un stade, les Thébains coururent à la charge à grands cris. Il n'y avait entre les deux armées qu'un intervalle de trois plèthres, quand les troupes soldées, conduites par Hérippidas, se détachèrent de la phalange d'Agésilas, avec les loniens, les Éoliens et les Hellespontins. Ce nombreux bataillon renversa, du premier choc, tout ce qui était devant lui. Les Argiens, loin de résister à la troupe d'Agésilas, s'enfuirent vers l'Hélicon.

Déjà les étrangers couronnaient Agésilas, lorsqu'on lui annonça que les Thébains avaient rompu ceux d'Orchomène et pénétré jusqu'aux bagages. Aussitôt il déploya sa phalange, et marcha contre eux. Les Thébains, voyant ceux d'Argos se réfugier vers l'Hélicon, s'étaient serrés pour les aller joindre, et marchaient fièrement. Que la conduite d'Agésilas, en ce moment, ait été celle d'un vaillant guerrier, on ne le peut contester ; mais il ne prit pas le parti le plus sûr : car, au lieu de laisser fuir les ennemis pour les prendre en queue, il les choqua de front ; les boucliers se heurtaient ; on poussait, on était repoussé ; on tuait, on était tué. Enfin une partie des Thébains s'échappa vers l'Hélicon ; l'autre, en reculant, fut taillée en pièces.

Agésilas, victorieux et blessé, fut porté à sa phalange, où quelques cavaliers lui dirent qu'environ quatre-vingts des ennemis s'étaient sauvés dans le temple, et lui demandèrent ce qu'il voulait qu'on en fît. Tout couvert qu'il était de blessures, il n'oublia point le respect dû aux dieux ; il ordonna qu'on laissât sortir ces ennemis, sans permettre qu'ils fussent maltraités. Comme il était alors tard, les troupes soupèrent et prirent du repos.

Le lendemain, le polémarque Gylis reçut l'ordre de ranger en bataille les soldats couronnés de guirlandes, et de dresser un trophée au son des instruments. Tandis qu'on s'occupait de cette cérémonie, les Thébains demandèrent une trêve, par l'entremise des hérauts, afin d'inhumer leurs morts. Elle fut accordée.

Agésilas partit pour Delphes, où il offrit au dieu la dîme des dépouilles, qui montaient à cent talents. Gylis conduisit l'armée sur le territoire des Phocéens, d'où il se jeta dans la Locride. Le jour suivant, les soldats emportèrent des villages toutes sortes d'effets et du blé. Sur le soir, les Locriens les

poursuivirent dans leur retraite, et les assaillirent à coups de traits.

Les Lacédémoniens se retournent, les chargent, en tuent quelques-uns; les Locriens cessent de les poursuivre en queue, mais gagnent les collines, d'où ils leur lancent des traits. Leurs adversaires gravissent les collines ; la nuit survient, ils lâchent pied ; les uns tombent dans des précipices, les autres ne voient rien devant eux, d'autres sont percés de traits ; le polémarque Gylis, un grand nombre de parastates (soldats placés sur les ailes), et dix-huit autres soldats, moururent dans cette action, accablés de pierres ou couverts de blessures. Si leurs compagnons qui soupaient ne fussent venus à leur secours, ils couraient tous le risque de périr. Les troupes furent ensuite licenciées ; Agésilas fit voile vers sa patrie.

CHAPITRE IV.

Bientôt la guerre se ralluma : les Athéniens, les Béotiens, les Argiens et leurs alliés, partaient de Corinthe, et les Lacédémoniens de Sicyone, pour faire leurs excursions. Les Corinthiens, voyant qu'on dévastait leur territoire, qu'on leur tuait beaucoup de monde, à cause du voisinage de l'ennemi, tandis que les alliés cultivaient paisiblement leurs champs, désiraient la paix. Les citoyens honnêtes, et c'était la classe la plus nombreuse, se rassemblèrent, se communiquèrent réciproquement leurs vues; mais les Argiens, les Béotiens, les Athéniens et ceux des Corinthiens qui avaient excité la guerre et partagé l'or des Perses, voyant bien que Corinthe se déclarerait de nouveau pour Lacédémone si l'on ne se défaisait du parti qui inclinait à la paix, projetèrent un massacre.

Et d'abord ils prirent la mesure la plus impie. Quoiqu'on n'exécute jamais les criminels un jour de fête, ils choisirent le dernier jour de la fête des Euclées, parce qu'ils comptaient trouver sur la place publique un plus grand nombre d'adversaires à immoler. Dès que les satellites connurent les victimes qu'il fallait frapper, ils tirèrent leurs épées et massacrèrent l'un debout dans un cercle, l'autre assis, un autre au théâtre, même des juges sur leur siége. Instruits de ces horreurs, les principaux citoyens se sauvent, les uns vers les

statues des dieux, qui embellissaient la place, les autres dans les temples; mais, au mépris des statues et des temples, ils sont égorgés par les auteurs et exécuteurs du complot, monstres ennemis jurés de toute équité; même ceux que la proscription n'atteignait pas, mais qui avaient le sentiment du juste, étaient consternés de ces sacriléges. Il périt beaucoup de vieillards alors sur la place. Les jeunes gens, sur l'avis de Pasimèle, qui s'était douté du complot, se tenaient dans le Cranium; mais dès qu'ils entendirent les cris des mourants, et qu'ils virent les malheureux échappés au massacre, ils coururent à la forteresse, d'où ils repoussèrent l'attaque des Argiens et autres factieux.

Comme ils délibéraient sur le parti qu'ils prendraient, le chapiteau d'une colonne tomba, quoiqu'il n'y eût ni vent ni tremblement de terre. Ils sacrifièrent : à l'inspection des entrailles des victimes, les devins leur dirent que le plus sûr parti était de descendre de la forteresse. Leur premier mouvement fut de quitter Corinthe et de s'exiler : cependant, à la prière de leurs amis, de leurs mères, de leurs frères, et sur la parole des magistrats eux-mêmes, qui jurèrent qu'on ne leur ferait point de mal, quelques-uns rentrèrent dans leurs foyers. Mais dès qu'ils virent les nouveaux tyrans, la ville anéantie, ses frontières enlevées, le nom d'Argos substitué à celui de Corinthe; dès qu'ils se virent contraints de prendre le droit de cité à Argos, droit dont ils n'avaient que faire, ayant d'ailleurs moins de crédit que les métèques, la vie leur parut alors un opprobre. Restituer à Corinthe son ancien nom, la purger d'assassins, la rendre à ses lois, à son antique liberté, ce fut à leurs yeux le plus noble projet. Ils deviendraient les sauveurs de la patrie, s'ils l'exécutaient; s'ils succombaient dans la poursuite des biens les plus grands et les plus flatteurs, ils descendraient glorieux au tombeau.

Deux hommes, Pasimèle et Alcimène, traversent un torrent, s'abouchent avec Praxitas, polémarque lacédémonien, qui commandait la garnison de Sicyone, et lui disent qu'ils peuvent, du côté du Léchée, lui donner entrée dans leurs murs. Comme depuis longtemps il les connaissait pour gens d'honneur, il crut à leur parole; il obtint que sa mere, qui devait sortir de Sicyone, y restât, et il se prépara à entrer dans Corinthe. Un jour que Pasimèle et Alcimène, autant par adresse que par hasard, se trouvaient de garde aux portes

du trophée, il s'y rendit la nuit avec sa mere, suivi des Sicyoniens et des bannis de Corinthe. Arrivé aux portes, il voulut, de peur de surprise, envoyer un homme sûr qui examinât ce qui se passait dans la ville. Les deux Corinthiens l'introduisent et lui montrent tout avec tant de franchise, que l'exprès revint assurer Praxitas qu'il n'y avait, comme les Corinthiens l'assuraient, aucun piége à craindre. Il entra donc, rangea son armée en bataille, et s'appuya de part et d'autre aux murs de la ville. Mais, la distance des murs se trouvant trop grande, il fit à la hâte, en attendant du secours, une palissade et une tranchée.

Dans le port et sur ses derrières était une garnison béotienne. Cette nuit et le jour suivant, il n'y eut point d'attaque ; mais le lendemain arrivèrent les Argiens en masse ; ils le trouvèrent près du mur d'orient, rangé sur leur droite, avec ses Lacédémoniens, que suivaient les Sicyoniens et cent cinquante bannis : ils rangèrent aussi leurs troupes. Près de ce mur d'orient étaient postés les mercenaires d'Iphicrate, soutenus des Argiens, qui avaient à leur gauche les Corinthiens de la ville. Pleins de confiance en leur nombre, ils marchent droit aux Sicyoniens, qu'ils mettent en déroute ; ils arrachent leur palissade, les poursuivent jusqu'à la mer, et en tuent un grand nombre. L'hipparque Pasimaque, qui commandait une cavalerie peu nombreuse, voyant cette déroute des Sicyoniens, leur ôta leurs boucliers, fit attacher leurs chevaux à des arbres, et, suivi de volontaires, marcha contre les Argiens, qui, à la vue de boucliers marqués de la lettre S, crurent avoir affaire aux Sicyoniens, qu'ils méprisaient. « Argiens, s'écria alors Pasimaque, je vous le jure par Castor et Pollux, ces S vous tromperont. » En même temps il fondit sur eux ; et, comme il n'opposait que peu d'hommes à beaucoup, il resta sur le champ de bataille, lui et toute sa troupe.

Quant aux bannis de Corinthe, après avoir culbuté les ennemis qui leur étaient opposés, ils montèrent près des murs de la ville, tandis que les Lacédémoniens, avertis de la défaite des Sicyoniens, sortirent pour les secourir, s'assurant de la palissade qui était à leur gauche. Les Argiens, les apercevant à dos, se retournent et quittent la palissade ; les derniers d'entre eux, qui couraient à droite et désarmés, furent taillés en pièces par les Lacédémoniens ; mais ceux

qui étaient près de la muraille se retirèrent en tumulte vers Corinthe. Là, ils rencontrèrent les bannis, qu'ils reconnurent ; nouvel échec : les uns, avec des échelles, montaient sur les murs, en tombaient et se tuaient ; les autres, harcelés, frappés sur les échelles, y perdaient la vie ; d'autres s'écrasaient, s'étouffaient sur les cadavres de leurs compagnons.

Les Lacédémoniens frappaient sans relâche ; car la Divinité leur accorda un bonheur qui, certes, surpassa leur attente. En effet, qu'une nombreuse armée soit tombée en leur puissance, tremblante, éperdue, désarmée, n'imaginant rien pour sa défense, faisant tout pour sa ruine ; qui ne reconnaîtra dans cet événement quelque chose de surnaturel ? En peu de temps il périt tant d'hommes, que l'œil étonné n'aperçut plus que des cadavres amoncelés où l'on avait coutume de voir des monceaux de blé, de pierres et de bois. Les Béotiens, en garnison au port, furent aussi tués, les uns sur le mur, les autres sur les toits des arsenaux, où ils étaient montés. Tandis que les Corinthiens et les Argiens enlevaient leurs morts à la faveur d'une trêve, arrivèrent les alliés des Lacédémoniens. Après les avoir rassemblés, Praxitas fit abattre un pan de mur pour livrer passage à ses troupes, avec lesquelles il prit le chemin de Mégare. Il s'empara d'abord de Sidonte, ensuite de Crommyon, laissa garnison dans ces deux places, à son retour fortifia Épiésée pour servir de rempart aux frontières de ses alliés, licencia ses troupes et se retira à Lacédémone.

Depuis, les grandes expéditions n'eurent plus lieu ; mais de part et d'autre on envoyait des garnisons à Sicyone et à Corinthe, et l'on ne laissait pas de se battre avec acharnement par l'entremise des mercenaires.

Iphicrate envahit Phlionte, et, se tenant en embuscade, ravagea le pays avec une poignée de soldats. Ceux de la ville accoururent imprudemment et perdirent tant de monde, que les Phliasiens invoquèrent le secours des Lacédémoniens, pour leur confier la ville et la citadelle ; eux qui naguère fermaient leurs portes à ces mêmes Lacédémoniens, dans la crainte qu'ils ne ramenassent les bannis, qui n'attribuaient leur exil qu'à leur attachement à Sparte. Les Lacédémoniens, quoique bien disposés pour les bannis, loin de parler de leur rappel tant qu'ils restèrent les maîtres, ren-

dirent au contraire aux Phliasiens leur ville dès qu'ils les crurent en force, et se retirèrent avec la garnison, sans avoir porté atteinte à leurs lois.

Iphicrate fit aussi des courses nombreuses en Arcadie. Il saccageait le territoire, il s'approchait même des murailles des villes, sans que les hoplites arcadiens osassent se montrer, tant ils redoutaient ses peltastes. Ceux-ci, de leur côté, craignaient tellement les hoplites lacédémoniens, qu'ils ne les approchaient jamais à la portée du trait; ils se rappelaient qu'un jour une poignée de jeunes Lacédémoniens leur en avaient pris et tué quelques-uns. Si Sparte méprisait cette infanterie légère, elle méprisait bien plus encore celle de ses propres alliés; car les Mantinéens, ses auxiliaires, ayant fait une sortie contre des peltastes, par la porte qui aboutit au Léchée, lâchèrent pied aux premiers javelots que les ennemis lancèrent, et perdirent quelques hommes dans la retraite : aussi les Lacédémoniens disaient-ils plaisamment, même de ces alliés, qu'ils craignaient autant les peltastes que les petits enfants craignent les fantômes.

Après être partis du Léchée avec une cohorte et les bannis de Corinthe, les Lacédémoniens investirent de toutes parts cette dernière ville. Les Athéniens, qui redoutaient leurs forces, pensèrent que, pour les empêcher d'arriver à travers les longs murs que Praxitas avait démolis, le mieux serait de reconstruire ces murs. On vint en masse avec des maçons et des charpentiers, en sorte qu'en peu de jours on releva avec succès le pan de muraille qui regardait Sicyone et le couchant : celui d'orient fut refait plus à loisir.

Cependant les Lacédémoniens, considérant que les Argiens, tranquilles au milieu de leurs champs, se réjouissaient de ces troubles, résolurent de leur porter la guerre. Ils entrèrent donc, sous le commandement d'Agésilas, dans leur territoire, qu'ils ravagèrent entièrement; puis, allant par Ténée à Corinthe, ils prirent les murs reconstruits par les Athéniens, tandis que Téleutias, frère d'Agésilas, le venait joindre avec environ douze galères. Aussi leur mère fut-elle estimée heureuse de ce que, dans le même jour, l'un de ses deux fils s'était emparé, sur terre, des murailles des ennemis, l'autre, sur mer, de leurs vaisseaux et de leurs arsenaux. Ces exploits terminés, Agésilas licencia les troupes des alliés, et ramena à Lacédémone les troupes nationales.

CHAPITRE V

Quelque temps après, les Lacédémoniens apprirent des bannis que les Corinthiens avaient tout leur bétail au Pirée, qu'ils l'y gardaient, que plusieurs d'entre eux s'y étaient retirés. Ils marchèrent de nouveau sur Corinthe, encore sous la conduite d'Agésilas, qui se rendit à l'isthme au mois où se célèbrent les jeux Isthmiques. Les Argiens y sacrifiaient à Neptune, Argos se confondant avec Corinthe. Sur la nouvelle qu'Agésilas approchait, ils laissèrent et les victimes et les apprêts du banquet, et s'enfuirent pêle-mêle par le chemin qui conduit à Cenchrée. Agésilas, qui vit leur retraite, au lieu de les poursuivre, entra dans le temple, sacrifia au dieu, et resta jusqu'à ce que les bannis de Corinthe eussent sacrifié en l'honneur de Neptune et célébré les jeux. Après son départ, ceux d'Argos célébrèrent de nouveau les jeux Isthmiques, en sorte qu'il y eut cette année des athlètes deux fois vaincus, et d'autres deux fois couronnés.

Quatre jours après, Agésilas conduisit ses troupes vers le Pirée ; mais, voyant bonne garde, il marcha après le repas du matin vers la ville, comme si on allait la lui livrer. Les Corinthiens, qui se croyaient trahis, firent venir Iphicrate avec la plupart des peltastes. Agésilas, informé qu'ils étaient passés la nuit, revint sur ses pas vers la pointe du jour, et ramena ses troupes vers le Pirée, en suivant le chemin des thermes, tandis que sa cohorte gagnait le faîte de la montagne. Cette nuit, Agésilas campa près des bains, et sa more sur le haut de la montagne. On lui sut gré, en cette circonstance, d'une idée qui, sans avoir rien d'extraordinaire, eut du moins le mérite de l'à-propos. Ceux qui portaient des vivres à la more ne s'étaient point munis de feu, quoiqu'il fît froid sur un lieu très-élevé, que sur le soir ils eussent souffert de la pluie et de la grêle, et qu'ils fussent montés légèrement vêtus. Ils étaient glacés ; ils se souciaient peu de manger dans les ténèbres : Agésilas ne leur envoya pas moins de dix hommes portant du feu dans des pots de terre. Ils arrivèrent, par divers chemins, au haut de la montagne. Comme elle était boisée, on fit grand feu de toutes parts, en

sorte que tous se mirent à se frotter d'huile ; quelques-uns soupèrent encore une fois.

Cette même nuit, on vit le feu prendre au temple de Neptune, sans qu'on pût découvrir l'auteur de l'incendie. Ceux du Pirée, apercevant les hauteurs occupées, ne se mirent point en défense : hommes, femmes, enfants, esclaves ou libres, tous fuirent avec une grande partie du bétail au temple de Junon. Agésilas s'avançait avec sa troupe le long de la côte, tandis qu'en descendant de la montagne, la more prenait, malgré ses fortifications, Œnoa et ce qu'il renfermait. Ce jour-là, tous les soldats firent d'abondantes provisions : ceux qui s'étaient réfugiés au temple de Junon en sortirent pour se rendre à la discrétion d'Agésilas, qui avait ordonné que tout ce qui avait trempé dans le massacre fût livré aux bannis de Corinthe, et que le reste fût vendu. Alors sortirent du temple de Junon une foule de prisonniers.

Cependant de toutes parts, de la Béotie surtout, arrivèrent des ambassadeurs pour demander à quel prix ils obtiendraient la paix. Enflé de tant de succès, Agésilas ne paraissait pas les voir, quoiqu'ils lui fussent présentés par Pharax, leur hôte public. Il était près d'un étang, assis dans une tour d'où il regardait vider le temple. Les captifs, suivis des Lacédémoniens armés de lances et préposés à leur garde, attiraient moins les regards que les gardes eux-mêmes, parce que d'ordinaire on prend un plaisir extrême à voir ceux qui prospèrent et triomphent.

Agésilas était encore assis, et semblait tout fier de ses exploits : arrive un courrier hors d'haleine, son cheval tout trempé de sueur. On lui demande quelle nouvelle il apporte ; sans vouloir répondre à personne, il s'approche d'Agésilas, saute de dessus son cheval, expose, d'un visage triste, la défaite de la garnison du Léchée. A cette nouvelle, Agésilas quitte brusquement son siége, prend sa pique, et fait appeler par son héraut les polémarques, les commandants des pentécostes et ceux des mercenaires. Ils arrivent. Il ordonne à ses troupes, qui n'avaient pas encore dîné, d'emporter ce qu'elles pourraient de viande, et de le suivre sans délai. Pour lui, sans prendre de nourriture, il part, suivi de ses commensaux. Ses gardes, bien armés, marchaient en toute hâte sur ses pas. Il leur montrait le chemin, ils suivaient ; il avait passé les thermes, il était déjà descendu dans

la plaine du Léchée, lorsque trois cavaliers lui annoncèrent qu'on avait rendu les morts. Alors il fit halte, ordonna à ses troupes de reprendre haleine, reprit le chemin du temple, et le lendemain le butin fut vendu.

Il appela ensuite les députés de la Béotie, et leur demanda le sujet de leur ambassade ; mais ils ne parlèrent plus de paix ; ils se contentèrent de dire que, s'il n'y avait point d'obstacle, ils désiraient rejoindre leurs soldats à Corinthe. Je vois bien, leur dit-il en souriant, que vous ne désirez pas voir vos soldats, mais y contempler le triomphe de vos amis : attendez que je vous y conduise ; si je vous accompagne, vous serez mieux instruits. Il leur tint parole. Le lendemain, après le sacrifice, il mena son armée vers la ville ; il ne toucha point au trophée, et se contenta de couper ou de brûler les arbres qui restaient sur pied, pour prouver que personne n'osait sortir. Il campa ensuite près du Léchée ; et, au lieu de mener les députés à Corinthe, il les renvoya par mer à Creusis. Comme les Lacédémoniens n'étaient pas accoutumés à de semblables défaites, tout le camp était dans la consternation, à l'exception des fils, pères ou frères de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille : ils marchaient la tête levée, en vainqueurs, et semblaient se glorifier de leur propre malheur.

Voici ce qui avait causé la défaite de cette more. Les Amycléens assistent toujours à la fête d'Hyacinthe, pour chanter le *péan*, soit en voyage, soit en temps de guerre. Agésilas avait laissé au Léchée tout ce qu'il avait d'Amycléens dans son armée. Le polémarque de la garnison du Léchée, après avoir recommandé aux alliés la garde de la place, était sorti, avec la more d'hoplites et de cavaliers, pour escorter les Amycléens le long des murs de Corinthe. A vingt ou trente stades de Sicyone, ce polémarque retournait au Léchée avec ses hoplites, après avoir ordonné à l'hipparque de revenir en diligence lorsqu'il aurait conduit les Amycléens où ils voulaient aller.

Les Lacédémoniens n'ignoraient pas que Corinthe renfermait quantité de peltastes et d'hoplites ; mais, enflés de leurs précédentes victoires, ils les méprisaient et ne croyaient pas qu'on osât les attaquer. Callias, fils d'Hipponicus, et Iphicrate, dont l'un commandait les hoplites et l'autre les peltastes, ayant aperçu, d'une éminence, les Lacédémoniens

en petit nombre, dénués de peltastes et sans cavalerie, crurent qu'avec une infanterie légère ils les chargeraient sans danger. Si l'ennemi continuait sa marche, ils le tueraient à coups de traits, en queue et en flanc ; s'il osait poursuivre, d'agiles peltastes échapperaient aisément à de lourds hoplites.

Dans cette persuasion, ils sortent avec leurs troupes. Callias rangea ses hoplites non loin des murs ; Iphicrate, suivi de ses peltastes, courut charger l'ennemi. Les Lacédémoniens, assaillis d'une grêle de traits, voyant les leurs ou blessés ou tués, commandèrent aux valets d'enlever les morts et de les porter au Léchée : eux seuls, à dire vrai, se sauvèrent. Le polémarque ordonna à ceux qui avaient dépassé de dix ans l'âge de puberté, de poursuivre les peltastes dont nous venons de parler. Hoplites contre peltastes, aucun de leurs traits n'atteignit, parce que le polémarque leur avait enjoint de prévenir, par leur retraite, l'arrivée des hoplites. Ils exécutaient cette retraite dans le désordre qu'avait entraîné leur ardeur à poursuivre. Les peltastes d'Iphicrate se retournent, et les chargent de nouveau les uns en front, les autres en flanc. Dans cette première excursion ils en tuèrent neuf ou dix, ce qui redoubla leur hardiesse.

Le polémarque, voyant ses guerriers maltraités, ordonne à ceux qui avaient dépassé de quinze ans l'âge de puberté de charger Iphicrate ; mais, forcés de reculer, il leur périt plus de monde qu'auparavant. Ils avaient perdu les plus braves, lorsque leurs cavaliers arrivent, chargent avec eux, et repoussent les peltastes d'Iphicrate, mais en adoptant une mauvaise manœuvre, puisqu'au lieu de poursuivre et de tuer, ils se bornaient à protéger les coureurs, s'avançant et reculant avec eux sur une même ligne. En suivant les mouvements de ces coureurs, leur nombre décroissait : ils se décourageaient ; l'ennemi venait toujours à la charge, plus hardi et plus nombreux. Réduits aux dernières extrémités, ils se ramassent sur une petite colline, à deux stades de la mer et à seize à dix-sept stades environ du port Léchée.

Ceux du Léchée, voyant ce qui se passait, descendirent aussitôt dans des barques, et côtoyèrent le rivage jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de ce tertre. Livrés à une affreuse perplexité, harcelés et mourant sans pouvoir se dé-

fendre, les Lacédémoniens voient, pour surcroît de maux, marcher contre eux ces hoplites. Ils fuient : les uns tombent dans la mer ; les autres, avec leurs cavaliers, en petit nombre, arrivent sains et saufs au Léchée. Dans tous ces combats, ainsi que dans la fuite, il périt environ deux cent cinquante hommes. Telle fut l'issue de cette affaire.

Agésilas, prenant la mora vaincue, en laissa une autre au Léchée, et reprit le chemin de Lacédémone. Il n'entrait que fort tard dans les villes, et il en sortait le plus tôt qu'il pouvait. Parti d'Orchomène de grand matin, il passa avant le jour sous les murs de Mantinée, persuadé que les soldats verraient avec peine les Mantinéens joyeux de leur disgrâce.

Iphicrate ne borna pas là ses exploits. Praxitas avait mis des garnisons dans Sidonte et Crommyon, villes dont il s'était emparé ; dans l'affaire du Pirée, Agésilas s'était emparé d'Œnoa. Il reprit toutes ces places, à l'exception du Léchée, où les Lacédémoniens et leurs alliés avaient une bonne garnison. Les bannis de Corinthe, depuis cette défaite, n'osant plus de Sicyone faire des courses par terre, longèrent les côtes, et harcelèrent les Corinthiens, qui les harcelaient à leur tour.

CHAPITRE VI.

Peu de temps après, les Achéens, maîtres de Calydon, ville jadis étolienne, et qui avaient donné le droit de cité aux Calydoniens, se virent contraints d'envoyer garnison dans cette ville ; les Calydoniens étaient assaillis par les Acarnaniens, secondés de quelques troupes de l'Attique et de la Béotie. Les Achéens, vivement pressés par l'ennemi, députèrent à Lacédémone.

Admis dans l'assemblée, les députés s'exprimèrent ainsi : « Lacédémoniens, votre conduite à notre égard n'est pas juste. Nous prenons les armes avec vous lorsque vous nous l'ordonnez ; nous vous suivons partout où il vous plaît de nous conduire. Vous, au contraire, qui nous voyez pressés par les Acarnaniens et par ceux de l'Attique et de la Béotie, leurs alliés, vous n'y faites aucune attention. Si vous persistez dans cette indifférence, nous ne serons plus en état de

résister à l'ennemi ; et alors, ou nous retirerons nos troupes du Péloponèse, et nous passerons la mer pour porter la guerre chez les Acarnaniens et leurs alliés, ou nous ferons la paix aux conditions les plus favorables qu'il nous sera possible. »

C'était, à mots couverts, menacer les Lacédémoniens de renoncer à leur alliance, s'ils n'envoyaient des secours. Les éphores et l'assemblée décidèrent donc qu'on prendrait les armes avec les Achéens contre les Acarnaniens. Agésilas fut envoyé avec deux mores et nombre d'alliés, auxquels les Achéens réunirent toutes leurs forces. Aux approches d'Agésilas, tous les Acarnaniens des campagnes s'enfuirent dans les villes, emmenant au loin leurs troupeaux afin qu'ils ne tombassent pas aux mains de l'ennemi. Agésilas, arrivé à la frontière, dépêche à Stratos, où se tenaient les états des Acarnaniens, pour leur déclarer que, s'ils ne quittaient point l'alliance de Thèbes et d'Athènes pour celle des Spartiates et des Achéens, il se répandrait dans toute la province, qui bientôt n'offrirait que des ruines.

Le message ne fut point accueilli : Agésilas tint parole. Il se mit à ravager le territoire, sans en rien épargner ; mais il n'avançait par jour que de dix à douze stades. Les Acarnaniens, rassurés par la lenteur de sa marche, ramenaient leurs troupeaux des montagnes dans les plaines, et cultivaient une grande partie de leurs champs. Mais, le quinzième ou le seizième jour de l'invasion, les jugeant dans une parfaite sécurité, il sacrifie le matin, fait cent soixante stades de chemin, et arrive, avant le soleil couché, près d'un étang sur les bords duquel paissaient presque tous les troupeaux des Acarnaniens. Il prit quantité de bœufs et de chevaux, du bétail de toute espèce et beaucoup d'esclaves. Le lendemain, il resta au même endroit pour vendre le butin. Il campait sur le penchant de la montagne, lorsque des peltastes acarnaniens, armés de dards et de frondes, se rassemblent sur les hauteurs, le harcèlent impunément, et contraignent ses soldats de quitter les apprêts de leur souper et de descendre en plaine.

La nuit venue, après la retraite des Acarnaniens, l'armée lacédémonienne posa des sentinelles et prit du repos. Le lendemain, Agésilas voulut se retirer ; le vallon où était l'étang avait une issue fort étroite, à cause des montagnes

environnantes; les Acarnaniens s'emparent de ces montagnes latérales, lancent d'en haut et dards et javelots, descendent jusque sur les bords des montagnes, d'où ils pressent et incommodent tellement ses troupes qu'elles ne peuvent plus avancer.

Ses hoplites et sa cavalerie poursuivaient les Acarnaniens sans leur faire aucun mal; car, toutes les fois que ceux-ci reculaient, c'était pour se réfugier dans des positions inattaquables. Agésilas sentit bien qu'étant assailli avec un tel acharnement, il ne se retirerait pas de ces gorges. Il résolut donc de déloger ceux des ennemis qui étaient sur la gauche, quoiqu'en grand nombre, parce que la montée était plus facile de ce côté-là pour des hoplites et des cavaliers. Mais, tandis qu'il sacrifiait, l'ennemi s'avançant incommoda ses gens à coups de traits et en blessa plusieurs. Alors il commanda aux hoplites qui avaient dépassé de quinze ans l'âge de puberté de se détacher pour donner avec la cavalerie; pour lui, il suivit avec le reste de l'armée.

Aussitôt ceux des Acarnaniens qui étaient descendus pour escarmoucher plièrent, fuirent et périrent en gravissant la montagne. Sur la cime, restaient en bataille rangée et leurs hoplites et quantité de peltastes, qui lançaient force traits, se servaient de leurs lances comme de javelots, blessèrent des cavaliers et tuèrent des chevaux. Mais, à l'approche des hoplites lacédémoniens, ils plièrent, et perdirent ce jour-là près de trois cents hommes. Après cet exploit, Agésilas, dressa un trophée, puis il traversa le pays ennemi, où il mit tout à feu et à sang. Il attaqua quelques places, à la prière des Achéens; mais il n'en prit pas une seule.

L'automne venu, il sortit d'Acarnanie. Les Achéens, considérant qu'ils n'avaient rien fait, puisqu'ils n'avaient pris aucune ville, ni de force ni par composition, lui demandèrent, pour toute grâce, de rester le temps nécessaire pour empêcher les semailles des Acarnaniens. Agésilas leur répondit que ce qu'ils demandaient était contraire à leurs intérêts; qu'il ferait l'année suivante une nouvelle campagne, et que, plus les Acarnaniens auraient semé, plus ils souhaiteraient la paix. Après leur avoir fait cette réponse, il se retira par l'Etolie. Ni une grande ni une petite armée ne pouvait la traverser malgré les Étoliens. Ils lui laissèrent un libre passage, dans l'espérance qu'il les aiderait à pren-

dre Naupacte. Arrivé à Rhium, il se vit obligé, pour retourner à Sparte, de traverser le détroit, parce que des galères athéniennes, venues des Œniades, l'empêchaient de passer de Calydon dans le Péloponèse.

CHAPITRE VII

Quand l'hiver fut passé, Agésilas, comme il l'avait promis aux Achéens, fit au printemps une levée pour retourner contre les Acarnaniens. Ceux-ci, voyant que leurs villes, situées au milieu des terres, ne seraient pas moins assiégées par le ravage des moissons que par un blocus, députèrent à Sparte, firent la paix avec les Achéens et alliance avec les Lacédémoniens. Ainsi finit la guerre d'Acarnanie.

Après cela, les Lacédémoniens jugèrent qu'il serait dangereux de porter la guerre chez les Béotiens ou les Athéniens, en laissant derrière eux une grande ville, ennemie et limitrophe de Sparte. On ordonne donc des levées contre Argos. Agésipolis, instruit que le commandement lui en était déféré, fit les sacrifices du départ, obtint d'heureux présages, et alla ensuite consulter Jupiter Olympien, pour savoir s'il pouvait en conscience refuser la trêve que lui offraient les Argiens, puisqu'ils prétextaient les mois sacrés, non en temps convenable, mais lorsqu'une invasion les menaçait. Le dieu lui répondit qu'il pouvait, sans impiété, rejeter une trêve proposée de mauvaise foi.

De là, il se rendit droit à Delphes, et demanda au dieu s'il était de l'avis de son père. Sur la réponse favorable qu'il en eut, Agésipolis rejoignit ses troupes à Phlionte, où elles s'étaient rassemblées pendant ses voyages vers les deux temples, et entra par Némée dans l'Argolide. Les Argiens, hors d'état de résister, envoyèrent selon leur coutume offrir la trêve par des hérauts couronnés de fleurs. Agésipolis fit réponse que les dieux ne voyaient pas de bonne foi dans l'offre de cette trêve, et, sans en tenir compte, il continua sa marche, semant le trouble et l'épouvante dans la ville et dans les champs.

Le premier jour de l'invasion, tandis qu'il faisait les libations accoutumées après souper, la terre trembla. Tous les Lacédémoniens chantèrent l'hymne de Neptune, après les

compagnons du roi ; mais les autres soldats refusaient de passer outre parce qu'autrefois, à l'occasion d'un tremblement de terre, Agis était sorti de l'Élide. Agésipolis observa que, si elle eût tremblé avant qu'il entrât, il se serait cru repoussé par le dieu ; mais que, puisqu'elle avait tremblé depuis, c'était un signe d'approbation.

Le lendemain, il sacrifia donc à Neptune, et continua sa route à petites journées. Tout récemment Agésilas avait fait une campagne contre les Argiens. Agésipolis demandait donc à ses soldats à quelle distance des murailles Agésilas s'était tenu, s'il avait étendu ses ravages bien avant dans les terres : semblable au pentathle, il s'efforçait de surpasser en tout son rival.

On tirait un jour sur lui des remparts ; il en traversa de nouveau les fossés. Un autre jour que les Argiens faisaient excursion dans la Laconie, il s'avança si près des portes, que les gardes en refusèrent l'entrée à la cavalerie béotienne, de peur que les Lacédémoniens n'entrassent pêle-mêle avec eux. Elle fut donc obligée de se nicher sous les créneaux, comme les chauves-souris ; et sans une excursion des archers crétois, qui avaient quitté le camp lacédémonien pour entrer dans Nauplie, hommes et chevaux, tout eût été percé de traits.

Après cela, comme il était campé non loin des murs, la foudre tomba dans son camp et tua quelques soldats, tant de la peur que du coup même. Il voulut ensuite dresser un fort au pas de Céluse ; mais, les victimes qu'il immolait n'étant pas favorables, il ramena ses troupes et les licencia, après avoir désolé le territoire des Argiens, qu'il avait attaqués à l'improviste.

CHAPITRE VIII

Tandis que ces combats se livraient sur terre, la mer et les villes maritimes étaient aussi le théâtre d'une guerre que je vais raconter. Je décrirai les faits dignes de mémoire ; les faits peu importants seront passés sous silence. Pharnabaze et Conon, vainqueurs des Lacédémoniens dans un combat naval, s'étaient portés avec leur flotte vers les îles et villes maritimes, d'où ils avaient chassé les harmostes lacédémo-

niens, avec promesse aux habitants qu'ils n'y bâtiraient point de citadelle, qu'ils leur laisseraient au contraire leurs usages et leurs lois. On écoutait ces promesses avec plaisir ; on en louait les auteurs ; on envoyait à Pharnabaze les présents de l'hospitalité. Conon lui avait représenté qu'une conduite modérée attirerait toutes les villes dans son parti ; que s'il les menaçait de servitude, une seule avait assez de force pour l'inquiéter ; qu'il était à craindre que ce projet, une fois découvert, ne soulevât toute la Grèce.

Pharnabaze suivit donc le conseil de Conon. Descendu à Éphèse, il lui confia quarante galères, avec ordre de le joindre à Sestos. Pour lui, il se retira par terre dans son gouvernement ; car Dercyllidas, son ancien ennemi, se trouvait dans Abydos lors du combat naval : il n'avait point quitté sa place comme les autres harmostes ; il y avait maintenu son pouvoir ; il l'avait conservée amie des Lacédémoniens. Après avoir convoqué les Abydéniens, il leur avait adressé ce discours :

« Abydéniens, amis jusqu'à ce jour de Lacédémone, vous pouvez vous en montrer aujourd'hui les bienfaiteurs. Être fidèles à ses amis, lorsque la fortune leur sourit n'est pas une vertu rare ; leur rester constamment attachés dans la disgrâce, c'est acquérir des droits à une reconnaissance éternelle. Notre position n'est cependant point désespérée. Pour avoir essuyé une défaite navale, nous ne sommes point un peuple nul en Grèce. Lorsque Athènes commandait sur mer, notre république en fut-elle moins en état de servir ses amis et de nuire à ses ennemis? Au reste, votre fidélité vous honorera d'autant plus que les autres villes nous ont délaissés avec la fortune. Si l'on craint que nous ne soyons pressés ici par terre et par mer, qu'on fasse attention que les Grecs n'ont encore aucune flotte dans ces parages, et que si les Barbares viennent disputer l'empire de la mer, la Grèce ne le souffrira pas ; en sorte qu'en se défendant, c'est vous-mêmes qu'elle défendra. »

Les Abydéniens, touchés de ces raisons, s'étaient rendus franchement et avec joie ; ils accueillaient les harmostes qui venaient chez eux ; absents, ils les rappelaient. Dercyllidas, voyant que beaucoup d'hommes utiles à la chose publique s'étaient retirés auprès de lui, passa à Sestos, située en face d'Abydos, dont elle était éloignée de huit stades au plus.

Là, il rassembla tous ceux qui tenaient des Lacédémoniens des terres dans la Chersonèse, et tous les harmostes chassés des villes de l'Europe. Il leur dit, en les accueillant, qu'ils ne devaient pas se décourager; qu'ils considérassent que même dans l'empire du roi de Perse, en Asie, Temnos, ville peu considérable, Éges et autres places, se gouvernaient indépendantes et libres. « Pourriez-vous, ajoutait-il, occuper une place plus forte et plus difficile à assiéger que Sestos, puisqu'il faut des armées de terre et de mer pour la prendre ? » Il les empêchait, par ces discours, de se livrer au découragement.

Pharnabaze, trouvant Abydos et Sestos dans cet état, les menaça de leur déclarer la guerre si elles ne chassaient les Lacédémoniens. Sur leur refus il charge Conon de les empêcher de tenir la mer : pour lui, il ravage le territoire des Abydéniens. Mais comme il ne parvenait point à les réduire, il s'en retourna, et chargea Conon de disposer les villes situées aux environs de l'Hellespont à rassembler, pour le printemps, la flotte la plus nombreuse. Irrité de ce qu'il avait souffert des Lacédémoniens, il n'avait rien tant à cœur que d'envahir leur territoire et d'assouvir sa vengeance. L'hiver s'écoula au milieu de ces projets.

Au commencement du printemps, secondé de Conon, il traversa les îles avec une flotte nombreuse et des troupes mercenaires, mit à la voile avec Conon, et se rendit à Mélos, d'où il fit voile vers Lacédémone. Arrivé à Phères, il ravagea cette contrée, et descendit ensuite dans d'autres pays maritimes, qu'il maltraita autant qu'il put. Comme ces côtes étaient dénuées de ports, qu'il redoutait et les courses des ennemis et la disette de vivres, il prit tout à coup une route contraire, et se retira dans un port de Cythérée nommé Phéniconte. Les Cythéréens, craignant d'être pris d'assaut, abandonnèrent leurs remparts, pour se retirer en Laconie, à la faveur d'une trêve. Après en avoir réparé les brèches, il y mit garnison sous les ordres de l'Athénien Nicophème, en qualité d'harmoste.

Après cette expédition, il fit voile vers l'isthme de Corinthe, exhorta les alliés à pousser vivement la guerre, à prouver leur attachement au roi, leur laissa ce qu'il avait d'argent et se retira en Phrygie. Mais auparavant, sur ce que Conon lui représenta que, s'il le laissait disposer de la

flotte, il l'entretiendrait avec les contributions des îles; qu'il retournerait dans sa patrie, pour reconstruire, avec l'aide de ses concitoyens, les longs murs de la ville et les remparts du Pirée, entreprise qu'il savait devoir être très-funeste à Lacédémone; que ce serait obliger tout à la fois les Athéniens et se venger des Lacédémoniens, dont il rendrait tous les travaux inutiles : Pharnabaze, d'après ces considérations, envoya volontiers Conon à Athènes, et de plus lui fournit des fonds pour la reconstruction des murs.

Conon arrive : aidé de ses rameurs, ainsi que de charpentiers et de maçons salariés, et fournissant à toutes les dépenses nécessaires, il relève la plus grande partie des murs. Les Athéniens, Béotiens et autres, achevèrent volontairement le reste. Les Corinthiens, de leur côté, équipèrent des vaisseaux avec les fonds que Pharnabaze avait laissés, en confièrent le commandement à Agathinus, et s'emparèrent du golfe qui baigne les côtes de l'Achaïe et s'étend jusqu'au Léchée. Les Lacédémoniens mirent aussi une flotte en mer. Leur amiral Podanémus ayant été tué dans une attaque, et son lieutenant Pollis contraint de se retirer à cause de ses blessures, Hérippidas en prit le commandement. D'autre part, Proœnus le Corinthien ayant reçu d'Agathinus les vaisseaux qu'il commandait, abandonna Rhium, dont les Lacédémoniens s'emparèrent ; Téleutias prit la conduite de leur flotte et reconquit le golfe.

Cependant les Lacédémoniens, informés qu'aux dépens du grand roi Conon rebâtissait les murs d'Athènes, et entretenait une flotte qui assurait aux Athéniens la possession des îles et des villes maritimes situées sur le continent, jugèrent à propos de faire sur cela des représentations à Tiribaze, qui commandait les armées du roi : ils l'engageraient dans leur parti, ou du moins le roi n'entretiendrait plus la flotte de Conon. Le décret rendu, ils dépêchent Antalcidas vers Tiribaze, pour l'instruire de ce qui se passe et négocier la paix entre Lacédémone et le roi.

Les Athéniens se doutent de cette menée, envoient aussi pour ambassadeurs, les collègues de Conon, Hermogène, Dion, Callisthène, Callimédon, et demandent aux alliés de s'associer à la députation : la Béotie, Argos et Corinthe y consentirent. Dès qu'ils furent arrivés chez Tiribaze, Antalcidas

dit qu'il venait, au nom de la république, demander la paix au roi, une paix telle qu'il la désirait depuis longtemps ; que les Lacédémoniens ne lui contestaient point les villes grecques de l'Asie ; qu'ils consentaient à l'indépendance des îles et des villes du continent : « Puisque telle est notre intention, ajouta-t-il, qu'est-il besoin que les Grecs se déclarent contre nous, ou que le roi fasse la guerre à ses dépens ? Il ne doit la redouter ni des Athéniens que nous ne soutiendrons pas, ni de Lacédémone reconnaissant l'indépendance des villes. »

Tiribaze goûta fort ce discours d'Antalcidas, qui ne plut point du tout aux autres ambassadeurs. Les Athéniens ne pouvaient se résoudre à l'affranchissement des îles et des villes continentales, dans la crainte de perdre Lemnos, Imbros et Scyros. Les Thébains eussent été contraints de rendre à la liberté les villes de la Béotie. Avec un semblable traité, les Argiens ne croyaient pas pouvoir conserver à Corinthe le nom d'Argos, ce qu'ils avaient pourtant fort à cœur. La paix ne fut donc pas conclue : ils s'en retournèrent chacun dans leur ville.

Tiribaze croyait dangereux de se déclarer pour les Lacédémoniens sans l'ordre du roi ; mais, sous main, il donna de l'argent à Antalcidas : lorsque les Lacédémoniens auraient une flotte, les Athéniens et leurs alliés inclineraient plus à la paix. Il fit emprisonner Conon, sous prétexte qu'il se montrait contraire aux intérêts du roi que les Lacédémoniens discutaient avec franchise. Après cette violation du droit des gens, il retourna à la cour du roi, pour l'instruire des propositions des Lacédémoniens, de l'emprisonnement de Conon qu'il accusait, et pour lui demander ses ordres.

Dès que Tiribaze fut arrivé dans l'Asie Mineure, le roi envoya Strouthas pour régler les affaires maritimes. Strouthas, qui se souvenait des ravages d'Agésilas sur les terres du grand roi, était fort attaché aux Athéniens et à leurs alliés. Les Lacédémoniens virent bien qu'il était autant leur ennemi que l'ami des Athéniens. Ils chargent donc Thimbron d'aller lui faire la guerre. Il passe en Asie, part d'Éphèse avec des troupes rassemblées de Priène, de Lycophrys et d'Achillée, villes situées dans les plaines du Méandre, et ravage les terres du roi.

Strouthas s'aperçut avec le temps que les troupes de Thim-

bron marchaient fréquemment en désordre dans une sécurité présomptueuse. Aussitôt il détache des cavaliers dans la plaine, avec ordre de courir à toute bride pour les investir et les charger à fond de train. Thimbron, alors dans sa tente, s'entretenait, après dîner, avec Thersandre, bon joueur de flûte, qui, de plus, ami des institutions lacédémoniennes, se piquait de force et de bravoure. Strouthas, voyant les plus diligents accourir en désordre et avec une faible avant-garde, accourt lui-même avec plusieurs escadrons bien rangés. Thimbron et Thersandre tombent les premiers sous leurs coups. Presque tous ceux qui les accompagnaient, les voyant tomber, prirent la fuite ; l'ennemi, poursuivant les fuyards, en fit un grand carnage. Quelques-uns se sauvèrent dans les villes alliées. Le plus grand nombre n'avaient pas pris part à l'action, ne s'étant aperçus que fort tard qu'on avait besoin de leur secours. Bien souvent, comme dans cette occasion, Thimbron marchait à l'ennemi sans donner l'ordre à toutes ses troupes. C'est ainsi que les choses se passèrent.

Dans le même temps, des Rhodiens bannis vinrent à Sparte représenter combien il était impolitique de laisser les Athéniens s'emparer de Rhodes et accroître leur puissance. Les Lacédémoniens comprirent que Rhodes serait aux Athéniens si le peuple y dominait ; que si les riches y commandaient, cette île serait en leur pouvoir. Ils équipèrent donc huit vaisseaux, dont Ecdicus eut le commandement. Diphridas, qui s'embarqua avec lui, fut chargé de passer en Asie, pour tenir en respect les villes qui avaient reconnu Thimbron : il recueillerait les débris de son armée, ferait de nouvelles levées, et marcherait contre Strouthas.

Diphridas remplit cette mission : entre autres exploits, il fit prisonnier Tigrane, gendre de Strouthas, qui allait avec son épouse à Sardes ; et il en tira une forte rançon dont il soudoya ses troupes. Diphridas, non moins chéri que Thimbron, était plus entreprenant et plus ami de l'ordre. Incapable de se laisser vaincre par la volupté, il suivait sans relâche ses projets.

Ecdicus arrivé à Cnide, apprenant que le peuple de Rhodes commandait en souverain par terre et par mer, et qu'il avait une flotte double de la sienne, ne voulut point passer outre. Les Lacédémoniens, instruits qu'il n'était pas en force pour aider un peuple ami, ordonnèrent à Téleutias de partir

avec les douze vaisseaux qu'il avait dans le golfe d'Achaïe et du Léchée : Ecdicus reviendrait ; pour lui, il servirait les amis de Sparte, et ferait à ses ennemis le plus de mal qu'il pourrait.

Téleutias aborde à Samos, y recueille quelques vaisseaux, fait voile vers Cnide, d'où revint Ecdicus, et va droit à Rhodes avec une flotte de vingt-cinq voiles. Sur sa route il rencontra Philocrate, fils d'Éphialte, qui, parti d'Athènes avec dix trirèmes, allait à Cypre, au secours d'Évagoras : il se rendit maître de ces dix trirèmes, et en cela les deux partis agirent contre leurs propres intérêts : car les Athéniens, alliés du roi de Perse, envoyaient du secours à Évagoras son ennemi, et Téleutias anéantissait des vaisseaux qui voguaient contre un roi en guerre avec la république lacédémonienne. Après être retourné à Cnide, il vendit le butin et prit la route de Rhodes, où son parti l'attendait.

Les Athéniens, pensant que ces succès rendaient à Lacédémone son ancienne supériorité sur mer, envoyèrent contre elle une flotte de quarante vaisseaux, sous le commandement de Thrasybule le Stiriéen. Ce général ne prit point la route de Rhodes. Il lui semblait difficile de châtier les alliés des Lacédémoniens, retranchés dans des murs et soutenus de la présence de Téleutias : il craignait d'ailleurs que ses troupes ne tombassent en la puissance d'un ennemi maître des villes, bien plus nombreux, et surtout récemment vainqueur. Il fit donc voile vers l'Hellespont, où ne rencontrant aucun adversaire, il pensa qu'il pourrait rendre de grands services à sa patrie.

Et d'abord il apprit la mésintelligence qui régnait entre Madocus, roi des Odrysiens, et Seuthès, qui commandait sur la côte : il parvint à les réconcilier ; il les rendit même alliés d'Athènes, persuadé qu'à la faveur de cette réconciliation, les villes grecques de la Thrace s'intéresseraient davantage à la cause des Athéniens. Encouragé par le succès de cette négociation et par l'affection que lui portaient les villes asiatiques, il partit pour Byzance, où il afferma la dîme qu'on prélevait sur les marchandises qui venaient du Pont-Euxin. Il y établit la démocratie à la place de l'oligarchie : aussi le peuple voyait-il sans défiance la ville remplie d'Athéniens.

Il traita ensuite avec les Chalcédoniens, et quitta l'Hellespont. Toutes les villes de Lesbos, excepté Mitylène, tenaient

au parti de Lacédémone. Avant d'en attaquer aucune, il enrôla, dans Mitylène, quatre cents hommes de sa flotte, les bannis de différentes villes qui s'étaient réfugiés à Mitylène ; il leur associa les plus braves des Mitylénieus, en promettant à ceux-ci, s'il soumettait les villes, la souveraineté de Lesbos ; aux bannis, un retour assuré dans leurs foyers, s'ils attaquaient chaque ville de concert avec lui ; aux soldats de sa flotte, abondance et richesses, s'ils faisaient de Lesbos une ville amie.

Après les avoir flattés de ces espérances, il marcha contre Méthymne. Thérimaque, gouverneur de la ville pour les Lacédémoniens, apprend que Thrasybule approche, rassemble tous les soldats de la flotte, avec les Méthymniens et les bannis de Mitylène, et va jusqu'aux frontières au-devant de l'ennemi. L'action s'engage : Thérimaque périt ; ses soldats sont mis en déroute et tués en grande partie dans leur fuite. Quelques villes se rendirent par composition ; Thrasybule livra au pillage celles qui résistaient, paya ses soldats et se hâta d'arriver à Rhodes. Pour remplir son armée d'une ardeur encore plus grande, il tira de l'argent de plusieurs places, et entre autres d'Aspende, où il vint en remontant par l'Eurymédon. Les Aspendiens avaient à peine satisfait à leur contribution, que ses soldats ravagèrent le territoire : indignés de cette injustice, ils firent la nuit une sortie, et le mirent en pièces dans sa tente.

Ainsi finit Thrasybule, général distingué. Les Athéniens lui donnèrent Argyre pour successeur. Les Lacédémoniens, ayant appris que les Athéniens avaient affermé, à Byzance, le dixième des marchandises venant du Pont-Euxin ; qu'ils étaient maîtres de Chalcédoine, et que les autres villes de l'Hellespont leur étaient dévouées en considération de Pharnabaze, pensèrent que cet état de choses méritait toute leur attention ; et, quoiqu'on n'eût aucun sujet de plainte contre Dercyllidas, Anaxibius, qui s'était insinué dans l'amitié des éphores, obtint le gouvernement d'Abydos. Il promettait qu'avec de l'argent et des galères il ruinerait les affaires des Athéniens dans l'Hellespont : on lui donna trois galères, et des fonds pour la solde de mille hommes. Il part, il arrive à Abydos, lève des troupes sur le continent, en tire de l'Éolie, qu'il soustrait à l'obéissance de Pharnabaze, attaque les villes qui avaient fait la guerre à Abydos, et, s'a-

vançant avec son armée, ravage leurs terres. Il joignit trois galères d'Abydos aux siennes ; et avec cette petite flotte il interceptait ce qu'il trouvait de vaisseaux appartenant aux Athéniens ou à leurs alliés.

Les Athéniens, informés de ces succès d'Anaxibius, et craignant de perdre le fruit des exploits de Thrasybule dans l'Hellespont, envoyèrent Iphicrate avec huit vaisseaux et douze cents peltastes qu'il avait pour la plupart commandés à Corinthe ; car les Argiens, maîtres de Corinthe, lui avaient déclaré, parce qu'il avait tué quelques-uns de leurs partisans, qu'ils n'avaient plus besoin de ses services. Revenu depuis à Athènes, il y était resté dans l'inaction.

Dès qu'il fut arrivé dans la Chersonèse, ses coureurs et ceux d'Anaxibius commencèrent la guerre. Quelque temps après, Iphicrate s'aperçoit qu'Anaxibius était allé vers Antandros avec ses mercenaires, avec ses cohortes lacédémoniennes et deux cents hoplites abydéniens ; et il apprend que ceux d'Antandros s'étaient joints à lui : se doutant bien qu'après avoir établi garnison dans la place, Anaxibius se retirerait et ramènerait les Abydéniens chez eux, il traversa de nuit les lieux les plus déserts du territoire d'Abydos, et gagna les montagnes. Là, il plaça une embuscade, et commanda aux galères qui l'avaient passé de voguer, au point du jour, vers le haut de la Chersonèse, pour faire croire que, selon sa coutume, il venait de recueillir les contributions.

Il ne fut pas trompé dans sa conjecture. Anaxibius se remit en chemin, sans avoir obtenu, dit-on, des auspices favorables ; et même, parce qu'il traversait des campagnes paisibles, qu'il allait à une ville amie, que d'ailleurs on lui avait dit sur sa route qu'Iphicrate faisait voile vers Préconèse, il marchait sans précaution. Tant que les troupes d'Anaxibius furent en rase campagne, Iphicrate ne sortit point de l'embuscade ; mais quand les Abydéniens, qui marchaient les premiers, furent près de Crémastès, où sont des mines d'or, lorsque les troupes soudoyées furent sur la pente de la montagne, et qu'Anaxibius commençait à descendre avec ses Lacédémoniens, Iphicrate fit sortir les siens de l'embuscade et courut droit vers Anaxibius.

Anaxibius, se voyant sans espoir de salut, parce que ses soldats marchaient à la file et dans un passage étroit, et que ceux qui étaient passés ne pouvaient remonter pour se porter

à son secours, les voyant d'ailleurs tous éperdus à la vue de l'embuscade : « Soldats, à moi de mourir ici ; vous, avant d'en venir aux mains avec l'ennemi, mettez-vous en sûreté. » En même temps, il prit un bouclier des mains de son écuyer, et mourut sur le champ de bataille, les armes à la main, près de son mignon, qui demeura à ses côtés. Avec lui périrent douze harmostes lacédémoniens qui l'étaient venus trouver. Le reste périt dans la fuite : car on les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Il périt cinquante hoplites abydéniens, et environ deux cents des autres soldats. Après cet exploit, Iphicrate se retira de nouveau dans la Chersonèse.

LIVRE V

CHAPITRE PREMIER

Voilà ce qui se passait sur l'Hellespont entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Cependant Étéonice, encore une fois harmoste d'Égine, dont les habitants entretenaient auparavant des relations avec Athènes, voyant la guerre ouverte sur mer, permit aux Éginètes, avec le consentement des éphores, de ravager l'Attique. Les Athéniens, assaillis par les Éginètes, envoyèrent dans leur île des hoplites, sous la conduite de Pamphile, enfermèrent la ville d'une circonvallation, et les assiégèrent sur terre et par mer avec dix vaisseaux. Téleutias, qui était allé dans quelques îles lever des contributions, l'ayant appris, vint au secours des Éginètes et força les galères de se retirer : Pamphile néanmoins garda ses retranchements.

Sur ces entrefaites, arrive de Lacédémone Hiérax ; il prend le commandement de la flotte : Téleutias s'en retourne, emportant avec lui tous les regrets. Au moment de s'embarquer, les soldats à l'envi lui prenaient la main ; l'un le couronnait de fleurs, l'autre lui ceignait le front de bandelettes ; ceux qui arrivaient trop tard, le voyant déjà loin du rivage, jetaient des couronnes dans la mer, en lui souhaitant toute sorte de prospérité. On ne trouve ici, à la vérité, ni dépense fastueuse, ni péril rare, ni exploit mémorable ; mais on n'en admirera pas moins le talent de Téleutias à gagner ainsi l'affection de ses troupes, talent plus digne d'être préconisé que l'éclat des conquêtes ou le luxe de l'opulence.

Hiérax, avec le reste de ses vaisseaux, retourna à Rhodes, laissant douze trirèmes à Égine, sous la conduite de Gorgopas, son lieutenant. Les assiégeants se trouvant plus incommodés que les assiégés, les Athéniens décrétèrent, après cinq

mois de siége, l'équipement d'un grand nombre de vaisseaux qui ramenèrent les troupes; mais bientôt, importunés comme auparavant par des corsaires et par Gorgopas, ils appareillèrent treize vaisseaux sous le commandement d'Eunome.

Pendant qu'Hiérax était à Rhodes, les Lacédémoniens, croyant complaire à Tiribaze, élurent Antalcidas pour amiral. Antalcidas, arrivé à Égine, réunit les vaisseaux de Gorgopas aux siens, fit voile vers Ephèse, et renvoya ensuite Gorgopas à Égine avec ses douze vaisseaux, et donna le commandement des autres à son lieutenant Nicoloque. Celui-ci navigua vers Abydos, qu'il allait défendre ; mais il se détourna vers Ténédos, puis reprit sa route, après avoir ravagé l'île et exigé une contribution.

Les généraux athéniens arrivèrent au secours de Ténédos avec des forces rassemblées de Samothrace, de Thasos et des lieux voisins. Quand ils surent que Nicoloque était au port d'Abydos, ils partirent de la Chersonèse avec trente-deux vaisseaux, et l'assiégèrent, ainsi que sa flotte de vingt-cinq voiles. D'un autre côté, Gorgopas, revenant d'Éphèse et rencontrant Eunome, se sauva, vers le coucher du soleil, à Égine, où il débarqua et fit souper les soldats. Eunome s'arrêta quelque temps à l'entrée du port, et s'éloigna bientôt. La nuit survenue, sa galère marchait éclairée d'un fanal, selon sa coutume, de peur que celles qui le suivaient ne vinssent à s'égarer. Aussitôt Gorgopas embarque ses soldats, le suit à la clarté du fanal, mais de loin, de crainte d'être aperçu ou deviné. Les céleustes suppléaient à la voix par le jet des cailloux et par une légère agitation de rames. Les galères d'Eunome touchaient le rivage de Zostère, dans l'Attique, quand Gorgopas, au son de la trompette, ordonna l'attaque de la flotte. Des soldats d'Eunome, les uns prenaient terre, les autres abordaient, d'autres étaient encore en mer. Le combat se donna au clair de la lune. Gorgopas prit quatre galères, qu'il remorqua jusqu'à Égine, tandis que le reste des vaisseaux athéniens se sauvait au Pirée.

Chabrias accourut ensuite à Cypre au secours d'Évagoras avec huit cents peltastes, dix galères et quelques vaisseaux athéniens chargés d'hoplites. La nuit, il aborde près d'Égine, et s'engage avec ses peltastes dans un vallon situé au delà du temple d'Hercule. A la pointe du jour, selon la conven-

tion, arrivèrent les hoplites athéniens, sous la conduite de Déménétas. Ils montèrent à un lieu surnommé *Trois-Tours*, et situé à seize stades du temple. Gorgopas en est instruit ; il s'avance, suivi des Éginètes, des soldats de leur flotte, et de huit Spartiates qui se trouvaient là. Il avait fait publier que tous les hommes libres de ses équipages eussent aussi à suivre ; en sorte qu'il lui vint encore un grand nombre d'hommes, mais assez mal armés. Dès que les premières troupes eurent passé l'embuscade, les peltastes de Chabrias se montrèrent et les accablèrent de traits et de javelots. Aussitôt accoururent les hoplites, qui venaient de débarquer : ces premières troupes, n'étant point soutenues, succombèrent. De ce nombre étaient Gorgopas et ses huit Spartiates ; leur perte entraîna une déroute générale. Il périt cent cinquante Éginètes, et environ deux cents hommes, tant de mercenaires que de métèques et de matelots, qui avaient pris part à cette sortie. Les Athéniens, après cette action, naviguèrent librement, comme en temps de paix. Les matelots d'Étéonice refusaient de manœuvrer, parce qu'il ne les payait point.

Téleutias fut envoyé par les Lacédémoniens pour le remplacer : son arrivée causa une joie universelle. Il convoqua les troupes, et leur adressa cette harangue :

« Soldats, je n'apporte pas d'argent ; mais, avec l'aide des dieux, et secondé de votre ardeur, je tâcherai de vous procurer d'abondantes provisions : tant que je commanderai, je veux que vous ne soyez pas plus mal traités que moi. Si je vous disais que j'aimerais mieux manquer du nécessaire que de vous en voir manquer vous-mêmes, je vous étonnerais peut-être ; cependant les dieux me sont témoins que je dis vrai : oui, je supporterais la faim deux jours, plutôt que de vous laisser un seul jour sans nourriture. Ma porte fut toujours ouverte à qui avait besoin de moi ; elle l'est encore à présent.

« Vous ne me verrez jouir des commodités de la vie que lorsque vous serez dans l'abondance : si donc vous me voyez supporter le froid, le chaud, les veilles, supportez-les à mon exemple ; je vous y exhorte, non pour que vous ayez des privations, mais pour que vous en retiriez quelque avantage. Si notre république est heureuse, si elle est parvenue au comble de la gloire et de la prospérité, elle le doit, sachez-le, non à une vie molle, mais à ses travaux et à son in-

trépidité. Vous vous êtes déjà montrés, je le sais, hommes courageux; faites en sorte de vous surpasser aujourd'hui; après avoir supporté gaiement le travail, nous nous féliciterons ensemble de notre bonheur. Quoi de plus doux que de ne flatter ni Grecs ni Barbares pour en tirer de l'argent, de se suffire à soi-même, de se fournir soi-même le nécessaire et par les moyens les plus nobles! En guerre, vivre dans l'abondance aux dépens de l'ennemi, c'est s'occuper en même temps de ses subsistances et de sa gloire. »

Il dit : tous aussitôt de s'écrier qu'il ordonnât tout ce qu'il voudrait, qu'ils lui obéiraient. Comme il avait sacrifié : « Allons, mes amis, ajouta-t-il, soupez comme vous étiez prêts à le faire; faites pour un jour provision de vivres, et embarquez-vous ensuite en diligence, pour voguer et arriver où il plaît à Dieu. » Ils arrivent; il les embarque et cingle de nuit vers le port d'Athènes, tantôt faisant halte et ordonnant qu'on prît du repos, tantôt avançant à force de rames.

Que ceux qui le soupçonneraient de témérité, pour avoir osé avec douze vaisseaux en attaquer un bien plus grand nombre, fassent attention à son raisonnement. Il pensait qu'après la défaite de Gorgopas, les Athéniens ne veillaient point à la garde de leur flotte; qu'il était plus sûr d'attaquer vingt galères au port d'Athènes que dix ailleurs. Il savait que les matelots couchaient sur leurs vaisseaux lorsqu'ils étaient loin d'Athènes; mais que, se trouvant dans le port même, les triérarques dormiraient chez eux, et que les matelots se procureraient un gîte dans les différents quartiers de la ville. D'après ces considérations, Téleutias se mettait en mer. Arrivé à cinq ou six stades du port, il fit halte pour reposer ses troupes. Dès que le jour parut, il vogua droit au port, suivi de ses douze vaisseaux : il défendit de couler à fond ou de briser aucun navire. Si l'on voyait une trirème à l'ancre, on la mettait hors de combat. On remorquait les moindres vaisseaux de charge, et l'on enfermait dans les grands le plus de prisonniers possible. Quelques soldats avaient même pénétré dans le Digma, et pris des marchands et des matelots, qu'ils avaient transportés dans leurs vaisseaux. Ainsi fit Téleutias.

Cependant le tumulte est entendu dans les habitations du Pirée; on en sort, on accourt pour connaître la cause de ces

cris : ceux qui sont hors des habitations y rentrent pour prendre les armes ; d'autres portent la nouvelle jusque dans Athènes. Bientôt tous les Athéniens, hoplites ou peltastes, se rassemblent comme si le Pirée était pris. Téleutias renvoie à Égine les vaisseaux de transport avec trois ou quatre galères dont il s'était rendu maître ; et rasant la côte, parce qu'il partait du port même, il s'empare d'un grand nombre de bateaux pêcheurs, et d'autres remplis de passagers des îles voisines. Arrivé à Sunium, il y surprit des navires de transport, chargés les uns de blé, les autres de marchandises. Après cela il se rendit au port d'Égine, où il vendit le butin, et compta un mois d'avance à ses soldats. Il courut ensuite librement dans les environs, prenant ce qu'il pouvait saisir : par là, il fournissait à l'entretien de la flotte, à l'aisance du soldat, et le maintenait dans l'obéissance.

Antâlcidas revenait d'Asie avec Tiribaze ; il avait obtenu pour les Lacédémoniens l'alliance du grand roi, si les Athéniens et leurs alliés n'acceptaient pas la paix telle que le roi la voulait donner. Dès qu'il eut appris que Nicoloque était assiégé dans Abydos par Iphicrate et Diotime, il s'y rendit par terre ; et de là, cinglant de nuit avec ses galères, il sema le bruit que les Chalcédoniens le mandaient, s'arrêta au port de Procope. Diménète, Denys, Léontique et Phanias résolurent de le poursuivre sur la route de Proconèse ; mais quand ils furent passés, il rebroussa chemin et revint à Abydos. Il avait appris que Polyxène approchait avec vingt galères de Syracuse et d'Italie, dont il voulait renforcer sa flotte.

Thrasybule de Colytte venait de Thrace avec huit vaisseaux qu'il voulait joindre à ceux d'Athènes. Antalcidas, averti par ses vigies de l'approche de ces huit vaisseaux, fournit douze excellents voiliers et des matelots, avec ordre, s'il en manquait, d'en tirer de ceux qu'on laissait dans Abydos, et dressa une embuscade, la plus couverte qu'il lui fut possible. Thrasybule passé, Antalcidas se mit à sa poursuite. Les soldats de Thrasybule, étonnés, s'enfuirent. Antalcidas, avec ses vaisseaux dont le sillage était rapide, atteignit bientôt ceux de Thrasybule, dont la marche était lente. En même temps qu'il défendait à la tête de sa flotte de se jeter sur la queue ennemie, il se portait en avant. Bientôt les premiers bâtiments furent pris : alors les der-

niers, découragés, tombèrent au pouvoir même des plus lents voiliers; il ne s'en sauva pas un seul.

Après cette prise et la jonction des vingt vaisseaux de Syracuse, de ceux de l'Ionie, commandés par Tiribaze, et de ceux d'Ariobarzane, dont il était l'ancien ami; après le départ de Pharnabaze, dont le roi de Perse faisait son gendre, Antalcidas, avec une flotte de plus de quatre-vingts voiles, maître de toute la mer, empêchait les vaisseaux de naviguer du Pont-Euxin à Athènes, et les contraignait de rentrer dans les ports de leurs alliés.

Les Athéniens, alarmés d'une flotte si nombreuse, craignant que cette guerre ne se terminât aussi mal pour eux que la précédente, par suite de l'alliance du roi de Perse avec Lacédémone, incommodés des courses d'Égine, désiraient fortement la paix. Les Lacédémoniens, de leur côté, ayant une de leurs cohortes au Léchée, une autre à Orchomène, gardant les villes amies pour les protéger, et les villes suspectes pour y prévenir la révolte, faisant d'ailleurs autant de mal qu'ils en souffraient à Corinthe, n'étaient pas moins fatigués de la guerre. Les Argiens, qui voyaient une levée décrétée contre eux, et qui savaient que désormais il leur serait inutile d'alléguer le prétexte des mois sacrés, ne désiraient pas la paix avec moins d'ardeur. Tiribaze fit donc un appel à ceux qui voudraient accepter les conditions de paix envoyées d'Asie par le roi; tous les députés se rendirent auprès de lui. Tiribaze leur montra le sceau royal, et lut les dépêches dont voici la teneur:

« Le roi Artaxerxès trouve juste que les villes d'Asie et les îles de Cypre et de Clazomène restent dans sa dépendance, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront, comme autrefois, aux Athéniens. Ceux qui se refuseront à cette paix, je les combattrai, de concert avec ceux qui l'accepteront; je leur ferai la guerre et par terre et par mer, et avec mes vaisseaux et avec mes trésors. »

Les ambassadeurs firent leur rapport chacun à leur ville; tous jurèrent la ratification du traité, excepté les Thébains, qui voulaient prêter serment au nom des Béotiens. Agésilas déclara à ces Thébains qu'ils ne seraient pas admis au serment s'ils ne juraient, comme le portaient les lettres du

roi, que les villes, grandes et petites, seraient libres. Les députés repartirent que leurs pouvoirs ne les y autorisaient pas. « Allez donc, leur dit Agésilas, en demander de nouveaux, et déclarez à vos commettants que, s'ils n'y consentent, ils seront exclus du traité. » Ils partirent. Agésilas, qui haïssait les Thébains, ne perdit point de temps ; il gagna les éphores et sacrifia. Ayant eu des auspices favorables, il alla à Tégée, d'où il dépêcha des cavaliers pour presser les levées dans les environs, et il expédia des officiers dans ces villes. Mais avant qu'il sortît de Tégée, les Thébains comparurent et déclarèrent qu'ils consentaient à la liberté des villes. Les Lacédémoniens retournèrent donc dans leur patrie, et les Thébains furent contraints d'accéder au traité et de laisser libres les villes béotiennes. Restaient les Corinthiens, qui ne congédiaient point la garnison d'Argos. Agésilas menaça Corinthe de ses armes, si elle ne renvoyait pas les Argiens, et les Argiens s'ils n'évacuaient pas Corinthe. Il intimida tellement les uns et les autres, que les Argiens se retirèrent et que Corinthe rentra dans tous ses droits. Les auteurs des massacres et leurs adhérents quittèrent d'eux-mêmes la ville, où les bannis rentrèrent du consentement des autres citoyens.

Dès que les articles du traité furent exécutés, et que les villes eurent prêté leur serment d'adhésion à la paix proposée par Artaxerxès, on licencia les troupes de terre et de mer. Ce fut la première paix conclue entre les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés, après la guerre qui suivit la démolition des murs d'Athènes. Tant que dura cette guerre, les Lacédémoniens eurent l'avantage sur leurs adversaires ; ils s'attirèrent plus d'honneur qu'eux à la paix d'Antalcidas. Arbitres de cette paix proposée par le roi de Perse, ils remirent les villes en liberté, ils s'associèrent Corinthe, ils rendirent aux villes béotiennes l'indépendance qu'elles désiraient depuis si longtemps ; enfin ils réprimèrent l'insolence des Argiens, tyrans de Corinthe, en les menaçant d'une levée, s'ils ne se retiraient de cette ville.

CHAPITRE II

Parvenus au comble de leurs vœux, ils résolurent de châtier ceux des alliés qui, pendant la durée de la guerre,

les avaient molestés et avaient montré moins de bienveillance pour Sparte que pour ses ennemis. Ils expédièrent d'abord aux Mantinéens l'ordre de démanteler leurs murs : le refus serait la preuve qu'ils avaient auparavant entretenu intelligence avec l'ennemi. « Nous sommes instruits, leur disaient-ils, que vous avez envoyé des vivres aux Argiens en guerre avec nous ; sous prétexte de trêve, vous nous refusiez des secours, ou si vous marchiez sous nos étendards, vous vous comportiez en lâches : de plus, nous vous savons envieux de nos succès et joyeux de nos revers ; d'ailleurs, dans cette année même finit la trêve de trente ans, conclue avec vous après la bataille de Mantinée. »

Ils refusèrent d'obéir ; on ordonna des levées ; Agésilas demanda qu'on le dispensât de commander dans cette guerre, en considération, disait-il, des services importants que les Mantinéens avaient rendus à son père dans celle des Messéniens. Agésipolis prit sa place, malgré l'affection de Pausanias son père pour les principaux citoyens de Mantinée.

Il ne fut pas plutôt sur les frontières, qu'il ravagea le territoire. Comme ils ne se rendaient pas, il enferma la ville d'une tranchée, à laquelle la moitié de l'armée travaillait, tandis que l'autre se tenait sous les armes. La tranchée achevée, il enferma la ville d'une circonvallation ; mais ayant appris que cette place abondait en blé, à cause de la fertilité de l'année précédente, et songeant aux difficultés d'un long siége pour la république et pour les alliés, il barra le fleuve qui traversait la ville : son lit était très-large. Dès qu'il l'eut obstrué, l'eau couvrit les fondements des maisons et des murs. Les briques d'en bas, trop humectées, cédant au faix de celles du haut, le mur s'entr'ouvrait d'abord et penchait ensuite : les Mantinéens l'étayaient et s'efforçaient d'empêcher la chute de la tour ; mais se voyant surmontés par l'eau, et craignant d'être emportés d'assaut, si les murailles s'écroulaient de toutes parts, ils offrirent de démanteler leur ville. Les Lacédémoniens déclarèrent que leur dispersion dans différentes bourgades pouvait seule calmer leur ressentiment. La nécessité en faisait une loi aux Mantinéens ; ils dirent qu'ils y consentaient.

Ceux qui gouvernaient ou qui avaient favorisé le parti

d'Argos s'attendaient au dernier supplice. Ils obtinrent d'Agésipolis, par l'entremise de son père, de se retirer en toute assurance jusqu'au nombre de soixante. Les Lacédémoniens, rangés en haie depuis leurs maisons jusque hors des portes de la ville, les voyaient sortir, et, quoique leurs ennemis, ils se contenaient plus facilement que les principaux citoyens de Mantinée : grand exemple de soumission à l'autorité publique.

La ville fut donc démantelée et les habitants divisés, comme autrefois, en quatre bourgades. D'abord on s'affligeait de ce qu'il fallait détruire des maisons construites et en rebâtir d'autres ; mais les propriétaires étant plus près de leurs métairies situées autour des bourgades, la république se trouvant gouvernée aristocratiquement et délivrée des démagogues qui leur pesaient, ils se consolèrent enfin. D'ailleurs, comme les Lacédémoniens ne faisaient plus de levée en masse, mais qu'ils prenaient tantôt un bourg et tantôt l'autre, les Mantinéens servaient plus gaiement que sous le gouvernement démocratique. Ainsi se termina le siége de Mantinée, qui doit apprendre aux hommes à ne point laisser passer un fleuve dans leurs murs.

Les bannis de Phlionte, voyant que les Lacédémoniens recherchaient ceux qui les avaient desservis pendant la guerre, jugèrent l'occasion favorable pour aller à Sparte : ils représentèrent que, tant qu'ils avaient été les maîtres, ils avaient marché sous les étendards des Lacédémoniens, mais que, depuis leur bannissement, leur ville seule, de toute la Grèce, leur avait fermé ses portes. Les éphores, touchés de ces raisons, envoyèrent dire aux Phliasiens que leurs exilés étaient des amis de Sparte, que leur exil était injuste, qu'ils feraient mieux de les recevoir volontairement que par contrainte.

Les Phliasiens craignaient que les Lacédémoniens ne s'avançassent avec une armée, et n'entrassent dans Phlionte d'intelligence avec quelques habitants. Les exilés avaient dans la ville nombre de parents, nombre de gens bien intentionnés ; d'ailleurs plusieurs hommes avides de nouveautés, comme dans toutes les républiques, voulaient leur rappel. Agités de ces craintes diverses, les Phliasiens décrétèrent leur rappel avec la restitution des biens dont la propriété serait constatée ; le trésor public en rembourserait le prix

aux acquéreurs ; en cas de contestation, la justice prononcerait. C'est ainsi que se termina l'affaire des bannis de Phlionte.

Cependant arrivèrent à Sparte des députés d'Acanthe et d'Apollonie, deux des plus grandes villes situées près d'Olynthe : les éphores, instruits de l'objet de la députation, les introduisirent dans l'assemblée générale, où étaient les alliés. Cligène l'Acanthien leur adressa ce discours :

« Lacédémoniens, et vous, alliés, vous ne vous apercevez pas d'un phénomène qui se produit en Grèce. Olynthe, comme tout le monde sait, est la ville la plus puissante de la Thrace. Les Olynthiens se sont d'abord attaché quelques villes, à condition qu'elles se gouverneraient toutes par les mêmes lois et formeraient une seule république ; ils en ont ensuite engagé dans leur parti de plus considérables ; ils ont même tenté de détacher les villes de Macédoine de l'obéissance de leur roi Amyntas. Après avoir gagné les plus voisines, ils sont allés sur-le-champ à de plus fortes et de plus éloignées ; nous les avons laissés maîtres, entre plusieurs autres villes, de Pella, la plus grande des villes de la Macédoine. Nous voyons Amyntas perdant successivement ses places, et presque entièrement dépouillé de ses États.

« Les Olynthiens nous ont fait notifier, à nous et aux Apolloniates, que, si nous refusions d'entrer dans leur ligue, ils viendraient nous attaquer. Nous désirons, Lacédémoniens, vivre selon nos lois et nous gouverner nous-mêmes ; mais, si l'on ne nous secourt pas, nous serons forcés de nous joindre à des ennemis redoutables. Ils ont au moins huit mille hoplites et beaucoup plus de peltastes. Quant à leur cavalerie, elle sera de mille hommes et plus, si nous joignons nos forces aux leurs.

« Nous avons laissé dans leur ville des députés d'Athènes et de Thèbes ; et l'on disait que les Olynthiens avaient décrété d'envoyer eux-mêmes des ambassadeurs à ces deux républiques pour négocier une alliance. Si les Thébains et les Athéniens fortifient encore cette puissance, prenez garde qu'il ne vous soit plus possible de la réduire.

« A présent que les Olynthiens ont Potidée, située sur l'isthme de Pallène, croyez que les autres villes de cette Chersonèse ne tarderont pas à être en leur pouvoir. Une preuve de la grande frayeur de ces villes, c'est que, mal-

gré toute leur haine pour ces nouveaux dominateurs, elles ont craint d'envoyer des députés avec nous pour vous instruire de ce qui se passe.

« Examinez encore si, lorsque vous travaillez à empêcher la réunion des peuples de la Béotie, vous devez voir tranquillement se former une puissance qui s'accroîtra même du côté de la mer : et quel obstacle opposerait-on à un peuple qui possède dans son territoire des bois de construction, qui tire des revenus de quantité de ports et de marchés, et à qui un sol fertile assure une nombreuse population ? Ajoutez que les Thraces, nation libre, dont ils sont voisins, les caressent déjà ; s'ils se joignent à eux, ce ne sera pas là un léger accroissement de forces.

« Que ces secours leur arrivent, ils trouveront encore des ressources dans les mines d'or du mont Pangée ; et nous ne disons rien ici qui n'ait été dit mille fois dans Olynthe. Parlerai-je de leur ambition ? Dieu ne permet-il pas que les espérances des hommes croissent avec leur fortune ? Lacédémoniens, et vous, alliés, nous avons cru devoir vous parler avec franchise ; examinez si nos discours méritent quelque attention.

«Sachez, au reste, que la puissance que nous vous avons représentée comme formidable n'est pas encore invincible. Si les villes que les Olynthiens se sont associées par force voient paraître un ennemi puissant, elles les abandonneront aussitôt ; mais si, conformément à leurs décrets, elles affermissent leur union avec Olynthe par des alliances et des acquisitions réciproques ; si, instruites par l'exemple des Arcadiens, qui, marchant avec nous, conservent leurs possessions et pillent celles d'autrui, elles voient qu'il leur est avantageux de suivre le plus fort, la puissance olynthienne ne sera peut-être pas si facile à détruire. »

Après cette harangue, les Lacédémoniens donnèrent la parole aux alliés, et les invitèrent à ouvrir l'avis qu'ils croiraient le meilleur pour le bien du Péloponèse et des alliés. Beaucoup d'entre eux, et particulièrement ceux qui voulaient complaire aux Lacédémoniens, étaient d'avis qu'on mît une armée sur pied. Il fut donc arrêté que chaque ville contribuerait à une levée de dix mille hommes ; on ajouta en même temps qu'on serait libre de fournir de l'argent au lieu d'hommes, à raison de trois oboles éginètes par

fantassin, et de quatre fois autant par cavalier. Les Lacédémoniens exigeraient des villes qui se refuseraient à l'expédition un statère d'amende par jour pour chaque homme qu'on aurait dû fournir.

Ces mesures conclues, les Acanthiens se levèrent une seconde fois pour observer que ces décrets étaient excellents, mais que leur exécution traînerait nécessairement en longueur; que, pendant la levée des dix mille hommes, les Lacédémoniens feraient bien d'envoyer en diligence le général et toutes les troupes que Sparte et les autres villes pourraient fournir sur-le-champ; qu'en prenant ce parti, on tiendrait en respect les villes qui ne s'étaient point déclarées pour Olynthe, et que celles qu'on avait contraintes ne seraient pas redoutables. Cet avis aussi approuvé, l'on envoie Eudamidas, et avec lui environ deux mille tant néodamodes que Scirites et périèques. Lors de son départ, il pria les éphores de confier à son frère Phébidas le commandement des troupes qui ne partaient pas encore. Quant à lui, dès qu'il fut arrivé en Thrace, il envoya des garnisons aux villes qui lui en demandaient, et occupa Potidée, qui alliée depuis lontemps des Olynthiens, se livra elle-même ; après quoi il fit la guerre comme il le pouvait avec des forces inférieures.

Sur ces entrefaites, Phébidas, ayant rassemblé les troupes qui devaient joindre Eudamidas, se mit à leur tête et partit. Arrivé à Thèbes, il campa près du gymnase situé hors de la ville. La division régnait alors parmi les Thébains ; leurs généraux, Isménias et Léontiade, se haïssaient, et chacun avait sa faction. Le premier, qui n'aimait pas Lacédémone, ne voyait point Phébidas; l'autre, au contraire, lui rendait des soins.

« Phébidas (lui dit-il un jour, sûr de son amitié), aujourd'hui même tu peux rendre le plus grand service à ta patrie. Suis-moi avec tes hoplites ; je t'introduirai dans la forteresse ; dès que tu en seras maître, crois Thèbes au pouvoir de Lacédémone et des nôtres qui vous sont tout dévoués. Une proclamation vient de défendre aux Thébains de marcher avec toi contre Olynthe ; mais exécute ce projet de concert avec nous, et bientôt nous te donnerons quantité d'hoplites et de cavaliers ; tu conduiras une belle armée à ton frère, et, tandis qu'il travaille à s'emparer d'Olynthe, tu auras ré-

duit Thèbes, ville beaucoup plus puissante qu'Olynthe. »

Ce discours séduisit Phébidas; il aimait mieux se signaler par un grand exploit que de conserver sa vie; mais il n'avait pas une grande réputation de jugement et de prudence.

Dès qu'il eut son consentement, Léontiade l'engagea à continuer sa marche comme il y était disposé. Quand il sera temps, ajouta-t-il, je reviendrai à toi, et je te servirai de guide. Le conseil était assemblé sous les portiques de la place publique, parce que les femmes célébraient dans la Cadmée la fête de Cérès; les rues étaient désertes, car c'était en été et sur le midi. Léontiade monte à cheval, ramène Phébidas et le conduit droit à la citadelle. Il y établit Phébidas et ses soldats, lui donne les clefs, avec défense de ne laisser entrer personne qu'avec une permission expresse, et il va trouver les sénateurs.

« Thébains, leur dit-il, ne soyez point effrayés de voir votre citadelle occupée par les Lacédémoniens ; ils vous annoncent qu'ils ne sont ennemis que de ceux qui désirent la guerre. Pour moi, en vertu de la loi qui permet au polémarque de s'assurer de quiconque commet des actions dignes de mort, je fais arrêter Isménias, comme cherchant à nous mettre en guerre. Lochages, et vous, soldats, levez-vous et saisissez-vous de la personne d'Isménias, et menez-le au lieu désigné. »

Ceux qui trempaient dans le complot s'approchent, obéissent, saisissent Isménias : les citoyens qui ne savaient rien, mais qui étaient du parti contraire à Léontiade, s'enfuirent de la ville dans la crainte d'être massacrés; quelques-uns s'étaient d'abord retirés chez eux ; mais, sur la nouvelle de l'emprisonnement d'Isménias, ils se réfugièrent à Athènes, au nombre de trois cents. Après la nomination d'un polémarque à la place d'Isménias, Léontiade partit pour Lacédémone. Il y trouva les éphores et le peuple très-indisposés contre Phébidas, qui n'avait pas suivi les ordres de la république. Agésilas dit qu'il méritait punition s'il avait causé quelque préjudice à Lacédémone; mais que, s'il l'avait servie, de pareils coups de main étaient tolérés par un ancien usage. Voici donc l'état de la question : la prise de la citadelle est-elle utile ou désavantageuse? Léontiade, se montrant alors, parla en ces termes :

« Lacédémoniens, dit-il, vous êtes convenus vous-mêmes

que les Thébains ne cherchaient qu'à vous nuire même avant les événements actuels. Vous avez vu qu'ils se sont toujours comportés en amis avec vos ennemis, en ennemis avec vos amis. N'ont-ils pas refusé de marcher contre vos adversaires les plus acharnés, contre le peuple d'Athènes, qui occupait le Pirée? N'ont-ils pas attaqué les Phocéens, parce qu'ils les voyaient bien intentionnés pour vous? Ils ont même fait alliance avec Olynthe, parce qu'ils savaient que vous lui déclariez la guerre. Vous vous attendiez toujours au moment où l'on dirait qu'ils s'étaient soumis de force la Béotie. A présent, vous n'avez plus à redouter Thèbes: afin qu'elle vous fournisse ce que vous exigerez d'elle, une simple scytale vous suffira, pourvu toutefois que vous soyez aussi attentifs à nous soutenir que nous l'avons été à ménager vos intérêts. »

Ce discours entendu, l'assemblée arrêta que l'on garderait la citadelle puisqu'elle était prise, et qu'on ferait le procès à Isménias; en sorte qu'on envoya trois juges de Lacédémone, avec un de chaque ville alliée, grande ou petite. Les juges siégent : on accuse Isménias d'avoir favorisé les Barbares au préjudice des Grecs, contracté étroite alliance avec le roi de Perse, partagé son or; enfin, de s'être, avec Androclidas, montré le principal auteur des troubles de toute la Grèce.

Isménias se défendit contre toutes ces accusations, mais il ne put prouver qu'il ne nourrissait point de grands et coupables desseins. On le condamna à mort : il subit son jugement. Les partisans de Léontiade, devenus maîtres de Thèbes, faisaient pour les Lacédémoniens plus encore qu'on ne leur commandait.

Assurés de leur conquête, les Lacédémoniens s'occupèrent avec plus d'ardeur de la guerre d'Olynthe. Ils firent partir Téleutias en qualité d'harmoste, l'autorisant à une conscription de dix mille hommes. La scytale envoyée aux villes alliées leur ordonnait de suivre Téleutias, conformément au décret ratifié par les alliés. Il n'était pas ingrat envers ceux qui le servaient; on le suivit donc volontiers. Les Thébains lui envoyèrent, parce qu'il était frère d'Agésilas, des hoplites et des cavaliers. Il marchait à petites journées, autant pour grossir son armée que pour empêcher toute hostilité en pays amis. Il dépêcha aussi vers Amyntas; il lui conseillait de lever des troupes, et d'engager, à force d'argent, les

rois voisins dans sa défense, s'il voulait recouvrer ses États. Il envoya même vers Derdas, gouverneur d'Élymée, pour lui représenter que les Olynthiens, après avoir soumis la partie la plus considérable de la Macédoine, ne négligeraient pas la plus petite, si l'on ne réprimait leur insolence.

En suivant ce plan, il arrive avec de grandes forces sur les terres de leurs alliés ; il entre dans Potidée, et de là, avec ses troupes rangées en bataille, sur le territoire ennemi. En allant à Olynthe, il n'employait ni le fer ni le feu ; il pensait que ces ravages ralentiraient sa marche et nuiraient à sa retraite : il se proposait, lorsqu'il s'éloignerait d'Olynthe, de couper les arbres et de s'en former une barrière, si l'on voulait fondre sur son arrière-garde.

A dix stades au plus de la ville il fit halte : en s'avançant vers les portes par où sortait l'ennemi, il se trouvait à la tête de l'aile gauche, il y resta. Les alliés occupaient l'aile droite avec la cavalerie de Thèbes, de Lacédémone et de Macédoine. Il retint près de lui Derdas, avec ses cavaliers, au nombre d'environ quatre cents, autant parce qu'il estimait sa cavalerie que par honneur pour Derdas, qu'il voulait vivement intéresser à cette expédition.

Les ennemis s'étaient rangés près des murs : leur cavalerie, étroitement serrée, charge celle de Sparte et de Béotie, renverse de dessus son cheval Polycharme, hipparque lacédémonien, le foule à terre, le couvre de blessures, le tue, lui et d'autres braves encore, et met en déroute la cavalerie de l'aile droite. A la vue de ces cavaliers en fuite, l'infanterie pliait déjà ; la bataille était perdue, si Derdas et ses cavaliers n'eussent poussé droit aux portes d'Olynthe, suivis de Téleutias et de ses troupes bien rangées. La cavalerie olynthienne, pénétrant son dessein et craignant d'être coupée, rebroussa chemin en grande diligence ; alors Derdas en tua plusieurs. Mais l'infanterie olynthienne rentra dans la ville sans grande perte, parce qu'elle était près des murs. Téleutias, vainqueur, dressa un trophée, et se retira en coupant des arbres. Comme l'hiver approchait, il licencia les troupes de Macédoine et celles de Derdas. Les Olynthiens continuèrent d'infester les villes alliées de Sparte, leur prirent du butin et leur tuèrent des hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

A l'entrée du printemps, environ six cents cavaliers olynthiens étaient accourus sur le midi dans les campagnes d'Apollonie, qu'ils ravageaient çà et là. Le hasard avait amené, le même jour, Derdas et sa cavalerie; il dînait dans Apollonie. Il voit ce ravage, tient ses chevaux tout prêts, ses cavaliers armés, et ne fait d'abord aucun mouvement; mais, voyant que les Olynthiens accouraient insolemment jusque dans le faubourg et aux portes mêmes de la ville, il sortit à la tête de ses cavaliers en bon ordre. A sa vue, ils fuient. Derdas les poursuit dans leur déroute l'espace de quatre-vingt-dix stades; il frappe sans relâche, et ne s'arrête que lorsqu'il les a poussés sous les murailles d'Olynthe. Dans cette action, l'ennemi perdit environ quatre-vingts cavaliers. Après cet échec, les Olynthiens, renfermés dans leurs murs, ne cultivaient qu'une très-petite portion de leurs terres.

La saison avançant, Téleutias se met en campagne, dans le dessein de couper les arbres encore sur pied et de ruiner les moissons. Les Olynthiens traversent la rivière qui passe près de la ville, et s'approchent doucement de son camp. Irrité de leur audace, il ordonne à Tlémonide, commandant des peltastes, de courir sur eux. A la vue de ces troupes, les Olynthiens rebroussent chemin, se retirent au pas, et repassent le fleuve, suivis de ces peltastes, qui, croyant poursuivre intrépidement des fuyards, traversent aussi le fleuve. Les cavaliers olynthiens, persuadés qu'ils auront facilement raison des ennemis qui avaient passé le fleuve, se retournent, les chargent, tuent Tlémonide et plus de cent autres avec lui.

Cet échec met Téleutias hors de lui-même; il s'avance avec ses hoplites, commande aux peltastes et aux cavaliers de donner de toutes leurs forces. Pour s'être inconsidérément approchés des murs, ces derniers se retirèrent fort maltraités. Quant aux hoplites, accablés de traits lancés du haut des tours, ils faisaient retraite en désordre et parant les traits. La cavalerie olynthienne revint alors à la charge, suivie de peltastes et d'hoplites qui tombèrent sur la phalange rompue. Téleutias périt en combattant : bientôt les Lacédémoniens fuirent, les uns à Spartole, les autres à Acanthe, d'autres à Apollonie, la plupart à Potidée. L'ennemi s'étant

partagé pour les suivre, il se fit un horrible carnage : on moissonna la fleur de l'armée.

De telles catastrophes donnent une grande leçon aux hommes : elles leur apprennent que l'on ne doit point châtier même des esclaves dans l'accès de la colère, parce que bien souvent alors on se fait plus de mal à soi que l'on n'en fait à autrui. Mais en guerre, c'est une faute inexcusable de prendre conseil de son ressentiment. La colère ne voit rien, au lieu que la raison ne songe pas moins à éviter les revers qu'à en infliger à l'ennemi.

Les Lacédémoniens, instruits de cette défaite, résolurent d'envoyer une armée formidable, tant pour réprimer l'insolence des vainqueurs que pour conserver leurs premiers avantages. La résolution prise, ils confèrent le commandement au roi Agésipolis, et lui adjoignent trente Spartiates, comme ils avaient fait pour Agésilas en Asie. Il fut suivi de plusieurs braves volontaires des campagnes, d'étrangers appelés *Trophimes*, de bâtards Spartiates, hommes beaux et dressés à l'excellente discipline de Sparte. Je ne parle ni des volontaires des villes alliées, ni de la cavalerie thessalienne, jalouse d'être connue d'Agésipolis, ni enfin d'Amyntas ni de Derdas, qu'animait une nouvelle ardeur. Agésipolis, tout entier à son expédition, marchait vers Olynthe.

Cependant la ville de Phlionte, ayant mérité les éloges de ce prince pour s'être empressée de lui fournir une grande somme d'argent, s'imagina qu'en son absence Agésilas ne la viendrait point attaquer, et que les deux rois ne sortiraient pas en même temps de Lacédémone : elle maltraita donc les bannis. Ceux-ci demandaient que l'on jugeât leurs contestations devant un tribunal impartial : on les contraignait de plaider dans la ville même. Ils demandaient en vain ce qu'était la justice là où les mêmes hommes étaient juges et parties; personne ne les écoutait.

Les bannis allèrent à Lacédémone se plaindre de leurs concitoyens, accompagnés de quelques Phliontins, qui attestèrent que la conduite qu'on tenait à l'égard des bannis était généralement improuvée. Phlionte irritée condamna à l'amende ceux qui sans mission étaient allés à Sparte. Ceux-ci n'osaient plus retourner chez eux : ils firent entendre que ceux qui les condamnaient étaient les mêmes hommes qui les avaient chassés et avaient fermé leurs portes aux Lacé-

démoniens; les mêmes qui avaient acheté leurs biens et qui les retenaient par la violence; les mêmes qui avaient fait punir leur voyage d'une amende, pour que désormais personne n'osât plus venir dénoncer ce qui se passait dans la ville.

Toutes ces injustices étaient évidentes. Les éphores ordonnèrent une levée qui ne déplut pas à Agésilas : car Archidamus, son père, était uni par les liens de l'hospitalité avec Podanémus et les autres bannis. Quant à lui, il était intime ami de Proclès, fils d'Hipponicus.

Les sacrifices du départ achevés, il partit sans délai, et rencontra sur sa route de nombreuses députations, qui lui offrirent de l'argent pour qu'il n'allât pas plus avant. Sa réponse fut qu'il ne se mettait pas en campagne pour commettre des injustices, mais pour secourir ceux qui en éprouvaient. Comme ils offraient enfin de souscrire à toutes ses volontés, pourvu qu'il n'entrât pas sur leur territoire, il leur répliqua qu'il ne croyait point aux discours de gens artificieux, qu'il exigeait un gage moins équivoque. « Lequel ? lui demandèrent-ils. — Celui que vous avez déjà donné sans vous en repentir. » Par ce mot, il entendait leur forteresse. Sur leur refus, il entra dans le pays, environna la ville d'un mur, et les assiégea.

On murmurait dans son camp de ce que, pour un petit nombre d'hommes, Lacédémone s'exposait à l'inimitié de plus de cinq mille individus; et pour rendre ce fait notoire, les Phliasiens tenaient leur assemblée hors du lieu accoutumé, sous les yeux des assiégeants. Voici comment Agésilas sut parer à ce reproche.

Toutes les fois que des parents ou amis de bannis passaient dans son camp, il ordonnait à ses soldats de leur servir un repas en commun, à la façon des Lacédémoniens, de fournir le nécessaire à ceux qui voudraient prendre part aux exercices, même de leur procurer à tous des armes, et de ne point hésiter à se prêter entre eux de l'argent pour de pareilles acquisitions. En se conformant à ses conseils, ils eurent plus de mille hommes robustes, bien disciplinés et bien armés; en sorte qu'ils finissaient par avouer que de tels soldats leur étaient nécessaires.

Tandis qu'Agésilas s'occupait de ce siége, Agésipolis vint de la Macédoine camper devant Olynthe. Comme personne

ne paraissait, il acheva de ruiner tout ce qui restait: puis, passant sur les terres alliées des Olynthiens, il y détruisit leurs moissons et prit Torone d'assaut. C'était dans les grandes chaleurs de l'été : une fièvre brûlante le saisit. Tout récemment il avait visité le temple de Bacchus dans Aphyte; il lui prit envie d'en revoir les bocages touffus et les ondes fraîches et limpides. Il y fut porté encore vivant; mais, le septième jour de sa fièvre, il mourut hors du temple. Il fut embaumé dans du miel et porté à Sparte, où il reçut une sépulture royale.

Agésilas apprend cette nouvelle: loin de s'en réjouir, ainsi qu'on se l'imaginerait, comme délivré d'un rival, il le pleura au contraire; il regretta sa société, car les deux rois vivent ensemble quand ils sont à Sparte. Agésipolis savait tenir avec son collègue des conversations de jeune homme, lui parlait de chasse, de chevaux et d'amour; et, quand ils logeaient sous la même tente, le traitait avec le respect qu'on doit à son ancien. Les Lacédémoniens lui donnèrent pour successeur à Olynthe l'harmoste Polybiade.

Déjà s'était écoulé le temps pour lequel on avait dit Phlionte approvisionnée; mais la sobriété a un tel avantage sur l'intempérance, que lorsque les Phliasiens eurent décrété la demi-ration, décret qui fut observé, ils se virent deux fois plus de provisions qu'on n'eût osé l'espérer. La hardiesse n'a pas moins d'avantage sur la pusillanimité. Un des principaux citoyens, nommé Delphion, secondé de trois cents Phliasiens, eut assez de force et pour réduire les habitants qui voulaient capituler, et pour jeter dans les fers ceux dont il se défiait : il contraignait le peuple à monter la garde; et, pour s'assurer de sa fidélité, il surveillait l'exactitude du service. Souvent même il faisait des sorties avec sa troupe; et tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il repoussait les assiégeants des tranchées qui environnaient la ville.

Cependant les trois cents, après une exacte recherche, ne trouvant plus de vivres pour la ville, députent vers Agésilas, le prient d'accorder une trêve pour aller à Lacédémone; ils lui disent qu'ils ont résolu de laisser leur ville à la discrétion du conseil de Lacédémone. Irrité de ce qu'on ne traite point avec lui, Agésilas accorde la trêve; mais il envoie des courriers à ses amis, et, par leur entremise, l'af-

faire des Phliontins lui est renvoyée. Aussitôt il double les gardes, afin que personne ne sorte de la ville : néanmoins Delphion et un de ses esclaves flétri de stigmates se sauvent de nuit, après avoir pris des armes à plusieurs assiégeants.

Les députés revenus de Sparte annoncent à Agésilas que le conseil lui laisse plein pouvoir sur l'affaire de Phlionte. Il charge cinquante bannis et cinquante citoyens de la ville de juger premièrement qui aurait la vie sauve, et qui méritait de la perdre; de faire ensuite des lois d'après lesquelles ils se gouverneraient. En attendant l'exécution de ces dispositions, il laissa une garnison et de quoi l'entretenir pendant six mois. Ces mesures prises, il congédia les troupes alliées et ramena les siennes à Sparte. Telle fut l'issue du siége de Phlionte, après vingt mois de durée.

Cependant Polybiade réduisait les Olynthiens à une famine extrême. Ils ne recevaient point de blé par terre; il ne leur en arrivait point par mer. Ils envoyèrent à Lacédémone demander la paix : leurs députés, investis d'un pouvoir illimité, la firent aux conditions qu'Olynthe aurait pour amis ou ennemis les amis ou ennemis de Lacédémone, et qu'alliée fidèle elle marcherait sous les drapeaux de cette république. Après avoir prêté serment de fidélité, ils retournèrent à Olynthe.

L'heureuse Lacédémone voyait les Thébains et les Béotiens entièrement soumis, les Corinthiens devenus alliés sûrs, Argos abattue et ne pouvant plus prétexter les mois sacrés, Athènes abandonnée : elle avait châtié ceux de ses alliés qui lui étaient peu fidèles; son empire semblait assis sur une base aussi glorieuse qu'inébranlable.

CHAPITRE IV

On pourrait citer, en parlant des Grecs et des Barbares, quantité de faits de ce temps-là qui prouveraient que les dieux ont l'œil ouvert sur les impies et sur les méchants; mais disons, ce qui tient de plus près à notre sujet, que les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, invaincus jusqu'alors, furent punis par ceux-là seuls qu'ils opprimaient. Ce fut assez de sept bannis pour exterminer

tous les Thébains qui avaient introduit les Lacédémoniens dans la forteresse, ces mêmes Thébains qui avaient voulu l'asservissement de leur patrie pour en usurper la souveraineté. Je vais raconter cet événement.

Phyllidas, greffier d'Archias et des autres polémarques, homme fort estimé dans l'exercice de ses fonctions, et qui en apparence leur avait rendu de grands services, était allé à Athènes pour ses affaires. L'un des bannis, Mellon, qui le connaissait auparavant, l'aborde et s'informe des excès d'Archias et de Philippe : le trouvant plus que lui révolté de la situation de Thèbes, il convient avec lui, après des gages réciproques de fidélité, des moyens d'opérer une révolution. Mellon s'adjoint six autres bannis propres à seconder ses vues. Sans autres armes que des poignards, ils entrent la nuit sur le territoire de Thèbes, passent le lendemain dans un lieu solitaire, et vont aux portes de la ville comme des traînards revenant des travaux des champs. Ils entrent, et passent encore la nuit et le jour suivant chez un nommé Charon.

Les polémarques sortant de charge célébraient les Aphrodisies. Phyllidas était occupé d'affaires relatives à cette fête : depuis longtemps il leur avait promis de leur amener les plus belles et les premières femmes de la ville; il les assurait qu'il allait tenir parole. Ces hommes de plaisir attendaient la nuit dans une douce impatience. Après souper, échauffés par les vins qu'il les avait excités à boire, ils le pressent d'amener les courtisanes. Il sort, il amène Mellon et ses gens. Trois étaient travestis en maîtresses, les autres en servantes : il les conduit dans une chambre secrète du palais des polémarques; il rentre et annonce à Archias et à ses collègues que les femmes ne veulent point entrer qu'on n'ait éloigné les officiers. Les polémarques les congédient tous à l'instant : Phyllidas leur donne du vin et les envoie dans la chambre de l'un des officiers. Il introduit les courtisanes et donne à chacun la sienne. Or les conjurés étaient convenus qu'à l'instant où ils s'assiéraient, chacun se découvrirait et frapperait.

C'est ainsi que les polémarques moururent, au rapport de quelques-uns : d'autres racontent que Mellon et ses complices entrèrent comme des convives, et les tuèrent.

Phyllidas, accompagné de trois des conjurés, va ensuite

chez Léontiade. Il frappe à la porte, et dit qu'il veut lui donner un avis de la part des polémarques. Léontiade, qui venait de souper, se trouvait couché dans une chambre séparée ; près de lui était assise sa femme, qui filait de la laine. Plein de confiance dans Phyllidas, il fait ouvrir. Ils entrent, ils le poignardent, ils compriment par des menaces les cris de sa femme. Au sortir de là, ils ordonnent qu'on ferme les portes, en menaçant, s'ils les trouvent ouvertes, de tuer tous ceux de la maison. Ces mesures prises, Phyllidas va à la prison avec deux conjurés, et dit au geôlier qu'il lui amène un prisonnier de la part du polémarque. Le geôlier n'a pas plutôt ouvert qu'on le tue : les prisonniers, mis en liberté, sont pourvus d'armes enlevées du portique, et conduits près du tombeau d'Amphion, avec ordre d'y rester sous les armes.

Bientôt, par la voix des hérauts, on ordonne à tous les Thébains, soit hoplites ou cavaliers, de sortir ; on annonce que les tyrans sont morts. Tant que la nuit dura, la défiance retint les citoyens dans leurs maisons ; mais quand le jour les eut éclairés sur ce qui s'était passé, tous aussitôt, cavaliers, hoplites, accoururent avec leurs armes. Les exilés déjà rentrés dépêchèrent des cavaliers même aux deux stratéges qui gardaient les frontières de l'Attique, et qui d'avance connaissaient l'objet de la députation [1].

L'harmoste de la citadelle, informé de la proclamation de la nuit, envoya sur-le-champ à Thespies et à Platée demander du secours. La cavalerie thébaine, avertie de l'approche de ceux de Platée, vint à leur rencontre et en tua plus de vingt. Après cet exploit, on revint assiéger la forteresse avec les troupes arrivées en diligence des frontières athéniennes. La garnison, sentant sa faiblesse, voyant d'ailleurs et l'ardeur de tous les assiégeants et l'importance des prix proposés à ceux qui monteraient les premiers à l'assaut, fut saisie d'effroi, et déclara qu'elle quitterait la place, pourvu qu'on la laissât sortir avec la vie sauve et les armes ; ce qui lui fut accordé volontiers. Sur cette trêve garantie par la foi du serment, la garnison délogea. Cependant on saisit à la sortie tous ceux qu'on savait du parti contraire et on les tua. Grâce aux troupes athéniennes des frontières, quelques-uns échap-

[1] Il y a dans le texte une lacune qui ne permet pas de fixer nettement le sens de cette phrase.

périrent au massacre et se sauvèrent. Tous les enfants des morts, qui avaient une famille, furent pris et égorgés.

Sur ces nouvelles, les Lacédémoniens punirent de mort l'harmoste qui avait rendu la place sans attendre de secours, et ordonnèrent une levée contre les Thébains. Pour se dispenser de cette expédition, Agésilas représenta qu'il avait quarante ans de service ; qu'à cet âge les autres particuliers étaient exempts de service hors de la république, que les rois devaient jouir du même privilége. C'était par un autre motif qu'il restait à Sparte ; il savait que, s'il acceptait le commandement, ses concitoyens l'accuseraient d'avoir sacrifié la tranquillité publique à la cause des tyrans : il les laissa donc arbitres du parti qu'ils prendraient.

A l'instigation de ceux qu'on avait exilés après les massacres de Thèbes, les éphores envoyèrent Cléombrote, au fort de l'hiver : c'était sa première campagne. Comme Chabrias était posté sur la route d'Eleuthère avec les peltastes athéniens, Cléombrote monta par la voie de Platée ; ses peltastes s'avancèrent et trouvèrent le haut des montagnes défendu par ceux qu'on avait tirés des prisons de Thèbes. Ils étaient au nombre d'environ cent cinquante : les peltastes tuent tous ceux qui ne se sauvèrent pas. Quant à lui, il descend vers Platée, encore alliée de Lacédémone, vient à Thespies, de là s'avance à Cynocéphale, ville thébaine, où il campe seize jours ; puis revient à Thespies, où il laissa l'harmoste Sphodrias avec le tiers des troupes alliées. Il lui donna tout l'argent qu'il avait apporté de Sparte, avec ordre de solder en outre des troupes étrangères ; ce que Sphodrias exécuta.

Cléombrote ramena ses troupes à Lacédémone par Creusis, sans que l'on sût s'il y avait paix ou guerre avec les Thébains : il était bien entré sur leurs terres à main armée, mais il en était sorti en leur causant le moins de dommage possible. Au départ, souffla un vent impétueux que quelques-uns jugèrent un présage de l'avenir. En effet, entre autres désordres, comme Cléombrote avec son armée franchissait la montagne qui va de Creusis à la mer, ce vent précipita du haut en bas quantité d'ânes avec leurs charges, et emporta beaucoup d'armes qui se perdirent dans la mer. Beaucoup de guerriers, ne pouvant marcher, laissèrent çà et là, sur le faîte de la montagne, leurs boucliers renversés et remplis de

pierres. Ce jour-là ils soupèrent comme ils purent à Égosthènes, ville du territoire de Mégare. Le lendemain ils vinrent reprendre leurs armes, et, licenciés par Cléombrote, ils s'en retournèrent chez eux.

Les Athéniens, considérant que Sparte était puissante, qu'elle avait terminé la guerre avec Corinthe, et que, pour ainsi dire, maîtresse des côtes de l'Attique, elle avait envahi Thèbes, furent saisis d'une telle épouvante, qu'ils firent le procès aux deux généraux qui avaient su la conspiration de Mellon contre Léontiade : l'un fut condamné à mort, l'autre à l'exil, pour n'avoir pas attendu son jugement.

Les Thébains, de leur côté, dans l'appréhension que tout le poids de la guerre ne tombât sur eux, s'avisèrent d'un stratagème. Sphodrias était harmoste de Thespies : ils lui persuadèrent à force d'argent, comme le bruit en courut, de fondre sur l'Attique, afin d'animer Athènes contre Lacédémone. Sphodrias gagné feint qu'il va s'emparer du Pirée qui n'est pas fermé, part de Thespies après avoir soupé de bonne heure ; il dit avec confiance à ses troupes qu'il arrivera avant le jour au Pirée ; mais le jour le surprit à Thria, et, au lieu de tenir son projet caché, il se détourna de son chemin pour enlever des troupeaux et piller des maisons. Quelques-uns de ceux qui l'avaient rencontré accoururent, de nuit, avertir les Athéniens de l'approche d'une grande armée. Bientôt les cavaliers et les hoplites se mettent sous les armes ; la ville est gardée.

Étymoclès, Aristolochus, Ocellus, députés de Sparte, se trouvaient par hasard à Athènes chez Callias, proxène de leur république. Les magistrats en sont informés ; ils les font arrêter comme complices du fait. Saisis d'effroi, ceux-ci représentent pour leur justification que, s'ils eussent connu le projet de surprendre le Pirée, ils n'eussent point porté la démence jusqu'à se livrer eux-mêmes renfermés dans la ville, surtout chez leur proxène, où on les avait aisément trouvés : « Athéniens, vous reconnaîtrez bientôt que la république de Sparte est aussi étrangère que nous à de telles menées ; bientôt, nous vous l'assurons, vous apprendrez que Sphodrias a été puni de mort. » On les juge non complices : ils sont congédiés. Les éphores rappellent Sphodrias, et, s'armant d'une feinte sévérité, lui intentent un procès capital. Celui-ci craignit de comparaître, et, quoique coupable de con-

tumace, fut absous; jugement que trouvèrent inique bien des Lacédémoniens. Voici ce qui l'occasionna.

Sphodrias avait un fils nommé Cléonyme, le plus beau et le plus vertueux de la classe des enfants, qu'il venait de quitter: Archidamus, fils d'Agésilas, l'aimait. Les favoris de Cléombrote inclinaient pour l'absolution de Sphodrias, leur ami; mais ils redoutaient Agésilas, ses partisans et ceux qui restaient neutres; car on jugait le délit grave. Sphodrias dit donc à Cléonyme : « Mon fils, tu peux sauver ton père, si tu pries Archidamus de rendre Agésilas favorable à ma cause. » A ces mots, le jeune homme court avec confiance aborder Archidamus et le prie d'être le sauveur de son père.

Archidamus, voyant Cléonyme pleurer, mêlait ses pleurs à ceux de son jeune ami; et répondant à sa requête : « Sache, Cléonyme, que je n'oserais même regarder mon père en face : si je désire obtenir quelque chose dans la république, je m'adresse à tout autre qu'à mon père; cependant, puisque tu le veux, compte sur mon zèle et celui de mes amis pour te rendre content. » Il venait alors de la salle où les Spartiates prenaient en commun leurs repas; il se couche. Le lendemain, il se leva de grand matin, dans la crainte que son père ne sortît à son insu.

Il le voit prêt à sortir; il lui laisse donner audience d'abord aux citoyens, ensuite aux étrangers, puis à ceux de ses officiers qui désiraient lui parler. Enfin, comme Agésilas, de retour de l'Eurotas, entrait dans sa maison, Archidamus se présenta encore sans l'aborder : le lendemain il en fit autant. Agésilas se doutait bien du motif de ses allées et venues, mais il ne lui faisait pas de questions. Archidamus désirait, comme on peut le croire, voir Cléonyme; mais il ne l'osait pas sans avoir présenté la requête de son père. Les amis de Sphodrias, ne voyant plus venir Archidamus comme auparavant, appréhendaient fort qu'il n'eût été rebuté.

Archidamus enfin se hasarde d'aborder Agésilas : « Mon père, lui dit-il, Cléonyme veut que je te prie de sauver son père; s'il est possible, sauve-le, je t'en conjure. — Je te pardonne, répondit Agésilas; mais moi, comment serais-je excusable de ne pas condamner un homme qui a sacrifié l'intérêt général à sa cupidité? » Archidamus se retira sans répliquer, vaincu par une si juste réponse; mais de nouveau, ou de son propre mouvement ou par instigation, il

aborde son père : « Je sais, lui dit-il, que tu absoudrais Sphodrias s'il était innocent ; mais, s'il est coupable, pour l'amour de moi qu'il obtienne son pardon. — Soit, si cela se peut sans blesser l'honneur. » Sur cette réponse, il s'en alla le découragement dans l'âme.

Cependant un des amis de Sphodrias, conversant avec Étymoclès, lui tint ce langage : « Vous tous, amis d'Agésilas, vous condamnerez Sphodrias à mort ? — Nous ne ferons pas comme Agésilas, qui dit à tous ceux à qui il parle de cette affaire qu'on ne peut justifier Sphodrias, mais qu'il est bien dur de perdre un homme qui, enfant, adolescent, et dans l'âge de puberté, a toujours mené la conduite la plus honorable ; que la république a besoin de tels braves. »

Ce mot, rapporté à Cléonymè, lui rendit l'espérance. Il va trouver Archidamus : « Maintenant, lui dit-il, nous savons que tu t'occupes de nous ; apprends, Archidamus, que nous aussi nous n'épargnerons ni soins ni efforts pour que tu n'aies jamais à rougir de notre amitié. » Il lui tint parole : car il vécut en homme d'honneur ; et à Leuctres, où il combattit sous les yeux du roi avec le polémarque Dinon, après être tombé trois fois et s'être relevé, il périt en combattant au milieu des ennemis. Il est vrai que sa mort affligea vivement Archidamus ; mais, suivant sa promesse, loin de le déshonorer, il fut son ornement et sa gloire. Voilà comment Sphodrias fut absous.

Cependant les partisans des Béotiens représentaient au peuple d'Athènes qu'au lieu de punir Sphodrias, on avait approuvé son odieuse tentative. Les Athéniens fermèrent donc le Pirée, équipèrent une flotte et secoururent les Béotiens avec ardeur. Les Lacédémoniens, de leur côté, ordonnèrent une levée contre les Thébains ; et persuadés de la supériorité d'Agésilas sur Cléombrote, ils le prièrent d'accepter le commandement. Après avoir protesté de son obéissance aux volontés de son pays, il se disposa à partir ; mais il comprit qu'il était difficile d'entrer dans la Béotie, si l'on ne s'emparait du Cithéron. Sur la nouvelle que les Clétoriens, en guerre avec ceux d'Orchomène, avaient des mercenaires, il traite avec eux, et obtient que ces troupes lui soient accordées au besoin ; puis il sacrifie sous de favorables auspices. Avant de se rendre à Tégée, il envoie au commandant des troupes soldées par les Clétoriens la solde

d'un mois, en le priant de s'emparer du Cithéron. Il demande aux Orchoméniens suspension d'armes pendant la durée de l'expédition : si pendant son absence quelque ville faisait une tentative contre Sparte, ce serait contre elle qu'il marcherait avant tout, suivant la convention des alliés.

Après avoir franchi le Cithéron, il vint à Thespies, d'où il sortit pour entrer sur le territoire des Thébains : il trouva la plaine et les points les plus importants du pays retranchés et palissadés. Il campait tantôt ici, tantôt là ; et, partant après le dîner, il ravageait la partie orientale des palissades et des fossés qui lui faisaient face. Partout où il se montrait, les ennemis s'y portaient pour le repousser, sans sortir des retranchements. Un jour qu'il se retirait dans son camp, la cavalerie thébaine, n'étant pas aperçue, sortit à l'improviste de ses palissades par des sentiers détournés. Les peltastes ennemis s'en allaient souper et pliaient bagage : parmi leurs cavaliers, les uns montaient à cheval, les autres en descendaient à l'instant. Ils les chargent, tuent quantité de peltastes, quelques cavaliers, entre autres les Spartiates Cléon et Épilytide, le périèque Eudicus et quelques bannis d'Athènes, qui n'étaient pas encore remontés à cheval. Agésilas se retourne, avance avec ses hoplites : ses cavaliers, soutenus des hoplites qui servaient depuis dix ans, accourent contre les cavaliers thébains. Ceux-ci, semblables à des hommes qui auraient un peu trop bu à l'heure de midi, se laissaient approcher tant que les javelines se lançaient à coups perdus, puis se retiraient : à cette manœuvre, ils perdirent douze hommes.

Agésilas, considérant que l'ennemi, ainsi que lui, se montrait ordinairement après dîner, sacrifie dès le point du jour, marche en diligence, et, par des lieux solitaires, pénètre jusqu'aux retranchements, d'où il met tout à feu et à sang jusqu'aux portes de Thèbes. Après cet exploit, il se retira à Thespies, et, l'ayant fortifiée, y laissa l'harmoste Phébidas ; puis repassant le mont Cithéron, il revint à Mégare, où il licencia les alliés, et ramena son armée à Sparte.

Phébidas, ensuite, tantôt envoyait des coureurs piller les Thébains et leur faire des prisonniers, tantôt ravageait lui-même leur territoire. Par représailles, les Thébains avancent avec toutes leurs forces vers Thespies. Ils entrent sur

le territoire : Phébidas les presse avec ses peltastes et les empêche de se disperser ; au point que, regrettant amèrement leur invasion, ils se retirent plus tôt qu'ils ne l'avaient projeté : les muletiers, dans leur fuite, déchargeaient même le butin, tant l'armée était saisie d'épouvante.

Phébidas, enhardi, serrait de près l'ennemi, ayant avec lui ses peltastes, et commandant aux hoplites de suivre en bataille rangée. Il se flattait de la victoire, parce qu'il combattait lui-même vaillamment, qu'il exhortait ses troupes à une poursuite vigoureuse, et que d'ailleurs il avait ordonné aux hoplites thespiens de fortifier l'infanterie légère. Mais les cavaliers thébains, ayant rencontré dans leur retraite un bois, furent contraints de se rallier et de faire face à l'ennemi. Les peltastes de Phébidas les plus avancés, se voyant en petit nombre, revinrent tout épouvantés sur leurs pas : ce qui décida la cavalerie thébaine à charger. Phébidas périt en combattant avec deux ou trois des siens. Les troupes mercenaires se débandèrent ; elles arrivèrent près des hoplites thespiens. Ceux-ci prirent aussi la fuite, eux qui auparavant prétendaient ne point céder aux Thébains ; on les poursuivait avec peu de vigueur, parce qu'il était déjà tard. Les Thespiens perdaient peu de monde ; mais ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent rentrés dans leurs murs.

Les affaires des Thébains reprirent dès lors une nouvelle face ; ils marchèrent contre Thespies et contre les villes voisines. Comme on avait introduit dans toutes le régime aristocratique, le peuple émigrait à Thèbes ; en sorte que, dans ces villes aussi, les amis de Sparte avaient fort à souffrir. Cependant les Lacédémoniens envoyèrent par mer un polémarque avec une division à Thespies, pour garder la place. Le printemps venu, les éphores font une nouvelle levée contre les Thébains, et, comme auparavant, prient Agésilas de prendre le commandement. Ce général, qui jugeait bon de suivre le même plan, avant d'offrir les sacrifices du départ, intime au polémarque de Thespies l'ordre de s'emparer des hauteurs qui dominent le chemin du Cithéron, et de les garder jusqu'à son arrivée.

Agésilas, les ayant franchies, se rendit à Platée, feignit d'aller encore à Thespies, et manda qu'on y rassemblât des approvisionnements, et que les députés l'y attendissent ; de manière que les Thébains campèrent avec toutes leurs forces

en avant de Thespies. Mais, le lendemain, Agésilas, ayant sacrifié, partit avant le jour, prit la route d'Érythre, et, faisant le chemin de deux journées en une seule, il passa le retranchement de Scole avant que les Thébains eussent franchi le poste qu'il avait occupé lors de sa première expédition. De là, il alla ravager la partie orientale de Thèbes jusqu'aux frontières de Tanagre, où dominait la faction d'Hypatodore, partisan de Lacédémone; puis il revint sur ses pas, laissant Tanagre à sa gauche.

Les Thébains survinrent et se rangèrent en bataille à la *Poitrine de la vieille*, ayant à dos des fossés et des palis-ades : le passage étant étroit et de difficile accès, ils croyaient avantageux d'y courir les hasards d'un combat. Agésilas les devine, et, au lieu de marcher droit à eux, tourne brusquement et marche vers la ville. Craignant pour leur place, qui se trouvait dégarnie, ils abandonnèrent leur position retranchée et accoururent vers Thèbes par la voie Potnie, qui était la plus sûre. Idée heureuse dans Agésilas, d'avoir forcé l'ennemi à une retraite précipitée en le tournant sur ses derrières! Quelques polémarques, suivis de leurs mores, ne laissèrent pas de harceler les Thébains dans leur marche. Ceux-ci, du haut des tertres, lançaient des traits, dont l'un blessa mortellement le polémarque Alypète; mais ils se virent bientôt débusqués de ces tertres : les Scirites et quelques cavaliers y montent, et chargent les traînards qui rentraient dans la ville. Arrivés près de leurs murs, les Thébains font face; en sorte que les Scirites, à leur tour, se retirent plus vite qu'au pas, mais sans perdre aucun homme : les Thébains néanmoins, qui les avaient délogés, dressèrent un trophée.

La nuit approchant, Agésilas s'en alla camper à ce lieu même, et, le lendemain, reprit le chemin de Thespies. Les peltastes soldés des Thébains le suivaient hardiment, appelant à grands cris Chabrias, qui restait en arrière. Les cavaliers olynthiens, dès lors alliés de Sparte, se retournèrent, et repoussèrent ces peltastes vers une montagne, aussi vivement qu'ils avaient été poursuivis. Ils en tuaient un grand nombre, attendu que sur un coteau d'une pente douce il n'est pas difficile à des cavaliers d'atteindre des fantassins.

Agésilas, arrivé à Thespies, y trouva les citoyens divisés. Ceux qui tenaient pour Lacédémone voulaient égorger leurs

adversaires, parmi lesquels se trouvait Mellon. Loin de favoriser la discorde, il les réconcilia, les contraignit de se jurer amitié, puis reprit le chemin du Cithéron à Mégare, d'où il licencia les alliés et ramena ses troupes à Sparte.

Cependant les Thébains, qui depuis deux ans n'avaient rien recueilli de leurs terres, pressés par la disette, envoyèrent deux galères à Pagase pour acheter du blé jusqu'à la somme de dix talents; mais le Lacédémonien Alcétas, qui gardait Orée, avait appareillé secrètement trois galères tandis que l'achat se négociait. Il s'empara, à leur retour, des trirèmes et du blé, fit prisonniers les hommes qui montaient ces trirèmes, au nombre de trois cents pour le moins, et les enferma dans la forteresse qu'il habitait; mais, étant descendu pour voir un jeune et bel Oréen, son inséparable ami, les prisonniers, qui remarquèrent sa négligence, se saisirent de la place et soulevèrent la ville; en sorte que les Thébains firent venir aisément leur blé.

Au printemps suivant, une maladie retenait Agésilas au lit. Revenu de Thèbes à Mégare avec son armée, il montait, un jour, du temple de Vénus au Prytanée: une de ses veines se rompit, et le sang s'infiltra dans la jambe saine. Cette jambe venant à s'enfler avec des douleurs insupportables, un médecin de Syracuse lui ouvrit, près de la cheville du pied, une veine d'où le sang se perdait jour et nuit; et, quoi que l'on fît, on ne put arrêter l'hémorrhagie, qui ne cessa qu'à la suite d'un évanouissement. Dans cet état, on le transporta à Lacédémone, où il fut malade le reste de l'été et tout l'hiver.

Au printemps, nouvelle expédition contre les Thébains; le commandement en est confié à Cléombrote. Arrivé au mont Cithéron, il envoie ses peltastes s'emparer des hauteurs qui dominent la route; mais quelques Thébains et Athéniens, qui les avaient prévenus, les laissèrent monter, et, les voyant près d'eux, sortirent d'embuscade, les poursuivirent, et en tuèrent près de quarante. Désespérant, après cet échec, de franchir les hauteurs, il ramena ses troupes et les licencia.

Mais les alliés assemblés à Lacédémone, représentèrent qu'on les ruinait en traînant la guerre en longueur; qu'ils pouvaient équiper une flotte plus puissante que celle des Athéniens, prendre leur ville par la famine, et avec cette flotte armée transporter des troupes qui harcèleraient les

Thébains, ou du côté de la Phocide, s'ils le voulaient, ou du côté de Creüsis. Sur cet avis, on équipe soixante galères sous le commandement de Pollis. Ce que les auteurs de la proposition avaient prévu arriva : Athènes fut bloquée; car les vaisseaux qui portaient les vivres, parvenus à Géreste, ne pouvaient plus doubler le cap à cause de la flotte de Sparte, qui se tenait à Égine, à Andros et à Céos. Les Athéniens, voyant leur détresse, mirent eux-mêmes à la voile sous la conduite de Chabrias, qui livra bataille à Pollis et le défit. Ainsi le blé revint dans Athènes.

Comme les Lacédémoniens se disposaient à passer en Béotie, les Thébains prièrent ceux d'Athènes de courir les côtes du Péloponèse, persuadés qu'en prenant ce parti il serait impossible aux Lacédémoniens de défendre en même temps leur territoire, celui de leurs alliés du Péloponèse, et de faire passer en Béotie des forces redoutables.

Les Athéniens, irrités de l'entreprise de Sphodrias, envoyèrent promptement soixante voiles sur les côtes du Péloponèse; le commandement en fut déféré à Timothée. Le territoire de Thèbes n'ayant essuyé aucune irruption, ni pendant l'expédition de Cléombrote, ni durant le trajet de Timothée, les Thébains assaillirent vivement plusieurs places voisines qu'ils reprirent. Timothée, de son côté, n'eut qu'à se montrer, et aussitôt il prit Corcyre, sans asservir ni bannir personne, sans rien changer à sa constitution : ce qui lui mérita les sympathies des villes de ce pays-là.

Cependant les Lacédémoniens équipèrent une nouvelle flotte sous le commandement de Nicoloque, homme audacieux, qui n'eut pas plutôt vu l'ennemi que, sans attendre les six vaisseaux d'Ambracie, il livra bataille à Timothée avec cinquante-cinq vaisseaux : celui-ci en avait soixante. La victoire se déclara pour Timothée, qui dressa un trophée à Alyzia, où il mit sa flotte à sec pour la radouber. Nicoloque, renforcé de six galères, y fit voile, et, voyant que l'ennemi ne sortait pas du port, dressa aussi un trophée dans les îles voisines. Enfin Timothée, ayant radoubé ses vaisseaux et augmenté sa flotte de celle de Corcyre, eut plus de soixante-dix voiles, il reprit l'empire de la mer; mais, comme cet armement exigeait de fortes dépenses, il pria les Athéniens de lui envoyer de l'argent.

LIVRE VI

CHAPITRE PREMIER.

Tandis que ces choses se passaient entre Athènes et Lacédémone, les Thébains, après avoir assujetti toutes les villes de la Béotie, marchaient contre la Phocide. Les Phocéens députèrent donc à Sparte, pour déclarer que, faute de secours, ils se verraient forcés de composer avec les Thébains : on leur envoya, par mer, le roi Cléombrote, avec quatre mores et le contingent des alliés.

A peu près dans le même temps, vint aussi de Thessalie à Sparte Polydamas de Pharsale. Estimé dans toute la Thessalie, il jouissait encore, dans sa république, d'une telle réputation d'honneur et de vertu, que les Pharsaliens, déchirés par des factions, lui avaient confié et la garde de leur forteresse et la perception des revenus publics, pour qu'il les employât, selon les lois, aux frais des sacrifices et aux autres besoins de l'État : aussi de ces deniers Polydamas entretenait la garnison du château et pourvoyait aux autres dépenses, dont il rendait compte tous les ans. Les fonds publics venaient-ils à manquer, il prenait sur les siens, dont il se remboursait quand les recettes devenaient surabondantes. Au reste, il était, selon la coutume des Thessaliens, magnifique et hospitalier. Voici la harangue qu'il prononça dans le conseil de Lacédémone :

« Lacédémoniens, j'appartiens à une famille de temps immémorial amie de votre république, et qui vous a rendu d'importants services ; je puis donc recourir à vous dans des circonstances difficiles, et vous avertir des orages qui, de la Thessalie, menaceraient Lacédémone. Jason est assez puissant et célèbre pour que son nom ait frappé vos oreilles.

Après avoir conclu une trêve avec moi, il est venu me trouver.

« Polydamas, m'a-t-il dit, je puis conquérir Pharsale; juges-en par toi-même. Les grandes villes de la Thessalie sont mes alliées; je me les suis soumises lorsque tu me faisais la guerre de concert avec elles. J'ai, comme tu sais, environ six mille mercenaires étrangers, supérieurs, je crois, aux forces de toute autre république; je pourrais tirer d'ailleurs un pareil nombre : mais les armées des villes se composent d'hommes avancés en âge ou encore au-dessous de l'âge viril. Dans la plupart des cités, peu d'hommes se fortifient le corps par la gymnastique; au lieu que dans mes troupes je n'ai point de guerrier qui ne soit capable des mêmes travaux que moi : et Jason lui-même, car, Lacédémonieus, il faut vous dire la vérité, n'est pas moins actif que robuste; tous les jours il exerce ses troupes, sans cesse à leur tête, soit dans les gymnases, soit dans les combats.

« Les soldats qu'il juge mous et faibles sont réformés : il gratifie de double, triple et même quadruple paye, et d'autres présents encore, ceux qu'il voit infatigables et bravant les périls : malades, il les soigne; morts, il honore leurs cendres : aussi tous les guerriers à sa solde savent-ils qu'avec de la bravoure ils seront comblés de gloire et de biens. Il me fit observer, ce que je savais, qu'il avait sous sa domination les Maraces, les Dolopes, et Alcétas, chef de l'Epire. Avec ces avantages, ajouta-t-il, me serait-il difficile de vous assujettir?

« Mais qu'attends-tu, me dira quelqu'un qui me connaîtrait mal? pourquoi ne marches-tu pas sur-le-champ contre les Pharsaliens? C'est que j'aime mieux vous gagner par la douceur que vous réduire par la force. Réduits par la force, vous nous ferez tout le mal possible, et moi je n'aurai en vue que votre affaiblissement ; mais si je vous attache à moi par la persuasion, il est clair que nous chercherons de notre mieux à nous accroître les uns les autres.

« Je sais, Polydamas, que ta patrie t'investit de sa confiance; obtiens-moi son affection, et je te constitue le plus puissant des Grecs après moi : apprends sur quoi je fonde ma promesse, et ne te fie point à mes paroles, à moins que ta raison ne t'en démontre la vérité.

« Une fois maître de Pharsale et des villes qui en dé-

pendent, n'est-il pas évident que je me verrai bientôt chef de toute la Thessalie, et que j'aurai alors sous mes ordres six mille cavaliers et plus de dix mille hoplites ? Que ces troupes, aussi robustes que braves, soient bien dirigées, les Thessaliens alors ne se laisseront dominer par aucun peuple.

« La Thessalie est un vaste pays ; lorsqu'elle agit sous un chef unique, tous les peuples circonvoisins lui obéissent ; et, comme ils sont presque tous gens de trait, il est probable que nous l'emporterons aussi par le nombre des peltastes.

« J'ai pour alliés les Béotiens et tous les peuples en guerre avec Lacédémone : ils seront prêts à me suivre, pourvu que je les affranchisse du joug de cette république. Athènes, je ne l'ignore pas, ferait tout pour contracter alliance avec moi ; mais moi je serais peu jaloux de son amitié, parce qu'à mon avis nous acquerrons l'empire sur mer plus facilement encore que sur terre.

« Examine si sur ce point je raisonne encore juste. Disposant de la Macédoine, d'où Athènes tire ses bois de construction, il dépend de nous d'équiper beaucoup plus de vaisseaux que cette république. Aurait-elle plus d'hommes pour les monter que nous, qui avons tant et de si habiles esclaves? Quant à la nourriture des matelots, à qui est-elle plus facile, de nous à qui un territoire fertile permet de faire des exportations, ou des Athéniens qui manquent de grains, s'ils n'en achètent? Nos finances seront plus considérables, parce que nous tirons nos revenus, non de petites îles, mais d'un vaste continent qui nous environne, et dont les peuples payent tribut à la Thessalie, lorsqu'un seul chef la gouverne. Tu ne peux ignorer que ce ne sont pas les revenus des îles, mais ceux du continent qui rendent si opulent le grand roi : eh bien ! la conquête de ses États me coûtera moins encore que celle de la Grèce. Là, tous, à l'exception d'un seul, sont plus façonnés à la servitude qu'à la vaillance. Qui ne sait qu'avec une poignée d'hommes Cyrus et Agésilas firent trembler ce monarque sur son trône. »

« Je répondis à Jason que ce qu'il disait méritait notre attention, mais surtout que la proposition d'abandonner les Lacédémoniens, amis fidèles, dont nous n'avions pas à

nous plaindre, était embarrassante. Il loua ma réponse et me dit que mon caractère lui rendait mon amitié encore plus désirable. Il me permit donc de venir vous parler franchement et vous communiquer son dessein de marcher contre Pharsale, si elle ne se rendait de bonne grâce. Demande du secours aux Lacédémoniens, me disait-il : si tu les détermines à t'envoyer des troupes en état de me résister, le sort des armes décidera entre nous ; mais, si tu n'obtiens pas des secours suffisants, tu serais inexcusable d'exposer une patrie qui t'honore et où tu tiens le premier rang. Vous connaissez à présent le sujet de mon voyage; je vous dis, Lacédémoniens, ce que j'ai vu moi-même, ce que j'ai entendu dire à Jason ; et voici mon sentiment. Si vous envoyez des troupes que les Thessaliens et moi nous jugions en état de tenir tête à notre adversaire, il se verra abandonné de toutes les villes qui redoutent sa grandeur et sa puissance ; mais, si vous pensez que des néodamodes sous un chef ordinaire suffiraient, je vous conseille de vous tenir en repos. En effet, vous aurez à combattre et une puissance redoutable, et un général qui ne manque ni d'adresse pour tromper son ennemi, ni d'activité pour le prévenir, ni de courage pour le forcer ; un général qui sait user de la nuit comme du jour ; qui. lorsque le temps presse, fait céder au travail le besoin de manger ; qui, enfin, ne prend de repos que lorsqu'il est arrivé à son but et qu'il a terminé ses travaux.

« Il inspire à ses soldats les mêmes sentiments : se signalent-ils par une belle action qui leur a bien coûté, il comble leurs vœux ; et ils apprennent à son école que le plaisir est enfant du travail. Quant à lui, il est le plus sobre et le plus tempérant des hommes; jamais il ne donne à la volupté le temps nécessaire aux affaires. Délibérez donc, et dites-moi avec cette loyauté qui vous convient ce que vous pouvez et comptez faire. »

Ainsi parla Polydamas. Les Lacédémoniens différèrent leur réponse. Après avoir calculé, le lendemain et le surlendemain, ce qu'ils avaient de bataillons au dehors, ce qu'ils opposaient de troupes aux trirèmes athéniennes qui infestaient les côtes de Lacédémone, celles enfin qui faisaient la guerre à leurs voisins, ils répondirent que pour le présent ils ne pouvaient lui fournir des secours suffisants,

qu'il se retirât chez lui et pourvût le mieux possible à ses intérêts et à ceux de son pays.

Polydamas, après avoir loué leur franchise, s'en revint, pria Jason de ne pas le contraindre à la reddition d'une citadelle qu'il désirait conserver à ceux qui la lui avaient confiée, et lui livra ses enfants en otage, avec promesse d'amener ses concitoyens à une sincère alliance et de le faire proclamer chef de la Thessalie. On se donna des gages réciproques de fidélité ; la paix fut accordée aux Pharsaliens ; et sans réclamation Jason fut proclamé chef de la Thessalie. Il commande aussitôt à chaque ville de fournir son contingent de cavaliers et d'hoplites ; et bientôt il se vit plus de huit mille chevaux, tant de Thessaliens que d'alliés ; les hoplites ne montaient pas à moins de vingt mille. Quant aux peltastes, il pouvait en opposer au monde entier. Ce serait une longue entreprise de faire le dénombrement des villes thessaliennes. Il ordonna aussi à tous ses voisins de payer le tribut qui se levait sur eux du temps de Scopas. Voilà ce qui se passait dans la Thessalie. Revenons au récit que j'avais interrompu pour parler de Jason.

CHAPITRE II.

Les Lacédémoniens et leurs alliés s'étant rassemblés dans la Phocide, les Thébains se retirèrent dans leur pays, dont ils gardèrent les passages. Les Athéniens, voyant que tout ce qu'ils faisaient ne servait qu'à l'agrandissement de Thèbes, qui ne contribuait pas à l'entretien de la flotte, tandis qu'ils se ruinaient par d'énormes contributions, par les excursions d'Égine, par l'entretien des garnisons, voulurent mettre fin à cette guerre. Ils envoyèrent donc à Sparte des ambassadeurs qui conclurent la paix.

Deux de ces députés, d'après un décret du conseil, mirent aussitôt à la voile pour signifier à Timothée qu'il ramenât sa flotte, puisque la paix était conclue ; mais, en passant, il rétablit les bannis de Zacynthe dans leur île. Ceux de Zacynthe, irrités, envoyèrent à Lacédémone pour se plaindre de Timothée. Les Lacédémoniens, se croyant lésés, équipèrent une flotte composée d'environ soixante galères, que fournirent Lacédémone, Corinthe, Leucade, Ambracie,

l'Élide, Zacynthe, l'Achaïe, Epidaure, Trézène, Hermione et l'Halie. Mnasippe, chargé du commandement, reçut ordre d'attaquer Corcyre; c'était le principal objet de sa mission dans ces parages. Ils dépêchèrent pareillement en Sicile, pour représenter à Denys qu'il lui importait aussi que Corcyre ne fût pas sous la domination athénienne.

La flotte rassemblée, Mnasippe mit à la voile : il avait, sans les troupes qu'il amenait de Sparte, quinze cents mercenaires. Dès qu'il eut pris terre, il se rendit maître de l'île, et ravagea un pays très-bien cultivé, bien planté, orné de magnifiques bâtiments et de riches celliers répandus dans les campagnes. Les soldats, le croira-t-on, en vinrent à un tel raffinement de luxe, qu'ils ne voulaient plus boire que des vins parfumés. On fit un grand butin de bétail et d'esclaves.

Mnasippe campa ses troupes de terre sur une colline située aux frontières de l'île, à cinq stades de la ville : par là, il fermait les avenues à ceux qui eussent voulu entrer sur les terres des Corcyréens. Quant à ses vaisseaux, il les posta aux deux côtés de la ville, d'où il pouvait apercevoir de loin et empêcher l'arrivée de tout bâtiment. De plus, quand le mauvais temps ne l'en empêchait pas, il tenait des galères dans le port et assiégeait ainsi la ville. Ceux de Corcyre, qui ne recueillaient rien de leurs terres, parce qu'elles étaient occupées par l'ennemi, et qui, par mer, ne recevaient aucun soulagement, parce qu'une flotte puissante y faisait la loi, se trouvaient dans une grande disette. Ils envoient demander du secours aux Athéniens ; ils leur représentent que la perte de Corcyre les privera d'un grand bien et donnera de nouvelles forces à l'ennemi, puisque aucune autre ville après Athènes ne fournissait ni autant de vaisseaux, ni autant d'argent ; que de plus Corcyre est avantageusement située par rapport au golfe de Corinthe et aux villes qui avoisinent ce golfe ; qu'elle peut impunément ravager la Laconie ; qu'enfin elle domine l'Épire et le trajet de Sicile dans le Péloponèse.

Les Athéniens jugèrent ces observations dignes de la plus haute considération. Ils envoyèrent donc six cents peltastes sous le commandement de Stésiclès, en priant Alcétas de les faire passer avec lui dans les îles. Ils y abordèrent de nuit et entrèrent dans la place. On décréta ensuite un arme-

ment de soixante vaisseaux sous la conduite de Timothée. Comme ce général ne les trouvait pas au port d'Athènes, il vogua vers les îles, pour porter sa flotte au complet, persuadé que ce n'était pas une chose indifférente que d'assaillir imprudemment une flotte bien montée. Les Athéniens, estimant, au contraire, qu'il perdait un temps précieux pour la navigation, le destituèrent sans ménagement. Iphicrate, son successeur, était à peine nommé, qu'il équipa les vaisseaux en toute hâte, pressa le départ des triérarques, prit les vaisseaux qui côtoyaient l'Attique, entre autres *le Paralus* et *le Salaminien*, avec promesse, en cas de succès, d'en renvoyer une bonne partie ; de manière qu'il eut une flotte de soixante-dix voiles.

Cependant la famine désolait tellement les Corcyréens, que Mnasippe fit publier par ses hérauts, à cause du grand nombre de transfuges, qu'il les vendrait comme esclaves : comme ils n'en désertaient pas moins, il les renvoya à coups de fouet. Les citadins, de leur côté, fermaient les portes de la ville aux esclaves : il en mourut un grand nombre dans les champs. Mnasippe, jugeant par là qu'il serait bientôt maître de la place, traita les mercenaires d'une manière toute nouvelle, supprima la paye des uns, différa de deux mois celle des autres, quoiqu'il ne manquât pas de fonds, à ce que l'on disait : car, l'expédition étant maritime, la plupart des villes en fournissaient au lieu de combattants.

Les soldats mécontents montaient leur garde avec négligence, se répandaient çà et là dans la campagne : du haut des tours les gens de la ville s'en aperçurent, et, dans une sortie, tuèrent quelques hommes et firent des prisonniers. Mnasippe courut aux armes avec tout ce qu'il avait d'hoplites, enjoignant aux lochages et aux taxiarques de suivre avec les troupes soldées. Des lochages lui répondirent qu'on ne pouvait être obéi quand on ne payait pas : il frappa l'un d'un coup de bâton, l'autre d'un javelot. Alors ils sortent tous du camp avec un découragement et un dépit bien nuisibles au succès du combat. Mnasippe marche en bataille rangée, met les Corcyréens en fuite, les poursuit jusqu'aux portes de la ville. Ceux-ci, se voyant près des murs, se retournent, se portent sur des monticules formés par des tombeaux, et lancent des traits. Plusieurs sortirent par d'autres portes et prirent Mnasippe à dos et en flanc. Sa

phalange, sur huit de hauteur, était trop faible; il essaya donc d'opérer un mouvement de conversion: les Corcyréens, le voyant exécuter une manœuvre qui ressemblait à une retraite, poursuivirent ses soldats comme fuyards. Ceux-ci, ne pouvant achever en ordre le mouvement, prirent la fuite, eux et leurs voisins, parce que Mnasippe, ayant l'ennemi sur les bras, ne les pouvait secourir, et que d'ailleurs le nombre de ses gens diminuait à toute heure. Enfin les Corcyréens, rassemblant leurs forces, tombèrent tous ensemble sur Mnasippe et les siens, réduits à un petit nombre. Les citoyens, voyant ce qui se passait, sortirent de la ville, fondirent sur lui; dès qu'ils l'eurent tué, ils poursuivirent les troupes consternées. Ils eussent pris le camp et les retranchements, si, à la vue d'un amas de valets, d'esclaves, de marchands, qu'ils prirent pour des auxiliaires, ils ne fussent revenus sur leurs pas. Les Corcyréens dressèrent un trophée et accordèrent une trêve pour enlever les morts.

Depuis cette action, les assiégés reprirent courage, tandis que les Lacédémoniens étaient dans l'abattement; car, outre qu'on annonçait l'arrivée d'Iphicrate, les assiégés appareillaient réellement leurs vaisseaux. Le lieutenant de Mnasippe, Hyperménès, ayant donc rassemblé toute sa flotte et fait le tour de la tranchée, chargea d'esclaves et de bagage tous les vaisseaux de transport, et les renvoya, tandis qu'il restait pour garder la tranchée, avec les marins et les soldats échappés du combat; mais bientôt, saisis d'épouvante, ces derniers aussi remontent sur les trirèmes et mettent à la voile, laissant dans le camp quantité de blé, de vin, d'esclaves et de soldats malades, tant ils appréhendaient d'être surpris dans l'île par les Athéniens. Ils se sauvèrent à Leucade.

Cependant Iphicrate s'embarque et vogue en ordre de bataille, se préparant à un combat naval. Il avait ôté les grandes voiles: quant aux petites, il en faisait peu usage, même avec un vent favorable. Il voguait à force de rames, autant pour fortifier les corps de ses matelots que pour rendre ses galères agiles. Souvent aussi, dans les lieux où l'armée devait préparer le dîner ou le souper, il rangeait les vaisseaux de front et leur faisait prendre le large; puis il retournait les proues vers le point de départ, et, sur un signe de lui, les navires se dirigeaient à l'envi vers la terre; car c'était une

grande victoire de dîner les premiers, de se procurer les premiers et de l'eau et d'autres choses aussi nécessaires; de même que c'était un grand sujet de peine pour les derniers venus d'être mal partagés et contraints de remonter au premier signal. Les premiers faisaient tout à loisir, et les derniers précipitamment. Lorsque Iphicrate prenait ses repas sur une côte ennemie, il posait, comme cela devait être, des sentinelles en divers endroits, et faisait dresser les mâts des galères, afin que l'on observât. De ces mâts, les sentinelles découvraient souvent plus loin que celles de terre, quelque élevées qu'elles fussent. Soupait-il, ou prenait-il du repos, il n'allumait point de feu dans le camp, mais en avant du camp, pour voir sans être vu. Lorsque le temps était beau, il faisait voile aussitôt qu'il avait soupé. Avait-on un vent favorable, tout l'équipage reposait, ou chacun à son tour s'il fallait ramer. Le jour, il conduisait la flotte par des signaux, et la rangeait tantôt par files, tantôt en phalange. Par là, en même temps qu'ils voguaient, ils entraient bien exercés, bien appareillés, dans une mer qu'ils croyaient sous la domination ennemie. Souvent il dînait et soupait sur le rivage ennemi; mais comme il n'y demeurait qu'autant qu'il était nécessaire, il était parti avant qu'on pût l'atteindre, et il faisait toutes choses rapidement.

Il reçut la nouvelle de la mort de Mnasippe à Sphagée, sur les côtes de Laconie. Dès qu'il fut dans l'Élide, il passa l'embouchure de l'Alphée, et campa, la nuit, au cap du *Poisson*. Le lendemain il cingla vers Céphallénie, observant dans son trajet un ordre tel, que rien ne pût lui manquer s'il fallait en venir aux mains. Il ne savait la mort de Mnasippe d'aucun témoin oculaire, et, dans la crainte que cette nouvelle ne fût un stratagème, il se tenait sur ses gardes. Arrivé à Céphallénie, et bien informé, il donna du repos à ses troupes.

Je sais qu'on ne néglige rien de tout cela à la veille d'une bataille; mais je le loue de ce que, obligé de se rendre promptement où il s'attendait à combattre l'ennemi, il trouva le moyen d'instruire l'équipage pendant le trajet, sans retarder la marche par ces exercices.

Maître des villes de Céphallénie, il fit voile vers Corcyre. Sur la nouvelle de l'approche de dix trirèmes que Denys envoyait aux Lacédémoniens, il entre lui-même dans l'île, et choisit un endroit d'où l'on découvre l'arrivée de la flotte,

et d'où les signaux puissent être vus des habitants. Il y posa des sentinelles, et convint avec elles du mode d'avertir de l'arrivée de ces trirèmes au port. Il enjoignit à vingt triérarques de le suivre à la voix du héraut, leur déclarant que ceux qui ne suivraient pas mériteraient châtiment.

Bientôt le signal de l'approche de l'ennemi est donné, et la voix du héraut entendue : il fallait voir l'empressement général ; il n'y eut aucun, soit des soldats, soit des officiers commandés, qui ne se rendît au port en courant. Arrivé où étaient les galères ennemies, le général athénien prit les hommes qui en étaient descendus. Mélanippe de Rhodes avait vu le danger et criait qu'on se retirât en toute hâte : il recueillit ses gens dans sa galère, prit le large et se sauva, quoique rencontré par Iphicrate. Mais les galères de Syracuse furent prises avec ceux qui les montaient, et remorquées au port de Corcyre après avoir été mises hors de combat. Chacun d'eux fut tenu de payer une somme déterminée. On excepta Crinippe, leur commandant : on le garda pour en tirer une grosse somme ou pour le vendre ; mais, de désespoir, ce général se donna la mort. Les autres prisonniers furent congédiés sur la parole des Corcyréens, qui répondirent de leur rançon.

Tant que la flotte d'Iphicrate occupa ces côtes, les matelots vécurent surtout en cultivant les champs des Corcyréens : pour les peltastes et les hoplites de ces vaisseaux, le général athénien les fit passer en Arcananie, où il protégea les villes amies qui réclamaient son secours, et fit la guerre à ceux de Thurium, dont la place était forte et les habitants courageux. Dès qu'il se vit à la tête d'une flotte qui, renforcée des galères de Corcyre, montait à quatre-vingt-dix, il fit d'abord voile vers Céphallénie, dont il tira de l'argent, partie de gré, partie de force. Il se prépara ensuite à ravager le territoire de Lacédémone, à grossir son parti des villes ennemies qui préviendraient le danger, à combattre celles qui résisteraient. Expédition glorieuse où je loue Iphicrate d'avoir demandé qu'on lui associât l'orateur Callistrate, qui était peu son ami, et Chabrias, général expérimenté ! S'il les croyait prudents et qu'il voulût s'aider de leurs conseils, il agissait sagement : il avait une haute idée de ses forces, si, les croyant ses antagonistes, il se persuadait qu'ils ne lui reprocheraient ni lâcheté ni négligence. Telle fut sa conduite.

CHAPITRE III.

Cependant les Athéniens voyaient d'une part ceux de Platée, amis de leur république, qui, chassés de Béotie, imploraient leur secours, et d'autre part les Thespiens demandant avec instance qu'on ne les vît pas d'un œil indifférent exilés de leur patrie. Mécontents des Thébains, ils ne jugeaient ni honnête ni utile de leur faire la guerre ; mais, quand ils s'aperçurent que ceux-ci persécutaient les Phocéens, leurs anciens amis, que des villes d'un courage et d'une fidélité reconnus dans la guerre contre le roi de Perse n'offraient plus que des ruines, ne voulant pas se rendre complices de pareilles violences, ils résolurent de négocier la paix. Ils envoyèrent d'abord des députés aux Thébains, pour les inviter à les suivre à Lacédémone, afin de proposer la paix; ils firent ensuite partir leurs députés. On avait élu Callias, fils d'Hipponicus; Autoclès, fils de Strombichide; Démostrate, fils d'Aristophon; Aristoclès, Céphisodote, Mélanope, Lycanthe.

Ils arrivent à Sparte, où se trouva aussi Callistrate : cet orateur avait promis à Iphicrate, s'il le laissait aller, ou la paix ou des fonds pour l'entretien de la flotte. Il se trouvait alors à Athènes en qualité de négociateur. Dès qu'ils eurent été en présence des alliés, présentés au conseil, le porte-torche Callias porta la parole. Cet homme, qui n'aimait pas moins à se louer lui-même qu'à être loué, commença en ces termes :

« Lacédémoniens, je ne suis pas, dans ma famille, le premier ami de Sparte; mon aïeul avait hérité de son père cette amitié, qu'il a transmise à ses enfants : jugez vous-mêmes de la considération dont je jouis dans mon pays. Est-on en guerre, on m'élit général; désire-t-on la paix, on m'envoie pour la conclure ; deux fois député pour cet objet à Lacédémone, j'ai réussi dans mes deux ambassades à la satisfaction des deux partis : je viens pour la troisième fois parmi vous, et je crois avec beaucoup de raison que je ne serai pas moins heureux.

« Loin que nous différions d'opinions, je vous vois, au contraire, aussi mécontents que nous de la ruine de Thes-

pies et de Platée. Ayant les mêmes sentiments, ne devons-nous pas être amis plutôt qu'ennemis? Des sages ne doivent point se faire la guerre, lorsque de faibles dissentiments les séparent; mais, si nous sommes d'accord, ne serait-il pas étrange que nous ne fissions point la paix? Je dis plus, nous n'aurions pas dû prendre les armes les uns contre les autres. C'est Triptolème, un de nos ancêtres, qui a, dit-on, initié aux mystères de Cérès et de Proserpine, Hercule, votre premier auteur, Castor et Pollux, deux de vos héros. C'est au Péloponèse que Triptolème a offert les premiers dons de Cérès. Était-il donc juste que vous vinssiez ravager les moissons du peuple à qui vous devez vos premières semences? Et nous, pouvions-nous ne pas souhaiter la plus grande abondance de grains chez un peuple qui les tenait de notre libéralité? S'il est écrit dans le livre des destins qu'il y ait des guerres parmi les hommes, il faut du moins les commencer tard et les finir le plus tôt possible. »

A Callias succéda Autoclès, orateur véhément : « Lacédémoniens, mon discours, je le sais, ne vous sera pas agréable; mais je crois que, lorsqu'on veut former une paix solide, il importe aux deux partis de s'instruire des causes de rupture. Vous répétez sans cesse que les républiques doivent être autonomes; et c'est vous qui les premiers apportez le plus d'obstacles à leur liberté : vous imposez à vos alliés, pour première condition, qu'ils vous suivront partout où il vous plaira de les conduire. Est-ce donc là de l'autonomie? Sans consulter vos alliés, vous faites une déclaration de guerre, et vous décrétez une levée, en sorte que bien souvent des peuples que l'on dit autonomes se voient contraints de marcher contre leurs meilleurs amis.

« De plus, et c'est porter le dernier coup à l'autonomie, vous constituez dans les villes, ici dix, là trente hommes pour les régir; et peu vous importe qu'ils les gouvernent avec justice, pourvu qu'ils les contiennent par la force : on dirait que vous préférez l'administration tyrannique au régime républicain.

« Lorsque le roi de Perse proclamait la liberté des républiques, vous déclariez hautement que les Thébains agiraient contre le vœu du monarque s'ils ne permettaient pas à chaque ville de se gouverner elle-même d'après les lois qui lui plairaient; et cependant vous avez enlevé la Cadmée, et

vous n'avez pas permis aux Thébains eux-mêmes de vivre autonomes. Lorsqu'on désire être ami, peut-on réclamer les principes de l'équité et agir soi-même d'après les vues d'une ambition effrénée ? »

Ce discours, suivi d'un silence général, plut extrêmement à ceux qui n'aimaient pas les Lacédémoniens. Callistrate prit ensuite la parole :

« Lacédémoniens, je ne puis nier que vous et nous n'ayons fait des fautes ; je ne pense cependant pas que des erreurs offrent un obstacle insurmontable à la réconciliation. Je ne connais point d'hommes à qui l'on ne puisse reprocher d'avoir failli ; et il me semble que ceux qui ont payé ce tribut à l'humanité n'en deviennent que plus sages, surtout s'ils sont punis comme nous le sommes. Et à vous aussi, quelques actions inconsidérées, telles que la prise de la Cadmée, à Thèbes, ne vous ont-elles pas occasionné plus d'un revers ? Vous qui, auparavant, paraissiez jaloux que les villes fussent libres, vous les vîtes toutes passer dans le parti des Thébains opprimés. Instruits par des malheurs inséparables de l'ambition, vous serez donc à l'avenir et plus réservés et meilleurs amis.

« A en croire quelques ennemis de la paix, ce qui nous amène à Lacédémone, ce n'est pas le désir de votre amitié, mais la crainte d'Antalcidas revenant chargé de l'or du roi de Perse. Considérez combien cette imputation est frivole. Le roi de Perse veut l'indépendance des villes grecques : pensant et agissant comme ce monarque, qu'aurions-nous à craindre de lui ? n'aimera-t-il pas mieux consolider sa puissance, sans qu'il lui en coûte, que de prodiguer son or à l'agrandissement de certains peuples ?

« Mais enfin, pourquoi sommes-nous ici ? vous jugerez que ce n'est nullement pour sortir d'embarras, si vous considérez nos forces actuelles, tant sur terre que sur mer. Quel est donc le sujet de notre ambassade ? la conduite peu satisfaisante de quelques alliés envers nous, la déférence de quelques autres à vos volontés. Nous vous devons notre salut : en reconnaissance de ce bienfait, il est juste que nous vous fassions part des idées justes que nous avons. Toutes les villes de la Grèce se partagent entre Athènes et Sparte ; dans chaque ville, les uns sont partisans des Lacédémoniens, les autres des Athéniens : si nous devenons amis, quel ad-

versaire pourrions-nous raisonnablement redouter? Forts de votre amitié, qui oserait nous molester par terre? assurés de la nôtre, qui vous inquiéterait par mer?

« Nous le savons tous, les guerres naissent parmi les hommes, mais elles ont un terme : nous désirerons enfin la paix, si nous la rejetons aujourd'hui. Pourquoi donc attendre, pour la conclusion de cette paix, l'épuisement et des maux insupportables?

« Je n'approuve ni ces athlètes qui, souvent vainqueurs et couverts de gloire, ne quittent la lice et ne renoncent à leur profession que lorsqu'ils sont vaincus, ni ces joueurs qui doublent leur mise lorsqu'un heureux coup leur arrive; je vois que la plupart de ces hommes tombent dans une misère affreuse.

« Instruits par leur exemple, ne courons pas les risques de tout gagner ou de tout perdre : tandis que nous avons des forces et que nous sommes heureux, rapprochons-nous et devenons amis. Ainsi, grâce à une bienveillance réciproque, nous deviendrons plus puissants dans la Grèce que nous ne le fûmes jamais. »

Chacun ayant goûté ces raisons, la paix fut conclue, aux conditions que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes, qu'ils licencieraient leurs armées de terre et de mer, et qu'ils laisseraient aux villes leur indépendance; que, dans le cas de contravention à cet accord, on secourrait, si l'on voulait, les villes opprimées, mais que ceux qui ne voudraient pas marcher n'y seraient pas contraints par le serment.

Sous ces conditions, Lacédémone jura la paix, tant pour elle que pour ses alliés; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le serment, chacun dans sa ville. Pour les députés thébains, après s'être inscrits au rang des villes assermentées, ils reparurent le lendemain dans le conseil et demandèrent qu'au mot Thébains on substituât celui de Béotiens; mais Agésilas répondit qu'il ne changerait rien à ce qu'ils ont juré et écrit tout d'abord; que, s'ils ne voulaient point être du traité, il effacerait leur nom.

La paix acceptée sans autre réclamation que celle des Thébains, les Athéniens se persuadaient que les Thébains seraient condamnés à payer au dieu de Delphes la dîme de leurs biens : les Thébains partirent entièrement découragés.

CHAPITRE IV.

Les Athéniens retirèrent ensuite leurs garnisons des villes, et rappelèrent Iphicrate, après l'avoir contraint à rendre tout ce qu'il avait pris depuis le traité fait avec Lacédémone. Les Lacédémoniens, de leur côté, rappelèrent leurs harmostes et leurs garnisons, à l'exception de Cléombrote, chargé de l'armée de la Phocide. Lorsqu'il demanda aux magistrats de Sparte ce qu'il devait faire, Prothoüs était d'avis qu'on licenciât les troupes conformément au traité; que l'on invitât les villes à porter au temple d'Apollon ce qu'elles jugeraient à propos; que, dans le cas où quelqu'un mettrait obstacle à la liberté des villes, on assemblât contre lui tous les partisans de l'indépendance; que c'était, selon lui, le seul moyen de se rendre les dieux propices, et de ne point indisposer les alliés. Mais un mauvais génie entraînait, à ce qu'il paraît, Lacédémone à sa perte. L'assemblée, jugeant que Prothoüs rêvait, envoie à Cléombrote ordre de ne pas licencier les troupes, mais de marcher contre les Thébains, s'ils ne laissaient pas aux villes leur autonomie.

Cléombrote apprit que, loin de laisser les villes en liberté, ils ne licenciaient pas même leur armée, dans l'intention d'attaquer les Lacédémoniens. Il entra donc sur leurs terres, non par la frontière de la Phocide et par les défilés que gardaient les Thébains, dans la croyance qu'il se présenterait de ce côté, mais par Thisbé, pays de montagnes, où il n'était pas attendu; et il se rendit à Créüsis, qu'il prit ainsi que douze trirèmes thébaines; puis, quittant la mer, il monta à Leuctres, sur les terres de Thespies. Les Thébains, campés vis-à-vis de lui, sur une hauteur assez voisine, n'avaient d'autres troupes que celles de la Béotie. Là, ses amis vinrent le trouver, et lui dirent :

« Cléombrote, si tu laisses aller les Thébains sans combat, attends-toi au dernier supplice : on n'oubliera pas que, lorsque tu te rendis à Cynocéphales, tu épargnas le territoire des Thébains, et que depuis, dans une autre expédition, tu fus arrêté au passage, tandis qu'Agésilas ne manqua jamais de fondre sur eux par le mont Cithéron. Si donc ton salut t'est cher, si tu désires revenir dans ta patrie, marche contre les Thébains. » Tel était à peu près le lan-

gage des amis de Cléombrote. Il fera voir, disaient ses ennemis, s'il est vraiment porté pour les Thébains, comme on l'affirme.

Cléombrote fut déterminé par ces raisons à présenter la bataille. Les généraux thébains, de leur côté, considéraient que, s'ils n'engageaient pas l'action, les villes voisines abandonneraient leur parti, et qu'ils seraient eux-mêmes assiégés; que le peuple thébain, manquant de subsistances, pourrait bien se révolter; que d'ailleurs beaucoup d'entre eux ayant été déjà bannis, trouveraient plus avantageux de mourir en combattant que d'essuyer un second exil. Ils se sentaient encore encouragés par un oracle connu, qui menaçait les Lacédémoniens d'une défaite au lieu même où était situé le tombeau de ces vierges qui s'étaient tuées, disait-on, pour ne pas survivre à l'outrage de quelques Lacédémoniens. Les Thébains ornèrent ce tombeau avant la bataille: on leur annonçait de la ville que tous les temples s'étaient ouverts d'eux-mêmes, que les prêtresses au nom des dieux leur présageaient la victoire. On disait même que les armes d'Hercule ne se trouvaient plus dans son temple, comme si Hercule en eût franchi l'enceinte pour combattre; mais, selon quelques-uns, tout cela n'était qu'un stratagème des chefs.

Quoi qu'il en soit, tout se déclarait contre Sparte, tandis que la fortune travaillait à la gloire de leurs ennemis; car ce fut après dîner que Cléombrote se décida pour la bataille, et l'on dit que la chaleur du vin avait monté quelque peu les têtes. Le lendemain, comme on s'armait de part et d'autre, et que tout se disposait au combat, sortirent du camp béotien des approvisionneurs, des valets, des gens qui ne voulaient pas combattre. Ils furent investis par les troupes soldées d'Hiéron, par les peltastes phocéens et par les cavaliers de Phlionte et d'Héraclée, qui les chargèrent et les poursuivirent jusqu'au camp des Béotiens, et rendirent ainsi l'armée béotienne beaucoup plus forte et plus nombreuse qu'auparavant.

La bataille devant se donner dans une plaine, les Lacédémoniens rangèrent leurs cavaliers en avant du front de la phalange. Les Thébains déployèrent la leur en face. Leur cavalerie s'était formée dans les guerres d'Orchomène et de Thespies, tandis que celle des Spartiates de ce temps-

là était misérable : car c'étaient les riches qui nourrissaient les chevaux; et lorsqu'on décrétait la levée, le guerrier désigné se présentait; il recevait d'eux son cheval et ses armes, et marchait au combat. Les chevaux étaient montés par les hommes les moins vigoureux et les moins désireux de s'illustrer. Telle était la cavalerie des deux peuples.

Quant à l'infanterie, les Lacédémoniens en composaient les énomoties de trois files, ce qui ne donnait pas plus de douze hommes de hauteur; au lieu que celles des Thébains n'étaient pas de moins de cinquante rangs : ils considéraient que, s'ils enfonçaient le bataillon du roi, le reste serait à leur discrétion.

Lorsque Cléombrote commença à s'ébranler, avant même que ses troupes se doutassent qu'il les conduisait, la cavalerie s'était mêlée de part et d'autre : bientôt celle des Lacédémoniens avait eu le dessous, et dans la fuite s'était embarrassée parmi ses hoplites; les Thébains, en la chargeant, augmentèrent le désordre.

Il paraît cependant positif que Cléombrote eut les premiers avantages; ce qui le prouve, c'est qu'autrement les siens n'auraient pu l'enlever et le porter vivant hors du champ de bataille.

Le polémarque Dinon, Sphodrias, officier de marque de la tente royale, et son fils Cléonyme, ayant été tués, les cavaliers, les lieutenants du polémarque et autres plièrent, entraînés par la foule des fuyards ; l'aile gauche, à la vue de la droite enfoncée, lâchait pied ; la mort moissonnait tous les rangs. Quoique vaincus, les Lacédémoniens franchissent le fossé pratiqué sur le front de leur camp, et posent leurs armes à terre au lieu même d'où ils étaient partis pour aller au combat. Le camp était assis sur un terrain qui allait en montant. Quelques Lacédémoniens, ne croyant pas devoir supporter cet échec, disaient qu'il fallait empêcher l'ennemi de dresser un trophée, et tenter d'enlever les morts, non à la faveur d'une trêve, mais les armes à la main.

Cependant les polémarques, voyant sur le champ de bataille près de mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates environ, de sept cents qu'ils étaient ; voyant d'ailleurs tous les alliés découragés, quelques-uns même peu affligés de l'événement, rassemblèrent les chefs pour déli-

bérer sur le parti qu'il convenait de prendre. Il fut unanimement décidé qu'on enlèverait les morts à la faveur d'une trêve; un héraut fut envoyé pour la demander. Les Thébains dressèrent un trophée et accordèrent une trêve pour enlever les morts.

La nouvelle de la défaite arrive à Lacédémone le dernier jour des Gymnopédies, lorsque le chœur des hommes était déjà sur la scène. Les éphores, quoique affligés, comme cela devait être, ne le congédièrent pas; ils laissèrent au contraire achever la célébration des jeux. Ils donnèrent la liste des morts à ceux qu'elle intéressait, et recommandèrent aux femmes de ne point pousser de cris, mais de supporter leur douleur en silence. Le lendemain, on vit les parents des morts se montrer en public, parés et joyeux, tandis que les proches de ceux qu'on annonçait vivants, et c'était le petit nombre, marchaient tristes et la tête baissée.

Les éphores ordonnèrent ensuite le départ du reste des mores; et cette levée atteignit jusqu'à ceux qui depuis quarante ans avaient passé l'adolescence. Ils tirèrent aussi des guerriers de même âge des mores éloignées; car auparavant on avait envoyé en Phocide tout ce qui dépassait de trente-cinq ans l'âge de puberté. On n'excepta pas les citoyens en charge. Comme Agésilas n'était pas encore guéri, son fils Archidamus eut le commandement : les Tégéates se rangèrent volontiers sous ses drapeaux, parce que les partisans de la faction Stasippe vivaient encore, et que, dévoués à Sparte, ils jouissaient d'un grand crédit dans leur république. Les Mantinéens, gouvernés aristocratiquement, quittèrent à l'envi leurs bourgades. Les Corinthiens, les Sicyoniens, les Phliasiens, les Achéens en firent autant; d'autres villes encore envoyèrent des troupes. Lacédémone et Corinthe équipèrent des trirèmes pour les transporter, et prièrent même les Sicyoniens d'en équiper aussi. Archidamus ensuite sacrifia pour le départ.

Les Thébains, de leur côté, aussitôt après la bataille, avaient dépêché vers les Athéniens un courrier couronné; ils l'avaient chargé, en faisant valoir l'importance de la victoire, de demander des secours, et de représenter que c'était le moment de venger les outrages qu'ils avaient

reçus de Lacédémone. Le sénat se trouvait alors rassemblé dans la citadelle. Dès que les sénateurs eurent reçu la nouvelle, tout le monde s'aperçut qu'elle les affligeait vivement; car on ne fit point au héraut un accueil hospitalier, on ne répondit à sa demande que par le silence.

Le héraut fut ainsi congédié. Les Thébains, qui réfléchissaient aux chances de l'avenir, envoyèrent en toute hâte solliciter des secours de Jason, leur allié. Aussitôt il équipa des galères, comme pour les secourir par mer; et, prenant avec lui sa cavalerie et son infanterie soudoyées, il traversa les terres des Phocéens, ses implacables ennemis, et entra dans la Béotie par terre. Avant que l'on eût rassemblé des forces imposantes, il était déjà loin, montrant par là que souvent on fait plus par la vitesse que par la force. Lorsqu'il fut arrivé en Béotie, les Thébains lui dirent que c'était le moment d'attaquer les Lacédémoniens par derrière, tandis qu'eux-mêmes les attaqueraient de front; Jason les en détourna en leur représentant qu'après d'éclatants exploits, ils ne devaient pas s'exposer à l'alternative d'acquérir de nouveaux lauriers ou de se priver du fruit de leur conquête.

« Ne voyez-vous pas, ajoutait-il, que c'est à votre détresse que vous devez votre victoire? Croyez donc que, si les Lacédémoniens se voient contraints de renoncer à la vie, ils combattront en désespérés. D'ailleurs, nous le voyons, la Divinité se plaît à élever les petits et à humilier les grands.»

En parlant ainsi aux Thébains, Jason les dissuadait de courir de nouveaux hasards. Il représentait aux Lacédémoniens quelle différence il y avait entre une armée vaincue et une armée victorieuse. « Voulez-vous, leur disait-il, oublier vos revers; respirez, prenez dans le repos des forces nouvelles, et marchez ensuite contre un ennemi maintenant invincible. Sachez que parmi vos alliés il en est qui parlent de contracter alliance avec l'ennemi : à quelque prix que ce soit, négociez donc une trêve. Si j'ouvre cet avis, c'est que je me ressouviens de l'amitié qui unissait mon père à votre république, et que je suis votre proxène. »

Ainsi s'exprima Jason; peut-être travaillait-il, en balançant les deux partis, à se rendre nécessaire à tous deux. Après l'avoir entendu, les Lacédémoniens voulurent négocier une trêve. Sur la nouvelle de cette trêve, les polémarques ordonnèrent qu'après souper tous fussent prêts à marcher du-

rant la nuit, pour franchir au point du jour le Cithéron. Le soir même, après le repas, sans goûter de repos, ils suivirent le chemin de Créüsis, se fiant plus à un voyage nocturne qu'à la trêve. Après une marche pénible dans les ténèbres, au milieu des dangers, à travers des chemins difficiles, ils arrivent à Egosthène, ville de Mégare: ce fut là qu'ils rencontrèrent l'armée d'Archidamus, qui venait à leur secours. Ce général, après avoir attendu que tous les alliés fussent arrivés, reprit le chemin de Corinthe, où il les licencia, et ramena ses troupes à Lacédémone.

Cependant Jason, se retirant par la Phocide, s'empara des faubourgs d'Ilyampolis, ravagea le territoire, tua beaucoup de monde, mais traversa sans désordre le reste de la Phocide. Arrivé à Héraclée, il la démantela, non dans la crainte qu'on ne vînt l'attaquer par ces passages ouverts, mais parce qu'il craignait qu'en prenant Héraclée, située dans un défilé, on ne lui fermât le passage de la Grèce.

De retour en Thessalie, il jouissait d'une haute considération, parce qu'il venait d'être proclamé légalement chef de la Thessalie, et qu'il entretenait à sa solde quantité de fantassins et de cavaliers qui devaient à de continuels exercices une supériorité marquée. Ce qui ajoutait à sa grandeur, c'est qu'il comptait beaucoup d'alliés, et qu'on recherchait de jour en jour son alliance. Mais ce qui le plaçait au-dessus de ses contemporains, c'est que nul ne le méprisait.

A l'approche des jeux Pythiques, il ordonne qu'on nourrisse des bœufs, des brebis, des chèvres, des truies, et qu'on s'apprête à des sacrifices. On assure que, tout modéré qu'il se montra dans ses ordres, il eut au moins mille bœufs et plus de deux mille pièces d'autre bétail. Il avait proposé même une couronne d'or pour prix à celui qui engraisserait, en l'honneur d'Apollon, le bœuf le plus beau. Il enjoignit aussi aux Thessaliens de se disposer à une expédition à l'époque des jeux Pythiques : car il prétendait à la surintendance de la fête et des jeux. Quelles étaient ses vues sur les richesses sacrées, c'est ce que l'on ne sait point encore. Les Delphiens, dit-on, demandèrent à l'oracle ce qu'il faudrait faire, si Jason prenait l'argent du dieu ; le dieu répondit que ce serait son affaire. Ce grand personnage, qui roulait dans son esprit tant et de si vastes projets, venait un jour de faire la revue de la cavalerie de Phères ; déjà il était assis et répondait aux de-

mandes des particuliers qui l'approchaient, lorsque sept jeunes gens, feignant un différend entre eux, l'abordent et le tuent sur la place. Les gardes accoururent à sa défense, et en tuèrent deux, l'un d'un coup de javeline, dans le moment où il frappait encore Jason ; on tomba sur l'autre lorsqu'il montait à cheval ; il mourut blessé de plusieurs coups ; les autres, s'élançant sur des chevaux qui les attendaient, se sauvèrent et furent accueillis avec honneur dans les villes grecques où ils passaient ; ce qui montra combien les Grecs craignaient qu'il ne devînt tyran.

Jason eut pour successeurs Polydore et Polyphron, ses frères. Comme ils allaient ensemble à Larisse, Polyphron tua son frère Polydore pendant son sommeil ; du moins le bruit en courut, puisque sa mort fut subite et qu'on n'en connut aucune cause plausible. Polyphron usa pendant une année d'une autorité qui approchait de la tyrannie : car il avait tué Polydamas, avec lui huit des principaux citoyens de Pharsale, et banni plusiéurs habitants de Larisse. Il gouvernait avec ce despotisme, lorsqu'à son tour Alexandre l'assassina sous prétexte de venger Polydore et de renverser la tyrannie.

Alexandre, investi de l'autorité, devint odieux aux Thessaliens et aux Thébains, ennemi des Athéniens, redoutable sur terre et sur mer par ses brigandages : aussi fut-il à son tour massacré par les frères de sa femme, qui dirigeait les coups. Elle leur avait déclaré qu'Alexandre en voulait à leur vie ; un jour entier elle les tint cachés dans le palais ; Alexandre revient ivre, et s'endort ; à la lueur d'une lampe, elle lui ôte son épée : ses frères hésitaient à s'approcher d'Alexandre ; elle les menace de l'éveiller s'ils ne consomment le crime. Dès qu'ils furent entrés, elle ferma la porte, dont elle tenait l'anneau, jusqu'à ce que son mari expirât. Au rapport de quelques-uns, la haine de cette femme provenait de ce qu'ayant un jour fait mettre aux fers un beau jeune homme qu'elle aimait, il l'avait tiré de prison et égorgé, indigné qu'elle demandât sa grâce ; selon d'autres, n'ayant point d'enfants de cette épouse, il avait envoyé à Thèbes demander en mariage la veuve de Jason : telles étaient, dit-on, les causes pour lesquelles cette femme tua son époux. Au reste, Tisiphon, l'aîné de ses frères auteurs du meurtre, régnait encore lorsque je composais ce livre.

CHAPITRE V.

Je viens de donner l'histoire de la Thessalie sous Jason, et depuis lui jusqu'au règne de Tisiphon. Maintenant revenons au point d'où je suis parti.

Lorsque Archidamus eut ramené les troupes qui avaient combattu à Leuctres, les Athéniens, considérant que les Péloponésiens prétendaient encore à la prééminence, et que Lacédémone n'était pas dans l'état où elle avait réduit Athènes, mandèrent les députés des villes qui voudraient participer à la paix que le roi de Perse leur avait dictée. On s'assemble, on arrête, avec ceux qui acceptaient l'association, que l'on prêtera ce serment : « Je jure soumission au traité que nous envoie le grand roi, et au décret des Athéniens et des alliés, et je combattrai de tout mon pouvoir quiconque attaquerait les villes assermentées. » Tous approuvèrent le serment : les Éléens seuls prétendirent qu'il ne fallait accorder l'autonomie ni à Margane, ni à Scillonte, ni aux villes de la Triphylie, toutes de leur dépendance. Les Athéniens et autres, après avoir décrété, conformément aux lettres du roi, l'autonomie des grandes et des petites villes indistinctement, envoyèrent des commissaires avec ordre de faire prêter serment aux principaux magistrats de chaque ville : tous le prêtèrent, à l'exception des Éléens.

En vertu de ce traité, qui accordait aux Mantinéens une parfaite autonomie, ces derniers se rassemblèrent tous, et décrétèrent de ne faire qu'une seule ville et de fortifier Mantinée. Les Lacédémoniens, jugeant cette entreprise funeste, si elle se consommait sans leur assentiment, députèrent Agésilas, leur ami de père en fils. A son arrivée, les magistrats refusent de rassembler pour lui le peuple de Mantinée, et l'engagent à leur dire à eux-mêmes ce qu'il vient demander. Il leur promet, s'ils diffèrent leurs fortifications, d'obtenir qu'elles se fassent avec le consentement de Lacédémone, et sans frais. Sur la réponse qu'on ne pouvait différer, d'après un arrêté pris en commun, Agésilas se retira irrité ; mais il crut impossible de faire la guerre à un peuple à qui la paix assurait son indépendance. Cependant quelques villes d'Arcadie envoyèrent des ouvriers travailler aux fortifications ;

et les Éléens contribuèrent de trois talents à la reconstruction des murs.

Tandis que les Mantinéens s'en occupaient sans relâche, la faction Callibius et Proxène travaillait dans Tégée à la formation d'une assemblée générale, où l'avis qui dominerait ferait loi pour toute l'Arcadie; au lieu que la faction Stasippe voulait qu'on restât sous ses murs en conservant les lois du pays. Mais la première, qui avait eu le dessous devant les magistrats, croyant devenir supérieure en nombre si le peuple s'assemblait, prit les armes. A cette vue, les partisans de Stasippe s'armèrent de leur côté et se trouvèrent égaux en nombre. On en vint aux mains : Proxène fut tué avec quelques autres; le reste, mis en déroute, ne fut pas poursuivi : car Stasippe n'était pas d'humeur à répandre le sang de ses concitoyens.

Callibius, retiré sous la protection d'une forteresse voisine de Mantinée, s'aperçut que ses adversaires ne faisaient aucune tentative. Il se tint donc en repos avec ses forces rassemblées, en attendant les secours que depuis longtemps il avait envoyé demander à Mantinée ; il fit des propositions de paix à la faction Stasippe; mais, à l'approche des Mantinéens, ses soldats, escaladant les murs, les pressèrent d'accourir en diligence, et leur crièrent de se hâter; d'autres leur ouvrirent les portes. Les partisans de Stasippe, voyant ce qui se passait, se sauvèrent par les portes qui conduisaient à Pallante, et arrivèrent au temple de Diane avant d'être atteints par l'ennemi : ils s'y enfermèrent et se tinrent en repos. Mais l'ennemi qui les poursuivait monte sur les toits qu'il découvre, et lance des tuiles. Réduits aux dernières extrémités, ils prient les assaillants de suspendre leurs coups, et promettent de sortir. Dès que l'on fut maître de leurs personnes, on les enchaîna, on les chargea sur un chariot, on les conduisit à Tégée, où, de concert avec les Mantinéens, on prononça contre eux la peine de mort.

Après l'exécution, huit cents Tégéates de la faction Stasippe se réfugièrent à Sparte. Fidèles à leur serment, les Lacédémoniens décrètent qu'on vengera au plus tôt les Tégéates morts ou bannis, et qu'on marchera contre les Mantinéens, qui, au mépris des traités, ont fondu armés sur les Tégéates. Les éphores ordonnent une levée : Agésilas est chargé du commandement.

Les Arcadiens se réunirent à Asée ; mais, comme les Orchoméniens se refusaient à cette confédération à cause de leur haine contre Mantinée, et que d'ailleurs ils avaient reçu dans leur ville les troupes étrangères qui s'étaient réfugiées à Corinthe sous le commandement de Polytrope, les Mantinéens gardèrent leurs foyers. Les Héréens et les Lépréates se joignirent à Lacédémone contre Mantinée.

Agésilas, après avoir fait les sacrifices du départ, marcha droit vers l'Arcadie. Arrivé à Eutée, ville frontière, il ne trouva dans les maisons que les vieillards, les femmes, les enfants, parce que tout ce qui se trouvait en état de porter les armes était en Arcadie : loin d'exercer aucune violence, il leur permit de rester dans leurs habitations, ordonna aux soldats de payer ce dont ils auraient besoin, fit chercher et restituer ce qu'on avait pris en entrant dans la ville, et réparer les brèches les plus considérables en attendant les mercenaires de Polytrope.

Cependant les Mantinéens marchaient contre ceux d'Orchomène : ils s'étaient trop approchés des murs; ils perdirent quelques-uns des leurs ; mais, lorsqu'ils furent arrivés à Élymée, les hoplites d'Orchomène ayant cessé de les poursuivre, Polytrope les chargea avec furie : ils virent qu'il fallait le repousser ou périr sous une grêle de traits; ils se retournèrent et en vinrent aux mains. Polytrope périt dans la mêlée ; beaucoup de fuyards eussent eu le même sort, sans la cavalerie phliasienne, qui, prenant à dos les Mantinéens, fit cesser leur poursuite. Après ce coup de main, les Mantinéens se retirèrent chez eux.

Agésilas, à cette nouvelle, se doutant bien que les troupes soldées d'Orchomène ne le joindraient plus, continua sa route, soupa le premier jour sur le territoire de Tégée, entra le lendemain sur celui de Mantinée, campa au pied des montagnes situées à l'occident de la ville, et se mit à ravager le pays et à dévaster les campagnes.

Sur ces entrefaites, les Arcadiens qui s'étaient réunis dans Asée entrèrent la nuit à Tégée; et, le lendemain, Agésilas vint camper à vingt stades de Mantinée. Ces Arcadiens, sortis de Tégée avec quantité d'hoplites, approchèrent des montagnes qui séparent les deux villes, dans l'intention de se joindre aux Mantinéens, sans attendre ceux d'Argos, qui ne suivaient pas en masse. Quelques-uns conseillaient à

Agésilas de les attaquer avant leur jonction ; mais il craignait que, tandis qu'il marcherait contre eux, les Mantinéens ne vinssent le prendre en queue ou en flanc : il trouva plus à propos de les laisser se réunir, pour le combattre, s'ils le voulaient, à force ouverte et d'égal à égal.

Les Arcadiens s'étant réunis à leurs alliés, les peltastes d'Orchomène et les cavaliers phliasiens, qui avaient passé de nuit le long des murs de Mantinée, vinrent à paraître au point du jour, lorsque Agésilas sacrifiait devant le camp. Aussitôt les soldats de reprendre leurs rangs, et Agésilas de se mettre à leur tête ; mais quand on eut reconnu en eux des amis, et qu'on eut obtenu des auspices favorables, Agésilas se mit en marche après dîner, et le soir, à l'insu de l'ennemi, vint camper à dos et près de Mantinée, dans un fond environné de montagnes.

Le lendemain, comme il sacrifiait encore au point du jour devant le camp, il s'aperçut que les troupes ennemies, sorties de Mantinée, se rassemblaient sur les montagnes, et dans une position qui menaçait son arrière-garde ; il vit qu'il fallait faire une prompte retraite. S'il eût marché lui-même en tête, l'ennemi pouvait fondre sur ses derrières ; il resta donc dans sa position, et, présentant le front à l'ennemi, il ordonna à ceux de la queue de se replier auprès de lui derrière la phalange. Par cette manœuvre, en même temps qu'il retirait ses troupes d'un fond périlleux, il fortifiait sa phalange. Dès qu'elle fut doublée, il marcha dans cet ordre vers la plaine avec ses hoplites, et les rangea sur neuf ou dix boucliers de hauteur. Les Mantinéens dès lors ne parurent plus : en effet, ceux d'Élide qui les accompagnaient dans cette expédition, leur conseillaient de ne point livrer bataille avant l'arrivée des Thébains ; ils comptaient sur la jonction prochaine de ces derniers, parce que, disaient-ils, ils leur avaient prêté dix talents pour la campagne.

A cette nouvelle, les Arcadiens s'arrêtèrent à Mantinée, et Agésilas, qui désirait fort ramener ses troupes, parce qu'on était au cœur de l'hiver, demeura trois jours assez près de la ville pour ne pas sembler faire retraite par crainte. Le quatrième jour, ayant dîné de grand matin, il en partit, comme pour camper au lieu qu'il avait choisi d'abord lorsqu'il quitta Eutée ; mais comme aucun Arcadien ne se montrait, il s'avança en diligence vers Eutée, quoiqu'il

fût déjà fort tard. Il voulait, pour ôter tout soupçon de fuite, déloger ses hoplites avant qu'on vît les feux de l'ennemi; car c'était en quelque sorte avoir tiré ses concitoyens de leur première stupeur, que d'être entré dans le pays ennemi et l'avoir ravagé sans que personne osât se mesurer avec lui. De retour dans la Laconie, il licencia ses troupes, et renvoya les périèques dans leurs villes.

Après le départ d'Agésilas et le licenciement de ses troupes, les Arcadiens, se trouvant rassemblés, marchèrent contre les Héréens, qui avaient refusé d'entrer dans leur confédération, et s'étaient jetés dans l'Arcadie avec les Lacédémoniens. Ils entrèrent donc sur leurs terres, dont ils brûlèrent les maisons et coupèrent les arbres; mais, sur la nouvelle que les Thébains venaient d'arriver au secours de Mantinée, ils quittèrent le territoire d'Hérée pour se joindre à eux.

La jonction faite, les Thébains, qui croyaient avoir assez fait, soit en venant à leur secours, soit en éloignant l'ennemi par leur présence, se disposaient à partir; mais les Arcadiens, les Argiens et les Éléens leur persuadèrent de marcher droit en Laconie, par la considération de leur nombre et de la valeur thébaine, qu'ils ne manquaient pas d'exalter: en effet, tous les Béotiens, glorieux de la victoire de Leuctres, s'exerçaient aux armes. Sous leurs étendards marchaient les Phocéens, qu'ils avaient réduits, toutes les villes de l'Eubée, les deux Locrides, les Acarnaniens, les Héracléens et les Maliens. Suivaient pareillement les cavaliers et les peltastes de la Thessalie. Joyeux de tous ces avantages auxquels ils opposaient l'isolement de Lacédémone, les Arcadiens et leurs alliés suppliaient les Thébains de ne pas s'en retourner qu'ils n'eussent fait une course sur les terres des Lacédémoniens.

Ceux-ci écoutaient ces propositions séduisantes; mais ils considéraient que la Laconie était de difficile accès: ils en croyaient les passages faciles bien gardés; car Ischolaüs était à Io dans la Sciritide, avec quatre cents braves tant des nouveaux citoyens que des bannis de Tégée. Il y avait une autre garnison à Leuctres, au-dessus de la Maléatide. Les Thébains considéraient encore que les forces de Lacédémone se rassembleraient promptement, et qu'elle ne combattrait nulle part mieux que dans ses propres foyers. D'a-

près toutes ces considérations, ils n'inclinaient pas fort à marcher contre Lacédémone. Mais des gens arrivés de Caryes disaient qu'elle était dénuée de troupes ; ils s'offraient pour guides, et consentaient à être égorgés s'ils en imposaient. Des périèques les appelaient aussi, leur promettant de se révolter s'ils se montraient seulement sur leurs terres, et leur affirmaient que dans le moment même les périèques, mandés par les Spartiates, refusaient de marcher. Les Thébains, instruits de toutes parts de ces diverses circonstances, se laissèrent enfin persuader. Ils entrèrent par Caryes, et les Arcadiens par Œum dans la Sciritide.

On prétend que si Ischolaüs se fût avancé jusqu'aux détroits et les eût défendus, pas un ennemi n'aurait pu pénétrer par là ; mais, tandis qu'il attendait dans le bourg d'Œum un renfort des Œates, les Arcadiens gravirent en foule les hauteurs. Tant qu'ils ne l'attaquèrent que de front, il eut l'avantage ; mais les uns l'ayant pris en queue et en flanc, les autres frappant et lançant des traits du haut des maisons, il fut tué ; et tous auraient eu le même sort, si quelques-uns n'étaient parvenus à s'échapper sans être reconnus. Après cette victoire, les Arcadiens prirent le chemin de Caryes pour rejoindre les Thébains. Ceux-ci, informés des exploits des Arcadiens, descendirent avec bien plus de hardiesse : ils pillèrent et brûlèrent d'abord Sellasie ; et, lorsqu'ils furent dans la plaine, ils campèrent dans un bois consacré à Apollon. Ils en partirent le lendemain, mais sans traverser le pont qui conduit à Sparte, parce qu'on découvrait dans le temple de Minerve Aléa des hoplites qui attendaient de pied ferme. Ils laissèrent l'Eurotas à leur droite, et ils saccagèrent et incendièrent les maisons les plus riches.

Les femmes de Sparte, qui n'avaient jamais vu l'ennemi, ne pouvaient supporter la vue de la fumée ; mais les hommes, qui paraissaient et qui étaient réellement en fort petit nombre dans une ville tout ouverte, occupaient les uns un poste, les autres un autre. Les magistrats jugèrent à propos de déclarer à ceux des hilotes qui voudraient prendre les armes et se placer parmi les combattants, que la liberté serait la récompense de leur bravoure : en un instant plus de six mille s'enrôlèrent. Ces hilotes rangés en bataille donnèrent des craintes : et de fait ils semblaient très-nombreux ;

mais quand les Spartiates possédèrent sur leur territoire des troupes soldées d'Orchomène, renforcées par ceux de Corinthe, Épidaure, Pellène et autres villes, alors la vue des nouveaux enrôlés les épouvanta moins.

L'armée ennemie, arrivée à la hauteur d'Amyclée, passa l'Eurotas. Partout où les Thébains campaient, ils jetaient devant les rangs le plus d'arbres qu'ils pouvaient couper et se retranchaient ainsi ; au lieu que les Arcadiens quittaient leurs armes et allaient piller les maisons. Trois ou quatre jours après, toute la cavalerie de Thèbes, d'Élis, de la Phocide, de la Thessalie, de la Locride, pénétra jusqu'à l'hippodrome et au temple de Neptune Géochus. Celle des Lacédémoniens, qu'on voyait peu nombreuse, leur faisait face ; mais ils avaient placé dans la maison des Tyndarides une embuscade de trois cents jeunes hoplites. Au même instant où ces hoplites sortirent d'embuscade, leur cavalerie s'ébranla : celle de l'ennemi, au lieu de soutenir le choc, plia, et fut suivie par beaucoup de fantassins qui prirent aussi la fuite. Les Lacédémoniens, ayant cessé de poursuivre, et voyant les bataillons thébains se rallier, retournèrent dans leur camp. D'après un léger succès, ils commençaient à espérer que l'ennemi renoncerait à son projet d'invasion ; mais, au lieu de retourner dans ses foyers, il prit le chemin d'Hélos et de Gythium. Il brûla les places ouvertes, et, pendant trois jours, assiégea Gythium, arsenal des Lacédémoniens. Quelques périèques avaient pris parti avec lui.

Les Athéniens, instruits de ces mouvements, étaient en peine du parti qu'ils prendraient à l'égard de Lacédémone ; ils convoquèrent l'assemblée d'après un sénatus-consulte. Des députés de Lacédémone et autres alliés qui lui restaient encore fidèles s'y trouvaient par hasard. Les Lacédémoniens Aracus, Ocyllus, Pharax, Étymoclès, Olouthus, tenant tous à peu près le même langage, disaient que les deux républiques s'étaient toujours prêté mutuel appui dans les grandes circonstances : que Sparte avait affranchi Athènes du joug des tyrans, et qu'Athènes avait protégé Sparte assiégée par les Messéniens. Ils représentaient qu'ils avaient prospéré lorsqu'ils agissaient de concert : ils rappelaient que d'un commun effort ils avaient chassé les Perses ; qu'à l'instigation de Lacédémone les Grecs avaient élu les Athéniens chefs des armées navales et gardiens du trésor public ; de

même qu'avec le consentement d'Athènes, et sans réclamation, les Lacédémoniens avaient été choisis chefs des armées de terre. « Athéniens, ajouta l'un d'eux, si vous et nous sommes d'accord, il y a lieu d'espérer aujourd'hui, comme on le dit depuis longtemps, que les Thébains seront décimés. »

Loin que ce discours fût accueilli, un bruit sourd se fit entendre. « Voilà, se disait-on, leur langage dans l'adversité ; mais dans la prospérité ils nous accablaient. » Ce qui paraissait le plus fondé dans le discours des Lacédémoniens, c'était qu'après avoir réduit Athènes, ils avaient empêché les Thébains de détruire Athènes. Au reste, le plus grand nombre s'accordait, fidèle au serment, à voter un secours : ce n'était pas une injustice que vengeaient les Arcadiens et autres ; ils punissaient Lacédémone d'avoir secouru les Tégéates injustement opprimés par les Mantinéens. A ces mots, grand bruit dans l'assemblée. Les uns disaient que ceux-ci avaient justement vengé ceux du parti Proxène, tombés sous les coups de la faction Stasippe ; les autres, que la guerre contre les Tégéates était injuste.

Au milieu de ce partage d'opinions, Clitèles de Corinthe se leva, et parla ainsi : « Athéniens, il s'agit de décider quels sont les agresseurs. Quel reproche peut-on nous adresser, à nous qui depuis la conclusion de la paix n'avons ni pris les armes contre qui que ce soit, ni enlevé les trésors ou ravagé les terres d'autrui ? Cependant les Thébains ont fait irruption dans notre pays ; ils ont coupé nos arbres, brûlé nos maisons, pillé nos biens, emmené nos troupeaux : si vous ne nous secourez pas contre de si odieux oppresseurs, n'agirez-vous pas contre vos serments, que vous avez eu soin vous-mêmes de nous faire prêter à tous ? »

Un murmure favorable accueillit ce discours. Clitèles, s'écriait-on, a parlé sagement. Après lui se leva Proclès de Phliunte :

« Athéniens, vous ne doutez pas, je pense, que, Lacédémone une fois abattue, les Thébains ne fondent sur vous, parce qu'ils vous jugent seuls en état de leur disputer l'empire de la Grèce : je crois donc qu'en prenant les armes pour les Lacédémoniens, c'est pour vous que vous combattrez. Les Thébains, devenant les chefs de la Grèce, les Thébains, vos voisins, et malintentionnés à votre égard, se montreraient-ils moins redoutables que des adversaires éloignés ?

Il vous est donc plus avantageux d'armer pour vous-mêmes, lorsque vous avez encore des alliés qui vous soutiennent, que d'être forcés, après avoir perdu ces alliés, de combattre seuls contre Thèbes.

« Craignez-vous que les Lacédémoniens, échappés au péril du moment, ne vous nuisent un jour? Considérez que l'on doit redouter la puissance, non de ceux à qui on fait du bien, mais de ceux à qui on a fait du mal. Considérez encore que les particuliers, ainsi que les États, doivent, lorsqu'ils sont forts, se ménager des ressources qui les aident à conserver quelque chose de leurs premiers avantages dans le cas où ils viendraient à perdre leur puissance.

« Ce sont les dieux qui vous offrent une occasion d'acquérir des amis éternellement fidèles, si vous les secourez. Votre bienfait aura pour témoins non-seulement les immortels, qui savent tout et qui voient l'avenir comme le présent, mais encore les alliés et les ennemis, les Grecs et les Barbares. Quel peuple, en effet, voit d'un œil indifférent la situation actuelle de la Grèce? Si donc les Lacédémoniens vous payaient d'ingratitude, qui désormais pourrait les affectionner? Ne doit-on pas s'attendre à trouver des cœurs généreux plutôt que des lâches chez un peuple qui se montra toujours aussi avide de gloire qu'incapable d'une action honteuse?

« Une autre considération encore : si une nouvelle invasion de Barbares menaçait la Grèce, sur qui pourriez-vous mieux compter que sur les Lacédémoniens? à qui recourriez-vous plus volontiers qu'à ces dignes rivaux, qui aimèrent mieux combattre et mourir aux Thermopyles que de vivre en ouvrant aux Barbares le chemin de la Grèce? Puisqu'ils ont signalé leur courage avec vous, puisqu'on doit espérer qu'ils le signaleront encore, n'est-il pas juste que nous les secourions de concert et avec une égale ardeur?

« Vous le devez au généreux attachement des alliés dont s'honore Lacédémone : s'ils lui demeurent fidèles dans l'infortune, ne rougiraient-ils pas de manquer pour vous de reconnaissance? Si les peuples qui veulent partager les périls avec les Spartiates vous paraissent faibles, réfléchissez qu'en réunissant vos forces aux nôtres nous ne serons plus dès lors de petites républiques.

« Athéniens, j'ai ouï dire que les peuples opprimés ou menacés de l'oppression trouvaient chez vous assistance et refuge. Ce que m'apprenait la renommée, mes yeux en sont témoins : je vois les Lacédémoniens, cette nation illustre, et leurs fidèles amis, implorer votre secours; les Thébains, qui ne purent autrefois persuader aux Lacédémoniens de vous perdre, je les vois vous prier aujourd'hui de ne pas laisser périr vos sauveurs.

« Jadis vos ancêtres ne permirent pas qu'on laissât sans sépulture les Argiens tués sous les murs de Thèbes : on cite ce fait avec éloge. Ne sera-t-il pas plus glorieux pour vous de ne laisser ni outrager ni détruire les Lacédémoniens encore subsistants? Avoir défendu les Héraclides contre la violence d'Eurysthée, voilà encore un beau trait; mais n'en serait-ce pas un plus beau de sauver, non les premiers auteurs de Sparte, mais Sparte tout entière? Jadis les Lacédémoniens vous sauvèrent par un simple suffrage : ne serait-ce pas la plus belle des actions de les secourir les armes à la main et en bravant les dangers?

« Si nous sommes fiers de vous exhorter par nos discours à secourir des braves, ne regardera-t-on pas comme un acte de générosité que, tour à tour amis et ennemis des Lacédémoniens, vous vous ressouveniez moins de leurs injustices que de leurs bienfaits, et que vous leur témoigniez votre reconnaissance non-seulement en votre nom, mais au nom de toute la Grèce, dont ils ont généreusement défendu la cause? »

Les Athéniens délibérèrent, et, sans prêter l'oreille aux réclamations des opposants, il fut décrété qu'on secourrait les Lacédémoniens avec toutes les forces de la république. Iphicrate est élu général. Après les sacrifices accoutumés, il ordonne à ses troupes de souper dans l'Académie, d'où plusieurs partent, dit-on, sans l'attendre. Il se met enfin à la tête de ses guerriers, qui le suivent, croyant qu'on les conduit à de brillants exploits. Arrivé à Corinthe, il y perdit quelques jours, perte de temps qui lui fut d'abord reprochée. Lorsqu'enfin il en sortit, ses troupes le suivirent avec ardeur; avec la même ardeur elles couraient à l'assaut, s'il leur commandait d'attaquer une place. Cependant, parmi les ennemis qui dévastaient la Laconie, ceux de l'Arcadie, d'Argos et d'Élis s'étaient retirés en grand nombre, empor-

tant tout leur butin à la faveur du voisinage. Les Thébains et autres voulaient quitter le territoire, autant parce qu'ils voyaient leurs troupes diminuer chaque jour, que parce que les provisions venaient à manquer : on les avait ou consommées, ou pillées, ou peu ménagées, ou brûlées ; de plus, l'hiver invitait à partir. Dès qu'ils se furent éloignés de Lacédémone, Iphicrate aussi ramena les Athéniens de l'Arcadie à Corinthe.

Je ne blâmerai pas ce qu'Iphicrate peut avoir fait de bien dans son commandement, mais je trouve ou téméraire ou inutile ce qu'il fit dans cette expédition ; car, ayant résolu de garder le mont Onée pour empêcher la retraite des Béotiens, il laissa libre le passage de Cenchrée, qui était plus facile ; et, pour savoir si les Thébains avaient franchi le mont Onée, il envoya toute la cavalerie de Corinthe et d'Athènes à la découverte, quoique peu voient aussi bien que beaucoup d'hommes, et qu'il soit plus facile à un petit nombre qu'à un grand de trouver un chemin commode et de se retirer en bon ordre. D'ailleurs, envoyer un grand nombre lorsqu'il est trop faible contre l'ennemi, n'est-ce pas une insigne folie? Or, lorsque les cavaliers d'Iphicrate, qui à cause de leur multitude occupaient un grand espace, étaient forcés de reculer, ils ne rencontraient que des lieux difficiles ; en sorte qu'il ne périt pas moins de vingt cavaliers. Les Thébains opérèrent donc leur retraite sans danger.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

L'année suivante, les Lacédémoniens et leurs alliés envoyèrent à Athènes des ambassadeurs avec pleins pouvoirs, pour délibérer sur les conditions d'une alliance entre Lacédémone et Athènes. Beaucoup d'étrangers et d'Athéniens disaient qu'il fallait une parfaite égalité de droits. Proclès le Phliasien prononça ce discours :

« Athéniens, puisque vous êtes décidés à contracter alliance avec Lacédémone, il me semble qu'on doit prendre des mesures pour que cette alliance ait la plus grande durée possible. Or, le moyen efficace, c'est de la contracter de la manière la plus utile pour les deux peuples; les autres articles sont à peu près convenus : on n'est plus embarrassé que pour l'hégémonie. Le sénat a proposé qu'on vous donnât à vous celui de la flotte, aux Lacédémoniens celui des troupes de terre. Je crois que les dieux et la fortune, plutôt que les hommes, vous ont départi chacun votre lot.

« Et d'abord, vous Athéniens, vous avez la position la plus favorable pour l'empire de la mer; la plupart des républiques qui ne peuvent se passer de cet élément avoisinent la vôtre et vous sont inférieures en puissance. Ensuite, munie d'excellents ports, sans lesquels il est impossible de se procurer des forces navales, Athènes a beaucoup de trirèmes dont elle augmente le nombre de jour en jour, fidèle sur ce point à un ancien usage.

« Outre que vous réunissez dans votre cité tous les arts nécessaires à la navigation, vous surpassez de beaucoup les autres peuples dans la manœuvre des vaisseaux. Grâce à votre commerce sur un élément dont vous tirez presque toute votre subsistance, vous acquérez de l'expérience dans

les combats maritimes, en même temps que vos affaires personnelles vous occupent. Ajoutons à cela qu'il n'est jamais sorti tant de trirèmes à la fois que de vos ports, ce qui ne contribue pas peu à l'empire des mers ; car on aime à se rassembler sous les étendards du plus puissant. Enfin, les dieux vous ont donné de prospérer dans la partie qu'ils vous assignent. Vous avez livré de grandes et nombreuses batailles; vous avez essuyé peu de revers, et remporté beaucoup de succès : il est donc naturel que les alliés partagent très-volontiers avec vous ce genre de périls.

« Voici de nouvelles preuves que l'empire maritime vous revient et vous appartient nécessairement. Les Lacédémoniens vous ont fait la guerre pendant plusieurs années : maîtres de votre territoire, ils ne pouvaient encore vous réduire; mais, dès que Dieu leur eut accordé des victoires sur mer, vous leur fûtes entièrement assujettis; votre salut dépend donc entièrement de votre marine. Dans cet état de choses, vous conviendrait-il d'abandonner le commandement de la flotte aux Lacédémoniens, qui se reconnaissent moins versés que vous dans les combats maritimes, et qui d'ailleurs ne courent pas les mêmes risques? En perdant une bataille, ils ne perdent que des hommes, au lieu que les Athéniens combattent pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour toute la patrie.

« Voilà ce qui vous concerne; examinez maintenant la situation des Lacédémoniens. Habitant au milieu des terres, quand même elle n'aurait pas la navigation libre, Lacédémone serait toujours dans un état de prospérité, pourvu qu'elle fût maîtresse de la terre ; aussi, dès leur enfance, les Lacédémoniens s'exercent-ils à combattre sur leur élément. C'est un avantage inappréciable d'obéir à ses chefs : ils y excellent sur terre, comme vous sur mer. Ils peuvent mettre promptement sur pied de grandes armées, comme vous de grandes flottes; il est donc naturel que les alliés les suivent avec une pleine confiance. Les dieux les ont rendus triomphants sur terre comme vous sur mer. Ils ont livré de nombreuses batailles; rarement battus, combien de victoires n'ont-ils pas remportées!

« On peut se convaincre par les faits que l'empire de la terre leur appartient aussi nécessairement qu'à vous la domination des mers : vous vous êtes mesurés avec eux pen-

dant plusieurs années; plus d'une fois maîtres de leurs flottes, vous n'avez pas acquis par là un moyen de ruiner leur puissance, tandis que la seule bataille de Leuctres a exposé leurs enfants, leurs femmes et toute la patrie. Quelle calamité ne serait-ce donc pas pour eux d'abandonner à d'autres un empire qu'ils exercent avec tant de supériorité!

« Je viens de parler dans le sens du décret préparatoire du sénat, décret avantageux, selon moi, à l'un et à l'autre parti. Puissiez-vous, pour votre bonheur, embrasser l'avis le plus utile à tous! »

Ainsi parla Proclès; son discours fut extrêmement goûté des Athéniens et des Lacédémoniens qui étaient présents; mais l'Athénien Céphisodote s'avança :

« Athéniens, leur dit-il, vous ne sentez pas qu'on vous trompe; écoutez-moi, je vais en peu de mots vous dévoiler la surprise. Vous commanderez sur mer; mais si les Lacédémoniens deviennent vos alliés, ils enverront des triérarques, et peut-être des soldats : quant aux matelots, ce seront des hilotes ou des mercenaires. Voilà donc les hommes que vous commanderez. Lorsque les Lacédémoniens vous annonceront une expédition sur terre, vous leur enverrez de chez vous de la cavalerie et des hoplites; ainsi ils commanderont eux des citoyens, vous des esclaves et des hommes de néant.

« Réponds-moi, Timocrate, député de Lacédémone : ne disais-tu pas que les Lacédémoniens venaient pour contracter alliance avec nous à des conditions égales? — Oui. — Eh bien! quoi de plus conforme à l'égalité que de commander tour à tour sur terre et sur mer, et de partager les avantages de l'un et de l'autre commandement? »

Ces réflexions firent changer d'avis aux Athéniens; ils décrétèrent que, cinq jours de suite, alternativement, Athènes et Sparte commanderaient.

Les deux peuples et leurs alliés s'étant rassemblés à Corinthe, on résolut de garder en commun le mont Onée. A l'arrivée des Thébains, on se rangea en divers endroits de la montagne : les Lacédémoniens et les Pelléniens gardaient les endroits faibles. Les Thébains et leurs alliés, qui avaient campé à trente stades de là dans la plaine, marchèrent contre eux dès l'aube, après avoir mesuré le temps néces-

saire pour arriver au point du jour; leur calcul se trouva juste; ils tombèrent sur les Lacédémoniens et les Pelléniens, comme les gardes de nuit finissaient, et que chacun se levait pour aller à ses affaires. Armés et en bon ordre, ils trouvent et frappent des hommes désarmés et en désordre. Ce qui put échapper se sauva sur la montagne la plus voisine. Le polémarque lacédémonien pouvait, en prenant autant d'hoplites alliés, autant de peltastes qu'il eût voulu, garder cette montagne: on lui eût apporté sans risque des vivres de Cenchrée; mais, au lieu de le faire, lorsque ceux de Thèbes étaient incertains s'ils descendraient de la hauteur qui conduisait à Sicyone, ou s'ils retourneraient sur leurs pas, il conclut une trêve qu'on jugea plus avantageuse pour eux que pour lui, et se retira avec ses troupes.

Les Thébains descendirent en toute sûreté; après leur jonction avec les Arcadiens, les Argiens et les Éléens, ils assiégèrent Sicyone et Pellène, et approchèrent d'Épidaure, dont ils ravagèrent tout le territoire; puis, ils partirent en bravant l'ennemi; et, lorsqu'ils se virent près de Corinthe, ils coururent aux portes, du côté qui conduit à Phlionte, pour entrer s'ils les trouvaient ouvertes; mais quelques coureurs qui sortaient de la place rencontrèrent les soldats d'élite de Thèbes à quatre plèthres des murs; et, montant sur les sépulcres et autres éminences, ils accablèrent les Thébains sous une grêle de traits, tuèrent, en grand nombre, les plus avancés, et poursuivirent le reste trois ou quatre stades. Après cet exploit, les Corinthiens dressèrent un trophée, et rendirent par accord les morts qu'ils avaient tirés près des murs; ce succès ranima les alliés de Lacédémone. Sur ces entrefaites, arriva de Sicile un renfort de plus de vingt trirèmes, qui portaient des Celtes, des Ibères, avec environ cinquante cavaliers.

Le lendemain, les Thébains et leurs alliés se rangèrent en bataille, remplirent la plaine jusqu'à la mer et aux tertres voisins de la ville, et ravagèrent tout ce qui pouvait être utile à l'ennemi. La cavalerie d'Athènes et celle de Corinthe n'approchaient pas, à la vue d'une armée forte et nombreuse; mais les cavaliers de Denys, malgré leur petit nombre, se répandant çà et là dans la plaine, couraient à toute bride et lançaient leurs javelots; si l'on fondait sur eux, ils lâchaient pied, puis se retournaient en lançant de nouveaux

traits. Dans ces courses, ils descendaient de cheval et se reposaient. Venait-on les attaquer, ils remontaient avec agilité et s'éloignaient ; quelques imprudents les poursuivaient-ils trop loin de l'armée, ils les pressaient vivement dans la retraite, ils les accablaient de javelots, ils les couvraient de blessures ; ils contraignaient toutes les troupes tantôt d'avancer, tantôt de reculer à cause d'eux.

Peu de jours après, les Thébains et autres s'en retournèrent chacun dans leurs foyers. Les cavaliers de Denys se jetèrent dans la Sicyonie, vainquirent les Sicyoniens en pleine campagne, et leur tuèrent environ soixante-dix hommes ; ils prirent aussi Déra de vive force. Après ces divers exploits, ce renfort, le premier qu'envoyait Denys, fit voile vers Syracuse.

Jusque-là, les Thébains vivaient en bonne intelligence avec les peuples qui avaient abandonné Lacédémone ; ils jouissaient du commandement qu'on leur avait déféré, lorsque parut sur la scène le Mantinéen Lycomède. Ce personnage d'une haute extraction, riche et d'ailleurs ambitieux, voulut inspirer de la fierté aux Arcadiens : il leur représenta qu'ils étaient, dans le Péloponèse leur patrie, seuls autochthones ; que leur nation, la plus nombreuse de toute la Grèce, possédait les hommes les plus robustes ; et, pour prouver qu'ils étaient aussi les plus vaillants, il leur rappelait, que, lorsque les Grecs avaient besoin de troupes auxiliaires, ils ne voulaient en prendre que chez les Arcadiens ; que, sans eux, les Lacédémoniens n'eussent jamais osé attaquer le territoire d'Athènes, ni les Thébains pénétrer dans la Laconie.

« Si donc vous êtes sages, leur dit-il, vous vous épargnerez l'humiliation de marcher sous des chefs étrangers. En suivant les Lacédémoniens, vous avez augmenté la puissance de cette orgueilleuse cité : si aujourd'hui vous suivez trop facilement les Thébains, sans exiger qu'ils partagent avec vous le commandement, vous ne tarderez peut-être pas à trouver en eux une autre Lacédémone. »

Ce discours avait exalté l'orgueil des Arcadiens. Lycomède, devenu dès lors leur idole, n'avait plus son égal dans la république. Ils acceptèrent tous les chefs qu'il leur donna. Les événements favorisèrent encore leur fierté. En effet, ceux d'Argos, étant entrés sur le territoire d'Épidaure, s'y

étaient trouvés enfermés par les Athéniens, les Corinthiens et les mercenaires de Chabrias. Les Arcadiens avaient secouru et délivré ces Argiens assiégés, quoiqu'ils eussent contre eux et les hommes et les localités. Une autre fois ils attaquèrent Asine en Laconie, défirent la garnison lacédémonienne, tuèrent Géranor, qui avait été nommé polémarque, et ravagèrent les faubourgs d'Asine; quelque part qu'ils voulussent conduire leurs troupes, rien ne les arrêtait, ni la nuit, ni le mauvais temps, ni la longueur des chemins, ni les monts escarpés; ce qui leur donnait une haute idée d'eux-mêmes, et excitait l'envie des alliés, qui ne les affectionnaient plus. D'autre part, les Éléens demandaient la restitution des villes que Lacédémone leur avait prises ; mais, loin de tenir compte de leurs allégations, les Arcadiens soutenaient les Triphyliens, parce que ceux-ci se disaient d'Arcadie. Les Éléens en voulaient donc aussi aux Arcadiens.

Tandis que les alliés annonçaient de grandes prétentions chacun de leur côté, survient l'Abydénien Philiscus, envoyé avec beaucoup d'argent par Ariobarzane; il les convoque d'abord à Delphes avec leurs alliés et les Lacédémoniens pour traiter de la paix. Dès qu'ils y furent rassemblés, sans consulter le dieu sur les conditions de paix, ils délibérèrent entre eux. Comme les Thébains ne voulaient pas laisser Messène sous la domination lacédémonienne, Philiscus leva de nombreux mercenaires pour secourir les Lacédémoniens.

Cependant on annonce à Lacédémone un deuxième renfort de Denys; si l'on en croyait les Athéniens, il fallait l'envoyer en Thessalie contre les Thébains; mais les Lacédémoniens obtinrent, dans l'assemblée des alliés, qu'il entrerait en Laconie. Arrivé à Sparte, Archidamus le réunit aux troupes de sa patrie et se mit en campagne. Il prit Caryes de vive force, et tout ce qui fut pris vivant fut égorgé. De là, il mena son armée droit à Parrhasie, ville d'Arcadie, dont il ravagea le territoire; mais, les Arcadiens et les Argiens survenant, il rétrograda et campa sur les collines voisines de Midée.

Il se trouvait en cet endroit, lorsque Cissidas, général des troupes de Denys, vint lui dire que le temps de son service était expiré. Aussitôt il reprit la route de Sparte ; comme il s'en retournait, les Messéniens l'ayant arrêté dans un défilé, il envoya prier Archidamus de le dégager. Ce général y

accourut ; mais parvenu au tournant qui mène à Eutrésie, les Arcadiens et les Argiens entrèrent aussi dans la Laconie, pour lui fermer le chemin de son pays. Lorsqu'il fut descendu dans la plaine où se croisent les chemins d'Eutrésie et de Midée, il rangea ses troupes en bataille.

Il parcourait les rangs, il les animait par ces paroles : « Citoyens, marchons en braves et la tête levée ; laissons à nos enfants notre patrie telle que nos pères nous l'ont transmise ; n'ayons plus à rougir à la vue de nos femmes, de nos enfants, de nos vieillards et des étrangers, qui auparavant contemplaient en nous les plus illustres des Grecs. »

Il dit ; et, quoique le ciel fût serein, des éclairs et le tonnerre lui annoncèrent la protection des dieux ; le temple et la statue d'Hercule, dont on la fait descendre, se trouvèrent à sa droite ; ce qui inspira tant d'ardeur et d'audace aux soldats, qu'il était difficile aux chefs de contenir leur impatience. Archidamus se met à leur tête : le petit nombre des ennemis qui les reçurent à la portée du trait furent tués ; les autres, mis en déroute, tombèrent sous les coups des cavaliers ou des Celtes.

Le combat terminé, il dresse un trophée, et envoie le héraut Démotélès annoncer à Sparte cette victoire glorieuse sans doute, puisqu'il était mort tant d'ennemis sans qu'il eût perdu un seul homme. On dit qu'à cette nouvelle les vieillards et les éphores, à commencer par Agésilas, versèrent tous des larmes : tant il est vrai que les larmes sont communes à la joie comme à la douleur. Les Thébains et les Éléens ne se réjouirent pas moins qu'eux de cette défaite, tant l'orgueil des Arcadiens leur était insupportable.

Cependant les Thébains, sans cesse occupés des moyens de s'assurer la prééminence dans la Grèce, pensèrent que s'ils députaient vers le roi de Perse, ils obtiendraient par son entremise la supériorité. Ils assemblèrent donc leurs alliés, sous prétexte que le Lacédémonien Euthyclès était en Perse. Pélopidas y fut envoyé pour les Thébains, le pancratiaste Antiochus pour les Arcadiens, pour les Éléens Archidamus ; Argus accompagnait ce dernier. Les Athéniens en reçoivent la nouvelle ; ils envoient en leur nom Léon et Timagoras.

Les députés arrivés, Pélopidas avait plus d'influence sur le roi que les autres ; il pouvait dire que, seuls de tous les

Grecs, les Thébains l'avaient secouru à Platée ; que depuis ils n'avaient jamais porté les armes contre lui ; que les Lacédémoniens ne leur avaient fait la guerre que pour avoir refusé de suivre Agésilas en Perse, et ne lui avoir pas permis de sacrifier à Diane à Aulis, où Agamemnon avait sacrifié avant de passer en Asie et de prendre Troie. Ce qui contribuait fort à la considération de Pélopidas, c'était et la victoire récente de ses compatriotes à Leuctres, et la nouvelle des ravages qu'il venait d'exercer publiquement dans la Laconie. Il disait encore que ceux d'Arcadie et d'Argos n'avaient été battus par Lacédémone que parce que les Thébains étaient absents : tous ces faits étaient appuyés du témoignage de l'Athénien Timagoras, qui fut le mieux reçu après lui. Le roi ayant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il désirait, le général thébain demanda que Messène fût affranchie du joug lacédémonien ; que les Athéniens retirassent leurs galeres, qu'on leur déclarât la guerre, s'ils ne se conformaient pas à ces clauses, et que les villes qui refuseraient d'entrer dans la ligue fussent attaquées les premières.

Ces résolutions prises et lues aux députés, Léon dit en présence du roi qui l'entendit : « En vérité, Athéniens, il est temps, ce me semble, que vous cherchiez un autre allié que le grand roi. » Le secrétaire interpréta au roi le mot de l'ambassadeur, et lut ensuite cette dernière phrase du décret : « Si les Athéniens connaissent quelque chose de plus juste, qu'ils le fassent proposer par de nouveaux ambassadeurs. » Lorsqu'ils furent de retour chacun dans leur ville, Timagoras fut puni de mort. Léon l'accusait d'avoir refusé de loger avec lui et d'avoir en tout partagé l'opinion de Pélopidas. Parmi les autres ambassadeurs, l'Éléen Archidamus se louait fort du roi, parce qu'il avait donné la préférence à l'Élide sur l'Arcadie ; mais Antiochus, que cette préférence piquait, et qui d'ailleurs n'avait point reçu de présents, ne manqua pas de dire aux Dix-mille que le roi avait quantité de pâtissiers, de cuisiniers, d'échansons, d'huissiers, mais qu'en cherchant bien, il n'avait pas vu d'hommes en état de tenir tête aux Grecs. Il ajouta que sa magnificence n'était qu'une vaine montre ; que le platane d'or tant vanté ne donnerait pas de l'ombre à une cigale.

Les Thébains ayant convoqué les députés des villes pour

entendre la lettre du roi et le Perse qui la portait en ayant fait lecture après avoir montré le sceau royal, les Thébains demandèrent que ceux qui voulaient être les amis du roi et les leurs jurassent d'observer ces conventions. Mais les députés des villes répondirent qu'on les avait envoyés pour entendre des propositions, et non pour prêter un serment; que, s'ils exigeaient un serment, ils le signifiassent aux différentes villes. L'Arcadien Lycomède ajouta qu'on ne devait pas s'assembler à Thèbes, mais où était le siége de la guerre. Comme les Thébains se récriaient et disaient qu'il corrompait les alliés, il ne voulut pas siéger au conseil; il se retira avec les députés de l'Arcadie. Tous ceux qui étaient rassemblés dans Thèbes ayant refusé le serment, les Thébains députèrent vers les villes, qu'ils pressèrent de se conformer aux ordres du roi; ils pensaient que chacun en particulier craindrait d'encourir à la fois leur haine et celle du monarque persan. Mais les Corinthiens, à qui ils s'adressèrent les premiers, résistèrent et dirent qu'ils n'avaient pas besoin de l'alliance du grand roi; les autres villes imitèrent cet exemple, et répondirent dans le même sens. Ainsi s'évanouit la prétention à l'hégémonie de Pélopidas et de Thèbes.

D'un autre côté, Épaminondas, voulant s'attacher les Achéens pour imposer davantage aux Arcadiens et aux autres alliés, vit qu'il fallait entreprendre une expédition contre l'Achaïe. Il persuade donc à Pisias, commandant des troupes d'Argos, de s'emparer d'avance du mont Onée. Celui-ci ayant appris que l'Onée était gardé négligemment par Nauclès, commandant des mercenaires de Lacédémone, et par l'Athénien Timomachus, se met à la tête de deux mille hoplites munis de vivres pour sept jours, et s'empare, la nuit, des hauteurs au-dessus de Cenchrée. Sur ces entrefaites, les Thébains arrivent, franchissent l'Onée, entrent dans l'Achaïe avec tous leurs alliés.

Épaminondas, qui les commandait, vaincu par les instances des grands qui se rendirent à sa discrétion, obtint qu'il n'y eût ni exil des principaux citoyens, ni changement de gouvernement, et se contenta de leur faire jurer qu'ils seraient alliés fidèles des Thébains, et qu'ils les suivraient partout, puis s'en revint à Thèbes. Mais les Arcadiens et ceux de leur parti l'accusant de soutenir, à son départ d'Achaïe, les intérêts de Sparte, les Thébains prirent le parti d'envoyer dans

les villes achéennes des harmostes qui, chassant, à l'aide du peuple, les principaux citoyens, établirent la démocratie. Cependant les bannis, se ralliant en grand nombre, s'emparèrent de toutes les villes l'une après l'autre, et, rentrés dans leur patrie, loin d'y rester neutres, prirent ouvertement le parti de Lacédémone, en sorte que les Arcadiens se trouvèrent pressés par les Achéens d'un côté et de l'autre par les Lacédémoniens.

Sicyone jusqu'alors s'était gouvernée selon les lois des Achéens; mais Euphron, qui, grâce aux Lacédémoniens, tenait le premier rang dans la ville, voulant conserver le même crédit chez leurs adversaires, fit entendre à ceux d'Argos et d'Arcadie qu'en abandonnant entièrement Sicyone aux mains des plus riches, cette ville ne manquerait pas, à la première occasion, de reprendre le parti de Lacédémone. « Mais, dit-il, si on y établit le gouvernement démocratique, sachez qu'elle vous restera fidèle. Secondez-moi donc; je convoquerai le peuple, je vous donnerai une garantie de ma fidélité, et je maintiendrai cette cité dans votre alliance. Ce qui me détermine à cette démarche, c'est que depuis longtemps je suis autant que vous fatigué de l'orgueil de Lacédémone, heureux de secouer enfin le joug de la servitude. »

Ces propositions séduisantes amènent les Argiens et les Arcadiens à Sicyone, où, en leur présence, Euphron convoque le peuple pour y établir un gouvernement fondé sur l'égalité. Dès qu'ils furent assemblés, il leur demanda de choisir des gouverneurs à leur gré. Euphron lui-même, Hippodamus, Cléandre, Acrisius et Lysandre furent nommés. Il destitua ensuite Lysimène, commandant des troupes soldées, pour mettre à leur tête son fils Adéas. Bientôt ses largesses lui attachèrent une partie des mercenaires, il en gagna d'autres encore avec les deniers publics et sacrés qu'il n'épargnait pas.

Il confisquait le bien de ceux qu'il bannissait pour leur attachement à Lacédémone. De ses collègues, il tuait ceux-ci, exilait ceux-là, en sorte que, devenu maître absolu, il affectait ouvertement la tyrannie. Pour obtenir l'aveu des alliés, l'or était semé; il se faisait un plaisir de les accompagner dans leurs expéditions avec ses troupes mercenaires.

CHAPITRE II.

Les affaires en étaient là : les Argiens fortifiaient Tricarane, forteresse située dans la Phliasie, au-dessus du temple de Junon; les Sicyoniens fortifiaient Thyamie, sur les frontières de la Phliasie. Les Phliontins, serrés de près et privés de vivres, n'en persévérèrent pas moins dans leur alliance avec Lacédémone.

Que tous les historiens célèbrent les exploits des grandes villes ; pour moi, je juge plus intéressant encore de produire au grand jour les actions mémorables d'une petite cité.

Les Phliasiens avaient fait alliance avec Lacédémone, dans les temps où cette république était parvenue à l'apogée de sa grandeur. Malgré ses revers à la bataille de Leuctres, au moment où beaucoup de périèques l'abandonnaient, où tous les hilotes et presque tous les alliés se révoltaient, où tous les Grecs, pour ainsi dire, se soulevaient contre elle, ils lui restèrent fidèles; ils la secoururent, quoique assaillis par les peuples les plus puissants du Péloponèse, les Argiens et les Arcadiens. Ils avaient uni leurs armes à ceux de Corinthe, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione, de l'Halie, de la Sicyonie et de Pellène. Le sort voulut qu'ils fissent les derniers le trajet qui conduit à Prasies ; mais, loin de rebrousser chemin, lors même que le chef des mercenaires les eut abandonnés, emmenant avec lui les guerriers qui venaient de faire le trajet avant eux, ils louèrent un guide de Prasies, et, quoique les ennemis fussent près d'Amyclée, ils pénétrèrent à Sparte comme ils purent : aussi, entre autres honneurs, Lacédémone leur envoya-t-elle un bœuf en signe d'hospitalité.

Lorsque les ennemis eurent évacué la Laconie, les Argiens, irrités de la fidélité des Phliontins pour Lacédémone, se jetèrent en masse sur les terres de Phlionte : ils les ravagèrent, mais sans réduire les habitants; et, comme ils se retiraient après avoir commis tous les désordres possibles, les cavaliers de Phlionte les poursuivirent, et, quoique seulement au nombre de soixante, ils mirent en déroute la cavalerie argienne et quelques cohortes qui protégeaient son arrière-garde. Ils tuèrent peu de monde ; mais ils dressèrent

un trophée à la vue des Argiens, comme s'ils les avaient entièrement défaits.

Les Lacédémoniens et leurs alliés défendant une autre fois le passage de l'Onée, les Thébains s'étaient avancés pour le franchir. Comme ceux de l'Élide et de l'Arcadie traversaient Némée pour se joindre aux Thébains, les bannis de Phlionte leur dirent que, s'ils voulaient seulement se montrer, ils prendraient Phlionte.

La proposition fut acceptée ; et, la même nuit, les bannis, suivis de six cents hommes environ, viennent se placer sous les murs de la citadelle avec des échelles. Du haut de Tricarane, des sentinelles ayant averti, par un signal, d'une prétendue arrivée d'ennemis, Phlionte se préparait à les recevoir, lorsque des traîtres font signe à ceux qui étaient embusqués de monter : ils montent, prennent les armes qu'ils trouvent sur le rempart, poursuivent les dix sentinelles de jour (chaque cinquaine en avait fourni une), tuent l'une d'elles qui dormait, et une autre encore qui fuyait vers le temple de Junon. Bientôt toute la garnison fuit et s'élance du haut des murs qui donnaient du côté de la ville : il fut clair alors que les assaillants étaient maîtres de la forteresse.

Aux cris qui parvinrent jusque dans la ville, les habitants accoururent. Les ennemis sortirent de la forteresse et combattirent sous les portes qui conduisaient à la ville, puis, se voyant assiégés, se retirèrent dans la citadelle : les citoyens y entrèrent pêle-mêle avec eux, en sorte que l'esplanade se trouva aussitôt déserte. L'ennemi monta sur les remparts et sur les tours, d'où il faisait pleuvoir une grêle de traits sur les habitants : ceux-ci se défendaient d'en bas et combattaient au pied des rampes.

Bientôt des citoyens de Phlionte s'emparent de tours à droite, à gauche, et s'avancent tous ensemble et en désespérés contre l'ennemi qui venait de monter, le chargent, le pressent, le renferment dans un petit espace.

Pendant ce temps-là, ceux de l'Arcadie et de l'Argolide environnèrent la ville, et profitèrent d'une partie plus élevée de l'enceinte pour faire une brèche au mur de la citadelle.

Les habitants combattaient à la fois et contre ceux qui occupaient déjà les murs de la citadelle, et contre les assaillants qui escaladaient l'enceinte même de la ville, et

qui étaient encore sur les échelles. D'autres, se trouvant aux prises avec ceux qui venaient de monter sur les tours, les embrasèrent avec le feu qu'ils trouvèrent dans les tentes : ils avaient apporté des gerbes moissonnées dans la citadelle même. Aussitôt les uns se précipitent des tours, dans la crainte des flammes ; les autres, atteints par les Phliontins, tombent au pied des murailles.

Dès qu'une fois ils eurent commencé à plier, toute la forteresse se trouva en un instant vide d'ennemis. La cavalerie alors accourut au galop : à son aspect les ennemis se retirèrent, abandonnant les échelles, les morts et les blessés, et perdirent, soit en combattant dans la citadelle, soit au dehors, au moins quatre-vingts hommes. Aussitôt s'offrit un touchant spectacle ; il fallait voir les hommes s'embrasser, se féliciter de leur délivrance, les femmes leur apporter à boire en versant des larmes de joie. Il fallait voir tous les assistants pleurer et rire tout ensemble.

L'année suivante, tous les Argiens et les Arcadiens entrèrent encore dans Phlionte : leur acharnement contre les Phliontins provenait de la haine qu'ils leur portaient, de la position de cette ville entre deux frontières, et de l'espérance de prendre par famine une ville qu'ils tenaient bloquée. Mais, dans cette nouvelle action, la cavalerie phliasienne et la troupe d'élite, soutenues de cavaliers athéniens, ayant, avec beaucoup d'avantage, fondu sur eux au passage du fleuve, les tinrent serrés le reste du jour sous les montagnes : on eût dit qu'elles veillaient pour préserver de ravage les moissons amies.

Une autre fois, l'harmoste thébain qui commandait à Sicyone vint les attaquer avec les soldats de la garnison thébaine : il était secondé de ceux de Sicyone et de Pellène, qui dès lors suivaient les Thébains. Euphron s'était rendu à cette expédition avec ses deux mille hommes environ de mercenaires. Une partie descendit par Tricarane vers le temple de Junon, comme pour ravager la plaine : on laissa ceux de Pellène et de Sicyone sur les hauteurs et dans la direction de Corinthe, de peur que les Phliasiens, en tournant de ce côté, ne parvinssent à s'établir sur leurs têtes, au-dessus du temple. Les habitants de Phlionte, voyant l'ennemi s'élancer dans la plaine, courent et le repoussent avec leur cavalerie et leur troupe d'élite. La plus grande partie du jour se

passa en escarmouches, Euphron poursuivant les Phliasiens jusqu'aux lieux praticables pour la cavalerie, et ceux-ci à leur tour poursuivant Euphron jusqu'au temple.

Pour se retirer entièrement, les ennemis tournèrent Tricarane, parce qu'un ravin profond, qui se trouvait devant cette place, les empêchait de rejoindre Pellène par un plus court chemin. Les Phliasiens, les ayant suivis sur les hauteurs, se détournèrent tout à coup, et longèrent les murs afin d'aller à la rencontre des Pelléniens et de quelques autres de leurs alliés. Les Thébains, s'apercevant du mouvement des Phliasiens, se hâtent de les prévenir, pour secourir les Pelléniens; mais les cavaliers de Phlionte, qui avaient pris les devants, fondirent sur les Pelléniens, reculèrent au premier choc, donnèrent une seconde fois, et les rompirent à l'aide de l'infanterie qui venait de les renforcer. Dès lors, les ennemis plièrent et laissèrent sur le terrain quelques Sicyoniens et quantité de braves Pelléniens.

Après ces exploits, les Phliasiens dressèrent un brillant trophée, et chantèrent l'hymne de la victoire. Les Thébains et Euphron se tenaient tranquilles spectateurs du triomphe : on les eût dits accourus pour le contempler. Ensuite les deux parties se retirèrent, l'un sur Sicyone, l'autre dans la ville.

Voici encore une belle action des Phliasiens. Ils firent prisonnier le Pellénien Proxène, et le congédièrent sans rançon, quoiqu'ils manquassent de tout. Comment n'appellerait-on pas vaillants et magnanimes des hommes qui se distinguent par de pareils traits?

On connaît d'ailleurs leur constante fidélité envers leurs amis. Comme ils ne recueillaient rien de leurs terres, ils vivaient en partie de leurs courses sur l'ennemi, en partie de vivres qu'ils achetaient à Corinthe : c'était à travers les dangers qu'ils y allaient, ne se procurant pas facilement des fonds, trouvant à peine et des hommes qui se chargeassent du transport des provisions, et des cautions pour les bêtes de somme. Dans leur extrême disette, ils obtiennent de Charès qu'il escortera le convoi. Lorsqu'ils furent de retour à Phlionte, ils le prièrent d'envoyer à Pellène les bouches inutiles, ce qui s'exécuta.

Après qu'ils eurent fait les acquisitions et chargé les bêtes de somme, ils s'en retournèrent de nuit : ils n'ignoraient

pas que l'ennemi les épiait; mais ils trouvaient plus dur de manquer du nécessaire que de se battre. Les Phliasiens marchaient accompagnés de Charès; l'ennemi s'offre à leur rencontre; ils s'animent réciproquement; à grands cris ils appellent Charès; ils chargent avec tant de fureur qu'ils remportent la victoire, chassent l'ennemi du passage, et rentrent sains et saufs dans Phlionte avec leurs provisions. Comme ils avaient veillé toute la nuit, ils dormirent bien avant dans le jour. Dès que Charès fut levé, les cavaliers et les meilleurs hoplites l'abordèrent.

« Charès, lui dirent-ils, tu peux aujourd'hui faire une belle action. Les Sicyoniens construisent un fort sur nos frontières avec plus d'ouvriers que de soldats : les cavaliers et les vaillants hoplites que voici marcheront les premiers. S'il te plaît de nous suivre avec tes mercenaires, peut-être ne trouveras-tu rien à faire : ainsi qu'à Pellène, tu n'auras qu'à paraître, et l'ennemi fuira. Si tu entrevois des difficultés, consulte les dieux, offre un sacrifice : nous croyons qu'ils te porteront à l'entreprise encore plus que nous-mêmes. Au reste, sois-en persuadé, Charès, si tu réussis, tu auras tenu en respect tes adversaires, et sauvé une ville amie : illustré parmi tes contemporains, ton nom deviendra célèbre chez les ennemis et chez les alliés. »

Charès se laisse persuader, et sacrifie. Les cavaliers phliasiens endossent la cuirasse et brident leurs chevaux : les hoplites se fournissent de ce qui est nécessaire à l'infanterie. Comme ils se rendaient tout équipés au lieu où sacrifiait Charès, ils rencontrèrent ce général et son devin, qui leur annoncèrent que les présages étaient favorables. « Attendez, leur dirent-ils, nous partons avec vous. »

On sonne la marche; les troupes soldées s'élancent transportées d'une divine ardeur. Charès était devancé par les cavaliers et les fantassins de Phlionte, qui d'abord marchèrent vite, et doublèrent ensuite le pas. Les cavaliers allaient à toute bride; les fantassins couraient de toutes leurs forces, autant qu'ils le pouvaient sans rompre les rangs; Charès les suivait avec rapidité. Le soleil alors approchait de son couchant. On surprend l'ennemi sur les murs; les uns se lavaient, les autres apprêtaient le souper, ceux-ci pétrissaient le pain, ceux-là préparaient leur lit. A la vue de cette irruption soudaine, ils fuient épouvantés, lais-

sant toutes leurs provisions à nos braves, qui firent double chère et de ce qu'ils trouvèrent et de ce qu'ils avaient apporté. Après avoir fait des libations en actions de grâces et chanté un péan, ils posèrent des gardes et s'endormirent. Cependant un courrier était venu de nuit informer les Corinthiens de l'affaire de Thyamie : aussitôt ils avaient recueilli à la voix du héraut, et avec un empressement amical, tous les chariots et les bêtes de somme pour transporter les blés à Phlionte; et tant qu'avait duré la construction du fort, il s'était fait chaque jour de semblables convois.

CHAPITRE III.

Voilà ce que j'avais à dire des Phliasiens, de leur loyauté envers leurs amis, de leur vaillance à la guerre, et de leur attachement à leurs alliés au sein même de la disette.

Environ dans le même temps, Énée de Stymphale, chef de l'Arcadie, ne pouvant souffrir ce qui se faisait à Sicyone, monta avec ses troupes à la citadelle, et, rassemblant les principaux de la ville, rappela ceux qu'on avait bannis sans décret.

Euphron, épouvanté, descend au port de Sicyone, fait venir Pasimèle de Corinthe, et par son entremise livre le port aux Lacédémoniens. Il revenait à leur alliance dans laquelle, disait-il, il persévérerait constamment. Il prétendait que, lorsqu'on délibérait dans Sicyone si on quitterait leur parti, il avait, avec un petit nombre, rejeté cette proposition : c'était pour se venger de ceux qui l'avaient trahi, poursuivait-il, qu'il avait établi la démocratie. « Maintenant, dit-il, c'est par moi qu'ont été bannis tous ceux qui vous avaient abandonnés ; s'il eût été en mon pouvoir, la ville se serait rendue avec moi à votre discrétion ; aujourd'hui je vous livre le port dont je me suis emparé. » Il fut entendu de beaucoup de personnes; mais persuada-t-il? je l'ignore. Puisque j'ai entamé l'histoire d'Euphron, je vais la raconter en entier.

Comme la division régnait à Sicyone entre le peuple et les grands, Euphron lève dans Athènes des mercenaires, revient, et, secondé du parti démocratique, s'empare de la ville. Cependant la citadelle était au pouvoir d'un harmoste

thébain. Voyant bien qu'il ne serait pas maître absolu tant que les Thébains auraient la citadelle, Euphron ramasse de l'argent et se transporte à Thèbes, dans l'espoir que ses largesses persuaderaient aux Thébains d'exiler les grands, et de lui livrer de nouveau la ville. Mais les premiers bannis, instruits de son voyage et de son projet, vont aussi à Thèbes pour le traverser. Ils voient qu'il a gagné la faveur des magistrats; la crainte qu'il ne les fasse entrer dans ses vues les rend supérieurs à tout danger; ils l'égorgent dans la citadelle, sous les yeux des magistrats et du sénat assemblé. Les magistrats firent comparaître devant le sénat les meurtriers, et parlèrent en ces termes :

« Citoyens, nous vous dénonçons ces meurtriers comme dignes de mort. Les gens de bien ne commettent ni injustice ni impiété; les méchants qui s'en rendent coupables tâchent du moins de rester ignorés : ceux-ci, surpassant en audace, en scélératesse les plus pervers des mortels, ont cherché les regards de vos magistrats, la présence de juges arbitres souverains de la vie et de la mort, pour assassiner un des principaux Sicyoniens. S'ils ne subissent pas le dernier supplice, qui viendra parmi nous avec confiance ? Quel sera le sort de notre cité, s'il est permis au premier venu de tuer un homme avant qu'il ait exposé le sujet qui l'amène ? Nous vous dénonçons donc ces meurtriers comme des impies, des ennemis des lois, dont l'audace a bravé la république : vous avez entendu; infligez-leur la peine qu'ils vous paraissent mériter. »

Ainsi parlèrent les magistrats. Tous les meurtriers nièrent le fait, à l'exception d'un seul, qui entreprit de se justifier :

« Thébains, dit-il, il est impossible qu'un homme vous brave lorsqu'il vous sait maîtres absolus de ses jours. Dans quelle confiance ai-je tué ici Euphron ? c'est parce que ce meurtre me semblait juste, et que je pensais qu'il aurait votre approbation. Archias et Hypatès étaient aussi coupables qu'Euphron : vous les avez fait mourir sur-le-champ et sans forme de procès, persuadés que des impies et des traîtres reconnus, que des usurpateurs de la puissance souveraine sont déjà condamnés à mort par la voix publique. Euphron ne réunit-il pas tous ces titres odieux ? n'a-t-il pas dépouillé les temples des offrandes d'or et d'argent qui

les décoraient? est-il un traître plus insigne que l'homme qui, dévoué aux Lacédémoniens, les abandonne pour vous; qui ensuite, après vous avoir donné sa foi, vous trahit vous-mêmes et livre le port à vos adversaires? Est-il une tyrannie plus marquée que d'avoir accordé à des esclaves la liberté, et même le droit de citoyens; que d'avoir exilé, dépouillé, tué, non des pervers, mais ceux dont la vue l'offensait? et n'étaient-ce pas toujours les meilleurs citoyens?

« Rentré dans sa ville avec le secours des Athéniens, vos ennemis mortels, il attaque à main armée votre harmoste; ne pouvant le chasser de la citadelle, il recueille de l'or et se transporte ici. S'il eût pris ouvertement les armes contre vous, vous me sauriez gré de l'avoir immolé; je l'ai puni d'avoir apporté de l'or pour vous corrompre, pour vous engager à lui rendre toute autorité : pourriez-vous donc me condamner justement à mort? Ceux que l'on contraint par la force des armes éprouvent une violence, sans cependant paraître criminels. Quant à ceux que l'on corrompt par argent, on leur nuit en même temps qu'on les couvre d'opprobre.

« Si Euphron eût été mon ennemi personnel et votre ami, je l'avoue, j'aurais eu tort de le tuer: mais un homme qui vous a trahis était-il plus mon ennemi que le vôtre? Il est venu ici, dira quelqu'un, sur la foi publique. Comment! si on l'eût tué hors de votre ville, on mériterait des louanges, et, parce qu'à ses anciens crimes il venait en ajouter de nouveaux, on prétendra qu'il n'a pas été tué justement! Mais est-il chez les Grecs des traités qui favorisent les traîtres, les tyrans, les déserteurs? Avez-vous donc oublié le décret qui porte qu'on pourra saisir les bannis dans toutes les villes alliées? Or, celui qui, étant banni, est revenu sans un décret de la confédération, peut-on le dire injustement tué? Oui, Thébains, si vous me faites mourir, vous vengerez la mort de votre plus grand ennemi; si vous me renvoyez absous, vous vengerez vos propres injures et celles de tous vos alliés. »

Les Thébains, d'après ce discours, prononcèrent qu'Euphron avait subi un juste châtiment; mais ses concitoyens, le jugeant homme de bien, remportèrent son corps et lui donnèrent sépulture dans la place publique : ils le révèrent comme le protecteur de leur ville. C'est ainsi que, pour

l'ordinaire, nous estimons gens de bien ceux qui ont droit à notre reconnaissance. Voilà l'histoire d'Euphron ; je reviens à mon sujet.

CHAPITRE IV.

Les Phliasiens fortifiaient encore Thyamie en présence de Charès, lorsque les bannis de Sicyone s'emparèrent d'Orope. Les Athéniens ayant conduit toutes leurs troupes au secours d'Orope et rappelé Charès, les Sicyoniens reprirent leur port avec l'aide des Arcadiens. Quant aux Athéniens, se voyant abandonnés de tous leurs alliés, ils se retirèrent et confièrent Orope à la foi des Thébains, jusqu'à ce qu'ils pussent faire valoir leurs droits.

Lycomède, observant qu'Athènes se plaignait des charges qu'elle supportait pour la cause des alliés, sans être payée d'un juste retour, détermina les Dix-mille à faire alliance avec cette république. D'abord quelques Athéniens témoignaient de la répugnance, étant amis de Lacédémone, à s'allier avec ses adversaires ; mais, après avoir bien réfléchi, ils trouvèrent qu'il n'importait pas moins aux Lacédémoniens qu'à eux-mêmes que les Arcadiens sussent se passer des Thébains, et finirent par accepter cette alliance. Lycomède, qui l'avait négociée, se retirant d'Athènes, mourut par un étrange accident. En effet, après avoir choisi entre beaucoup de vaisseaux, après être convenu avec le pilote de le transporter où il voudrait, il s'était décidé pour le lieu où s'étaient retirés les bannis : sa mort n'empêcha pas l'exécution du traité.

Démotion déclara, dans l'assemblée du peuple d'Athènes, que l'on faisait sagement de lier amitié avec les Arcadiens ; mais il ajouta qu'il fallait s'efforcer de retenir Corinthe dans la dépendance athénienne. A cette nouvelle, les Corinthiens envoyèrent des troupes en toute hâte dans celles de leurs villes où les Athéniens avaient garnison, et leur signifièrent de se retirer ; leur protection devenait inutile. Ils obéirent. Lorsque ces troupes furent de retour dans la ville, les Corinthiens publièrent que les Athéniens qui auraient à se plaindre se présentassent, on leur rendrait justice.

Les choses en étaient là, lorsque Charès aborda à Cenchrée avec la flotte. Informé de ce qui s'était passé, il dit qu'il avait su la ville menacée, et qu'il venait offrir ses services. On le remercia ; mais, loin de recevoir ses galères dans le port, il fut invité à s'éloigner. Quant aux hoplites, on les congédia après les avoir satisfaits. Ce fut ainsi que les Athéniens partirent de Corinthe. Ils étaient obligés, à cause de leur alliance, d'envoyer des secours de cavalerie aux Arcadiens s'il leur survenait une guerre ; mais ils ne se permettaient en Laconie aucun acte d'hostilité.

Les Corinthiens, de leur côté, considérant que, vaincus précédemment par terre, en butte à de nouveaux ennemis, ils couraient les plus grands dangers, résolurent une levée d'infanterie et de cavalerie mercenaires, autant pour garder la ville que pour porter le ravage chez l'ennemi. En même temps ils envoyèrent à Thèbes pour savoir s'ils seraient admis à demander la paix. Après avoir obtenu une réponse favorable, ils sollicitèrent la permission d'en conférer avec les alliés : ils feraient la paix avec ceux qui la voudraient, et laisseraient combattre ceux qui préféreraient la guerre. Les Thébains ayant encore accordé cette demande, les Corinthiens vinrent à Lacédémone, et prononcèrent ce discours :

« Lacédémoniens, nous venons ici en qualité d'amis ; nous vous prions, s'il est quelque moyen d'éviter notre ruine totale en continuant la guerre, de nous l'indiquer ; si vous nous croyez sans ressource, et que la paix vous soit utile comme à nous, nous vous invitons à la négocier de concert : car c'est avec vous surtout que nous désirons partager notre salut. Si vous pensez qu'il est de votre intérêt de continuer la guerre, permettez que nous fassions la paix. Échappés au péril, et subsistant toujours, nous pourrons peut-être par la suite vous rendre de nouveaux services ; en périssant aujourd'hui, il est évident que nous ne pourrons plus vous servir. »

D'après ce discours, les Lacédémoniens conseillèrent aux Corinthiens de faire la paix ; ils laissaient leurs alliés libres de rester en repos s'ils ne voulaient pas faire la guerre avec eux ; ils disaient qu'ils étaient résolus de la continuer et de s'abandonner à la Providence ; que jamais ils ne se

laisseraient enlever Messène, qu'ils tenaient de leurs ancêtres.

Sur cette réponse, les Corinthiens allèrent à Thèbes pour la conclusion de la paix ; les Thébains voulaient qu'ils jurassent aussi ligue offensive et défensive. Ceux-ci répondirent qu'une telle ligue n'était pas une paix, mais un passage d'une guerre à une autre; que, s'il leur plaisait, ils préféreraient la paix sous de justes conditions. Les Thébains, pénétrés d'admiration pour un peuple qui, même dans le danger, refusait de se liguer contre ses bienfaiteurs, leur accordèrent la paix, à eux, aux Phliasiens et à tous ceux qui les avaient accompagnés à Thèbes, à condition qu'ils observeraient la plus exacte neutralité.

Le traité conclu et ratifié par le serment, les Phliasiens quittèrent aussitôt Thyamie; mais les Argiens, qui avaient juré la paix aux mêmes conditions, ne pouvant obtenir que les bannis de Phlionte gardassent Tricarane comme leur propre cité, les prirent sous leur protection et mirent garnison dans cette place ; ils se prétendaient propriétaires d'un pays qu'ils ravageaient peu auparavant comme ennemi. Les Phliasiens firent des réclamations ; les Argiens n'y eurent aucun égard.

Presque dans le même temps mourut Denys l'Ancien : son fils, qui lui succéda, envoya douze trirèmes aux Lacédémoniens, sous le commandement de Timocrate. Celui-ci arrive, les aide à reprendre Sellasie, et s'en retourne en Sicile.

Peu de temps après, les Éléens s'emparèrent de Lasion, ville autrefois de leur dépendance, qui appartenait alors à l'Arcadie. Les Arcadiens, ne s'oubliant pas, ordonnent une levée et partent aussitôt. Les Éléens leur opposent quatre cents hommes, puis trois cents autres. Ils avaient campé de jour dans une vaste plaine: les Arcadiens gagnèrent de nuit le sommet de la montagne qui dominait les Éléens, et descendirent contre eux dès le point du jour.

Ceux-ci, à la vue d'un ennemi qui avait l'avantage du nombre et du lieu, et dont ils se trouvaient éloignés, voulurent faire retraite ; mais, retenus par la honte, ils en viennent aux mains et fuient au premier choc. Ils perdirent beaucoup d'hommes et d'armes, en exécutant cette retraite par des lieux difficiles.

Après ces exploits, les Arcadiens marchèrent contre les villes des Acroréens, et, les ayant prises, à la réserve de Thrauste, ils arrivèrent à Olympie. Ils fortifièrent d'une tranchée le temple de Saturne, y mirent garnison, puis s'emparèrent du mont Olympe, et prirent Margane qui leur fut livrée. Ces nouveaux revers découragèrent entièrement les Éléens: ceux d'Arcadie pénétrèrent dans leur ville jusqu'à la place publique; mais la cavalerie éléenne, bien soutenue, les repoussa, en tua une partie, et dressa un trophée.

Depuis quelque temps il y avait division dans Élis. Les partisans de Charopus, de Thrasonidas et d'Argius, voulaient la démocratie; l'oligarchie était demandée par la faction Stalcas, Hippias et Stratole: mais les Arcadiens, qui avaient une grande armée, semblaient incliner pour le parti qui demandait la démocratie; la faction Charopus enhardie traite donc avec les Arcadiens, et par leur entremise s'empare de la citadelle. A l'instant les cavaliers éléens y montent accompagnés des Trois-cents, en chassent l'ennemi et bannissent Argius, Charopus, et avec eux quatre cents citoyens environ de la même faction. Peu après, ces bannis, aidés de quelques Arcadiens, s'emparèrent de Pylos, où émigrèrent en foule d'autres habitants, partisans de la démocratie, parce qu'ils se voyaient, grâce à la valeur des bannis, en possession d'une belle place et secondés d'un puissant allié.

Les Arcadiens entrèrent de nouveau dans l'Élide; les bannis leur avaient persuadé que la ville se rendrait: mais elle était défendue par les Achéens, alors amis des Éléens; en sorte que ceux d'Arcadie se retirèrent sans avoir fait autre chose que ravager le territoire. Ils en étaient à peine sortis qu'ils apprennent que les Pelléniens sont dans l'Élide; ils font de nuit une marche très-longue, et prennent Olure, ville des Pelléniens, redevenus alors alliés de Sparte. A la nouvelle de la prise d'Olure, les Pelléniens, après un long circuit et beaucoup d'efforts, arrivent enfin dans leur ville, combattent les Arcadiens qui étaient dans Olure, et leurs concitoyens qu'on avait armés: quoiqu'en petit nombre, ils ne se donnèrent point de repos qu'ils n'eussent repris la place.

Ceux d'Arcadie entrèrent encore une autre fois dans l'É-

lide. Comme ils étaient campés entre Cyllène et la ville, les Éléens les attaquèrent : les Arcadiens soutinrent le choc et vainquirent. Le général de la cavalerie éléenne, Andromaque, qui avait conseillé de livrer bataille, se donna la mort ; les troupes des Éléens se retirèrent dans la ville. Dans cette action périt aussi le Spartiate Soclidas : car Sparte avait alors fait alliance avec l'Élide.

Les Éléens, se voyant pressés par l'ennemi vers leur propre territoire, députèrent aux Lacédémoniens pour les prier d'entrer en Arcadie, persuadés qu'on chasserait les Arcadiens en les attaquant de deux côtés. Archidamus part avec une armée de citoyens, prend Cromne, et de ses douze cohortes en laisse trois en garnison, puis revient dans sa patrie.

Les Arcadiens, qui n'avaient pas encore licencié leurs troupes, coururent à Cromne, l'enfermèrent d'un double retranchement où ils se campèrent, et l'assiégèrent ainsi. Lacédémone, indignée de ce siége, envoie une armée ; c'était encore Archidamus qui la commandait. Il part, ravage tout ce qu'il peut de l'Arcadie et de la Sciritide, et se sert de tous les moyens pour la levée du siége ; mais les Arcadiens ne bougeaient pas davantage, et se riaient de ces vains efforts.

Archidamus, ayant remarqué une colline par laquelle passait le retranchement extérieur dont les Arcadiens s'étaient entourés, crut qu'en s'en emparant ils ne pourraient plus rester dans leurs lignes ; mais comme il tournait avec ses troupes pour arriver, ses peltastes, qui formaient l'avant-garde, ayant vu les Éparites hors du retranchement, les attaquent, soutenus des cavaliers qui tentaient de forcer la colline avec eux. Ces Éparites, loin de plier, restaient fermes dans leurs rangs. On revient à la charge ; mais, loin de céder le terrain même alors, ils vont au-devant d'eux à grands cris. Archidamus accourt en tournant par le grand chemin qui allait à Cromne : ses soldats marchaient sur deux de hauteur.

Les deux armées s'approchent ; Archidamus, défilant à cause du peu d'espace du chemin, tandis que les Arcadiens se serraient unissant leurs boucliers, ne fut pas en état de résister à la multitude. Bientôt il est percé d'outre en outre à la cuisse ; bientôt périssent sous ses yeux Polyénidas, Chilon son beau-frère, et tous les braves qui, au nombre

de trente environ, combattaient autour de sa personne. Il quitta le chemin étroit pour gagner la plaine, où il se rangea en bataille. Les Arcadiens restèrent dans la même position, inférieurs en nombre, mais supérieurs par le courage, puisqu'ils poursuivaient une troupe qui lâchait pied et dont on avait tué quelques hommes. Les Lacédémoniens au contraire étaient consternés; ils voyaient Archidamus blessé; ils entendaient nommer les morts : c'étaient les plus courageux et presque les plus distingués de Sparte.

On s'approche enfin: « Pourquoi combattre? s'écrie un des anciens; pourquoi ne ferions-nous pas une trêve? » Ce mot est accueilli, et la trêve conclue..Les Lacédémoniens se retirent après avoir enlevé les morts: les Arcadiens retournent au lieu d'où ils avaient commencé la charge, et dressent un trophée.

Tandis que les Arcadiens étaient devant Cromne, les Éléens marchaient contre Pylos, dont s'étaient emparés les bannis de l'Élide. Ils rencontrent les Pyliens repoussés de Thalames; aussitôt ils ordonnent à leur cavalerie de charger; quelques ennemis tombent sous leurs coups; le reste, poussé sur une colline, en fut délogé par l'infanterie éléenne, qui en tua une partie, et fit environ deux cents prisonniers. On vendit les soldats mercenaires; les bannis furent égorgés, et Pylos prise avec ses habitants destitués de tout secours. Margane subit le même sort.

Quelque temps après, les Lacédémoniens font de nuit une nouvelle course vers Cromne, se rendent maîtres du retranchement, et appellent aussitôt les Argiens et les Lacédémoniens qui étaient assiégés. Tous ceux qui n'étaient point éloignés et qui épiaient le moment sortirent; le reste, prévenu par les Arcadiens qui accoururent, fut renfermé de nouveau dans la ville, pris et distribué entre les Thébains, les Argiens, les Messéniens et les Arcadiens. Le nombre des Spartiates et des périèques montait à plus de cent.

Les Arcadiens, n'étant plus retenus à Cromne, retournèrent en Élide, renforcèrent la garnison d'Olympie, et, comme l'année olympique approchait, se préparèrent à célébrer les Jeux Olympiques avec ceux de Pise, qui prétendaient avoir eu les premiers l'intendance du temple. Déjà

sont arrivés et le mois où se célèbrent les jeux, et les jours du plus auguste rassemblement. Les Éléens s'arment ouvertement, appellent à eux les Achéens, et s'acheminent vers Olympie. Les Arcadiens, loin de s'attendre à cette irruption, avaient réglé avec ceux de Pise les apprêts de la fête ; déjà, par leurs ordres, s'étaient exécutés les courses et des chars et des chevaux et les jeux du pentathle, à l'exception de la lutte, qui avait lieu non dans le stade, mais entre le stade et l'autel : car déjà les Éléens en armes paraissaient près du bois sacré. Les Arcadiens ne s'étaient pas avancés plus loin que la rivière de Cladée, qui coule le long de l'Altis, qui se décharge dans l'Alphée. Ce fut là qu'ils se rangèrent avec deux mille hoplites argiens, et environ quatre cents cavaliers d'Athènes.

Les Éléens se portèrent de l'autre côté de la rivière du Cladée, d'où, aussitôt après avoir sacrifié, ils s'avancèrent pour combattre. Quoique auparavant méprisés de ceux d'Argos et d'Arcadie comme mauvais guerriers, quoique dédaignés des Achéens et des Athéniens, leur valeur, ce jour-là, étonna les alliés. Les Arcadiens, qui soutinrent le premier choc, furent bientôt mis en déroute : les Argiens accouraient ; les Éléens les défirent aussi, et les poursuivirent jusqu'à l'espace qui est entre le sénat, le temple de Vesta et le théâtre voisin de ce temple ; ils les repoussèrent près de l'autel avec une ardeur toujours égale ; cependant, assaillis de traits lancés des portiques, du sénat et du grand temple, et combattant sur un plan inférieur, ils perdirent quelques hommes avec Stratolas, qui commandait les Trois-cents.

Après cette action, ils se retirèrent dans leur camp. Les Arcadiens et leurs alliés, redoutant l'attaque du lendemain, ne cessèrent pendant la nuit d'abattre des baraques qu'on avait dressées avec beaucoup de peine, et de s'entourer de palissades. Le jour suivant, les Éléens, ayant vu leur défense et le haut des temples garni de soldats, retournèrent dans leur ville, après avoir déployé tout le courage qu'un dieu peut en un jour inspirer à des mortels, et que le plus long exercice ne saurait remplacer.

Cependant les Mantinéens, n'approuvant pas que les principaux d'Arcadie employassent les deniers sacrés à l'entretien des Éparites, décrétèrent les premiers qu'on ne toucherait plus à l'argent sacré ; puis levèrent le contingent

destiné à la solde des Éparites et l'envoyèrent aux magistrats chargés de la distribution. Ceux-ci prétendent qu'on attente à la constitution arcadique, et citent les magistrats mantinéens devant les Dix-mille. Ces magistrats refusent de comparaître; on envoie des Éparites chargés de les y contraindre. Mantinée ferme aussitôt ses portes, et refuse de les recevoir.

Mais bientôt même des députés du conseil des Dix-mille déclarèrent qu'on ne devait pas toucher à l'argent sacré ni attirer le courroux des dieux jusque sur la postérité la plus reculée. Dès qu'on eut arrêté dans le conseil qu'on s'abstiendrait des deniers sacrés, les Éparites, qui ne pouvaient vivre faute de solde, se débandèrent; d'autres, qui se voyaient quelque ressource, s'encouragèrent à succéder aux Éparites; ils se les asserviraient, bien loin d'en dépendre. Les principaux d'Arcadie, qui avaient manié cet argent sacré, prévoyant bien que, s'ils étaient forcés de rendre des comptes, ils exposaient leurs têtes, envoyèrent dire aux Thébains que, s'ils ne prenaient les armes, l'Arcadie pourrait bien revenir au parti de Lacédémone.

Comme ils se disposaient à marcher, le conseil arcadique, à l'instigation de ceux qui se préoccupaient sincèrement des vrais intérêts du Péloponèse, leur envoya des députés qui les invitèrent à ne pas venir sans qu'on les appelât. En adoptant cette mesure, on considérait que l'on n'avait pas besoin de guerre; on pensait qu'il ne fallait plus contester la surintendance du temple de Jupiter Olympien; qu'en la restituant ils feraient un acte de justice et de piété et se rendraient agréables au dieu. Les Éléens aussi goûtèrent ces dispositions; il fut donc arrêté de part et d'autre qu'on ferait la paix.

Elle fut conclue et jurée par les Tégéates et autres, ainsi que par le général athénien, qui se trouvait à Tégée avec trois cents hoplites béotiens. Les Arcadiens, qui séjournaient dans cette ville, se livraient à la bonne chère et à la joie, faisaient des libations et chantaient des péans en l'honneur de la paix, lorsque l'harmoste thébain et ceux des magistrats d'Arcadie qui craignaient la redditiou des comptes, secondés des Béotiens et des Éparites du même parti, fermèrent les portes de Tégée, et envoyèrent au milieu des banquets saisir les principaux d'entre eux. Comme de toutes les villes il

était accouru des Arcadiens, tous voulant la paix, on en prit nécessairement un si grand nombre, que la maison commune et la prison furent remplies.

On avait beaucoup de prisonniers, mais plusieurs s'étaient échappés par-dessus les murs, quelques-uns même par les portes : car on n'en voulait à personne, sauf à ceux par qui l'on croyait ses jours menacés. Cependant l'harmoste thébain et ceux qui agissaient de concert avec lui étaient fort en peine de ce qu'ils avaient fait peu de prisonniers parmi les Mantinéens, à qui surtout ils en voulaient, et qui, vu la proximité de leur ville, s'étaient presque tous retirés chez eux.

Au point du jour, les Mantinéens, instruits de ce qui se passait, députent vers les villes d'Arcadie, les exhortent à se mettre sous les armes et à garder leurs murs ; ce qui fut exécuté. Ils envoient en même temps à Tégée redemander les détenus ; ils trouvaient injuste qu'on attentât à la vie et à la liberté d'aucun Arcadien : si l'on avait à se plaindre de quelques-uns d'eux, ajoutaient les députés, Mantinée s'engageait à présenter au conseil arcadien tous ceux contre qui on porterait plainte.

Le général thébain, ne sachant qu'opposer à ces représentations, les met tous en liberté, convoque pour le lendemain une assemblée où se trouveraient tous les Arcadiens qui voudraient s'y rendre, et leur dit pour sa justification qu'il a été trompé : on lui avait rapporté que les Lacédémoniens étaient en armes sur la frontière et que quelques Arcadiens devaient livrer la place. Convaincus de la fausseté de cette allégation, ils le laissent libre, ils envoient à Thèbes des députés chargés de l'accuser et de demander qu'on le mette à mort.

On prétend qu'Épaminondas, alors général thébain, répondit qu'il avait moins failli à les arrêter qu'à les mettre en liberté. « Quoi ! dit-il, lorsque nous prenons les armes pour votre défense, vous faites la paix sans notre participation ! y aurait-il donc de l'injustice à vous accuser de perfidie ? Apprenez que nous entrerons en Arcadie, et que secondés de ceux qui tiennent à notre parti, nous y porterons la guerre. »

CHAPITRE V.

La nouvelle parvint aux villes et au conseil arcadiens. Les Mantinéens et ceux d'Arcadie, bien intentionnés pour le Péloponèse, comprirent, comme ceux de l'Élide et d'Achaïe, que les Thébains prétendaient épuiser le Péloponèse pour l'asservir sans peine : « Pourquoi veulent-ils que nous fassions la guerre? est-ce pour que nous nous entr'égorgions et que leur médiation devienne nécessaire? Pourquoi ces préparatifs de guerre, lorsque nous déclarons que leur protection nous est inutile? N'est-il pas clair que c'est contre nous qu'ils se disposent à entrer en campagne? » Ces peuples envoient aussi demander des secours à Athènes : des députés pris parmi les Éparites, vont à Lacédémone pour l'exhorter à empêcher d'un commun effort toute tentative contre la liberté du Péloponèse. Quant au commandement, il fut arrêté que chacun l'exercerait dans son pays.

Au milieu de ces événements, Épaminondas sortit avec tous les Béotiens, les Eubéens et beaucoup de Thessaliens qu'envoyaient Alexandre et les ennemis de ce tyran. Les Phocéens ne le suivirent pas, alléguant que les traités leur enjoignent de secourir Thèbes attaquée, mais non de marcher avec elle contre d'autres peuples. Mais il se persuadait que dans le Péloponèse il aurait à sa discrétion les Argiens, les Messéniens, et ceux des Arcadiens qui tenaient à son parti, tels que les Tégéates, les Mégalopolitains, les Aséates, les Palantins, et que les petites villes enclavées parmi eux seraient contraintes de marcher.

Épaminondas se met promptement en campagne ; arrivé à Némée, il s'y arrête, dans l'espérance de prendre les Athéniens au passage : il jugeait leur défaite importante, tant pour rassurer son parti que pour décourager l'ennemi ; il pensait que l'abaissement d'Athènes serait l'exaltation de Thèbes.

Pendant ce temps, se rendirent à Mantinée tous les Péloponésiens qui tenaient pour cette ville : d'un autre côté, Épaminondas, instruit que les Athéniens, au lieu de marcher par terre, s'apprêtent à mettre à la voile et à traverser la Laconie pour venir au secours des Arcadiens, sort de Né-

mée, et va camper devant Tégée. Je ne dirai pas que cette expédition lui ait réussi; mais, dans ce qui demandait intrépidité et prévoyance, ce général me semble n'avoir rien laisssé à désirer.

Je le loue avant tout d'avoir campé dans l'enceinte de Tégée, où, plus en sûreté que s'il eût été hors des murs, il cachait mieux ses projets à l'ennemi, et se procurait facilement ce qui lui était nécessaire; tandis que ses adversaires, campés dans la plaine, laissaient apercevoir ou leurs sages manœuvres ou leurs fautes: quoiqu'il se crût supérieur en forces, lorsqu'il leur croyait l'avantage du lieu, il ne les attaquait pas. Cependant le temps s'écoulait, et aucune ville ne se déclarait en sa faveur; il crut alors un grand exploit nécessaire, ou c'en était fait de sa gloire passée.

Apprenant donc que les ennemis s'étaient fortifiés dans Mantinée, qu'ils appelaient Agésilas, et que ce prince, parti de Lacédémone, était à Pellène, il ordonne à ses troupes de prendre leur repas, donne l'ordre du départ, et va droit à Sparte. Si, grâce à une divinité protectrice, un Crétois ne fût venu avertir Agésilas de l'approche de l'armée thébaine, Sparte, absolument sans défense, était prise comme un nid d'oiseaux. Mais Agésilas, informé à temps, avait prévenu l'arrivée de l'ennemi; et les Spartiates, distribués en différents postes, gardaient la ville : ils se trouvaient cependant en fort petit nombre; car toute leur cavalerie était allée en Arcadie avec les troupes étrangères et trois des douze compagnies.

Épaminondas, arrive près de Sparte, évita d'attaquer par un terrain plat, où les Spartiates, du haut de leurs maisons, l'eussent accablé de traits. Il évita aussi les accès trop serrés, où peu de combattants font plus que le grand nombre; mais, après s'être emparé d'un poste avantageux, au lieu de gravir, il s'avança vers la ville par une pente favorable. Ce qui arriva ensuite peut s'appeler un coup du ciel, ou bien on doit dire qu'aucune force ne résiste à des désespérés. Archidamus, à la tête de moins de cent hommes, venait de traverser l'Eurotas : vainqueur d'un grand obstacle, déjà il marchait à l'ennemi. Il paraît avec sa troupe; le combat s'engage; au premier choc, ces guerriers, qui, pleins de feu, venaient de triompher des Lacédémoniens, ces mêmes hommes qui avaient absolument l'avantage et du nombre

et du lieu, reculent et prennent la fuite; les premiers rangs de l'armée d'Épaminondas sont taillés en pièces. Des Lacédémoniens, emportés trop loin par l'ardeur de la victoire, tombèrent à leur tour : il semblait que la Divinité avait marqué les bornes de leur triomphe.

Archidamus dressa un trophée où il avait vaincu, et rendit les morts par composition. Épaminondas, prévoyant l'arrivée des Arcadiens, ne voulut pas les avoir sur les bras avec toutes les forces réunies de Lacédémone, qui d'ailleurs étaient triomphantes, lorsque les siennes étaient abattues. Il se retira donc en grande diligence à Tégée : tandis que les hoplites y reprenaient haleine, il envoya ses cavaliers contre Mantinée; il leur demandait de ne point se laisser abattre, et leur représentait que les Mantinéens tenaient leur bétail hors de la ville, et qu'ils étaient tous à transporter chez eux leurs récoltes.

Ces cavaliers se mettent en marche. Mais la cavalerie athénienne, étant partie d'Éleusis et ayant soupé dans l'isthme, passa à Cléone, et se rendit à Mantinée, dans l'enceinte de laquelle elle campa. Certains de l'approche de l'ennemi, les Mantinéens supplièrent la cavalerie athénienne de les secourir si elle le pouvait : ils dirent que tout leur bétail et leurs ouvriers, que beaucoup d'enfants et de vieillards de condition libre étaient dans les champs. Les Athéniens, instruits de ce qui se passait, se décident à les secourir, quoiqu'ils fussent à jeun, eux et leurs chevaux.

Qui dans cette conjoncture n'admirerait pas leur valeur? Ils voyaient un ennemi bien plus nombreux; leur cavalerie avait éprouvé un échec à Corinthe; ils allaient se mesurer contre des Thébains et des Thessaliens, cavaliers très-renommés : fermant les yeux à ces considérations, se croyant déshonorés si leur présence devenait inutile à des alliés, et d'ailleurs jaloux de conserver la gloire de leurs ancêtres, ils ne virent pas plutôt l'ennemi qu'ils le chargèrent avec furie. Par là, ils conservèrent aux Mantinéens tout ce qu'ils avaient hors de la ville : s'ils perdirent des braves, ils en tuèrent, car il n'y avait d'arme si courte dont on ne s'atteignît réciproquement. Les Athéniens enlevèrent ensuite leurs morts, et par composition en rendirent aux Thébains.

Épaminondas considérait que sous peu de jours il partirait nécessairement, car le temps destiné à l'expédition ap-

prochait; que, s'il abandonnait ceux qu'il était venu secourir, ils seraient assiégés par leurs adversaires; que lui-même perdrait complétement sa réputation, puisqu'à Sparte une poignée d'hommes avait battu ses nombreux hoplites, et qu'à Mantinée sa cavalerie avait eu le dessous; puisque enfin son expédition dans le Péloponèse avait amené la ligue de Lacédémone avec l'Arcadie, l'Achaïe, l'Élide et l'Attique. Il jugea donc impossible de s'éloigner sans un nouveau combat, persuadé que, s'il était vainqueur, la situation serait sauvée; que, s'il mourait, il lui serait glorieux de quitter la vie en s'efforçant d'acquérir à son pays l'empire du Péloponèse.

Qu'il ait eu ces nobles sentiments, je ne m'en étonne pas; ils appartiennent à toutes les âmes généreuses : mais qu'il ait dressé son armée à ne se rebuter d'aucune fatigue ni le jour ni la nuit, à ne redouter aucun péril, à obéir même dans la détresse, voilà ce qui me semble le plus digne d'admiration. Au dernier ordre qu'il leur donna de se préparer au combat, les cavaliers, empressés de lui plaire, polissaient leurs casques, et même, comme s'ils eussent été Thébains, des hoplites d'Arcadie traçaient des massues sur leurs boucliers; tous aiguisaient leurs piques et leurs épées, et nettoyaient leurs boucliers. Après ces préparatifs il les emmène; mais que fit-il? c'est ce qu'il est intéressant de considérer.

D'abord il rangea son armée en bataille : c'était annoncer qu'il se préparait à combattre. Quand il eut adopté l'ordre convenable, il ne la mena pas droit aux ennemis; mais, se dirigeant vers les montagnes qui étaient vis-à-vis de lui, à l'occident de Tégée, il leur fit croire qu'il ne combattrait pas ce jour-là. Arrivé à la montagne, il déploya sa ligne et fit mettre bas les armes au pied des tertres; on eût dit qu'il voulait seulement asseoir son camp. Par ce stratagème, il amortit l'ardeur de l'ennemi qui se disposait au combat, et rompit son ordre de bataille. Mais tout à coup, plaçant en avant sur le front de sa phalange les bataillons qui marchaient sur le flanc, il dispose en une masse solide propre à l'attaque le corps qu'il commandait en personne, puis, il ordonne aux troupes de reprendre leurs armes et marche à leur tête.

Ses ennemis, surpris par sa marche, se mirent de toutes

parts en mouvement; les uns formaient leurs rangs, les autres accouraient les reprendre, ceux-ci bridaient leurs chevaux, ceux-là endossaient la cuirasse; on eût dit qu'ils marchaient moins à une action qu'à une défaite. Pour lui, il conduisait son armée comme une galère, la proue en avant, assuré qu'il lui suffirait d'enfoncer par son choc l'ennemi sur un point, pour obtenir sur le reste de la ligne une victoire complète. Il se préparait en effet à combattre avec ses meilleurs soldats et tenait éloignés les moins aguerris, sachant bien que, si ces derniers avaient le dessous, il découragerait les siens, en même temps qu'il fortifierait le parti contraire.

Sans entremêler ses cavaliers de gens de pied, l'ennemi les avait formés sur un ordre profond, comme si c'eût été des hoplites. Épaminondas, au contraire, avait fortifié sa cavalerie en l'entremêlant d'infanterie légère. Il se flattait que, s'il enfonçait les escadrons, toute l'armée serait vaincue. En effet, on trouve difficilement des guerriers qui veuillent rester fermes quand ils voient leurs compagnons en fuite. Mais, pour contenir les Athéniens qui étaient à l'aile gauche et les empêcher d'aller au secours de ceux qui étaient près d'eux, il leur opposa, sur les collines, des cavaliers et des fantassins, et par cette manœuvre il leur faisait craindre, s'ils se portaient en avant, d'être pris par derrière.

Tel fut son plan d'attaque, et le succès répondit à ses espérances. En effet, plus fort sur le point qu'il avait attaqué en personne, il avait mis en fuite toute l'armée ennemie, quand un coup mortel l'atteignit. Ses troupes dès lors furent incapables de profiter de la victoire. Au lieu de presser de l'épée la phalange qu'elle avait enfoncée et qui fuyait, son infanterie resta immobile sur le terrain où s'était engagée l'attaque. La cavalerie ennemie avait pareillement fui; mais celle des Thébains, loin de poursuivre et de faire main basse sur les cavaliers et les fantassins, saisie d'une frayeur soudaine, se retira, comme vaincue, à travers les rangs des ennemis en déroute. Les hamippes et les peltastes, qui venaient de vaincre avec la cavalerie, passaient en vainqueurs à l'aile gauche; mais ils furent presque tous taillés en pièces par les Athéniens.

L'issue du combat trompa l'attente générale. Il n'y avait

personne qui ne crût, en voyant presque tous les Grecs rassemblés, que, si on livrait bataille, les vaincus ne subissent la loi du plus fort; mais la Divinité permit que les deux partis dressassent un trophée en qualité de vainqueurs, et sans opposition de part ni d'autre. Les deux partis, comme s'ils avaient vaincu, rendirent les morts par composition; tous deux les reçurent par composition. Tous deux se prétendirent victorieux sans avoir gagné ni pays ni ville, sans avoir plus agrandi leur domination qu'avant le combat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on vit plus de trouble et de confusion dans toute la Grèce depuis le combat qu'auparavant. Bornons ici notre histoire, et laissons à d'autres le soin d'en écrire la suite.

Google

ANABASE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Darius eut de Parysatis deux fils. L'aîné se nommait Artaxerxès et le plus jeune Cyrus. Ce prince, étant tombé malade et se doutant que sa fin approchait, voulut avoir près de lui ses deux fils. L'aîné se trouvait à la cour ; il rappela le plus jeune du gouvernement dont il l'avait fait satrape, dignité à laquelle il avait joint le commandement de toutes les troupes qui s'assemblent dans la plaine du Castole. Cyrus partit donc accompagné de Tissapherne, qu'il croyait son ami, et suivi de trois cents hoplites grecs que commandait Xénias de Parrhasie.

Darius mort et Artaxerxès étant monté sur le trône, Tissapherne accuse Cyrus d'avoir tramé une conspiration contre le nouveau roi. Artaxerxès crut le délateur, et fit arrêter Cyrus pour le punir de mort ; mais Parysatis, sa mère, le sauva par ses prières, et obtint qu'il fût renvoyé dans son gouvernement. Tout ému du danger et de l'affront, Cyrus ne fut pas plutôt parti qu'il chercha les moyens de ne plus dépendre de son frère, et même de régner en sa place, s'il le pouvait. Parysatis favorisait ce prince, qu'elle chérissait plus que le roi : d'un autre côté, quiconque venait le trouver

de la part d'Artaxerxès ne le quittait pas sans se sentir plus d'attachement pour lui que pour son frère. Il mettait d'ailleurs tous ses soins à ce que les Barbares, qui étaient à son service, devinssent de bons soldats, attachés à sa personne.

Il levait aussi des troupes grecques le plus secrètement possible, afin de prendre le roi au dépourvu. Voici comment avait lieu cette levée. Lorsqu'on recrutait des troupes pour les mettre en garnison dans les différentes villes de son gouvernement, il ordonnait aux commandants d'enrôler surtout les meilleurs soldats du Péloponèse, sous prétexte que Tissapherne en voulait à ces places : car les villes ioniennes étaient anciennement du gouvernement de ce satrape : le roi les lui avait données; mais toutes, excepté Milet, venaient de se remettre entre les mains de Cyrus. Tissapherne ayant pressenti que les habitants de Milet avaient le même projet, en fit mourir plusieurs, et en bannit d'autres. Cyrus les accueillit, rassembla une armée, assiégea Milet par terre et par mer, et tâcha d'y faire rentrer les bannis. C'était un nouveau prétexte pour lever des troupes. Il envoya aussi prier le roi de lui donner, à lui qui était son frère, le gouvernement de ces places, plutôt qu'à Tissapherne. Parysatis appuyait cette demande; en sorte qu'Artaxerxès, loin de soupçonner le piége qu'on lui tendait, crut que Cyrus ne faisait ces armements dispendieux que contre Tissapherne. Il n'était pas fâché qu'ils se fissent la guerre : car Cyrus lui envoyait les tributs des villes qui avaient appartenu à ce satrape.

Il se levait pour Cyrus une autre armée dans la Chersonèse, vis-à-vis d'Abydos ; et voici de quelle manière. Cléarque de Lacédémone, banni de sa patrie, vint trouver ce prince, qui conçut de l'estime pour lui et lui donna dix mille dariques. Cléarque leva des troupes avec cette somme, sortit de la Chersonèse, porta la guerre chez les Thraces qui habitent au-dessus de l'Hellespont, et rendit de si grands services aux Grecs, que les villes de l'Hellespont fournirent volontairement des subsides pour approvisionner son armée. C'était donc un second corps de troupes secrètement entretenu pour le service de Cyrus.

Le Thessalien Aristippe, qui était son hôte, persécuté dans sa patrie par la faction contraire, vint le trouver et lui demanda environ deux mille soldats avec trois mois de paye,

dans l'espérance qu'il triompherait par là de ses adversaires. Cyrus lui donna environ quatre mille hommes, et la paye de six mois, leur recommandant de ne point s'accommoder avec la faction opposée qu'ils n'en eussent conféré tous deux. Nouvelle armée en Thessalie, secrètement entretenue pour son service. Il ordonna à Proxène de Béotie, qui était son ami, de lever le plus de troupes possible et de venir le joindre, sous prétexte qu'il voulait marcher contre les Pisidiens qui infestaient son territoire. Il donna le même ordre à Sophénète de Stymphale et à Socrate d'Achaïe, ses hôtes, comme pour faire, avec les bannis de Milet, la guerre à Tissapherne; tous exécutèrent ses ordres.

Lorsqu'il juge qu'il est temps de s'avancer vers la haute Asie, il prétexte qu'il veut chasser entièrement les Pisidiens de son territoire; il feint de rassembler contre eux toutes les troupes grecques et barbares qui sont dans le pays. Il ordonne à Cléarque de venir avec toutes ses forces; à Aristippe, de se réconcilier avec ses concitoyens et de renvoyer ses troupes; à Xénias l'Arcadien, qui dans les garnisons commandait les troupes étrangères, de le joindre avec tous les soldats qui ne seraient pas nécessaires pour la garde des citadelles. Cyrus rappelle en même temps de devant Milet l'armée qui l'assiégeait, et veut que les bannis l'accompagnent à cette expédition, leur promettant que, si elle réussit, il ne désarmera point qu'il ne les ait rétablis dans leur patrie. Ils avaient confiance en lui, ils obéirent avec plaisir; ils prirent les armes, et le joignirent à Sardes. Xénias y arriva avec près de quatre mille hoplites tirés des villes; Proxène, suivi d'environ quinze cents hoplites et cinq cents hommes de troupes légères; Sophénète de Stymphale amena mille hoplites; Socrate d'Achaïe, environ cinq cents, et Pasion de Mégare, sept cents hoplites à peu près et autant de peltastes : ces deux derniers venaient du siége de Milet. Telles furent les troupes qui joignirent Cyrus à Sardes. Tissapherne ayant observé ces mouvements, et jugeant ces préparatifs trop considérables pour une expédition contre les Pisidiens, alla trouver le roi en toute diligence avec cinq cents chevaux. Ce prince se mit en état de défense, dès que le satrape l'eut instruit de l'armement de son frère.

CHAPITRE II.

Cyrus partit de Sardes à la tête des troupes dont je viens de parler. Il traversa la Lydie, fit en trois jours vingt-deux parasanges, et arriva aux bords du Méandre, dont la largeur est de deux plèthres : un pont de sept bateaux le traversait. Ayant passé ce fleuve et fait une marche de huit parasanges dans la Phrygie, il se trouva à Colosses, ville grande, riche et peuplée, où il demeura sept jours. Ménon le Thessalien l'y joignit avec mille hoplites et cinq cents peltastes, tant Dolopes qu'Éniens et Olynthiens. De là, il fit vingt parasanges en trois étapes, et parvint à Célènes, ville de Phrygie, peuplée, grande et florissante. Cyrus y avait un palais et un grand parc rempli de bêtes fauves, qu'il chassait à cheval quand il voulait s'exercer, lui et ses chevaux. Le Méandre prend sa source dans le palais même, coule au milieu du parc et traverse ensuite la ville de Célènes. Dans la même ville est un autre château fortifié appartenant au grand roi ; il est situé au-dessous de la citadelle et à la source même du Marsyas. Cette rivière traverse aussi la ville et se jette dans le Méandre ; elle a vingt-cinq pieds de largeur. Ce fut là, dit-on, qu'Apollon, ayant vaincu le satyre Marsyas, qui osait lutter de talent avec lui, l'écorcha vif, et suspendit sa peau dans l'antre d'où sortent les sources. Tel est l'événement qui a fait donner à la rivière le nom de Marsyas. On prétend que Xerxès bâtit ce château et la citadelle de Célènes à son retour de Grèce, où il avait été vaincu.

Cyrus y séjourna trente jours. Cléarque, banni de Lacédémone, s'y rendit avec mille hoplites, huit cents peltastes thraces et deux cents archers crétois ; Sosis de Syracuse et Sophénète d'Arcadie arrivèrent en même temps, l'un avec trois cents, l'autre avec mille hoplites. Cyrus fit dans son parc la revue et le dénombrement des Grecs : ils montaient en tout à onze mille hoplites et environ deux mille peltastes.

Cyrus fit ensuite en deux étapes dix parasanges, et arriva à Peltes, ville bien peuplée ; il y séjourna trois jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie célébra les Lupercales par des sacrifices et des jeux dont les prix étaient des étrilles d'or. Cyrus lui-même fut du nombre des spectateurs. De là,

en deux étapes il fit douze parasanges et vint au Forum des Céramiens, ville peuplée, située à l'extrémité de la Mysie. Puis, il fit trente parasanges en trois étapes, et arriva à Caystropédium, ville peuplée, où il demeura cinq jours. Il était dû plus de trois mois de paye aux soldats, qui venaient la demander à sa porte. Ce prince, pour gagner du temps, donnait des espérances; mais il en paraissait peiné, car il n'était pas dans son caractère de refuser la solde quand il avait de l'argent. Épyaxa, femme de Syennésis, roi de Cilicie, vint trouver Cyrus en cette ville, et lui fit présent, dit-on, de sommes considérables. Il fit aussitôt payer à son armée la solde de quatre mois. Cette reine avait une garde de Ciliciens et d'Aspendiens; le bruit courait que Cyrus avait obtenu ses faveurs.

Il fit ensuite en deux étapes dix parasanges, et arriva à Thymbrie, ville peuplée, où l'on voit une fontaine portant le nom de Midas, roi de Phrygie : on assure que ce fut en mêlant du vin aux eaux de cette source, que Midas y surprit le satyre qu'il poursuivait. De là, il fit dix parasanges, et vint en deux jours à Tyriéum, ville considérable, où il demeura trois jours. La reine de Cilicie pria Cyrus, à ce que l'on dit, de lui montrer son armée en bataille : il y consentit, et fit, dans la plaine, la revue des Grecs et des Barbares. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille selon leurs usages, et à leurs généraux de ranger chacun leurs troupes. Elles étaient sur quatre de hauteur, Ménon, à l'aile droite avec les siennes; Cléarque, à la gauche avec celles qu'il commandait, le reste des généraux au centre. Cyrus considéra d'abord les Barbares, qui défilèrent devant lui par escadrons et par bataillons. Il alla ensuite le long des bataillons grecs, monté sur son char et accompagné de la reine de Cilicie dans une litière. Les Grecs avaient des casques d'airain, des tuniques de pourpre, des jambières et des boucliers luisants.

Après avoir passé devant toute la ligne, il arrêta son char devant le centre de la phalange, et ordonna à ses généraux par son interprète Pigrès, qu'ils fissent présenter les armes et marcher toute la ligne en avant. Ils donnèrent l'ordre à leurs soldats. Dès que la trompette eut donné le signal, on marcha en avant en présentant les armes. Le pas s'accéléra peu à peu, les cris s'élevèrent, les soldats sans commandement coururent droit aux tentes. Les Barbares en furent

très-effrayés : la reine de Cilicie s'enfuit dans sa voiture, et les marchands du camp, abandonnant leurs denrées, prirent aussi la fuite; les Grecs revenaient à leurs tentes en riant. La reine de Cilicie admira la tenue et la discipline de leurs troupes, et Cyrus fut charmé de l'effroi qu'elles inspiraient aux Barbares.

Il fit ensuite vingt parasanges en trois étapes, et arriva à Iconium, dernière ville de Phrygie. Après y avoir demeuré trois jours, il en partit, et en cinq jours parcourut trente parasanges à travers la Lycaonie. Comme cette province était pays ennemi, il permit aux Grecs de la piller. Il renvoya ensuite Épyaxa en Cilicie par le chemin le plus court, sous l'escorte de Ménon le Thessalien et des troupes qu'il commandait. Cyrus, avec le reste de l'armée, traversa la Cappadoce, fit vingt-cinq parasanges en quatre étapes, et arriva à Dana, ville peuplée, grande et riche. Il y demeura trois jours, pendant lesquels il fit mourir deux Perses qu'il accusait de trahison, Mégaphernе, l'un de ses courtisans, et un autre qui était un des principaux officiers. On essaya ensuite de pénétrer en Cilicie. Le chemin qui y mène, quoique praticable aux voitures, est escarpé et inaccessible à des troupes à qui l'on oppose la moindre résistance. On disait que Syennésis se tenait sur les hauteurs pour le défendre. Cyrus resta donc un jour dans la plaine; mais, le lendemain, on vint lui dire que Syennésis avait abandonné les hauteurs, dès qu'il avait appris que Ménon, ayant passé les montagnes, était en Cilicie, et que Tamos, qui commandait les vaisseaux de Lacédémone et de Cyrus, longeait la côte de l'Ionie pour arriver en Cilicie.

Cyrus arriva sans obstacles sur les montagnes, d'où il aperçut le camp des Ciliciens. De là, il descendit dans une vaste et belle plaine, entrecoupée de ruisseaux, couverte de vignes et d'arbres de toute espèce, féconde en sésame, en panis, millet, froment et orge, et fortifiée de tous côtés par une chaîne de montagnes escarpées, dont les deux extrémités aboutissent à la mer.

Descendant à travers cette plaine, Cyrus fit vingt-cinq parasanges en quatre jours, et vint à Tarse en Cilicie. Cette ville, grande et riche, où Syennésis, roi de Cilicie, avait un palais, est coupée en deux par le Cydnus, fleuve large de deux plèthres. Les habitants s'enfuirent avec le roi dans un

lieu fortifié sur les montagnes, excepté ceux qui tenaient hôtellerie ; mais ceux de Soles et d'Issus, villes maritimes, ne se sauvèrent pas. Épyaxa, femme de Syennésis, se rendit à Tarse cinq jours avant Cyrus. Ménon, en traversant les montagnes qui aboutissent à la plaine, avait perdu deux de ses compagnies; les uns ont prétendu que, s'étant mises à piller, les Ciliciens les avaient taillées en pièces; d'autres, que, restées en arrière, et n'ayant pu ni rejoindre le gros de la troupe, ni reconnaître les chemins, elles s'étaient égarées et avaient péri; elles étaient de cent hoplites. Les autres Grecs, furieux de la perte de leurs camarades, pillèrent, à leur arrivée à Tarse, la ville et le palais.

Dès que Cyrus fut entré dans la ville, il manda Syennésis. Celui-ci répondit qu'il ne s'était jamais remis entre les mains de plus puissant que lui, et ne voulut se rendre près de Cyrus que lorsque sa femme le lui eut persuadé, et qu'il eut reçu des sûretés. Les deux princes s'étant abouchés, Syennésis fournit à Cyrus de grandes sommes d'argent pour l'entretien de ses troupes; et Cyrus lui fit les présents qu'offrent les rois de Perse à ceux qu'ils veulent honorer, un cheval dont le frein était d'or, un collier, des bracelets de même métal, un cimeterre à poignée d'or, une robe perse ; de plus il lui promit que son pays ne serait plus pillé, et qu'il pourrait reprendre, partout où il les trouverait, les esclaves qu'on lui avait enlevés.

CHAPITRE III.

Cyrus et son armée séjournèrent vingt jours à Tarse : les soldats refusaient d'aller plus avant ; ils soupçonnaient déjà qu'on les menait contre le grand roi, et déclaraient qu'ils ne s'étaient point enrôlés dans cette vue. Cléarque le premier voulut employer la force pour faire avancer les siens; mais, dès qu'il se mit en marche, il fut assailli de pierres, lui et ses équipages, et fut presque lapidé. Quand il vit qu'il ne pouvait réussir par la force, il convoqua ses soldats. D'abord il se tint longtemps debout, versant des larmes; ils le regardaient étonnés et en silence. Enfin il prononça ces paroles :

« Soldats, ne soyez pas surpris que les circonstances pré-

sentes m'affligent. Je suis lié à Cyrus par les lois de l'hospitalité; lorsque je fus banni, il m'accueillit avec honneur, il me donna dix mille dariques : je ne les ai ni réservées pour mon usage particulier, ni employées à mes plaisirs; je les ai dépensées pour votre entretien. D'abord j'ai fait la guerre aux Thraces, et avec vous j'ai vengé la Grèce, en chassant de la Chersonèse ces Barbares qui voulaient dépouiller les Grecs du territoire qu'ils possèdent. Cyrus m'ayant ensuite mandé, je partis avec vous, pour lui être utile s'il avait besoin de moi, et reconnaître ainsi ses bons offices. Mais, puisque vous ne voulez pas me suivre, il faut ou que, vous trahissant, je reste ami de Cyrus, ou que, trompant sa confiance, je lie mon sort au vôtre. J'ignore si je prends le parti le plus juste; n'importe, je vous donnerai la préférence, et, quelques malheurs qui en résultent, je les supporterai. Non, jamais il ne me sera reproché d'avoir conduit des Grecs chez les Barbares, d'avoir trahi mes compatriotes, et de leur avoir préféré les Barbares. Puisque vous refusez de m'obéir et de me suivre, c'est moi qui vous suivrai; je partagerai votre destin. Je vous regarde comme ma patrie, comme mes amis, comme mes compagnons : avec vous, je serai respecté partout où j'irai; séparé de vous, je ne pourrai ni aider un ami ni repousser un ennemi. Soyez donc assurés que, partout où vous irez, je vous suivrai. »

Ainsi parla Cléarque. Ses soldats et le reste de l'armée applaudirent à sa résolution de ne point marcher contre le roi. Plus de deux mille hommes du corps de Xénias et de Pasion, prenant armes et bagages, vinrent camper avec lui.

Cyrus, embarrassé, affligé de cet incident, envoya chercher Cléarque : celui-ci ne voulut point aller le trouver; mais il lui fit dire secrètement de prendre courage, que l'affaire aurait un dénoûment heureux. Il engagea Cyrus à le mander de nouveau, et refusa encore d'aller le trouver. Il convoqua ensuite ses soldats, ceux qui venaient se joindre à lui et quiconque voulait l'entendre, et leur parla en ces termes :

« Soldats, Cyrus en est à notre égard, où nous en sommes vis-à-vis de lui : nous ne sommes plus ses soldats, puisque nous refusons de le suivre; et lui ne nous doit plus de paye. Je sais qu'il se croit injustement traité par nous; aussi, lorsqu'il me mande, je refuse de l'aller trouver, honteux sur-

tout de l'idée d'avoir entièrement trompé sa confiance. Je crains d'ailleurs qu'il ne me fasse arrêter, et ne me punisse des torts qu'il m'impute. Ce n'est donc pas le moment de nous endormir et de négliger le soin de notre salut ; délibérons sur ce qu'il convient de faire en de telles circonstances. Je pense qu'il faut aviser aux moyens d'être ici en sûreté, si nous y restons ; ou, si nous nous déterminons à la retraite, aux moyens de la faire sans danger, et de nous procurer des vivres ; car, sans vivres, le général, le soldat, ne peuvent rien. Cyrus est un homme dont l'amitié est précieuse et la haine terrible. D'ailleurs il a de l'infanterie, de la cavalerie, une flotte ; nous voyons, nous connaissons ses forces, puisque nous ne sommes pas fort éloignés de lui. Il est donc temps d'ouvrir l'avis que chacun croira le meilleur. » Après avoir ainsi parlé, il se tut.

Alors plusieurs se levèrent, les uns, de leur propre mouvement, pour dire ce qu'ils pensaient ; les autres, suscités par Cléarque, pour démontrer combien il serait difficile soit de rester, soit de partir sans l'agrément de Cyrus. Un d'entre eux, feignant d'être fort pressé de se rendre en Grèce, dit que, si Cléarque refusait de le ramener, il fallait au plus tôt élire d'autres chefs, acheter des vivres dans le camp des Barbares, où se tenait le marché, et plier bagage, qu'ensuite on irait demander des vaisseaux à Cyrus, ou en cas de refus, un guide qui menât les Grecs par des pays amis ; s'il ne nous donne pas même un guide, mettons-nous aussitôt en ordre de bataille, envoyons un détachement qui s'empare des hauteurs, et tâchons de n'être prévenus ni par Cyrus, ni par les Ciliciens à qui nous avons pris beaucoup d'effets et beaucoup d'hommes. » Tel fut le discours du soldat. Cléarque répondit brièvement :

« Qu'aucun de vous ne propose de me charger du commandement ; je vois beaucoup de raisons qui doivent m'en détourner : mais sachez que j'obéirai, avec toute l'exactitude possible, au chef que vous choisirez. Personne ne vous donnera plus que moi l'exemple de la subordination. » Après lui un autre se leva, et fit remarquer la simplicité de celui qui conseillait de demander des vaisseaux à Cyrus, comme s'ils ne lui devenaient pas nécessaires pour son retour, ou un guide, lorsqu'on ruinait ses projets. « Si l'on peut se fier à un guide qu'il aura donné, pourquoi ne le pas

prier lui-même de s'emparer pour nous des hauteurs ? Quant à moi, j'hésiterais à monter sur un des vaisseaux qu'il fournirait ; peut-être les sacrifierait-il pour nous submerger. Je tremblerais de suivre un guide donné par lui, de peur qu'il ne nous engageât dans un défilé d'où il serait impossible de sortir. Je voudrais, si je pars contre le gré de Cyrus, partir à son insu, ce qui est impraticable.

« Selon moi, on n'a mis en avant que des idées folles. Mon avis est qu'on députe à Cyrus des gens capables, accompagnés de Cléarque, et qu'on l'interroge sur ce qu'il veut faire de nous. S'il s'agit d'une expédition semblable à celle où il a déjà employé les troupes grecques, il faut le suivre et ne pas nous montrer plus lâches que nos devanciers ; mais, si son entreprise est plus considérable, plus pénible, plus périlleuse que la précédente, il faudra, ou qu'il nous détermine à le suivre, ou que nous lui persuadions de nous renvoyer amicalement. S'il nous persuade, nous le suivrons en amis et avec zèle ; si nous le quittons, nous nous retirerons sans danger. Que nos députés nous rapportent sa réponse, nous délibérerons ensuite. »

Cet avis l'emporta. On choisit des députés qu'on envoya avec Cléarque, pour demander à Cyrus les éclaircissements convenus. Il répondit qu'on l'avait informé qu'Abrocomas, son ennemi, était à douze journées de marche sur les bords de l'Euphrate ; qu'il voulait les mener contre lui, et le punir, s'il le joignait ; que, s'il fuyait, on délibérerait sur le parti qu'on aurait à prendre. Les députés portèrent cette réponse aux soldats. Ceux-ci soupçonnèrent que Cyrus les menait contre le grand roi. Ils résolurent néanmoins de le suivre ; et, comme ils demandaient une paye plus forte, Cyrus leur promit d'augmenter leur solde d'un tiers et de donner à chacun trois demi-dariques, au lieu d'une darique, par mois. Au reste, personne n'entendait encore dire, du moins publiquement, qu'il marchât contre le grand roi.

CHAPITRE IV.

De là, Cyrus fit dix parasanges en deux étapes, et arriva au fleuve Psarus, large de trois plèthres. Le lendemain, en une marche de cinq parasanges, on arriva sur les bords du

fleuve Pyrame, large d'un stade. De là, on fit quinze parasanges en deux étapes, pour arriver à Issus. Cette ville, la dernière de la Cilicie, est peuplée, grande, florissante et située sur le bord de la mer. On y séjourna trois jours, pendant lesquels arrivèrent du Péloponèse trente-cinq vaisseaux commandés par Pythagore de Lacédémone. Tamos d'Égypte les conduisait depuis Éphèse, ayant avec lui vingt-cinq autres vaisseaux de Cyrus, avec lesquels il avait assiégé Milet, ville amie de Tissaphérne, et servi le prince contre ce satrape. Sur ces bâtiments était Chirisophe de Lacédémone, qu'avait mandé Cyrus, et sept cents hoplites, avec lesquels il servit dans l'armée. Les vaisseaux se tinrent à l'ancre près de la tente de Cyrus. Ce fut là que quatre cents hoplites grecs quittèrent le service d'Abrocomas, pour se joindre à Cyrus et marcher avec lui contre le roi.

D'Issus il vint, en une étape de cinq parasanges, au passage de la Cilicie et de la Syrie. Deux murs se présentaient : l'un, en deçà et en avant de la Cilicie, était gardé par Syennésis et un corps de Ciliciens; on disait qu'une garnison d'Artaxerxès occupait celui qui était au delà, et du côté de la Syrie; entre les deux coule le fleuve Carsus, large d'un plèthre. L'espace qui est entre les deux murs est de trois stades; on ne pouvait forcer ce passage étroit : les murs descendaient jusqu'à la mer; au-dessus étaient des rochers à pic, et l'on avait pratiqué les portes dans les murs. Pour s'ouvrir ce passage, Cyrus avait fait venir sa flotte, afin de débarquer des hoplites en deçà et au delà des portes, et de forcer le pas de Syrie s'il était défendu par les ennemis. Il s'attendait qu'Abrocomas, qui avait beaucoup de troupes sous ses ordres, lui disputerait le passage; mais Abrocomas n'en fit rien : dès qu'il sut que Cyrus était en Cilicie, il se retira de la Phénicie et marcha vers le roi, avec une armée qu'on disait être de trois cent mille hommes.

De là Cyrus fit, en un jour de marche, cinq parasanges dans la Syrie, et l'on arriva à Myriandre, ville maritime, habitée par les Phéniciens; c'est une ville de commerce où mouillent beaucoup de vaisseaux marchands. On s'y arrêta sept jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie et Pasion de Mégare s'embarquèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent. Ils étaient, suivant l'opinion la plus commune, piqués de ce que Cyrus laissait à Cléarque ceux

de leurs soldats qui s'étaient joints à lui pour retourner en Grèce et ne pas marcher contre Artaxerxès. Ils avaient à peine disparu, et déjà le bruit se répandait que Cyrus enverrait contre eux des trirèmes; quelques-uns souhaitaient qu'on les arrêtât comme traîtres; d'autres plaignaient le sort qui les attendait s'ils étaient pris.

Cyrus ayant convoqué les généraux leur dit : « Xénias et Pasion m'ont abandonné; mais qu'ils sachent qu'ils ne se sont pas sauvés à mon insu, car je sais où ils vont, et qu'ils ne m'ont point échappé, puisque avec mes trirèmes il m'est facile de ramener leur bâtiment; mais j'atteste les dieux que je ne les poursuivrai pas; personne ne dira que je me sers d'un homme tant qu'il est avec moi, et que, s'il désire me quitter, je le maltraite et le dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en aillent donc convaincus qu'ils en usent plus mal envers moi que moi envers eux. J'ai en mon pouvoir leurs femmes, leurs enfants, qu'on garde à Tralles; ils ne seront pas même privés de ces gages, ils les recevront comme prix de la valeur avec laquelle ils m'ont précédemment servi. » Ainsi parla Cyrus. Ceux des Grecs qui n'étaient pas zélés pour l'expédition, ayant appris la belle action de ce prince, le suivirent avec plus de plaisir et de cœur.

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre étapes, et vint sur les bords du Chalus, fleuve large d'un plèthre, et rempli de grands poissons privés : les Syriens les regardent comme des dieux, et ne permettent pas qu'on leur fasse du mal, non plus qu'aux colombes. Les villages où l'on campa appartenaient à Parysatis, et lui avaient été donnés pour sa ceinture. De là, après trente parasanges en cinq étapes, on arriva aux sources du fleuve Dardès, large d'un plèthre. Là, était le palais de Bélésis, gouverneur de la Syrie, avec un très-beau et très-vaste parc, fécond en fruits de toutes les saisons. Cyrus rasa le parc et brûla le palais. Quinze parasanges parcourues en trois étapes firent enfin arriver l'armée à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, large en ce lieu de quatre stades.

On y demeura cinq jours. Cyrus ayant mandé les généraux grecs, leur annonça qu'on marcherait sur Babylone, contre le grand roi; il leur recommanda d'en instruire les troupes et de les engager à le suivre. Les généraux convoquèrent l'assemblée et publièrent la nouvelle. Les soldats

s'emportèrent contre leurs chefs, qui, prétendaient-ils, savaient depuis longtemps le projet et le tenaient caché. Ils ajoutèrent qu'ils n'avanceraient pas qu'on ne leur donnât la même paye qu'aux Grecs qui avaient accompagné Cyrus dans le voyage précédent, où il s'agissait non de se battre, mais d'escorter ce prince mandé par son père. Les généraux firent leur rapport à Cyrus, qui promit de donner à chaque homme cinq mines d'argent à leur arrivée à Babylone, et de leur payer la solde entière jusqu'à leur retour en Ionie. Ces promesses gagnèrent la plupart des Grecs; mais, avant qu'on pût savoir la résolution des autres troupes et si elles suivraient ou non Cyrus, Ménon convoqua séparément les siennes, et leur parla ainsi :

« Soldats, si vous m'en croyez, vous obtiendrez, sans danger ni fatigue, d'être plus favorisés de Cyrus que tout le reste de l'armée. Que vous conseillé-je de faire ? Cyrus prie les Grecs de le suivre contre le roi : eh bien, passons l'Euphrate avant qu'on sache ce que nos compatriotes répondront à Cyrus. S'ils se déterminent à le suivre, comme vous aurez passé les premiers, on vous regardera comme auteurs de cette résolution ; Cyrus vous saura gré de votre zèle ; il vous en témoignera sa reconnaissance, et personne ne le fait mieux que lui. Si l'avis contraire prévaut, nous retournerons sur nos pas; mais, comme vous aurez seuls obéi, il mettra toute sa confiance en vous, il vous confiera le commandement des garnisons et des loches; et je sais que, quelque grâce que vous demandiez, vous trouverez en lui un ami. »

Ces mots entendus, ils obéirent et passèrent l'Euphrate avant que les autres Grecs eussent répondu. Cyrus, enchanté, leur fit dire par Glos : « Grecs, j'ai à me louer de vous ; croyez que je ne suis plus Cyrus, ou vous aurez bientôt à vous louer de moi. » A ces mots, les soldats conçurent de grandes espérances et firent des vœux pour le succès de l'entreprise. On dit que Cyrus envoya à Ménon de magnifiques présents. Bientôt il traversa le fleuve à gué, et fut suivi des troupes, qui ne furent pas mouillées plus haut que la poitrine. Les habitants de Thapsaque prétendaient que l'Euphrate n'avait jamais été guéable qu'alors, et qu'on ne pouvait le traverser sans bateaux. Abrocomas, qui l'avait gagné de vitesse, les avait brûlés pour empêcher le passage du prince. On regarda cet événement comme un miracle;

il parut évident que le fleuve s'était abaissé devant Cyrus, comme devant son roi futur.

On fit ensuite, en neuf étapes, cinquante parasanges à travers la Syrie, et l'on arriva sur les bords de l'Araxe. Il y avait en cet endroit beaucoup de villages qui regorgeaient de blé et de vin. On y demeura trois jours, et l'on s'y pourvut de vivres.

CHAPITRE V

Il passa de là en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, et fit en cinq jours trente-cinq parasanges dans un pays désert, uni comme la mer et couvert d'absinthe; s'il y croît d'autres plantes ou cannes, elles sont toutes odoriférantes et aromatiques; mais il n'y a point d'arbres. On y trouve quantité d'ânes sauvages, beaucoup d'autruches, quelques outardes, des gazelles. Les cavaliers donnaient quelquefois la chasse à ce gibier. Les ânes, lorsqu'on les poursuivait, gagnaient de l'avance et s'arrêtaient : car ils vont plus vite que le cheval. Dès que le chasseur approchait, ils répétaient la même manœuvre, en sorte qu'on ne pouvait les prendre, à moins que les cavaliers, s'échelonnant par distance, ne les chassassent avec des relais. La chair de ceux qu'on prit ressemblait à celle du cerf, mais était plus délicate. On ne put prendre d'autruches; les cavaliers qui en poursuivirent y renoncèrent bientôt; car elles se sauvaient au loin en courant sur leurs pieds et en s'aidant de leurs ailes étendues, comme de voiles. Quant aux outardes, en les faisant lever promptement, on les prend sans peine; elles ont, comme les perdrix, le vol court, et se lassent bientôt; leur chair était délicieuse.

Après avoir traversé cette plaine, on arriva à Corsote, ville grande et déserte, sur les bords du Mascas, fleuve large d'un plèthre. On y séjourna trois jours. Après s'y être pourvue de vivres, l'armée fit, en treize jours de marche, quatre-vingt-dix parasanges dans le désert, ayant toujours l'Euphrate à sa droite, et arriva à Pyle.

Dans cette route il périt, faute de fourrage, beaucoup de bêtes de somme; il n'y avait ni herbe ni arbre, tout le pays était nu. Les habitants déterraient, le long du fleuve, de grosses pierres dont ils faisaient des meules de moulin;

ils les transportaient à Babylone, les vendaient, en achetaient du blé et vivaient de ce commerce. L'armée manqua de vivres et ne put en acheter qu'au marché lydien, dans le camp des Barbares de l'armée de Cyrus. La capithe de farine de froment ou d'orge coûtait quatre sigles, le sigle vaut sept oboles attiques et demie, et la capithe contient deux chénix attiques. Les soldats ne se soutenaient donc qu'en mangeant de la viande.

On faisait de ces longues marches lorsqu'on voulait camper à la portée de l'eau et du fourrage. On arriva un jour à un défilé dont la boue rendait le passage difficile aux chariots. Cyrus s'y arrête avec les plus distingués et les plus riches de sa suite, et charge Glos et Pigrès de prendre avec eux un détachement de Barbares et de tirer les chariots du mauvais pas. Ils lui paraissaient agir avec lenteur; aussitôt il ordonne, comme en colère, aux seigneurs perses qui l'entourent, de se joindre aux travailleurs pour dégager les voitures.

Ce fut alors qu'on vit un bel exemple de subordination. Chacun à l'instant jette son surtout de pourpre à la place où il se trouve, se met à courir comme s'il se fût agi d'un prix, et descend un coteau rapide : avec leurs riches tuniques, avec leurs hauts-de-chausses brodés, quelques-uns avec des colliers au cou, des anneaux aux doigts, ils sautent sans balancer au milieu de la boue, enlèvent les chariots et les dégagent plus vite qu'on ne l'aurait imaginé.

En somme, on voyait que Cyrus se hâtait et ne s'arrêtait qu'afin de prendre des vivres ou pour quelque autre raison indispensable. Il pensait que, plus il se presserait, moins il trouverait le roi préparé à combattre; que, plus il irait lentement, plus l'armée de ce prince grossirait : car tout homme qui réfléchit, voit que l'empire des Perses est puissant par l'étendue et la population de ses provinces, mais que la dispersion de ses forces et la longueur des distances le rendent faible contre un adversaire qui l'attaque avec célérité.

Sur l'autre rive de l'Euphrate, et vis-à-vis du camp que l'armée occupait dans le désert, était une ville grande et riche, nommé Charmande. Les soldats y allaient acheter des vivres sur des radeaux faits avec les peaux qui leur servaient de couvertures; ils les joignaient et les cousaient si serrées, que

l'eau ne pouvait mouiller le foin dont ils les avaient remplies : c'était sur ces radeaux qu'ils passaient le fleuve et revenaient avec du vin de dattes et du panis, qui abondait dans ce pays.

En ce lieu survint une dispute entre deux soldats dont l'un était à Ménon et l'autre à Cléarque : Cléarque, jugeant que le soldat de Ménon avait tort, le frappa ; le soldat, de retour à son camp, raconta l'aventure à ses camarades, qui s'en offensèrent et devinrent furieux contre Cléarque. Le même jour, ce général, après avoir été au passage du fleuve pour y surveiller le marché, revenait à cheval à sa tente avec une escorte peu nombreuse, et traversait le camp de Ménon. Cyrus n'était point encore arrivé, mais il était en route. Un soldat de Ménon, qui fendait du bois, voyant Cléarque passer, lui jeta sa hache et le manqua : un autre, puis un autre encore, lança une pierre, et sur leurs cris beaucoup de soldats se joignirent à eux. Cléarque se sauve à son quartier, crie aux armes, ordonne aux hoplites de rester en bataille, les boucliers devant leurs genoux : pour lui, avec les Thraces et les cavaliers, qui étaient plus de quarante, Thraces aussi pour la plupart, il marche droit à la troupe de Ménon, qui, étonnée, ainsi que son chef, court aux armes : quelques-uns restaient en place, ne sachant quel parti prendre. Proxène, qui était arrivé après les autres avec une compagnie d'hoplites, fit avancer ses hommes entre les deux partis, commanda de mettre bas les armes, et pria Cléarque de se calmer.

Cléarque, qui avait failli être lapidé, s'indigna de ce que Proxène parlait de sang-froid de cet événement, et le pressa de se retirer.

Cependant Cyrus arrive ; il apprend la nouvelle, il s'arme ; il accourt au milieu d'eux avec ceux de ses confidents qui se trouvaient près de lui, et parle en ces termes : « Cléarque, Proxène, Grecs ici présents, vous ignorez ce que vous faites ; si vous vous combattez les uns les autres, sachez que dès ce jour ma perte est décidée, et que la vôtre suivra de près ; car, dès que nos affaires tourneront mal, tous les Barbares que vous voyez à ma suite seront des ennemis plus dangereux que ceux qui sont dans l'armée du roi. » A ce discours, Cléarque revint à lui ; les deux partis s'apaisèrent, on mit bas les armes.

CHAPITRE VI.

L'armée s'avançant ensuite, on trouva des pas de chevaux, du crottin, et l'on conjectura qu'il avait passé là environ deux mille chevaux. Ce détachement prenait les devants, brûlant les fourrages et tout ce qui pouvait être de quelque utilité. Orontas, Perse du sang royal, qui passait pour l'un des plus habiles guerriers de sa nation, et qui, après avoir porté les armes contre Cyrus, s'était réconcilié avec lui, forma le projet de le trahir. Il lui dit que, s'il voulait lui donner mille chevaux, il se faisait fort ou de surprendre et de passer au fil de l'épée le détachement qui brûlait d'avance le pays, ou de ramener beaucoup de prisonniers, d'empêcher les incendies, et de faire que l'ennemi ne pût rapporter au roi ce qu'il aurait vu de l'armée de Cyrus. Ce prince, ayant jugé cette proposition avantageuse, dit à Orontas de prendre des détachements de tous les corps.

Orontas, croyant ses hommes prêts à marcher, écrit une lettre au roi, lui mande qu'il amènera le plus de cavalerie possible, et le prie d'ordonner à la sienne qu'on le reçoive comme ami. La lettre rappelait son ancien attachement et sa fidélité : il en chargea un homme à qui il croyait pouvoir se fier. Celui-ci ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il l'alla montrer à Cyrus : ce prince, l'ayant lue, fait arrêter Orontas, mande dans sa tente sept des principaux de sa cour, et ordonne aux généraux grecs de faire prendre les armes à leurs hoplites, et de les placer autour de sa tente : les Grecs obéirent et lui amenèrent environ trois mille hoplites. Il appela à l'intérieur et admit au conseil Cléarque, qui lui paraissait, ainsi qu'au reste de l'armée, celui de tous les Grecs qui jouissait de la plus grande considération. Cléarque, au sortir du conseil, raconta à ses amis comment s'était passé le jugement d'Orontas (car on n'en faisait pas un mystère). Cyrus, dit-il, ouvrit l'assemblée en parlant ainsi :

« Je vous ai convoqués, mes amis, pour délibérer avec vous, et pour traiter de la manière la plus juste devant les dieux et les hommes Orontas que voici. Il m'a été d'abord donné par mon père pour être soumis à mes ordres. Ensuite

mon frère le lui ayant, à ce qu'il prétendait, ordonné, il prit les armes contre moi ; et quoique alors il fût maître de la citadelle de Sardes, je lui fis la guerre de manière à lui faire désirer la fin des hostilités. Je reçus sa main et lui donnai la mienne. Orontas, continua Cyrus, as-tu éprouvé quelque injustice de ma part ? — Non. — N'ayant point à te plaindre de moi, comme tu en conviens toi-même, ne t'es-tu pas révolté depuis, et, lié avec les Mysiens, ne ravageais-tu pas mon gouvernement autant que tu le pouvais ? — Il est vrai. — Lorsque tu eus reconnu ton impuissance, ne vins-tu pas à l'autel de Diane m'assurer de ton repentir ? Après m'avoir touché par tes discours, ne me donnas-tu pas ta foi et ne reçus-tu pas la mienne ? Orontas en convint. Quelle injure t'ai-je donc faite, continua Cyrus, pour que tu m'aies tendu une troisième fois des embûches comme tu en es convaincu ? — Aucune, répondit Orontas. — Tu avoues donc que tu as été injuste envers moi. — Il le faut bien. — Mais pourrais-tu, devenant l'ennemi de mon frère, me rester désormais fidèle ? — J'aurais beau l'être, tu ne le croirais jamais. »

Cyrus, s'adressant alors aux membres du conseil : « Vous savez, leur dit-il, ce qu'il a fait, vous entendez ce qu'il dit : parle le premier, Cléarque, et donne ton avis. — Mon avis, dit Cléarque, est de nous défaire au plus tôt de lui, afin que nous n'ayons plus à nous tenir en garde contre cet homme, et que, délivrés de ce soin, nous nous occupions à faire du bien à ceux qui veulent être nos amis. » Cléarque ajoutait que les autres s'étaient rangés à son opinion. Ensuite, par l'ordre de Cyrus, tous les assistants, et les parents mêmes d'Orontas, se levèrent et le prirent par la ceinture, ce qui désignait qu'il était condamné à mort. Il fut ensuite emmené par ceux qui en avaient l'ordre. En le voyant passer ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore, quoiqu'ils sussent qu'il allait au supplice.

On le conduisit dans la tente d'Artapate, le plus fidèle des gardes de Cyrus ; et personne depuis ne le revit, ni ne fut en état d'affirmer de quel genre de mort il avait péri : chacun fit ses conjectures. On ne découvrit jamais son tombeau.

CHAPITRE VII

De là, on fit en trois étapes douze parasanges en Babylonie. A la troisième étape, vers le milieu de la nuit, Cyrus fit dans la plaine la revue des Grecs et des Barbares. Il présumait que le lendemain, au lever du soleil, le roi viendrait avec son armée lui présenter bataille. Il chargea Cléarque de commander l'aile droite des Grecs ; Ménon le Thessalien eut la gauche : pour lui, il rangea en bataille ses propres troupes. Le lendemain, dès la pointe du jour, des transfuges apportèrent à Cyrus des nouvelles de l'armée du roi. Ce prince, ayant convoqué les généraux et les lochages grecs, délibéra avec eux sur la manière de livrer bataille, et les exhorta par ces paroles encourageantes :

« Grecs, si je vous prends à mon service, ce n'est pas que je manque de Barbares ; mais je vous ai crus supérieurs à la plupart d'entre eux, et voilà pourquoi je vous ai associés à mon entreprise. Montrez-vous donc dignes de la liberté, de ce bien que je vous trouve si heureux de posséder : car soyez assurés que je la préférerais à toutes mes richesses, et à beaucoup d'autres encore.

Je dois vous apprendre à quel combat vous marchez. L'armée du roi est nombreuse, et vient en poussant de grands cris : si vous soutenez ce vain appareil, vous verrez j'en rougis d'avance, quelle sorte d'hommes produit ce pays. Pour vous, qui êtes des hommes, comportez-vous en gens de cœur, et je renverrai en Grèce, avec un sort digne d'envie, ceux d'entre vous qui voudront y retourner : mais j'espère faire en sorte qu'un grand nombre préfèrent la fortune que je leur destine à celle qu'ils ont dans leur pays. »

Gaulitès, banni de Samos, et très-attaché à Cyrus, lui parla ainsi : « On prétend, Cyrus, que tu fais beaucoup de promesses aujourd'hui, parce que tu es dans un danger imminent, mais que tu les oublieras après la victoire ; d'autres disent que, quand même tu t'en souviendrais et voudrais les remplir, tu ne pourrais jamais donner tout ce que tu promets. »

« L'empire de mes pères, répondit Cyrus, s'étend, vers

le midi jusqu'aux climats qu'une chaleur excessive rend inhabitables; vers le nord, jusqu'à des pays que le grand froid rend également déserts : le milieu a pour satrapes les amis de mon frère ; vous êtes les miens; si je remporte la victoire, il faudra que je vous confie ces gouvernements : j'appréhende donc moins, en cas de succès, de n'avoir pas assez à donner que de manquer d'amis à qui je puisse donner. De plus, que chacun de vous compte sur une couronne d'or. »

Ceux qui entendirent ce discours en conçurent une nouvelle ardeur : ils racontèrent la chose aux autres Grecs. Aussitôt les généraux, et même quelques simples soldats, le vinrent trouver pour savoir ce qu'ils obtiendraient s'ils remportaient la victoire. Il les renvoya tous, après les avoir remplis d'espérance. Tous ceux qui s'entretenaient avec lui l'exhortaient à ne pas combattre en personne et à se tenir à l'arrière-garde. Ce fut dans ce moment que Cléarque lui fit à peu près cette question : « Penses-tu, Cyrus, que ton frère combatte ? — Oui, par Jupiter; s'il est fils de Darius et de Parysatis, et mon frère, ce ne sera pas sans coup férir que je m'emparerai de son trône. »

Pendant que les soldats s'armaient, on en fit le dénombrement ; il se trouva de Grecs dix mille quatre cents hoplites, et deux mille cinq cents peltastes ; parmi les Barbares de l'armée de Cyrus, cent mille hommes avec environ vingt chars armés de faux. L'armée ennemie montait, disait-on, à douze cent mille hommes, et les chars armés de faux à deux cents, sans compter six mille chevaux commandés par Artagerse, et qui étaient placés devant le roi. Il y avait quatre principaux commandants de l'armée royale, stratéges ou généraux, ayant chacun trois cent mille hommes à ses ordres, Abrocomas, Tissapherne, Gobryas, Arbacès; mais il ne se trouva à la bataille que neuf cent mille hommes, avec cent cinquante chariots armés de faux, Abrocomas étant arrivé de la Phénicie cinq jours après l'action. Cyrus, avant la bataille, apprit ces détails des transfuges de l'armée du grand roi, détails qui furent confirmés depuis par les prisonniers.

Cyrus fit ensuite trois parasanges en une étape, marchant en ordre de bataille avec toutes ses troupes, tant grecques que barbares; il s'attendait, en effet, que le roi l'attaquerait

ce jour-là. Il rencontra, au milieu de cette marche, un fossé creusé de main d'homme, qui avait cinq orgyes de large sur trois de profondeur, était long de douze parasanges, et s'étendait en haut, dans la plaine, jusqu'au mur de la Médie. Il y a dans cette plaine quatre canaux qui dérivent du Tigre; ils sont très-profonds, larges d'un plèthre, et portent des bateaux chargés de blé. Ils se jettent dans l'Euphrate, et ont de l'un à l'autre la distance d'une parasange; on les passe sur des ponts.

Près de l'Euphrate, entre le fleuve et le fossé, était un passage étroit d'environ vingt pieds. Le grand roi avait fait creuser ce fossé pour se retrancher, lorsqu'il avait appris que Cyrus marchait contre lui. Cyrus et son armée passèrent le défilé et se trouvèrent au delà du fossé. Le roi ne se présenta point ce jour-là pour combattre; mais on remarqua beaucoup de traces de chevaux et d'hommes qui se retiraient. Cyrus, alors ayant fait venir le devin Silanus d'Ambracie, lui donna trois mille dariques, parce que, onze jours auparavant, il lui avait annoncé, pendant qu'il sacrifiait, que le roi ne combattrait pas de dix jours. « S'il n'y a pas d'action dans ces dix jours, avait repris Cyrus, il n'y en aura point du tout; si tu dis la vérité, je te promets dix talents. » Le terme expiré, il lui donna cette somme.

Comme le roi ne s'était point opposé au passage du fossé, Cyrus crut, ainsi que beaucoup d'autres, qu'il ne pensait plus à combattre; et le lendemain il marcha avec moins de précaution. Le surlendemain il s'avançait sur son char, avec peu de soldats devant lui, la plus grande partie des troupes marchant en désordre, beaucoup de soldats faisant porter leurs armes sur des chariots ou sur des bêtes de somme.

CHAPITRE VIII

C'était à peu près l'heure où le marché est plein de monde, et l'on n'était pas loin du camp qu'on voulait prendre, lorsque soudain l'on voit accourir, bride abattue, sur un cheval tout en sueur, Patégyas, Perse de la suite de Cyrus, et l'un de ses confidents; il crie en langue barbare et en grec, à tous ceux qu'il rencontre, que le roi s'avance avec une armée innombrable, prêt à livrer bataille. Aussitôt,

grand tumulte; les Grecs et les Barbares s'attendent à être attaqués avant d'avoir pu se former. Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et, après avoir pris des javelots, ordonne que tous les soldats s'arment, et que chacun prenne son rang.

Les Grecs se formèrent à la hâte, Cléarque à l'aile droite appuyée à l'Euphrate; Proxène le joignait, suivi des autres généraux; Ménon et son corps étaient à l'aile gauche. A la droite, près de Cléarque, on plaça, avec les peltastes grecs, environ mille cavaliers paphlagoniens de l'armée barbare; Ariée, lieutenant général de Cyrus, occupait la gauche avec le reste des Barbares. Cyrus se plaça au centre avec six cents cavaliers environ, tous revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques, à l'exception de Cyrus, qui se tenait prêt à combattre sans avoir la tête armée. (On dit que tel est l'usage des Perses lorsqu'ils bravent les dangers de la guerre.) La tête et le poitrail des chevaux de cette troupe étaient bardés de fer; les cavaliers avaient des sabres à la grecque.

On était déjà au milieu du jour, que l'ennemi ne paraissait point encore; mais, le soleil commençant à baisser, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc, qui bientôt se noircit et couvrit la plaine. Quand ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs et les piques. Ils avaient à la gauche un corps de cavalerie armé de corselets blancs, et commandé, disait-on, par Tissapherne; il était suivi de gerrophores. Venaient ensuite des hommes pesamment armés, avec des boucliers de bois qui allaient de la tête aux pieds; on disait que c'étaient des Égyptiens. On voyait après eux d'autre cavalerie et d'autres archers, tous rangés par nation, et chaque nation marchant formée en colonne pleine. En avant, à de grandes distances, étaient des chars armés de faux attachées à l'essieu, dont les unes s'étendaient obliquement à droite, à gauche; les autres, placées sous le siége, s'inclinaient vers la terre, de manière à couper tout ce qu'elles rencontreraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre.

Ce que Cyrus avait dit aux Grecs, lorsqu'il les exhorta à ne pas s'effrayer des cris des Barbares, se trouva sans fondement. Ils s'avancèrent, non en poussant des cris, mais dans

un profond silence, sans s'animer, et d'un pas égal et lent. Alors Cyrus, passant le long de la ligne avec Pigrès, son interprète, et trois ou quatre autres Perses, cria à Cléarque de marcher au centre avec sa troupe, où devait être le roi : « Si nous enfonçons le centre, la victoire est à nous. » Cléarque, voyant le gros de cavalerie qu'on lui désignait, et apprenant de Cyrus que le roi était au delà de la gauche des Grecs (car ses troupes étaient si nombreuses, qu'en se tenant au centre de son armée il dépassait l'aile gauche de Cyrus), Cléarque, dis-je, ne voulut pas éloigner son aile droite des bords du fleuve, de peur d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin que tout allât bien.

Cependant l'armée barbare s'avançait en bon ordre. Le corps des Grecs, restant en place, se formait encore et recevait les soldats qui venaient reprendre leurs rangs. Cyrus passait à cheval le long de la ligne, et à peu de distance du front ; il considérait les deux armées, regardant tantôt l'ennemi, tantôt ses troupes, lorsque Xénophon d'Athènes, qui l'aperçut de la division grecque où il était, piqua pour le joindre, et lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus s'arrêta, et lui commanda de publier que les entrailles des victimes présageaient d'heureux succès; en disant cela, il entendit un bruit qui courait dans les rangs, et demanda ce que c'était. Xénophon répondit que c'était le mot qui passait pour la seconde fois. Cyrus s'étonna que quelqu'un l'eût donné, et lui demanda quel était ce mot. « JUPITER SAUVEUR ET LA VICTOIRE, » lui dit-il.

« Soit. repartit Cyrus, je l'accepte. » Il dit et vint se placer à son rang. Il n'y avait plus que trois ou quatres stades entre le front des deux armées, lorsque les Grecs chantèrent le péan, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi.

Une partie de la ligne s'avançait avec l'impétuosité des vagues en courroux : ce qui restait en arrière court pour s'aligner, et bientôt tous les Grecs ensemble invoquent à grands cris Mars Ényalius : tous se mettent à courir. On rapporte qu'ils frappaient leurs boucliers de leurs piques, pour effrayer les chevaux. Avant qu'ils fussent à la portée du trait, la cavalerie barbare fit tourner ses chevaux et s'enfuit ; les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, et se crièrent les uns aux autres de ne pas courir en désordre, mais de suivre en gardant les rangs. Quant aux chars

des Barbares, dénués de conducteurs, les uns étaient emportés à travers leurs propres troupes, les autres à travers la ligne des Grecs. Dès que ceux-ci les voyaient venir, ils s'ouvraient pour les laisser passer : un soldat seulement fut surpris et heurté, comme dans un hippodrome; mais cet homme même n'en reçut aucun mal, à ce que l'on prétend. Il n'y eut aucun autre Grec blessé dans cette action, si ce n'est un seul, de l'aile gauche, qui fut, dit-on, atteint d'une flèche.

Cyrus, voyant les Grecs vaincre et poursuivre tout ce qui était devant eux, ressentit une vive joie ; déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme roi. Malgré cette apparence de succès, loin de poursuivre, il tint serrés autour de lui ses six cents chevaux, observant les mouvements du roi ; il savait qu'il était au centre de l'armée, poste ordinaire de tous les généraux des Barbares; ils croient qu'étant des deux côtés entourés de leurs troupes, ils y sont plus en sûreté, et qu'il ne leur faut que la moitié du temps pour faire parvenir leurs ordres, s'ils en ont à donner. Le roi, placé ainsi au centre de son armée, dépassait pourtant la gauche de Cyrus. Ce monarque, ne trouvant d'ennemis ni devant lui, ni devant les six mille chevaux qui couvraient sa personne, tourna comme s'il eût voulu envelopper les Grecs. Cyrus, craignant qu'il ne prît les Grecs à dos et ne les taillât en pièces, s'élance à sa rencontre, et, chargeant avec ses six cents chevaux, il repousse tout ce qui est devant le roi, et met en fuite les six mille chevaux commandés par Artagerse : on dit même qu'il tua de sa main ce général.

Dès que la déroute eut commencé, les six cents chevaux de Cyrus se dispersèrent à la poursuite des fuyards ; il ne resta que peu de monde auprès de lui, et presque uniquement ceux qu'on appelait ses commensaux. Étant au milieu d'eux, il aperçut le roi et son escorte; il ne peut se contenir : « Je vois l'homme, » s'écrie-t-il ; il se précipite sur lui, le frappe à la poitrine, et le blesse à travers sa cuirasse, comme l'atteste le médecin Ctésias, qui prétend avoir guéri la blessure. Dans l'instant même qu'il porte le coup, il est atteint lui-même, au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force. Une mêlée s'engage entre le roi, Cyrus et l'escorte des deux princes. Ctésias, qui accompagnait le roi, raconte combien la troupe qui entourait

le roi perdit dans ce combat. De l'autre côté, Cyrus fut tué, et sur son corps tombèrent huit de ses principaux amis. On prétend qu'Artapate, le plus fidèle de ses porte-sceptre, voyant Cyrus à terre, sauta à bas de son cheval, et se jeta sur le corps de son maître : selon les uns, le roi l'y fit égorger; d'autres assurent qu'il tira son cimeterre et s'égorgea lui-même ; car il portait un cimeterre à poignée d'or, ainsi qu'un collier, des bracelets, et les autres ornements qui parent les premiers des Perses : Cyrus l'honorait pour son affection et sa fidélité.

CHAPITRE IX

Ainsi finit Cyrus : tous ceux qui l'ont connu s'acccordent à dire que c'est le Perse, depuis l'ancien Cyrus, qui eut au plus haut degré le caractère et les vertus d'un roi. Dès son enfance, il l'emportait en tout sur son frère et sur les enfants des grands de Perse, avec qui il fut élevé : car tous les fils des grands de la Perse reçoivent leur éducation aux portes du roi : là, ils apprennent à être modestes; jamais ils n'entendent ni ne voient rien de malhonnête; ils sont présents quand le roi distribue les distinctions et les reproches, ou bien on les en instruit : en sorte que, dès leur enfance, ils apprennent à commander et à obéir.

Cyrus était le plus réservé des enfants de son âge : il se montrait plus soumis aux vieillards que ceux d'une naissance inférieure à la sienne. Il aimait beaucoup les chevaux, et les maniait avec la plus grande adresse ; il se plaisait aux exercices des guerriers, à tirer de l'arc, à lancer le javelot ; on l'y trouvait infatigable. Lorsque son âge le lui permit, il devint passionné pour la chasse, et avide des dangers qu'on y court. Un ours, un jour, s'étant jeté sur lui, il n'en fut point effrayé ; il le combattit, et fut arraché de son cheval par l'ours, qui lui fit des blessures dont il lui restait des cicatrices ; mais enfin il le tua, et combla de faveurs celui qui le premier vint à son secours.

Nommé par son père satrape de la Lydie, de la Grande-Phrygie, de la Cappadoce, et commandant de toutes les troupes qui s'assemblent dans la plaine du Castole, il montra d'abord qu'il se faisait un devoir sacré de ne jamais

tromper dans les traités, dans les contrats, dans les simples promesses.

Aussi les villes de son gouvernement et les particuliers avaient-ils en lui la plus grande confiance : lorsqu'il faisait la paix avec ses ennemis, ils étaient assurés qu'il en observerait les conditions, et ne craignaient de sa part aucun mauvais traitement. C'est pourquoi, lorsqu'il fit la guerre à Tissapherne, toutes les villes, excepté Milet, aimèrent mieux obéir à Cyrus qu'au satrape ; et Milet ne redoutait ce prince que parce qu'il ne voulait point abandonner les bannis. En effet, il déclara qu'ayant été une fois leur ami, il ne cesserait jamais de l'être, quand même leur nombre diminuerait et que leurs affaires tourneraient plus mal ; et sa conduite confirma cette promesse.

Il tâchait de vaincre, en bons ou en mauvais procédés, quiconque lui faisait ou du bien ou du mal ; et l'on rapporte de lui ce souhait : « Puissé-je vivre assez longtemps pour surpasser en bienfaits et en vengeance mes amis et mes ennemis ! » Aussi était-il le seul homme de notre temps, à qui tous eussent voulu confier leurs fortunes, leurs villes, leurs personnes.

On ne lui reprochera pas de s'être laissé narguer par les scélérats et les malfaiteurs ; il les punissait avec la dernière sévérité. On voyait souvent sur les grandes routes des hommes mutilés des pieds, des mains, des yeux ; en sorte que, dans son gouvernement, tout Grec ou Barbare qui ne faisait de tort à personne pouvait voyager sans crainte, aller où il voulait, et porter tout ce qui lui convenait. On sait qu'il honorait singulièrement tous ceux qui se distinguaient à la guerre : la première qu'il soutint fut contre les Pisidiens et les Mysiens ; il y commandait en personne : ceux qu'il vit s'exposer de bonne grâce aux dangers, il leur donna le gouvernement des pays conquis, et les combla de distinctions ; en sorte qu'on regardait les braves comme les plus heureux, et les lâches comme méritant d'être leurs esclaves : aussi était-ce à qui courrait aux périls, dès qu'on espérait être vu de Cyrus.

Quelqu'un se faisait-il remarquer par son attachement à la justice, il faisait tout pour le rendre plus riche que ceux qui couraient après des gains illicites. Aussi les dépositaires de son autorité administraient-ils avec justice ; aussi avait-

Digitized by Google

il une véritable armée ; car, si des généraux et des stratéges traversaient les mers pour lui offrir leurs services, ce n'était pas dans la vue d'un sordide intérêt, mais ils savaient que la bravoure et la soumission leur rapporteraient plus que la solde de chaque mois. Si quelqu'un exécutait ponctuellement ses ordres, il ne laissait jamais ce zèle sans récompense : aussi dit-on que jamais prince ne fut mieux servi que lui en toutes choses.

Un gouverneur observait-il la justice, améliorait-il le pays qui lui était confié, en augmentait-il les revenus, loin de lui rien enlever, il lui donnait encore plus ; en sorte qu'on travaillait avec joie, qu'on acquérait avec sécurité, et que personne ne cachait sa fortune. On ne remarquait pas qu'il enviât les richesses qu'on avouait ; c'était des trésors qu'on célait qu'il cherchait à s'emparer. On convient unanimement qu'il excellait dans l'art de cultiver ceux de ses amis qu'il savait lui être affectionnés et qu'il jugeait capables de contribuer au succès de ses entreprises ; et, comme il croyait avoir besoin de leur secours, il tâchait aussi de les aider de son pouvoir dès qu'il leur connaissait un désir.

Personne, à mon avis, n'a reçu, pour plusieurs raisons, autant de présents que lui ; personne aussi ne les a distribués à ses amis avec plus de générosité, consultant les goûts et les besoins particuliers de chacun. Lui envoyait-on de riches costumes, de belles armes, il disait que son corps ne pouvait porter toutes ces parures, que des amis bien parés étaient le plus bel ornement d'un homme.

Il n'est point étonnant qu'il ait vaincu ses amis en munificence, étant plus puissant qu'eux ; mais qu'en attentions, en désir d'obliger il les surpassât aussi, c'est ce qui me semble plus admirable. Souvent il leur envoyait des vases à demi pleins de vin, lorsqu'il en recevait d'excellent, leur faisant dire : « Depuis longtemps Cyrus n'en a point bu de meilleur ; il vous l'envoie donc, et vous prie de le boire aujourd'hui avec vos meilleurs amis. » Souvent aussi il leur envoyait des moitiés d'oies, de pains, et d'autres comestibles, et chargeait le porteur de leur dire : « Cyrus a trouvé ces mets excellents, il veut que vous en goûtiez aussi. » Quand le fourrage était rare, et que, par le nombre de valets qu'il avait et par ses soins, il avait pu s'en procurer, il faisait

dire à ses amis d'en enlever pour leurs chevaux de monture, afin que ces animaux, n'étant pas affaiblis par la faim, pussent les porter. Quand il paraissait en public, dans des occasions où il savait que tous les yeux se fixeraient sur lui, il appelait ses amis et leur parlait d'un air occupé, pour montrer quels étaient ceux qu'il honorait de son estime.

D'après ce que j'entends dire, je juge que personne n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs et les Barbares : en voici une preuve entre autres. Tout esclave du roi qu'était Cyrus, personne ne le quitta pour ce monarque. Orontas seul l'essaya, et ce Perse reconnut bientôt que l'homme en qui il avait confiance lui était moins attaché qu'à Cyrus. Bien plus, lorsque la guerre commença, beaucoup même des favoris d'Artaxerxès l'abandonnèrent pour se ranger du côté de son frère : ils jugeaient que leur valeur serait plus dignement récompensée par ce prince que par Artaxerxès. La mort de Cyrus fournit encore une grande preuve et qu'il était personnellement bon, et qu'il savait distinguer sûrement les hommes fidèles, affectionnés et constants : car, lorsqu'il fut tué, tous ses compagnons et ses commensaux périrent en combattant à ses côtés. Ariée seul lui survécut, parce qu'il commandait alors la cavalerie de l'aile gauche : dès qu'il sut la mort de ce prince, il prit la fuite avec toutes ses troupes.

CHAPITRE X

On coupa, sur le champ de bataille même, la tête et la main droite de Cyrus. Le roi avec ses troupes, poursuivant les fuyards, entre dans le camp de son frère. Ariée ne fait aucune résistance ; il s'enfuit du camp à l'étape d'où l'on était parti le matin, et qui était éloignée, dit-on, de quatre parasanges. Tout fut mis au pillage. Le roi prit une Phocéenne, maîtresse de Cyrus, que l'on disait sage et belle : une plus jeune, qui était de Milet, arrêtée par les soldats du roi, s'enfuit presque nue ; elle dut son salut aux Grecs restés dans le camp à la garde du bagage. Ceux-ci se formèrent, tuèrent quantité de pillards, et perdirent aussi quelques-uns des leurs ; cependant ils ne quittèrent point leur poste, et sauvèrent non-seulement cette femme, mais tout ce qui se trouva dans leur quartier, hommes et bagages.

Le roi était alors éloigné des Grecs d'environ trente stades. Les Grecs poursuivaient ce qui était devant eux, comme s'ils eussent tout vaincu ; et les Perses pillaient le camp de Cyrus, comme si leur armée eût eu l'avantage. Mais les Grecs apprenant que le roi tombait sur leurs bagages, et le prince ayant appris de Tissapherne que les Grecs avaient repoussé l'aile qui leur était opposée, et qu'ils s'avançaient à la poursuite des fuyards, Artaxerxès les rallie, et reforme ses troupes. Cléarque, de son côté, appelle Proxène et celui des généraux grecs qui se trouvait le plus près de lui, et ils délibèrent s'ils enverront un détachement pour sauver les équipages, ou s'ils y marcheront tous en force.

Alors ils virent le roi s'avancer comme pour tomber sur leur arrière-garde. Aussitôt les Grecs firent volte-face, disposés à le recevoir, s'il tentait de les attaquer. Mais le roi prit une autre direction, et revint sur ses pas par le même chemin qu'il avait suivi en venant, lorsqu'il dépassait l'aile gauche. Il emmenait avec lui et les déserteurs qui avaient passé aux Grecs pendant la bataille, et Tissapherne avec ses troupes : car ce satrape n'avait pas fui à la première mêlée : il avait, au contraire, pénétré le long du fleuve à travers les peltastes, qui, s'étant ouverts, frappèrent et dardèrent sa cavalerie sans perdre un seul homme. Les peltastes étaient commandés par Épisthène d'Amphipolis, qui avait la réputation d'un général prudent. Tissapherne, se sentant trop faible, se retira donc, et, parvenu au camp des Grecs, il y rencontra le roi. Ayant joint leurs troupes et les ayant formées, ils marchèrent ensemble.

Quand ils furent à la hauteur de la gauche des Grecs, ceux-ci craignirent qu'on ne les prît en flanc, et qu'enveloppés de toutes parts, on ne les taillât en pièces : ils voulaient étendre leur aile et l'adosser au fleuve. Tandis qu'ils délibéraient, le roi, reprenant la première position qu'il avait au commencement de l'action, vint se placer vis-à-vis de leur phalange. Les Grecs, voyant les Barbares près d'eux et rangés en bataille, chantèrent de nouveau le péan, et chargèrent avec plus d'ardeur encore qu'auparavant. Les Barbares ne les attendirent pas, et s'enfuirent de plus loin que la première fois : les Grecs les poursuivirent jusqu'à un village, et s'y arrêtèrent, parce qu'il était dominé par une colline où les troupes du roi avaient fait volte-face. Ce prince,

à la vérité, n'avait pas avec lui d'infanterie; mais la colline était tellement couverte de cavalerie, qu'il n'était pas possible aux Grecs de voir ce qui se passait. On prétendait y voir l'étendard du roi : c'est une aigle d'or déployant ses ailes et posée sur une pique.

Les Grecs s'étant avancés ensuite vers la colline, la cavalerie l'abandonna : elle ne se retira pas tout entière à la fois, mais par pelotons, les uns d'un côté, les autres d'un autre. La colline se dégarnissait peu à peu; enfin tout disparut. Cléarque ne monta pas la colline avec ses troupes; il fit halte au pied, et envoya Lycius de Syracuse et un autre, avec ordre de reconnaître les lieux et d'en faire leur rapport. Lycius y poussa son cheval, et revint dire qu'on voyait l'ennemi fuir de toute sa force. Ceci se passait presque au coucher du soleil.

Les Grecs s'arrêtèrent et posèrent leurs armes à terre pour prendre du repos. Ils s'étonnaient de ne point voir paraître Cyrus, ni personne de sa part : car ils ignoraient sa mort; ils conjecturaient qu'il poursuivait l'ennemi, ou qu'il s'était avancé pour s'emparer de quelque poste. Ils délibérèrent donc entre eux si l'on ferait venir les équipages pour rester où ils étaient, ou si l'on retournerait au camp. Il fut résolu d'y retourner; et l'on arriva aux tentes vers l'heure du souper. Telle fut la fin de cette journée.

Les Grecs trouvèrent la plupart de leurs effets et tous les vivres pillés. Les troupes du roi avaient fait aussi main basse sur les caissons pleins de farine et de vin dont Cyrus s'était pourvu pour les distribuer aux Grecs, s'il survenait par hasard dans son armée une grande disette de vivres. On disait que ces caissons étaient au nombre de quatre cents. Par cette raison la plus grande partie des Grecs ne put souper, et ils n'avaient pas dîné : car, avant qu'on envoyât le soldat prendre son repas, le roi avait paru. Voilà comme ils passèrent la nuit.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

On vient de voir, dans le livre précédent, comment Cyrus leva des troupes grecques lorsqu'il entreprit son expédition contre son frère Artaxerxès, les divers incidents de la marche, les détails de la bataille, comment Cyrus fut tué, et comment les Grecs revenus à leur camp y prirent du repos, persuadés qu'ils avaient gagné une victoire complète, et que Cyrus existait. Au point du jour, leurs généraux s'assemblèrent ; étonnés que Cyrus n'envoyât personne leur porter des ordres ou ne parût pas lui-même, ils résolurent de plier bagage, de prendre les armes et d'aller en avant pour se réunir à lui.

Ils s'ébranlaient déjà, et le soleil se levait, lorsque Proclès, gouverneur de la Teuthranie, et descendant du Lacédémonien Démarate, vint leur apprendre avec Glos, fils de Tamos, que Cyrus était tué, et qu'Ariée, en fuite avec ses Barbares, occupait le camp d'où l'on était parti la veille; qu'il leur promettait de les y attendre tout le jour s'ils voulaient s'y rendre, mais que le lendemain, à ce qu'il annonçait, il partirait pour retourner en Ionie.

Les généraux et tous les Grecs s'affligeaient de cette nouvelle. « Plût au ciel, dit Cléarque, que Cyrus vécût encore! mais, puisqu'il n'est plus, annoncez à Ariée que nous avons vaincu le roi, qu'on ne nous fait, comme vous voyez, aucune résistance, et que, si vous ne fussiez survenus, nous allions marcher contre le grand roi. Assurez Ariée, de notre part, que, s'il vient ici, nous le placerons sur le trône, puisque c'est aux vainqueurs à disposer de l'empire. » Il renvoya les députés avec cette réponse, et les fit accompagner par Chirisophe de Lacédémone et par Ménon de Thessalie. Ménon,

qui était l'ami et l'hôte d'Ariée, brigua lui-même cette mission. Les députés partirent ; Cléarque attendit leur retour. L'armée se procura des vivres comme elle put : on prit aux équipages des bœufs et des ânes, qu'on égorgea ; et, s'avançant un peu hors de la ligne jusqu'au lieu où s'était livrée la bataille, on trouva quantité de javelots que l'on avait forcé les transfuges à dépouiller de leur fer, des boucliers d'osier, des boucliers de bois des Égyptiens, beaucoup de peltes et de chars vides. On se servit de ce bois pour faire bouillir les viandes. L'on vécut ainsi ce jour-là.

Vers l'heure où le marché est plein, arrivèrent des hérauts de la part du roi et de Tissapherne. Ils étaient tous Barbares, à l'exception de Phalynus, Grec de la suite du satrape, dont il était considéré, parce qu'il se donnait pour savant dans la tactique et le maniement des armes. Les hérauts s'approchent, appellent les généraux, et leur annoncent que leur roi, se regardant comme vainqueur par la mort de Cyrus, ordonne aux Grecs de rendre les armes, et de venir à sa porte solliciter un traitement favorable.

Les Grecs étaient indignés de ce discours. Cléarque cependant se contenta de dire que ce n'était point aux vainqueurs à rendre les armes. « Vous, ajouta-t-il, vous, généraux, faites la réponse que vous jugerez la meilleure et la plus honorable ; je reviens sur-le-champ. » Un de ses serviteurs venait de l'appeler pour qu'il vît les entrailles de la victime : il sacrifiait en effet lors de l'arrivée des Perses. Cléanor d'Arcadie, le plus âgé des chefs, répondit qu'on mourrait plutôt que de livrer les armes. Proxène de Thèbes prit ensuite la parole : « Phalynus, ta demande me surprend. Le roi exige-t-il nos armes comme vainqueur, ou comme ami et à titre de présent ? Comme vainqueur, qu'est-il besoin de les demander ? que ne vient-il les prendre ? Mais, s'il veut les obtenir par la persuasion, qu'il déclare donc ce que les Grecs gagneront à faire ce qu'il désire. » Phalynus répondit : « Le roi se croit vainqueur, puisqu'il a tué Cyrus ; car qui désormais lui disputerait son empire ? Il vous regarde comme étant en son pouvoir, puisqu'il vous tient au milieu de ses États, entre des fleuves qu'il est impossible de traverser, et qu'il peut vous accabler sous une telle multitude d'hommes, que vous n'auriez pas même la force de les tuer s'il vous les livrait désarmés. »

Xénophon d'Athènes parla ensuite : « Tu le vois, Phalynus, nous n'avons plus d'autre ressource que nos armes et notre courage; tant que nous garderons nos armes, nous espérons que notre courage aussi nous défendra; mais, en les livrant, nous craindrions de perdre jusqu'à la vie : ne pense donc pas que nous nous dépouillions du seul bien qui nous reste; nous en userons plutôt pour vous disputer vos avantages. — Jeune homme, répondit Phalynus en souriant, il paraît que tu es philosophe et que tu parles avec agrément; mais sache qu'il y a de la témérité à présumer que la valeur des Grecs triomphe de la puissance du roi. » D'autres, qui manquaient de résolution, observèrent, dit-on, qu'après avoir été fidèles à Cyrus, ils pourraient aussi devenir très-utiles au roi s'il voulait devenir leur ami; qu'ils pourraient le seconder soit contre les Égyptiens, soit dans toute autre entreprise.

Cependant Cléarque revint et demanda s'ils avaient fait réponse. « L'un dit une chose, l'autre une autre, reprit Phalynus; mais toi, Cléarque, dis-nous ce que tu penses. — Phalynus, répondit Cléarque, je t'ai vu avec un plaisir que sans doute partagent avec moi tous ceux qui sont ici présents, puisque tu es Grec et que tu ne vois ici que des Grecs. Dans la position où nous sommes, nous te demandons avis sur la conduite à tenir d'après tes propositions. Au nom des dieux, conseille-nous ce que tu juges le meilleur et le plus honorable, ce qui doit te couvrir de gloire aux yeux de la postérité, quand on dira : tel fut l'avis de Phalynus, envoyé par le roi pour commander aux Grecs de rendre les armes et consulté par eux : car tu conçois que, de toute nécessité, on parlera en Grèce de ce conseil, quel qu'il soit. » Par ces insinuations, Cléarque voulait se faire conseiller par le député du roi de ne point rendre les armes, afin de relever ainsi l'espérance des Grecs; mais Phalynus détourna le coup, et parla en ces termes, contre l'attente de Cléarque :

« Si entre mille chances il en est une seule pour combattre avec succès le grand roi, je vous conseille de ne point livrer les armes; mais, s'il n'y a point de salut pour vous dans la résistance, employez, croyez-moi, les seuls moyens qui soient en votre pouvoir. — Tel est donc ton avis, répliqua Cléarque; voici le nôtre, que tu porteras au roi : nous lui serons plus utiles en conservant nos armes, si nous devons être ses amis; et, s'il faut combattre, nous le ferons avec plus

d'avantage en les gardant qu'en les livrant. — Nous instruirons le roi de cette résolution; mais il m'a chargé aussi de vous dire qu'en restant ici il y aura trêve, et guerre si vous avancez ou reculez. Répondez sur ce point : restez-vous ici, préférant la trêve ? ou dirai-je au roi que vous voulez recommencer les hostilités ? — Annonce que nous partageons l'avis du roi. — Qu'entends-tu par là ? — Si nous restons, il y aura trêve, et guerre si nous avançons ou reculons. — Qu'annoncerai-je, enfin ? — Paix en restant ici, guerre en avançant ou en reculant. » Il ne s'expliqua pas davantage sur ses intentions.

CHAPITRE II

Phalynus et les hérauts se retirèrent. Proclès et Chirisophe revinrent du camp d'Ariée, où Ménon resta. « Ariée, dirent-ils, a répondu qu'il y avait beaucoup de Perses plus distingués que lui, qui ne le souffriraient jamais sur le trône ; mais, si vous voulez faire retraite avec lui, il vous prie de le joindre cette nuit, sinon il partira demain de grand matin. » Cléarque, ne voulant pas s'ouvrir même à eux de ses projets : « Faites ainsi, leur dit-il, si nous vous joignons ; sinon, prenez le parti que vous croirez le plus avantageux. » Mais, au coucher du soleil, il convoqua les généraux et les lochages, et leur tint ce discours :

« Amis, j'ai sacrifié pour savoir si je marcherais contre le roi, les entrailles de la victime n'ont point été favorables : cela devait être ; car, à ce que j'apprends, le Tigre, qui est entre nous et le roi, ne se passe qu'en bateaux, et nous n'en avons point. Rester ici, cela est impossible, puisque les vivres nous manquent : mais d'heureux augures nous invitent à rejoindre les amis de Cyrus. Voici donc ce qu'il faut faire ; séparons-nous, et que chacun soupe avec ce qu'il a. Quand la trompette donnera le signal du repos, qu'on plie bagage ; au second signal, qu'on charge les bêtes de somme ; au troisième, suivez votre général, la colonne des équipages longeant le fleuve et couverte par les hoplites. » Les généraux et les lochages se retirèrent avec cet ordre, qu'ils exécutèrent ponctuellement. De ce moment Cléarque commanda en chef; et les troupes lui obéirent, non qu'elles l'eussent élu, mais parce qu'elles voyaient en lui seul la capacité

qu'exige le commandement, et que l'expérience manquait aux autres. Voici le calcul du chemin qu'avait parcouru l'armée depuis Éphèse en Ionie jusqu'au champ de bataille. En quatre-vingt-treize étapes, elle avait fait cinq cent trente-cinq parasanges ou seize mille cinquante stades. On disait que de là à Babylone il y avait encore trois cent soixante stades.

La nuit venue, Miltocythès de Thrace déserta, et passa à l'armée du roi avec quarante cavaliers thraces qu'il commandait, et trois cents fantassins à peu près de la même nation. Cléarque conduisit le reste de l'armée comme il l'avait annoncé. On le suivit, et l'on arriva vers minuit au camp d'avant la bataille : Ariée et ses troupes l'occupaient. Les généraux et les lochages, ayant rangé les troupes et fait poser les armes à terre, allèrent en corps trouver Ariée. Les Grecs, Ariée, et les principaux de son armée, jurèrent de ne se point trahir et de rester alliés fidèles. Les Barbares jurèrent de plus qu'ils guideraient loyalement. Le serment fut précédé du sacrifice d'un sanglier, d'un taureau, d'un loup et d'un bélier. Les Grecs avaient trempé leurs épées, et les Barbares leurs piques, dans un bouclier plein du sang des victimes.

Après s'être donné ces gages réciproques de fidélité, Cléarque parla ainsi : « Puisque nous faisons ensemble même retraite, dis, quelle route suivras-tu? sera-ce celle que nous prîmes en venant, ou en connais-tu une meilleure? — Si nous revenons par le même chemin, répondit Ariée, nous mourrons de faim, puisque nous n'avons plus de vivres. Dans les dix-sept dernières étapes que nous avons faites pour arriver ici, ou nous n'avons rien trouvé dans le pays, ou nous avons consommé, en passant, le peu qui y était. Je songe à une route plus longue, mais mieux approvisionnée. Nous ferons les premières journées aussi fortes qu'il nous sera possible, afin de nous éloigner le plus que nous pourrons de l'armée du roi : si une fois nous gagnons sur lui deux ou trois jours de marche, il ne pourra plus nous joindre. Il n'osera pas nous suivre avec peu de troupes; et, s'il en a beaucoup, il ne fera pas de grandes journées : peut-être aussi éprouvera-t-il disette de vivres. Tel est, dit Ariée, mon avis. »

Ce plan ne tendait qu'à échapper au roi, ou à fuir ; mais la fortune conduisit mieux les troupes. Dès que le jour pa-

rut, elles se mirent en marche, ayant le soleil à leur droite. On comptait qu'au coucher du soleil on arriverait à des villages de Babylonie, et en cela on ne se trompa point. L'après-midi, on crut voir de la cavalerie ennemie. Ceux des Grecs qui n'étaient pas dans leurs rangs coururent les reprendre. Ariée, monté sur un char à cause de ses blessures, mit pied à terre et se revêtit de sa cuirasse, ainsi que ceux qui l'entouraient : pendant qu'ils s'armaient, revinrent les coureurs envoyés à la découverte. Ils rapportèrent que ce qu'on avait pris pour de la cavalerie était des bêtes de somme qui paissaient. Tous conclurent que le roi campait près de là : car on apercevait de la fumée dans les villages voisins. Cléarque ne marcha point à l'ennemi ; il voyait que ses troupes étaient lasses, à jeun, et qu'il se faisait tard. Il ne se détourna pas non plus, pour n'avoir pas l'air de fuir ; mais il les mena droit en avant, et, au coucher du soleil, il campa avec la tête de la colonne dans les villages les plus proches, dont l'armée royale avait emporté jusqu'au bois des maisons.

Les premiers venus rangèrent leurs tentes avec assez d'ordre ; mais ceux de l'arrière-garde, n'arrivant qu'à la nuit noire, se logèrent au hasard, et firent grand bruit en s'appelant les uns les autres. Les ennemis les entendirent, et les plus voisins s'enfuirent de leurs tentes. On s'en aperçut le lendemain : car on ne vit plus dans les environs ni bêtes de somme, ni camp, ni fumée : le roi lui-même, à ce qu'il parut, fut consterné de la marche de l'armée ; sa conduite du jour suivant en est la preuve.

La nuit s'avançant, une terreur panique saisit aussi les Grecs : grand bruit, grand tumulte, comme il arrive en ces sortes d'alertes. Cléarque avait par hasard sous sa main l'Éléen Tolmide, le meilleur des hérauts de son temps : il lui enjoint de faire faire silence, et de proclamer ensuite, de la part des chefs, qu'on promettait une récompense d'un talent d'argent à quiconque dénoncerait celui qui avait lâché un âne dans le camp. Les soldats comprirent à cette proclamation que leur terreur était vaine, et qu'il n'était rien arrivé à leurs chefs. Au point du jour, Cléarque ordonna aux Grecs de prendre leurs armes, et de se former dans le même ordre que le jour de la bataille.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

On eut alors la preuve que le roi avait été, comme je viens de le dire, épouvanté de l'arrivée des Grecs. Ce prince, qui, la veille, voulait qu'on rendît les armes, dès le lever du soleil envoya des hérauts proposer un traité : arrivés aux gardes avancées, ils demandèrent les généraux. Les gardes ayant fait leur rapport, Cléarque, qui dans ce moment inspectait les rangs, les chargea de dire aux hérauts d'attendre qu'il eût le loisir de leur donner audience ; puis, ayant tellement disposé l'armée que la phalange fût bien serrée, qu'elle offrît un beau coup d'œil, et qu'aucun des soldats manquant d'armes ne fût en évidence, il manda les députés, et alla lui-même au-devant d'eux, escorté des plus beaux et des mieux armés de ses soldats : il invita les autres généraux à suivre son exemple.

Lorsqu'il fut près des envoyés, il leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils venaient pour une trêve ; qu'ils étaient chargés de porter aux Grecs les ordres du roi, et de lui rapporter leur réponse. « Dites-lui donc, reprit Cléarque, qu'il faut d'abord combattre : car nous n'avons pas au camp de quoi dîner ; et à moins d'en fournir aux Grecs, qui oserait leur parler de traité ? » Sur cette réponse, les envoyés se retirèrent, et revinrent peu après ; ce qui prouve que le roi n'était pas loin, lui, ou quelqu'un chargé par lui de la négociation. « Le roi, dirent les députés, trouve votre demande raisonnable, et nous revenons avec des guides, qui, si la trêve se conclut, vous conduiront où vous trouverez des vivres. — Le roi, demanda Cléarque, comprend-il dans la trêve les négociateurs seulement, ou l'armée tout entière ? — Toute l'armée, répondirent-ils, jusqu'à ce que le roi ait reçu vos propositions. » Cléarque les fit éloigner, et tint un conseil où il fut résolu de conclure promptement la trêve, de se rendre paisiblement au lieu où étaient les vivres, et de s'en pourvoir. « C'est aussi mon avis, dit Cléarque ; mais, au lieu d'en instruire sur-le-champ les envoyés, je différerai, pour leur donner lieu de craindre que nous ne rejetions la trêve : je trouve bon que nos soldats aient aussi la même appréhension. » Lorsqu'il crut le moment arrivé, il annonça aux députés qu'il

accédait à la trêve, et leur dit de le conduire aussitôt où étaient les vivres. Ils obéirent.

Cléarque, allant conclure le traité, marchait en ordre de bataille, et commandait lui-même l'arrière-garde. On rencontra des fossés et des canaux si pleins d'eau, qu'on ne pouvait les passer sans ponts ; on en fit à la hâte, soit avec des palmiers tombés d'eux-mêmes, soit avec ceux qu'on coupa. On reconnut, en cette occasion, quel général était Cléarque. De la main gauche il tenait une pique ; dans la droite il avait une canne. Si quelqu'un des Grecs commandés pour la construction de ces ponts montrait de la paresse, il le frappait, et y substituait un pionnier plus actif : lui-même, entrant dans la boue, mettait la main à l'ouvrage ; en sorte que chacun eût rougi de ne point partager son ardeur. Il n'avait commandé pour ce travail que des Grecs au-dessous de trente ans ; mais bientôt même les plus âgés y contribuèrent en voyant l'activité de Cléarque. Ce général se hâtait d'autant plus qu'il soupçonnait que les fossés n'étaient pas toujours aussi pleins : car ce n'était pas la saison d'arroser la plaine : il présumait que le roi y avait fait lâcher les eaux, pour montrer aux Grecs que beaucoup d'obstacles traverseraient leur marche.

On arriva enfin aux villages où les guides avaient indiqué qu'on pourrait prendre des vivres : on y trouva du blé en abondance, du vin de palmier, et une boisson acide qu'on tire du fruit. Quant aux dattes mêmes, on les servait aux domestiques, pareilles à celles qu'on voit en Grèce : il n'en paraissait à la table des maîtres que de choisies et d'étonnantes pour la grosseur et la beauté ; leur couleur ne différait point de celle de l'ambre jaune : on en faisait sécher aussi, qu'on mettait à part pour le dessert ; c'était un mets délicieux à la fin du repas, mais il donnait des maux de tête. Ce fut là aussi que, pour la première fois, nos soldats mangèrent du chou-palmiste : on était flatté de sa forme et du goût agréable qui lui est propre, mais il causait aussi de violents maux de tête. Le palmier se sèche entièrement dès qu'on enlève le sommet de sa tige. On séjourna trois jours en cet endroit. Tissapherne et le frère de la reine, avec trois autres Perses, vinrent les trouver, suivis de quantité d'esclaves. Les généraux grecs étant allés au-devant d'eux, Tissapherne leur parla le premier en ces termes, par son interprète :

Digitized by Google

« Grecs, j'habite un pays voisin de la Grèce; en voyant les malheurs et les embarras qui vous assiégent, j'ai regardé comme un bonheur pour moi d'obtenir du roi, si je le pouvais, l'autorisation de vous ramener sains et saufs en Grèce : je pense m'assurer par là des droits à votre reconnaissance et à celle de tous les Grecs. Dans cette opinion, j'ai représenté au roi que c'était une justice de m'accorder cette grâce; qu'il tenait de moi la première nouvelle de la marche de Cyrus; que je lui avais amené du secours en apportant la nouvelle; que de tous ceux qu'on vous avait opposés le jour du combat, j'étais le seul qui n'eût pas fui; que je l'avais rejoint à votre camp, lorsqu'il s'y porta après la mort de Cyrus; qu'enfin avec ces troupes qui m'escortent, et qui lui sont les plus affectionnées, j'avais poursuivi les Barbares de Cyrus. Le roi m'a promis de peser ces raisons; mais il m'a ordonné de venir vous demander pourquoi vous aviez pris les armes contre lui. Je vous conseille de répondre avec modération, afin qu'il me soit plus aisé d'obtenir pour vous du roi, si je le puis, un traitement favorable. »

Les Grecs s'étant éloignés délibérèrent, et, par l'organe de Cléarque, répondirent : « Nous ne nous sommes point rassemblés pour faire la guerre au roi; nous ne pensions pas marcher contre lui. Cyrus, tu le sais toi-même, a imaginé différents prétextes pour nous prendre au dépourvu et nous amener jusqu'ici. Cependant, lorsque nous le vîmes dans le danger, nous rougîmes, à la face des dieux et des hommes, à l'idée de le trahir, après avoir accepté jadis ses bienfaits. Depuis que ce prince est mort, nous ne disputons plus au roi la couronne, nous n'avons pas de motifs pour ravager ses États, nous n'en voulons point à sa vie, et nous retournerions dans notre patrie, si personne ne nous inquiétait; mais, si l'on nous maltraite, nous tâcherons, avec l'aide des dieux, de repousser l'injure; et, si l'on nous prévient par des bienfaits, nous ferons tout pour n'être pas vaincus en générosité. » Ainsi parla Cléarque.

« Je transmettrai au roi ce discours, et viendrai vous redire ses intentions, répliqua Tissapherne : que jusqu'à mon retour la trêve subsiste; cependant, nous vous fournirons des vivres. » Il ne reparut point le lendemain, ce qui donna de l'inquiétude aux Grecs; mais, le troisième jour, il vint dire qu'il avait obtenu du roi le salut des Grecs, contre

l'avis de beaucoup de Perses qui objectaient qu'il n'était pas de la dignité du roi de laisser échapper des hommes qui avaient porté les armes contre lui. « Enfin, dit-il, vous pouvez recevoir notre serment; nous vous promettons de vous faire traiter en amis dans les États du roi, de vous ramener loyalement en Grèce, et de vous procurer des marchés fournis de vivres : où vous n'en trouverez point à acheter, il vous sera permis de prendre sur le pays même ce qui sera nécessaire à votre subsistance. Vous, de votre côté, vous jurerez de traverser cet empire comme pays ami, sans rien endommager, achetant les vivres à prix d'argent, lorsqu'il s'en trouvera, et n'en prenant au pays qu'à défaut de marchés. » Ces conditions furent arrêtées. Tissapherne et le beau-frère du roi d'un côté, les généraux et les lochages grecs de l'autre, jurèrent d'observer ces articles, et se donnèrent réciproquement la main. « Je vais rejoindre le roi, dit ensuite Tissapherne; lorsque j'aurai terminé mes affaires, je reviendrai avec mes équipages pour vous ramener en Grèce, et retourner moi-même dans mon gouvernement. »

CHAPITRE IV.

Les Grecs, et Ariée, qui campait près d'eux, attendirent ensuite Tissapherne plus de vingt jours. Pendant ce temps, Ariée recevait les visites de ses frères et de ses autres parents : des Perses passaient aussi à son camp pour rassurer ses troupes, et leur promettre, de la part du roi, que ce prince ne les punirait jamais d'avoir pris les armes pour Cyrus, et que le passé serait oublié.

Dès ce moment, il parut qu'Ariée et ses soldats avaient moins d'égards pour les Grecs. Ceux-ci, mécontents pour la plupart, allèrent trouver Cléarque et les autres généraux : « Qu'attendons-nous ici? leur dirent-ils; doutons-nous que le roi n'attache le plus grand prix à notre perte, afin que les autres Grecs tremblent de porter la guerre dans ses États? Il nous engage à rester ici, parce que ses troupes sont dispersées; mais, qu'elles soient rassemblées, il tombera sur nous : peut-être creuse-t-il des canaux, élève-t-il des murs, pour nous fermer le retour. A moins qu'il n'y soit forcé, souffrira-t-il que, revenus en Grèce, nous y publiions

qu'avec si peu de troupes nous avons défait le roi à ses portes, et que nous nous sommes retirés en le narguant? »

« Les mêmes pensées, leur répondit Cléarque, obsèdent aussi mon esprit; mais je réfléchis que, si nous partons maintenant, on croira que c'est dans l'intention de rompre la trêve et de faire la guerre. Dès lors, plus de marchés ouverts pour nous, plus de places où nous puissions acquérir des vivres, plus de guides à espérer. Ariée nous abandonnera aussitôt : il ne nous restera plus un seul ami, et ceux mêmes qui l'étaient auparavant deviendront nos ennemis. J'ignore si nous avons d'autres fleuves à passer; mais ce que tous savent, c'est qu'il est impossible de traverser l'Euphrate malgré l'ennemi. S'il faut combattre, nous n'avons point de cavalerie, tandis que celle des Perses est excellente et nombreuse; en sorte que, vainqueurs, nous ne lui ferons point de mal, et, vaincus, pas un de nous n'échappera : je ne vois donc pas ce qui aurait forcé le roi, qui a tant de moyens de nous perdre s'il le veut, à jurer la paix, à nous tendre la main en signe d'alliance, à irriter les dieux par un parjure, à rendre désormais sa foi suspecte aux Grecs et aux Barbares. » Il parla longtemps dans le même sens.

Cependant arriva Tissapherne avec ses forces comme pour retourner dans son gouvernement. Orontas, qui l'accompagnait avec son armée, emmenait la fille du roi qu'il venait d'épouser. De là, on partit sous la conduite de Tissapherne, qui fit ouvrir des marchés aux Grecs. Ariée, avec l'armée barbare de Cyrus, accompagnait Tissapherne et Orontas, et campait avec eux. Les Grecs, qui se défiaient d'eux, marchaient séparément sous la conduite de leurs guides. On campait séparément aussi, à une parasange au plus les uns des autres. On s'observait réciproquement comme ennemis ; ce qui fit naître aussitôt des soupçons. Quelquefois ils se rencontraient en faisant leur provision de bois, de fourrage et autres denrées, et se frappaient : de là une haine réciproque. On arriva en trois étapes au mur de la Médie, et on le passa. Il est construit de briques cuites au feu, et liées par un ciment d'asphalte. Sa largeur est de vingt pieds, sa hauteur de cent ; on le disait long de vingt parasanges : Babylone n'en était pas éloignée.

De là on fit en deux étapes huit parasanges, et l'on traversa deux canaux, l'un sur un pont à demeure, l'autre

sur un pont de sept bateaux. Ces canaux dérivaient du Tigre, et l'on en avait tiré plusieurs ruisseaux pour arroser le pays : les premiers, plus larges, se subdivisaient en de moindres, et finissaient par de petites rigoles telles qu'on en pratique en Grèce pour arroser les champs de panis. On arriva au Tigre, dont Sitace, ville grande et peuplée, n'est éloignée que de quinze stades. Les Grecs campèrent tout auprès, et à peu de distance d'un parc beau, vaste et planté d'arbres de toute espèce.

Les Barbares avaient passé le Tigre, et ne paraissaient plus. Proxène et Xénophon se promenaient, par hasard, après souper, à la tête du camp en avant des armes. Arrive un homme qui demande aux gardes avancées où il trouvera Proxène ou Cléarque : il ne demandait point Ménon, quoiqu'il vînt de la part d'Ariée, hôte de ce Grec. Proxène s'étant nommé, cet homme lui dit : « Ariée et Artaoze, qui étaient attachés à Cyrus, et qui vous veulent du bien, m'ont envoyé vers vous : ils vous recommandent de vous tenir sur vos gardes, de peur que les Barbares ne vous attaquent cette nuit ; il y a beaucoup de troupes dans le parc voisin. Ils vous exhortent aussi à envoyer une garde au pont du Tigre, que Tissapherne a résolu de rompre dans la nuit, s'il lui est possible, pour empêcher que vous ne passiez, et pour vous enfermer entre le fleuve et le canal. »

D'après ce rapport, Proxène et Xénophon conduisent l'homme à Cléarque, et lui rendent compte de ce qu'il vient de leur apprendre. Cléarque fut troublé, même épouvanté de ce récit ; mais, parmi les Grecs qui étaient présents, un jeune guerrier, ayant réfléchi, dit que rompre le pont et les attaquer étaient deux choses qui ne s'accordaient pas. « Si les Barbares nous attaquent, ils nous battront ou seront battus ; s'ils sont vainqueurs, qu'ont-ils besoin de couper le pont ? y en eût-il plusieurs autres, où nous sauverions-nous après une défaite ? Au contraire, que la victoire soit à nous, le pont rompu, ils n'ont plus de retraite ; et les forces nombreuses qui sont sur l'autre rive ne peuvent leur donner le moindre secours. »

Cléarque demanda à l'homme de quelle étendue était le pays situé entre le Tigre et le canal. Il répondit que ce pays était vaste, qu'il y avait des villages et beaucoup de

grandes villes. On reconnut alors que les Barbares avaient insidieusement envoyé cet émissaire, de crainte que les Grecs, après avoir coupé le pont, ne restassent dans l'île, où ils auraient eu pour rempart, d'un côté le Tigre, de l'autre le canal : d'ailleurs la contrée, étant vaste, féconde et peuplée de cultivateurs, leur eût offert et des vivres, et, de plus, un asile pour quiconque eût voulu inquiéter le roi.

On prit ensuite du repos. On envoya cependant une garde au pont du Tigre; mais personne ne l'attaqua; il ne parut même aucun ennemi près du pont, comme la garde nous l'assura. Le lendemain, au point du jour, on passa le Tigre sur un pont de trente-sept bateaux, avec toutes les précautions possibles : car des Grecs qui étaient auprès de Tissapherne avaient prévenu qu'on serait attaqué au passage : mais cet avis se trouva dénué de fondement. Glos seulement, et quelques autres Barbares, parurent tandis qu'on traversait le fleuve; ils observèrent si on le passait, et, l'ayant vu, ils s'éloignèrent au galop.

Des bords du Tigre on fit vingt parasanges en quatre jours, et l'on arriva au fleuve Physcus, large d'un plèthre et traversé d'un pont. En cet endroit était une grande ville nommée Opis, près de laquelle les Grecs rencontrèrent un frère naturel de Cyrus et d'Artaxerxès, et une armée nombreuse qu'il amenait de Suse et d'Ecbatane pour secourir le roi. Le prince s'arrêta avec son armée, et regarda passer les Grecs. Cléarque, qui était à leur tête, les fit défiler deux à deux, faisant halte de temps en temps. Toutes les fois que la tête de la colonne s'arrêtait, toute l'armée le faisait aussi ; en sorte qu'elle parut très-nombreuse même aux Grecs, et que le Perse qui la considérait en fut frappé d'étonnement.

De là, en six étapes, on fit trente parasanges à travers les déserts de la Médie, et l'on arriva aux villages de Parysatis, mère de Cyrus et d'Artaxerxès. Tissapherne, pour insulter à Cyrus, permit aux Grecs de les piller ; mais il défendit de faire des esclaves. On y trouva beaucoup de blé, de bétail, et d'autre butin. Puis, on fit en quatre étapes vingt parasanges dans le désert, ayant le Tigre à gauche. A la première étape, on vit, sur l'autre rive du fleuve, Cænes, ville grande et florissante, dont les habitants

nous apportèrent, sur des radeaux faits avec des peaux, du pain, du fromage et du vin.

CHAPITRE V.

On vint ensuite au fleuve Zabate, large de quatre plèthres. On y séjourna trois jours : on y eut des soupçons, mais aucune preuve d'embûches. Cléarque résolut donc de s'aboucher avec Tissapherne, pour détruire, s'il le pouvait, ces funestes soupçons avant qu'il en sortît la guerre. Il envoya dire au satrape qu'il désirait conférer avec lui. Tissapherne répondit sur-le-champ qu'il pouvait venir. Il est introduit ; il lui tient ce discours :

« Tissapherne, je sais que nous avons juré, en nous donnant la main, de ne nous faire mutuellement aucun tort ; je remarque cependant que tu te tiens sur tes gardes comme si nous étions ennemis ; et nous, nous nous tenons aussi sur les nôtres. J'ai beau chercher, je ne puis découvrir que tu aies tenté de nous faire du mal ; je suis bien sûr d'ailleurs que les Grecs ne forment aucun projet contre toi : j'ai donc désiré une conférence, afin que, s'il est possible, nous dissipions cette défiance mutuelle. J'ai vu qu'en voulant, sur une calomnie ou sur un soupçon, prévenir les maux qu'on craignait, on en faisait d'irréparables à des personnes qui n'avaient ni l'intention ni le désir de nuire. Persuadé qu'une explication peut mettre fin à ces malentendus, je suis venu dans le dessein de te prouver que tu n'as pas raison de te défier de nous. Nos serments, faits à la face du ciel (et c'est pour moi la meilleure garantie), nous interdisent toute inimitié. Jamais je ne regarderais comme fortuné le mortel à qui sa conscience reprocherait de s'être joué des dieux : en guerre avec eux, quelle vitesse le soustrairait à leur poursuite ? quelles ténèbres le cacheraient à leurs yeux ? quelle forteresse le mettrait à l'abri de leur vengeance, puisque tout, en tout lieu, est soumis à leur pouvoir, et que partout et sur tout ils exercent un égal empire ?

« Tels sont mes sentiments sur les Immortels et sur les serments qui protégent, comme un dépôt, le pacte d'ami-

tié qui nous unit. Descendant à des considérations humaines, je regarde ta protection comme notre plus grand bien dans la conjoncture présente. Avec toi, tout chemin nous est ouvert, toutes les rivières sont faciles à passer, et jamais nous ne manquerons de vivres; sans toi, nous marchons toujours dans les ténèbres, puisque nous ignorons notre route; sans toi, tous les fleuves nous arrêtent, toute multitude nous effraye, et la solitude encore plus, parce qu'avec elle se trouve la disette. Si la fureur nous aveuglait jusqu'à te faire périr, qu'aurions-nous fait, en tuant notre bienfaiteur, sinon appeler sur nous le plus terrible des vengeurs! Je vais t'exposer, de plus, de quelles espérances je me priverais moi-même, si je tentais de te faire du mal.

« J'ai cherché l'amitié de Cyrus, parce que je croyais trouver en lui l'homme de son temps le plus capable d'obliger ses amis; je te vois aujourd'hui réunissant son gouvernement au tien, possesseur paisible de tes domaines, et soutenu de cette puissance royale que combattait Cyrus. Dans de telles circonstances, qui serait assez insensé pour ne pas désirer être ton ami? Je me flatte que tu voudras aussi devenir le nôtre; et voici ce qui me le fait présumer.

« Je sais que les Mysiens inquiètent ton gouvernement; j'espère, avec les Grecs que je commande, les humilier et les soumettre : j'en dis autant des Pisidiens et de plusieurs autres peuples qui troublent, dit-on, sans cesse ta félicité : je mettrai un terme à leurs ravages. Tu es irrité contre les Égyptiens, je ne vois pas quelles autres forces que les nôtres tu emploierais pour t'aider à les châtier. Si tu recherches l'amitié d'un voisin, elle te sera d'un très-grand prix; et si quelqu'un osait t'insulter, en maître absolu tu l'exterminerais, grâce au concours des Grecs qui ne te serviront pas seulement par l'espoir d'une récompense, mais par un juste motif de reconnaissance envers l'auteur de leur salut. Quand je considère tous ces motifs, je suis si étonné de ta défiance, que je désirerais connaître quel est l'homme assez éloquent pour te persuader que nous avons de mauvais desseins contre toi. » Cléarque ayant ainsi parlé, Tissapherne répondit :

« Je suis heureux, Cléarque, de t'entendre tenir ce langage sensé : puisque tu penses ainsi, je croirais désormais

que tu ne peux méditer ma perte sans aller en même temps contre tes propres intérêts. Écoute-moi à ton tour, et apprends que vous ne sauriez, avec justice, vous défier ni du roi ni de moi. Si nous voulions vous perdre, vous semble-t-il que nous n'aurions pas assez de cavalerie, d'infanterie, d'armes, pour vous nuire sans courir le moindre risque? présumez-vous que nous manquerions de lieu favorable pour vous attaquer? Combien de vastes plaines font des vœux pour nous, tandis que vous les traversez si laborieusement! combien, sur votre route, de montagnes dont nous pouvons boucher les passages en les occupant avant vous! combien de fleuves au delà desquels nous pouvons transporter tout ce qui nous est nécessaire pour combattre tel nombre d'ennemis que nous voudrons, tandis qu'il est des fleuves que vous ne passeriez même jamais sans notre secours!

« Supposons qu'aucun de ces moyens ne nous réussisse; les fruits de la terre résistent-ils au feu? nous les brûlerions tous devant vous, et nous vous opposerions la famine, adversaire terrible que vous ne pouvez même combattre, quelque braves que vous soyez. Comment, avec tant de moyens de vous faire la guerre sans danger, choisirions-nous le seul qui soit impie et déshonorant, celui de gens sans ressources, sans espérance, pressés par la nécessité, qui veulent retirer quelque avantage de leur parjure envers les dieux, et de leur mauvaise foi envers les humains? Nous ne sommes pas à ce point, Cléarque, insensés et déraisonnables.

« Pourquoi, lorsqu'il était en notre pouvoir de vous détruire, ne l'avons-nous pas fait? sachez que vous le devez au désir que j'ai eu de gagner l'amitié des Grecs et de revenir dans mon gouvernement, m'assurant par mes bienfaits l'attachement de ces mêmes troupes étrangères sur lesquelles Cyrus ne comptait, dans son expédition, que parce qu'il les stipendiait. Quant aux avantages que je puis retirer de votre affection, vous en avez désigné quelques-uns; mais voici le plus important à mon avis. Il est permis au roi seul de porter la tiare droite sur la tête; mais, avec votre secours, un autre a peut-être le privilége de la porter ainsi dans son cœur. »

Ce discours parut sincère à Cléarque : « Ceux donc, reprit-il, qui, lorsque nous avons de si puissants motifs d'être

Digitized by Google

amis, tentent par leurs calomnies de susciter la guerre entre nous, méritent les derniers supplices. — Pour moi, dit Tissapherne, je nommerai publiquement à vos généraux et à vos lochages, s'ils viennent me trouver, ceux qui me disent que vous tramez des complots contre moi et contre mon armée. — Je te les amènerai tous, répliqua Cléarque, et dénoncerai, à mon tour, ceux de qui je tiens cet avis. » Tissapherne, après cette conférence, fit beaucoup d'amitiés à Cléarque et le retint à souper. Le lendemain, Cléarque, de retour au camp, parut persuadé des intentions pacifiques de Tissapherne, et raconta ce que le satrape lui avait dit. Il ajouta qu'il fallait que les chefs invités se rendissent chez Tissapherne, et que l'on punît comme traîtres et ennemis de leurs compatriotes ceux des Grecs qui seraient convaincus de calomnie.

Il soupçonnait Ménon de ce crime, sachant qu'Ariée et lui avaient eu une conférence avec Tissapherne, que Ménon formait un parti contre lui, qu'il cabalait pour mettre l'armée dans sa dépendance, et se rendre par là recommandable à Tissapherne. Cléarque, de son côté, voulait s'attacher toutes les troupes et se défaire des rivaux qui l'inquiétaient. Des soldats d'un avis contraire à celui de Cléarque dirent qu'il ne fallait pas que tous les généraux et les lochages allassent trouver Tissapherne, dont on devait se défier. Cléarque insista jusqu'à ce qu'il eût fait décider qu'il irait cinq généraux et vingt lochages : environ deux cents soldats les suivirent, comme pour aller au marché.

Lorsqu'ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq généraux, Proxène de Béotie, Ménon de Thessalie, Agias d'Arcadie, Cléarque de Lacédémone, et Socrate d'Achaïe : les lochages restèrent à la porte. Peu après, au même signal, on arrêta les généraux qui étaient entrés, et l'on fit main basse sur tout ce qui se trouvait de Grecs en dehors. Ensuite, des cavaliers barbares, courant çà et là dans la plaine, tuèrent tous les Grecs, soit libres, soit esclaves. Les Grecs, qui voyaient de leur camp cette excursion de la cavalerie, en étaient surpris et ne savaient à quoi l'attribuer; mais enfin Niearque Arcadien arriva. Il avait fui, quoique blessé au ventre et tenant ses entrailles dans les mains. Il raconta ce qui s'était passé.

Aussitôt les Grecs coururent tous aux armes, frappés de

terreur, et présumant que leur camp allait être à l'instant assailli; mais, au lieu de l'armée barbare, on vit arriver Ariée, Artaoze et Mithridate, qui avaient été les plus intimes amis de Cyrus. L'interprète des Grecs dit qu'il voyait parmi ces Barbares le frère de Tissapherne, et qu'il le reconnaissait bien. Ils étaient escortés d'environ trois cents Perses cuirassés. Quand ils furent près du camp, ils demandèrent qu'un général ou lochage grec s'avançât, pour recevoir les ordres du roi. Cléanor d'Orchomène et Sophénète de Stymphale sortirent du camp avec précaution; Xénophon d'Athènes les suivit, pour apprendre des nouvelles de Proxène. Chirisophe se trouvait alors absent, étant allé chercher des vivres dans un village. Quand on fut à portée de s'entendre : « Grecs, leur dit Ariée, Cléarque, convaincu d'avoir violé ses serments et transgressé le traité, a subi le châtiment qu'il méritait; il n'est plus : Proxène et Ménon, qui ont dénoncé sa perfidie, sont en grand honneur. Quant à vous, le roi demande vos armes; il dit qu'elles sont à lui, puisqu'elles appartenaient à Cyrus, son esclave. »

Les Grecs lui répondirent, par l'organe de Cléanor d'Orchomène : « O le plus méchant des hommes! Ariée, et vous tous qui étiez les amis de Cyrus, ne respectez-vous donc ni les hommes ni les dieux, vous qui, après avoir juré de reconnaître les mêmes amis et les mêmes ennemis que nous, avez machiné notre perte avec l'impie et déloyal Tissapherne; vous qui, après avoir si lâchement assassiné les dépositaires de votre serment et trahi les autres, marchez contre nous avec nos ennemis?» Ariée répliqua : « Cléarque a été convaincu d'avoir conspiré contre Tissapherne, contre Orontas, et contre nous tous qui les accompagnions. » Xénophon répliqua : « Si, au mépris de ses serments, Cléarque a violé le traité, il en a subi la punition; car il est juste que les parjures périssent : mais Proxène et Ménon, puisque vous avez à vous louer d'eux, et qu'ils sont nos stratèges, renvoyez-les-nous; il est évident qu'étant vos amis et les nôtres, ils tâcheront de nous donner les conseils les plus avantageux aux deux armées. » Les Barbares, ayant longtemps conféré ensemble, se retirèrent sans donner de réponse.

CHAPITRE VI.

Les généraux qu'on avait ainsi arrêtés furent menés au roi, qui leur fit trancher la tête : telle fut leur fin. Cléarque, l'un d'eux, de l'aveu de tous ceux qui l'ont intimement connu, passait pour avoir au plus haut degré les talents et le goût de son métier. Tant que Lacédémone fut en guerre avec Athènes, il resta au service de son pays; mais, la paix faite, il persuada à ses concitoyens que les Thraces opprimaient les Grecs; et ayant, comme il put, gagné les éphores, il mit à la voile pour faire la guerre aux Thraces qui habitent au-dessus de la Chersonèse et de Périnthe. Les éphores, après son départ, changèrent d'avis, et le rappelèrent de l'Isthme; mais il refusa d'obéir, et fit voile vers l'Hellespont. Cette désobéissance le fit condamner à mort par les magistrats de Sparte. N'ayant plus de patrie, il vint trouver Cyrus, et gagna sa confiance par des moyens que nous avons indiqués ailleurs. Cyrus lui donna dix mille dariques. Au lieu de s'abandonner à l'oisiveté, il leva une armée avec cette somme, et fit la guerre aux Thraces : il les vainquit en bataille rangée; puis, il pilla et ravagea leur pays, jusqu'à ce que Cyrus eût besoin de ses troupes. Il partit alors avec ce prince pour une nouvelle guerre.

A de telles actions, on reconnaît, ce me semble, un homme passionné pour la guerre; qui, maître de vivre en paix sans honte, préfère les combats; qui renonce à un doux loisir, pour aller au-devant des fatigues militaires; qui, pouvant jouir de sa fortune sans péril, aime mieux en sacrifier une partie à des entreprises militaires. Il y dépensait son argent aussi gaiement que d'autres le font en amour ou pour d'autres plaisirs.

A cette passion il joignait des talents militaires; en voici la preuve. Il aimait les dangers; la nuit comme le jour, il conduisait ses troupes à l'ennemi, et, dans les occasions périlleuses, il était prudent, comme l'ont avoué tous ceux qui l'y ont vu. Il passait pour avoir le don de commander, autant qu'on pouvait l'attendre d'un homme de son caractère : car, s'il imaginait aussi bien que tout autre les moyens de fournir des vivres à son armée et de l'en pourvoir abon-

damment, il ne savait pas moins inculquer l'obéissance à tout ce qui l'entourait, et il y parvenait par sa sévérité. Il avait le regard dur, la voix rude; il punissait toujours rigoureusement, quelquefois avec colère, en sorte qu'il s'en est plus d'une fois repenti. C'était cependant par principe qu'il châtiait, parce qu'il pensait qu'on ne tirait aucun parti d'une armée sans discipline.

On prétend même lui avoir entendu dire que le soldat devait plus craindre son général que l'ennemi, soit qu'on lui prescrivît de garder un poste, ou d'épargner le pays ami, ou de marcher intrépidement à l'ennemi. Aussi, dans le danger, c'était lui qu'on voulait pour chef, on le préférait à tout autre. Alors la rudesse de sa physionomie s'adoucissait, sa dureté avait l'air d'une mâle assurance, redoutable pour l'ennemi seul; les soldats ne la regardaient plus que comme le gage de leur salut: mais, le péril évanoui, trouvaient-ils l'occasion de passer sous un autre chef, ils l'abandonnaient en foule.

En effet la douceur manquait à Cléarque : il se montrait toujours dur et cruel, en sorte que ses soldats le voyaient du même œil que des enfants voient leur maître; aussi n'y eut-il jamais personne qui le suivît par amitié et par inclination : mais il savait contenir ceux que la patrie, leurs propres besoins, ou toute autre nécessité, forçaient à rester sous ses ordres. Dès qu'ils eurent commencé à vaincre sous lui, de grands moyens concoururent à en faire d'excellents guerriers, cette intrépidité qui leur était devenue familière, et la crainte du châtiment, qui les rendait observateurs exacts de la discipline. Tel était Cléarque lorsqu'il commandait; mais on dit qu'il ne voulait être commandé par personne. Il avait cinquante ans quand il mourut.

Proxène de Béotie désira dès l'enfance devenir capable des plus grandes choses : il suivit, dans cette vue, les leçons de Gorgias le Léontin. Au sortir de son école, se croyant en état de commander, et de payer, par de bons offices, les services des grands auxquels il s'attacherait, il s'associa à l'expédition de Cyrus. Il espérait y acquérir une grande réputation, un grand pouvoir, des richesses considérables; mais, s'il eut cette ambition, on vit qu'il ne voulait rien obtenir par des moyens injustes. Il pensait qu'il ne devait tendre à ce but que par des voies droites et honnêtes.

Il ne lui manquait rien pour commander de braves et honnêtes gens; mais il ne savait inspirer aux subalternes ni respect ni crainte. Il avait plus l'air de respecter ses soldats que d'être respecté d'eux : il craignait plus de s'en faire haïr, qu'eux de lui désobéir. Il croyait que pour bien commander, et pour en avoir la réputation, il suffisait de donner des louanges aux braves, et d'en refuser à qui se conduisait mal. De là, parmi ses subordonnés, tout ce qui était honnête et probe le chérissait, tandis que les méchants, le jugeant facile à tromper, conspiraient contre lui. Il mourut âgé d'environ trente ans.

Ménon de Thessalie ne cachait point son insatiable cupidité pour les richesses : il n'aspirait au commandement que dans la vue de les augmenter ; il ne recherchait l'amitié des hommes puissants que pour être impunément injuste. Le parjure, le mensonge, la fourberie, étaient, à son avis, la voie la plus courte pour arriver à son but : il traitait de niaiserie la simplicité et la vérité. On voyait qu'il n'affectionnait personne, qu'il dressait des piéges à ceux dont il se disait l'ami. Jamais il ne se moquait d'un ennemi ; mais il ne parlait point des gens avec qui il vivait familièrement, sans les railler. Ce n'était pas le bien d'un ennemi qu'il cherchait à envahir, parce qu'il jugeait difficile de prendre à qui se tient sur ses gardes ; mais il pensait avoir seul remarqué combien il est aisé de s'approprier le bien d'un ami sans défiance. Il redoutait, comme gens aguerris, tous ceux qu'il savait parjures et injustes ; mais il essayait ses manœuvres sur les gens pieux et vrais, qu'il regardait comme pusillanimes.

Il est des hommes qui se font gloire de leur piété, de leur franchise, de leur droiture. Ménon se targuait de son talent à tromper, à forger des mensonges, à railler ses amis, et regardait comme naïf quiconque n'était pas rusé. Aspirait-il au premier rang dans l'amitié d'un homme, il croyait avoir tout fait en décriant ceux qui en étaient en possession. Il travaillait à se faire obéir des soldats en se rendant complice de leurs crimes. Il voulait se faire honorer et rechercher, en montrant que personne n'avait plus que lui le pouvoir et la volonté de nuire : quelqu'un l'abandonnait-il, il croyait l'avoir bien traité de ne l'avoir pas perdu lorsqu'il se servait de lui.

On peut se tromper sur des détails peu connus, mais

voici des particularités dont tout le monde est instruit. Il était encore dans la fleur de sa jeunesse lorsqu'il obtint le commandement des troupes étrangères au service d'Aristippe. Il passa le reste de son adolescence dans la plus grande faveur auprès d'Ariée, qui aimait les jeunes gens d'une jolie figure : lui-même, dans un âge tendre, il conçut une passion violente pour Tharypas, plus âgé que lui. Lorsque les généraux grecs périrent pour avoir marché avec Cyrus contre le roi, il ne subit point le même sort, quoiqu'il se fût conduit comme eux; cependant il n'en fut pas moins puni, et il mourut, non comme Cléarque et le reste des généraux, en perdant la tête, ce qui passait pour le genre de mort le plus noble, mais après que le roi lui eut fait souffrir pendant un an les supplices des malfaiteurs.

Agias d'Arcadie et Socrate d'Achaïe furent aussi mis à mort. Irréprochables envers leurs amis, ils ne furent jamais traités de lâches dans la guerre. Tous deux étaient alors âgés d'environ trente-cinq ans.

Digitized by Google

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai rendu compte, dans les livres précédents, de ce que firent les Grecs durant leur marche vers la haute Asie, jusqu'à la bataille; des événements qui suivirent la mort de Cyrus; du traité conclu entre les Grecs et Tissapherne, et du commencement de leur retraite avec ce satrape. Quand on eut arrêté leurs généraux, et mis à mort tout ce qui les avait suivis de lochages et de soldats, les Grecs se trouvèrent dans un grand embarras. Ils considéraient qu'ils étaient aux portes du roi, entourés de tous côtés de beaucoup de nations et de villes ennemies; que personne ne fournirait plus de marché de vivres; qu'ils étaient sans guides, à plus de dix mille stades de la Grèce; que la route qui les eût ramenés dans leur patrie était interceptée par des rivières non guéables; que les Barbares mêmes qui avaient accompagné Cyrus dans la haute Asie les avaient trahis; qu'ils étaient seuls et sans cavalerie qui couvrît leur retraite; que, vainqueurs, ils ne tueraient pas un fuyard; que, vaincus, ils perdraient jusqu'au dernier.

Au milieu de ces réflexions décourageantes, peu d'entre eux, ce soir-là, prirent de la nourriture, peu allumèrent des feux; il n'y en eut pas beaucoup qui, dans la nuit, vinssent jusqu'aux armes. Chacun se reposa où il se trouvait : aucun ne pouvait dormir, tourmenté par le chagrin, par le souvenir de sa patrie, de ses parents, de sa femme, de ses enfants, qu'il ne s'attendait plus à revoir. Tous se couchèrent dans cette situation d'esprit.

Or, il y avait à l'armée un Athénien nommé Xénophon, qui ne la suivait ni comme général, ni comme lochage, ni

comme soldat. Proxène, à qui il tenait depuis longtemps par les liens de l'hospitalité, l'avait engagé à quitter son pays, en lui promettant, s'il venait, de lui concilier l'amitié de Cyrus, dont il espérait lui-même, disait-il, de plus grands avantages que de sa patrie. Xénophon, ayant lu la lettre, consulta sur ce voyage Socrate l'Athénien. Celui-ci, craignant que Xénophon ne se rendît suspect aux Athéniens en se liant avec Cyrus, qui avait paru aider de toute sa puissance les Lacédémoniens dans leur guerre contre Athènes, lui conseilla d'aller à Delphes consulter le dieu sur ce voyage.

Xénophon s'y rend, et demande à Apollon à quel dieu il devait sacrifier et offrir ses prières, pour faire de la manière la plus avantageuse et la plus honorable le voyage qu'il méditait, et pour retourner sain et sauf, illustré par de belles actions. Apollon répondit qu'il eût à sacrifier aux dieux à qui il convenait qu'il sacrifiât. A son retour, il fit part de l'oracle à Socrate. Ce philosophe lui reprocha de n'avoir pas demandé d'abord lequel valait mieux pour lui de partir ou de rester, et de n'avoir consulté que sur les moyens les plus propres à rendre son voyage heureux, après s'être déterminé lui-même à partir : « Mais, puisque tu t'es borné à cette question, fais ce que le dieu t'a prescrit. » Xénophon, ayant donc sacrifié aux dieux conformément à la réponse de l'oracle, s'embarqua, et trouva Proxène et Cyrus à Sardes, prêts à marcher vers l'Asie supérieure. Il fut présenté à Cyrus. D'après le vœu de Proxène, ce prince témoigna le désir que Xénophon restât à son armée, et lui dit que, l'expédition finie, il le renverrait. On prétendait que l'expédition était faite contre les Pisidiens.

Xénophon, ainsi trompé, s'engagea dans cette campagne : Proxène ne l'avait point joué ; car ni ce général, ni aucun autre Grec que Cléarque, ne se doutaient qu'on marchât contre le roi. Lorsqu'on fut arrivé en Cilicie, il parut évident à tout le monde que l'expédition était dirigée contre Artaxerxès. Les Grecs redoutaient, pour la plupart, la longueur de la route ; mais, cédant malgré eux à un sentiment de honte pour eux-mêmes et pour Cyrus, ils suivirent ce prince. Xénophon était du nombre.

Dans l'embarras où l'on se trouvait, il s'affligeait comme les autres, et ne pouvait dormir : cependant, ayant pris un peu de sommeil, il eut un songe. Il lui sembla entendre

gronder le tonnerre, et voir tomber sur la maison de son père la foudre qui la mit tout en feu. Il s'éveilla saisi d'épouvante. S'il jugea le songe heureux, parce que, au milieu des sacrifices et des dangers, il avait vu une grande lumière venir de Jupiter, il conçut des craintes d'un autre côté : le songe lui venant de Jupiter roi, et ayant vu tout en feu autour de lui, pourrait-il sortir des États du roi ? n'y serait-il pas retenu de tous côtés par des obstacles ?

Aux événements qui suivirent ce songe, on peut juger de quelle nature il était : car voici ce qui arriva aussitôt qu'il s'éveilla, et telles furent les premières idées qui se présentèrent à son esprit : « Pourquoi suis-je couché ? la nuit s'avance ; avec le jour, il est probable que l'ennemi viendra. Si nous tombons au pouvoir du roi, qui empêchera qu'après avoir été témoins du plus affreux spectacle et souffert les plus cruels tourments, nous ne subissions une mort ignominieuse ? Personne ne se met sur ses gardes, ne s'occupe des moyens de repousser l'ennemi : nous restons couchés, comme si nous avions le loisir de prendre du repos. De quelle ville me viendra un général qui fasse ce que nous devons faire ? Quel âge attendrai-je ? Je ne vieillirai pas beaucoup, si aujourd'hui je me rends à l'ennemi. »

Là-dessus il se lève ; il appelle d'abord les lochages de Proxène. Quand ils furent assemblés : « Lochages, leur dit-il, je ne puis ni dormir ni rester couché, en voyant l'état de nos affaires ; et sans doute vous éprouvez la même chose. Il est évident que les ennemis ne se seraient pas ouvertement déclarés contre nous, s'ils ne croyaient s'être bien préparés, et personne de nous ne s'occupe des moyens de les repousser honorablement. Si par notre nonchalance nous tombons au pouvoir de ce roi qui a fait couper la tête et la main de son propre frère, même après sa mort, et les a exposées sur une croix, quel sort pensons-nous qui nous attende, nous dont personne ne prend les intérêts, nous qui avons marché contre lui pour le faire esclave, de roi qu'il est, ou même pour le tuer, s'il eût dépendu de nous ? Ne recourra-t-il pas aux cruelles tortures, à une mort infamante, pour épouvanter tous les hommes et les détourner de porter jamais la guerre au sein de ses États ? Oui, il faut tout tenter pour ne pas tomber en son pouvoir.

« Pour moi, tant qu'a duré la trêve, je n'ai cessé de plain-

dre les Grecs; j'enviais le bonheur d'Artaxerxès et de ses sujets, en considérant l'immensité et la fertilité de leur pays, leurs abondantes provisions, ces esclaves, ce bétail, cet or, ces étoffes : mais ensuite, lorsque je réfléchissais à la situation de nos soldats, qui ne pouvaient avoir part à aucun de ces biens qu'en payant; que très-peu encore étaient en état d'acheter, et que nos serments nous interdisaient de nous les procurer autrement; quand, dis-je, je réfléchissais à cela, la paix m'effrayait plus que ne m'effraye aujourd'hui la guerre.

« Puisqu'ils ont rompu leur convention, n'ont-ils pas mis fin en même temps à leurs outrages et à nos scrupules ? Ces avantages dont ils jouissent sont comme un prix destiné au plus brave : les dieux, qui en sont les arbitres, se déclareront sans doute en notre faveur ; les Barbares les ont provoqués par leurs parjures, tandis que nous, qui avions tant de biens sous les yeux, nous nous en sommes constamment abstenus par respect pour nos serments et pour les Immortels : nous pouvons donc, à mon avis, marcher avec bien plus d'assurance qu'eux au combat. D'ailleurs nos corps sont plus propres que les leurs à endurer le froid, le chaud, la fatigue : grâce au ciel, nos âmes sont d'une meilleure trempe ; et leurs hommes seront plus faciles à blesser et à tuer que les nôtres, si les dieux nous accordent encore la victoire.

« Mais peut-être d'autres Grecs ont-ils aussi la même pensée. Au nom des dieux, n'attendons pas qu'ils viennent nous exhorter à de glorieuses actions : montrons les premiers aux autres le chemin du courage. Prouvez que vous êtes les plus braves des lochages, plus dignes d'être généraux que nos généraux eux-mêmes. Quant à moi, si vous courez au chemin de la gloire, je vous suis : si vous me déclarez votre chef, je ne m'excuserai pas sur mon âge; je pense avoir assez de vigueur pour repousser les maux qui me menacent. »

Ainsi parla Xénophon. Les lochages, encouragés par ce discours, lui dirent tous de se mettre à leur tête. Un certain Apollonide, qui parlait le dialecte béotien, soutint qu'il y avait de la folie à dire qu'il existait d'autre moyen de salut qu'en fléchissant le roi, s'il était possible; il se mit en même temps à parler des difficultés dont on était environné; mais Xénophon l'interrompit :

« O le plus étonnant des hommes ! lui dit-il, ne conçois-

tu donc pas ce que tu vois? as-tu donc oublié ce que tu viens d'entendre? Tu étais avec nous quand, après la mort de Cyrus, le roi, enorgueilli de sa bonne fortune, nous fit ordonner de rendre les armes. Lorsqu'au lieu de les rendre nous nous en couvrîmes, lorsque nous marchâmes à lui et campâmes près de lui, que ne fit-il pas pour obtenir la paix? Il envoya des ambassadeurs, il sollicita notre alliance, il fournit des vivres jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue; et nos stratèges et nos lochages, confiants dans la trêve, sont ensuite allés conférer avec eux, sans armes, comme tu nous le conseilles aussi : où en sont-ils à présent? Frappés, blessés, outragés, les malheureux ne peuvent obtenir la mort qu'ils implorent sans doute. Tu sais tout cela, et tu appelles insensés ceux qui exhortent à la défense, et tu nous conseilles d'aller de nouveau supplier le roi! Mon avis, lochages, est de ne plus admettre cet homme en notre compagnie, de lui ôter son grade, de lui mettre des bagages sur le dos, et de l'employer à cette fonction : un Grec, avec ce caractère, déshonore et sa patrie et la Grèce entière. »

Agasias de Stymphale prit alors la parole : « Cet homme n'a rien de commun ni avec la Béotie ni avec la Grèce; car je lui ai vu les deux oreilles percées comme un Lydien; » et le fait était vrai. Ils le chassèrent donc, et se dispersèrent dans tous les quartiers de l'armée, appelant à haute voix les stratèges qui restaient, et, à leur défaut, le lieutenant et, si le lieutenant était mort, le lochage qui n'avait point péri. Quand ils furent tous assemblés, ils s'assirent en avant des armes, au nombre de cent. Il était alors environ minuit.

Hiéronyme d'Élis, le plus ancien des lochages de Proxène, prit le premier la parole : « Stratèges et lochages, en jetant les yeux sur notre situation, il nous a paru convenable de nous assembler et de vous convoquer, pour prendre, si nous le pouvons, un bon conseil. Redis, Xénophon ce que tu as exposé. » Xénophon parla en ces termes :

« Nous savons tous que le roi et Tissapherne ont fait arrêter autant de Grecs qu'ils ont pu; on ne peut douter qu'ils ne tendent des piéges au reste, et ne nous fassent périr s'ils en ont les moyens. Il faut donc, du moins à mon avis, tout entreprendre pour ne pas tomber entre les mains des Barbares, mais plutôt pour les faire tomber, s'il se peut, entre les nôtres. Sachez tous que vous avez la plus belle

occasion. Tous les soldats ont les yeux tournés sur vous; s'ils vous voient abattus, ils se conduiront tous en lâches; mais, si vous paraissez disposés à marcher contre l'ennemi et que vous y exhortiez le reste de l'armée, ils vous suivront et tâcheront de vous imiter.

« Sans doute il est juste que vous différiez des simples soldats : vous êtes stratèges, taxiarques, lochages. Pendant la paix, vous aviez plus de part aux richesses et aux honneurs; vous devez donc, à présent que nous sommes en guerre, vous montrer jaloux de surpasser en valeur la multitude qui vous suit; vous devez vous signaler par votre prévoyance et par votre courage, s'il le faut. Je pense d'abord que vous rendrez un grand service à l'armée, si vous vous occupez à remplacer au plus tôt les stratèges et les lochages qui ont péri : car, pour m'expliquer en deux mots, sans chefs, rien de grand, rien d'utile à espérer nulle part, et surtout à la guerre. La discipline est le salut des armées : combien l'indiscipline en a perdues !

« Lorsque vous aurez élu les chefs nécessaires, il sera, je crois, très à propos d'assembler les soldats et de ranimer leur courage. Sans doute vous avez observé, comme moi, avec quel abattement ils ont été prendre leurs armes, avec quel découragement ils sont allés monter leur garde. Tant que le soldat sera dans ces dispositions, je ne vois pas quel service en tirer de jour ou de nuit. Si l'on tournait ses pensées vers d'autres objets; si, au lieu de l'occuper uniquement de l'idée du mal qu'il peut souffrir, on lui faisait encore envisager celui qu'il peut faire, on relèverait son courage; car vous savez qu'à la guerre ce n'est ni la multitude ni la force qui donnent la victoire, et que rarement les ennemis soutiennent le choc d'une armée que défendent sa bravoure et la protection des dieux. J'ai observé aussi que, dans les combats, celui qui tâche, à quelque prix que ce soit, de conserver sa vie, meurt presque toujours honteusement et en lâche; mais ceux qui savent que la mort est inévitable et commune à tous les hommes, et qui ne songent qu'à mourir avec honneur, parviennent souvent à un âge avancé, et n'en vivent que plus heureux le reste de leurs jours. Convaincus de ces maximes, il nous faut, dans une conjoncture si critique, montrer du courage et exciter celui des autres. »

Il dit, et se tut. Chirisophe prit ensuite la parole : « Je

ne te connaissais pas auparavant, Xénophon ; j'avais seulement ouï dire que tu étais Athénien. Je loue maintenant et tes discours et tes actions, et je voudrais que la plupart des Grecs te ressemblassent ; il en résulterait un bien général. Ne tardons point, ajouta-t-il, séparons-nous, guerriers ; que ceux d'entre vous qui manquent de chefs en choisissent, et, le choix fait, rendez-vous avec eux au centre du camp. Convoquons ensuite le reste de l'armée : que le héraut Tolmidès ne s'éloigne pas. » A ces mots, il se leva, pour qu'on ne différât plus et que l'on exécutât ce qui était urgent. On élut ensuite pour généraux : Timasion Dardanien, à la place de Cléarque ; Xanticlès Achéen, à la place de Socrate ; Cléanor d'Arcadie, au lieu d'Agias ; Philésius d'Achaïe, au lieu de Ménon ; Xénophon d'Athènes succéda à Proxène.

CHAPITRE II.

Après l'élection, le jour étant près de paraître, les chefs se rendirent au centre du camp ; ils jugèrent à propos de placer des gardes en avant, et de convoquer les soldats. Dès qu'ils furent réunis, Chirisophe de Lacédémone se leva d'abord, et parla en ces termes : « Guerriers, la perte que nous venons de faire de stratèges, de lochages, de soldats, rend notre situation fâcheuse ; d'ailleurs Ariée et ses troupes, auparavant nos alliés, nous trahissent. Il faut cependant sortir de là en braves : au lieu de nous décourager, tâchons de nous sauver, s'il est possible, par une glorieuse victoire ; sinon, mourons avec honneur, plutôt que de nous livrer jamais aux mains de nos ennemis. Sans doute alors nous souffririons des maux que je prie le ciel de leur réserver. »

Cléanor d'Orchomène se leva ensuite : « Vous voyez, soldats, le parjure du roi et son impiété ; vous voyez la perfidie de Tissapherne. Après nous avoir dit qu'étant voisin de la Grèce, il n'a rien de plus à cœur que de nous sauver ; après y avoir lui-même ajouté des serments et nous avoir donné la main, il nous trahit, il arrête nos généraux. Il n'a pas même craint Jupiter Hospitalier ; il a fait asseoir Cléarque à sa table, pour mieux tromper les Grecs et les immoler. Ariée, que nous avons voulu élever au trône, qui avait reçu notre foi, qui nous avait donné la sienne, avec qui nous

avions pris l'engagement mutuel de ne point nous séparer : ce même Ariée, sans craindre les dieux, sans respecter la mémoire de Cyrus qui l'avait comblé d'honneurs, passe maintenant dans le parti des plus cruels ennemis de ce prince, et tâche de nous perdre, nous, les amis de Cyrus. Veuillent les dieux punir ces pervers ! Témoins de cette conduite, c'est à nous de ne plus nous laisser jouer par eux ; à nous de combattre en braves, de subir ce que le ciel ordonnera de nous. »

Xénophon se leva alors, revêtu des habits et des armes les plus magnifiques qu'il eût pu se procurer. Il pensait que, si les dieux lui donnaient la victoire, la plus superbe parure convenait au vainqueur, et que, s'il fallait succomber, il ferait bien encore de mourir dans la belle armure qu'il s'était cru digne de porter. Il commença son discours en ces termes :

« Cléanor vous a parlé des parjures et de la perfidie des Barbares : je présume que vous ne les ignorez pas. S'il s'agissait, dans nos délibérations, de nous réconcilier encore avec eux, nous serions nécessairement découragés en considérant ce qu'ont souffert nos généraux, qui, sur la foi des traités, se sont remis en leurs mains. Mais, si nous projetons de nous venger, les armes à la main, du mal qu'ils nous ont fait, nous avons, avec l'aide des dieux, la plus belle espérance de nous sauver avec gloire. » Pendant que Xénophon parlait, un Grec éternue. Aussitôt tous à la fois adorent le dieu qui leur envoie le présage. « Puisqu'à l'instant, ajouta-t-il, où nous délibérons sur notre salut, Jupiter Sauveur nous envoie un présage, je demande que, dès que nous serons en pays ami, nous fassions vœu de sacrifier à ce dieu, en action de grâces de notre délivrance, et que nous promettions aussi de sacrifier, selon nos facultés, aux autres Immortels. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main. » Tous les Grecs la levèrent. On prononça ensuite le vœu, et l'on chanta le péan. Puis, les hommages dus aux dieux leur ayant été rendus, Xénophon continua ainsi :

« Je disais que nous avons de grandes espérances de nous sauver avec gloire. D'abord, nous observons les serments dont nous avons pris les dieux à témoin, tandis que nos ennemis se sont parjurés, et qu'ils ont violé serments et traité. Il est donc probable que les dieux combattront avec nous

contre nos adversaires, eux qui, aussitôt qu'ils le veulent, peuvent soudain humilier les grands, et sauver les faibles des plus grands dangers.

« Je vais vous rappeler ceux qu'ont courus nos ancêtres, pour vous convaincre qu'il vous importe de vous conduire vaillamment, et qu'avec le secours du ciel les braves se tirent des plus grands périls. Quand les Perses et leurs alliés vinrent, avec une formidable armée, pour détruire Athènes, les Athéniens osèrent résister, et vainquirent. Ils avaient fait vœu d'immoler à Diane autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis; et, n'en trouvant pas assez, il fut décidé qu'on en sacrifierait cinq cents tous les ans, vœu qui s'acquitte encore à présent.

« Lorsque ensuite Xerxès, qui avait rassemblé des troupes innombrables, marcha contre la Grèce, vos ancêtres battirent, sur terre et sur mer, les aïeux de vos ennemis. Vous en voyez des monuments dans les trophées qui subsistent encore; mais la plus grande preuve que vous en ayez est la liberté des villes où vous êtes nés et où vous avez été élevés: car vous ne reconnaissez point de maîtres parmi les hommes, vous n'adorez que les dieux. Tels furent les ancêtres dont vous sortez. Je ne dirai pas qu'ils aient à rougir de vous, puisque, il y a peu de jours, opposés en ligne aux descendants des ennemis vaincus par vos pères, vous avez, avec l'aide du ciel, vaincu des troupes bien plus nombreuses que les vôtres. Alors vous combattiez avec valeur pour placer Cyrus sur le trône : aujourd'hui qu'il s'agit de votre salut, il convient que vous montriez beaucoup plus d'ardeur et de courage; vous devez même désormais attaquer l'ennemi avec une plus noble assurance. Vous ne connaissiez point alors vos ennemis; et cependant, malgré leur multitude, vous avez osé les attaquer avec ce courage qui vous est héréditaire. Maintenant, instruits par l'expérience que les Barbares, en quelque nombre qu'ils soient, se gardent bien de vous attendre, vous conviendrait-il de les craindre?

« Ne regardez pas non plus comme un désavantage la défection des troupes de Cyrus, qui auparavant combattaient avec vous. Elles sont encore plus lâches que celles que nous avons battues : elles nous ont quittés pour fuir du côté de nos ennemis. Ne vaut-il pas beaucoup mieux avoir dans l'armée ennemie que dans la nôtre des gens qui veulent être

les premiers à fuir ? Si quelqu'un de vous se décourage de ce que nous n'avons point de cavalerie, tandis que l'ennemi nous en oppose une nombreuse, songez que dix mille cavaliers ne sont que dix mille hommes. Personne, dans une bataille, n'a jamais péri d'une morsure ou d'un coup de pied de cheval : ce sont les hommes qui font le sort des batailles. Nous sommes assis plus solidement que le cavalier. Suspendu sur sa monture, il a non-seulement la frayeur de nos coups, mais encore l'inquiétude de tomber : nous, appuyés sur un sol ferme, nous frappons plus fortement ceux qui nous approchent, nous atteignons avec plus de certitude le but où nous visons. Le cavalier n'a sur nous qu'un avantage, c'est de fuir avec plus de sûreté.

« Si, pleins de confiance dans vos armes, vous vous affligez cependant de ce que Tissapherne ne sera plus notre guide, de ce que le roi ne nous procurera plus de marché, considérez lequel vaut mieux d'avoir pour guide un satrape qui machine évidemment notre perte, ou d'avoir pour conducteurs des hommes de notre choix, qui sauront que, s'ils veulent nous duper, c'est leur âme et leur corps qui seront dupes. Quant aux vivres, serait-il plus avantageux, n'ayant plus de solde à recevoir, d'en acheter fort cher à petites mesures, au marché indiqué par les Barbares, que d'en prendre en telle quantité que nous voudrons, si nous sommes vainqueurs ?

« Peut-être ce parti vous semble-t-il préférable; mais craignez-vous de ne pouvoir passer les fleuves, et regardez-vous comme une grande faute d'en avoir traversé quelques-uns. Songez donc que c'est la plus grande faute qu'aient pu commettre les Barbares ; car tous les fleuves, quoiqu'on ne puisse les passer loin de leurs sources, si l'on remonte, deviennent enfin guéables, et l'on ne se mouille pas même le genou ; mais, le passage en fût-il impraticable, dût-il ne se présenter aucun guide, il ne faudrait pas même alors nous décourager.

« Nous savons que les Mysiens, dont nous ne croyons pas les troupes plus braves que les nôtres, habitent, dans les États du roi, et malgré lui, des villes grandes et florissantes ; nous n'ignorons pas qu'il en est de même des Pisidiens. Nous avons vu nous-mêmes les Lycaoniens occuper des lieux forts qui dominent les plaines, et recueillir le produit de ses

terres. Je vous dirais alors de ne point montrer un désir marqué de retourner dans notre patrie, de prendre au contraire les mêmes dispositions que si nous voulions nous fixer en ces lieux : car je sais que le roi donnerait aux Mysiens beaucoup de guides et beaucoup d'otages pour la sûreté de leur route; que même il leur ouvrirait et aplanirait les chemins, voulussent-ils se retirer sur des chars attelés de quatre chevaux. Il ferait bien volontiers la même chose pour nous, s'il nous voyait nous préparer à rester ici ; mais je craindrais qu'après avoir appris à vivre dans l'oisiveté et dans l'abondance, dans la société des femmes et des filles des Perses et des Mèdes, qui sont toutes d'une belle taille et d'une belle figure, je craindrais que, semblables à ceux qui mangèrent du lotos, nous n'oubliassions de retourner dans notre patrie.

« Il me semble donc juste et raisonnable de tenter d'abord de revoir la Grèce et nos familles, de montrer aux Grecs qu'ils vivent dans une pauvreté volontaire, puisqu'ils pourraient transporter ici ceux de leurs compatriotes qui sont dénués de fortune, et qu'ils les verraient bientôt dans l'opulence; car tous ces biens, amis, attendent évidemment un vainqueur.

« J'ai maintenant à vous exposer les moyens de marcher avec sécurité, et de combattre, s'il le faut, avec le plus de succès. D'abord, continua-t-il, je suis d'avis qu'on brûle nos chariots afin qu'ils ne règlent pas nos mouvements, et que nous nous portions où l'exigera le bien de l'armée. Brûlons ensuite nos tentes; elles sont embarrassantes à porter, et ne servent ni pour combattre, ni pour se procurer des vivres. Débarrassons-nous aussi du superflu des bagages, et ne réservons que ce qui est nécessaire pour le combat et pour les repas : c'est le moyen d'avoir le plus de soldats dans les rangs, et le moins aux équipages : car les vaincus, vous le savez, n'ont rien à eux ; et, si nous sommes vainqueurs, nous devons regarder nos ennemis comme des esclaves destinés à porter notre bagage.

« Il me reste à traiter le point que je regarde comme le plus important. Vous voyez que les Perses n'ont osé recommencer les hostilités qu'après avoir arrêté nos généraux. Ils ont cru que nous serions leurs maîtres tant que nous aurions des chefs et que nous obéirions, et qu'en nous les enlevant l'anarchie nous perdrait. Il faut donc que les nou-

veaux commandants soient plus vigilants que les précédents, que le soldat se montre beaucoup plus discipliné, beaucoup plus docile que par le passé. Si vous décidez que tout soldat présent aidera le général à châtier quiconque désobéira, ce sera le moyen de frustrer l'espérance des Perses; car, à compter de ce jour, au lieu d'un seul Cléarque, ils en verront dix mille qui ne permettront à aucun Grec de se conduire en lâche. Mais il est temps d'en finir : l'ennemi ne tardera peut-être pas à paraître. Que tous ceux qui approuvent ce que je viens de vous dire le ratifient sur-le-champ, pour qu'on l'exécute. A-t-on un meilleur avis à ouvrir, qu'on parle hardiment, ne fût-on que simple soldat. Il s'agit du salut commun, tous y ont intérêt. »

Chirisophe dit ensuite : « S'il y a quelque chose à ajouter au discours de Xénophon, il faut se hâter; mais à présent nous n'avons rien de mieux à faire que de ratifier ce qu'il propose. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » Tous la levèrent.

Xénophon reprit de nouveau : « Écoutez, compagnons, ce que je crois qu'il faut faire. Il est évident qu'il nous faut aller où nous puissions avoir des vivres. J'entends dire qu'il y a de beaux villages à vingt stades au plus de notre camp. Je ne serais point surpris que, semblable à ces chiens lâches qui courent après les passants, les mordent s'ils peuvent, et s'enfuient dès qu'on les poursuit, l'ennemi nous harcelât dans notre retraite. L'ordre le plus sûr pour la marche est peut-être de former avec les hoplites une colonne à centre vide, afin que le bagage et la multitude qui l'accompagne se trouvent en sûreté. Si nous désignions dès à présent ceux qui commanderont le front, couvriront les flancs et marcheront à la queue, nous n'aurions pas à délibérer à l'approche de l'ennemi; nos troupes formées seraient en état de combattre.

« Conçoit-on quelque disposition meilleure ? qu'on l'admette; sinon, que Chirisophe commande le front, puisqu'il est Lacédémonien ; que les deux plus anciens stratèges s'occupent des deux flancs; Timasion et moi, comme les plus jeunes, nous resterons pour le moment à l'arrière-garde. Dans la suite, quand nous aurons essayé de cette disposition, nous examinerons, selon les circonstances, ce qu'il y aura de mieux à faire. Si l'on voit quelque chose de mieux, qu'on le

propose. » Personne ne le contredisant, il ajouta : « Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » La chose fut décidée. « Maintenant, continua-t-il, partons et exécutons les résolutions. Que celui d'entre vous qui veut revoir sa famille se souvienne de combattre avec courage : c'est le seul moyen. Que celui qui aime la vie tâche de vaincre : le vainqueur donne la mort, le vaincu la reçoit. J'en dis autant à qui désire les richesses : en remportant la victoire, on sauve son bien et l'on s'empare de celui du vaincu. »

CHAPITRE III.

Ce discours fini, toute l'armée se leva et alla brûler les chars et les tentes. Quant au superflu du bagage, on le distribua à ceux qui en avaient besoin ; on jeta le reste au feu, puis l'on dîna. Pendant que les Grecs prenaient ce repas, Mithridate arrive avec environ trente chevaux, fait prier les généraux de se rendre à un lieu d'où ils pussent l'entendre et leur dit :

« Grecs, j'étais, vous le savez, attaché à Cyrus, et j'ai de l'attachement pour vous ; je passe ici ma vie dans de continuelles frayeurs. Si je vous voyais prendre un parti salutaire, je viendrais vous rejoindre avec toute ma suite. Dites-moi donc quel est votre projet : vous parlez à un ami, à un homme bien intentionné qui veut marcher de compagnie avec vous. » Les généraux délibérèrent et jugèrent à propos de lui répondre ainsi, Chirisophe portant la parole : « Nous avons résolu, si on nous permet de retourner dans notre patrie, de ménager le plus possible le pays que nous aurons à traverser, et, si l'on s'oppose à notre marche, de combattre de notre mieux. » Alors Mithridate tâcha de nous montrer qu'il était impossible de retourner avec sûreté malgré le roi ; ce qui le rendit suspect. D'ailleurs un homme attaché à Tissapherne l'accompagnait et en répondait. Dès ce moment les généraux se décidèrent pour une guerre sans paix ni trêve, tant qu'on serait en pays ennemi, parce que ces Barbares qui approchaient débauchaient leurs soldats. Nicarque d'Arcadie, l'un des lochages, était passé de nuit dans le parti ennemi avec environ vingt hommes.

L'armée ayant après cela dîné et passé le fleuve Zabate,

marcha en ordre : les équipages et les gens sans armes étaient au centre du bataillon carré. On n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque Mithridate reparut avec à peu près deux cents chevaux et environ quatre cents archers ou frondeurs, tous légers à la course et agiles. Il semblait venir au-devant des Grecs comme ami ; mais, dès qu'il fut près de leur corps, soudain sa cavalerie et ses gens de pied tirèrent des flèches, ses frondeurs lancèrent des pierres. Il y eut des Grecs blessés, leur arrière-garde souffrit sans pouvoir faire aucun mal aux ennemis : car les archers crétois n'atteignaient pas aussi loin que les Perses ; les Crétois, légèrement armés, étaient renfermés au centre du bataillon carré. Ceux qui lançaient des javelines ne pouvaient pas plus atteindre les frondeurs ennemis. Xénophon résolut donc de poursuivre ces troupes, ce qu'il exécuta avec les hoplites et les peltastes de l'arrière-garde ; mais il n'en joignit aucun, parce qu'il manquait de cavalerie, et que l'infanterie grecque ne pouvait pas, dans un court espace, joindre l'infanterie perse qui fuyait de loin : car on n'osait pas s'écarter beaucoup du gros de l'armée.

Les cavaliers barbares blessaient, même dans leur fuite, en tirant par derrière de dessus leurs chevaux. Tout le chemin que faisaient les Grecs à la poursuite de l'ennemi, ils l'avaient à faire une seconde fois en retraite et en combattant ; en sorte que dans toute la journée l'armée n'avança que de vingt-cinq stades, et n'arriva que le soir aux villages. Le soldat retomba dans le découragement. Chirisophe et les plus âgés des généraux blâmèrent Xénophon de s'être détaché de la phalange pour courir après les ennemis, et de s'être exposé sans avoir pu leur faire le moindre mal.

Xénophon convint qu'ils l'accusaient avec raison, et que l'événement les justifiait : « Mais, ajouta-t-il, j'ai été forcé de poursuivre, parce que je voyais qu'en nous tenant tranquilles, l'ennemi nous faisait impunément beaucoup de mal. C'est en marchant aux Barbares que nous avons reconnu la vérité de ce que vous dites : car nous ne pouvions pas leur faire plus de mal qu'auparavant, et notre retraite a été très-difficile. Grâces soient donc rendues aux dieux de ce que les ennemis ne sont pas tombés sur nous en force, et n'ont envoyé qu'un petit détachement : en nous causant une perte légère, ils nous ont indiqué nos besoins. Car ni les flèches

des archers crétois ni nos javelots ne peuvent atteindre aussi loin que les arcs et les frondes des Barbares. Si nous les poursuivons, nous ne pouvons nous éloigner qu'à une petite distance, telle qu'un homme à pied, quelque agile qu'il soit, n'en peut atteindre un autre qui a sur lui une avance de la portée de l'arc.

« Si nous voulons donc empêcher l'ennemi de nous inquiéter dans notre marche, il faut au plus tôt nous pourvoir de cavalerie et de frondeurs. J'entends dire qu'il est dans notre armée des Rhodiens dont la plupart excellent à se servir de la fronde ; qu'ils atteignent à une portée double de celle des Perses, qui lançant des pierres trop grosses, ne portent pas loin ; que d'ailleurs les Rhodiens font aussi usage de balles de plomb. Si nous nous informions donc quels sont les soldats qui ont des frondes, si nous leur en payions la valeur, si nous donnions de l'argent à ceux qui voudraient en tresser d'autres, et qu'en même temps l'on imaginât quelque immunité pour ceux qui s'enrôleraient volontairement parmi les frondeurs, peut-être s'en présenterait-il de propres à ce service. Je vois aussi des chevaux dans l'armée ; quelques-uns m'appartiennent, d'autres ont été laissés par Cléarque ; nous en avons pris beaucoup d'autres qui servent à porter les bagages : choisissons les meilleurs ; rendons pour indemnité à ceux à qui ils appartiennent d'autres bêtes de somme ; équipons des chevaux de manière à porter des cavaliers : peut-être à leur tour inquiéteront-ils l'ennemi dans sa fuite. »

Cet avis passa. On forma dans la nuit un corps d'à peu près deux cents frondeurs. Le lendemain, on choisit environ cinquante chevaux et autant de cavaliers. On leur fournit ensuite des habillements de peau et des cuirasses, et l'on mit à leur tête Lycius d'Athènes, fils de Polystrate.

CHAPITRE IV.

On séjourna un jour en ces lieux : le lendemain on en partit plus tôt qu'à l'ordinaire. Il fallait passer un ravin, et l'on craignait d'être attaqué au passage. Déjà l'on était au delà, lorsque Mithridate reparut avec mille chevaux et environ quatre mille archers et frondeurs que Tissapherne lui

avait accordés, sur la promesse qu'il lui avait faite, s'il lui donnait ces forces, de lui livrer les Grecs : il les méprisait, parce que dans la dernière rencontre, quoiqu'il eût peu de troupes, il n'avait rien perdu, et leur avait fait beaucoup de mal, à ce qu'il croyait.

Les Grecs avaient passé le ravin, et en étaient éloignés de huit stades, quand Mithridate le traversa avec son détachement. On avait ordonné à un certain nombre de peltastes et d'hoplites de charger l'ennemi, et à la cavalerie de poursuivre les fuyards ; une force suffisante devait soutenir les troupes engagées. Mithridate les ayant atteints, et se trouvant déjà à la portée de la fronde et du trait, la trompette sonna : l'infanterie courut aussitôt sur l'ennemi, et la cavalerie le chargea en même temps. Les Barbares ne les attendirent pas, et fuirent vers le ravin. Ils perdirent dans cette déroute beaucoup d'infanterie, et l'on prit dans le ravin dix-huit de leurs cavaliers. Les Grecs, sans qu'on l'eût ordonné, mutilèrent les cadavres ennemis, afin d'inspirer plus de terreur.

Après cet échec, les Barbares s'éloignèrent. Les Grecs, ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, ville grande mais déserte, autrefois habitée par les Mèdes. Son mur avait vingt-cinq pieds d'épaisseur sur cent de hauteur, et deux parasanges de tour ; il était de briques, mais ses fondements de pierres de taille jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Lorsque les Perses enlevèrent aux Mèdes l'empire de l'Asie, le roi de Perse assiégea cette place, et ne pouvait d'aucune manière s'en rendre maître ; mais, un nuage ayant fait disparaître le soleil, les habitants consternés laissèrent prendre la ville. Près de cette ville était une pyramide de pierre, haute de deux plèthres ; chaque côté de sa base avait un plèthre de longueur. Quantité de Barbares s'y étaient réfugiés des villages voisins.

L'armée fit ensuite une marche de six parasanges, et arriva près d'une grande muraille abandonnée : elle touchait à la ville de Mespila, anciennement occupée par les Mèdes. La base du mur, construite d'une pierre polie incrustée de coquillages, avait cinquante pieds d'épaisseur et autant de hauteur. Sur cette base s'élevait un mur de briques de cinquante pieds de large sur cent de haut,

dont le circuit était de six parasanges. On dit que Médie, femme du roi des Mèdes, s'y réfugia, lorsque leur empire fut envahi par les Perses. Le roi de Perse assiégea cette place, qu'il ne put prendre ni par force ni par blocus : mais Jupiter frappa les habitants de terreur, et la ville se rendit.

De là, on fit quatre parasanges en une journée ; pendant cette marche, Tissapherne parut accompagné de sa cavalerie, des troupes d'Orontas, qui avait épousé la fille du roi, des Barbares qui avaient suivi Cyrus à son expédition, de l'armée que le frère du roi avait amenée au secours de ce monarque, et d'autres renforts que le roi avait donnés au satrape ; en sorte qu'il déploya des forces imposantes.

Quand il fut près des Grecs, il en rangea une partie contre l'arrière-garde des Grecs, une autre sur leurs flancs ; mais il n'osa pas charger et ne voulut pas courir le risque d'un combat : il ordonna à ses archers et à ses frondeurs de tirer. Les Rhodiens, placés çà et là dans les rangs, et les archers crétois, ne pouvaient pas, quand même ils l'eussent voulu, ne pas atteindre l'ennemi. Ayant donc fait leur décharge sans perdre un seul coup, Tissapherne et ses troupes se retirèrent promptement hors de la portée des traits. Le reste du jour, les Grecs continuèrent leur marche, suivis de l'ennemi ; les traits que ceux-ci lançaient ne faisaient aucun mal aux Grecs : car les frondes des Rhodiens portaient plus loin que celles des Perses, et même que les flèches de leurs archers. Comme les arcs des Perses sont très-grands, leurs flèches qu'on ramassait étaient très-utiles aux Crétois, qui continuaient à s'en servir, et s'exerçaient à les décocher d'un angle élevé, afin qu'elles portassent plus loin. On trouva dans les villages beaucoup de cordes d'arc, et du plomb, dont on tira parti pour les frondes.

Ce même jour, les Grecs cantonnèrent dans les villages qu'ils trouvèrent ; et les Barbares, à qui leur dernière escarmouche avait mal réussi, se retirèrent. Les Grecs séjournèrent le lendemain dans ces villages, où ils trouvèrent quantité de blé, et firent leurs provisions. Le jour d'après, ils traversèrent une plaine, suivis de Tissapherne, qui les harcelait. On reconnut alors qu'un bataillon carré est un mauvais ordre de marche, quand on a l'ennemi

sur ses talons : car, les ailes venant à se rapprocher, soit dans un chemin qui se rétrécit, soit dans des gorges de montagnes, soit au passage d'un pont, il faut nécessairement que les hoplites se resserrent : marchant avec difficulté, ils s'écrasent, ils se mêlent ; et l'on tire difficilement parti d'hommes qui n'observent plus les rangs.

Lorsque les ailes reprennent leurs distances, avant que les hoplites se reforment, il se fait un vide au centre, et le soldat qui se voit séparé perd courage s'il a l'ennemi sur les bras. Quand il fallait passer un pont ou quelque défilé, chacun se hâtait ; c'était à qui serait le premier au delà : les ennemis avaient alors une belle occasion de charger. Cet inconvénient reconnu, les généraux formèrent six loches de cent hommes chacun, et nommèrent pour les commander des centurions, des pentécontarques et des énomotarques. Dans la marche, lorsque les ailes se rapprochaient, les centurions restaient en arrière pour laisser passer le défilé, puis ils remontaient, en suivant les flancs du bataillon. Lorsque les flancs du bataillon s'éloignaient, le vide, s'il était peu considérable, se remplissait par loches; le vide était-il plus grand, les loches se partageaient en pentécostes ; ils se distribuaient en énomoties, s'il avait une fort grande étendue : ainsi se remplissaient tous les vides. Fallait-il passer un défilé ou un pont, il n'y avait pas de désordre ; les centurions faisaient marcher leurs centuries les unes après les autres, et, s'il était besoin de se reformer en bataille, elles s'y rangeaient en un clin d'œil. On fit quatre marches dans cette disposition.

Le cinquième jour, pendant la marche, on aperçut un palais entouré de beaucoup de villages ; il fallait, pour s'y rendre, passer à travers des collines élevées, qui commençaient à la montagne, au pied de laquelle était un village : les Grecs les virent avec plaisir, comme cela devait être, les forces ennemies consistant en cavalerie. Lorsqu'au sortir de la plaine ils furent montés sur la première colline, ils redescendirent pour gravir la suivante. Les Barbares surviennent : dociles aux coups de fouet, ils font pleuvoir d'un lieu élevé une grêle de dards, de pierres et de flèches. Ils blessèrent ainsi beaucoup de Grecs, vainquirent les troupes légères, qu'ils obligèrent de se réfugier au milieu des hoplites; en sorte que les frondeurs et les

archers, se tenant aux équipages, furent ce jour-là entièrement inutiles.

Les Grecs, incommodés de ces attaques, résolurent de marcher aux Perses; mais, avec leurs armes pesantes, ils gravirent difficilement la cime : l'ennemi fit prompte retraite. Ils eurent encore à souffrir pour rejoindre le corps de l'armée. A la seconde colline même difficulté : à la troisième, ils résolurent de ne plus détacher les hoplites ; mais ils ouvrirent le flanc droit du bataillon carré, et en firent sortir des peltastes. Ceux-ci marchèrent vers la montagne qui dominait l'ennemi : dès qu'ils l'eurent gagnée, l'ennemi ne les inquiéta plus lorsqu'ils descendaient ; il craignait d'être coupé et enveloppé de toutes parts. On marcha ainsi le reste du jour, les uns suivant le chemin des collines, les autres prenant par la montagne, jusqu'à ce qu'on arrivât aux villages, où l'on établit huit médecins, parce qu'il y avait beaucoup de blessés.

On y séjourna trois jours et à cause des blessés, et parce qu'on y trouva beaucoup de vivres, de la farine de froment, du vin, et un grand amas d'orge pour les chevaux. Toutes ces provisions avaient été rassemblées pour le satrape de la province. Le quatrième jour, les Grecs descendirent dans la plaine. Tissapherne, les ayant rejoints avec son armée, les força de camper au premier village qu'ils trouvèrent et de renoncer à combattre en marchant ; car beaucoup d'entre eux étaient hors de service, les blessés, ceux qui les portaient, ceux qui étaient chargés des armes de ces derniers. Mais, lorsqu'ils furent établis dans le village, ils obtinrent un grand avantage contre les Barbares qui s'étaient approchés du village pour tenter une escarmouche, car il y avait une grande différence entre faire une sortie pour repousser une attaque et résister en marchant aux efforts de l'ennemi.

Le jour tombant, les Perses crurent qu'il était temps de s'éloigner, parce qu'ils ne campaient jamais à moins de soixantes stades des Grecs, craignant d'être attaqués de nuit. Une armée perse est, en effet, dans les ténèbres, une mauvaise armée. Ils lient leurs chevaux, et le plus souvent ils leur mettent les pieds dans des entraves : on craint que sans cette précaution ils ne s'enfuient. Survient-il une alerte, il faut que le cavalier perse selle, bride son cheval et le monte

après avoir pris sa cuirasse, toutes choses difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de tumulte. Voilà pourquoi ils campaient loin des Grecs.

Lorsqu'on sut que les Barbares voulaient se retirer et qu'ils s'annonçaient entre eux ce départ, les chefs firent crier par un héraut qu'on se tînt prêt à marcher. Les ennemis l'entendirent, ils différèrent quelque temps leur retraite; mais, comme il commençait à se faire tard, ils partirent, croyant dangereux de marcher et d'arriver de nuit à leur camp. Les Grecs, ne pouvant plus douter du départ des Barbares, décampèrent aussi et firent environ soixante stades. Les deux armées se trouvèrent alors à une telle distance, que ni le lendemain ni le surlendemain il ne parut un ennemi; mais le quatrième jour, les Barbares s'étant, dès la nuit, mis en marche, occupèrent une hauteur par laquelle il fallait que passât l'armée grecque : c'était la crête d'une montagne qui dominait le seul chemin par où l'on descendait dans la plaine.

Chirisophe, voyant cette hauteur garnie d'ennemis qui l'avaient prévenu, envoie chercher Xénophon à l'arrière-garde, et lui fait dire d'amener avec lui les peltastes et de se porter en avant. Xénophon ne les y conduisit pas, car il voyait déjà paraître Tissapherne avec toute son armée; mais, se portant au galop vers Chirisophe : « Que me veux-tu? lui dit-il. — Tu peux le voir, répondit Chirisophe; l'ennemi s'est emparé, avant nous, du mamelon qui commande la descente, et il n'y a moyen de passer qu'en l'écrasant. Mais pourquoi n'amènes-tu pas les peltastes? — C'est que je n'ai pas jugé convenable de laisser l'arrière-garde sans défense en présence des ennemis; cependant, ajouta-t-il, il est pressant de nous décider sur les moyens de déloger ces hommes. »

Xénophon apercevant alors, au sommet de la montagne qui dominait l'armée grecque, un chemin qui conduisait à la hauteur occupée par les ennemis : « Nous n'avons rien de mieux à faire, dit-il à Chirisophe, que de gagner en toute hâte ce sommet; si nous y réussissons, ils ne pourront se maintenir dans le poste d'où ils dominent notre passage. Reste ici avec l'armée, si tu le juges à propos, et je marche à la montagne; ou, si tu préfères y aller, je reste ici. — Je te donne le choix, dit Chirisophe. » Xénophon

répliqua qu'étant le plus jeune, il préférait marcher; mais qu'il le priait de lui donner des hommes du front, parce qu'il serait trop long d'en faire venir de la queue. Chirisophe lui donna des troupes du front, qu'il remplaça par celles qui étaient au centre : il le fit suivre de plus par les trois cents hommes d'élite qui l'accompagnaient lui-même au front de la bataille. Ce détachement marcha avec toute la diligence possible : les ennemis qui étaient sur la hauteur ne le virent pas plutôt aller du côté du sommet, qu'ils coururent à l'envi pour prévenir les Grecs. Il s'éleva alors de grands cris, et de l'armée grecque, qui exhortait ses troupes, et de celle de Tissapherne, qui encourageait les Barbares.

Xénophon, courant à cheval sur le flanc de ses troupes, les animait de sa voix. « Mes amis, leur disait-il, songez que maintenant vous combattez pour revoir la Grèce, vos enfants et vos femmes; encore un peu de fatigue, et, le reste de la route, nous n'aurons plus de combat à livrer. — Les choses ne sont pas égales, lui dit Sotéride de Sicyone; un cheval te porte, et moi je sue à porter mon bouclier. » A ces mots, Xénophon saute à bas de son cheval, pousse le soldat hors du rang, lui arrache son bouclier et se met à marcher le plus vite qu'il peut. Ce général se trouvait avoir la cuirasse de plus, en sorte que le poids de ses armes l'écrasait : cependant il exhortait la tête à avancer, et la queue, qui suivait avec peine, à rejoindre. Les soldats frappent Sotéride, lui jettent des pierres, lui disent des injures, et l'obligent enfin de descendre et de reprendre son bouclier. Xénophon remonta aussitôt à cheval et s'en servit tant que le chemin fut praticable; mais, quand il cessa de l'être, il le quitta, courut à pied avec les troupes. L'on arriva enfin sur le sommet de la montagne avant les ennemis.

CHAPITRE V.

Les Barbares tournèrent alors le dos, et chacun d'eux se sauva comme il put. Les Grecs furent maîtres des hauteurs. Tissapherne et Ariée se détournèrent avec leurs troupes et prirent un autre chemin. Chirisophe descendit dans la plaine avec les siennes et campa dans un village abondant en provisions; il y avait dans la même plaine,

le long du Tigre, beaucoup d'autres villages bien approvisionnés. L'après-midi, l'ennemi parut à l'improviste dans la plaine, et mit en pièces quelques Grecs qui s'y étaient dispersés pour piller. On prit beaucoup de troupeaux, au moment où des pasteurs les faisaient passer le fleuve.

Alors Tissapherne et ses troupes se mirent à brûler les villages, et quelques Grecs se désespéraient dans la crainte de ne plus trouver de vivres, si les Barbares venaient à tout brûler. Chirisophe, avec ses troupes, revenait après avoir secouru les Grecs épars; et Xénophon, descendu dans la plaine, parcourait alors les rangs. « Grecs, leur dit-il, vous voyez que déjà les Barbares regardent cette contrée comme à nous. Ils avaient stipulé, dans le traité, que nous ne ne brûlerions pas les terres appartenant au roi, et ce sont eux maintenant qui les brûlent, comme pays qu'ils ne possèdent plus; mais, dans quelque lieu qu'ils laissent des vivres pour eux-mêmes, ils nous y verront marcher. — Chirisophe, ajouta-t-il, je suis d'avis de porter secours contre ces incendiaires, comme si ce pays nous appartenait. — Et moi, répliqua Chirisophe, je ne partage point ton opinion : brûlons-les aussi nous-mêmes, ils se lasseront plus tôt. »

De retour aux tentes, les généraux et les lochages s'assemblèrent, tandis que le soldat s'occupait à chercher des vivres. L'embarras était grand : d'un côté, des montagnes élevées; de l'autre, une rivière dont on ne pouvait toucher le fond en sondant avec les piques. Dans cette perplexité, un Rhodien se présente : « Je me charge, dit-il, de faire passer quatre mille hoplites à la fois, si vous voulez me fournir les matériaux nécessaires, et me donner un talent de récompense. — De quoi as-tu besoin? lui demanda-t-on. — Il me faudra deux mille outres : je vois beaucoup de moutons, de chèvres, de bœufs, d'ânes; en les écorchant et en soufflant leurs peaux, on passera facilement. J'aurai aussi besoin des sangles des bêtes de somme, pour attacher ces outres l'une à l'autre. Ensuite j'affermirai chacune d'elles en y suspendant des pierres qui plongeront au fond de l'eau comme des ancres; puis, après en avoir fait une espèce de pont qui joindra l'autre rive, et dont je lierai les deux extrémités, je jetterai dessus des fascines, et sur les fascines de la terre. Vous allez voir sur-le-champ que vous n'enfoncerez point. Chaque outre

portera deux hommes, et les fascines recouvertes de terre empêcheront de glisser. »

Les généraux jugèrent l'invention ingénieuse, mais l'exécution impossible, parce qu'elle eût été traversée au delà du fleuve par une nombreuse cavalerie qui eût empêché les premiers qui l'eussent essayé de mettre pied à terre.

Le lendemain, les Grecs retournèrent sur leurs pas par une route opposée à celle de Babylone : ils occupèrent les villages non brûlés, et brûlèrent ceux dont ils s'éloignaient. La cavalerie perse ne marcha pas contre eux ; elle les regardait avec étonnement, ne concevant ni où ils se porteraient, ni quel projet ils avaient en tête. Tandis que le soldat cherchait des vivres, les lochages et les stratéges tinrent une nouvelle assemblée où ils mandèrent les prisonniers. On tâcha de tirer d'eux des renseignements sur tout le pays environnant.

Ils dirent que vers le midi il y avait un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, celui-même par où ils étaient venus ; que, vers l'orient, un autre menait à Suse et Ecbatane, où le roi passe le printemps et l'été ; qu'en traversant le fleuve et tirant au couchant, on marchait vers la Lydie et l'Ionie ; qu'enfin vers le nord, en traversant les montagnes, on trouvait les Carduques : ces peuples, disaient-ils, habitent un sol montueux, sont belliqueux et indépendants du roi. Ils ajoutèrent qu'une armée de cent vingt mille hommes, envoyée par le roi, avait pénétré dans leur pays, et qu'il n'en était pas revenu un seul homme, à cause de la difficulté des chemins ; que cependant, lorsqu'ils étaient en paix avec le satrape qui commandait dans la plaine, il y avait commerce réciproque entre les deux nations.

Après ce rapport, les généraux mirent à part les prisonniers qui disaient connaître chaque pays, et ne déclarèrent point quelle route ils voulaient prendre. Cependant ils avaient jugé nécessaire de traverser les montagnes des Carduques : les prisonniers leur avaient appris qu'au sortir de ces montagnes ils entreraient en Arménie, pays vaste et fertile, où commandait Orontas ; que de là ils se porteraient facilement où ils voudraient. Ils sacrifièrent ensuite, afin de pouvoir partir à l'heure qu'ils jugeraient convenable : car ils craignaient que l'ennemi ne s'emparât des hauteurs. On donna l'ordre que l'armée, après avoir soupé, pliât bagages, puis se reposât pour partir au premier signal.

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons raconté dans les livres précédents ce qui s'est passé pendant la marche de Cyrus jusqu'à la bataille, ce qui est arrivé depuis la bataille jusqu'à la trêve conclue entre les Grecs et le roi, enfin de quelle manière, depuis la violation de la trêve par ce prince et Tissapherne, les troupes se virent harcelées par les Perses qui les suivaient.

Quand on fut arrivé à l'endroit où la largeur et la profondeur du Tigre en rendent le passage impossible, et où l'on ne peut le longer, les montagnes des Carduques tombant à pic dans le fleuve, les généraux décidèrent de faire route à travers les montagnes. Ils tenaient des prisonniers qu'après les avoir franchies ils pourraient passer le Tigre à sa source en Arménie, ou même le tourner, s'ils le préféraient. On disait aussi que la source de l'Euphrate n'était pas loin du Tigre; et cela était vrai.

Voici comment se fit l'irruption des Grecs dans le pays des Carduques. On tâcha de décamper secrètement, et de prévenir l'ennemi avant qu'il s'emparât des hauteurs. Vers le temps de la dernière veille, comme il ne restait de nuit que le temps nécessaire pour passer la plaine à la faveur des ténèbres, on leva le camp au signal donné, et l'on arriva à la montagne au point du jour. Chirisophe marchait à la tête de l'armée avec sa division et toutes les troupes légères. Xénophon n'avait point de troupes légères à l'arrière-garde qu'il commandait; il n'avait que des hoplites, parce qu'il ne paraissait pas à craindre que l'ennemi les prît en queue tandis qu'on gravirait la montagne. Chirisophe gagna le sommet avant que les Carduques en eussent connaissance

Il continua à marcher en avant, et l'armée le suivait à mesure qu'elle avait franchi la hauteur. On parvint ainsi à des villages situés dans des vallons et des enfoncements de montagnes.

Les Carduques abandonnèrent alors leurs habitations, et s'enfuirent sur les montagnes avec leurs femmes et leurs enfants. On trouva des vivres en abondance. Les maisons étaient garnies de beaucoup de vases d'airain. Les Grecs n'en enlevèrent aucun, et même ne poursuivirent pas les habitants, parce qu'ils se flattaient qu'en ménageant ces peuples ennemis du roi, ils obtiendraient de passer comme amis à travers leur pays ; mais on prit tous les vivres qu'on rencontra : la nécessité les y contraignait. Les Carduques ne se rendirent point aux invitations des Grecs et ne montrèrent aucune disposition pacifique.

L'arrière-garde ne descendi qu'à la nuit du haut des montagnes dans les villages : le chemin étant fort étroit, on avait employé un jour entier à monter et à descendre. Quelques Carduques alors rassemblés tombèrent sur les traînards, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent d'autres à coups de pierres et de flèches. Ils n'étaient qu'en petit nombre, les Grecs étant entrés chez eux à l'improviste : autrement une grande partie de l'armée eût couru risque d'être taillée en pièces. On campa ainsi la nuit dans les villages. Les Carduques allumèrent des feux tout autour, sur les pointes des montagnes : des deux côtés on s'observa.

Au point du jour, les généraux et les lochages s'assemblèrent et résolurent de ne garder que les bêtes de somme nécessaires, de trier les meilleures, de laisser le reste, et de rendre libres tous les prisonniers faits récemment et retenus esclaves à l'armée. La multitude des bêtes de somme et des prisonniers rendait la marche lente; beaucoup de soldats, chargés d'y veiller, devenaient inutiles au combat : d'ailleurs il fallait, pour tant de monde, trouver et porter le double de vivres. La résolution est prise; les hérauts la publient.

Après dîner, l'armée se mit en marche. Les généraux, s'arrêtant à un défilé, ôtèrent ce qu'ils trouvèrent de trop aux soldats qui n'avaient pas obéi. Tous se soumirent, excepté quelques-uns, qui firent passer en fraude ou un jeune garçon ou une jolie maîtresse. On marcha ainsi tout le jour,

tantôt combattant et tantôt se reposant. Le lendemain, survint un grand orage. Il fallut cependant marcher, parce que les vivres manquaient. Chirisophe conduisait l'avant-garde, et Xénophon l'arrière-garde. On fut vigoureusement assailli. Les chemins étant étroits, les Carduques s'approchaient, faisaient pleuvoir une grêle de pierres et de traits. Les Grecs, contraints à les poursuivre et à se retirer ensuite, ne marchaient que lentement. Souvent, lorsque l'ennemi pressait vivement, Xénophon faisait halte. Chirisophe s'arrêtait dès que l'ordre en était donné; mais il y eut une occasion où, au lieu de s'arrêter, il marcha plus vite que de coutume, commandant à ses troupes de le suivre. Il était clair qu'il se passait quelque chose à la tête; mais Xénophon n'avait pas le loisir de s'y porter pour voir la cause de cette marche précipitée; l'arrière-garde suivait d'un train qui ressemblait à une fuite.

On perdit en cette occasion Cléonyme de Lacédémone, brave soldat. Il eut le flanc percé d'une flèche qui traversa son bouclier, sa casaque et lui perça le flanc. Basias d'Arcadie eut aussi la tête percée de part en part. Quand on fut arrivé au lieu où l'on voulait camper, Xénophon alla sur-le-champ, dans l'état où il était, trouver Chirisophe, et lui reprocha de ne l'avoir pas attendu, et de l'avoir forcé de combattre en fuyant. « Il vient de périr, dit-il, deux soldats de cœur et de mérite, sans qu'on ait pu ni enlever leurs corps, ni les enterrer.

« — Regarde ces montagnes, répondit Chirisophe, elles sont inaccessibles : nous n'avons, pour sortir d'ici, que ce chemin escarpé que tu vois, et tu peux y remarquer une multitude d'hommes qui gardent le passage par où il faut nous échapper. Voilà pourquoi je me suis hâté : si je ne t'ai pas attendu, c'est que je voulais les prévenir, s'il était possible, et me rendre maître des hauteurs; nos guides m'assurent qu'il n'y a pas d'autre route. — J'ai, dit Xénophon, deux prisonniers. Dans le temps que les ennemis nous incommodaient le plus, je leur ai tendu une embuscade, ce qui nous a donné le loisir de respirer. Nous en avons tué quelques-uns. Je désirais aussi faire des prisonniers, pour avoir des guides instruits des localités. »

On se fit amener sur-le-champ ces deux hommes, on les sépara; on tâcha de leur faire dire à chacun en particulier

s'ils connaissaient un autre chemin que celui qu'on voyait. Le premier, malgré les plus terribles menaces, déclara qu'il n'en savait pas d'autre. Comme on n'en put rien tirer qui fût utile à l'armée, on l'égorgea sous les yeux de son camarade. Celui-ci répondit que cet homme avait prétendu ne connaître aucune autre route, parce qu'il avait vers ce canton une fille mariée. Il promit de conduire l'armée par un chemin praticable, même aux bêtes de somme. On lui demanda s'il ne s'y trouvait point de pas difficile : il répondit qu'il y avait une hauteur qui rendait le passage impossible, si l'on ne prenait les devants.

On fut d'avis d'assembler aussitôt les lochages, les peltastes et quelques hoplites, et de leur exposer de quoi il s'agissait, de leur demander s'il y en avait qui voulussent se distinguer et marcher comme volontaires. Il se présenta d'abord entre les hoplites deux Arcadiens, Aristonyme de Méthydrie et Agasias de Stymphale. Une contestation s'éleva entre eux et Callimaque de Parrhasie, aussi Arcadien. Ce dernier disait qu'il voulait marcher avec des volontaires qu'il tirerait de toute l'armée. « Je suis sûr, ajoutait-il, que beaucoup de jeunes soldats me suivront si je les conduis. » On demande ensuite si quelque taxiarque des troupes légères veut être du détachement. Aristéas de Chios s'y engage : en de semblables occasions, il avait souvent rendu des services importants à l'armée.

CHAPITRE II.

Le jour tombait : on commande aux volontaires de prendre leur repas et de se mettre en marche, et on leur remet le guide enchaîné. On convient avec eux que, s'ils s'emparent de la hauteur, ils s'y maintiendront toute la nuit; qu'au point du jour, ils devront pour signal sonner la trompette ; qu'ensuite ils descendront de ce poste élevé sur les ennemis qui gardent le grand chemin, et que l'armée avancera à leur secours avec toute la diligence possible. Cet arrangement pris, les volontaires se mettent en marche, au nombre de deux mille environ. Il pleuvait beaucoup. Pour couvrir leur mouvement et tourner l'attention de l'ennemi sur le

grand chemin qu'on voyait, Xénophon s'y dirige avec les troupes de l'arrière-garde.

On arrive à un ravin qu'il fallait passer avant de gravir la montagne. Les Barbares roulent d'en haut des pierres rondes, les unes petites, les autres si grosses qu'elles eussent fait la charge d'une voiture. Ces pierres, en bondissant contre les rochers, se fendaient en éclats, et volaient avec la rapidité de celles qu'on lance avec la fronde; en sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Quelques lochages, ne pouvant prendre cette route, en cherchèrent une autre : on continua cette manœuvre jusqu'à la nuit. Quand on crut pouvoir se retirer sans être aperçu, on revint souper, la plupart des soldats de l'arrière-garde n'ayant pas même dîné.

Les ennemis ne cessèrent, durant la nuit, de rouler des morceaux de rocher, comme on le conjectura d'après le bruit qu'on entendit. Les volontaires, qui avaient le guide avec eux, ayant tourné ces lieux, surprirent la garde de l'ennemi assise autour d'un feu : ils tuent une partie des gardes, poussent les autres dans des précipices, et restent à ce poste, se croyant maîtres de la hauteur. Ils se trompaient; ils étaient dominés par un autre mamelon près duquel était le chemin étroit où se tenait la garde. Cependant le poste qu'ils avaient forcé conduisait à celui qu'occupaient les ennemis sur le chemin découvert.

Après avoir passé la nuit dans ce lieu, au point du jour ils marchèrent en ordre et en silence à l'ennemi, et comme il s'élevait du brouillard, ils approchèrent sans être vus. Aussitôt qu'on se fut reconnu, la trompette sonna; les Grecs coururent sur les Barbares en jetant le cri de guerre; ceux-ci ne les attendirent pas, ils s'enfuirent, et abandonnèrent la défense du chemin. Comme ils étaient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe et ses troupes, entendant la trompette, montèrent aussitôt par la grande route; d'autres généraux suivirent, chacun devant soi, les sentiers qu'ils trouvaient, et gravirent comme ils purent, se tirant les uns les autres avec leurs piques. Ils furent les premiers à joindre les volontaires qui s'étaient emparés du poste. Le chemin pris par le guide étant le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon y était entré avec la moitié de l'arrière-garde; l'autre moitié suivait le bagage. Dans la marche se trouvait

une colline qui dominait le chemin et qui était occupée par des ennemis : il fallait ou les tailler en pièces, ou se voir séparé du reste des Grecs. On aurait bien pris le même chemin qu'eux; mais celui-là était le seul où pussent passer les équipages.

Les Grecs, s'exhortant les uns les autres, montèrent la colline formés en colonnes, et non point en cercle, de manière à ménager une retraite à l'ennemi, s'il voulait fuir. Les Barbares, les voyant gravir comme ils pouvaient, quittèrent leur poste en fuyant, sans avoir lancé ni flèches ni pierres sur ceux qui approchaient. Les Grecs avaient dépassé la colline : ils en rencontrent une autre occupée par l'ennemi ; ils jugent à propos d'y marcher. Mais Xénophon, craignant que, s'il laissait sans défense le poste enlevé aux Barbares, ils n'y revinssent, et ne tombassent sur les équipages, dont la file s'allongeait à cause du peu de largeur des chemins, laisse sur la première colline trois lochages, Céphisodore, Athénien, fils de Céphisiphon; l'Athénien Amphicrate, fils d'Amphidème, et Archagoras, banni d'Argos. Lui-même, avec le reste des troupes, marche à la seconde colline, qu'il prend de la même manière. Restait un troisième mamelon, beaucoup plus escarpé : il dominait le poste où les volontaires avaient surpris, la nuit, l'ennemi auprès du feu. A l'approche des Grecs, les Barbares l'abandonnent sans combat; ce qui étonna tout le monde : on présumait qu'ils l'avaient quitté de peur d'y être enveloppés et assiégés. Mais la vérité était que les Carduques, ayant vu, du sommet du mamelon, ce qui se passait à la queue de la colonne des Grecs, s'étaient retirés tous pour charger l'arrière-garde.

Xénophon, avec les plus jeunes soldats, monta au haut du mamelon; et, afin que les dernières cohortes pussent rejoindre, il ordonna à la tête de marcher lentement, et de se tenir en ordre de bataille lorsqu'il seraient tous rassemblés sur un terrain uni qu'ils trouveraient en suivant le chemin. Il parlait encore, lorsque arrive précipitamment l'Argien Archagoras. Il raconte qu'on a été chassé de la colline, que Céphisodore et Amphicrate y ont été tués, ainsi que tous les Grecs qui n'ont pas sauté du haut du rocher et rejoint l'arrière-garde.

Après cet avantage, les Barbares vinrent occuper une

autre colline vis-à-vis du dernier mamelon. Xénophon leur proposa, par la voie d'un interprète, une suspension d'armes, et redemanda les morts. Ils promirent de les rendre, si l'on s'engageait à ne point brûler les villages. Xénophon y consentit. Tandis que cette conférence se passait et que le reste de l'armée défilait, tous les Barbares, accourus de différents mamelons, s'étaient réunis. Dès que les Grecs commencèrent à descendre pour rejoindre leurs camarades, dont les armes étaient posées à terre, les Barbares s'avancèrent en grand nombre et en tumulte. Quand ils eurent gagné le sommet du mamelon, d'où Xénophon descendait encore, ils roulèrent des pierres qui cassèrent la cuisse d'un Grec. Xénophon avait été abandonné de l'homme qui portait son bouclier. Euryloque de Lousie, Arcadien, l'un des hoplites, courut à lui, le couvrit du sien, et tous deux se retirèrent sous un seul bouclier, tandis qu'on rejoignait le gros des troupes grecques qui était formé en bataille.

Toute l'armée grecque, se trouvant alors réunie, cantonna dans beaucoup de belles maisons où abondaient les vivres. Il y avait une telle quantité de vin, qu'on le gardait dans des citernes cimentées. Xénophon et Chirisophe ayant obtenu les morts en échange de leur guide, leur rendirent, selon leur pouvoir, tous les honneurs dus à la mémoire d'hommes courageux.

Le lendemain on marcha sans guide. Les ennemis, toujours combattant, toujours s'emparant d'avance des défilés, barraient le passage de l'armée. Quand ils arrêtaient l'avant-garde, Xénophon, de la queue de la colonne où il était, gravissait la montagne, s'efforçait de dominer la position de l'ennemi, et dissipait l'obstacle. Chirisophe rendait le même service à l'arrière-garde, lorsqu'elle était attaquée en queue. Par là ils se portaient un mutuel secours, et veillaient attentivement à leur sûreté réciproque. Quelquefois aussi les Barbares inquiétaient beaucoup à la descente les troupes qui avaient monté; car ils étaient si agiles, qu'on ne pouvait les joindre, quoiqu'ils ne prissent la fuite qu'à quelques pas des Grecs ; et d'ailleurs ils ne portaient d'autres armes qu'un arc et une fronde.

Ils étaient excellents archers : leurs arcs avaient près de trois coudées, et leurs flèches plus de deux. Ils les décochaient en avançant le pied gauche et tirant à eux la corde

vers le bas de l'arc. Leurs flèches perçaient les boucliers et les cuirasses. Quand les Grecs en ramassaient, ils y attachaient des courroies pour s'en servir comme de dards. Dans tout ce pays montueux, les Crétois rendirent les plus grands services; ils étaient commandés par Stratoclès de Crète.

CHAPITRE III.

Ce jour même, on cantonna et se reposa dans les villages situés au-dessus de la plaine arrosée par le Centrite, fleuve large d'environ deux plèthres, qui sépare l'Arménie du pays des Carduques. Ce fut avec joie qu'ils revirent la plaine et s'y arrêtèrent. Le fleuve est éloigné de six ou sept stades des montagnes. Les vivres qu'on trouvait et le souvenir des maux passés rendaient ce séjour agréable aux Grecs : car, pendant les sept jours employés à traverser le pays des Carduques, ils avaient eu sans cesse les armes à la main, et avaient plus souffert de maux que toute la puissance du roi et la perfidie de Tissapherne n'avaient pu leur en faire. Se croyant délivrés de ces maux, ils goûtèrent avec délices les douceurs du sommeil. Mais quand le jour parut, ils aperçurent au delà du Centrite de la cavalerie armée de pied en cap, qui se disposait à leur en disputer le passage, et derrière cette cavalerie, de l'infanterie rangée en bataille sur les hauteurs pour les empêcher de pénétrer en Arménie.

C'étaient des Arméniens, des Mardoniens et des Chaldéens, à la solde d'Orontas et d'Artuque. Les Chaldéens étaient, disait-on, un peuple libre et guerrier; ils portaient pour armes de grands boucliers d'osier et des piques. Les hauteurs sur lesquelles ils étaient formés étaient éloignées du fleuve de trois ou quatre plèthres. On ne voyait qu'un chemin qui y montât, et il semblait fait de main d'homme. Ce fut en cet endroit que les Grecs tentèrent de passer. Mais ils reconnurent qu'ils auraient de l'eau au-dessus de la poitrine, que le courant était rapide, et le fond du lit garni de gros cailloux glissants; qu'on ne pouvait porter les armes dans l'eau; que, s'ils l'essayaient, le courant les emportait eux-mêmes; que mettre leurs armes sur leur tête, c'était s'exposer nus aux flèches et aux autres traits. Ils se reti-

rèrent donc, et campèrent en cet endroit sur les bords du fleuve.

Alors, sur la montagne où l'armée grecque avait campé la nuit précédente, on aperçut un grand nombre de Carduques rassemblés et en armes. Les Grecs se décourageaient en considérant la difficulté de traverser le fleuve, en voyant sur la rive ultérieure des troupes s'opposer à leur passage, et derrière eux les Carduques, qui ne manqueraient pas de les prendre à dos au moment où ils passeraient. On demeura donc, ce jour et la nuit suivante, dans un grand embarras. Xénophon eut un songe : il rêva que ses pieds étaient dans des entraves qui, étant venues à se rompre d'elles-mêmes, le laissèrent libres de marcher tant qu'il lui plut. Au point du jour il va trouver Chirisophe, lui dit qu'il se flatte que tout ira bien, et lui raconte ce qu'il a vu en songe.

Chirisophe s'en réjouit, et tous les généraux présents se hâtèrent de sacrifier, quand parut l'aurore. Dès la première victime, les entrailles donnèrent des signes favorables. Les sacrifices achevés, les généraux et les lochages ordonnèrent aux soldats de prendre leur repas. Pendant que Xénophon dînait, deux jeunes Grecs accoururent à lui : car tout le monde savait qu'il était permis de l'aborder pendant ses repas, même de le réveiller, pour lui parler de ce qui concernait la guerre. Ces jeunes gens lui dirent qu'en ramassant des broussailles sèches pour faire du feu, ils avaient vu au delà du Centrite, entre des rochers qui descendaient jusqu'au lit de ce fleuve, un vieillard, sa femme et de jeunes esclaves, déposer dans une caverne que formait le roc des espèces de sacs qui paraissaient contenir des habits; qu'ils avaient cru pouvoir y passer en sûreté, parce que le sol ne permettait pas à la cavalerie ennemie d'en approcher; qu'après s'être déshabillés comme pour nager, ils étaient entrés dans le fleuve, tenant un poignard à la main, mais qu'ils l'avaient traversé sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, et qu'ils l'avaient repassé après avoir enlevé les habits.

Aussitôt Xénophon fit des libations. Il commanda qu'on versât du vin à ces jeunes gens, pour qu'ils en fissent aussi, et conjurassent les dieux, qui lui avaient envoyé le songe et indiqué le gué, de confirmer par des succès de si heureux présages. Les libations faites, il les mena à Chirisophe, à qui ils racontèrent la même chose. Chirisophe, quand il eut

entendu leur rapport, fit à son tour des libations; puis, ayant donné ordre à toute l'armée de plier bagage, on assembla les généraux, et l'on délibéra sur les meilleures dispositions pour passer le fleuve sans perte, repousser les ennemis qui étaient sur l'autre rive, et n'être point entamé par ceux qu'on laissait derrière soi. On décida que Chirisophe marcherait à la tête, et traverserait le Centrite, suivi de la moitié de l'armée, et que les équipages et la foule sans armes passeraient le gué entre ces deux corps.

Ces mesures prises, on se mit en marche. Les jeunes gens servaient de guides. L'armée longeait le fleuve qu'elle avait à sa gauche. Elle parcourut ainsi à peu près quatre stades pour arriver au gué.

Pendant la marche, la cavalerie ennemie marchait parallèlement sur la rive opposée. Quand on fut arrivé au gué, on posa les armes à terre sur le bord du fleuve. Puis Chirisophe, le premier, la tête ceinte d'une couronne, quitta ses habits, et donna ordre aux troupes d'en faire autant. Il dit aux lochages de disposer leurs cohortes par colonnes, et de les faire passer les unes à sa droite, les autres à sa gauche. Cependant les sacrificateurs immolaient des victimes sur le bord du fleuve, tandis que les ennemis faisaient pleuvoir une grêle de flèches et de pierres, dont aucune ne nous atteignait. Les sacrifices étant favorables, les soldats entonnèrent tous le péan, et poussèrent des cris de guerre auxquels répondirent toutes les femmes; car beaucoup de soldats avaient leurs maîtresses.

Chirisophe entra dans le fleuve avec sa division. Xénophon, avec les soldats les plus agiles de l'arrière-garde, courut de toute sa force au passage qui était vis-à-vis de l'entrée des montagnes d'Arménie, feignant d'y vouloir traverser le fleuve, et envelopper la cavalerie qui en avait longé les bords. Quand les ennemis virent que le corps de Chirisophe passait le gué avec facilité, et que le détachement de Xénophon courait sur leurs derrières, ils craignirent d'être coupés, et fuirent à toutes jambes vers le chemin qui, des bords du fleuve, conduisait sur les hauteurs du pays. Quand ils eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Lycius, qui commandait l'escadron des Grecs, et Æschine, qui avait à ses ordres les peltastes de la division de Chirisophe, voyant la déroute de l'ennemi, se mirent à sa poursuite;

l'infanterie leur criait qu'on les soutiendrait, et qu'elle gravirait avec eux la montagne. Chirisophe, après avoir passé le fleuve, ne s'amusa pas à courir après la cavalerie, mais d'abord il marcha droit aux ennemis postés sur la hauteur qui aboutissait au fleuve. Ce corps, voyant la cavalerie en fuite, et les hoplites grecs s'avancer pour le charger, abandonna la colline qui dominait le fleuve.

Xénophon, ayant remarqué que tout allait bien sur l'autre rive, revint au plus vite au gué que passait l'armée ; car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine, pour tomber sur les dernières troupes qui traverseraient. Chirisophe était alors maître des hauteurs. Lycius et d'autres Grecs en petit nombre prirent, en poursuivant l'ennemi, ce qui était resté en arrière de ses bagages ; il s'y trouva des habits magnifiques, et des vases à boire précieux. Le bagage des Grecs et leur suite passaient encore, lorsque Xénophon, faisant exécuter une demi-conversion à gauche à ses troupes, fit face aux Carduques. Il ordonna aux lochages de former leurs cohortes par énomoties, puis d'étendre leur front vers la gauche, en présentant une ligne pleine, en sorte que les lochages et les énomotarques se trouvassent du côté des Carduques, et les serre-files du côté du fleuve.

Les Carduques, voyant les équipages passés, et l'arrière-garde par là même réduite à un petit nombre, s'avancèrent contre elle rapidement, chantant je ne sais quels hymnes barbares. Chirisophe, de son côté, se trouvant en sûreté, renvoie à Xénophon les peltastes, les frondeurs, les archers, et leur prescrit de faire ce que ce général ordonnera.

Xénophon, qui les voit descendre et venir à lui, leur fait dire par un officier de se tenir sur le bord de la rivière sans la passer, et, lorsqu'il commencerait à entrer dans l'eau, de s'y jeter eux-mêmes en dehors de la ligne et sur les deux flancs, comme s'ils voulaient repasser le fleuve et charger les Carduques, tenant la main sur la courroie de leurs javelots, et la flèche sur l'arc ; de menacer ainsi, mais de ne pas s'engager fort avant dans le fleuve. En même temps, il ordonne à ses propres soldats que, dès que des pierres lancées par les frondes parviendraient jusqu'à eux et retentiraient sur leurs boucliers, ils entonnassent le péan, et fondissent sur les ennemis ; aussitôt qu'ils les auraient mis en fuite, et que des bords du fleuve la trompette sonnerait la

charge, ils feraient demi-tour à droite, et courraient de toutes leurs forces, les serre-files en tête de la ligne ; ils passeraient ensuite le gué, chaque division marchant droit devant elle, pour ne point s'embarrasser mutuellement. « On regardera, leur dit-il, comme le meilleur soldat celui qui gagnera le premier la rive opposée. »

Les Carduques virent qu'il restait peu de troupes : car beaucoup d'entre les soldats qui devaient faire partie de l'arrière-garde l'avaient quittée, les uns pour prendre soin de leurs bêtes de somme, les autres pour veiller sur leurs bagages, plusieurs pour aller joindre leurs maîtresses. Ils attaquèrent donc hardiment avec leurs arcs et leurs frondes : les Grecs coururent sur eux en chantant l'hymne du combat. Ils ne purent soutenir ce choc ; car ils étaient armés comme dans leurs montagnes, de manière à charger et à fuir rapidement, mais avec désavantage pour combattre de pied ferme. Alors la trompette sonne : à ce bruit, l'ennemi fuit encore plus vite. Les Grecs font demi-tour à droite, et, fuyant de leur côté à toutes jambes, traversent le fleuve : quelques Carduques, s'en étant aperçus, revinrent en courant vers le fleuve, et tirèrent des flèches, dont peu de Grecs furent blessés. Mais on voyait encore fuir la plus grande partie des Barbares, quand les Grecs furent parvenus à l'autre rive. Cependant les troupes qui étaient venues à leur rencontre, emportées par leur courage, et s'étant avancées plus qu'il ne convenait, repassèrent le fleuve après celles de Xénophon : il y eut aussi parmi elles quelques Grecs blessés.

CHAPITRE IV.

Vers midi, l'armée, ayant achevé de passer, marcha rangée en bataille dans la plaine d'Arménie, et à travers des collines en pente douce. Elle ne fit pas moins de cinq parasanges ; car il n'y avait pas de villages près du fleuve, à cause de la guerre continuelle que se faisaient les Perses et les Carduques. Celui où l'on arriva était grand. Il y avait un palais pour le satrape, et la plupart des maisons étaient surmontées de tours. Les vivres y abondaient.

On fit ensuite en deux étapes dix parasanges, et on parvint à dépasser les sources du Tigre. Puis, en trois étapes de quinze

parasanges on arriva au Téléboas; ce n'est pas un grand fleuve, mais ses eaux sont limpides. Sur ses rives étaient quantité de villages. La partie de l'Arménie où l'on se trouvait alors se nommait l'Arménie occidentale : Tiribaze en était commandant. Lorsque ce favori d'Artaxerxès se trouvait à la cour, nul autre que lui n'aidait le roi à monter à cheval. Il s'approcha de l'armée, suivi de quelque cavalerie, et envoya en avant un interprète pour annoncer aux chefs qu'il voulait conférer avec eux. Les généraux y consentirent, et s'étant avancés à portée d'être entendus, lui demandèrent ce qu'il voulait. Il répondit qu'il s'engagerait, par un traité, à ne faire aucun mal aux Grecs, pourvu qu'ils ne brûlassent point les maisons, et se contentassent de prendre les vivres dont ils auraient besoin. Les généraux agréèrent cette proposition, et le traité fut conclu.

De là, on fit quinze parasanges en trois étapes à travers la plaine, Tiribaze et son armée côtoyant celle des Grecs à dix stades environ de distance. On arriva à un palais entouré de villages qui regorgeaient de vivres. Tandis que l'armée était campée, il tomba pendant la nuit tant de neige, que le lendemain matin on résolut de cantonner les divisions et les généraux dans les différents villages; car on ne voyait d'ennemis nulle part, et la grande quantité de neige inspirait de la sécurité. On trouva toute sorte de vivres excellents, des bestiaux, du blé, du vin vieux et d'un parfum exquis, du raisin sec, et des légumes de toute espèce. Cependant quelques Grecs s'étant écartés de leurs cantonnements, dirent qu'ils avaient vu un camp et aperçu, pendant la nuit, la lueur de beaucoup de feux. Les généraux jugèrent qu'il était dangereux de cantonner dans des villages séparés, et qu'il fallait rassembler l'armée. On la rassembla donc encore une fois, et l'on résolut de la tenir au bivouac.

Pendant la nuit qu'elle y passa, il tomba une telle quantité de neige, qu'elle couvrit les armes et les hommes couchés, et roidit même les jambes des bêtes de somme, au point qu'on avait beaucoup de peine à les faire lever. C'était un spectacle digne de compassion de voir, tout étendu, tout couvert de neige. Xénophon eut, le premier, le courage de se lever presque nu et de fendre du bois ; bientôt il s'en leva d'autres aussi qui le lui prirent et se mirent à le fendre. Alors tous les soldats se levèrent, firent du feu, et commen-

cèrent à se frotter de matières grasses qu'ils trouvèrent en abondance dans ce pays, et qui leur tinrent lieu d'huile d'olive : c'était du saindoux, des huiles de sésame, d'amande amère et de térébinthe. On y trouva aussi des parfums tirés des mêmes substances.

On résolut ensuite de disperser encore une fois l'armée et de la mettre à l'abri dans les villages. Les soldats coururent, en jetant des cris de joie, retrouver un abri et des vivres. Tous ceux qui, en quittant leurs habitations, les avaient brûlées se trouvèrent punis. Ils bivouaquèrent exposés à la rigueur du froid.

Pendant la nuit, un détachement sous les ordres de Démocrate de Téménos fut envoyé vers les montagnes où les soldats, qui s'étaient écartés, disaient avoir vu des feux. Ce Grec, estimé véridique, donnait pour certain ce qui était; pour faux, ce qui n'était pas. Il dit, à son tour, qu'il n'avait pas vu de feux; mais il amenait un prisonnier qui avait un arc semblable à ceux des Perses, un carquois, et une hache telle qu'en portent les Amazones. On demanda au prisonnier de quel pays il était : « Je suis Perse, répondit-il ; je me suis éloigné de l'armée de Tiribaze pour chercher des vivres. » On s'informa de lui quelle était la force de cette armée et pourquoi on l'avait assemblée. Il dit que Tiribaze avait ses propres troupes, et de plus des Chalybes et des Taoques mercenaires. Il ajouta que ce général se préparait à attaquer les Grecs au défilé de la montagne, où il n'y avait qu'un seul passage.

D'après ce rapport, les généraux furent d'avis de rassembler l'armée, et, ayant laissé une garde commandée par Sophénète de Stymphale, ils marchèrent et prirent le prisonnier pour guide. Quand on eut franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui avaient pris le devant, n'eurent pas plutôt aperçu le camp de Tiribaze, qu'ils y coururent à grands cris, sans attendre les hoplites. A ce bruit, les Barbares s'enfuirent : on leur tua cependant quelques hommes. On prit environ vingt chevaux et la tente de Tiribaze, où l'on trouva des lits à pieds d'argent, des vases à boire, et des esclaves qui se disaient ses boulangers et ses échansons. Les stratèges des hoplites, apprenant ce qui s'était passé, résolurent de revenir au camp, au plus vite, de peur que la garde qu'ils y avaient laissée ne fût attaquée en leur absence.

Ils firent aussitôt sonner l'appel, se retirèrent, et le même jour furent de retour au camp.

CHAPITRE V.

Le lendemain, on résolut de marcher en toute diligence, avant que l'ennemi se ralliât et occupât les défilés. On plia sur-le-champ les bagages; et l'armée, sous la conduite de beaucoup de guides, ayant marché à travers la neige, arriva le même jour au delà des montagnes où Tiribaze devait attaquer les Grecs; et elle y campa. De là, on parcourut en trois étapes quinze parasanges, le long de l'Euphrate, qu'on passa avec de l'eau jusqu'au nombril. On disait que la source de ce fleuve n'était pas éloignée. Puis on fit quinze parasanges, en trois jours, dans une plaine couverte de neige. La troisième journée fut dure pour le soldat : un vent du nord qui lui soufflait au visage le brûlait et le glaçait jusqu'aux os. Un des devins fut d'avis de sacrifier au vent. On lui immola des victimes, et la violence avec laquelle il soufflait parut cesser aussitôt. L'épaisseur de la neige était d'une orgyie; de sorte qu'il périt beaucoup de bêtes de somme, d'esclaves, et environ trente soldats.

On passa la nuit autour de grands feux : car il y avait beaucoup de bois au lieu où l'on campa; mais les derniers arrivés n'en trouvèrent plus. Les premiers qui avaient allumé les feux ne permettaient à ceux-ci de s'en approcher, qu'après s'être fait donner par eux du froment ou quelque autre comestible. On se communiqua de part et d'autre ce que l'on avait. Où l'on allumait du feu, la neige se fondait; et il se faisait de grandes fosses qui permirent de mesurer la hauteur de la neige.

On marcha, tout le jour suivant, dans la neige; et quantité de Grecs furent attaqués de la boulimie. Xénophon, qui était à l'arrière-garde, en ayant trouvé à terre plusieurs qui ne pouvaient se soutenir, ne concevait quel était leur mal; mais, ayant appris d'un homme qui en avait connaissance que c'étaient les symptômes de la boulimie, et que, s'ils avaient à manger, ils seraient bientôt debout, il courut aux équipages, et donna lui-même à ces malheureux, ou leur fit porter par des soldats en état de courir, tout ce qu'on

trouva ds vivres. Dès qu'ils eurent pris un peu de nourriture, ils se levèrent et continuèrent leur route.

Chirisophe arriva à la nuit tombante à un village, et rencontra devant le fort, près de la fontaine, des femmes et des filles du village qui portaient de l'eau. Elles demandèrent aux Grecs qui ils étaient. L'interprète leur répondit en perse que c'étaient des troupes qu'Artaxerxès envoyait au satrape. Elles répliquèrent qu'on ne trouverait pas le satrape dans ce village, mais à une parasange environ. Comme il était tard, ils entrèrent avec elles dans le fort, et allèrent chez celui qui avait la principale autorité. Chirisophe s'y logea avec tout ce qui avait pu suivre l'armée. Le reste des soldats, qui étaient restés en arrière, passa la nuit sans feu et sans nourriture; il y en eut qui périrent.

Quelques ennemis, qui s'étaient réunis et poursuivaient les Grecs, prirent les équipages qui restaient forcément en arrière, et se battirent entre eux pour le partage. On laissa en arrière aussi des soldats que la neige avait aveuglés, ou à qui le froid excessif avait gelé les doigts des pieds. On se garantissait les yeux de l'éclat de la neige en mettant devant un objet noir, quand on marchait; l'on empêchait ses pieds de geler en les remuant, en ne prenant pas de repos, et se déchaussant avant de se coucher.

Lorsqu'on s'endormait chaussé, les courroies entraient dans le pied; les sandales, durcies par la gelée, s'y attachaient: car on les avait faites de cuir de bœufs récemment écorchés, les vieilles se trouvant usées. Ces raisons furent cause qu'il y eut des traînards. Ils aperçurent un lieu qui semblait noir, parce que la neige n'y paraissait plus; ils jugèrent qu'elle s'y était fondue; et véritablement elle l'était, par la vapeur d'une source voisine qui coulait dans un vallon. Ils tournèrent leurs pas de ce côté, et, s'y étant assis, ils refusèrent d'aller plus loin.

Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, n'en fut pas plutôt instruit, qu'il employa tous les moyens pour les décider, les supplia de ne pas rester en arrière, leur dit qu'on était suivi d'un gros corps d'ennemis. Il finit par se fâcher. « Qu'on nous égorge ! répondirent-ils; il nous est impossible de faire un pas. » On jugea que le meilleur parti était d'inspirer, s'il était possible, une telle terreur aux ennemis qu'ils ne tombassent pas sur ces infortunés. Il faisait déjà nuit. Les

Barbares s'avançaient avec grand bruit, se disputant entre eux ce qu'ils avaient pillé. L'arrière-garde, qui était en bon état, courut sur eux, tandis que les malades, poussant les plus grands cris qu'ils pouvaient, frappaient de leurs piques sur leurs boucliers. Les ennemis effrayés se jetèrent dans le vallon, à travers la neige; on ne les entendit plus.

Xénophon et ses troupes promirent aux malades qu'il leur viendrait le lendemain du secours, puis continuèrent leur marche. Ils n'avaient pas fait quatre stades qu'ils trouvèrent d'autres soldats étendus sur la neige et couverts de leurs manteaux: aucune garde ne les protégeait. Xénophon les força de se relever: ils lui dirent que la tête de la colonne faisait halte. Il avança lui-même, et envoya devant lui les plus vigoureux des peltastes, avec ordre d'examiner ce qui arrêtait la marche. Ils lui rapportèrent que toute la division s'était arrêtée. Le corps de Xénophon resta aussi au bivouac en ces lieux, sans allumer de feu, sans souper, et posa des gardes le mieux qu'il put. Sur le point du jour, Xénophon envoya les plus jeunes soldats aux malades pour les forcer à se lever et à partir. Au même moment Chirisophe, du village où il était, dépêcha quelques-uns des siens pour s'informer de la situation de l'arrière-garde. Elle les vit arriver avec joie, leur remit les malades pour les transporter au camp, et partit elle-même. Elle n'avait pas fait vingt stades, qu'elle se trouva dans le village où cantonnait Chirisophe.

L'armée réunie, on jugea qu'on pouvait sans danger la disperser par divisions dans plusieurs cantonnements. Chirisophe resta dans le sien: les autres généraux, ayant tiré au sort les villages qu'on découvrait, marchèrent avec leurs divisions aux lieux qui leur étaient échus.

Polycrate, Athénien, lochage, demanda qu'il lui fût permis de s'écarter. Suivi des soldats les plus agiles, il court au village échu à Xénophon, y surprend tous les habitants avec leur magistrat, dix-sept poulains qu'on élevait pour le tribut dû au roi, et la fille du magistrat, mariée depuis neuf jours: son mari était allé chasser le lièvre, et, ne se trouvant point dans le village, il ne fut pas pris. Les maisons étaient pratiquées sous terre; et quoique leur ouverture ressemblât à celle d'un puits, l'intérieur en était vaste. On avait creusé une entrée pour les bestiaux; les hommes descendaient par des échelles. On trouva dans ces espèces de cavernes des

chèvres, des brebis, des bœufs, des volailles et des petits de toutes ces espèces. Tout le bétail y était nourri avec du foin. On trouva aussi du froment, de l'orge, des légumes et de la bière dans des cratères pleins jusqu'aux bords. A leur surface nageait l'orge avec des chalumeaux sans nœuds, les uns plus petits, les autres grands, qu'il fallait, quand on avait soif, porter à sa bouche et sucer. Cette boisson était forte, si l'on n'y mêlait de l'eau; mais on la trouvait très-agréable dès qu'on s'y était accoutumé.

Xénophon fit souper avec lui le magistrat, lui dit de se rassurer, lui promit que, s'il rendait service à l'armée en lui servant de guide jusqu'à ce qu'il arrivât chez un autre peuple, on ne le priverait pas de ses enfants, et qu'on aurait soin, en partant, de remplir sa maison de vivres, en dédommagement de ce qu'on aurait consommé. L'Arménien le leur promit, et, pour prouver sa bonne volonté, il découvrit où l'on avait enfoui le vin. Les soldats passèrent cette nuit à leur cantonnement dans le repos et l'abondance, tenant le magistrat sous bonne garde, et ayant l'œil sur ses enfants.

Le lendemain, Xénophon prit le magistrat avec lui et alla trouver Chirisophe. Quand un village était près de son chemin, il allait visiter ceux qui étaient cantonnés, et partout il les trouvait dans la joie et faisant bonne chère : on ne le laissait point aller qu'il ne se fût mis à table avec eux. Partout il vit sur la même table de l'agneau, du chevreau, du porc, du veau, de la volaille, et une grande quantité de pains de froment et d'orge. Quand quelqu'un voulait boire à la santé d'un ami, il le menait au cratère : il fallait qu'il courbât la tête et humât la boisson comme un bœuf. On permit au magistrat de prendre tout ce qu'il souhaiterait. Il n'accepta aucun présent ; mais dès qu'il voyait un de ses parents, il le prenait et l'emmenait.

Quand Xénophon et sa suite furent arrivés au village de Chirisophe, ils trouvèrent aussi des Grecs de ce cantonnement à table, couronnés de guirlandes de foin sec, et se faisant servir par des enfants arméniens vêtus d'habillements barbares : on leur montrait par signes, comme à des sourds, ce qu'ils avaient à faire. Chirisophe et Xénophon, après les compliments d'amitié, demandèrent au magistrat, par celui de leurs interprètes qui parlait la langue perse, dans quel pays ils étaient. En Arménie, leur dit-il. Ils lui demandèrent en-

core pour qui on élevait les poulains. Il répliqua que c'était un tribut destiné au roi ; il ajouta que la province voisine était habitée par les Chalybes, et indiqua le chemin qui y conduisait. Xénophon, s'en retournant ensuite avec le magistrat, le ramena à sa famille, et lui donna un vieux cheval qu'il avait pris quelque temps auparavant; il lui recommanda de l'engraisser pour l'immoler au Soleil, à qui il savait que ce cheval était consacré : comme la route l'avait fatigué, il était à craindre qu'il ne mourût. Il prit un poulain pour lui-même, et en donna un à chacun des généraux et des lochages. Les chevaux, dans ce pays, étaient moins grands que ceux de Perse, mais ils avaient plus de feu. Le magistrat arménien apprit aux Grecs à attacher de petits sacs aux pieds de leurs chevaux et des bêtes de somme, lorsqu'ils marcheraient sur la neige : sans cette précaution, elles y enfonçaient jusqu'au ventre.

CHAPITRE VI.

Comme on était au huitième jour, Xénophon remet le guide à Chirisophe, et laisse à cet Arménien tous les gens de sa famille, excepté son fils, qui entrait à peine dans l'âge de puberté. Cet enfant est mis sous la garde d'Épisthène d'Amphipolis, et l'on promet au père que, s'il conduit bien l'armée, on lui rendra aussi son fils avec la liberté. On remplit ensuite sa maison de tout ce qu'on y peut porter, et l'on se met en marche. Le magistrat les conduisait à travers les neiges, sans être lié. Déjà l'on était à la troisième étape, quand Chirisophe se mit en colère contre lui de ce qu'il ne le menait point à des villages. Il répondit qu'il n'y en avait aucun dans les environs. Chirisophe le frappa, et cependant ne le fit point lier.

La nuit suivante, l'Arménien s'esquiva, et abandonna son fils. Le châtiment de ce guide, et le peu de soin qu'on prit pour s'en assurer, occasionnèrent le seul différend qui s'éleva, dans toute la route, entre Chirisophe et Xénophon. Épisthène devint amoureux du jeune homme, l'emmena en Grèce, et eut fort à se louer de sa fidélité.

De là, en sept étapes, de cinq parasanges chacune, on arriva aux bords du Phase, fleuve large d'un plèthre. Puis

on fit dix autres parasanges en deux étapes : enfin, sur le sommet d'une montagne qu'on allait passer pour redescendre en plaine, on aperçut les Chalybes, les Taoques et les Phasiens. Chirisophe, les voyant dans cette position, fit faire halte à la tête, à trente stades d'eux à peu près, afin de ne les pas approcher en ordre de marche. Il ordonna aux autres chefs de faire avancer les cohortes, et de les mettre en bataille à mesure qu'elles joindraient, de façon que l'armée fût rangée en phalange. Quand l'arrière-garde même se fut formée, il assembla les généraux et les lochages, et leur dit :

« Les ennemis, comme vous le voyez, occupent le sommet de la montagne : il s'agit de délibérer sur les dispositions à prendre pour combattre avec succès. Je suis d'avis d'envoyer les soldats dîner, et d'examiner entre nous si c'est aujourd'hui ou demain qu'il convient de passer la montagne. — Pour moi, dit Cléanor, je pense qu'il faut dîner au plus vite, courir aux armes aussitôt, et marcher à l'ennemi. Il nous voit ; si nous différons au lendemain, il sera plus audacieux, et cette confiance attirera probablement d'autres Barbares. »

« Voici mon opinion, dit Xénophon après Cléanor. S'il est nécessaire de combattre, préparons-nous à une vigoureuse attaque ; mais, si nous ne voulons que passer le plus aisément possible, il faut songer, ce me semble, à faire tuer et blesser le moins d'hommes que nous pourrons. La partie de ces monts que nous voyons s'étend à plus de soixante stades, et il ne paraît de troupes ennemies en observation que sur ce chemin. Il vaudrait beaucoup mieux tâcher de surprendre quelque passage qui ne soit pas gardé, et prévenir l'ennemi, si cela se peut, que d'attaquer un poste fortifié par la nature, et des hommes préparés à se bien défendre. On gravit plus aisément sur un mont escarpé, quand on n'a point d'ennemis à combattre, qu'on ne marche sur un terrain plat, quand les ennemis sont partout. On voit mieux où l'on pose le pied la nuit, quand on n'a rien à craindre, que le jour en se battant ; et l'on se fatigue moins à fouler un terrain pierreux, lorsqu'on est sans inquiétude, qu'à marcher sur un terrain uni, quand on expose sa tête aux blessures. Il ne me paraît pas impossible de nous dérober, puisqu'en partant de nuit nous ne pouvons

être vus, et que nous pourrons prendre un assez grand détour pour n'être pas découverts. Il me semble encore qu'en faisant une fausse attaque de ce côté-ci, ce sera une raison pour eux d'y porter toutes leurs troupes, et qu'alors nous trouverons le reste de la montagne d'autant moins gardé.

« Mais pourquoi, Chirisophe, parlé-je de nous dérober devant un Lacédémonien? Vous avez, vous tous citoyens de la classe des égaux, la réputation d'être formés dès l'enfance au larcin. Les vols, que la loi de Sparte ne prohibe pas, au lieu d'être déshonorants, n'ont rien pour vous que d'honorable. Pour vous mieux instruire à les commettre avec adresse et secret, la peine du fouet est prononcée contre ceux qui sont pris sur le fait. Voici le moment, Chirisophe, de nous montrer les fruits de l'éducation que tu as reçue. Prends garde que nous ne soyons surpris à voler la montagne à l'ennemi, ou gare les étrivières. »

« J'entends dire aussi, reprit Chirisophe, que vous autres Athéniens, vous êtes très-adroits à voler le trésor public, et que malgré le danger imminent que court le voleur, ce sont les plus distingués dans votre république qui s'en mêlent, s'il est vrai toutefois que vous élisiez pour magistrats les plus distingués. Tu as donc, comme moi, Xénophon, une belle occasion de montrer ce que tu sais faire. — Je suis prêt, répliqua Xénophon; et, dès que nous aurons soupé, j'offre d'aller, avec les troupes de mon arrière-garde, m'emparer des hauteurs. J'ai des guides; car nos troupes légères, en sortant d'une embuscade, ont pris quelques-uns de ces voleurs qui nous suivaient. Je tiens d'eux que la montagne n'est pas impraticable; que les chèvres et les bœufs y paissent, et que, si une fois nous en occupons une partie, nous pourrons y faire passer nos équipages. J'espère d'ailleurs que, quand nous en aurons gagné le sommet, et que les ennemis nous verront de niveau avec eux, ils ne tiendront pas longtemps, puisqu'ils n'ont pas le courage de descendre en plaine contre nous. — Pourquoi, dit Chirisophe, y marcher et quitter l'arrière-garde? Envoie plutôt un détachement, s'il ne se présente pas de volontaires. »

Aussitôt Aristonyme de Méthydrie vint s'offrir avec ses hoplites, Aristée de Chio et Nicomaque d'Oéta, avec des troupes légères. Il fut convenu que, quand ils seraient maîtres des hauteurs, ils en donneraient le signal en allu-

mant beaucoup de feux. Ces conventions faites, on dîna : Chirisophe mena toute l'armée à dix stades environ de l'ennemi, pour faire croire encore plus que les projets d'attaque étaient dirigés de ce côté.

Après souper, la nuit venue, le détachement partit, s'empara des hauteurs, et l'armée resta au bivouac. Dès que l'ennemi s'aperçut que des Grecs avaient gravi la montagne, il veilla et alluma toute la nuit beaucoup de feux. Lorsqu'il fut jour, Chirisophe, après avoir sacrifié, fit avancer ses troupes, tandis que le détachement maître des hauteurs attaquait les Barbares. La plupart étaient restés à leur poste sur la crête du mont : il en marcha seulement quelques-uns contre les volontaires grecs. Ces détachements se chargèrent avant que les deux armées fussent aux mains. Les Grecs eurent l'avantage, et poursuivirent les Barbares. Alors les peltastes grecs coururent, de la plaine, sur ceux qui étaient rangés en bataille ; et Chirisophe, à la tête des hoplites, suit le plus vite qu'il peut, sans rompre ses rangs. Les ennemis, restés sur la route, voyant la défaite des leurs sur la hauteur, prirent la fuite. On en tua beaucoup, et l'on prit quantité de boucliers, que l'on mit en pièces pour les rendre inutiles. Arrivé sur les hauteurs, on sacrifia, et l'on éleva un trophée ; puis, on descendit dans la plaine, où l'on trouva des villages abondants en provisions.

CHAPITRE VII.

De là, on fit en cinq étapes trente parasanges, et l'on arriva chez les Taoques. L'armée manqua de vivres, parce que les Taoques habitaient des places fortifiées où ils avaient transporté toutes leurs subsistances. Dès qu'on fut arrivé à un lieu où il n'y avait ni villes ni maisons, mais où beaucoup d'hommes et de femmes s'étaient réfugiés avec leurs bestiaux, Chirisophe le fit attaquer. Quand la première division était repoussée, une seconde la relevait, puis une autre, ainsi de suite ; car ce poste n'était pas accessible de tous côtés, ni à beaucoup de troupes à la fois : presque tout autour régnait un escarpement à pic. Xénophon étant arrivé avec les hoplites et les peltastes de l'arrière-garde : « Tu viens à propos, lui dit Chirisophe ; il faut

forcer ce poste; si nous n'y réussissons pas, l'armée meurt de faim. »

Ils délibérèrent ensemble; et Xénophon, demandant ce qui empêchait de l'emporter : « Il n'y a d'autre passage, répondit Chirisophe, que celui que tu vois; dès qu'on tente de pénétrer par là, ils roulent des pierres du haut de ce rocher, et voilà comment s'en trouvent ceux qu'elles atteignent. » Il lui montra en même temps des Grecs qui avaient les côtes et les cuisses fracassées. S'ils épuisent leurs pierres, dit Xénophon, y aura-t-il encore quelque obstacle qui nous arrête au passage, ou n'y en aura-t-il plus? car nous n'apercevons que peu d'hommes; encore n'y en a-t-il que deux ou trois d'armés : l'espace exposé à leurs pierres n'a, comme tu le vois, qu'un plèthre et demi, dont les deux tiers sont couverts de gros pins épars; et ni les pierres qu'on lance, ni celles qu'on roule ne blesseraient des hommes qui se tiendraient debout derrière ces arbres. Il ne reste donc plus qu'un demi-plèthre environ, qu'il faudra traverser à la course dès que les pierres cesseront de tomber. — Mais, répliqua Chirisophe, aussitôt que nous nous mettrons en marche pour gagner ce terrain couvert d'arbres, une grêle de pierres tombera sur nous. — Tant mieux, dit Xénophon, leurs magasins en seront plus tôt épuisés : mais portons-nous à l'endroit d'où nous aurons moins à courir si nous pouvons monter à l'assaut, et d'où la retraite sera plus facile, si nous reculons. »

Alors Chirisophe et Xénophon s'avancèrent avec Callimaque Parrhasien, qui avait ce jour-là le commandement des lochages de l'arrière-garde; les autres se tinrent à l'abri du danger. Ensuite environ soixante-dix hommes se portèrent derrière les arbres, non en troupe, mais un à un, chacun prenant garde à soi le mieux qu'il pouvait. Agasias de Stymphale et Aristonyme de Méthydrie, aussi lochages de l'arrière-garde, et d'autres Grecs, se tenaient debout hors de l'espace planté, parce que les arbres ne pouvaient mettre à couvert qu'une cohorte. Callimaque alors invente un stratagème : il courait à deux ou trois pas de son arbre, et se retirait promptement dès qu'on lançait des pierres. Chaque fois qu'il répétait cette manœuvre, les ennemis en jetaient plus de dix charretées. Agasias voyait ce que faisait Callimaque; il observait que toute l'armée avait les yeux tournés

sur ce lochage, et il craignait qu'il n'entrât le premier dans la place. Il s'avance seul, sans appeler ni Aristonyme, qui était près de lui, ni Euryloque de Lousie, quoiqu'ils fussent tous deux ses amis, ni aucun autre Grec, et les devance tous. Callimaque, qui le voit passer, l'arrête par le bord de son bouclier. Cependant Aristonyme de Méthydrie les devance tous deux, suivi d'Euryloque. Excités par l'émulation, tous les guerriers rivalisèrent de courage, et le poste fut enlevé ; car, dès qu'il y en eut un de monté, on ne lança plus de pierres.

On vit alors un spectacle affreux. Les femmes jetaient leurs enfants du haut du rocher, et se précipitaient ensuite, suivies de leurs maris. Énée de Stymphale aperçut un Barbare richement vêtu qui courait dans le dessein de se précipiter; il le saisit pour l'en empêcher ; mais, le Barbare l'entraînant, ils tombèrent tous deux de rochers en rochers et périrent ainsi. On ne fit que peu de prisonniers ; mais on trouva beaucoup de bœufs, d'ânes et de moutons.

On fit ensuite cinquante parasanges en sept jours, à travers le pays des Chalybes, et l'on en vint aux mains avec ce peuple, le plus belliqueux qu'eût trouvé l'armée sur son passage. Ils portaient des corselets de lin qui descendaient jusqu'à la hanche. Au lieu des basques, beaucoup de cordes de genêt tombaient du bas de ces corselets. Ils avaient aussi des casques, des jambières, et à la ceinture un petit sabre à la lacédémonienne. Avec cette arme, ils égorgeaient les prisonniers qu'ils pouvaient faire, leur coupaient la tête et l'emportaient en triomphe. Ils chantaient, ils dansaient, dès qu'ils pouvaient être vus de l'ennemi. Ils portaient aussi une pique longue d'environ quinze coudées et armée d'une seule pointe. Ils se tenaient dans leurs villes, et, lorsqu'ils voyaient les Grecs au delà, ils les poursuivaient et les harcelaient sans cesse; puis, ils se retiraient dans des lieux fortifiés, où ils avaient transporté toutes leurs provisions, en sorte que l'armée, n'en trouvant pas dans ce pays, vécut des bestiaux pris aux Taoques.

On vint ensuite au fleuve Harpasus, large de quatre plèthres. Puis, on fit, en quatre étapes, vingt parasanges à travers le pays des Scythins. Après avoir traversé de grandes plaines, on se trouva dans des villages, où l'on séjourna trois jours, et où l'on se munit de vivres. Puis, en quatre autres

étapes de la même longueur, on arriva à Gymnias, grande ville, riche et bien peuplée. Le chef de la province envoie un guide aux Grecs pour les conduire sur le territoire de ses ennemis. Ce guide vient les trouver, leur promet de les mener en cinq jours à un lieu d'où ils découvriront la mer, et consent à être puni de mort s'il les trompe. Il conduit en effet l'armée, et dès qu'il l'a fait entrer sur le territoire ennemi, il l'exhorte à tout brûler et ravager; ce qui prouva que c'était pour seconder la haine de ses compatriotes et non par bienveillance pour les Grecs qu'il les accompagnait.

On arriva le cinquième jour à la montagne sacrée, nommée Thechès. Les premiers qui eurent gravi jusqu'au sommet aperçurent la mer et jetèrent de grands cris. Xénophon, qui les entendit, ainsi que l'arrière-garde, crut que de nouveaux ennemis attaquaient l'avant-garde: car on était harcelé et poursuivi par les peuples dont on avait brûlé le pays. L'arrière-garde, leur ayant tendu une embuscade, en tua quelques-uns, en fit d'autres prisonniers, et prit environ vingt boucliers d'osier, recouverts d'un cuir de bœuf cru et garni de ses poils.

Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, à ceux qui criaient; leur nombre augmentait, le bruit redoublait, et Xénophon crut qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et la cavalerie grecque, et se porte au secours de l'armée; mais bientôt il entend les soldats crier: *La mer! la mer!* et se féliciter mutuellement.

Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne. Quand les Grecs y furent tous arrivés, ils s'embrassèrent les uns les autres, les larmes aux yeux; ils sautèrent au cou de leurs généraux et de leurs lochages. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par l'ordre de qui, les soldats apportent des pierres et élèvent un grand tertre; ils le couvrent de ces boucliers garnis de cuir cru, de bâtons et d'autres boucliers d'osier pris à l'ennemi. Le guide lui-même mettait les boucliers en pièces et exhortait les Grecs à l'imiter. Ils renvoyèrent ensuite ce Barbare, après lui avoir donné, de la masse commune, un cheval, une coupe d'argent, un habillement à la perse et dix dariques. Il demanda surtout des anneaux, et en obtint de beau-

coup de soldats. Ensuite il montra un village où l'on pouvait cantonner, et le chemin qui devait les conduire chez les Macrons; puis, il attendit jusqu'au soir, et, quand la nuit fut venue, il quitta l'armée.

CHAPITRE VIII.

Les Grecs firent ensuite dix parasanges en trois étapes à travers le pays des Macrons. Le premier jour, ils arrivèrent à un fleuve qui sépare ce pays de celui des Scythins. Sur la droite de l'armée était une montagne très-escarpée, à gauche un autre fleuve où se jetait celui qui faisait la limite des deux provinces et qu'il fallait passer. Sa rive était bordée d'arbres minces, mais serrés. Les Grecs, s'étant avancés, se mirent à les couper. Ils se hâtaient d'autant plus qu'ils voulaient sortir promptement d'une mauvaise position; mais les Macrons, armés de boucliers d'osier, de lances, et revêtus de tuniques de crin, s'étaient mis en bataille sur l'autre rive du fleuve. Ils s'exhortaient mutuellement, et jetaient des pierres qui retombaient dans l'eau: ils ne purent blesser les Grecs, ni en atteindre aucun.

Alors un des peltastes, qui disait avoir été esclave à Athènes, vint trouver Xénophon, et lui dit qu'il savait la langue de ces Barbares. « Si je ne me trompe, ajouta-t-il, ce pays est ma patrie, et, si rien ne s'y oppose, je voudrais causer avec eux. — Rien ne t'en empêche, reprit Xénophon; parle-leur, et sache d'abord qui ils sont. » On leur fit cette question; ils dirent qu'ils étaient Macrons. « Demande-leur, ajouta Xénophon, pourquoi ils se sont rangés en bataille contre nous et veulent être nos ennemis. — C'est, répondirent-ils, parce que vous envahissez notre pays. — Réplique-leur, dirent les généraux, que nous n'avons aucune intention de nuire: après avoir fait la guerre à Artaxerxès, nous désirons retourner en Grèce et arriver à la mer. » Les Macrons demandèrent s'ils voulaient engager leur foi: les Grecs répondirent qu'ils étaient prêts à donner et à recevoir des gages. Les Macrons donnèrent aux Grecs une de leurs lances, et les Grecs aux Macrons une de leurs piques. Telle était chez eux, dirent ces peuples, la forme des engagements. Des deux côtés on prit les dieux pour témoins.

Le traité conclu, les Macrons coupèrent avec les Grecs le taillis, leur ouvrirent une route, se mêlèrent dans leurs rangs, leur fournirent pour de l'argent autant de vivres qu'ils le purent, et les guidèrent, pendant trois jours, jusqu'aux montagnes de la Colchide. Là, était un mont élevé, mais accessible, sur la crête duquel les Colques parurent en bataille. Les Grecs se formèrent d'abord en phalange, pour monter et attaquer dans cet ordre ; mais ensuite, les généraux, s'étant assemblés, raisonnèrent sur les dispositions à faire pour charger avec le plus de succès.

Xénophon dit qu'il était d'avis de rompre la ligne pour former toutes les cohortes en colonnes qui marcheraient à la même hauteur : « Car une phalange se rompra bientôt d'elle-même. Ici, la montagne sera praticable ; là, elle ne le sera pas. Le soldat qui aura dû combattre en phalange se découragera dès qu'il verra du vide. D'ailleurs, si nous marchons sur un ordre profond, la ligne des ennemis nous débordera, et ils feront marcher à leur gré contre nous ce qui nous dépassera de leurs ailes. Si nous nous mettons, au contraire, sur peu d'hommes de hauteur, je ne serais pas étonné que la ligne fût enfoncée quelque part, vu la multitude de Barbares et de traits qui l'assailliront. Que l'ennemi perce en un point, toute l'armée grecque est battue. Je suis donc d'avis de marcher sur beaucoup de colonnes de front, qui seront d'une cohorte chacune, et de laisser entre elles assez d'intervalle pour que nos dernières cohortes dépassent les ailes de l'armée barbare. Ainsi les extrémités de notre front déborderont celui de l'ennemi, et, dans l'ordre que je propose, les plus braves se trouveront à la tête des colonnes. Chaque cohorte marchera par où le chemin sera praticable. Il ne sera pas facile à l'ennemi de pénétrer dans les intervalles : il se trouverait entre deux rangs de nos piques. Il ne lui sera pas facile non plus de tailler en pièces une cohorte qui marchera en colonne. Si une cohorte fléchit, la plus voisine lui portera secours ; et dès qu'une seule aura pu gagner le haut de montagne, l'ennemi ne tiendra plus. »

Cet avis fut adopté. On forma les cohortes en colonnes. Xénophon se porta de la droite à la gauche de l'armée, et en passant il parla ainsi aux soldats : « Grecs, l'ennemi que vous voyez est le seul obstacle qui nous empêche d'être

déjà au but désiré depuis longtemps. Il faut, si nous le pouvons, dévorer ces hommes tout en vie. »

Lorsque chacun fut à son poste, et qu'on eut formé les colonnes, on compta à peu près quatre-vingts cohortes, chacune d'environ cent hommes pesamment armés. On partagea en trois corps les peltastes et les archers : on en fit marcher une division au delà de l'aile gauche, une autre au delà de l'aile droite, la dernière au centre. Chacune de ces divisions était d'environ six cents hommes.

Les généraux exhortèrent les soldats à faire des vœux aux dieux. Le soldat leur en adressa, chanta le péan, et se mit en marche. Chirisophe et Xénophon, l'un et l'autre à la tête d'une des divisions de peltastes envoyées aux ailes, se portaient au delà du front de l'ennemi. Les Barbares, les voyant, marchèrent pour s'y opposer ; mais, en voulant étendre leur ligne par la droite et par la gauche, elle s'ouvrit : il se fit un grand vide au centre. Les peltastes arcadiens, commandés par *Æschine* d'Acarnanie, crurent, en voyant l'ennemi se séparer, qu'il prenait la fuite : ils coururent sur lui tant qu'ils purent ; ce fut le premier corps qui gagna la crête de la montagne. Ils furent suivis des hoplites arcadiens, aux ordres de Cléanor d'Orchomène.

Les Barbares, dès qu'ils virent les Grecs courir à eux, ne tinrent plus, mais prirent la fuite, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Les Grecs, arrivés en haut, trouvèrent beaucoup de villages remplis de vivres, et y cantonnèrent. Ils n'y rencontrèrent rien qui les étonnât, si ce n'est qu'il y avait beaucoup de ruches, que tous les soldats qui mangèrent des gâteaux de miel eurent le transport au cerveau, vomirent, eurent la diarrhée, et qu'aucun d'eux ne pouvait se tenir sur ses jambes. Ceux qui n'en avaient que goûté avaient l'air de gens plongés dans l'ivresse ; ceux qui en avaient pris davantage ressemblaient, les uns à des furieux, les autres à des mourants. On voyait les soldats étendus sur la terre, comme après une défaite, et plongés dans l'abattement. Personne néanmoins n'en mourut ; et le transport cessa le lendemain, à peu près à la même heure où il avait pris la veille. Le troisième et le quatrième jour, ils se levèrent fatigués, ainsi que des malades qui ont pris médecine.

On fit ensuite sept parasanges en deux étapes, et l'on arriva sur le bord de la mer à Trapézonte, ville grecque fort

peuplée, située sur le Pont-Euxin dans la Colchide ; c'est une colonie de Sinope. On y demeura environ un mois, campant sur le territoire de la Colchide, où l'on pilla. Les Trapézontins établirent un marché dans le camp des Grecs, les reçurent, et leur offrirent les présents de l'hospitalité, des bœufs, de la farine d'orge, et du vin. Ils obtinrent même de l'armée qu'elle ménageât les Colques, qui étaient les plus voisins, et habitaient la plupart dans la plaine. Ceux-ci donnèrent aussi aux Grecs des bœufs comme gages d'hospitalité.

On se prépara ensuite à faire aux dieux les sacrifices qu'on leur avait voués ; car il était venu assez de bœufs pour faire à Jupiter Sauveur, à Hercule, qui les avait guidés, et aux autres dieux, les sacrifices qu'ils leur avaient promis. On célébra aussi des combats gymniques sur la montagne où l'on campait, et l'on choisit Dracontius, de Sparte, pour préparer la course et présider à la lutte. Ce Grec avait été banni de sa patrie, dès l'enfance, parce qu'il avait frappé et tué involontairement, d'un coup de poignard, un autre enfant de son âge.

Le sacrifice achevé, on donna à Dracontius les peaux des victimes, et on lui dit de conduire les Grecs au lieu préparé pour la course. Il désigna la place même où on se trouvait. « Cette colline, dit-il, est excellente, et l'on peut y courir dans tous les sens. — Mais, lui objecta-t-on, comment pourront lutter les athlètes sur un sol inégal et planté d'arbres ? — On en sentira d'autant plus de mal en tombant, répondit Dracontius. » Des enfants, dont la plupart étaient prisonniers, coururent le stade et plus de soixante Crétois, le dolique ; d'autres s'exercèrent à la lutte, au pugilat, au pancrace. Le spectacle fut beau ; nombre de concurrents étaient descendus dans l'arène ; les regards de leurs compagnons enflammaient leur émulation. Il y eut aussi des courses de chevaux. Il fallait descendre du haut de la montagne au bord de la mer, puis tourner bride et remonter jusqu'à l'autel. La plupart des chevaux se précipitaient à la descente ; mais ce n'était qu'avec peine et lentement qu'ils remontaient ce coteau escarpé. On entendait de toutes parts les clameurs, les rires, les exhortations mutuelles des Grecs.

LIVRE V

CHAPITRE PREMIER

Dans les livres précédents, on a raconté tout ce que firent les Grecs pendant leur expédition avec Cyrus, dans leur marche jusque sur les bords du Pont-Euxin ; comment ils arrivèrent à Trapézonte, ville grecque, et s'acquittèrent envers les dieux des sacrifices qu'ils s'étaient engagés à leur offrir, dès qu'ils seraient en pays ami, pour les remercier de leur salut.

L'armée s'assembla ensuite, et on délibéra sur la route qui restait à faire. Antiléon de Thurium se leva le premier, et parla en ces termes : « Pour moi, mes compagnons, je suis las de plier bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, d'observer mon rang, de monter la garde, de me battre. Puisque nous voilà au bord de la mer, je veux, sans me fatiguer davantage, m'embarquer et arriver en Grèce comme Ulysse, étendu sur le tillac, et dormant. » Grand bruit à ces mots ; les soldats s'écrièrent qu'il avait raison. Un autre répéta la même proposition : tous y applaudirent. Chirisophe se leva ensuite : « Grecs, leur dit-il, je suis ami d'Anaxibius, qui se trouve maintenant amiral, si vous me députez vers lui, je reviendrai, je l'espère, avec les trirèmes et les bâtiments de transport nécessaires. Puisque vous voulez vous embarquer, attendez mon retour ; je reviendrai sous peu. » Les soldats enchantés arrêtèrent que Chirisophe mettrait au plus tôt à la voile.

Après lui, Xénophon se leva, et dit : « Tandis que Chirisophe ira nous chercher des vaisseaux, nous resterons ici. Je vais donc vous parler de ce qu'il est important de faire durant notre séjour. D'abord il faut tirer des vivres du pays

ennemi, car le marché ne suffit pas à nos besoins, et nous n'avons la faculté d'acheter qu'à un petit nombre de marchands; de plus nous sommes en guerre avec la contrée qui nous environne. Il est à craindre que, si nous y allons prendre des vivres sans précaution, nous ne perdions beaucoup de soldats. Je suis d'avis qu'on aille marauder au loin pour s'approvisionner, mais que personne ne s'écarte par d'autres motifs, de crainte de malheur : il faut que nous y veillions tous. » Cet avis fut adopté. « Écoutez encore, ajouta Xénophon : plusieurs de vous iront sans doute à la maraude. Il faudrait, je pense, que ceux qui auront le projet de sortir du camp en prévinssent les généraux, et indiquassent où ils vont : nous saurons ainsi ce qu'il y aura de soldats absents, et ce qui restera. Nous nous tiendrons prêts au besoin : dans les conjonctures qui réclameront nos secours, nous saurons où il sera nécessaire d'en porter. Si des Grecs peu sensés et sans expérience méditent une entreprise, nous les aiderons de nos conseils, et nous tâcherons de savoir à quelles forces ils doivent avoir affaire. » On arrêta ce que proposait Xénophon. « Faites cette autre réflexion, dit ce général : l'ennemi, de son côté, peut piller à son aise, et il nous tend justement des embûches, puisque nous nous sommes approprié ses biens. Il est posté sur les hauteurs qui nous dominent. Je crois donc qu'il faut que l'armée soit entourée de gardes. Détachés par piquets tour à tour, veillons et observons; il sera moins facile de nous surprendre. Voici encore une considération importante. Si nous pouvions compter que Chirisophe revînt avec une flotte capable de transporter l'armée, ce que je vais dire serait inutile. Mais, dans le doute où nous sommes, je voudrais tâcher de nous pourvoir ici même de bâtiments. Si nous en sommes munis, lorsque ce général reviendra, nous en aurons un plus grand nombre pour naviguer; s'il n'en amène point, nous ferons usage de ceux qui seront ici. Je vois souvent des navires longer cette côte. Empruntons aux habitants de Trapézoute de longs bateaux : amenons-les ici et gardons-les, après en avoir détaché le gouvernail, jusqu'à ce que nous en ayons rassemblé assez : ainsi les moyens de nous embarquer ne nous manqueront pas. »

Cela fut aussi adopté. « Examinez de plus, dit-il, s'il n'est pas juste de pourvoir, sur les fonds de l'armée, à la subsis-

tance des matelots de ces vaisseaux tant qu'ils resteront ici, et de convenir avec eux d'une somme pour nous transporter, afin qu'ils ne nous soient pas utiles sans y trouver leur profit. » On approuva cette nouvelle proposition. « Je suis aussi d'avis, dit Xénophon, de prévoir le cas où nous ne pourrions d'aucune manière nous procurer assez de bâtiments, et d'annoncer aux villes maritimes qu'elles aient à réparer les chemins, qui sont, à ce que j'entends dire, en mauvais état. La terreur de nos armes, et surtout le désir d'être débarrassées de nous, les rendront dociles à cette invitation. »

Ils s'écrièrent tous qu'il n'était pas nécessaire de réparer les chemins. Xénophon, voyant leur folie, n'alla point aux voix; mais en secret il engagea les villes maritimes à les réparer d'elles-mêmes, en leur exposant que les Grecs s'éloigneraient au plus vite, si les routes étaient praticables. Ils reçurent des habitants de Trapézonte un vaisseau à cinquante rames, dont ils donnèrent le commandement à Dexippe de la Laconie : mais Dexippe négligea de réunir des bâtiments; et, prenant la fuite secrètement avec le vaisseau qu'il montait, il sortit du Pont-Euxin. Il reçut, dans la suite, la juste récompense de sa trahison : car, ayant intrigué en Thrace à la cour de Seuthès, il y fut tué par Nicandre Lacédémonien. Les Grecs empruntèrent aussi un vaisseau à trente rames, et l'envoyèrent en mer aux ordres de Polycrate Athénien, qui ramena près du camp tous les bâtiments qu'il put arrêter. On en tira la cargaison, qu'on mit sous bonne garde, pour que rien ne se perdît; et les bâtiments servirent au transport des troupes. Cependant les Grecs allaient piller le pays ennemi : les uns réussissaient, les autres ne trouvaient rien. Cléænète, ayant mené sa cohorte et celle d'un autre lochage attaquer un poste de difficile accès, y fut tué, et beaucoup de Grecs avec lui.

CHAPITRE II.

Les vivres manquant, en sorte que le soldat ne pouvait en aller prendre et revenir le même jour, Xénophon prit des guides à Trapézonte, conduisit la moitié de l'armée contre les Drilcs, et laissa l'autre moitié pour garder le camp : car

les Colques, chassés de leurs maisons, s'étaient rassemblés en grand nombre et occupaient les hauteurs.

Les guides ne menaient jamais l'armée grecque où il eût été le plus facile de s'approvisionner, parce que c'eût été chez des peuples amis; mais ils la conduisirent de grand cœur chez les Driles, dont ils avaient à se plaindre. Des nations riveraines du Pont-Euxin, c'était la plus belliqueuse : elle habite un pays âpre et montueux.

Lorsque les Grecs furent entrés dans le haut pays, les Driles, en se retirant, brûlèrent tous les lieux qu'ils jugeaient faciles à prendre. Il ne resta que quelques porcs, bœufs et autres bestiaux échappés aux flammes. Il y avait un lieu qu'on nommait métropole : ils s'y étaient tous rassemblés. Alentour régnait un ravin très-profond, et les abords en étaient escarpés. Les peltastes, qui avaient couru cinq ou six stades en avant des hoplites, voyant beaucoup de bestiaux et d'autres objets précieux, passèrent le ravin et attaquèrent la place. Ils étaient suivis de quantité de Grecs armés de piques, et sortis du camp pour aller prendre des vivres, en sorte qu'il y avait plus de deux mille hommes au delà du ravin. Ne se trouvant pas en force pour prendre la place, qu'entourait un large fossé, dont une palissade et beaucoup de tours de bois garnissaient le revers, ils tentèrent de se retirer : mais, dès qu'ils y songeaient, les Barbares fondaient sur eux. Il était impossible de revenir sur ses pas, parce qu'on ne pouvait descendre qu'un à un de la place au ravin. Ils en font avertir Xénophon, qui marchait à la tête des hoplites. Le député lui apprend qu'il y a un grand butin à faire dans la place : « Nous ne saurions, ajouta-t-il, l'emporter de vive force, car elle est fortifiée; il n'est pas aisé non plus de se retirer, parce que l'ennemi fait sur nous de vigoureuses sorties, et que le terrain ajoute aux difficultés de la retraite. »

Xénophon, ayant entendu ce rapport, mène les hoplites jusqu'au bord du ravin, et fait poser les armes à terre : lui seul avec les lochages le traverse, et examine s'il valait mieux ramener les Grecs qui avaient passé le ravin, ou le faire passer aussi aux hoplites, pour prendre la place. Il paraissait impossible de faire une retraite qui ne coûtât beaucoup d'hommes, et les lochages pensaient qu'on pouvait emporter la place. Xénophon se rendit à leur avis, plein de con-

fiance dans les victimes : car les devins avaient déclaré que l'on combattrait, mais que la fin de l'entreprise serait heureuse. Il renvoya les lochages pour faire passer le ravin aux hoplites. Pour lui, il resta, ordonna aux peltastes de reprendre leurs rangs, sans leur permettre d'escarmoucher. Lorsque les hoplites furent arrivés, il commanda à chaque lochage de former sa cohorte dans l'ordre où il croirait que le soldat combattrait le plus avantageusement. Comme ils étaient près l'un de l'autre, il attendait d'eux cette rivalité de courage qu'ils avaient montrée à l'envi dans toutes les occasions. Tandis que les lochages formaient leurs compagnies, il prescrivit aux peltastes et aux archers de s'avancer les premiers, la main sur la courroie de leurs javelots, prêts à les lancer au premier signal ; les autres, la flèche sur la corde de l'arc, prêts à tirer. En même temps il recommanda aux gymnètes d'avoir leurs sacs remplis de pierres, et chargea des hommes vigilants d'y tenir la main.

Bientôt tout fut prêt : les lochages, les officiers placés sous leurs ordres et les simples soldats, qui ne s'estimaient pas moins braves, se trouvèrent rangés en bataille : grâce à la disposition du terrain, on apercevait d'un seul coup d'œil toute la ligne. Quand on eut chanté le péan et que la trompette eut donné le signal, on poussa le cri de guerre. Aussitôt les hoplites coururent sur les ennemis ; on fit pleuvoir en même temps des traits de toute espèce, javelots, flèches, pierres, les unes lancées avec la fronde, les autres, en plus grand nombre, jetées à la main. Quelques Grecs portaient aussi du feu.

La grande quantité de traits chassa l'ennemi de la palissade et des tours. Agasias de Stymphale et Philoxène de Pélène, ayant mis bas leurs boucliers, montèrent en simple tunique. Les uns attiraient leurs camarades, les autres étaient déjà montés, et la place paraissait prise. Les peltastes et les troupes légères y coururent et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, tandis que Xénophon, se tenant aux portes, empêchait d'entrer autant d'hoplites qu'il le pouvait, parce que d'autres ennemis paraissaient sur des hauteurs fortifiées. Peu après, un cri se fit entendre dans la place. Les soldats fuyaient, les uns avec le butin qu'ils avaient pris, quelques autres blessés : on se pressait, on se poussait aux portes. On interrogea ceux qui sortaient. Ils répondirent qu'il existait

dans la place un fort d'où les ennemis avaient fait une sortie en grand nombre pour fondre sur les assiégeants.

Alors Xénophon fit publier par le héraut Tolmide que ceux qui voudraient avoir part au butin entrassent dans la place. Beaucoup s'y portèrent ; et faisant reculer l'ennemi qui tentait de sortir, ils le renfermèrent dans la citadelle. Tout le reste de l'enceinte fut pillé. Les Grecs emportaient leur butin, tandis que les hoplites se tenaient en armes, les uns près de la palissade, les autres dans la rue qui conduisait à la citadelle. Xénophon et les lochages allèrent reconnaître si l'on pouvait s'en emparer : c'était un moyen d'assurer la retraite, qui paraissait très-périlleuse tant que l'ennemi occuperait ce poste. Après avoir bien observé, ils le jugèrent absolument imprenable. On se prépara alors à la retraite. Les soldats ayant arraché chacun devant soi les pieux de la palissade, on renvoya les gens inutiles, et ceux qui étaient chargés du butin, comme aussi la plus grande partie des hoplites. Les lochages ne retinrent auprès d'eux que ceux en qui ils avaient le plus de confiance.

Dès qu'on eut commencé à se retirer, quantité de Barbares firent une sortie ; ils portaient des boucliers d'osier, des lances, des jambières et des casques paphlagoniens ; d'autres montèrent sur les maisons des deux côtés de la rue ; en sorte qu'il n'y avait pas de sûreté à les poursuivre jusqu'aux portes de la citadelle. Comme ils lançaient de grosses pièces de bois du haut des maisons, on ne pouvait ni rester ni se retirer. L'approche de la nuit ajoutait à la terreur des Grecs. Ils combattaient dans cette perplexité, lorsqu'un dieu, sans doute, leur présenta un moyen de salut. Tout à coup une des maisons de la droite s'enflamma sans qu'on sût qui y mit le feu. Aussitôt qu'elle se fut écroulée, tous ces Barbares quittèrent ce rang de maisons.

Xénophon profita de la leçon que le hasard lui donnait, et fit mettre le feu à celles qui étaient sur la gauche. Elles étaient construites de bois et s'enflammèrent vite : les Barbares qui les occupaient prirent la fuite à leur tour. Les Grecs n'étaient plus inquiétés que par ceux qu'on avait en tête : il était évident qu'on en serait attaqué dans la retraite et à la descente. Xénophon ordonna alors à tous les soldats qui se trouvaient hors de la portée du trait d'amasser du bois et de le jeter entre eux et l'ennemi. Quand il y en eut

assez, on l'alluma. On mit aussi le feu aux maisons situées près du fossé, pour donner de l'occupation à l'ennemi. C'est ainsi que les Grecs se retirèrent, quoique à grande peine, ayant mis le feu pour barrière entre eux et les Barbares. Ville, maisons, tours, palissades, tout fut brûlé, excepté la citadelle.

Le lendemain, les Grecs se retirèrent avec des vivres; mais comme ils craignaient le défilé étroit et escarpé par où l'on descendait de la place vers Trapézonte, ils firent une fausse embuscade. Un Mysien, qui portait le nom de sa patrie, se posta dans un lieu fourré, avec quatre ou cinq Crétois, affectant de n'être point vus des ennemis, qui les apercevaient à l'éclat de leurs boucliers d'airain. Les Barbares, soupçonnant une embuscade en cet endroit, l'armée descendit. Quand le Mysien la crut assez éloignée, il fit signe à sa petite troupe de prendre la fuite, et lui-même, se redressant, s'enfuit avec eux. Les Crétois, qui craignaient d'être joints à la course, quittèrent le chemin et se sauvèrent en se précipitant du haut de la montagne dans le bois. Le Mysien, qui suivait la route, criait, en fuyant, qu'on vînt le secourir. On le secourut en effet, et on le ramena blessé. Ceux qui lui étaient venus en aide se retirèrent sous les traits que lançaient les Barbares, tandis que les Crétois tiraient sur l'ennemi. On arriva de la sorte au camp sans avoir perdu un seul homme.

CHAPITRE III.

Chirisophe n'arrivait point; on n'avait pas rassemblé assez de vaisseaux, et l'on ne trouvait plus de vivres à enlever. On jugea qu'il fallait partir. On embarqua les malades, les soldats âgés de plus de quarante ans, les enfants, les femmes et tous les équipages inutiles, et l'on chargea Philésius et Sophénète, les plus âgés des généraux, d'en prendre soin. Comme les chemins étaient réparés, les autres continuèrent leur route. Ils arrivèrent en trois jours à Cérasonte, ville grecque, colonie des Sinopéens, et située en Colchide, sur le bord de la mer.

On y séjourna dix jours, et l'on y fit la revue et le dénombrement des hoplites. De plus de dix mille, il n'en restait

que huit mille six cents : les ennemis, la neige, les maladies avaient fait périr le reste. On partagea alors l'argent provenant de la vente des prisonniers. On préleva le dixième pour Apollon et pour Diane d'Éphèse : les généraux le divisèrent entre eux et se chargèrent de le mettre en réserve pour l'offrir aux dieux. On remit à Néon d'Asinée la part de Chirisophe.

Xénophon, ayant fait de cet argent une offrande à Apollon, la consacra à Delphes, dans le trésor des Athéniens, et y fit inscrire son nom et celui de Proxène, son hôte, qui avait péri avec Cléarque. Quant à la portion de Diane, lorsqu'il partit d'Asie avec Agésilas, dans le dessein de se rendre en Béotie, il la laissa à Mégabyze, néocore de cette déesse, parce qu'il pensait qu'il allait courir de grands dangers ; et il recommanda à Mégabyze de ne rendre ce dépôt qu'à lui-même s'il survivait ; mais, s'il succombait, d'en faire l'offrande qu'il croirait la plus agréable à Diane.

Xénophon exilé de sa patrie, et habitant Scillonte, ville bâtie par les Lacédémoniens dans les environs d'Olympie, Mégabyze vint voir les jeux Olympiques et lui rendit son dépôt. Xénophon, dans le lieu même indiqué par les dieux, acheta un territoire qu'il consacra à Diane. Ce territoire est traversé par le Sélinus, fleuve du même nom que celui qui coule en Asie près du temple de Diane, à Éphèse. On trouve dans tous les deux du poisson et des coquillages. Dans le domaine acquis pour cette déesse près de Scillonte, on chasse du gibier de toute espèce.

De l'argent sacré, il érigea aussi un temple et un autel, et depuis ce temps il a toujours offert à la déesse un sacrifice et la dîme des produits de ses terres. Tous les citoyens de Scillonte, tous les habitants du voisinage, hommes et femmes, prennent part à la fête. La déesse fournit aux assistants de la farine d'orge, du pain, du vin, du dessert, une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés, et du gibier ; car les fils de Xénophon et des autres habitants faisaient, pour cette fête, une grande chasse à laquelle assistaient aussi les hommes qui le souhaitaient. On prenait, soit sur le domaine consacré à Diane, soit sur celui de Pholoé, des sangliers, des chevreuils et des cerfs. Ce lieu est situé à vingt stades environ du temple de Jupiter à Olympie, sur le chemin de cette ville à Sparte. Dans l'enceinte sacrée sont des

Digitized by Google

bocages et des montagnes couvertes d'arbres, où l'on peut élever des porcs, des chèvres, des bœufs et des chevaux. Les équipages de ceux qui viennent à la fête y sont abondamment nourris. Autour du temple même on a planté un verger d'arbres fruitiers qui donnent toute sorte d'excellents fruits selon les saisons. Le temple ressemble, en petit, à celui d'Éphèse ; mais, à Éphèse, la statue de la déesse est d'or, ici elle est de cyprès. Près du temple est une colonne avec cette inscription : « *Ces terres sont consacrées à Diane.* Que celui qui les occupera et en recueillera les fruits en offre tous les ans le dixième, et avec le reste entretienne le temple : s'il le néglige, la déesse y pourvoira. »

CHAPITRE IV.

Ceux des Grecs qui étaient venus par mer à Cérasonte en partirent de même; le reste suivit par terre. Arrivé aux confins du pays des Mossynœques, on leur députe Timésithée de Trapézonte, qui était leur hôte public, pour demander si l'on doit regarder le territoire à traverser comme pays ami ou comme ennemi. Les Mossynœques, se fiant sur la force de leurs places, répondirent que l'on ne passerait point. Timésithée expose alors à l'armée que les Mossynœques de l'ouest sont en guerre avec ceux-ci. On jugea à propos d'inviter les premiers à une alliance offensive contre les autres. Timésithée y fut député et ramena avec lui leurs chefs. Quand ils furent arrivés, ils s'assemblèrent avec les généraux grecs; Xénophon leur parla ainsi, Timésithée lui servant d'interprète :

« Mossynœques, nous voulons retourner en Grèce par terre, parce que nous manquons de vaisseaux. La partie de votre nation qu'on dit être en guerre avec vous s'oppose à notre passage ; vous pouvez, en vous alliant à nous, vous venger de leurs injures et les réduire pour toujours. Songez que, si vous laissez échapper cette occasion, vous ne retrouverez plus pour auxiliaire une armée telle que la nôtre. » Le chef des Mossynœques répondit qu'il était du même sentiment et qu'il acceptait l'alliance. « Voyons donc, poursuivit Xénophon, à quoi vous vous emploirez, si le traité se conclut, et quels moyens vous nous offrirez pour continuer notre mar-

che. — Nous pouvons, répondirent-ils, faire une diversion, attaquer à revers l'ennemi commun, et vous envoyer ici une flotte et des hommes qui vous serviront de guides et de troupes auxiliaires. »

Ils repartirent ensuite, après avoir donné leur foi et reçu celle des Grecs. Ils revinrent le lendemain avec trois cents pirogues, chacune d'un seul tronc d'arbre, et portant trois hommes dont deux débarquèrent et se mirent en bataille, laissant le troisième dans la pirogue. Ces pirogues s'en retournèrent conduites ainsi par un seul matelot. Voici comment se formèrent ceux qui avaient débarqué. Ils se mirent sur plusieurs files, chacune de cent hommes; ils se répondaient les uns aux autres comme des chœurs. Ils portaient tous des boucliers d'osier, couverts de cuirs de bœuf blanc garnis de leur poil, et de la forme d'une feuille de lierre. Ils tenaient de l'autre main un javelot long de six coudées, armé d'une pointe de fer, et, du côté de la poignée, terminé en boule.

Leurs tuniques ne descendaient pas jusqu'aux genoux; elles étaient d'une toile épaisse comme des couvertures de lit. Leurs têtes étaient couvertes de casques de cuir à la paphlagonienne, sur le milieu desquels une tresse en crin s'élevait en spirale comme une tiare. Ils étaient aussi armés de haches de fer. Un d'entre eux préluda : tous aussitôt se mirent à chanter, et, marchant en cadence, passèrent à travers les rangs des Grecs qui étaient sous les armes, puis s'avancèrent aussitôt contre l'ennemi vers le poste qui paraissait le plus facile à emporter. C'était un lieu en avant de la ville qu'ils nommaient leur métropole. Dans cette ville était la principale forteresse des Mossynœques, cause originaire de cette guerre; car ceux qui l'occupaient semblaient être maîtres de tout le pays des Mossynœques. Les alliés des Grecs prétendaient que le parti contraire l'occupait injustement, qu'elle devait leur appartenir en commun; que leurs adversaires, en s'emparant de cette place, usurpaient sur leur droit.

Ils furent suivis, sans l'ordre des généraux, de quelques Grecs attirés par l'espoir du pillage. L'ennemi les laissa tranquillement avancer; mais, les voyant près du poste, il fait une sortie, met en fuite les assaillants, tue beaucoup de Barbares et quelques-uns des Grecs qui les avaient accom-

pagnés : il poursuivit même les fuyards jusqu'à ce qu'il découvrît l'armée grecque qui marchait à leur secours. Alors il se détourna et commença sa retraite. Les vainqueurs coupèrent les têtes de ceux qu'ils avaient tués, et les montrèrent aux Mossynœques et aux Grecs, en dansant et chantant un air de leur pays. Les Grecs s'affligèrent beaucoup d'avoir enhardi l'ennemi, et d'avoir vu fuir, avec les Barbares, une grande quantité de leurs compatriotes ; accident sans exemple depuis le commencement de l'expédition. Xénophon convoqua ses troupes :

« Soldats, leur dit-il, que ce qui s'est passé ne vous décourage point ; vous en retirerez un avantage plus grand que le mal. D'abord vous avez appris que les Mossynœques qui nous servent de guides sont bien réellement en guerre avec ceux qui nous ont forcés de les traiter en ennemis. De plus, les Grecs qui ne se sont pas souciés de rester dans nos rangs, et qui ont cru qu'avec des Barbares ils auraient les mêmes succès qu'avec leurs compatriotes, viennent d'en être punis ; ils ne s'aviseront plus de s'écarter de notre armée. Il faut vous préparer maintenant à montrer à vos alliés que vous valez mieux qu'eux, et à vos ennemis qu'ils n'ont plus à combattre des soldats épars, mais des hommes bien différents. »

Ainsi se passa la journée. Le lendemain, ayant fait un sacrifice, et les entrailles ayant donné des signes favorables, l'armée dîna. Elle se forma ensuite en colonnes droites. Les Barbares furent rangés dans le même ordre et placés à l'aile gauche; puis on marcha. Les archers étaient dans l'intervalle des colonnes, leur premier rang un peu en arrière de celui des hoplites ; parce que parmi les ennemis il y en avait d'agiles à la course qui se portaient rapidement en avant et lançaient des pierres. Les archers et les peltastes les repoussèrent. Le reste de l'armée marcha lentement et bien aligné, d'abord vers le lieu où les Grecs et leurs alliés avaient été battus la veille : l'ennemi s'y était rangé en bataille. Il soutint le choc des peltastes et engagea le combat avec eux ; mais il prit la fuite à l'approche des hoplites. Les peltastes se mirent aussitôt à sa poursuite ; et montèrent, en le poursuivant, vers la métropole. Les hoplites suivaient en ordre de bataille. Quand on eut gravi jusqu'aux premières maisons de la ville, tous les Barbares se rallièrent et renouvelèrent le combat, soit en lançant aux Grecs des javelots, soit

en les attaquant de près, et en tâchant de les repousser avec de grosses et de longues piques qu'un homme aurait peine à porter.

Les Grecs, loin de se relâcher, les serrant au contraire de près, ils prirent la fuite, et dès lors abandonnèrent la métropole. Leur roi réside dans une tour de bois construite sur le sommet de la montagne ; ils l'y entretiennent à frais communs, et lui servent de gardes. Il refusa d'en sortir, et y fut consumé. Les défenseurs du premier poste forcé furent également brûlés avec leurs tours de bois. Les Grecs mirent la ville au pillage. Ils trouvèrent dans les maisons des amas de pains qui se transmettent de père en fils, à ce que dirent les Mossynœques. Il y avait aussi du blé nouveau en gerbes. La plus grande partie de ce grain était de l'épeautre. Dans des amphores on trouva des tranches de dauphin salé. D'autres vases étaient pleins de la graisse de ce poisson, employée par les Mossynœques aux mêmes usages que l'huile d'olive par les Grecs. Des greniers étaient pleins de grosses châtaignes sans interstice, et qui, étant bouillies, leur tenaient lieu de pain. On trouva aussi du vin qui, lorsqu'on le buvait pur, paraissait aigre à cause de sa rudesse ; s'il était mêlé avec de l'eau, il acquérait du parfum et un goût agréable.

Les Grecs dînèrent et continuèrent ensuite leur marche, après avoir remis la place à leurs alliés. De toutes les autres villes ennemies que l'on trouva sur le chemin, les moins fortes furent abandonnées par les défenseurs, les autres se rendirent volontairement. Voici ce que c'était que la plupart de ces villes. Elles étaient distantes entre elles d'environ quatre-vingts stades, les unes plus, les autres moins. En jetant des cris d'une place, les Mossynœques se font entendre de l'autre, tant le pays est élevé et creux. Quand les Grecs furent arrivés chez les Mossynœques leurs alliés, ceux-ci leur montrèrent des enfants de gens riches nourris de châtaignes bouillies. Leur chair est molle, leur peau très-blanche, ils sont presque aussi larges que longs. Leur dos est peint de plusieurs couleurs : ils portent sur le devant de leur corps des stigmates représentant des fleurs. Ils tâchaient, aux yeux de toute l'armée, d'obtenir les dernières faveurs des filles qui la suivaient : tel est l'usage du pays. Tous les hommes et les femmes y sont blancs.

Les Grecs dirent que dans le cours de toute leur expédition ils n'avaient passé chez aucune nation aussi barbare, et dont les mœurs fussent plus éloignées des leurs. Les Mossynœques font en public ce dont les autres humains se cachent et dont ils s'abstiendraient s'ils étaient vus. Dès qu'ils sont seuls, ils se conduisent comme s'ils étaient en société. Ils se parlent à eux-mêmes, se mettent à rire tout seuls; et, dans quelque endroit qu'ils se trouvent, ils se mettent à danser avec l'air de vouloir montrer leur agilité à des spectateurs, quoiqu'ils soient sans témoins.

CHAPITRE V.

Les Grecs employèrent huit jours à traverser le pays des Mossynœques, soit ennemis, soit alliés, et arrivèrent à celui des Chalybes. C'est un peuple peu nombreux et soumis aux Mossynœques. La plupart vivent de l'extraction du fer.

On trouva ensuite le pays des Tibarènes, dont le sol est plus uni, et dont les places, situées sur le bord de la mer, sont moins fortes. Les généraux voulaient les attaquer de vive force, pour que l'armée y fît du butin : ils refusèrent d'abord les dons de l'hospitalité offerts par les députés de ce peuple, leur dirent d'attendre jusqu'à ce qu'on eût délibéré ; puis, ils sacrifièrent. Après avoir immolé beaucoup de victimes, tous les devins s'accordèrent à dire que les dieux n'avaient témoigné par aucun indice qu'ils approuvassent cette guerre. On reçut donc enfin les présents des Tibarènes; et, ayant marché pendant deux jours en ménageant leur territoire comme pays ami, l'on arriva à Cotyore, ville grecque, colonie de Sinope, située dans le pays des Tibarènes.

Jusque-là l'armée avait été à pied. Voici le calcul du chemin qu'elle avait parcouru dans sa retraite, depuis le champ de bataille près de Babylone jusqu'à Cotyore. En cent vingt-deux étapes, elle avait fait six cent vingt parasanges, ou dix-huit mille six cents stades, dans l'espace de huit mois. Elle séjourna près de Cotyore quarante-cinq jours : on offrit d'abord des sacrifices aux dieux. Chaque nation grecque fit séparément une procession solennelle, et s'exerça à des combats gymniques. On allait

prendre des vivres soit dans la Paphlagonie, soit sur le territoire des Cotyorites, parce que ceux-ci ne voulaient pas fournir de marché, et ne voulaient point recevoir leurs malades dans l'enceinte de la place.

Sur ces entrefaites, arrivèrent des députés de Sinope. Ils craignaient et pour la ville de Cotyore, qui dépendait d'eux et leur payait tribut, et pour son territoire, qu'ils avaient ouï dire qu'on ravageait. Ils vinrent au camp, et parlèrent ainsi par l'organe d'Hécatonyme, qui passait pour éloquent : « Soldats, la ville de Sinope nous a envoyés pour vous féliciter, vous qui êtes des Grecs, de vos victoires sur les Barbares, et de votre arrivée en ce pays, après avoir surmonté, si l'on en croit la renommée, un grand nombre de formidables obstacles. Grecs comme vous, nous devons nous attendre à recevoir de vous des marques de bienveillance plutôt que des injures, d'autant plus que nous ne nous sommes jamais mal conduits envers vous.

« Les Cotyorites sont une de nos colonies : nous leur avons donné le domaine qu'ils cultivent, conquis sur les Barbares. Voilà pourquoi ils nous payent, ainsi que les habitants de Cérasonte et de Trapézonte, le tribut qui leur a a été imposé. La ville de Sinope regardera comme fait à elle-même tout le mal que vous leur ferez. Nous avons appris que vous étiez entrés à main armée dans leur ville ; que vous aviez logé des soldats dans leurs maisons, et que, sans leur aveu, vous preniez sur leur territoire ce dont vous aviez besoin. Nous n'approuvons point votre conduite, et, si vous persistez, vous nous forcerez de nous allier à Corylas, aux Paphlagoniens, et à toute autre nation avec qui nous pourrons nous liguer. »

Xénophon se leva, et répondit ainsi au nom de l'armée : « Sinopéens, nous sommes venus ici, satisfaits d'avoir sauvé nos jours et nos armes ; piller et combattre en même temps l'ennemi nous aurait été impossible. Nous sommes enfin arrivés jusqu'à des villes grecques. A Trapézonte, où l'on nous a fourni un marché de vivres, nous n'en avons pris qu'en payant. Les citoyens de cette ville ont rendu des honneurs à l'armée, et lui ont offert les présents de l'hospitalité ; de notre part, mêmes hommages ; de plus, nous avons épargné ceux des Barbares dont ils étaient alliés ; nous avons attaqué ceux de leurs ennemis contre lesquels ils nous ont

conduits eux-mêmes, et leur avons fait tout le mal possible.

« Interrogez les habitants de Trapézonte, demandez-leur comment nous avons agi avec eux. Il s'en trouve ici que, par amitié, leur ville nous a donnés pour guides. Partout, au contraire, où nous arrivons et ne trouvons point de vivres à acheter, que le pays soit grec ou barbare, nous prenons ce dont nous avons besoin, non par licence, mais par nécessité. Nous avons fait la guerre aux Carduques, aux Chaldéens, aux Taoques, quoiqu'ils soient très-redoutables, et nullement sujets d'Artaxercès. La nécessité nous a forcés de prendre des vivres, puisqu'on ne voulait point nous en vendre. Les Macrons, au contraire, nous en ont fourni à prix d'argent, comme ils ont pu : quoique ce fussent aussi des Barbares, nous les avons traités en amis, et n'avons rien pris chez eux par violence. Si nous en avons usé autrement avec les Cotyorites, que vous dites dépendre de vous, ils ne doivent en accuser qu'eux-mêmes. Ils ne se sont point conduits avec nous comme amis; ils ont fermé leurs portes, et n'ont voulu ni nous admettre dans la place, ni faire tenir un marché en dehors de leurs murs ; et c'est sur votre harmoste qu'ils en ont rejeté la faute.

« Je passe au reproche que vous nous faites d'être entrés par force et d'occuper leurs maisons. Nous les avions priés de loger nos malades : comme on n'ouvrait point les portes, nous sommes entrés dans la place par le côté même où l'on refusait de nous admettre; et, sans aucun autre acte de violence, nous avons logé nos malades dans des maisons où ils vivent à leurs propres frais. Pour qu'ils ne dépendissent pas de votre harmoste, et que nous pussions les transporter quand il nous conviendra, nous avons mis des gardes aux portes. Le reste de l'armée, vous le voyez, couche en plein air, et en bon ordre, toujours prêt à reconnaître un bienfait et à repousser une insulte. Vous nous menacez et prétendez qu'il ne dépend que de vous de faire alliance contre nous avec Corylas et les Paphlagoniens. Sachez que, si vous nous y forcez, nous ferons la guerre et à vous et à eux : que nous nous sommes déjà essayés contre des forces bien plus nombreuses. Sachez encore que, si nous le jugions à propos, ce serait à nous que s'allierait le Paphlagonien. Nous avons appris qu'il souhaitait ardemment se rendre maître de votre

ville et de vos places maritimes : nous tâcherons de nous concilier son amitié en le servant dans ses projets. »

Les autres députés qui accompagnaient Hécatonyme parurent très-mécontents du discours qu'il avait tenu. Un d'eux s'avança, et dit aux Grecs qu'ils n'étaient point venus déclarer la guerre, mais donner au contraire des témoignages d'amitié. « Si vous venez à Sinope, nous vous y recevrons et vous offrirons les dons de l'hospitalité. Pour le présent, nous allons ordonner aux Cotyorites de vous fournir les secours qui dépendent d'eux : car nous voyons que vous n'avez rien dit que de vrai. » Bientôt après, la ville de Cotyore envoya des présents : les généraux grecs, de leur côté, firent aux députés de Sinope l'accueil qu'on fait à des hôtes, et ils eurent avec eux une longue conférence sur leurs affaires respectives, entre autres, sur le reste de la route et sur les services mutuels qu'on pouvait se rendre. Ainsi finit la journée.

CHAPITRE VI.

Le lendemain, les généraux convoquèrent les soldats. Ils jugèrent convenable de délibérer avec les députés sur le choix de leur route. S'il fallait aller par terre, il semblait utile d'avoir des guides sinopéens, vu qu'ils connaissaient la Paphlagonie ; et les Grecs devaient avoir encore besoin de la ville de Sinope, s'ils voulaient s'embarquer ; elle seule paraissait en état de leur fournir la quantité nécessaire de bâtiments de transport. Ils appelèrent donc les députés à leurs délibérations, et leur représentèrent que le premier service à rendre à des compatriotes était de se montrer bien intentionnés et de leur donner les meilleurs conseils.

Hécatonyme se leva, et commença par une apologie de son discours : le mot qui lui était échappé, que Sinope se liguerait avec les Paphlagoniens, ne signifiait point qu'elle voulût faire avec ces peuples la guerre à l'armée grecque, mais que, pouvant avoir les barbares pour amis, sa patrie préférerait celle des Grecs. Ceux-ci l'ayant pressé de donner son avis, après avoir invoqué les dieux, il parla ainsi : « Puisse-t-il m'arriver toutes sortes de prospérités si je vous conseille le parti que je crois le meilleur ! Que le contraire m'arrive, si je parle autrement ! Je regarde cette délibéra-

tion comme sacrée. Si l'événement prouve que je vous ai bien conseillés, je recevrai beaucoup d'éloges ; beaucoup d'entre vous me maudiront, si j'ouvre un mauvais avis.

« Je sais qu'en vous proposant de vous embarquer, je crée à ma patrie de grands embarras, car ce sera à nous à vous fournir des bâtiments ; au lieu que si vous alliez par terre, ce serait à vous-mêmes à vous ouvrir une route les armes à la main. Il faut cependant dire ce que je sais : car je connais, par expérience, le pays et les forces des Paphlagoniens. On trouve dans leur province et les plus belles plaines et les plus hautes montagnes. Je sais d'abord par où vous serez contraints d'entrer. Il n'y a point d'autre chemin qu'une gorge dominée des deux côtés par des montagnes élevées. Qu'une poignée d'hommes occupe ces hauteurs, ils sont maîtres du défilé, et aucune armée n'y passerait malgré eux : c'est ce que je puis prouver à ceux que vous enverrez avec moi. On trouve ensuite des plaines défendues par une cavalerie que les Barbares regardent comme supérieure à toute la cavalerie du roi. Elle n'a point marché au secours de ce monarque, quoiqu'elle en eût reçu l'ordre : celui qui la commande est trop fier.

« Supposons que, soit en dérobant votre marche à l'ennemi, soit en le prévenant, vous puissiez passer ces montagnes, et qu'arrivés dans la plaine, vous battiez cette cavalerie soutenue d'une infanterie qui monte à plus de cent vingt mille hommes, vous arriverez à des fleuves ; d'abord, au Thermodon, large de trois plèthres. Je présume que vous aurez peine à le passer, ayant en tête et en queue des ennemis nombreux. Vous trouverez ensuite l'Iris, qui a aussi trois plèthres de largeur. Le troisième est l'Halys, qui n'a pas moins de deux stades de large. Vous ne pourriez le traverser sans bateaux : et qui vous en fournira ? Après l'Halys, si vous le passez, vous arriverez aux bords du Parthénius, qui est aussi peu guéable. Je pense donc que continuer votre route par terre est un parti, je ne dis pas difficile, mais inexécutable : au lieu que, si vous vous embarquez, vous longerez la côte d'ici à Sinope, et de Sinope à Héraclée. D'Héraclée, vous ne serez plus embarrassés, soit pour aller par terre, soit pour continuer votre navigation, si vous l'aimez mieux : car vous trouverez dans cette ville beaucoup de bâtiments. »

Ainsi parla Hécatonyme. Les uns soupçonnèrent que ce

discours lui avait été inspiré par ses liaisons avec Corylas, dont il était le proxène; les autres, que l'espoir d'une récompense l'avait engagé à donner ce conseil; d'autres enfin, qu'il avait ainsi parlé dans la crainte que l'armée n'endommageât le territoire des Sinopéens en le traversant. Les Grecs arrêtèrent cependant qu'on irait par mer.

Xénophon prit ensuite la parole : « Sinopéens, nos soldats choisissent la route que vous leur conseillez. Voici à quelle condition. S'il doit se trouver assez de bâtiments pour transporter jusqu'au dernier homme, nous nous embarquerons tous; mais aucun soldat ne montera à bord s'il faut laisser à terre une partie de l'armée, tandis que le reste mettrait à la voile : nous savons que partout où nous serons en force, nous pourrons et sauver nos jours et trouver des vivres; mais que si l'ennemi nous trouve une seule fois plus faibles que lui, nous subirons le sort des esclaves. » Hécatonyme et ses collègues, ayant entendu cette réponse, prièrent l'armée d'envoyer des députés à Sinope. Elle y députa Callimaque Arcadien, Ariston d'Athènes, et Samolas Achéen, qui partirent aussitôt.

Cependant Xénophon, voyant cette multitude d'hoplites, de peltastes, d'archers, de frondeurs, de cavaliers, qui, par une longue expérience, étaient devenus d'excellentes troupes, les voyant sur les bords du Pont-Euxin, où l'on ne pourrait qu'avec des frais énormes rassembler de telles forces, songea qu'il serait glorieux d'y fonder une ville, et d'augmenter ainsi et la puissance et le territoire de la Grèce. Le nombre des troupes et celui des peuples voisins du Pont lui faisait conjecturer que cette colonie deviendrait considérable. Avant de s'en ouvrir à qui que ce fût de l'armée, Xénophon fit appeler Silanus d'Ambracie, qui avait été devin de Cyrus, et sacrifia pour consulter les dieux sur ce projet.

Silanus, en redoutant le succès, et craignant que l'armée ne s'établît dans ce pays, répandit le bruit que Xénophon voulait y fixer les Grecs, et s'acquérir à lui-même réputation et puissance, en y fondant une ville : car ce devin n'aspirait qu'à retourner au plus tôt en Grèce. Il avait conservé les trois mille dariques qu'il avait reçues de Cyrus, lorsqu'il lui eut annoncé, en sacrifiant, qu'on ne combattrait pas de dix jours, et que l'événement eut confirmé sa prédiction. Parmi les soldats qui furent instruits de ces projets, quel-

Digitized by Google

ques-uns trouvaient plus avantageux de rester dans le pays; mais la plupart étaient d'un avis contraire. Timasion Dardanien et Thorax de Béotie dirent à des négociants d'Héraclée et de Sinope qui se trouvaient présents, que, si on ne donnait pas une solde aux Grecs, afin qu'ils pussent se fournir de vivres pour le temps de leur navigation, on courait grand risque de fixer sur les bords de l'Euxin des forces redoutables : car voici le discours que Xénophon nous exhorte à tenir à l'armée, aussitôt après l'arrivée des bâtiments : « Soldats, nous vous voyons dans la détresse, et n'ayant ni de quoi acheter le nécessaire pour le temps où vous serez en mer, ni de quoi enrichir votre famille à votre retour. Si vous vouliez choisir un des pays situés autour de l'Euxin, vous l'envahiriez aisément. Alors retournera dans sa patrie qui voudra; qui ne voudra pas, pourra rester. Vous avez des vaisseaux, et pouvez tomber à l'improviste où bon vous semblera. »

Les marchands firent part à leur ville de cette nouvelle. Timasion y envoya avec eux Eurymaque Dardanien et Thorax de Béotie, pour la confirmer. Les Sinopéens et les habitants d'Héraclée, dès qu'ils l'apprennent, envoient dire à Timasion qu'ils lui donneront l'argent nécessaire, qu'il gagne l'armée et l'engage à mettre à la voile et à sortir du Pont-Euxin. Timasion, satisfait de cette offre, parle en ces termes aux soldats : « Amis, ne songeons point à nous fixer ici; n'ayons rien de plus cher que la Grèce. J'entends dire qu'il est parmi nous des Grecs qui, à notre insu, font des sacrifices dans cette vue. Si vous voulez vous embarquer à la nouvelle lune, je promets à chacun de vous un cyzicène par mois. Je vous mènerai dans la Troade, d'où je suis banni : vous y aurez ma patrie pour alliée, et je sais qu'elle me recevra avec plaisir. Je vous conduirai ensuite dans un pays où vous ferez un grand butin : car l'Éolide, la Phrygie, la Troade, le gouvernement entier de Pharnabaze, tous ces pays me sont parfaitement connus, les uns parce que j'en suis originaire, les autres parce que j'y ai fait la guerre avec Cléarque et Dercyllidas. »

Aussitôt après se leva Thorax de Béotie, qui sans cesse disputait le commandement à Xénophon. Il dit aux Grecs qu'à la sortie du Pont-Euxin ils trouveraient la Chersonèse, contrée belle et opulente, où ceux qui le voudraient se fixe-

raient, et qu'il serait libre à ceux qui préféreraient leur patrie d'y retourner; qu'il était ridicule de chercher un établissement parmi les Barbares, tandis qu'il restait tant de pays fertiles à occuper au sein de la Grèce. « Jusqu'à votre arrivée dans ce pays, ajouta-t-il, je vous réponds de la solde que vous a fait espérer Timasion. » Il parlait ainsi, parce qu'il savait ce que les villes de Sinope et d'Héraclée avaient promis à ce Grec, si l'on s'embarquait. Xénophon cependant gardait le silence. Philésius et Lycon, Achéens tous deux, se levèrent, et dirent qu'il était étrange qu'en particulier Xénophon sollicitât les Grecs à demeurer dans ces contrées, et sacrifiât dans cette ville à l'insu de l'armée, tandis qu'il se taisait lorsqu'on délibérait en commun. Ces accusations forcèrent Xénophon de se lever, et de tenir ce discours :

« Soldats, vous me voyez sacrifier autant que je puis, pour vous et pour moi, afin que mes paroles, mes pensées et mes actions tendent à notre gloire et à notre avantage communs. Je sacrifiais, il n'y a qu'un moment, pour savoir s'il valait mieux vous parler le premier de mon projet et travailler à l'exécuter, ou n'en pas toucher un seul mot. Silanus m'a répondu, point très-important, que les entrailles des victimes étaient favorables. Il savait qu'il ne parlait pas à un homme sans expérience, parce que j'assiste toujours aux sacrifices. Il a ajouté que ces mêmes entrailles présageaient des fourberies et des embûches tramées contre moi; et certes il était sûr de sa prédiction, puisqu'il méditait de me calomnier près de vous : car c'est lui seul qui a semé le bruit que je voulais exécuter mes projets sans votre approbation.

« Vous voyant dans la détresse, je songeais, j'en conviens, aux moyens de nous emparer d'une place d'où les Grecs qui voudraient retourner promptement dans leur patrie mettraient à la voile, et où ceux qui aimeraient mieux différer leur retour resteraient jusqu'à ce qu'ils eussent acquis assez de richesse pour être utiles à leurs familles : mais depuis que je vois les habitants de Sinope et d'Héraclée vous envoyer des bâtiments, depuis que je vois des hommes vous promettre une solde qui courra du premier mois, il me paraît avantageux de nous retirer sans danger où nous voulons arriver, et d'être payés en outre pour n'en essuyer aucun. Je renonce donc à mes vues; et je déclare que ceux qui sont

venus me trouver et en presser l'exécution doivent s'en désister aussi, car voici ma façon de penser : tant que vous serez en corps, comme maintenant, vous serez respectés et ne manquerez point de vivres : car la victoire consiste aussi à s'emparer des biens des vaincus ; mais, si vous dispersez et morcelez vos forces, vous ne pourrez plus prendre votre subsistance, et votre retraite ne sera pas sans échec. Je suis donc du même avis que vous. Nous devons retourner en Grèce ; et, si quelqu'un de nous cherche à rester dans un autre pays, ou qu'on le surprenne essayant de quitter l'armée avant qu'elle soit en lieu de sûreté, qu'il soit puni. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main. » Tous les Grecs la levèrent.

Silanus se mit à crier, et tâcha de prouver qu'il était juste de laisser ceux qui le voudraient partir séparément et quitter l'armée ; mais les soldats, loin de souffrir un tel discours, menacèrent ce devin de châtiments, s'il était surpris voulant s'échapper. Peu de temps après, les citoyens d'Héraclée ayant su que l'armée avait résolu de partir, et que Xénophon lui-même en avait porté le décret, envoyèrent des navires, mais sans tenir parole sur l'article de la solde et de l'argent qu'ils avaient promis à Timasion et à Thorax. Ceux qui avaient garanti cette solde à l'armée craignirent sa colère et furent frappés de terreur. Ils prirent avec eux les généraux, qui tous, excepté Néon d'Asinée, commandant pour Chirisophe absent, avaient connaissance de leurs premières démarches, et vinrent trouver Xénophon. Ils lui dirent qu'ils se repentaient de ce qu'ils avaient fait ; que, puisqu'on avait des vaisseaux, le meilleur parti à prendre était de voguer vers le Phase, et de s'emparer du pays des Phasiens, où régnait le petit fils d'Æétès. Xénophon répondit qu'il ne communiquerait rien de cette nature à l'armée. « Assemblez-la vous-mêmes, ajouta-t-il, et, si vous le voulez, faites-lui en la proposition. » Timasion fut d'avis de ne point la convoquer, mais que chacun des généraux essayât de gagner les lochages qui lui étaient subordonnés. On se sépara pour mettre ce projet à exécution.

CHAPITRE VII.

Les soldats apprirent ce qui se passait. Néon répandit le bruit que Xénophon, ayant séduit les généraux, voulait tromper les soldats et les ramener vers le Phase. A cette nouvelle, les soldats indignés tinrent des groupes et des cercles séditieux. Déjà l'on craignait beaucoup de voir renouveler l'attentat commis sur les hérauts des Colques et sur les commissaires des vivres, qui avaient été tous lapidés, à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés sur les vaisseaux. Xénophon, instruit de ces germes de révolte, crut qu'il fallait au plus tôt convoquer l'armée et ne pas lui donner le temps de le faire d'elle-même. Il ordonna au héraut de la convoquer. Aussitôt qu'ils entendirent la proclamation, ils coururent avec empressement au lieu indiqué. Xénophon n'accusa pas les généraux d'être venus le chercher. Il parla en ces termes :

« Soldats, j'entends dire qu'on m'accuse de vous tromper et de vous ramener vers le Phase. Écoutez-moi donc, au nom des dieux ! Si je suis coupable, il ne faut point que je sorte d'ici sans que je subisse une juste punition ; mais s'il vous paraît, au contraire, que mes accusateurs m'ont calomnié, traitez-les comme ils le méritent. Vous savez où le soleil se couche, et où il se lève ; que c'est vers l'occident qu'il faut se diriger pour aller en Grèce, et vers l'orient pour retourner chez les Barbares. Y a-t-il quelqu'un qui pût vous abuser au point de vous persuader que l'orient est où le soleil se couche, et l'occident où il se lève ? Nous savons, de plus, que le vent du nord est favorable aux vaisseaux qui sortent de l'Euxin et reviennent en Grèce, et que le vent du midi conduit vers le Phase : et lorsque le nord souffle, ne dites-vous pas que le temps est beau pour revenir par mer dans notre patrie ? Quel moyen donc de vous tromper, et de vous engager à vous embarquer par le vent du midi ?

« Supposez que je vous fasse monter à bord pendant un calme, ne navigueriez-vous pas sur cent vaisseaux au moins, tandis que je ne serai que sur un seul ? Comment vous contraindre et vous tromper, si vous ne vouliez pas

faire la même navigation que moi ? Je suppose encore que mes artifices et mes enchantements vous mènent dans le Phase. Nous descendons à terre. Vous reconnaîtrez bientôt que vous n'êtes pas en Grèce ; et moi qui vous aurai trompés, je me trouverai au milieu de près de dix mille Grecs couverts de leurs armes. Quel moyen plus sûr à un homme pour s'attirer un châtiment sévère, que de former de tels complots contre vous et contre lui-même ?

« Mais ce sont là les propos d'hommes insensés qui me portent envie parce que vous m'honorez. Je n'ai pas mérité cependant d'être en butte aux envieux. Qui empêchai-je d'exposer un avis utile à l'armée, de combattre pour votre salut et pour le sien, de veiller à la sûreté commune ? Quand vous avez élu vos chefs, ai-je traversé les prétentions de quelqu'un ? Qu'un autre prenne le commandement, j'y consens : seulement qu'il fasse le bien de l'armée. J'en ai dit assez. S'il est un Grec qui croie encore avoir été trompé, ou qui présume que d'autres l'aient été, qu'il le dise et le prouve !

« Mais, puisque vous en avez assez entendu à ce sujet, ne vous séparez pas que je ne vous aie parlé d'un fait que je commence à voir se produire dans l'armée. Si ce mal doit faire des progrès, et s'il menace de devenir aussi violent qu'on a droit de le conjecturer, il est bien temps de prendre des mesures : craignons de nous couvrir de honte devant les dieux, devant les hommes, amis et ennemis, et d'appeler le mépris sur nos têtes. » Les soldats étonnés le pressèrent de s'expliquer. Il poursuivit en ces termes :

« Vous savez qu'il y avait sur les montagnes des Barbares des bourgades alliées de Cérasonte, d'où quelques habitants descendaient et venaient nous vendre du bétail et les autres denrées qu'ils avaient. Plusieurs de vous ont été, à ce qu'il me semble, dans la plus voisine de ces bourgades, et sont revenus au camp après avoir acheté ce dont ils avaient besoin. Le lochage Cléarète, informé qu'elle était petite et mal gardée, parce qu'elle se reposait sur la foi des traités, marcha de nuit dans le dessein de la piller, et sans rien dire à personne. Il avait résolu, s'il s'en rendait maître, de ne plus revenir à l'armée, mais de monter à bord d'un bâtiment sur lequel ses camarades de chambrée longeaient la côte, d'y charger son butin, de mettre à la voile

et de sortir de l'Euxin. Ces camarades étaient complices du lochage : je viens d'en être informé.

« Cléarète s'associa tous les Grecs qu'il pût engager à le suivre, et les mena droit à la place : mais, le jour ayant paru avant qu'on fût arrivé aux portes, les Barbares se rassemblent, et du haut de leurs montagnes se défendent avec tant d'avantage, de près et de loin, qu'ils tuent Cléarète et beaucoup des siens : quelques-uns fuient, et arrivent à Cérasonte.

« Cela se passait le jour même que nous décampâmes pour venir ici. Plusieurs des Grecs qui nous devaient suivre par mer étaient encore à Cérasonte, et n'avaient point levé l'ancre. Cependant les habitants de cette place députèrent trois des principaux d'entre eux, comme nous l'apprennent les Césarontins. Ils demandèrent à être introduits dans notre assemblée ; mais, ne nous ayant pas trouvés, ils témoignèrent aux Cérasontins qu'ils étaient étonnés qu'on fût venu les attaquer. Ceux-ci les ayant assurés que l'attaque n'était point faite d'après une résolution publique, les Barbares furent satisfaits, et voulurent s'embarquer pour venir ici nous raconter ce qui s'était passé, et inviter ceux des Grecs qui le souhaiteraient à reprendre et ensevelir leurs morts.

« Quelques-uns des fuyards se trouvaient encore à Cérasonte : comme ils savaient où ces députés allaient, ils osèrent leur jeter des pierres, et exhorter d'autres Grecs à les imiter. Les trois députés périrent sous une grêle de pierres. Aussitôt après, quelques Cérasontins vinrent informer les généraux de l'assassinat : nous en fûmes consternés, et nous délibérâmes avec eux sur les moyens de donner la sépulture aux cadavres de nos compatriotes.

« Nous étions ensemble assis à la tête du camp, en avant des armes, quand tout à coup nous entendons de grands cris : *Frappe ! frappe ! jette ! jette !* Nous voyons bientôt beaucoup de Grecs accourir, les uns tenant des pierres dans leurs mains, d'autres en ramassant par terre. Les Cérasontins, témoins de ce qui s'était passé dans leur ville, s'enfuirent épouvantés vers leurs vaisseaux ; et même, par Jupiter ! quelques-uns de nous n'étaient pas sans crainte. Pour moi, je m'avançai vers les séditieux, et leur demandai le sujet de ce tumulte. Plusieurs l'igno-

raient, et cependant tenaient des pierres. Je m'adressai enfin à un soldat qui était au fait. Il me répondit que les commissaires des vivres vexaient horriblement l'armée. Pendant que cet homme me parle, un autre aperçoit le commissaire Zélarque qui se retirait vers le rivage, et il jette un grand cri : soudain de courir tous sur lui comme sur un sanglier ou un cerf qui paraîtrait tout à coup.

« Les Cérasontins, voyant nos soldats se précipiter de leur côté, croient qu'on leur en veut, fuient tant qu'ils ont de forces, et se jettent dans la mer. Quelques-uns des nôtres y tombent aussi, et tous ceux qui ne savaient pas nager se sont noyés. Vous figurez-vous la position des Cérasontins ! Quoiqu'ils n'eussent aucun tort à se reprocher, ils craignaient cependant qu'une rage subite n'eût pris à notre armée comme elle prend à des chiens.

« Considérez ce que deviendra l'armée, si une telle indiscipline existe. Vous tous réunis en corps, vous ne serez plus maitres de faire la guerre, ou, si vous le voulez, d'y mettre un terme. Un particulier entraînera l'armée à toutes les entreprises qu'il voudra. S'il vient des députés vous demander la paix, ou vous faire d'autres propositions, qui voudra les assassinera, et vous laissera ignorer à jamais les motifs qui les amenaient vers vous. Les généraux que vous vous êtes donnés n'auront plus d'autorité. Quiconque s'élira lui-même général, et criera *tue ! tue !* pourra, s'il trouve des compagnons qui lui prêtent la main, comme il vient d'arriver, faire périr, sans forme de justice, tout général ou tout particulier qu'il aura proscrit. Considérez un peu quelles obligations vous avez à ces chefs, qui se sont créés eux-mêmes. Si Zélarque, commissaire des vivres, est coupable, il a évité la punition en mettant à la voile et disparaissant ; s'il est innocent, il fuit loin de l'armée, craignant d'être mis à mort injustement et sans forme de procès.

« Grâce à ceux qui ont lapidé les députés, vous êtes les seuls Grecs qui ne puissiez trouver de sûreté à Cérasonte, si vous n'y arrivez en force. Les Barbares, qui avaient tué de nos soldats, vous invitaient à venir librement leur donner la sépulture : depuis les attentats commis, vous ne pouvez plus y aller, même précédés d'un héraut. Et qui voudra être héraut, après avoir tué ceux des autres?

Aussi avons-nous prié les habitants de Cérasonte d'inhumer nos compagnons. Si les faits que je viens de raconter sont louables, approuvez-les par un décret public ; chacun, s'attendant à les voir renouveler, se tiendra sur ses gardes, et campera dans un lieu sûr et fortifié. Jugez-vous, au contraire, que ce ne sont pas des traits d'hommes sociables, mais de bêtes féroces, cherchez-y le remède : autrement, par Jupiter ! comment, avec des mains souillées par des actes d'impiété, ferons-nous agréer nos sacrifices ? Comment combattrons-nous nos ennemis, si nous nous égorgeons les uns les autres ? Quelle ville nous recevra comme amis, nous voyant coupables de pareils excès ? Qui osera venir vendre des vivres à notre camp, lorsqu'il sera notoire que les plus grands crimes n'ont rien qui nous arrête ? Si nous croyons avoir mérité quelque gloire, quelle bouche osera louer des scélérats tels que nous ? car je sais que nous donnerions ce nom à qui aurait commis de semblables forfaits. »

Aussitôt tous les Grecs se levèrent, dirent qu'il fallait sévir contre les coupables, ne plus tolérer pareil désordre, et punir de mort le premier qui s'en rendrait coupable. Il fut arrêté que la conduite des généraux serait soumise à une enquête, qu'on chercherait toutes les fautes commises depuis la mort de Cyrus ; et l'on en établit juges les lochages. Puis Xénophon fut d'avis, et tous les devins conseillèrent de purifier l'armée : ce qui fut exécuté.

CHAPITRE VIII.

Il fut décidé aussi que les généraux auraient à rendre compte de leur conduite précédente. Le compte rendu, Philésius et Xanclès furent condamnés à restituer vingt mines qu'ils avaient détournées de la caisse nautique ; Sophénète le fut à une amende de dix mines, pour avoir exercé négligemment les fonctions de général. Quelques soldats accusèrent ensuite Xénophon de les avoir frappés, et maltraités. Xénophon se leva, et somma le premier qui avait porté plainte contre lui de dire d'abord en quel lieu il l'avait battu. « Dans un lieu, répondit-il, où nous étions couverts de neige et mourants de froid. — Si cela m'est arrivé, dit Xénophon, dans le temps dont tu parles, pendant la disette

des vivres, tandis qu'il n'y avait pas une goutte de vin à l'armée, que nous étions accablés de fatigues et poursuivis par l'ennemi, si c'est dans de telles circonstances que j'ai agi avec violence, je l'avoue, je suis plus impudent que les ânes mêmes, dont la lassitude, dit-on, n'arrête pas l'insolence. Mais explique pourquoi je t'ai frappé. Te demandais-je quelque chose ? est-ce pour ton refus que j'ai levé la main sur toi ? s'agissait-il d'une restitution que j'exigeais ? t'ai-je querellé pour un mignon, ou étais-je dans l'ivresse ? » Le soldat convenant que ce n'était pour aucun de ces motifs, Xénophon lui demanda s'il était alors dans les rangs des hoplites. — Non. — S'il se tenait parmi les peltastes. — Non ; quoique homme libre, je conduisais un mulet : mes camarades de chambrée m'en avaient confié le soin. » Xénophon, reconnaissant alors son homme : « N'es-tu pas, lui demanda-t-il, celui qui transportait un malade ? — Oui, par Jupiter ! parce que tu m'y avais forcé, ayant jeté par terre le bagage de mes compagnons. »

« Voici comment je le jetai par terre, reprit Xénophon : je le distribuai entre d'autres soldats, en les chargeant de le porter et de me le remettre. Ayant reçu le dépôt en bon état, je te le rendis, lorsque tu m'eus représenté l'homme que je t'avais confié. Mais écoutez tous cette aventure, elle vaut la peine d'être entendue.

« On laissait en arrière un soldat qui ne pouvait plus marcher : je ne le connaissais que parce qu'il était des nôtres. Je t'ai contraint de le porter, de peur qu'il ne périt ; car, à ce que je crois, nous avions l'ennemi en queue. » L'accusateur en convint. « Je t'avais dit de prendre les devants, poursuivit Xénophon : je marchais à l'arrière-garde. Je te trouve creusant une fosse pour enterrer cet homme. Je m'arrêtai pour louer ta piété ; mais, en présence de nous, le prétendu mort remua la jambe. Tout ce qu'il y avait de témoins cria qu'il était en vie. Eh bien ! répondis-tu, qu'il vive tant qu'il voudra, pour moi je ne l'emporterai point d'ici. Alors je te frappai, il est vrai ; car tu m'avais l'air de savoir qu'il respirait encore. — Eh bien ! en est-il moins mort depuis que je te l'ai représenté ? — Et nous, répliqua Xénophon, nous mourrons aussi ; faut-il pour cela nous enterrer tout vifs ? » Tous alors s'écrièrent que le plaignant avait été trop peu châtié. Xénophon invita les

autres à exposer pourquoi il avait porté la main sur chacun d'eux. Aucun ne se levant, il continua en ces termes :

« Soldats, j'en conviens, j'ai frappé pour indiscipline beaucoup de Grecs qui sortaient de leur rang, eux qui eussent dû se contenter de nous devoir leur salut. Nous marchions en ordre et combattions lorsqu'il le fallait, tandis que ces pillards quittaient leurs postes pour courir en avant au butin, et s'enrichir plus que les braves. Si nous les avions tous imités, nous aurions tous péri. J'aurai frappé encore et contraint de marcher quelque nonchalant, refusant de se lever, et se livrant lui-même à l'ennemi. En effet, dans le grand froid, ayant moi-même attendu longtemps après qu'on avait plié bagage, je m'étais aperçu que j'avais peine à me relever et à étendre les jambes. D'après cette expérience personnelle, dès que je voyais quelqu'un s'asseoir en paresseux, je le forçais de marcher devant moi; car le mouvement et l'action fournissent une sorte de chaleur et de souplesse aux membres; tandis qu'en se tenant assis et tranquille, on aide le sang à se glacer, les doigts des pieds à se geler, accident que vous savez être arrivé à plusieurs d'entre vous.

« J'aurai trouvé d'autres soldats restant en arrière par nonchalance, et empêchant l'avant-garde et l'arrière-garde d'avancer; peut-être les aurai-je frappés du poing pour leur éviter les coups de lance des Barbares. Les hommes que j'ai ainsi sauvés peuvent maintenant me demander compte du châtiment inique que je leur aurai infligé ; mais, s'ils étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, que n'auraient-ils pas souffert, sans pouvoir se venger! Je vous parle dans la simplicité du cœur. Si j'ai puni un Grec pour son bien, j'avoue que j'ai mérité le même châtiment qu'un père qui châtie ses enfants, qu'un maître qui corrige ses disciples. Les médecins ne recourent-ils pas aux caustiques et à l'amputation pour le salut du malade ?

« Si vous croyez que je me suis conduit ainsi par vivacité, songez que, grâce aux dieux, je vis maintenant dans une sécurité plus grande qu'alors : je me sens plus d'audace, je bois plus de vin, et je ne frappe cependant personne, parce que je vous vois au port. Mais dans la tempête, lorsque les flots s'amoncellent, ne voyez-vous pas que, pour un signe de tête, le pilote se met en colère contre les matelots de la proue, et que le timonier exerce un pouvoir non moins des-

potique contre ceux de la poupe? C'est qu'en cet instant critique une faute légère suffit pour tout perdre. Mais n'avez-vous pas prononcé alors vous-mêmes que c'était avec justice que je frappais ces soldats? Vous étiez là, vous aviez, non des votes, mais des épées, vous nous entouriez et pouviez secourir ceux que je corrigeais.

« Mais, par Jupiter! vous ne prîtes pas leur parti ; vous ne m'aidâtes pas non plus à châtier celui qui abandonnait son rang. Vous avez par là autorisé leur lâcheté en souffrant leur insolence : car, si vous vouliez le remarquer, vous trouveriez, j'en suis persuadé, que ceux qui ont témoigné le plus de lâcheté alors sont aujourd'hui les plus insolents. Dans le même temps, Boïscus, cet athlète thessalien, se prétendait, comme malade, dispensé de porter son bouclier ; et tout récemment, à ce que j'entends dire, il vient de piller beaucoup de Cotyorites. Si vous prenez un parti sage, vous en userez avec ce voleur tout autrement qu'on en use avec les chiens. On met à l'attache pendant le jour ceux qui sont méchants, et on les lâche la nuit. Pour lui, la prudence exige que la nuit vous le teniez aux fers, et que le jour vous le laissiez libre.

« En vérité, poursuivit Xénophon, j'ai bien le droit de m'étonner de ce que vous ne vous rappelez et ne citez de moi que ce qui a pu me rendre odieux. S'il en est au contraire que j'aie secourus contre la rigueur du froid, que j'aie défendus contre l'ennemi, à qui j'aie été utile dans leur détresse et dans leurs maladies, personne n'en rappelle la mémoire. Si j'ai loué des belles actions, honoré les braves autant qu'il était en moi, on ne s'en souvient pas davantage. Il est beau cependant, il est juste, c'est un devoir sacré et bien doux, de conserver le souvenir des bienfaits plutôt que celui des injures. »

Tous les Grecs se levèrent à ces mots, en se rappelant ce qu'ils devaient à Xénophon. Il l'emporta, et depuis tout alla mieux.

LIVRE VI

CHAPITRE PREMIER.

Pendant le séjour que l'armée fit en cet endroit, les soldats vécurent, les uns de ce qu'on leur vendait au marché, les autres de la maraude qu'ils faisaient en Paphlagonie. Les Paphlagoniens, de leur côté, dépouillaient tout ce qui se dispersait dans les campagnes, et la nuit ils incommodaient fort ceux qui bivouaquaient loin du gros de l'armée. De là, de part et d'autre, une vive animosité. Corylas, qui se trouvait alors commander en Paphlagonie, envoie aux Grecs des députés avec des chevaux et des vêtements magnifiques. Ils annoncent que Corylas est disposé à ne plus les inquiéter, pourvu que l'on respecte son territoire. Les généraux répondirent qu'ils en délibéreraient avec les troupes : cependant ils donnèrent l'hospitalité aux députés, et appelèrent ceux qu'il parut convenable d'inviter. Puis, ayant immolé aux dieux des bœufs et d'autres animaux qu'on avait pris, on servit un repas convenable. On soupa couché sur des lits de feuillages, et l'on but dans des coupes de corne qu'on trouvait dans le pays.

Quand on eut fait des libations et chanté le péan, des Thraces se levèrent d'abord, et dansèrent tout armés au son de la flûte. Ils sautaient très-haut avec agilité, tenant leurs sabres nus, et s'en escrimant. Enfin l'un des danseurs frappa l'autre, et tout le monde crut qu'il l'avait tué; mais c'était un artifice innocent. Les Paphlagoniens jetèrent un grand cri. Le vainqueur, ayant dépouillé son adversaire des armes qu'il portait, sortit en chantant Sitalcès. D'autres Thraces emportèrent le prétendu mort, quoiqu'il n'eût reçu aucun mal. Ensuite les Ænians et la Magnésiens dansèrent,

revêtus de leurs armes, la pantomime appelée *carpéa*. En voici la description. Un des acteurs met ses armes à terre à côté de lui, sème son champ et conduit une charrue, se retournant souvent comme un homme qui a peur. S'avance un brigand. Le laboureur, dès qu'il l'aperçoit, saute sur ses armes, et se bat pour ses bœufs. Tous les mouvements se font en cadence, au son de la flûte. Enfin le brigand a le dessus, garrotte le laboureur, emmène son attelage. D'autres fois, le laboureur est victorieux. Il lie au brigand les mains derrière le dos, l'attache à côté de ses bœufs, et le fait marcher ainsi devant lui.

Après eux, un Mysien se présenta, un bouclier léger dans chaque main. Tantôt il s'en servait en dansant, comme s'il eût eu à se défendre contre deux adversaires, tantôt comme s'il n'eût eu affaire qu'à un seul. Quelquefois il se précipitait la tête la première, et retombait sur ses pieds, sans lâcher les boucliers. C'était un spectacle agréable. Il finit par la danse des Perses, frappant d'un bouclier sur l'autre. Il se mettait à genoux, il se relevait; tout cela en mesure, et au son de la flûte.

Des Mantinéens et quelques Arcadiens parurent après lui sur la scène, couverts de leurs plus belles armes. Ils s'avancèrent en cadence, les flûtes jouant une marche guerrière. Ils chantèrent le péan, puis exécutèrent la danse usitée dans les cérémonies religieuses. Les Paphlagoniens s'étonnaient de voir toutes ces danses s'exécuter par des hommes armés. Le Mysien s'aperçut de leur surprise : ayant engagé un Arcadien qui avait pour esclave une danseuse à la laisser paraître dans l'assemblée, il l'y introduisit revêtue des habits les plus élégants, et un bouclier léger à la main. Elle dansa avec agilité la pyrrhique : aussitôt grands applaudissements. Les Paphlagoniens demandèrent aux Grecs si leurs femmes combattaient avec eux. On répondit que c'étaient elles qui avaient battu le roi et l'avaient chassé du camp. Telle fut la fin des amusements de cette soirée.

Le lendemain, les députés paphlagoniens furent admis à l'assemblée des soldats, qui arrêtèrent qu'il ne se commettrait désormais aucune hostilité de part ni d'autre. Ils repartirent ensuite. Les Grecs, jugeant qu'ils avaient assez de bâtiments, s'embarquèrent par un vent favorable. Ils longèrent, pendant un jour et une nuit, la côte de Paphla-

gonie qu'ils avaient à leur gauche, arrivèrent le lendemain à Sinope, et mouillèrent à Harmène, port de cette ville. Sinope, colonie de Milet, est en Paphlagonie. Les habitants de cette ville envoyèrent aux Grecs, pour dons d'hospitalité, trois mille médimnes de farine d'orge, et quinze cents cérames de vin. Chirisophe y arriva avec des trirèmes. Les soldats s'attendaient qu'il apportait d'autres secours, mais il n'en était rien; il annonça seulement que les Lacédémoniens et leur amiral Anaxibius chantaient les louanges de l'armée, et que celui-ci lui promettait une solde dès qu'elle serait sortie de l'Euxin.

Les soldats restèrent cinq jours à Harmène. Comme ils se voyaient dans le voisinage de leur patrie, ils conçurent plus que jamais le désir d'y rentrer avec quelque butin. Ils jugèrent qu'un seul chef se ferait mieux obéir des troupes et de nuit et de jour, que si l'autorité était partagée entre plusieurs généraux; qu'un seul homme garderait mieux le secret sur les projets qui doivent être cachés, laisserait moins échapper de moments précieux lorsqu'il serait nécessaire de prévenir l'ennemi; qu'il ne faudrait plus de conférences, et qu'on exécuterait ce qui aurait été décidé par le général, tandis qu'auparavant les généraux n'agissaient qu'à la pluralité des voix.

Pendant qu'ils étaient occupés de ces pensées, ils jetèrent les yeux sur Xénophon. Des lochages le vinrent trouver, et lui dirent que le vœu de tous les Grecs était de l'avoir à leur tête. Chacun lui témoignait son affection et l'engageait à se charger du commandement. Xénophon s'y décidait en l'envisageant comme un moyen de se faire un nom plus illustre parmi ses amis et dans sa ville natale. Il espérait aussi que peut-être l'armée lui devrait de nouveaux succès.

Ces réflexions lui inspiraient le désir de commander en chef : mais lorsqu'il songeait que personne ne peut lire dans l'avenir, et qu'il courait risque de perdre, dans ce rang, la gloire qu'il avait acquise, il hésitait. Dans cet état de perplexité, il crut que le meilleur parti à prendre était de consulter les dieux; et il immola deux victimes à Jupiter roi, à qui l'oracle de Delphes lui avait ordonné de sacrifier. Il jugeait d'ailleurs que c'était à ce dieu qu'il devait le songe qu'il avait eu lorsqu'il fut élu avec d'autres généraux pour prendre soin de l'armée. Il se ressouvenait aussi qu'en par-

tant d'Éphèse pour être présenté à Cyrus, il avait entendu, à droite, le cri d'un aigle posé à terre. Un devin qui l'accompagnait alors lui avait dit que cet augure lui annonçait une place distinguée et honorable, mais pénible, l'aigle n'étant jamais plus attaqué par les autres oiseaux que lorsqu'il est posé. Le devin ajouta que ce n'étaient point des richesses que promettait cet augure, parce que l'aigle s'empare de sa proie en volant.

Tandis qu'il offrait le sacrifice, Jupiter lui annonça clairement qu'il ne devait ni briguer le commandement suprême, ni l'accepter, s'il était élu. Tel fut le résultat du sacrifice. L'armée s'étant rassemblée, tous dirent qu'il fallait élire un chef; et, cette résolution prise, on proposa Xénophon. Quand il fut hors de doute que, si on allait aux voix, le choix tomberait sur lui, il se leva et parla en ces termes :

« Soldats, je suis homme; je dois donc être sensible à l'honneur que vous me faites; je vous en remercie, et je conjure les dieux de me donner l'occasion de vous rendre service; mais il paraît qu'il n'est ni de votre intérêt ni du mien que je sois élu général en chef, au préjudice d'un Lacédémonien qui est présent. Les Lacédémoniens vous en accorderont moins facilement les secours que vous aurez à leur demander : et je ne sais si je n'aurais rien à craindre de leur ressentiment; car je vois qu'ils n'ont cessé d'être en guerre avec ma patrie qu'après avoir fait reconnaître leur prééminence par toute la ville : aussitôt après cet aveu, ils ont cessé les hostilités et levé le siége d'Athènes. Témoin de ces événements, si je paraissais attenter, autant qu'il est en moi, à leur autorité, n'aurais-je pas tout sujet de craindre qu'on ne me rappelât brusquement à la raison? Quant à votre opinion, qu'il s'élèvera moins de séditions sous le commandement d'un seul que sous celui de plusieurs, sachez que je ne me mettrai à la tête d'aucune faction, si vous élisez un autre généralissime que moi; car je pense qu'à la guerre, se révolter contre son chef, c'est conspirer contre son propre salut : au lieu que si vous m'éleviez à ce rang, je ne serais point étonné qu'il se trouvât quelqu'un d'irrité contre vous et contre moi. »

A ces mots, beaucoup plus de Grecs se levèrent, et crièrent qu'il fallait que Xénophon les commandât. Agasias de Stymphale dit qu'il trouvait ridicule ce prétendu privilége

des Lacédémoniens; qu'à ce compte, ils auraient droit de se mettre en colère si, dans un festin, on ne choisissait pas un de leurs compatriotes pour présider. Puisqu'il en est ainsi, nous ne pouvons être lochages, nous qui sommes Arcadiens. » On applaudit alors avec grand bruit au discours d'Agasias.

Xénophon, s'étant aperçu qu'il fallait insister davantage, s'avança, et dit aux Grecs : « — Eh bien ! camarades, pour ne vous rien cacher, j'atteste tous les dieux et toutes les déesses que, dès que je pressentis votre dessein, je les consultai par des sacrifices, pour savoir s'il vous serait avantageux, à vous, de me confier un pouvoir sans partage, à moi, de l'accepter. Ils m'ont déclaré que je devais m'en abstenir, et me l'ont indiqué, dans les entrailles des victimes, par des signes si évidents, qu'un enfant n'aurait pu s'y méprendre. »

Alors on élut Chirisophe. L'élection faite, ce général s'approcha de l'assemblée, et parla en ces termes : « Sachez, soldats, que si vous vous étiez donné un autre chef, je lui aurais obéi : mais vous avez rendu service à Xénophon de ne le point élire. Dexippe l'a depuis peu calomnié auprès d'Anaxibius, autant qu'il a pu, quoique j'aie fait tous mes efforts pour lui fermer la bouche. Je suis persuadé, a-t-il dit, que Xénophon aimerait mieux avoir pour collègue Timasion Dardanien, de la division de Cléarque, que moi qui suis Lacédémonien. Mais, puisque vous m'avez choisi, ajouta Chirisophe, je ferai en sorte qu'il en résulte pour vous tout le bien qu'il dépendra de moi de vous procurer. Préparez-vous à lever l'ancre demain, si le temps le permet. Nous ferons voile vers Héraclée : il faut que tous les bâtiments tâchent d'y arriver. Débarqués là, nous délibérerons sur ce que nous aurons à faire. »

CHAPITRE II.

Le lendemain, les Grecs mirent à la voile par un vent favorable, et longèrent la terre pendant deux jours. En suivant les côtes, ils contemplèrent avec un vif intérêt et le promontoire Jason, où, dit-on, aborda le navire Argo, et les embouchures de divers fleuves, d'abord du Thermodon, ensuite de l'Iris, puis de l'Halys, enfin du Parthénius. Lorsqu'ils eurent passé l'embouchure de ce dernier, ils arrivèrent à Héraclée,

ville grecque, colonie de Mégare, située dans le pays des Mariandyniens, et mouillèrent près de la Chersonèse Achérusiade. C'est là, dit-on, qu'Hercule descendit aux enfers pour enchaîner Cerbère ; l'on montre encore à présent, comme monument de sa descente, un gouffre qui a plus de deux stades de profondeur. Les habitants d'Héraclée envoyèrent aux Grecs, en présents d'hospitalité, trois mille médimnes de farine d'orge, deux mille cérames de vin, vingt bœufs et cent moutons. La plaine est traversée par le fleuve Lycus, large d'environ deux plèthres.

Les soldats, s'étant assemblés, délibérèrent s'ils continueraient leur route par terre ou par mer, jusqu'à leur sortie du Pont. Lycon d'Achaïe se leva, et parla en ces termes : « Soldats, je suis étonné que nos généraux ne tâchent point de nous procurer de quoi acheter des provisions. Les présents d'hospitalité suffiront à peine pour trois jours, et je ne vois pas où nous fournir de vivres pour continuer notre route. Je suis donc d'avis de demander à la ville d'Héraclée au moins trois mille cyzicènes. » Un autre dit qu'il fallait exiger dix mille cyzicènes au moins, choisir des députés, les envoyer sur-le-champ à Héraclée, et rester assemblés, afin de délibérer sur la réponse. On proposa d'élire divers députés, Chirisophe d'abord comme généralissime. Quelques-uns nommèrent aussi Xénophon : mais ils refusèrent tous deux avec force; ils pensaient qu'on ne devait pas user de contrainte envers une ville grecque et amie, mais se contenter de ce qu'elle donnerait volontairement.

Comme ils avaient de l'éloignement pour une telle mission, l'assemblée députa Lycon d'Achaïe, Callimaque Parrhasien, et Agasias de Stymphale. Arrivés à Héraclée, ils dirent ce qui avait été arrêté au camp. On prétend que Lycon ajouta même des menaces, si l'on ne donnait entière satisfaction à l'armée. Les Héracléens répondirent qu'ils délibéreraient sur la proposition. Ils firent rentrer aussitôt tout ce qu'ils avaient de biens dans les champs, approvisionnèrent leur ville, en fermèrent les portes, et parurent en armes sur les remparts.

Les auteurs de ces troubles accusèrent les généraux d'avoir fait avorter le projet. Les Arcadiens et les Achéens se séparèrent du reste de l'armée et s'assemblèrent. Les principaux chefs de la faction étaient Callimaque Parrhasien et

Lycon d'Achaïe. Ils dirent qu'il était honteux qu'un Athénien, qui n'avait point amené de troupes à l'armée, commandât des Lacédémoniens et des Péloponésiens; que les travaux étaient leur lot, et que d'autres en recueillaient les fruits, quoique ce fût à eux que l'armée dût son salut; que les Arcadiens et les Achéens y avaient presque seuls contribué; que le reste des Grecs n'était rien, et effectivement ces deux nations faisaient plus de la moitié des troupes; que s'ils agissaient sensément, ils se réuniraient en un seul corps, se choisiraient eux-mêmes des généraux, feraient route à part, et tâcheraient de faire quelque bonne prise. L'avis fut adopté. Tout ce qu'il y avait d'Achéens ou d'Arcadiens dans les divisions de Chirisophe ou de Xénophon, quittèrent ces deux chefs, et se réunirent à leurs compatriotes; puis, ils élurent pour généraux dix d'entre eux, et arrêtèrent que ces nouveaux chefs feraient exécuter ce qui serait décidé à la pluralité des voix. Alors tomba le pouvoir suprême de Chirisophe, six ou sept jours après qu'on le lui eut décerné.

Xénophon voulait accompagner ces factieux, et croyait qu'il y avait plus de sûreté à le faire qu'à laisser marcher chaque division séparément. Mais Néon lui persuada de marcher en son particulier : ce Grec savait de Chirisophe que Cléandre, harmoste de Byzance, avait dit qu'il se rendrait avec ses galères au port de Calpé. Néon donna ce conseil à Xénophon, afin qu'eux seuls et leurs divisions profitassent de cette flotte et s'y embarquassent. Chirisophe, que l'événement avait découragé, et qui même en avait conçu de l'humeur contre l'armée, permit à Xénophon de faire ce qu'il voudrait.

Celui-ci fut tenté de s'embarquer seul, et d'abandonner les troupes : mais ayant fait un sacrifice à Hercule Conducteur, pour savoir s'il lui serait plus avantageux de rester à la tête de la division qu'il commandait ou de la quitter, le dieu lui fit voir par les victimes qu'il ne devait point se détacher de ses soldats. Ainsi l'armée se sépara en trois corps : le premier, composé d'Arcadiens et d'Achéens, montait à plus de quatre mille cinq cents hommes, tous hoplites; le second, de quatorze cents hoplites et presque sept cents peltastes, reconnaissait Chirisophe pour chef; ces derniers étaient les Thraces qu'avait amenés Cléarque. A peu près

dix-sept cents hoplites et trois cents peltastes formaient la division de Xénophon. Il avait seul de la cavalerie : elle formait une petite troupe d'environ quarante chevaux.

Les Arcadiens, ayant obtenu des habitants d'Héraclée des bâtiments de transport, mirent les premiers à la voile pour tomber à l'improviste sur les Bithyniens, et faire le plus de butin possible. Ils descendirent au port de Calpé, situé vers le milieu de la Thrace. Chirisophe, au sortir d'Héraclée, marcha à travers l'intérieur du pays. Mais, quand il fut entré en Thrace, il continua sa route en côtoyant le rivage, parce qu'il se sentait déjà malade. Pour Xénophon, ayant mis à la voile, il débarqua aux confins de la Thrace et du territoire d'Héraclée, et s'avança dans le milieu des terres.

CHAPITRE III.

On vient de dire comment avait été dissous le commandement en chef de Chirisophe, et comment l'armée s'était partagée. Voici ce que fit chacune des divisions. Les Arcadiens, ayant débarqué de nuit au port de Calpé, marchèrent vers les premiers villages à trente stades à peu près de la mer. Quand le jour eut paru, chaque général cantonna ses troupes séparément. Deux cohortes allaient au village qui paraissait le plus considérable. On convint d'une colline pour rendez-vous général. L'irruption des Grecs avait été subite; ils firent donc beaucoup de prisonniers, et enlevèrent une grande quantité de bétail.

Les Thraces qui avaient pu fuir se rassemblèrent en qualité de peltastes : beaucoup d'entre eux avaient échappé aux mains des hoplites grecs. Dès qu'ils furent réunis, ils attaquèrent d'abord le lochage de Smicrès, un des généraux arcadiens, qui marchait au rendez-vous, chargé de butin. Il continua quelque temps sa marche en combattant; mais, au passage d'un ravin, il fut mis en déroute, et tous les soldats passés au fil de l'épée. Tel fut à peu près le sort d'Hégésandre, l'un des dix nouveaux généraux : il ne revint avec lui que huit hommes de sa troupe. Les autres lochages gagnèrent la colline, les uns avec du butin, les autres les mains vides.

Les Thraces, après ce premier succès, s'appelèrent les

uns les autres, et, concevant une nouvelle audace, rassemblèrent des forces pendant la nuit. Dès la pointe du jour, ils se formèrent en bataille autour de la colline où campaient les Grecs : ils avaient beaucoup de cavaliers et de peltastes, dont le nombre croissait à tout moment. Ils insultaient impunément l'infanterie des Grecs; car il n'y avait du côté de ceux-ci ni archers, ni gens de trait, ni cavaliers. Les Thraces s'avançant, les uns à la course, les autres au galop, lançaient leur javelot, et se retiraient aisément dès qu'on marchait à eux. Ils attaquaient de tous côtés, et, sans avoir un seul blessé, blessaient beaucoup de Grecs. Ceux-ci furent réduits à ne pouvoir sortir de leur poste, et les Thraces finirent par se mettre entre eux et l'endroit où il y avait de l'eau. Dans cette détresse, les Grecs parlèrent de trêve. On était convenu de quelques conditions; mais les Grecs exigeant des otages, et les Thraces refusant d'en donner, on ne concluait rien. Telle était la situation des Arcadiens.

Cependant Chirisophe, marchant par terre le long de la mer sans être inquiété, arrive au port de Calpé. Xénophon traversait l'intérieur du pays : sa cavalerie, détachée en avant, lui amena des vieillards qu'elle avait rencontrés. Il leur demande s'ils savent des nouvelles d'une autre armée grecque. Ils rapportent tout ce qui s'est passé; que les Grecs sont assiégés en ce moment même sur une colline, et environnés de tous côtés par les Thraces. Il mit alors ces hommes sous bonne garde, pour servir de guides au besoin; puis, ayant posé dix vedettes, il convoqua ses troupes, et leur dit :

« Soldats, une partie des Arcadiens a péri; les autres sont investis sur un tertre. Je pense que si nous laissons périr encore ceux-ci, le nombre et l'audace des ennemis ne nous permettront aucun espoir de salut. Le meilleur parti à prendre est donc de secourir au plus vite nos compagnons, afin de joindre nos armes aux leurs, s'ils respirent encore, et de ne pas demeurer seuls exposés aux dangers. Marchons à présent jusqu'à l'heure de notre repas; nous camperons ensuite. Que pendant notre marche Timasion se porte en avant avec la cavalerie, sans nous perdre de vue, et qu'il reconnaisse le pays pour éviter toute surprise. »

Il envoya en même temps des hommes agiles, tirés des troupes légères, sur les flancs de sa division et sur les hau-

teurs, avec l'ordre de l'informer de ce qu'ils découvriraient, et de mettre le feu à tout ce qui pouvait être incendié. « Quant à nous, soldats, ajouta-t-il, nous n'avons plus de retraite ; Héraclée est trop loin pour y retourner ; Chirisopolis est à une grande distance en avant de nous, et nous sommes près de l'ennemi. Le lieu le moins éloigné est le port de Calpé ; nous devons y supposer maintenant Chirisophe, s'il n'a pas éprouvé d'échec. Mais il n'y a à Calpé même ni bâtiments pour nous embarquer, ni vivres pour y séjourner, ne fût-ce que pendant un jour. Laisser périr les Arcadiens assiégés, et nous joindre aux seules troupes de Chirisophe pour courir à de nouveaux dangers, est un parti pire que de délivrer nos compatriotes, de réunir toutes nos forces, et de pourvoir alors, d'un commun accord, à notre conservation. Marchons donc, résolus à périr glorieusement, ou à nous signaler par l'exploit le plus brillant, le salut d'un si grand nombre de Grecs. Peut-être, dans cet événement, devons nous reconnaître la volonté de Dieu, qui se plaît à humilier les superbes que l'orgueil aveugle, et à nous couvrir de gloire, nous qui n'entreprenons rien sans l'invoquer. Suivez donc vos chefs, soyez attentifs aux ordres qu'il faut exécuter. »

Il dit, et se mit à la tête des troupes. La cavalerie, se dispersant autant qu'elle le pouvait sans risque, brûla tout ce qui se trouva sur son chemin ; et les peltastes, occupant successivement les hauteurs, brûlèrent tout ce qui était combustible. Le reste des troupes exerçait les mêmes ravages sur ce qui semblait épargné. Le pays tout en feu annonçait la marche d'une nombreuse armée. L'heure étant venue, les Grecs montèrent et campèrent sur une colline, d'où ils découvrirent les feux de l'ennemi, qui n'étaient qu'à environ quarante stades : ils en allumèrent eux-mêmes le plus qu'ils purent. Le repas fini, on ordonna d'éteindre au plus vite tous ces feux. On plaça des gardes avancées, et l'on prit du repos pendant la nuit. Au point du jour, l'armée, après avoir adressé des prières aux dieux et s'être rangée en ordre de bataille, marcha en avant avec toute la diligence possible. Timasion, qui avait pris les devants avec la cavalerie et les guides, se trouva, sans le savoir, sur le tertre où les Arcadiens avaient été investis. Il n'y vit plus ni amis ni ennemis, et il en instruisit aussitôt Xénophon et sa division.

Il ne restait sur cette colline que des vieilles femmes, des vieillards, quelques chétifs moutons, des bœufs abandonnés. On s'étonna d'abord; l'on ne concevait pas ce qui pouvait être arrivé. On apprit ensuite des malheureux laissés sur le lieu que les Thraces s'étaient retirés dès le soir, et les Grecs le lendemain matin; mais dans quelle direction, ils l'ignoraient entièrement.

Ces informations prises, Xénophon fit dîner les troupes; ensuite on plia bagage, et l'on se remit en marche, dans le dessein de rejoindre au plus tôt les autres Grecs au port de Calpé. Chemin faisant, les soldats trouvèrent la trace des Arcadiens et des Achéens sur la route du port de Calpé. Lorsqu'ils les eurent atteints, ils se revirent les uns et les autres avec transport, et s'embrassèrent comme frères. Les Arcadiens demandèrent aux soldats de Xénophon pourquoi ils avaient éteint les feux : ne les voyant plus allumés, ajoutèrent-ils, nous avons cru d'abord que, la nuit, vous attaqueriez les Thraces; l'ennemi a eu, nous le présumons, la même idée, et l'effroi qu'il en a conçu l'a fait décamper, car c'est vers cette heure à peu près qu'il a commencé sa retraite. Comme vous n'arriviez point, le temps nécessaire pour vous rejoindre étant écoulé, nous avons cru qu'instruits de notre situation, et frappés de terreur, vous vous étiez retirés vers la mer. Nous nous sommes déterminés à ne pas rester en arrière de vous, et c'est par cette raison que nous avons marché jusqu'ici.

CHAPITRE IV.

On resta tout ce jour au bivouac sur le rivage de la mer, près du port. Le lieu qu'on nomme port de Calpé est situé dans la Thrace asiatique. Cette Thrace, qui commence à l'embouchure du Pont-Euxin et s'étend jusqu'à Héraclée, est à droite de ceux qui naviguent vers le Pont. De Byzance à cette ville, un long jour suffit aux galères qui ne se servent que de leurs rames. On ne trouve dans l'intervalle aucune ville grecque ni alliée des Grecs. Tout le pays est habité par des Thraces bithyniens. Ces peuples, dit-on, traitent cruellement les Grecs qui échouent sur leur côte, ou qui tombent par quelque autre accident entre leurs mains.

Digitized by Google

Le port de Calpé est à mi-chemin d'Héraclée à Byzance pour les navigateurs. Un promontoire s'avance au milieu des flots : le côté qui le termine vers la pleine mer est un rocher à pic, dont la moindre hauteur est de vingt orgyies. Un isthme, de quatre plèthres de largeur tout au plus, joint ce promontoire à la terre, et l'espace renfermé entre la mer et ce passage étroit pourrait contenir une ville de dix mille habitants.

Le bassin du port est sous le rocher même ; le rivage est tourné vers le couchant. Près de la mer coule une source d'eau douce très-abondante et dominée par le rocher. Les bords mêmes de la mer fournissent une grande quantité de beaux bois de construction, et une infinité d'autres bois garnissent le pays. La montagne, qui prend naissance au port, s'étend dans l'intérieur des terres jusqu'à vingt stades environ : c'est un sol terreux et sans pierres ; mais le côté du mont qui borde le rivage, dans l'espace de plus de vingt stades, offre une forêt touffue d'arbres de toute espèce fort élevés. Le reste du pays est beau, spacieux, couvert de villages très-peuplés. Il produit de l'orge, du froment, toutes sortes de légumes, du panis, du sésame, et quantité de figues ; beaucoup de vignes y donnent d'excellent vin. Enfin il y croît de tout, excepté des oliviers. Tels sont les environs de Calpé.

L'armée s'arrêta sur les bords de la mer. Elle ne voulait pas camper dans un lieu propre à fonder une ville. Ils craignaient même de n'être venus là que par les mauvais desseins de ceux qui en avaient le projet : car ce n'était point la misère qui avait engagé la plupart des soldats à venir recevoir la paye de Cyrus, mais l'opinion que, d'après la renommée, ils avaient conçue de la générosité de ce prince. Les uns avaient entraîné à leur suite des dissipateurs ruinés ; d'autres s'étaient échappés de la maison paternelle ; quelques-uns avaient abandonné leurs enfants, dans l'intention de revenir un jour au sein de leurs familles avec une fortune honnête, car ils avaient entendu dire que d'autres étrangers s'étaient enrichis à la suite de Cyrus. Des hommes animés par de tels motifs désiraient donc tous revenir dans leur patrie sains et saufs.

Le lendemain de la réunion générale, dès que le jour parut, Xénophon immola des victimes aux dieux, pour savoir

si l'on sortirait du camp. Il était nécessaire d'aller chercher des vivres; et ce général projetait aussi de donner la sépulture aux morts. Les entrailles ayant été favorables, les Arcadiens mêmes le suivirent, et enterrèrent la plupart de leurs compatriotes, chacun à la place où il avait été tué; car, leurs cadavres y étant restés depuis cinq jours, il n'était plus possible de les enlever. On en apporta quelques-uns de différents chemins, à qui on fit de belles obsèques, suivant les ressources dont on disposait. Quant à ceux dont l'on ne trouva point les corps, on leur éleva un vaste cénotaphe sur lequel on plaça des couronnes. Après avoir accompli ces devoirs, les soldats revinrent au camp, soupèrent et prirent du repos.

Le lendemain ils s'assemblèrent tous. Les principaux instigateurs de cette assemblée étaient Agasias de Stymphale, lochage, Hiéronyme d'Élide, qui avait le même grade, et les plus âgés des Arcadiens. On fit un décret qui défendait, sous peine de mort, à qui que ce fût, de proposer à l'avenir le partage de l'armée. On arrêta aussi que chacun y reprendrait la place qu'il avait précédemment occupée, et que le commandement en serait rendu aux anciens généraux. Chirisophe venait de mourir d'un remède qu'on lui avait administré pendant la fièvre. Néon d'Asinée le remplaça.

Xénophon se leva ensuite, et parla en ces termes : « Soldats, c'est par terre, à ce qu'il paraît, qu'il faut conduire l'armée, puisque nous n'avons point de bâtiments; il est même nécessaire, faute de vivres, de partir sur-le-champ. Nous allons sacrifier : préparez-vous, de votre côté, à combattre plus vigoureusement que jamais; l'ennemi a repris courage. »

Les généraux, après cela, firent leurs sacrifices en présence du devin Arexion, Arcadien : car Silanus d'Ambracie s'était évadé d'Héraclée sur un navire qu'il avait affrété. Ce sacrifice fait pour le départ ne donnant point de signes favorables, on demeura au camp ce jour-là. Il y eut des Grecs qui osèrent dire que Xénophon, voulant fonder une ville dans la presqu'île de Calpé, avait gagné le devin, et l'avait engagé à dire que les dieux s'opposaient au départ. Ce général fit donc publier par un héraut qu'il serait permis à qui le voudrait, même aux devins, d'assister le lendemain au sacrifice, pour observer les entrailles. Le sacrifice com-

Digitized by Google

mença : beaucoup de témoins entouraient l'autel. On immola jusqu'à trois victimes sans trouver de signes heureux : les soldats s'en affligèrent d'autant plus qu'ils avaient consommé les vivres qu'ils avaient apportés, et qu'il n'y avait point de marché.

L'armée s'étant assemblée de nouveau, Xénophon tint encore ce discours : « Vous en êtes témoins, soldats, les immortels s'opposent à notre départ ; je vous vois manquer de vivres : il me paraît donc nécessaire d'offrir de nouveaux sacrifices à ce sujet. » Un Grec se leva alors et dit : « Ce n'est pas sans fondement que les entrailles des victimes ne favorisent point notre départ : j'ai su des matelots d'un navire qui aborda hier ici par hasard, que Cléandre, harmoste de Byzance, doit venir ici avec des galères et des bâtiments de transport. » Tout le monde fut alors d'avis d'attendre : mais il était de toute nécessité de sortir pour se procurer des provisions. On immola, pour en obtenir la permission, jusqu'à trois victimes, et trois fois les signes furent défavorables. Déjà les soldats allaient à la tente de Xénophon, et criaient qu'ils n'avaient pas de vivres. Il répondit qu'il ne les mènerait point hors du camp contre la volonté des dieux.

Le lendemain, on fit un nouveau sacrifice ; et l'armée presque entière, grâce à l'impatience générale, formait un cercle autour des victimes. Les victimes manquèrent. Les généraux persistèrent à ne point conduire les troupes hors de la ligne, mais ils les convoquèrent : « Sans doute, leur dit Xénophon, les ennemis sont rassemblés, et il faudra les combattre. Si donc nous laissons nos équipages dans ce poste fortifié, et si nous marchons en armes, comme pour livrer bataille, peut-être obtiendrons-nous des présages favorables. »

A ces mots les Grecs s'écrièrent qu'il fallait ne rien transporter dans ce lieu, mais sacrifier au plus vite. On n'avait point de menu bétail : on immola donc des bœufs d'attelage qu'on acheta. Xénophon recommanda à Cléanor, Arcadien, de tout préparer avec zèle, si l'issue était favorable ; mais on ne put obtenir des présages heureux.

Néon, qui avait succédé à Chirisophe, voyant la disette extrême de l'armée, et voulant se rendre agréable, profita de la rencontre d'un habitant d'Héraclée, qui disait connaître des villages où l'on pourrait prendre des vivres, à peu de

distance du camp ; il fit publier par un héraut que ceux qui voudraient en aller chercher se présentassent, et qu'il marcherait à leur tête. Près de deux mille hommes armés de javelots, portant des outres, des sacs, et autres ustensiles, sortirent du camp. Lorsqu'ils furent entrés dans les villages et se furent dispersés pour piller, la cavalerie de Pharnabaze tomba d'abord sur eux. Elle était venue au secours des Bithyniens, dans le dessein de se réunir à ce peuple, pour empêcher, s'il était possible, les Grecs de pénétrer en Phrygie. Cette cavalerie passa au fil de l'épée au moins cinq cents Grecs ; le reste se réfugia sur la montagne.

Un des fuyards rapporta au camp la nouvelle de cette déroute. Comme les sacrifices, ce jour-là même, n'avaient rien annoncé d'heureux, Xénophon prit un bœuf d'attelage, faute d'autre victime, l'immola, et marcha au secours des Grecs avec tous les soldats âgés de moins de trente ans. Ils recueillirent les débris de la troupe et revinrent au camp avec eux. Le soleil approchait de son couchant, et les Grecs, fort découragés, s'étaient mis à souper. Tout à coup quelques Bithyniens, ayant traversé des fourrés, tombèrent sur les gardes avancées, tuèrent plusieurs soldats, et poursuivirent les autres jusqu'au camp. Un grand cri s'élève, tous les Grecs courent aux armes. Il parut dangereux de poursuivre l'ennemi, et de lever le camp pendant la nuit, parce que le pays était fourré ; mais on la passa sous les armes, après avoir posé des gardes assez fortes pour résister.

CHAPITRE V.

On passa ainsi la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, les généraux conduisirent l'armée dans le poste fortifié de Calpé. Le soldat prit ses armes, ses bagages, et suivit ses chefs. Avant l'heure du repas, le défilé, qui est l'unique entrée de ce lieu, fut retranché par un fossé qu'on avait creusé, et dont on avait palissadé le revers. On n'avait laissé pour tout accès que trois portes. Arrive alors d'Héraclée un bâtiment chargé de farine d'orge, de bestiaux et de vin.

Xénophon, qui s'était levé de grand matin, sacrifia pour obtenir des dieux la permission de sortir du camp. Dès la première victime, on trouva des signes favorables. A la fin

du sacrifice, le devin Arexion de Parrhasie aperçoit un aigle d'un augure heureux, et dit à Xénophon de se mettre à la tête de l'armée. Après avoir passé le fossé, on posa les armes à terre, et l'on fit publier par les hérauts que les soldats, après le repas, sortissent armés, mais qu'ils laissassent derrière le retranchement les esclaves et tout ce qui ne portait point d'armes. Tout sortit, excepté Néon, à qui l'on confia la garde du camp, comme poste d'honneur; mais les lochages et les soldats le quittaient; ils eussent rougi de ne point suivre l'armée qui marchait au combat. Néon ne laissa donc aux équipages que les soldats âgés de plus de quarante-cinq ans : ceux-là seuls y demeurèrent; le reste marcha.

Avant d'avoir fait quinze stades, on trouva des morts : les premiers cadavres qu'on aperçut furent couverts d'une aile de la ligne; on enterra tout ce qui se trouva derrière. Après avoir enseveli ceux-là, on marcha en avant; puis, on répéta la même manœuvre. Dès que la ligne avait dépassé d'autres morts qui n'étaient pas inhumés, on leur donnait la sépulture : on ensevelit ainsi tous ceux qu'on fit couvrir successivement par l'armée. Lorsqu'on fut arrivé au chemin qui conduit hors des villages, on y trouva beaucoup de cadavres près l'un de l'autre. On les transporta tous dans la même place, et on les couvrit de terre.

Il était plus de midi quand l'armée s'avança hors des villages, enlevant les vivres qu'elle rencontrait dans le parcours de la phalange. Tout à coup on découvre l'ennemi, qui avait monté le revers de quelques collines en face des Grecs. Il était sur une ligne pleine, et avait beaucoup de cavalerie et d'infanterie. Spithridate et Rhathinès étaient arrivés avec un détachement considérable que leur avait donné Pharnabaze. Dès que ces troupes eurent aperçu l'armée, elles s'arrêtèrent à peu près à quinze stades. Arexion, devin des Grecs, sacrifia sur-le-champ, et les entrailles de la première victime promirent le plus heureux succès. Xénophon dit alors aux généraux : « Stratéges, je suis d'avis de former des cohortes en corps de réserve derrière la ligne, afin qu'elles la soutiennent au besoin, et que l'ennemi en désordre trouve des troupes fraîches et formées. » Tous les généraux furent de la même opinion. « Menez donc, leur dit-il, l'armée droit à l'ennemi : ne restons point tranquilles, puisqu'il nous aperçoit et que nous le voyons. Je vous joindrai

dès que j'aurai formé et placé ces cohortes derrière la ligne, comme vous l'avez arrêté. »

Les généraux conduisirent l'armée au petit pas. Xénophon, ayant pris les trois derniers rangs, qui étaient de deux cents hommes chacun, forma l'un d'eux en un corps et l'envoya vers l'aile droite, pour la suivre à distance d'un plèthre environ : ce corps était aux ordres de Samolas Achéen ; l'autre, commandé par l'Arcadien Pyrrhias, devait marcher derrière le centre ; le troisième, détaché vers l'aile gauche, eut pour chef Phrasias d'Athènes. L'armée continuait sa marche, quand ceux qui la conduisaient, arrivés à un grand vallon dont le passage était difficile, firent halte : ils ignoraient s'il était possible de le traverser. On appela les généraux et les lochages à la tête de la ligne. Xénophon, étonné de ce qui pouvait arrêter la marche, entend l'ordre, et se porte au front à bride abattue. Quand tous les chefs furent assemblés, Sophénète, le plus âgé des généraux, dit qu'il n'était pas à propos de passer à travers un tel vallon. Xénophon l'interrompant avec vivacité :

« Vous savez, braves compagnons, que je n'ai jamais cherché volontairement à vous exposer au danger, parce que je vois que vous avez plus besoin de vous sauver que de donner de nouvelles preuves de valeur : mais voici notre position. Nous ne pouvons reculer d'ici sans combattre. Si nous ne marchons pas contre les ennemis, ils nous suivront, et nous chargeront dans notre retraite. Considérez s'il vaut mieux aller en avant, tenant nos armes devant nous, que de soutenir leur attaque en les rejetant derrière nous. Vous le savez, il n'y a point d'honneur à se retirer devant l'ennemi : mais le poursuivre enhardit même les plus lâches : j'aimerais donc mieux être à ses trousses avec moitié moins de troupes, que de me retirer avec des forces deux fois plus nombreuses. D'ailleurs vous ne vous figurez pas, j'en suis persuadé, que ces gens soutiendront le choc, mais vous savez tous qu'ils oseront inquiéter notre retraite s'ils nous voient reculer. Une fois passés, ne sera-ce point un avantage que d'avoir derrière soi, pour combattre, un vallon difficile, et cette position ne mérite-t-elle pas d'être avidement saisie ? Quant à moi, je désire que l'ennemi ait tous les chemins ouverts pour sa retraite, et que la difficulté des lieux nous apprenne qu'il n'est pour nous de salut

que dans la victoire. Je m'étonne que ce vallon inspire à quelques-uns de vous plus de terreur que tant d'autres qui ne nous ont point arrêtés. Cette plaine même ne sera-t-elle pas difficile à traverser, si nous ne battons la cavalerie que vous voyez? Comment repasserons-nous les montagnes qu'il nous a fallu gravir, poursuivis par tant de peltastes? Mais, supposé que nous nous retirions sans perte jusqu'à la mer, le Pont-Euxin n'est-il pas un vallon d'une tout autre étendue, où nous ne trouverons ni bâtiments pour nous transporter, ni vivres si nous y restons? Nous hâtons-nous de nous y rendre? les besoins de la vie nous forceront bientôt d'en sortir. Il vaut donc mieux livrer bataille aujourd'hui, ayant bien dîné, que demain à jeun. Compagnons, les sacrifices, le vol des oiseaux, les victimes, nous annoncent les plus grands succès. Marchons à ces hommes; il ne faut pas qu'après avoir vu notre armée, ils soupent à leur aise et dressent leur camp où il leur plaira. »

Les lochages le pressèrent alors de conduire, et personne ne s'y opposa. Il se mit donc à la tête, après avoir ordonné qu'on traversât le vallon sans se rompre, et chacun marchant droit devant soi : car il présumait qu'étant réunis, ils le franchiraient plus promptement qu'en défilant sur le pont placé au milieu du vallon. Quand on l'eut traversé, Xénophon passa devant la ligne : « Soldats, leur dit-il, rappelez à votre mémoire toutes les journées où, avec l'aide des dieux, votre valeur vous a fait triompher, et peignez-vous le sort qui attend ceux qui tournent le dos à l'ennemi : songez aussi que nous sommes aux portes de la Grèce, suivez Hercule Conducteur, appelez-vous les uns les autres, encouragez-vous mutuellement par votre nom. Il est doux pour qui a fait et raconte un brillant exploit de s'entendre louer par ceux dont il désire les applaudissements. »

Xénophon parlait ainsi en passant à cheval le long du front de la ligne, qu'il conduisait en même temps. Ayant placé les peltastes sur les deux ailes, on marche à l'ennemi. On ordonne de porter la pique sur l'épaule droite jusqu'à ce que la trompette donne le signal de la charge, de la présenter ensuite, puis de marcher lentement, et de ne point courir en poursuivant l'ennemi. On donna alors le mot, *Jupiter Sauveur*, *Hercule Conducteur*. Les ennemis, croyant leur position bonne, attendirent les Grecs. Ceux-ci s'étant appro-

chés, les peltastes jetèrent le cri de guerre, et coururent avant d'en avoir reçu l'ordre. La cavalerie et le gros d'infanterie bithynienne marchèrent contre eux, et les mirent en fuite : mais la ligne d'infanterie grecque s'avançait, marchant au pas redoublé. Le son de la trompette se fait entendre ; les hoplites chantent le péan, suivi des cris usités, et baissent la pique. Les ennemis ne tiennent plus et s'enfuient.

Timasion les poursuivit avec sa cavalerie; l'on en tua tout ce que put tuer un escadron aussi peu nombreux. L'aile gauche de l'ennemi, qui était opposée à cette cavalerie, fut aussitôt dispersée : mais l'aile droite, n'étant pas aussi vivement poussée, fit halte sur une colline, et se forma. Les Grecs, la voyant arrêtée, jugèrent que rien n'était plus facile et moins périlleux que de la charger sur-le-champ : ils chantèrent encore une fois le péan, et se mirent en marche. Elle plia; les peltastes la poursuivirent jusqu'à ce qu'elle fût aussi dispersée que l'autre. Les ennemis eurent cependant peu d'hommes tués, parce que leur cavalerie, qui était nombreuse, inspirait de la terreur aux Grecs. Ceux-ci, voyant cette cavalerie de Pharnabaze tenir encore et celle des Bithyniens s'y rallier, les voyant contempler du haut d'une colline ce qui se passait, jugèrent qu'il fallait, quoique las, marcher à ces troupes, et ne leur pas laisser prendre du repos et du courage. Ils s'avancèrent donc rangés en bataille. Les ennemis se précipitèrent du haut du revers de la colline, comme s'ils eussent été poursuivis par des cavaliers. Ils entrèrent dans un vallon marécageux, inconnu aux Grecs : mais ceux-ci ne les poursuivaient point ; ils étaient déjà revenus sur leurs pas, parce qu'il se faisait tard. De retour au lieu de la première mêlée, ils érigèrent un trophée, puis redescendirent vers la mer à peu près à l'heure où le soleil se couchait : ils étaient éloignés d'environ soixante stades de leur camp.

CHAPITRE VI.

Les ennemis s'occupèrent ensuite de ce qui leur appartenait : ils transportèrent le plus loin possible leurs familles et leurs biens. Les Grecs, de leur côté, attendaient Cléandre, qui devait bientôt arriver, suivi de trirèmes et de bâtiments

de transport. Ils sortaient chaque jour avec des bêtes de somme et des esclaves, et rapportaient, sans avoir couru de dangers, du froment, de l'orge, du vin, des légumes, du panis, des figues. On trouvait dans ce pays tout, excepté de l'huile d'olive. Toutes les fois que l'armée restait au camp pour se reposer, il était permis aux soldats d'aller en particulier à la maraude, et chacun profitait de ce qui lui tombait sous la main; mais, lorsque l'armée marchait en corps, ce que prenaient de leur côté ceux qui s'en écartaient était considéré comme appartenant à la masse. Déjà une grande abondance régnait au camp; de tous côtés il arrivait des denrées des villes grecques; et les bâtiments qui longeaient la côte venaient avec plaisir jeter l'ancre près de Calpé, sur le bruit qu'on y bâtissait une ville et un port. Déjà même ceux des ennemis qui habitaient dans le voisinage, apprenant que Xénophon était le fondateur de cette colonie, lui envoyaient des députés, et lui demandaient son amitié, aux conditions qu'il lui plairait d'imposer. Ce général présenta les députés aux soldats.

Cléandre arriva sur ces entrefaites; il amenait deux trirèmes, mais nul bâtiment de transport. Au moment où il débarqua, l'armée était sortie du camp, et quelques soldats avaient été marauder çà et là sur la montagne voisine, où ils avaient pris beaucoup de menu bétail. Craignant qu'il ne fût confisqué, ils prièrent Dexippe, le même qui s'était enfui de Trapézonte avec le navire à cinquante rames, de sauver leur butin, sous condition qu'il en garderait une partie et qu'il rendrait le reste.

Dexippe écarte aussitôt des soldats qui, entourant déjà cette maraude, criaient qu'elle appartenait à la masse; puis, il va trouver Cléandre, et l'instruit qu'on veut ravir le bétail. Cléandre ordonne qu'on lui amène le coupable. Dexippe met la main sur un Grec et l'emmène. Agasias, qu'il rencontre par hasard, lui enlève ce soldat, qui se trouvait être de sa cohorte. Le reste des Grecs qui étaient présents commence à jeter des pierres à Dexippe, en l'appelant traître. Beaucoup de matelots épouvantés se sauvèrent du côté de la mer; Cléandre lui-même prit la fuite. Xénophon et les autres généraux contirent les soldats, et dirent à Cléandre qu'il n'y avait pas de danger, qu'un décret de l'armée avait occasionné ce tumulte : mais Cléandre, excité par Dexippe, et

piqué d'avoir montré lui-même de la frayeur, répondit qu'il allait mettre à la voile et les faire proclamer ennemis, avec défense à toutes les villes grecques de les recevoir. Les Lacédémoniens étaient alors maîtres de toute la Grèce.

Les Grecs, jugeant l'affaire grave, supplièrent Cléandre de ne point exécuter ces menaces. Il les assura qu'il ne s'en désisterait pas qu'on ne lui livrât le premier qui avait jeté des pierres, et arraché à Dexippe le soldat arrêté. Agasias, qu'il désignait par ces mots, était de tout temps ami de Xénophon, et par cette raison-là même Dexippe l'accusait. Dans cette perplexité, les généraux convoquèrent l'armée. Quelques-uns s'inquiétaient peu de la colère de Cléandre; mais Xénophon, regardant l'affaire comme sérieuse, se leva et parla en ces termes :

« Soldats, je ne vois pas qu'il soit indifférent pour nous que Cléandre nous abandonne dans les dispositions qu'il annonce. Nous voici déjà près des villes grecques, et les Lacédémoniens sont à la tête de la Grèce : un seul homme de leur nation peut faire dans ces villes ce que bon lui semble. Si Cléandre nous ferme d'abord les portes de Byzance, puis défend aux autres harmostes de nous recevoir dans leurs places, nous accusant d'être sans loi et de désobéir aux Lacédémoniens, le bruit en viendra aux oreilles de l'amiral Anaxibius. Les Lacédémoniens commandant à présent sur terre et sur mer, il nous deviendra également difficile et de séjourner ici et de nous embarquer. Il ne faut pas, pour l'amour d'un ou deux hommes, fermer aux autres les portes de la Grèce. Obéissons en tout aux Lacédémoniens : aussi bien les villes où nous avons pris naissance leur sont-elles soumises.

« Dexippe, m'a-t-on dit, affirme à Cléandre qu'Agasias n'aurait jamais fait une telle action sans mon ordre. Eh bien ! soldats, je vous décharge de toute accusation, vous tous et Agasias, s'il dit que je suis l'auteur de tout cela. Oui, si j'ai excité un seul Grec à jeter des pierres, ou à commettre quelque autre violence, je me condamne moi-même, j'ai mérité le dernier supplice, et je le subirai. J'ajoute que quiconque sera accusé par Cléandre doit se remettre de même entre les mains et au jugement de Cléandre. C'est le moyen de vous mettre tous hors de cause. Certes, il serait fâcheux que, dans les circonstances où nous nous trouvons, espérant obtenir

en Grèce honneur et gloire, nous n'y fussions pas même traités comme le reste de nos compatriotes, et que l'on nous exclût de toutes les villes grecques. »

Agasias s'étant levé : « Grecs, leur dit-il, j'en jure par tous les Immortels, je n'ai reçu ni de Xénophon, ni d'aucun de vous, le conseil d'enlever l'homme arrêté. Mais voyant un brave soldat de ma cohorte emmené par Dexippe, qui vous a tous trahis, vous le savez, je crus ne devoir point le souffrir : je le lui arrachai, j'en conviens. Ne me livrez pas cependant à Cléandre. J'irai moi-même, comme le propose Xénophon, me remettre entre ses mains, pour qu'il ordonne de moi ce qu'il lui plaira. Que cet événement ne soit pas la cause d'une guerre entre vous et les Lacédémoniens : que chacun de vous puisse se rendre en sûreté où il lui conviendra. Je vous prie seulement d'élire des députés que vous enverrez avec moi à Cléandre. Ils diront et feront en ma faveur ce que je pourrais omettre. » L'armée permit à Agasias de désigner lui-même ceux par qui il préférait être accompagné. Il choisit les généraux. Ils allèrent donc trouver Cléandre, avec Agasias et l'homme que celui-ci avait arraché à Dexippe. Les généraux parlèrent en ces termes :

« L'armée nous a envoyés vers toi, Cléandre, pour te prier, si tu l'accuses tout entière, de la juger, et d'en ordonner ce que tu voudras. Y a-t-il un des Grecs, ou deux, ou un plus grand nombre qui te soient suspects ? qu'ils se présentent eux-mêmes à ton tribunal. Est-ce à l'un de nous que tu imputes des torts ? nous voici. Serait-ce à un autre ? désigne-le. Aucun des Grecs qui nous sont soumis ne se soustraira à ta justice. » Agasias, s'approchant ensuite, dit : « C'est moi, Cléandre, qui ai enlevé à Dexippe le soldat qu'il emmenait. C'est moi qui ai ordonné de frapper Dexippe. Je connaissais ce soldat pour un brave homme, et je savais que Dexippe, choisi par l'armée pour monter le navire à cinquante rames que nous avions emprunté aux Trapézontins, s'était enfui en trahissant les compagnons avec qui il avait échappé à tant de dangers. Par lui les habitants de Trapézonte ont perdu leur navire, et notre réputation en a souffert auprès d'eux. Il a, autant qu'il était en lui, machiné la perte de tous tant que nous sommes : car il avait entendu dire comme nous qu'il nous était impossible de retourner par terre dans la Grèce, et de traverser les fleuves et d'arriver sains et saufs en

Grèce. Tel est l'homme à qui j'ai arraché mon soldat. S'il eût été emmené par toi ou par quelqu'un à qui tu en eusses donné l'ordre, et non par un de nos déserteurs, sois-en bien convaincu, je ne me serais permis rien de ce que j'ai fait. Songe de plus qu'en me mettant à mort, vous ferez mourir un brave homme pour venger un lâche et un scélérat. »

Cléandre écouta ce discours, et répondit qu'il n'approuvait pas Dexippe, s'il s'était conduit de la sorte; qu'il ne croyait pas cependant qu'on fût autorisé à user de violence envers ce Lacédémonien, quand même il serait un homme abominable : « Vous deviez, en ce cas, le juger comme vous demandez vous-mêmes à l'être aujourd'hui ; et lui faire subir ensuite la peine due à son crime. Retirez-vous maintenant, et laissez-moi Agasias. Trouvez-vous à son jugement, lorsque je vous ferai appeler. Je n'accuse plus l'armée ni aucun autre Grec, puisque celui-ci convient d'avoir arraché le soldat des mains de Dexippe. » Le soldat dit alors : « Tu présumes, peut-être, Cléandre, que l'on ne me conduisait vers toi, que parce que j'étais en faute : eh bien ! je n'ai frappé personne, je n'ai point jeté de pierres. J'ai dit seulement que le bétail devait être confisqué au profit de l'armée ; car les soldats ont arrêté que, lorsque l'armée sort en corps, le butin fait par des particuliers appartient à toute l'armée. J'ai cité cette loi : Dexippe alors m'a saisi ; il m'entraînait afin que personne n'osât parler et qu'il pût sauver le butin, s'en approprier une partie, et rendre l'autre aux maraudeurs, au mépris du décret. » « Puisque tu es l'homme dont il s'agit, dit Cléandre, reste ici, afin que nous délibérions aussi sur ce qui te concerne. »

Cléandre et les siens dînèrent ensuite. Xénophon convoqua l'armée, et lui conseilla d'envoyer à Cléandre des députés pour lui demander la grâce des prisonniers. On arrêta qu'on députerait vers lui les généraux, les lochages, Dracontius de Sparte, et quiconque serait jugé capable de fléchir. On les chargea d'employer toutes les supplications possibles pour obtenir la liberté des deux hommes. Xénophon alla aussi vers Cléandre : « Harmoste, lui dit-il, tu as les accusés en ton pouvoir. L'armée te laisse disposer de leur sort et du sien. Elle te demande maintenant et te conjure de lui rendre ces deux Grecs, et de ne les pas faire périr. Ils méritent cette grâce par toutes les fatigues qu'ils ont essuyées

pour le salut de l'armée. Si elle obtient de toi cette faveur, elle te promet de la reconnaître ; et si tu daignes nous commander, et que les dieux nous soient propices, nous te montrerons des soldats disciplinés qui, avec l'aide du ciel, et par leur soumision à leur général, ne craignent aucun ennemi. Tu es même supplié, quand tu auras pris le commandement, de nous mettre tous à l'épreuve, nous, Dexippe, les Grecs ; de juger chacun de nous, et le traiter selon son mérite. — Par les Jumeaux, répliqua Cléandre, ma réponse ne se fera pas attendre. Je vous rends les deux Grecs. J'irai moi-même vous trouver ; et si les dieux ne s'y opposent, ce sera moi qui vous ramènerai en Grèce. On m'avait dit que vous cherchiez à nous aliéner les troupes lacédémoniennes : vos discours me prouvent le contraire. »

On donna des louanges à la générosité de Cléandre, et l'on retourna au camp avec les deux Grecs qu'on avait délivrés. Cléandre sacrifia pour le départ, se lia avec Xénophon, et tous deux s'unirent par les nœuds de l'hospitalité. Quand ce Lacédémonien eut vu les soldats exécuter les commandements avec précision, il désira bien davantage en être le général. Mais il eut beau sacrifier pendant trois jours, il ne put obtenir l'aveu des dieux. Il assembla enfin les généraux, et leur dit : « Les présages que je trouve dans les entrailles des victimes ne me permettent point de conduire l'armée. Que cela ne vous décourage pas ; c'est à vous probablement qu'il est réservé de ramener vos soldats. Mettez-vous en marche ; je vous recevrai de mon mieux à votre arrivée à Byzance. »

L'armée résolut de lui offrir le menu bétail du dépôt commun. Il l'accepta, le rendit ensuite, et mit seul à la voile. Les soldats, après avoir vendu le blé qu'ils avaient apporté et les autres effets qu'ils avaient pris, se mirent en marche à travers la Bithynie. Mais, comme, en suivant le droit chemin, ils ne trouvèrent rien, le désir de ne pas rentrer en pays ami les mains vides leur fit prendre la résolution de revenir sur leurs pas un jour et une nuit. Ayant exécuté ce dessein, ils firent quantité de prisonniers, et emmenèrent beaucoup de menu bétail. Ils arrivèrent le sixième jour à Chrysopolis, en Chalcédoine. Ils y demeurèrent sept jours à vendre leur butin.

LIVRE VII

CHAPITRE PREMIER.

On a rapporté dans les livres précédents toutes les actions des Grecs pendant leur marche vers la haute Asie aux ordres de Cyrus, jusqu'à la bataille où il périt ; ce qui leur arriva dans la retraite, depuis le champ de bataille jusqu'aux bords du Pont-Euxin ; ce qu'ils firent en côtoyant le Pont-Euxin, soit par terre, soit par eau, jusqu'à ce qu'ils parvinrent à Chrysopolis, ville située en Asie.

Alors Pharnabaze, craignant que l'armée ne portât la guerre dans son gouvernement, députa vers Anaxibius, amiral des Lacédémoniens, qui était alors à Byzance. Il le pria de transporter ces troupes d'Asie en Europe, et lui promit de reconnaître ce service en faisant tout ce qu'il exigerait de lui. Anaxibius, ayant mandé les généraux et les lochages à Byzance, s'engagea à donner une paye aux soldats s'ils traversaient le détroit. Les généraux répondirent qu'ils en délibéreraient, et lui notifieraient leur résolution. Xénophon déclara qu'il voulait sur-le-champ quitter l'armée, et s'embarquer. Anaxibius l'exhorta à rester avec les troupes pendant le passage, et à ne s'en séparer qu'ensuite : Xénophon le promit.

Sur ces entrefaites, le Thrace Seuthès pria Xénophon, par l'entremise de Médosade, d'employer tout son crédit à faire traverser à l'armée le Bosphore, et lui promit qu'en s'y employant avec zèle il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Xénophon répondit : « L'armée va certainement passer : Seuthès ne me doit donc rien, ni à qui que ce soit. Dès qu'elle sera en Europe, je la quitterai : qu'il s'adresse, s'il le juge à propos, à ceux qui doivent rester avec les troupes, et qui peuvent transiger avec lui. »

L'armée passa à Byzance : Anaxibius ne lui donna point

de paye : mais il fit publier par un héraut qu'elle eût à sortir de la ville avec armes et bagages, comme s'il eût voulu en faire la revue et la congédier. Les soldats s'affligeaient de n'avoir point d'argent pour acheter des vivres pendant la route ; ils chargèrent lentement les bagages.

Xénophon, que les liens d'hospitalité attachaient à l'harmoste Cléandre, alla le voir, et prit congé de lui, comme prêt à s'embarquer. « Ne quitte point l'armée, lui dit le Lacédémonien, ou tu donneras des sujets de plainte contre toi : on t'impute déjà la lenteur avec laquelle les soldats évacuent cette place. — La cause n'en est pas à moi, répliqua Xénophon; s'ils se disposent à contre-cœur au départ, c'est qu'ils ont besoin de vivres, et n'ont pas de quoi en acheter. — Je te conseille néanmoins, ajouta Cléandre, de les accompagner hors d'ici, comme si tu voulais marcher avec eux, et de ne t'en séparer que lorsque toute l'armée sera au delà de nos remparts. — Allons donc trouver Anaxibius, repartit Xénophon, et convenons-en avec lui. » Ils y allèrent, et lui répétèrent ce qu'ils avaient décidé entre eux. Il exhorta Xénophon à suivre ce projet, à faire au plus tôt sortir les bagages et les soldats, et à leur annoncer que celui qui ne se trouverait pas à la revue et au dénombrement se déclarerait par là même en faute. Les généraux sortirent les premiers, suivis des soldats. Toute l'armée était à peine hors des murs, sauf quelques Grecs, et déjà Étéonique se tenait à la porte pour la fermer et mettre la barre dès que tous seraient sortis.

Anaxibius, ayant assemblé les généraux et les lochages, leur dit : « Prenez des vivres dans les villages de Thrace ; vous y trouverez beaucoup d'orge, de froment et d'autres provisions. Après vous en être munis, marchez vers la Chersonèse : Cynisque vous y donnera la paye.» Des soldats, ou peut-être même quelques lochages, entendant ces mots, les rapportèrent à l'armée. Les généraux prenaient des informations sur Seuthès, s'il était allié ou ennemi, s'il fallait traverser le mont Sacré, ou, faisant un détour, passer par le milieu de la Thrace.

Pendant ces questions, les soldats saisissent leurs armes et se précipitent vers la ville, comme pour rentrer dans les murs. Étéonique et ceux qui étaient avec lui, voyant accourir les hoplites, ferment les portes et mettent la barre. Les

soldats frappaient, en se récriant sur l'injustice atroce de les exposer à la merci de l'ennemi, et menaçaient de briser les portes si on ne les ouvrait de bonne grâce. D'autres coururent à la mer, et pénétrèrent dans la ville par-dessus le môle, tandis que ceux d'entre eux qui n'étaient point sortis, voyant ce qui se passait aux portes, coupent les barres à coups de hache et ouvrent les battants ; l'armée se précipite dans la ville.

Xénophon, s'apercevant de ce qui arrivait, craignait que les Grecs ne s'abandonnassent au pillage, et qu'il n'en résultât un malheur irréparable pour la ville, pour lui-même et pour l'armée. Il accourt, il entre dans la place avec la foule des soldats. Les habitants voient les troupes pénétrer par violence dans l'enceinte de leurs murs. Il s'enfuient des places publiques, les uns dans leurs maisons, les autres sur les navires : ceux qui se trouvaient chez eux en sortent précipitamment. Quelques-uns lançaient des trirèmes à la mer, et voulaient s'embarquer. Tous se croyaient perdus, comme si la ville eût été prise d'assaut. Étéonique se réfugie vers le promontoire. Anaxibius court à la mer, saute dans un bateau de pêcheur, fait le tour de la place, et se rend à la citadelle. Il envoie aussitôt chercher un détachement de la garnison de Chalcédoine ; il ne croyait pas celle de la forteresse suffisante pour arrêter les Grecs.

Les soldats aperçoivent Xénophon au milieu d'eux. Ils se précipitent en foule autour de lui et lui crient : « C'est aujourd'hui, Xénophon, qu'il faut vous montrer un homme. Voilà une place, voilà des trirèmes, voilà des richesses, voilà des troupes nombreuses. Maintenant servez-nous, nous vous rendrons puissant. — J'approuve ce que vous dites, répondit Xénophon ; je suivrai votre conseil. Puisque tels sont vos désirs, rangez-vous au plus tôt en bataille et posez vos armes à terre. » Il leur parlait sur ce ton pour les apaiser. Il exhortait les autres généraux à suivre son exemple et à leur faire mettre bas les armes. Les Grecs se formèrent d'eux-mêmes, les hoplites sur huit de hauteur, les peltastes aux ailes. Ils occupaient la place de Thrace, qui, unie et sans maisons, était très-commode pour mettre des troupes en bataille. Quand les armes furent déposées, et les esprits un peu calmés, Xénophon convoqua l'armée et parla en ces termes :

« Je ne suis point surpris, soldats, que vous soyez indi-

Digitized by Google

gnés, et que vous jugiez qu'on vous a indignement trompés. Mais si nous suivons ces mouvements de fureur, si nous punissons de cette fourberie les Lacédémoniens qui sont ici, et que nous saccagions une ville qui n'est point complice, songez aux suites de notre conduite. Nous serons ennemis déclarés des Lacédémoniens; et il est aisé de prévoir dans quelle guerre nous nous engageons, en jetant les yeux sur des événements encore récents et en les rappelant à notre mémoire. Nous autres Athéniens, lorsque nous commençâmes la guerre contre ces mêmes Lacédémoniens et leurs alliés, nous avions au moins trois cents trirèmes, soit en mer, soit dans nos chantiers, des sommes considérables dans la citadelle, sans compter un revenu annuel de mille talents, pour le moins, provenant de l'Attique ou des pays situés hors de nos frontières. Nous dominions sur toutes les îles, sur quantité de villes tant en Asie qu'en Europe, et sur cette même Byzance où nous sommes maintenant : cependant, vous le savez tous, nous n'en avons pas moins succombé.

« Que croyez-vous qu'il nous arrive aujourd'hui, lorsque les Lacédémoniens ne sont plus ligués seulement avec les Achéens, mais encore avec Athènes et avec tous les anciens alliés de cette république; lorsque nous avons nous-mêmes pour ennemis Tissapherne et tous les Barbares des côtes; lorsque nous connaissons pour ennemi bien plus cruel encore le grand roi, contre qui nous avons marché pour lui ôter et la couronne et la vie s'il eût dépendu de nous? Est-il quelqu'un assez insensé pour présumer que nous puissions triompher de toutes ces forces réunies? Au nom des dieux, ne nous conduisons pas en furieux; ne nous perdons pas honteusement nous-mêmes en faisant la guerre à notre patrie, à nos amis, à nos parents; car ils sont tous citoyens des villes qui s'armeront contre nous; et ne sera-ce pas avec justice? Quoi! nous n'avons voulu garder aucune place des Barbares, quoique partout triomphants, et la première ville grecque où nous entrons, nous allons la mettre au pillage! Puissé-je être à cent pieds sous terre avant de vous voir commettre un pareil crime! Vous êtes Grecs : je vous conseille donc de vous soumettre aux chefs de la Grèce, et d'essayer d'obtenir un traitement équitable. S'il vous est refusé, faut-il à cause de cette injustice vous

fermer les portes de votre patrie? Je suis donc d'avis d'envoyer dire à Anaxibius : Nous ne sommes point entrés ici pour y commettre la moindre violence, mais pour tâcher d'obtenir de vous quelques avantages, et pour vous faire voir, si vous refusez, que nous sortons de Byzance, non comme des gens qui se laissent tromper, mais qui se soumettent. »

L'avis fut adopté. On envoya Hiéronyme d'Élis, Euryloque Arcadien et Philésius d'Achaïe, pour en informer Anaxibius. Ils partirent pour s'acquitter de leur mission. Les soldats étaient encore assis, quand Cératade, Thébain, vint les aborder. Il n'était point banni de la Grèce, mais le désir de commander une armée le faisait voyager, et il allait offrir ses services aux villes, aux nations qui pouvaient avoir besoin d'un général. Il s'avança vers les soldats; il leur dit qu'il était prêt à les mener dans une partie de la Thrace nommée le Delta, où ils trouveraient quantité d'objets précieux, et qu'il leur fournirait des vivres à discrétion jusqu'à ce qu'il y fussent arrivés.

Les soldats l'écoutaient, quand on leur apporta la réponse d'Anaxibius. Il les assurait qu'ils ne se repentiraient pas de lui avoir obéi, qu'il rendrait compte de leur soumission aux magistrats de Sparte, et qu'il leur ferait en son particulier tout le bien qui dépendrait de lui. Les Grecs acceptèrent alors Cératade pour général, et sortirent des murs de Byzance. Cératade convint de se trouver le lendemain au camp avec des victimes, un devin, et des vivres pour l'armée. Dès qu'elle fut hors des portes, Anaxibius les fit fermer, et publier par un héraut que tout soldat qui serait pris dans la ville serait vendu comme esclave. Le lendemain, Cératade vint avec les victimes et le sacrificateur. Vingt hommes le suivaient, chargés de farine ; vingt autres de vin; trois, d'huile d'olive. Un autre portait une telle provision d'ail, qu'il pliait sous le faix; un autre était chargé d'oignons. Cératade fit poser le tout à terre comme pour le distribuer, et commença le sacrifice.

Xénophon envoya chercher Cléandre ; il le pria de lui obtenir la permission de rentrer dans Byzance pour s'y embarquer. Cléandre lui dit à son arrivée : « Qu'il avait eu de la peine à obtenir l'agrément d'Anaxibius; que celui-ci ne trouvait pas convenable que Xénophon fût dans Byzance,

l'armée campant près des murs, et les habitants de cette ville étant partagés en factions animées les unes contre les autres. Il te permet cependant d'y rentrer si tu veux en partir et mettre à la voile avec lui. » Xénophon, après avoir pris congé de ses soldats, rentra dans la ville avec Cléandre.

Cératade, le premier jour, n'obtint point de présages heureux, et ne distribua rien aux Grecs. Le lendemain, les victimes étaient déjà près de l'autel, et Cératade couronné se disposait au sacrifice, lorsque Timasion Dardanien, Néon d'Asinée, et Cléanor d'Orchomène, vinrent lui dire qu'il suspendît le sacrifice, qu'il ne commanderait point l'armée, s'il ne lui fournissait des vivres. Il ordonna la distribution. Mais, comme il s'en fallait beaucoup qu'il y en eût pour nourrir pendant un seul jour tous les Grecs, il se retira emmenant les victimes et renonçant au commandement.

CHAPITRE II.

Néon d'Asinée, Phryniscus, Philésius et Xanthiclès, tous trois Achéens, et Timasion, Dardanien, étaient restés avec l'armée : ils la menèrent camper dans les villages thraces voisins de Byzance. Les généraux ne s'accordaient pas : Cléanor et Phryniscus voulaient conduire l'armée à Seuthès, qui les avait gagnés, et avait fait présent à l'un d'un cheval, à l'autre d'une femme. Néon souhaitait qu'on se portât vers la Chersonèse, présumant que, si l'armée était en pays dépendant des Lacédémoniens, le commandement suprême lui serait déféré. Timasion brûlait de repasser en Asie : il espérait, par ce moyen, rentrer dans sa patrie. C'était aussi le vœu des soldats. Le temps s'écoulait cependant : beaucoup de soldats vendirent leurs armes dans le pays, et s'embarquèrent comme ils purent pour retourner dans leurs foyers ; d'autres les donnèrent aux habitants de la campagne, et se mêlèrent à ceux des villes. Anaxibius apprit avec joie cette dispersion de l'armée; il croyait qu'elle causerait le plus grand plaisir à Pharnabaze.

Anaxibius, étant parti de Byzance sur un vaisseau, rencontra à Cyzique Aristarque, qui venait, à titre d'harmoste, remplacer Cléandre. Aristarque annonça que Polus, désigné navarque, et qui devait succéder à Anaxibius, était au

moment d'arriver dans l'Hellespont. Anaxibius lui ordonna de vendre tous les soldats de Cyrus qu'il trouverait dans Byzance. Cléandre n'en avait vendu aucun : plein de commisération pour les malades, il en avait pris soin, et avait contraint les habitants de la ville à les loger. Aristarque ne fut pas plutôt arrivé, qu'il en vendit au moins quatre cents. Anaxibius mit à la voile pour Parium, d'où il députa à Pharnabaze pour lui rappeler ses engagements ; mais ce satrape ayant appris qu'Aristarque, nouvel harmoste de Byzance, était arrivé, et qu'un autre amiral remplaçait Anaxibius, ne fit pas grand cas de ce dernier. Il négocia directement avec Aristarque, et fit avec lui les mêmes conventions qu'il avait faites avec Anaxibius, relativement à l'armée qui avait suivi Cyrus.

Anaxibius alors manda Xénophon, le pressa de s'embarquer, d'aller au plus tôt, par quelque moyen que ce fût, joindre l'armée, de la tenir réunie, d'y appeler le plus qu'il pourrait de soldats dispersés, de marcher à Périnthe pour les faire incessamment passer en Asie. Il lui donne un navire à trente rames, une lettre,et envoie avec lui un homme chargé d'ordonner aux habitants de Périnthe de fournir des chevaux à Xénophon, pour qu'il se rendît au camp. Ce général traverse la Propontide, et arrive à l'armée. Les soldats le revirent avec plaisir, et s'empressèrent de le suivre, dans l'espoir de quitter bientôt la Thrace et de repasser en Asie.

Seuthès, de son côté, ayant appris le retour de Xénophon, lui envoya, par mer, Médosade, pour le prier de lui amener l'armée, et lui fit faire des promesses qu'il crut capables de le séduire. Xénophon répliqua que ce qu'on lui demandait était impossible, et Médosade retourna sur ses pas, chargé de cette réponse. Les Grecs arrivés à Périnthe, Néon se détacha d'eux, et campa séparément à la tête d'environ huit cents hommes. Tout le reste de l'armée demeura réuni, et campa sous les murs de Périnthe.

Tandis que Xénophon cherchait à se procurer des bâtiments pour débarquer au plus tôt en Asie, arriva à Byzance, avec deux galères, l'harmoste Aristarque. Pharnabaze l'avait gagné ; il défendit aux maîtres des navires de transporter l'armée, puis se rendit au camp, et défendit pareillement aux soldats de passer en Asie. Xénophon lui objecta qu'il

en avait reçu l'ordre d'Anaxibius, qui l'avait envoyé chargé de cette mission. « Anaxibius n'est plus navarque, répondit Aristarque ; je suis l'harmoste de ce pays. Si je trouve quelqu'un de vous en mer, je le coulerai à fond. » Il dit, et retourna dans la ville.

Le lendemain, il manda les généraux et les lochages. Ils étaient déjà près des murs, lorsque quelqu'un avertit Xénophon que, s'il entrait, on l'arrêterait, qu'il subirait quelque mauvais traitement, ou qu'on le livrerait à Pharnabaze. Sur cet avis, il les envoya en avant, sous prétexte qu'il avait personnellement un sacrifice à faire. Il revint au camp, et sacrifia en effet pour savoir si les dieux lui permettraient de conduire l'armée à Seuthès ; car il ne voyait pas qu'elle pût traverser sans danger la Propontide, Aristarque ayant des galères qui l'en empêcheraient. Il ne voulait pas non plus qu'elle allât s'enfermer dans la Chersonèse, où elle aurait manqué de tout. D'ailleurs il aurait fallu obéir à l'harmoste de cette presqu'île, et l'on n'y eût point trouvé de vivres.

Telles étaient les idées qui occupaient Xénophon. Les généraux et les centurions revinrent de chez Aristarque ; ils rapportèrent qu'il les avait renvoyés avec ordre de revenir le soir, ce qui parut déceler encore la trahison. Xénophon crut, d'après les signes favorables des victimes, que le parti le plus sûr pour lui et pour l'armée était de passer au service de Seuthès. Il prit avec lui le lochage Polycrate d'Athènes, et pria tous les généraux, excepté Néon, d'envoyer à sa suite chacun un homme de confiance ; puis, il partit de nuit pour le camp de Seuthès, qui était à soixante stades de là.

Quand on en fut près, on trouva des feux abandonnés. Xénophon crut d'abord que le Thrace avait décampé. Mais, ayant entendu et du bruit et des avertissements que les sentinelles se donnaient les unes aux autres, il conçut que Seuthès faisait allumer ainsi des feux en avant des postes, afin qu'on ne pût voir les gardes qui se tenaient dans l'obscurité, ni savoir combien et où elles étaient, et que tout ce qui s'en approchait au contraire ne pût réussir à se cacher d'elles et fût aperçu à la lueur des flammes. Dès que Xénophon eut compris ce stratagème, il envoya en avant l'interprète qui se trouvait à sa suite. « Annonce, lui dit-il, à Seuthès, que Xénophon est ici et veut conférer avec lui. »

La garde demanda si c'était Xénophon d'Athènes, de l'armée des Grecs. « Lui-même, » répondit le général. Les Thraces coururent en informer leur chef. Peu après vinrent environ deux cents peltastes, pour conduire Xénophon et sa suite à Seuthès. Ce Thrace se tenait sur ses gardes dans une tour entourée de chevaux tout bridés : conseillé par la crainte, il les faisait paître le jour et veillait la nuit. On prétendait que jadis les peuples de cette contrée avaient tué beaucoup d'hommes et enlevé tous les équipages à une armée nombreuse que commandait Térée son aïeul. Ces peuples sont les Thyniens ; ils passent pour les plus belliqueux des Thraces dans les entreprises nocturnes.

Lorsqu'on fut près de Seuthès, il ordonna qu'on fît entrer Xénophon avec deux hommes de son choix. Dès qu'ils furent introduits, on se salua ; on but à la manière des Thraces, en se faisant passer de main en main des cornes pleines de vin. Seuthès avait avec lui ce même Médosade, son ambassadeur ordinaire. Xénophon prit ensuite la parole : « Seuthès, tu m'as envoyé d'abord à Chalcédoine Médosade que voici, pour me prier de négocier le passage de l'armée en Europe. Tu me promettais, à ce qu'il m'assurait, si je te rendais ce service, de le payer par tes bienfaits. » S'adressant ensuite à Médosade, il lui demanda si cette assertion était vraie : celui-ci en convint. « Le même Médosade revint vers moi lorsque j'eus repassé de Parium au camp, et m'assura que, si je menais l'armée à ton secours, je serais traité par toi en ami et en frère, et que vous me donneriez de plus les villes maritimes qui sont en ton pouvoir. »

Il pria encore Médosade d'attester ce qui en était, et ce Thrace confirma que le général n'avait rien dit que de vrai. « Rapporte donc maintenant à Seuthès, dit Xénophon, quelle réponse tu reçus de moi à Chalcédoine. — Tu me répondis d'abord que l'armée allait passer à Byzance ; qu'il était inutile de te gagner non plus qu'un autre pour obtenir ce qui était déjà résolu ; que, si tu traversais, tu t'en irais ; et tu as tenu parole. — Que t'ai-je dit, reprit Xénophon, lorsque tu me vins trouver à Sélybrie ? — Que je te proposais l'impossible, parce que l'armée allait s'embarquer à Périnthe et retourner en Asie. — Je me présente aujourd'hui devant toi, Seuthès, dit Xénophon, avec Phryniscus et Polycrate que tu vois, l'un général, l'autre lochage dans no-

tre armée. Les autres généraux, excepté Néon de Laconie, ont envoyé chacun avec moi l'homme en qui ils ont le plus de confiance. Ces hommes sont à ta porte. Si tu veux rendre notre traité plus authentique, fais-les entrer aussi. Toi, Polycrate, va les trouver. Dis-leur que je leur ordonne de quitter leurs armes, et reviens toi-même ici sans épée. »

Seuthès, à ces mots, s'écria qu'il ne se défiait d'aucun Athénien, qu'il savait qu'ils lui étaient attachés par les liens du sang, qu'il les regardait comme des amis sûrs. Quand les Grecs dont la présence était nécessaire furent entrés, Xénophon demanda à Seuthès pour quelle expédition il désirait le secours de l'armée. « Médosade, répondit ce Thrace, était mon père; il avait pour sujets les Mélandeptes, les Thyniens et les Tranispes. Des dissensions ayant désolé le pays des Odryses, il fut chassé de ses États et mourut de maladie. Je restai orphelin et fus élevé à la cour de Médoce, qui règne maintenant. Parvenu à l'adolescence, je ne pus me résoudre à devoir ma subsistance à un étranger. Un jour, assis près de lui, je le conjurai, dans l'attitude des suppliants, de me fournir le plus de troupes qu'il pourrait, pour faire tout le mal qui dépendrait de moi à ceux qui avaient expulsé ma famille, et ne plus vivre à sa table, comme un chien. Il me donna des hommes et des chevaux, que vous verrez quand le jour luira. Je vis maintenant, à leur tête, du butin que je fais dans les États de mes pères. Mais j'espère, avec l'aide des dieux, les recouvrer sans peine si vous vous joignez à moi, et pour cette conquête j'ai besoin de votre secours.

— Si nous entrons à ton service, reprit Xénophon, quelle solde donneras-tu aux soldats, aux lochages, aux généraux? Informe-nous-en, afin que ces Grecs aillent l'annoncer à l'armée. » Seuthès promit à chaque soldat un cyzicène, le double à un lochage, le quadruple à un général. Il offrit, de plus, autant de terres qu'en désireraient les Grecs, des attelages pour les cultiver, et une ville maritime fortifiée. « Mais, dit Xénophon, si quelque crainte de déplaire aux Lacédémoniens m'arrête dans mon entreprise, recevras-tu dans tes États ceux qui s'y réfugieraient? — Je les traiterai comme mes frères, je les honorerai, je partagerai mes conquêtes avec eux. Quant à toi, Xénophon, je te donnerai ma fille, et, si tu en as une, je l'achèterai suivant la coutume des

Thraces; je te ferai présent de Bisanthe pour habitation : c'est la plus belle ville que je possède sur les bords de la mer. »

CHAPITRE III.

Après ce discours, on se présenta de part et d'autre la main en signe d'amitié, et les Grecs se retirèrent. Ils arrivèrent avant le jour au camp; chaque député rendit compte à son général de ce qui s'était passé. Dès qu'il fut jour, Aristarque manda de nouveau les généraux et les lochages. Au lieu de l'aller trouver, ils furent d'avis de convoquer les soldats. Tous se rendirent à l'assemblée, excepté ceux de Néon, qui campaient environ à dix stades de là. Quand on fut assemblé, Xénophon se leva et parla ainsi :

« Soldats, Aristarque nous empêche, avec ses galères, de nous porter par mer où nous voulons : il y a donc du danger à nous embarquer. Il vous ordonne d'entrer dans la Chersonèse, et de vous y frayer une route, les armes à la main, à travers le mont Sacré. Il vous promet, si vous vous ouvrez ce passage et y pénétrez, de ne plus vendre ni dévouer à l'esclavage aucun de vous, ainsi qu'il l'a fait à Byzance. Il assure qu'il ne vous trompera plus, qu'on vous payera une solde, et qu'on ne négligera point, comme aujourd'hui, de vous faire trouver les premiers besoins de la vie. Telles sont les offres d'Aristarque. Seuthès, de son côté, s'engage à vous bien traiter, si vous allez le joindre. Voyez maintenant si vous voulez délibérer sur cette alternative dans ce moment même, ou seulement lorsque vous serez arrivés où il y a des vivres. Comme nous manquons d'argent pour en acheter et qu'on ne nous laisse rien prendre ici sans payer, je suis d'avis de retourner d'abord dans les villages, où des gens moins nombreux nous laisseront prendre notre subsistance, d'écouter là ce qu'on exige de nous de part et d'autre, et de choisir alors le parti le plus avantageux. Que quiconque pense comme moi lève la main. » Tous la levèrent. « Allez donc charger vos bagages, et, quand vous en recevrez l'ordre, suivez votre chef. »

Xénophon se mit à leur tête; ils suivirent. Néon et d'autres personnes envoyées par Aristarque voulaient engager les troupes à revenir sur leurs pas; mais on ne les écouta point.

Digitized by Google

Quand on eut fait environ trente stades, Seuthès vint au-devant des Grecs. Xénophon, dès qu'il l'aperçut, lui cria d'approcher, afin que les discours que ce Thrace lui tiendrait relativement à l'avantage commun fussent entendus de plus de monde. Lorsque Seuthès se fut avancé : « Notre dessein, lui dit Xénophon, est d'aller où nous trouverons de quoi subsister; nous prêterons alors l'oreille à tes propositions et à celles d'Aristarque, et nous préférerons celles qui nous paraîtront les plus avantageuses. Si tu nous conduis où il y a d'abondantes provisions, nous nous croirons liés à toi par les nœuds de l'hospitalité. — Je connais, répondit Seuthès, beaucoup de villages qui se touchent, munis de provisions de toute espèce. Ils ne sont éloignés d'ici qu'autant qu'il le faut pour manger avec plus d'appétit.

— Conduis-nous donc, » dit Xénophon. On y arriva l'après-dîner. Les soldats s'assemblèrent. « Grecs, leur dit Seuthès, je vous prie de porter les armes pour moi; je vous promets que chaque soldat touchera pour sa paye un cyzicène par mois; les lochages et les généraux, ce qu'il est d'usage de leur donner. Indépendamment de cette solde, je récompenserai ceux qui le mériteront. Quant aux vivres, vous les tirerez du pays comme maintenant; mais je m'approprierai le butin, et du prix que j'en tirerai, je vous fournirai votre paye. Mes troupes sont propres à poursuivre et à chercher, dans ses dernières retraites, l'ennemi qui nous fuira ou voudra nous échapper, et avec vous je tâcherai de vaincre ceux qui m'opposeraient de la résistance. » Xénophon lui demanda : « Jusqu'à quelle distance de la mer prétends-tu que l'armée te suive? — Jamais, répondit Seuthès, à plus de sept journées de chemin, souvent à moins. »

On permit ensuite à qui voulut de prendre la parole. Nombre de Grecs dirent que Seuthès faisait des propositions avantageuses; qu'on était en hiver; que ceux qui auraient le dessein de s'embarquer pour retourner dans leur patrie ne le pourraient dans cette saison; qu'il était aussi impossible de rester en pays ami, puisqu'on n'y subsisterait qu'à prix d'argent; que, d'ailleurs, il paraissait plus dangereux de cantonner en pays ennemi séparément de Seuthès qu'avec lui; que si l'on recevait encore une paye, c'était un bonheur inespéré. Xénophon dit alors : « Si quelque Grec a des objections à faire, qu'il parle; sinon, allons aux voix. » Per-

sonne ne prenant la parole contre, on alla aux voix, et le traité fut approuvé. Xénophon annonça aussitôt à Seuthès que l'armée entrait à son service.

Les soldats se cantonnèrent ensuite par divisions. Seuthès invita les généraux et les lochages à dîner dans le village voisin, qui lui appartenait. Quand ils furent à la porte et près d'entrer, un certain Héraclide de Maronée aborda tous ceux qu'il croyait en état de faire des présents à Seuthès. Il s'adressa d'abord à des habitants de Parium, qui venaient négocier un traité d'alliance entre leur patrie et Médoce, roi des Odryses, et qui portaient des dons au roi et à sa femme. Héraclide leur représenta que Médoce régnait dans la Thrace supérieure, à douze journées de la mer, et que Seuthès, avec ses nouveaux auxiliaires, allait se rendre maître des bords de la Propontide. « Lorsqu'il sera votre voisin, il aura plus de moyens que qui que ce soit de vous faire du bien et du mal. Si vous raisonnez sensément, vous lui offrirez tous ces présents que vous portez à Médoce; vous retirerez plus d'avantage de votre libéralité en l'exerçant ici, qu'en allant chercher un prince qui habite au loin. » Il les persuada par ce discours. Puis il s'approcha de Timasion, Dardanien, ayant ouï dire que ce général avait des vases précieux et des tapis de Perse. Il lui assura qu'il était d'usage que les convives invités par Seuthès lui fissent des présents. « Quand il aura un grand pouvoir, il sera en état ou de te faire rentrer dans ta patrie, ou de t'enrichir si tu restes dans son royaume. »

Héraclide sollicitait avec le même zèle tous ceux qu'il abordait. Quand il fut venu à Xénophon : « Tu es, lui dit-il, de la ville la plus considérable de la Grèce, et Seuthès a de toi la plus haute opinion. Peut-être souhaites-tu posséder dans ce pays des villes et des domaines, comme ont fait beaucoup d'autres Grecs : il convient donc que tu offres à Seuthès les dons les plus magnifiques. Je te donne ce conseil par bienveillance. Je suis certain que plus tu donneras, plus tu recevras de notre chef. » Cet avis mit Xénophon dans l'embarras; car il était repassé de Parium en Europe, n'ayant qu'un esclave et l'argent qu'il lui fallait pour sa route.

On entra pour dîner. Les convives étaient : les premiers des Thraces qui se trouvaient auprès de Seuthès, les généraux et lochages grecs, et quelques autres députés des villes.

Ils s'assirent tous en cercle. On apporta ensuite pour eux tous environ vingt trépieds chargés de viandes coupées en morceaux, avec de grands pains levés, tenant à ces viandes par une broche. Les mets se plaçaient par préférence devant les étrangers; car tel était l'usage. Seuthès servit le premier. Il prit les pains qui étaient près de lui, les rompit en morceaux assez petits, et les jeta à qui il voulut. Il fit de même pour les viandes, dont il ne se réservait que pour en goûter. Tous ceux qui avaient des mets devant eux imitèrent Seuthès. Un certain Arcadien, nommé Arystas, très-grand mangeur, s'embarrassant peu de jeter à droite, à gauche, prit dans sa main un pain de trois chénix, mit de la viande sur ses genoux et dîna.

On portait autour des convives des cornes pleines de vin, qu'aucun d'eux ne refusait. Quand l'échanson qui les apportait fut près d'Arystas, celui-ci voyant que Xénophon ne mangeait plus : « Donne à ce général, il a le temps; je ne l'ai point encore. » Seuthès l'entendit, et demanda à l'échanson ce que disait Arystas. L'échanson, qui savait le grec, expliqua le propos, et tout le monde se mit à rire.

Comme on continuait à boire, un Thrace entra, menant en main un cheval blanc. Il prit une corne pleine de vin : « Seuthès, dit-il, je bois à ta santé, et te fais présent de ce cheval, avec lequel tu pourras ou joindre un ennemi ou le fuir sans crainte. » Un autre conduisait un jeune esclave et le donna de même à Seuthès, en buvant à sa santé. Un troisième lui offrit des vêtements pour sa femme. Timasion but aussi à la santé de Seuthès, en lui présentant une coupe d'argent et un tapis qui valait dix mines. L'Athénien Gnésippe se leva, et dit que c'était un ancien et très-bel usage que ceux qui étaient riches fissent des présents au roi en signe de respect, mais que le roi donnât à ceux qui n'avaient rien. « Donne-moi donc, ajouta-t-il, afin que j'aie de quoi te faire hommage. » Xénophon était d'autant plus embarrassé qu'il se trouvait assis sur le siége le plus près de Seuthès, où on l'avait placé par honneur. Héraclide ordonna à l'échanson de lui présenter sa corne.

Xénophon, qui avait un peu bu, se leva avec hardiesse, prit la corne, et dit : « Pour moi, Seuthès, je me donne à toi, moi-même et tous mes compagnons. Tu auras en nous des amis fidèles : aucun ne te sert avec répugnance ; tous, au

contraire, désirent encore plus que moi mériter tes bonnes grâces. Tu les vois tous, te demandant pour toute faveur d'essuyer des fatigues et de s'exposer à des dangers pour vous. Avec eux, s'il plaît aux dieux, tu rentreras dans les possessions dont jouirent tes ancêtres, et tu y ajouteras de nouvelles conquêtes : beaucoup de chevaux, nombre d'esclaves, des femmes charmantes t'appartiendront ; et ce ne sera plus le fruit du pillage, mais des présents volontaires. » Seuthès se leva, but avec Xénophon, et répandit ensuite à terre le vin qui restait dans la corne.

Entrèrent ensuite des Cérasontins, qui sonnèrent une charge, les uns avec des flûtes, les autres avec des trompettes de cuir de bœuf cru, observant la mesure, et produisant des sons aussi justes que s'ils les eussent tirés du magadis. Seuthès se leva, jeta le cri de guerre et s'élança légèrement, comme s'il eût cherché à éviter un trait. On fit entrer aussi des bouffons.

Le soleil était près de se coucher. Les Grecs se levèrent de table, et dirent qu'il était l'heure de poser les gardes du soir et de donner le mot. Ils prièrent Seuthès d'ordonner qu'il n'entrât de nuit, dans leurs cantonnements, aucun Thrace : « car nos ennemis, dirent-ils, sont Thraces ainsi que vous, qui êtes nos alliés. » Dès qu'ils sortirent, Seuthès se leva, n'ayant point l'air du tout d'un homme ivre. En sortant, il rappela les généraux et leur dit : « Les ennemis ne sont point encore instruits de notre alliance ; si nous marchons à eux avant qu'ils se mettent en garde contre nos incursions et se préparent à nous résister, c'est le moyen de faire plus de prisonniers et de butin. » Les généraux approuvèrent et le pressèrent de les y mener. « Préparez-vous à marcher, leur dit-il, et attendez-moi ; j'irai vous trouver lorsqu'il en sera temps. Je prendrai des peltastes et des troupes, et, avec l'aide des dieux, je vous conduirai contre l'ennemi. »

« Puisqu'il faut marcher de nuit, lui dit Xénophon, considère si l'usage des Grecs ne vaudrait pas mieux que le vôtre. De jour, c'est la nature du pays qui décide du genre des troupes qui font la tête de la colonne ; tantôt ce sont les hoplites, tantôt les peltastes, tantôt la cavalerie : mais la nuit, notre règle est que les hoplites soient en avant. Par là, il est rare que l'armée se sépare ; les soldats ont moins d'occa-

sions de s'écarter sans qu'on s'en aperçoive. Souvent des troupes divisées dans l'obscurité tombent ensuite les unes sur les autres, ne se reconnaissent point, et se font réciproquement beaucoup de mal. — Votre réflexion est juste, repartit Seuthès, j'adopterai votre usage : je vous donnerai pour guides des gens âgés du pays, qui le connaissent le mieux ; je vous suivrai moi-même, et ferai l'arrière-garde avec la cavalerie. Je me serai bientôt porté à la tête de la colonne, s'il en est besoin. » On prit pour mot d'ordre, Minerve, en raison de la parenté. Cet entretien fini, on alla se reposer.

Vers minuit, Seuthès vint les trouver avec sa cavalerie cuirassée et les peltastes couverts de leurs armes. Lorsqu'il eut remis les guides, les hoplites marchèrent les premiers, suivis des peltastes et de la cavalerie qui formait l'arrière-garde. Quand il fut jour, Seuthès gagna le front, et se loua de l'usage des Grecs. « Souvent, dit-il, dans des marches de nuit, quoique avec peu de troupes, il est arrivé à la cavalerie de se séparer de l'infanterie. Maintenant, à la pointe du jour, nous nous retrouvons, comme il le faut, tous ensemble et en ordre. Attendez-moi ici, et reposez-vous ; je vais reconnaître le pays. A ces mots, il s'élança le long d'un chemin à travers la montagne. Arrivé à un endroit où il y avait beaucoup de neige, il examina s'il découvrirait des pas d'hommes tournés de son côté ou de celui de l'ennemi. Comme il vit que la route n'était point frayée, il revint promptement sur ses pas, et dit aux Grecs : « Nous aurons, s'il plaît aux dieux, quelque succès. Nous allons surprendre l'ennemi. Je vais me mettre à la tête de la cavalerie pour arrêter tout ce que nous verrons, de peur qu'on ne donne avis de notre irruption. Suivez-moi : si vous restez en arrière, la trace des chevaux vous guidera. Parvenus au sommet de ces montagnes, nous trouverons beaucoup de villages opulents. »

Il était environ midi, quand Seuthès gagna la hauteur : il découvrit les villages, et revint au galop vers l'infanterie. « Je vais, dit-il, faire descendre rapidement la cavalerie dans la plaine, et diriger les peltastes sur les villages. Suivez le plus vite que vous pourrez, pour soutenir ces troupes, si elles trouvaient quelque résistance. » Xénophon, ayant entendu cet ordre, mit pied à terre. « Pourquoi descends-tu,

dit Seuthès, puisqu'il faut faire diligence ? — Je sais fort bien, répondit Xénophon, que ce n'est pas de moi seul que tu as besoin : ces hoplites courront plus vite et plus gaiement, quand ils me verront à pied à leur tête. » Seuthès s'éloigna ensuite, et emmena Timasion, avec le petit escadron grec d'environ quarante chevaux qui était à ses ordres. Xénophon, ayant ordonné aux soldats âgés de trente ans de sortir de leurs cohortes, les prit avec lui, et courut en avant. Cléanor conduisit le reste des troupes grecques.

Quand elles furent dans les villages, Seuthès vint à elles avec environ trente chevaux, et dit à Xénophon : « Ce que tu as prédit est arrivé. Les habitants sont pris; mais les cavaliers m'ont abandonné, pour aller à la poursuite des fuyards, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Je crains que l'ennemi ne se rallie en quelque endroit, et qu'il ne les maltraite. Il faut aussi laisser du monde dans les villages, parce qu'ils sont pleins d'habitants. — Je vais, dit Xénophon, avec les soldats qui me suivent m'emparer des hauteurs. Dis à Cléanor de former une ligne dans la plaine, mais près des villages, pour les couvrir. » Cette manœuvre exécutée, on rassembla mille prisonniers, deux mille bœufs, et dix mille têtes de menu bétail. L'armée passa la nuit dans ce lieu.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, Seuthès brûla de fond en comble les villages, et n'y laissa aucune maison. Il voulait par là jeter la terreur, et faire sentir aux habitants du voisinage quel sort les attendait s'ils ne se soumettaient pas. Il partit ensuite, et envoya Héraclide à Périnthe avec le butin, pour en faire de l'argent, et se procurer de quoi payer la solde. Lui-même, avec les Grecs, alla camper dans la plaine des Thyniens : ces peuples quittèrent leurs habitations et se réfugièrent sur les montagnes.

Il y avait beaucoup de neige ; il faisait tellement froid, que l'eau qu'on apportait pour le repas gela en chemin. Il en arriva autant au vin dans les vases qui le contenaient ; et beaucoup de Grecs eurent le nez et les oreilles brûlés. On vit alors clairement pourquoi les Thraces mettaient sur leurs têtes des fourrures de renard qui leur couvraient les oreil-

les ; pourquoi ils portaient, à cheval, des tuniques qui ne croisaient pas seulement sur leur poitrine, mais enveloppaient leurs cuisses ; et, au lieu de chlamydes, de longs vêtements qui leur descendaient jusqu'aux pieds. Seuthès délivra quelques prisonniers, les envoya sur les montagnes, et fit dire par eux aux paysans que, s'ils ne revenaient pas habiter leurs maisons et vivre soumis à ses lois, il brûlerait leurs villages, leurs provisions, et qu'ils mourraient de faim. Les vieillards, les femmes, les enfants descendirent ; mais tout ce qui était à la fleur de l'âge resta dans les villages situés au pied de la montagne. Seuthès, l'ayant su, ordonna à Xénophon de prendre les plus jeunes des hoplites, et de le suivre. On se mit en marche pendant la nuit : à la pointe du jour, on se présenta devant les villages ; mais la plupart des Thraces, prenant la fuite, échappèrent : car la montagne n'était pas loin. Seuthès perça à coups de javelots tous ceux qu'on put arrêter.

Il y avait à l'armée un certain Épisthène d'Olynthe, qui était pédéraste. Il vit un enfant d'une figure agréable, entrant dans l'âge de puberté, tenant un pelte en main, et rangé parmi les malheureux destinés à mourir. Il courut à Xénophon, et le conjura d'intercéder pour ce bel enfant. Xénophon alla trouver Seuthès, et le pria de ne pas mettre à mort ce jeune Thrace : en même temps il lui dit quel était le goût d'Épisthène, lui raconta que ce Grec, levant autrefois une cohorte, n'avait cherché dans ses soldats d'autre mérite que la beauté, et avait donné, à leur tête, des preuves de valeur. Seuthès, s'adressant à Épisthène : « Voudras-tu, lui dit-il, mourir pour lui ? » Épisthène présenta son cou : « Frappe, dit-il, si cet enfant le désire et s'il doit m'en savoir gré. » Seuthès demanda au Thrace s'il voulait qu'on frappât Épisthène à sa place. Le prisonnier n'y consentit pas, et supplia Seuthès de ne les mettre à mort ni l'un ni l'autre. A ces mots, Épisthène, embrassant ce jeune enfant : « Qu'on vienne maintenant, dit-il à Seuthès, combattre contre moi pour l'avoir ; car je ne le lâcherai pas. » Seuthès se mit à rire et parla d'autres choses. Il jugea à propos que l'armée ne s'éloignât pas de ces villages, afin que les Thraces réfugiés sur la montagne ne pussent en tirer leur subsistance. Lui-même descendit dans la plaine, et campa au pied du mont. Xénophon y cantonna avec son dé-

tachement de soldats d'élite dans le village le plus élevé, et le reste des Grecs à peu de distance, mais sur le territoire des Thraces montagnards.

Peu de jours après, les Thraces descendirent de la montagne, pour tâcher d'obtenir de Seuthès une trêve, et lui offrir des otages. Xénophon vint le trouver aussi, et lui représenta que les Grecs étaient cantonnés dans une mauvaise position ; que, l'ennemi étant dans le voisinage, les soldats aimeraient mieux bivouaquer dans un lieu fortifié par la nature que dans un village où ils pouvaient tous périr. Seuthès l'invita à ne rien craindre, et lui montra les otages qu'il avait en son pouvoir. Quelques Thraces de la montagne vinrent aussi trouver Xénophon, et le prièrent d'obtenir de Seuthès la trêve qu'ils négociaient. Ce général le leur promit, leur dit de ne point perdre courage, et leur garantit qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils se soumettaient à Seuthès ; mais ils n'étaient venus tenir ces propos à Xénophon que pour espionner.

Voilà ce qui se passa le jour. La nuit d'après, les Thyniens vinrent de la montagne attaquer le village. Le maître de chaque maison servait de guide : il aurait été difficile à d'autres de reconnaître, dans l'obscurité et au milieu d'un village, les différentes maisons. Elles étaient palissadées tout autour de grands pieux pour la sûreté du bétail. Quand les Thraces furent arrivés aux portes des habitations, les uns lancèrent des javelots, d'autres frappèrent avec des massues, qu'ils portaient, prétendaient-ils, pour briser le fer des piques ennemies. Quelques-uns mettaient le feu aux maisons. Ils appelaient Xénophon par son nom, lui commandant de sortir pour mourir en brave ; sinon, dans le lieu même ils le brûleraient tout vivant.

Déjà la flamme se faisait jour à travers le toit. Xénophon et les Grecs qui logeaient avec ce général avaient pris leurs cuirasses, leurs boucliers, leurs sabres et leurs casques, lorsque Silanus de Maceste, âgé de dix-huit ans, donna le signal avec la trompette. Aussitôt ces soldats, et ceux qui occupaient d'autres maisons, sortent l'épée à la main. Les Thraces prennent la fuite en se couvrant le dos de leurs boucliers, suivant leur coutume. Quelques-uns furent pris en voulant sauter par-dessus la palissade, leurs boucliers s'étant embarrassés dans les pieux ; d'autres furent tués en

cherchant une issue, et ne pouvant la trouver. On poursuivit l'ennemi jusqu'au delà du village.

Cependant quelques Thyniens revinrent sur leurs pas à la faveur de la nuit. Cachés par l'obscurité, à la lueur du feu ils lancèrent des javelots sur des Grecs qui couraient autour d'une maison enflammée, et blessèrent les lochages Hiéronyme, Euodias et Théogène Locrien ; mais aucun n'en mourut. Il y eut des soldats qui perdirent dans les flammes leurs habits et leurs équipages. Seuthès vint au secours des Grecs avec sept cavaliers, les premiers qu'il trouva sous sa main. Il avait avec lui un trompette thrace, qui sonna tout le temps de l'attaque ; ce qui contribua à intimider l'ennemi. Lorsque Seuthès fut arrivé près des Grecs, il leur dit, en les saluant, qu'il avait cru en trouver beaucoup de morts.

Xénophon le pria de lui remettre les otages, et lui proposa de marcher avec lui à la montagne, ou, s'il ne le voulait pas, de lui permettre au moins de s'y porter avec les Grecs. Le lendemain, Seuthès lui livra les otages : c'étaient, disait-on, les vieillards les plus considérables d'entre les montagnards. Il arriva, lui-même, avec des troupes dont le nombre était triplé. Beaucoup d'Odryses, au bruit de ses exploits, étaient descendus pour joindre son armée. Les Thyniens, voyant de la hauteur beaucoup d'hoplites, de peltastes et de cavalerie, descendirent et supplièrent Seuthès de leur accorder la paix. Ils promettaient de se soumettre à tout, et offraient des otages. Seuthès fit appeler Xénophon, lui communiqua leurs propositions, et ajouta qu'il ne leur accorderait aucune capitulation si Xénophon voulait les châtier de leur attaque. « Je les trouve assez punis, répondit Xénophon, s'ils perdent leur liberté, s'ils tombent dans l'esclavage. » Il dit ensuite à Seuthès qu'il lui conseillait de prendre désormais pour otages ceux qui étaient en état de nuire, et de laisser les vieillards dans leurs maisons. Tout ce qui habitait dans le pays accéda au traité.

CHAPITRE V.

On marcha ensuite contre les Thraces qui habitent au-dessus de Byzance, dans le pays appelé Delta. Cette contrée

ne dépendait plus de Mésade; mais elle avait anciennement appartenu à Térée, Odryse, un de leurs anciens rois. Héraclide s'y trouva avec l'argent provenant de la vente du butin. Seuthès fit amener trois attelages de mulets (c'étaient les seuls qu'il eût), et plusieurs attelages de bœufs. Il manda Xénophon et lui dit de prendre pour lui ceux qu'il voudrait, et de distribuer le reste entre les lochages et les généraux. « Je n'ai besoin de rien pour le présent, lui répondit Xénophon; offre ces dons aux généraux et aux lochages qui t'ont suivi avec moi. » Timasion Dardanien, Cléanor d'Orchomène, et Phrynisque Achéen, eurent chacun un attelage de mulets. On partagea les bœufs entre les lochages. Quoiqu'il fût échu un mois de solde, Seuthès n'en paya que vingt jours. Héraclide prétendait qu'il n'avait pu tirer plus d'argent des effets vendus. Xénophon, irrité, lui dit : « Tu me parais, Héraclide, n'avoir pas fort à cœur les intérêts de Seuthès; si tu les eusses pris, tu aurais apporté de quoi payer la solde entière; il convenait d'emprunter, si tu ne pouvais faire autrement, et de vendre jusqu'à tes habits. »

Héraclide, piqué de ce discours, et craignant qu'on ne lui fît perdre les bonnes grâces de Seuthès, dès ce jour calomnia Xénophon près du prince. Les soldats s'en prenaient à Xénophon de ce qu'ils n'avaient pas reçu leur paye entière; et Seuthès s'offensait de ce que Xénophon exigeait avec fermeté qu'on payât les troupes. Le Thrace lui répétait sans cesse auparavant que, dès qu'on arriverait près de la mer, il le mettrait en possession de Bisanthe, de Ganos et de Néon-Tichos : de ce moment, il ne lui en parla plus. C'était le résultat d'une nouvelle calomnie d'Héraclide insinuant à Seuthès qu'il était dangereux de confier des places à un homme qui avait une armée.

Cependant Xénophon réfléchissait sur le projet de porter la guerre encore plus avant dans la Thrace supérieure. Héraclide, de son côté, présenta les autres généraux à Seuthès, et les pressa d'assurer qu'ils conduiraient l'armée aussi bien que Xénophon. Il leur promit qu'on payerait sous peu de jours la solde entière de deux mois, et les exhorta à accompagner Seuthès dans son expédition. Timasion lui répondit : « Quand vous m'offririez cinq mois de solde, je ne marcherais pas sans Xénophon. » Phryniscus et Cléanor tinrent le même langage.

Seuthès réprimanda Héraclide de n'avoir pas appelé Xénophon. On invita ensuite celui-ci à venir seul : mais comme il connaissait la fourberie d'Héraclide, qui voulait le mettre mal avec les autres généraux, il les emmena avec lui, eux et leurs lochages. Quand Seuthès les eut tous gagnés, on continua l'expédition. L'armée, ayant à droite le Pont-Euxin, traversa le pays des Thraces Mélinophages, et arriva à Salmydesse. Beaucoup de bâtiments, à leur entrée dans le Pont-Euxin, touchent et s'engravent dans cette partie de la mer, qui a des bas-fonds. Les Thraces, habitants de ces parages, les ont partagés entre eux, en les bornant par des colonnes ; et chacun pille ce qui échoue sur la partie de la côte qui lui appartient. Avant qu'ils eussent fixé ces limites, beaucoup s'entre-tuaient, dit-on. On trouve sur cette côte beaucoup de lits, de coffres, de livres et d'autres meubles, que les gens de mer portent dans des caisses. Cette contrée soumise, on revint sur ses pas. Seuthès avait alors une armée plus nombreuse que celle des Grecs ; car il lui était venu des montagnes beaucoup plus d'Odryses qu'auparavant, et les Thraces se joignaient à lui à mesure qu'il les soumettait. On campait dans une plaine au-dessus de Sélybrie, environ à trente stades de la mer. Il n'était pas mention de paye : les soldats étaient furieux contre Xénophon. Seuthès, de son côté, ne le traitait plus avec la même amitié. Toutes les fois que ce général venait le trouver, Seuthès inventait des prétextes pour différer l'audience.

CHAPITRE VI.

Près de deux mois s'étaient écoulés, lorsque arrivent Charminus de Lacédémone et Polynice, tous deux envoyés par Thimbron. Ils annoncent que les Lacédémoniens ont résolu de faire la guerre à Tissapherne, que Thimbron a mis à la voile pour cette expédition, qu'il a besoin de l'armée grecque, et qu'il promet à chaque soldat une darique par mois, le double aux lochages, le quadruple aux généraux. Héraclide, informé qu'ils venaient chercher l'armée, dit à Seuthès qu'il ne pouvait rien lui arriver de plus heureux. « Sparte ne saurait se passer des troupes grecques, et toi, tu n'en as plus besoin : en les rendant à cette républi-

que, tu l'obligeras, et les Grecs sortiront de tes États en cessant de réclamer la solde qui leur est due. »

Seuthès ordonne qu'on lui amène les députés de Sparte. Ayant appris d'eux le sujet de leur mission, il leur dit qu'il leur remettait l'armée avec plaisir, qu'il voulait être l'ami et l'allié des Lacédémoniens. Il les invite à un festin et les reçoit avec magnificence, sans y appeler ni Xénophon ni aucun autre général. Les Lacédémoniens lui ayant demandé quel homme était Xénophon : « Ce n'est pas un méchant homme, répondit Seuthès ; mais il aime trop ses soldats, ce qui lui fait beaucoup de tort. — Mais, reprirent les Lacédémoniens, ses manières populaires ne lui ont-elles pas donné de l'ascendant sur les soldats ? — Assurément. — Ne s'opposera-t-il pas à ce que nous les emmenions ? — Convoquez-les, et promettez-leur une solde ; ils tiendront peu compte de lui, ils courront après vous. — Mais comment les assembler ? — Nous vous conduirons, dit Héraclide, demain de grand matin à leur camp : je suis sûr que, dès qu'ils vous verront, ils se réuniront avec joie autour de vous. » Ainsi finit cette journée.

Le lendemain, Seuthès et Héraclide mènent les Lacédémoniens à l'armée. Elle s'assemble. Les Lacédémoniens leur dirent : « Sparte a résolu de faire la guerre à Tissapherne, à ce satrape dont vous avez vous-mêmes à vous plaindre. Si vous y marchez avec nous, vous vous vengerez de votre ennemi, et recevrez pour solde, chaque soldat une darique par mois, chaque lochage le double, chaque général le quadruple. » Les soldats écoutèrent avec plaisir ces propositions. Aussitôt un Arcadien se lève pour déclamer contre Xénophon. Seuthès était présent : il voulait savoir ce qu'on déciderait, il se tenait à portée d'entendre. Il avait son interprète avec lui, et d'ailleurs il comprenait lui-même le grec. L'Arcadien commença en ces termes : « Lacédémoniens, nous serions depuis longtemps avec vous, si Xénophon ne nous eût persuadés de venir ici : nous avons passé l'hiver le plus dur à faire nuit et jour la guerre sans y avoir rien gagné, tandis qu'il jouit du fruit de nos travaux, et que Seuthès, qui l'a enrichi, nous refuse notre solde. Pour moi, ajouta ce premier orateur, je croirais avoir reçu ma paye, et je ne regretterais plus mes fatigues, si je voyais Xénophon lapidé et puni des malheurs où il nous a entraî-

nés. » Après lui se leva un autre Grec, parlant sur le même ton ; puis un troisième. Xénophon tint ensuite ce discours :

« Oui, un homme doit s'attendre à tout, puisque je me vois accusé par vous de ce que je regarde au fond de ma conscience comme la plus grande preuve de zèle que j'aie pu vous donner. J'étais en route pour retourner dans ma patrie, lorsque je revins sur mes pas, et, par Jupiter ! ce n'était point pour partager votre prospérité : j'avais, au contraire, appris dans quelle détresse vous vous trouviez, et je suis accouru pour vous rendre encore quelque service, s'il m'était possible. Dès que je fus de retour, Seuthès, que vous voyez, m'envoya courrier sur courrier, et me fit les plus belles promesses, pour que je vous engageasse à le suivre. Loin d'y consentir, comme vous le savez tous, je vous conduisis droit au port, d'où je croyais que nous passerions au plus vite en Asie : je trouvais cette mesure plus conforme à vos intérêts et à vos souhaits. Aristarque vint avec des trirèmes, et nous empêcha de traverser la Propontide. Je vous convoquai aussitôt, comme je le devais, pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre.

« Vous entendîtes les ordres d'Aristarque, qui vous commandait de vous rendre dans la Chersonèse. Vous entendîtes les propositions de Seuthès, qui vous priait de vous joindre à lui comme auxiliaires. Vos discours, vos suffrages ne se réunirent-ils pas en faveur de ce Thrace ? Est-ce donc un crime de vous avoir conduits où vous aviez tous résolu d'aller ? Si j'avais pris le parti de Seuthès, depuis qu'il vous joue, qu'il élude de payer votre solde, je mériterais vos reproches et votre haine ; mais si, après avoir été son meilleur ami, je suis à présent son plus mortel ennemi, est-il juste que ce soit vous qui me fassiez un crime du sujet de notre rupture ? Vous direz peut-être que Seuthès m'a payé votre solde, et que ma conduite à son égard n'est qu'un artifice. Mais n'est-il pas évident que, s'il m'a donné de l'argent, il n'a pas entendu le perdre et rester votre débiteur ? Il m'aurait, d'après cette supposition, donné une légère somme, pour se dispenser de vous en payer une plus considérable. Si telle est votre idée, vous pouvez, dans le moment même, nous frustrer tous deux du fruit des complots que nous aurions tramés contre vous. Exigez votre solde. Assurément, si j'ai tiré quelque argent de lui, il me le redemandera, et en aura

le droit, puisque j'aurai manqué à la condition sous laquelle j'aurai reçu ; mais, je puis le dire, il s'en faut beaucoup que j'aie touché ce qui vous appartient. J'en jure par tous les dieux et par toutes les déesses ! ce qui devait me revenir en particulier, d'après les promesses de Seuthès, ne m'est pas même payé. Il est devant vous ce Seuthès, il m'entend, il m'est témoin, si je me parjure. Pour vous étonner davantage, je fais encore serment que je n'ai pas touché autant que les autres généraux, pas même autant que quelques-uns des lochages. Pourquoi me suis-je conduit ainsi ? Parce que j'espérais que, plus je partagerais avec Seuthès son indigence, plus je pourrais compter sur son amitié, quand il lui serait facile de m'en donner des preuves : mais, à présent que je le vois prospérer, je connais son âme.

« N'avez-vous pas honte, me dira-t-on, d'avoir été si ridiculement joué ? J'en rougirais, par Jupiter ! si un ennemi m'eût ainsi abusé : mais, entre amis, il me paraît plus honteux de tromper que d'être trompé. Au reste, s'il est des précautions à prendre avec des amis, vous les avez prises toutes, sans lui donner aucun prétexte de vous refuser ce qu'il vous a promis. Nous ne lui avons fait aucun tort : à quelque expédition qu'il nous ait appelés, nous n'avons montré ni lâcheté ni crainte.

« Mais, me direz-vous, il fallait exiger de lui des gages qui l'empêchassent de tromper quand il l'aurait voulu. Ecoutez ce que j'ai à répondre, et ce que je ne dirais jamais en présence de Seuthès, si vous ne m'aviez montré toute votre ingratitude. Souvenez-vous des extrémités où vous étiez réduits, lorsque je vous en tirai en vous menant à Seuthès. Aristarque Lacédémonien n'avait-il pas fermé les portes de Périnthe, et ne vous empêchait-il pas d'entrer dans la ville, quand vous vous y présentiez ? Ne campiez-vous pas hors des murs, au grand air ? N'était-on pas au cœur de l'hiver ? Ne fallait-il pas payer au marché votre subsistance ? Les vivres, même à prix d'argent, y étaient-ils en abondance ? Aviez-vous bien de quoi vous en procurer ?

« Vous étiez contraints de rester en Thrace, puisque des galères en rade observaient vos mouvements et vous barraient la traversée de la Propontide : demeurant en Europe, il fallait être en pays ennemi, pressés par de nombreux cavaliers, par de nombreux peltastes. Nous avions à la vérité

des hoplites; en nous portant en force sur des villages, nous aurions peut-être pris quelques grains, mais nous n'avions point de troupes capables de poursuivre l'ennemi, de faire des prisonniers, d'enlever des bestiaux; car, à mon retour, je ne trouvai ni cavalerie ni peltastes organisés.

« Supposé que, voyant votre extrême détresse, je n'eusse point exigé de solde, que je me fusse contenté de vous donner pour allié Seuthès, qui avait à ses ordres ce dont vous manquiez, de la cavalerie et des peltastes, croyez-vous que j'eusse mal servi vos intérêts? Dès que vous avez été réunis à ses troupes, vous avez obligé les Thraces à fuir avec plus de célérité. De là, plus de grains se sont trouvés dans les villages; on a pris des esclaves et des bestiaux dont vous avez eu votre part. Depuis que la cavalerie de Seuthès s'est jointe à nous, nous n'avons pas revu d'ennemis, quoique jusque-là nous en fussions harcelés, quoique leur cavalerie et leurs peltastes nous poursuivissent avec audace et nous empêchassent de nous disperser et de nous procurer par là plus de vivres. Si Seuthès, qui vous a valu cette sécurité, ne vous a pas payé bien exactement votre solde, comptez-vous pour rien la tranquillité dont vous avez joui? Ce malheur est-il si grand, qu'il faille m'en punir en me privant de la vie?

« Comment vous retirez-vous aujourd'hui? Après avoir passé l'hiver dans l'abondance, n'emportez-vous pas, de plus, ce qui vous a été payé par Seuthès? car vous avez vécu aux dépens de l'ennemi, et, quoique vous fussiez au milieu de son pays, il ne vous a pas tué un homme, il n'a pas fait un seul de vous prisonnier. Ne vous reste-t-il pas ce que vous avez acquis de gloire en Asie contre les Barbares, et n'y avez-vous pas ajouté celle d'avoir vaincu les Thraces d'Europe? Oui, j'ose le dire, vous devez rendre grâces aux dieux, comme d'une faveur, de ces prétendus malheurs qui vous irritent contre moi.

« Telle est votre position actuelle. Considérez la mienne, je vous en conjure au nom des immortels. Lorsque je levai l'ancre pour retourner à Athènes, j'emportais les louanges dont vous me combliez tous; j'espérais, par vous, jouir de quelque gloire chez le reste des Grecs. J'avais la confiance des Lacédémoniens, sans quoi ils ne m'auraient pas renvoyé vers vous. Je pars maintenant, calomnié par vous près de ces mêmes Lacédémoniens, haï, grâce à vous, de Seuthès, que

j'espérais gagner par mes services et les vôtres, de Seuthès, chez qui je me flattais de trouver une retraite glorieuse pour moi et pour mes enfants, si je devais en avoir ; et vous, pour qui je me suis fait tant d'ennemis cruels et plus puissants que moi ; vous, dont les intérêts, à présent même encore, ne cessent d'occuper ma pensée, voilà vos procédés envers moi ! Vous me tenez ; je ne m'enfuis pas, je ne vous échappe pas ; mais, si vous me traitez comme vous l'annoncez, sachez que vous mettrez à mort un homme qui, autant et plus qu'il ne le devait, a veillé pour votre salut, a essuyé à votre tête mille fatigues, et couru encore plus de dangers ; qui, par la faveur des dieux, a érigé avec vous nombre de trophées chez les Barbares ; qui vous a résisté de tout son pouvoir, pour vous empêcher de vous faire un ennemi d'aucun des Grecs. Vous pouvez maintenant aller où vous voudrez, par terre et par mer, sans craindre nulle part d'accusateurs : et lorsque l'abondance et la prospérité vous attendent, que vous allez vous embarquer pour cette Asie après laquelle vous soupirez depuis si longtemps ; lorsque le peuple le plus puissant implore votre secours, qu'on vous donne une solde, que les Lacédémoniens, qui passent maintenant pour la première nation de la Grèce, viennent vous chercher et vous commander, vous croyez devoir saisir ce moment pour me mettre à mort !

« Vous ne pensiez pas ainsi dans le danger, ô hommes doués d'une merveilleuse mémoire ! Vous m'appeliez votre père ; vous me juriez de vous souvenir toujours de moi comme de votre bienfaiteur. Ces Lacédémoniens mêmes, qui viennent vous proposer de les suivre, ne sont pas si déraisonnables, sans doute : ils ne concevront pas de vous une meilleure opinion en voyant comment vous en usez avec moi. » Xénophon cessa alors de parler.

Charminus de Lacédémone se leva ensuite : « Soldats, leur dit-il, je ne crois pas que vous ayez un juste sujet d'être irrités contre ce général : je puis moi-même déposer en sa faveur ; car, lorsque Polynice et moi avons demandé à Seuthès quel homme c'était, il ne lui a reproché que d'aimer trop le soldat, qu'il en était plus mal avec Seuthès lui-même et avec les Lacédémoniens. » Euryloque de Lousie en Arcadie se leva ensuite, et dit : « Lacédémoniens, vous êtes nos généraux : la première affaire qui doit, selon moi, vous occuper, c'est de nous faire payer par Seuthès, de gré

ou de force, la solde qui nous est due, et de ne point nous emmener auparavant. » Après lui Polycrate, Athénien, se leva pour parler en faveur de Xénophon : « Soldats, j'aperçois ici Héraclide. Il a reçu le butin qui était le prix de nos fatigues : il l'a vendu, et n'en a remis la valeur ni à Seuthès ni à nous; il l'a volé, et le garde pour lui-même. Si nous faisons bien, nous l'arrêterons. Cet homme n'est point un Thrace ; il est Grec comme nous, et fait tort à des Grecs. »

Ce discours qu'entendait Héraclide le frappa de terreur. Il s'approcha de Seuthès : « Si nous nous conduisons sensément, lui dit-il, nous nous éloignerons ; nous quitterons un lieu où les Grecs sont les maîtres. » Ils remontèrent donc sur leurs chevaux, et coururent à toute bride à leur camp De là, Seuthès envoie Abrozelmès, son interprète, à Xénophon, exhorte ce général à rester à son service avec mille hoplites, s'engage à lui donner des places maritimes et tout ce qu'il lui avait promis, et ajoute, comme un secret de Polynice, que, si Xénophon tombe entre les mains des Lacédémoniens, Thimbron le fera certainement mourir. Plusieurs autres personnes encore, unies à Xénophon par les liens de l'hospitalité, le prévinrent que la calomnie ne l'avait pas épargné, et qu'il fallait qu'il se tînt sur ses gardes. Xénophon prit deux victimes qu'il sacrifia à Jupiter roi, pour savoir s'il ferait mieux de rester avec Seuthès, aux conditions que lui offrait ce prince, ou de partir avec l'armée. Le dieu lui ordonna de partir.

CHAPITRE VII.

Seuthès alla camper plus avant dans les terres; et les Grecs cantonnèrent dans les villages, d'où ils devaient gagner les bords de la mer, après s'être approvisionnés de vivres. Ces villages avaient été donnés par Seuthès à Médosade. Celui-ci, voyant avec peine les Grecs consommer tout ce qu'ils trouvaient dans les villages, prend environ trente chevaux, et l'homme le plus considérable parmi les Odryses qui étaient descendus de leurs montagnes et s'étaient joints à Seuthès. Il s'avance, il appelle Xénophon hors du cantonnement des Grecs. Ce général se fait suivre par quelques lochages et d'autres personnes affidées, et s'approche de Mé-

dosade. « Vous nous faites tort, Xénophon, dit le Thrace, en ravageant nos villages. Nous vous annonçons, moi, de la part de Seuthès, et cet Odryse, de la part de Médoce, roi de la Thrace supérieure, que vous ayez à évacuer le pays : si vous vous y refusez, nous ne souffrirons plus une telle licence ; nous repousserons comme ennemis des gens résolus à ravager notre contrée. »

« Il est fâcheux, répliqua Xénophon, d'avoir à répondre à un semblable discours : je le ferai cependant pour que ce jeune Odryse sache qui vous êtes et ce que nous sommes. Avant d'être vos alliés, nous traversions comme nous le voulions ce pays ; nous y portions le ravage et la flamme partout où il nous plaisait. Mais toi, lorsqu'on te députa vers les Grecs, ne te trouvas-tu pas trop heureux de loger au milieu de nous et de n'avoir aucun ennemi à craindre ? Vous ne pouviez entrer dans cette province, où, si vous y pénétriez quelquefois, vous vous teniez au bivouac, vos chevaux toujours bridés, comme dans le pays d'un ennemi plus fort que vous.

« Depuis notre alliance, nous vous avons rendus maîtres de cette contrée ; et vous prétendez maintenant nous chasser du pays même que vous n'avez conquis que par notre secours, et dont vous savez bien que l'ennemi ne pouvait nous repousser. Loin de nous congédier en nous comblant de présents et de bienfaits pour reconnaître ce que tu nous dois, tu prétends nous empêcher, autant qu'il est en toi, de cantonner pendant notre marche. Quoi ! tu tiens un tel langage, et tu ne crains pas les dieux ! et tu ne rougis pas devant ce jeune homme qui te voit maintenant dans la prospérité, toi qui, comme tu l'as avoué toi-même, n'avais, avant notre alliance, d'autre ressource que le brigandage ! Mais pourquoi t'adresser à moi ? ce n'est plus moi qui commande ici, mais les Lacédémoniens à qui vous venez de livrer l'armée grecque pour qu'ils la conduisent en Asie ; et vous n'avez eu garde, hommes admirables, de m'appeler au traité ; vous ne vouliez pas que je les obligeasse en leur remettant l'armée, autant que je les ai désobligés en vous l'amenant. »

L'Odryse, ayant entendu cette réponse : « Je meurs de honte, dit-il à Médosade. Si j'avais été auparavant au fait de ce qui s'est passé, je ne t'aurais point accompagné ; je m'en vais. Médoce, mon roi, ne me saurait pas gré de chasser ainsi

nos bienfaiteurs. » Il dit, et remonte à cheval, suivi de tout le détachement, à l'exception de quatre ou cinq cavaliers. Médosade, affligé de voir ses terres dévastées, pressa Xénophon d'appeler les deux Lacédémoniens. Celui-ci, accompagné des hommes les plus propres à seconder ses vues, alla trouver Charminus et Polynice, leur dit que Médosade les envoyait chercher et leur proposait, comme à lui, de se retirer du pays. « Je pense, ajouta Xénophon, que vous obtiendrez pour l'armée la solde qui lui est due, si vous répondez que les Grecs vous prient de leur faire payer, de gré ou de force, ce que leur doit Seuthès; qu'ils promettent de vous suivre avec zèle lorsqu'ils l'auront obtenu; que leur demande vous semble légitime, et que vous vous êtes engagés à ne faire partir l'armée que lorsqu'on lui aura rendu cette justice. » Les Lacédémoniens promirent de faire valoir ces raisons, et d'autres plus fortes encore. Ils s'avancèrent aussitôt, suivis de tous ceux que les circonstances requéraient.

Quand ils furent arrivés, Charminus prit la parole : « Explique-toi, Médosade, si tu as quelque chose à nous dire; sinon, c'est nous qui avons à te parler. » Médosade répondit d'un ton fort soumis : « Seuthès et moi nous vous prions de ne faire aucun tort à ce pays qui nous est devenu cher. C'est nous qui ressentirions tout le mal que vous lui ferez, puisqu'il nous appartient. — Nous nous en éloignerons, reprirent les Lacédémoniens, aussitôt que ceux qui vous ont aidés à faire cette conquête auront reçu leur solde. Autrement, nous venons à leurs secours; nous punirons quiconque leur a fait du tort contre la foi du serment. Si vous êtes de ces hommes-là, ce sera sur vous les premiers que tombera notre vengeance. »

« Voulez-vous, Médosade, ajouta Xénophon, puisque vous regardez le peuple de ce pays comme vous étant attaché, lui permettre de décider la question de savoir si c'est à vous ou aux Grecs à sortir de son pays? » Médosade n'accepta point ce compromis; mais il proposa aux Lacédémoniens, ou d'aller trouver eux-mêmes Seuthès, pour lui demander la solde de l'armée, étant persuadé que ce prince les écouterait favorablement, ou d'envoyer au moins avec lui Xénophon, qu'il s'engageait à seconder de son crédit. Cependant il les supplia de ne point brûler ses villages. On prit le parti de députer Xénophon, accompagné des Grecs qui parurent

les plus propres à cette mission. Quand il fut arrivé près du roi des Thraces, il lui parla en ces termes :

« Je ne viens point ici, Seuthès, te rien demander, mais te faire sentir, si je le puis, que je n'ai point mérité ta haine, en réclamant pour nos soldats la paye que tu as promise volontairement. J'ai toujours cru qu'il n'était pas moins de ton intérêt de la donner, que du leur de la recevoir. Je remarque d'abord qu'après les dieux, ce sont eux qui t'ont fait roi d'une vaste contrée et d'un peuple nombreux, et qui t'ont placé à un rang où aucune de tes actions, honnêtes ou honteuses, ne peut être ignorée. Dans ce poste éminent, il t'importe de ne point passer pour avoir renvoyé sans récompense tes bienfaiteurs ; il t'importe encore d'être loué par la bouche de six mille hommes qui t'ont servi, et surtout de ne laisser jamais élever de doute sur ta parole. Je vois que la parole des gens sans foi est vaine, sans force et sans considération, tandis que celle des hommes reconnus pour vrais n'est pas moins efficace pour obtenir ce qu'ils désirent que la tyrannie des autres. Veulent-ils mettre quelqu'un à la raison, leurs menaces équivalent aux châtiments prompts des autres. S'ils promettent, ils tiennent aussi bien que d'autres qui donnent sur l'heure.

« Rappelle-toi ce que tu nous as avancé avant de faire alliance avec toi ; tu vois que nous n'avons rien reçu. Ce fut la confiance en ta sincérité qui engagea une armée nombreuse à joindre ses armes aux tiennes, et à te soumettre un empire qui vaut non pas seulement trente talents, somme que nous demandons comme une dette, mais infiniment davantage. Eh bien ! cette confiance, qui t'a valu un royaume, tu vas la vendre pour une pareille somme. Rappelle-toi quelle importance tu mettais à la conquête du pays qui t'est enfin soumis : je suis sûr qu'alors tu aimais mieux l'avoir qu'une somme beaucoup plus considérable. Il me semble que ce serait pour toi un plus grand malheur et une plus grande tache de ne point conserver cette conquête que de ne l'avoir point faite ; comme il serait plus fâcheux de tomber de la richesse dans la pauvreté que de n'avoir jamais été riche ; comme il serait plus affligeant de redevenir simple particulier après avoir été roi que de n'avoir jamais exercé la royauté.

Tu sais que tes peuples se sont soumis, non par affec-

tion, mais parce qu'ils ont été contraints : doutes-tu qu'ils ne fissent de nouveaux efforts pour recouvrer leur liberté, si la terreur ne les contenait ? Mais s'ils voient nos troupes disposées à rester sous tes ordres dès que tu le souhaiteras, ou à revenir promptement à ton secours en cas de besoin ; s'ils voient tous ceux qui nous entendront parler de toi avec éloge prêts à se ranger sous tes drapeaux et à te seconder, ne crois-tu pas leur inspirer plus sûrement cette terreur, et les attacher bien plus à ton empire, que s'ils présument que personne désormais ne viendra à toi, à cause de la défiance qu'inspire ta conduite actuelle, et que nous sommes déjà nous-mêmes mieux intentionnés pour eux que pour toi ? Ce n'a pas été d'ailleurs parce que les Thraces étaient inférieurs en nombre qu'ils ont subi le joug, mais parce qu'ils manquaient de chefs. N'est-il pas à craindre qu'ils ne s'en choisissent aujourd'hui parmi ces Grecs qui croient avoir à se plaindre de toi ; qu'ils ne mettent à leur tête les Lacédémoniens, encore plus puissants ; et surtout si, d'un côté, les soldats montrent plus de zèle à servir des hommes qui les auront fait payer, et que, d'un autre côté, les Lacédémoniens y consentent à cause du besoin qu'ils ont de l'armée ? Il est évident que les Thraces mêmes que tu as subjugués marcheraient plus volontiers contre toi qu'avec toi : car tes victoires consolident leur esclavage ; et si tu es vaincu, ils sont libres.

« Crois-tu devoir t'occuper du bonheur de ce pays, maintenant qu'il est à toi ? Songe que si nos soldats, payés de ce qu'ils ont droit d'exiger, se retirent paisiblement, ta contrée sera plus ménagée que s'ils s'obstinent à y rester comme en pays ennemi, et qu'ils t'obligent à lever contre eux une armée plus nombreuse, qui aura également besoin de subsistances. Quant à l'argent, t'en coûtera-t-il plus en nous payant sur-le-champ ce qui nous est dû, qu'en continuant à nous le devoir, et en soudoyant une plus grande quantité de troupes ?

« Mais Héraclide trouve la somme considérable ; il me l'a déclaré. Ne t'est-il donc pas bien plus facile à présent de la lever et de la payer, qu'il ne te l'était auparavant d'en trouver la dixième partie ? Ce n'est pas la quotité d'une somme qui la rend considérable ou légère, ce sont les facultés de l'homme qui l'acquitte, et celles de l'homme qui la reçoit.

Or tes revenus annuels maintenant valent plus que tout le fonds que tu possédais jadis.

« Quant à moi, je t'ai parlé, Seuthès, avec les égards dus à un ami, afin que tu te montres digne des faveurs que les dieux t'ont accordées, et que tu ne me perdes pas de réputation dans l'esprit du soldat : car, vu les dispositions actuelles de l'armée, sois certain qu'il me serait également impossible de me venger d'un ennemi, ou de te procurer de nouveaux secours, si je formais l'un ou l'autre de ces projets. Je prends cependant à témoin et les Immortels, à qui rien n'est caché, et toi-même, Seuthès, que je n'ai rien reçu de toi pour les services que t'ont rendus nos soldats, et que non-seulement je ne t'ai pas pressé de m'enrichir à leurs dépens, mais que je n'ai même pas réclamé ce que tu m'avais promis. Je jure de plus que, si tu m'avais offert de remplir envers moi tes engagements, je n'aurais rien accepté, à moins que les soldats n'eussent reçu en même temps tout ce qui leur est dû. J'aurais regardé comme une infamie de stipuler mes intérêts particuliers et de négliger les leurs, surtout en jouissant parmi eux de quelque considération.

« Qu'un Héraclide pense qu'il n'est d'autre bien dans ce monde que d'accumuler des trésors par toute sorte de moyens ; quant à moi, Seuthès, j'estime que les plus précieuses, les plus brillantes richesses d'un homme, et surtout d'un prince, sont la vertu, l'équité, la générosité : qui les possède est entouré d'amis et d'hommes qui aspirent à le devenir. Prospère-t-il, ils s'en réjouissent avec lui. Tombe-t-il dans l'infortune, ils volent à son secours. Si mes actions n'ont pu te persuader que j'étais sincèrement ton ami, si mes discours ne te le font connaître, réfléchis sur ce qu'ont dit les soldats. Tu étais présent ; tu as entendu les discours de ceux qui voulaient blâmer ma conduite.

« On m'accusait devant les Lacédémoniens de t'être plus attaché qu'à ce peuple ; et l'armée me reprochait d'avoir à cœur ta prospérité aux dépens de ses intérêts. On prétendait aussi que j'avais reçu de toi des présents. Mais ce dernier reproche, penses-tu que je l'eusse essuyé si l'on m'eût soupçonné de mauvaise volonté pour toi, et non pas de trop de zèle ? Il me semble, en effet, qu'on doit de l'affection à ceux de qui on reçoit un don. Avant que je t'eusse rendu aucun

service, tu me faisais un accueil gracieux ; tes regards, tes discours m'étaient garants de ta bienveillance ; tu ne te lassais pas de me faire des promesses : et maintenant que tes projets ont réussi, et que tu as acquis la plus grande puissance que j'aie pu te procurer, tu me vois d'un œil indifférent sans crédit auprès des soldats. Je ne doute pas cependant que tu ne finisses par les payer. Le temps sera ton maître, j'en suis sûr ; tu ne pourras entendre les murmures de tes bienfaiteurs. Ce que je te demande, c'est qu'en satisfaisant les troupes, tu tâches de me rétablir dans l'esprit du soldat tel que j'étais lorsque je suis entré à ton service. »

Seuthès, ayant entendu ce discours, maudit celui qui était cause que la solde des Grecs ne leur était pas payée depuis longtemps ; et tout le monde crut qu'il désignait Héraclide. « Pour moi, ajouta ce prince, je n'ai jamais prétendu priver les Grecs de leur solde ; je m'acquitterai envers eux. — Puisque tu as résolu de les payer, répliqua Xénophon, je te conjure de le faire par mes mains, et de ne pas négliger l'occasion de me rendre auprès de l'armée la considération dont je jouissais quand je suis venu vers toi. — Ce ne sera pas moi qui te la ferai perdre, répliqua Seuthès ; et si tu veux rester à mon camp avec mille hoplites seulement, je te livrerai toutes les places et tous les dons que je t'ai promis. — Cet arrangement est devenu impossible, répondit Xénophon ; renvoie-nous au plus tôt. — Je sais cependant, dit Seuthès, que tu trouveras moins de sûreté à partir. — Je suis reconnaissant de ta prévoyance, mais il m'est impossible de rester. Crois que partout où j'aurai du crédit, il tournera à ton avantage. » Seuthès s'expliqua alors en ces termes : « Je n'ai point d'argent, ou du moins j'en ai peu ; il ne me reste qu'un talent, je te le donne. Prends de plus six cents bœufs, environ quatre mille moutons, cent vingt esclaves, et les otages des Thraces qui vous ont attaqués, et pars. — Si la vente de ces effets ne suffit pas pour la paye, reprit Xénophon en riant, à qui appartiendra ce talent ? Puisque je cours des risques à joindre l'armée, ne faut-il pas au moins que je me garde d'être lapidé ? Tu as entendu les menaces. » Xénophon passa dans ce lieu le reste du jour.

Le lendemain, Seuthès livra aux députés ce qu'il avait promis, et l'envoya, conduit par des Thraces, au camp des

Grecs. Le bruit s'y était répandu que Xénophon n'avait été trouver Seuthès que pour rester à sa cour et recevoir les récompenses qu'on lui avait annoncées. Lorsqu'on le vit revenir, on courut tout joyeux au-devant de lui. Dès que ce général aperçut Charminus et Polynice : « Voilà, leur dit-il, ce que vous avez fait recouvrer à l'armée ; je vous le remets ; vendez-le, et distribuez-en le prix aux soldats. » Ces deux Lacédémoniens reçurent les effets, commirent des gens à la vente, et excitèrent contre eux-mêmes des murmures. Xénophon se tint à l'écart : on voyait qu'il se préparait à retourner dans sa patrie, car il n'était pas encore banni d'Athènes. Ceux des Grecs qui étaient le plus liés avec lui vinrent le conjurer de ne pas abandonner encore l'armée, de la conduire en Asie, et de la remettre lui-même à Thimbron.

CHAPITRE VIII.

On s'embarqua ensuite pour Lampsaque. Euclide de Phlionte, devin et fils de Cléagoras, qui a peint les Songes dont est décoré le Lycée, vint au-devant de Xénophon. Il le félicita d'avoir échappé à tant de dangers, et lui demanda à quoi se montaient ses richesses. Xénophon lui jura qu'il n'avait pas de quoi s'en retourner à Athènes, à moins qu'il ne vendît son cheval et ses équipages. Euclide ne voulait point le croire. Mais les habitants de Lampsaque ayant envoyé à Xénophon les présents de l'hospitalité, ce général fit un sacrifice à Apollon, et plaça Euclide près de lui. Celui-ci, ayant vu les entrailles des victimes, dit à Xénophon : « Je suis persuadé que tu ne rapportes rien de ton expédition ; mais, quand tu devrais faire fortune dans la suite, il y aura obstacle de ta part, si ce n'est d'ailleurs. » Xénophon en convint. « C'est Jupiter Mélichius, continua Euclide, qui vous est contraire. Lui avez-vous offert des holocaustes, comme j'avais coutume de lui en offrir pour vous tous à Athènes ? » Xénophon avoua que, depuis qu'il avait quitté sa patrie, il n'avait point offert de sacrifices à Jupiter Mélichius. Euclide lui conseilla de sacrifier à ce dieu, et ajouta qu'il s'en trouverait mieux. Le lendemain, Xénophon alla à Ophrynium, y fit un sacrifice, et brûla des porcs entiers, suivant le rit d'Athènes. Le dieu lui accorda des si-

gnes favorables. Le même jour, arrivèrent Biton et Euclide, avec de l'argent pour l'armée. Ils se lièrent par les nœuds de l'hospitalité à Xénophon; et, soupçonnant que par besoin d'argent il s'était défait, à Lampsaque, pour cinquante dariques, de son cheval, qu'il aimait beaucoup, disait-on, ils le rachetèrent, et forcèrent ce général de le reprendre, sans vouloir en recevoir le prix.

On marcha ensuite à travers la Troade. On passa le mont Ida, et l'on arriva d'abord à Antandre; puis, en suivant le rivage de la mer qui baigne les côtes de Lydie, dans la plaine de Thèbes. De là, traversant Atramyttium et Certonium, on entra, près d'Atarné, dans la plaine du Caïque, et l'on parvint à Pergame en Mysie.

Xénophon y logea chez Hellas, femme de Gongylus Érétrien, et mère de Gorgion et de Gongylus. Elle l'instruisit qu'Asidate, seigneur perse, était dans la plaine; que, s'il y marchait de nuit avec trois cents hommes, il le prendrait probablement avec sa femme, ses enfants, et tous ses trésors, qui étaient considérables. Elle lui donna pour guide son cousin et Daphnagoras qu'elle estimait fort. Xénophon offrit avec eux un sacrifice. Le devin Basias d'Élide, qui y assistait, lui dit que les entrailles étaient favorables, et qu'il ferait Asidate prisonnier. Xénophon se mit donc en marche après le repas. Il avait pris avec lui les lochages qu'il aimait le plus, et qui lui avaient été le plus attachés : il voulait qu'ils participassent à sa bonne fortune. Environ six cents hommes sortirent aussi malgré lui, et le suivirent; mais les lochages prirent les devants, de crainte de partager avec cette foule un butin qu'ils croyaient assuré.

On arriva vers minuit. On laissa échapper des environs de la tour des esclaves et beaucoup d'autre butin; on n'en voulait qu'à Asidate et à sa famille. On attaqua le château : ne pouvant le prendre, parce qu'il était grand, élevé, muni de créneaux, et défendu par beaucoup de braves, on essaya de le miner. L'épaisseur du mur était de huit briques. Il y eut cependant une ouverture pratiquée au point du jour. Aussitôt un des assiégés perça, avec une grande broche, la cuisse de celui des Grecs qui se trouva le plus près; et d'ailleurs, par une grêle de flèches, les Barbares rendaient les approches dangereuses. Aux cris qu'ils jetaient, aux feux qu'ils allumaient pour signaux, Itabélius marcha à leur se-

cours avec ses forces. Vinrent aussi, de la Comanie, des hoplites assyriens, environ quatre-vingts chevaux de la cavalerie hyrcanienne à la solde du roi, et près de huit cents peltastes. Il sortit aussi de la cavalerie de Parthénium, d'Apollonie et des lieux voisins.

Il était temps de penser à faire la retraite. On prit les bœufs, le menu bétail, les esclaves, qu'on enferma dans une colonne à centre vide : ce n'était pas que l'on s'occupât du butin ; mais, en le laissant, la retraite aurait eu l'air d'une fuite, l'ennemi en serait devenu plus hardi, et les Grecs se fussent découragés. On se retira donc en gens résolus à défendre le butin. Gongylus, les voyant en petit nombre et pressés par de nombreux ennemis, sortit, malgré sa mère, avec ses forces, afin de prendre part à l'affaire. Proclès, descendant de Démarate, amena aussi du secours d'Alisarne et de Teuthranie. La troupe de Xénophon, écrasée par les flèches, les pierres, marcha en rond pour opposer le bouclier aux traits, et repassa à grand'peine le Caïque. Près de la moitié des Grecs étaient blessés. Agasias de Stymphale, centurion, le fut aussi en cet endroit : il avait toujours combattu avec le plus grand courage. Enfin les Grecs achevèrent leur retraite, conservant environ deux cents prisonniers et assez de menu bétail pour offrir des sacrifices aux dieux.

Le lendemain, après avoir immolé des victimes, Xénophon fit marcher toute l'armée pendant la nuit, afin qu'Asidate ne craignît plus son voisinage et négligeât de se garder. Mais ce Perse, informé que ce général avait de nouveau consulté les dieux et devait marcher contre lui avec toute l'armée, alla se cantonner dans les villages contigus aux murs de Parthénium. Il y tomba dans les troupes que conduisait Xénophon. On le prit avec sa femme, ses enfants, ses chevaux et tous ses trésors. Ainsi fut accompli ce que les dieux avaient annoncé lors du premier sacrifice. Les Grecs se retirèrent ensuite à Pergame ; et Xénophon n'eut point à se plaindre de Jupiter Mélichius ; car les Lacédémoniens, les lochages, les autres généraux et les soldats convinrent de lui donner ce qu'il y avait de plus précieux, dans le butin, des chevaux, des attelages et d'autres effets ; en sorte qu'il se trouva même en état d'obliger ses amis.

Thimbron, qui arriva alors, prit le commandement de l'ar-

mée, l'incorpora dans les autres troupes grecques, et fit la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze.

Voici les noms des satrapes qui gouvernaient toutes les provinces que nous traversâmes : Artimas commandait en Lydie, Artacamas en Phrygie, Mithridate en Lycaonie et en Cappadoce, Syennésis en Cilicie, Dernès en Phénicie et en Arabie, Bélésis en Syrie et en Assyrie, Rhoparas en Babylonie, Arbacès en Médie, Tiribaze au pays du Phase et des Hespérites. Les Carduques, les Chalybes, les Chaldéens, les Macrons, les Colques, les Mossynœques, les Coètes et les Tibaréniens étaient peuples autonomes. Corylas gouvernait la Paphlagonie, Pharnabaze la Bithynie, et les Thraces d'Europe obéissaient à Seuthès.

Le total du parcours entier, marche et retraite, fut de deux cent quinze étapes, comprenant onze cent cinquante-cinq parasanges, ou trente-quatre mille six cent cinquante stades; l'expédition, allée et retour, dura quinze mois.

Digitized by Google

ÉCONOMIQUE

CHAPITRE PREMIER.

J'entendis un jour Socrate parler en ces termes sur l'économie : « Dis-moi, Critobule, donne-t-on à l'économie le nom d'art, comme à la médecine, à la métallurgie et à l'architecture ? — Je le crois, Socrate. — On peut déterminer l'objet de ces arts. Peut-on également déterminer celui de l'économie ? — L'objet d'un bon économe, si je ne me trompe, est de bien gouverner sa maison. — Et la maison d'un autre, si on l'en chargeait, est-ce qu'il ne serait pas en état de la gouverner comme la sienne ? Un architecte peut aussi bien travailler pour un autre que pour lui : il doit en être de même de l'économe. — C'est mon avis, Socrate. — Un homme qui, versé dans la science économique, se trouverait sans biens, pourrait donc administrer la maison d'un autre, et recevoir un salaire comme en reçoit l'architecte qu'on emploie ? — Assurément ; et même un salaire considérable, si, après s'être chargée de l'administration d'une maison, il l'améliorait par son talent à remplir ses devoirs.

— Critobule, qu'est-ce que nous entendons par une maison ? Est-ce la même chose qu'une habitation ? ou ce mot doit-il s'entendre même des biens que l'on possède hors de son habitation ? — Il me semble, Socrate, que tous nos biens font partie de la maison, quand même nous n'en aurions aucun dans la ville où nous résidons. — Mais n'y a-t-il pas des gens qui ont des ennemis ? — Sans doute ; il en est même qui en ont beaucoup. — Dirons-nous que ces ennemis fassent partie de nos possessions ? — Il serait plaisant,

en vérité, qu'un économe qui augmenterait le nombre des ennemis de sa maison vît encore sa conduite récompensée. — Tu disais pourtant qu'on entend par maison tout ce que l'on a. — Sur ma foi, je voulais dire tout ce que l'on possède de bon : car ce qui est mauvais, pourrais-je l'appeler une possession?

— Si je ne me trompe, tu appelles *bien* ce qui est utile? — Justement; car ce qui est nuisible est plutôt un mal qu'un bien. — Et si quelqu'un achète un cheval sans savoir le mener, et qu'il fasse une chute et se blesse, ce cheval ne sera donc plus un bien pour lui? — Non, si par le mot *bien* on entend ce qui est utile. — Les terres mêmes ne sont donc plus des biens pour qui perd à leur culture? — Assurément, elles n'en sont plus, dès qu'au lieu de nourrir le cultivateur elles sont cause qu'il tombe dans l'indigence. — Tu en diras donc autant des brebis? Elles ne sont plus des biens pour le propriétaire qui se ruine, parce qu'il ne sait pas en tirer parti. — Je le pense ainsi, Socrate. — Critobule, tu entends donc par *bien* ce qui est utile, mais non ce qui est nuisible? — Précisément. — La même chose est donc un bien pour qui sait en user, et n'en est pas un pour qui ne le sait pas. C'est ainsi qu'une flûte est un bien pour un homme qui en joue parfaitement, tandis qu'elle ne sert pas plus à l'ignorant que de vils cailloux, à moins qu'il ne la vende; et, dans cette nouvelle supposition, nous disons : Une flûte est un bien pour l'ignorant qui la vend; elle n'en est pas un pour celui qui la garde lorsqu'il ne sait pas en jouer.

— Cette réflexion, Socrate, est une juste conséquence de nos principes, puisque nous venons de dire qu'il n'y a de bien que ce qui est utile. La flûte ne peut être un bien pour l'ignorant qui ne la vend pas, puisqu'elle ne lui sert de rien. Elle sera un bien, s'il la vend. — Dis s'il sait la vendre : car, si elle tombe entre les mains d'un autre ignorant, elle ne sera pas plus un bien qu'auparavant, du moins d'après ton raisonnement.

— C'est-à-dire, Socrate, que l'argent même n'est pas un bien, si l'on ne sait s'en servir. — Toi-même, Critobule, tu me parais avouer que le nom de bien convient seulement à ce qui peut être utile. Si donc quelqu'un emploie son argent, par exemple, à l'acquisition d'une maîtresse

qui altère sa santé, son âme et sa raison, dira-t-on que l'argent lui soit utile? Non certes, ou nous donnerons le nom de bien à la jusquiame, qui rend maniaques ceux qui en mangent. Que l'argent, si l'on ne sait pas en user, soit donc rejeté si loin qu'il ne soit plus même au rang des biens.

« Et les amis, si on a le talent de mettre à profit l'amitié, comment les appellerons-nous? — Des biens, Socrate; et ne sont-ils pas beaucoup plus dignes de ce nom que les bœufs, puisqu'ils nous servent plus encore que ces utiles animaux? — Les ennemis, d'après ton propre raisonnement, sont donc aussi un bien pour qui sait les rendre utiles? — Je le crois ainsi. — Il est donc d'un bon économe d'en user si sagement avec ses ennemis, qu'il sache en tirer parti? — Oui certes; et en effet, combien ne vois-tu pas de maisons de particuliers ou de rois redevables de leur opulence à la guerre? — Voilà qui est bien dit, selon moi. Mais que penser, Socrate, lorsque nous voyons des gens qui, avec des talents et des moyens pour agrandir leurs possessions à l'aide du travail, se condamnent à l'oisiveté, et rendent par là leurs talents inutiles? N'en résulte-t-il pas, du moins à l'égard de ces hommes-là, que ni les talents ni les possessions ne sont des biens? — Est-ce des esclaves que tu veux me parler, Critobule? — Non, en vérité; mais de citoyens reconnus pour nobles, qui, versés les uns dans l'art militaire, les autres dans les arts de la paix, languissent pourtant dans l'inaction, faute de maîtres, à ce que je crois. — Faute de maîtres! Comment n'en auraient-ils pas, puisque, formant des vœux pour le bonheur, et voulant faire ce qui le procure, ils se trouvent dans leurs tentatives arrêtés par des tyrans? — Et quels sont donc ces tyrans qui commandent en se tenant invisibles? — Invisibles, Critobule! Partout on les voit; même tu n'ignores pas combien ils sont méchants, si tu regardes comme ennemis cruels la mollesse, la lâcheté, la négligence.

« Il est d'autres maîtres non moins perfides, tels que les jeux de hasard et les sociétés frivoles qui se cachent sous le masque de la volupté. Avec le temps, ceux mêmes qui ont été trompés reconnaissant que ces jeux, que ces sociétés inutiles ne sont que de véritables maux déguisés sous l'apparence des plaisirs, puisqu'en asservissant ils empêchent de vaquer à d'utiles travaux. Quelques-uns, à la vérité, loin

d'obéir à ces despotes, se montrent au contraire très-actifs, très-industrieux : néanmoins ils se ruinent, ils perdent toute ressource; car ils ont aussi des maîtres qui certes commandent bien durement. Ils sont esclaves, les uns de la gourmandise, les autres de l'incontinence, ceux-ci de l'ivrognerie, ceux-là d'une folle ambition et de la prodigalité; et chacun de ces maîtres exerce sur ceux qu'ils subjuguent un si cruel empire que, tant qu'ils les voient jeunes et en état de travailler, ils les contraignent de leur apporter tout leur gain, de fournir à tous leurs caprices. S'aperçoivent-ils que la vieillesse les rend incapables de travailler, ils les abandonnent à une décrépitude ignominieuse, et vont chercher d'autres victimes. Contre ces ennemis de notre liberté, Critobule, il faut soutenir des combats non moins terribles que contre ceux qui tenteraient, les armes à la main, de nous réduire en servitude. Un ennemi généreux, après avoir donné des fers, a plus d'une fois, par sa modération, forcé les vaincus à devenir plus sages et à vivre désormais plus heureux; au lieu que ces impérieux despotes, tant qu'ils dominent, travaillent sans relâche à ruiner le corps, l'âme et la maison des hommes. »

CHAPITRE II

« Je crois, dit alors Critobule, te comprendre à merveille. Il me semble d'ailleurs qu'en interrogeant mon cœur, je le trouve libre de ces honteuses passions : en sorte que, si tu me conseilles ce que je dois faire pour améliorer ma maison, les tyrans dont tu me parles ne m'empêcheront pas de mettre tes avis à profit. Fais-moi donc part, en toute confiance, de tes salutaires leçons.

« Penses-tu, Socrate, que nous soyons assez riches, et que nous n'ayons plus rien à désirer ? — Si c'est de moi que tu parles, Critobule, je crois qu'il ne me faut plus rien au delà de ce que je possède; je suis assez riche. Pour toi, je te trouve bien pauvre; quelquefois même, en vérité, tu m'inspires de la pitié. — Par tous les dieux, répondit Critobule riant aux éclats, quelle somme, crois-tu, Socrate, que l'on trouvât de tous mes biens, si on venait à les vendre, et quelle somme trouverait-on des tiens ? — A rencontrer un bon acquéreur, je pense que, de toute ma maison et de tout

ce qui m'appartient, je ferais aisément cinq mines : toi, tu trouverais, je suis sûr, de tes biens, cent fois davantage. — Quoi ! tu sais cela, et t'imagines n'avoir aucun besoin ! et ma pauvreté te fait pitié ! — Oui, parce qu'en effet ce que j'ai me procure le nécessaire, tandis que toi, avec le train brillant que tu mènes et que l'on attend de toi, tu ne pourrais pas subsister même ayant une fortune triple de ce que tu possèdes à présent. — Et pourquoi, Socrate ?

— D'abord, Critobule, je te vois obligé à de grands et nombreux sacrifices, sous peine de t'attirer le courroux des dieux et la défaveur des hommes. Ensuite ton rang exige que tu accueilles avec magnificence quantité d'étrangers : que tu donnes à dîner à tes concitoyens, et leur rendes toute sorte de bons offices ; sinon, tu restes sans partisans. Ce n'est pas tout : je sais qu'à présent même le gouvernement te charge d'énormes impositions ; ce sont des chevaux à entretenir, des fêtes publiques à payer, des combats de gymnase à présider, des clientèles à soutenir. S'il survient une guerre, aussitôt nommé triérarque, on te chargera de dépenses et de contributions si fortes, qu'il ne te sera pas facile d'y faire honneur ; et si tu ne fournis pas noblement à tout, ils te puniront avec la même sévérité que s'ils te surprenaient volant leurs biens. Par-dessus tout cela, je vois que tu te crois riche ; tu négliges les moyens de faire fortune, tu t'occupes de bagatelles, comme si tu n'avais rien de mieux à penser : voilà ce qui excite ma pitié. Je crains qu'il ne t'arrive des malheurs irréparables, que tu ne tombes dans une affreuse indigence. Quant à moi, s'il me manquait quelque chose, tu sais toi-même qu'il y a telles personnes dont les modiques bienfaits verseraient l'abondance dans mon humble maison : tes amis, au contraire, qui ont plus de moyens pour soutenir leur état que tu n'en as pour soutenir le tien, ne songent qu'à tirer parti de toi.

— A cela, Socrate, je n'ai point à répliquer : mais il en est temps, viens à mon secours ; que je ne devienne pas réellement un objet de pitié. — Est-ce que tu ne t'apercevrais pas de ton inconséquence ? — Quoi ! Critobule, tout à l'heure, lorsque je te disais que je suis riche, tu t'es moqué de moi, comme si je ne savais pas même ce que c'est que richesse ; tu as tenu bon jusqu'à ce que tu m'aies convaincu, forcé d'avouer que mes biens n'égalaient pas la

centième partie des tiens ; et tu veux, à présent, que je te protége, et que mes soins t'empêchent de tomber dans une véritable pauvreté.

— C'est que je te vois, Socrate, en possession d'un moyen sûr de faire fortune. Or, celui qui de peu sait tirer parti, avec de grands fonds procurerait une grande fortune. — Oublies-tu donc encore que tout à l'heure tu disais (et il ne m'était pas même permis d'ouvrir la bouche), tu disais que ni les chevaux, ni les terres, ni les troupeaux, ni l'argent, que rien enfin n'était un bien pour qui ne savait point s'en servir ? On peut bien tirer des revenus de pareilles possessions ; mais moi, qui de ma vie n'en ai eu en propre, comment veux-tu que je sache les faire valoir ? — Cependant, Socrate, nous avons été d'avis que, quand un homme n'aurait en propre aucun bien, la science de l'économie n'en existerait pas moins. Qui t'empêche donc d'avoir ce talent ? — Eh mais, ce qui peut empêcher un homme de savoir jouer de la flûte, quand il n'a jamais eu de flûte à lui, et que personne ne lui en a prêté pour en prendre des leçons : voilà où j'en suis par rapport à l'économie. L'instrument nécessaire pour s'y exercer, ce sont les biens ; or, jamais je n'en ai eu, et jamais autre que toi n'a eu l'idée de m'en confier. Ceux qui apprennent pour la première fois à jouer de la cithare gâteraient même les lyres ; de même moi, si j'essayais sur tes biens la pratique de l'économie, peut-être ruinerais-je ta maison.

— Tu as grande envie de m'échapper, Socrate, et bien de la répugnance à porter avec moi la charge d'une pénible administration. — Non, par Jupiter ! non : c'est au contraire avec grand plaisir que je te ferai part de ce que je sais : mais si tu venais chez moi me demander du feu, et que, n'en ayant pas, je t'indiquasse une autre maison où tu pusses t'en procurer, tu n'aurais pas, je crois, sujet de te plaindre de moi. De même si tu venais me demander de l'eau, et que, n'en ayant pas, je te conduisisse chez quelqu'un qui en eût, je suis sûr que tu ne te plaindrais pas de moi. Si, me priant de t'enseigner la musique, je t'adressais à des maîtres plus habiles que moi, et qui encore te sauraient gré de prendre leurs leçons, sur cela quel reproche aurais-tu à me faire ? — Aucun, du moins qui fût fondé. — Eh bien ! je vais t'indiquer des gens plus habiles que moi dans la science dont

tu me supplies de te donner des leçons. J'avoue que j'ai soigneusement cherché quels étaient les meilleurs maîtres d'Athènes en chaque genre: car j'avais remarqué un jour que la même profession qui réduisait les uns à l'indigence, en conduisait d'autres à la fortune. Cette singularité, qui me frappa, me parut mériter d'être approfondie. Je ne trouvai, en y réfléchissant, rien que de fort naturel. Je voyais en effet que ceux qui exerçaient sans principes ces professions ne manquaient pas de se ruiner, tandis que ceux dont les opérations étaient sagement combinées faisaient sans peine une fortune rapide. A l'école de tels maîtres, et avec l'aide du ciel, je crois que tu pourrais être un excellent administrateur de tes biens. »

CHAPITRE III.

En entendant ces mots, Critobule reprit :

« Je ne te laisserai point aller, Socrate, que tu ne me donnes les leçons que tu m'as annoncées en présence des amis que voici. — Eh bien! Critobule, si d'abord je te montre des gens qui construisent à grands frais des maisons incommodes, tandis que d'autres, avec beaucoup moins de frais, bâtissent des maisons où ils trouvent tout ce qu'il faut, est-ce que cela seul ne te paraîtra pas une leçon d'économie? — Assurément. — Si je te fais voir, ce qui en est une suite, des gens qui possèdent une quantité prodigieuse d'ustensiles de toute espèce, sans pouvoir s'en servir au besoin, sans savoir s'ils sont en bon ou mauvais état, et qui à cause de cela se tourmentent sans cesse, et sans cesse tourmentent leurs domestiques; si je t'en fais remarquer d'autres qui, n'ayant pas plus, et ayant moins d'ustensiles que les premiers, trouvent tout sous la main quand ils veulent s'en servir? — La raison, Socrate, n'en est-elle pas que chez les uns tout est pêle-mêle, tandis que chez les autres chaque chose est à sa place? — A une place convenable, oui, mais non pas à une place prise au hasard. — Voilà, si je ne me trompe, encore une réflexion qui a rapport à l'économie.

— Si je te montre ici des esclaves presque tous enchaînés, et qui bien souvent s'échappent; là, des serviteurs qui, libres de toute chaîne, ne songent qu'à travailler, et se plai-

sent à rester auprès de leurs maîtres, ne paraîtrai-je pas t'avoir présenté un fait très-curieux d'économie ? — Très-remarquable, assurément. — Si je te cite des agriculteurs qui suivent les mêmes procédés, et dont les uns cependant accusent l'agriculture de leur indigence, tandis que cet art procure à d'autres l'abondance et toutes les commodités de la vie ? — Ma foi, je croirais peut-être qu'outre les dépenses indispensables, les premiers en font de ruineuses pour leur maison. — Il est possible, Critobule, qu'il se trouve des gens tels que tu le dis ; ce n'est pas d'eux que je parle, mais de ceux qui, se disant agriculteurs, ne peuvent fournir même aux dépenses nécessaires. — Et quelle serait la cause de cette détresse ? — Je te conduirai chez eux ; tu verras de tes propres yeux et jugeras. — Oui, si je puis. — Viens donc éprouver si tu es capable de ce discernement. Tu sais que, pour aller à la comédie, tu te lèves de très-grand matin, que tu fais une très-longue course, que souvent tu me pries avec instance de t'accompagner, tandis que, pour ton instruction sur l'économie, tu ne m'as jamais rien proposé de semblable. — Je te parais donc bien ridicule ? — C'est plutôt à tes propres yeux que tu dois paraître tel.

« Si je te fais voir encore des gens qui, pour avoir élevé des chevaux, en sont venus au point de manquer du nécessaire, tandis que d'autres vivent dans une grande aisance, se félicitant des gains que leur procure la même entreprise ? — J'en vois tous les jours, et même j'en connais de l'une et de l'autre espèce, sans être pour cela du nombre de ceux qui s'enrichissent. — Ils sont pour toi dans le cas des tragiques et des comiques que tu regardes, non pas, je pense, pour devenir poëte, mais uniquement pour le plaisir de voir et d'entendre : et en ce point tu pourrais bien avoir raison, car tu ne veux point devenir poëte. Mais, étant obligé d'élever des chevaux, ne vois-tu pas que tu es fou de négliger les connaissances de ce genre, sortout lorsqu'elles te sont aussi utiles pour ton usage particulier que lucratives pour le commerce ? — Tu veux donc, Socrate, que j'élève des poulains ? — Pas plus, sur ma foi, que je ne veux que tu élèves de petits enfants pour en faire ensuite tes laboureurs. Mais je crois qu'il est pour les hommes, pour les chevaux, un certain âge où déjà l'on peut se servir d'eux et où ils nous deviennent de plus en plus utiles.

« Je puis encore te citer des maris qui se comportent si sagement à l'égard de leurs femmes, qu'ils trouvent en elles des ressources pour la prospérité de leur maison, tandis que d'autres les élèvent de manière à accélérer leur ruine. — Quand cela arrive, Socrate, à qui faut-il s'en prendre de l'homme ou de la femme ? — Lorsqu'un troupeau est ordinairement en mauvais état, c'est le berger que l'on accuse. Un cheval est-il très-méchant, on s'en prend au cavalier. Si une femme bien dirigée par son mari, se gouverne mal, elle seule est coupable ; mais que le mari la laisse dans l'ignorance de l'honnête et du beau, et qu'il l'emploie quoique manquant d'instruction, n'est-ce pas le mari qu'on doit justement blâmer ? Critobule, tu ne vois ici que de bons amis ; parle-nous bien franchement : est-il quelqu'un qui entre plus dans tes affaires que ta femme ? — Personne. — Cependant, existe-t-il des gens avec qui tu t'entretiennes moins qu'avec ta femme ? — Il y en a bien peu. — Quand tu l'as épousée, n'était-ce pas un enfant, ou du moins une femme qui n'avait rien vu, rien entendu ? — C'est très-vrai. — Il serait donc bien plus étonnant qu'elle sût ce qu'elle doit dire ou faire qu'il ne le serait qu'elle se gouvernât mal. — Ces maris que tu dis qui possèdent de bonnes femmes, est-ce qu'ils les ont élevées eux-mêmes ? — C'est une question qui mérite examen ; mais Aspasie, à qui je te présenterai, t'instruira de cela plus pertinemment que moi. Pour moi, je pense qu'une bonne compagne est tout à fait de moitié avec le mari pour l'avantage commun. C'est l'homme le plus souvent qui, par son travail, fait venir le bien à la maison ; et la femme qui, presque toujours, se charge de l'employer aux dépenses nécessaires. L'emploi est-il bien fait, la maison prospère ; l'est-il mal, elle tombe en décadence. »

CHAPITRE IV.

« Si tu le juges utile, continua Socrate, je puis du moins, à ce que je crois, te montrer des artistes distingués. — Dans tous les arts ! à quoi bon ? car il n'est ni facile d'en trouver qui excellent dans tous les arts, ni possible d'être habile soi-même dans tous. N'est-ce pas bien assez des beaux-arts, dont la culture ne peut que m'honorer ? Fais-moi-les con-

naître aussi bien que ceux qui les exercent; et même, autant qu'il est en toi, aide-moi de tes lumières en cette partie. — Je t'approuve, Critobule : car les arts appelés mécaniques sont décriés, et c'est avec raison que les gouvernements en font peu de cas. Condamnés pour l'ordinaire à rester assis, à vivre dans les ténèbres, quelquefois même auprès d'un feu continuel, ceux qui les exercent et ceux qui les apprennent ruinent tout à fait leur santé, et, le corps une fois énervé, l'âme est-elle susceptible d'une grande énergie ? Surtout on n'a plus le temps de rien faire ni pour ses amis ni pour l'État, en sorte que de tels hommes sont jugés mauvais amis et mauvais défenseurs de leur pays. Aussi, dans quelques républiques, principalement dans celles qui se signalent par la gloire des armes, il est défendu à tout citoyen d'exercer une profession mécanique.

— Quant à moi, Socrate, quel art me conseilles-tu de cultiver? — Ne rougissons point d'imiter le roi de Perse : persuadé que l'agriculture et l'art militaire sont les plus beaux et les plus nécessaires des arts, ce prince les cultive avec une ardeur égale. — Quoi ! Socrate, tu t'imagines que le roi de Perse donne quelque soin à l'agriculture? — Examinons sa conduite, nous verrons probablement s'il y donne quelque soin.

« Nous trouvons qu'il s'occupe particulièrement de l'art militaire, parce que, de quelque nation qu'il lève des tributs, il prescrit à chaque gouverneur le nombre de cavaliers, d'archers, de frondeurs, de gerrophores qu'il doit nourrir, soit pour contenir ses propres sujets, soit pour défendre ses États contre toute invasion. Il leur prescrit encore d'entretenir une garnison dans les citadelles. Le gouverneur à qui l'ordre en est donné fournit la citadelle de subsistances. Le roi, de son côté, se fait tous les ans présenter un état tant des troupes mercenaires que de ceux à qui il est enjoint de prendre les armes; et il les fait venir tous dans le lieu indiqué pour le rassemblement : les garnisons en sont seules exceptées. Le roi fait en personne la revue des troupes voisines de sa résidence; il confie l'inspection de celles qui en sont éloignées à des officiers dévoués. Les commandants de places, les chiliarques, les satrapes qui ont des troupes portées au complet, et qui présentent des escadrons bien montés, des bataillons bien armés, sont

Digitized by Google

comblés d'honneurs et de biens. Ceux des gouverneurs de provinces qui ne surveillent pas les commandants de garnisons, ou qui se rendent coupables de malversations, sont punis sévèrement, cassés et remplacés.

« D'après une telle conduite, nous jugeons, sans crainte de nous tromper, qu'il s'occupe de l'art militaire. Mais il fait plus encore : quelque pays de sa domination qu'il parcoure, il y porte un œil curieux ; où il ne peut aller en personne, il envoie des commissaires chargés de lui faire un rapport fidèle. Remarque-t-il une province habitée, bien cultivée, enrichie de toutes les plantations et productions dont le sol est susceptible : il augmente le département du gouverneur, il le comble de présents, il lui accorde une place d'honneur à sa cour : si au contraire il voit un pays inculte et peu peuplé, soit à cause de ses vexations, soit enfin de sa négligence, il punit sévèrement le gouverneur, le destitue ensuite et le remplace. Une telle conduite ne prouve-t-elle pas qu'il veille avec le même zèle à ce que chaque pays soit cultivé par ses habitants, à ce qu'il se défende par le secours de ses garnisons?

« Aussi est-ce pour remplir ce double objet qu'il nomme des officiers. Le même ne réunit pas les deux fonctions à la fois : mais l'un a dans son district les propriétaires et les ouvriers sur lesquels il prélève des tributs ; le commandement de la garnison est confié à l'autre. Lorsque l'officier militaire ne veille pas, autant qu'il le doit, à la sûreté du pays, alors l'officier civil, qui a aussi l'inspection des travaux de la campagne, se plaint du commandant de la forteresse, dont la négligence empêche les habitants de travailler, vu qu'ils ne sont point gardés. Si, au contraire, malgré la protection donnée aux travaux champêtres, le gouverneur laisse le pays inculte et peu peuplé, alors le commandant de la citadelle peut aussi l'accuser à son tour. En effet, que les habitants cultivent mal le pays, ils se trouvent hors d'état de fournir des vivres à la garnison et de payer les tributs. Dans les provinces qui ont un satrape, c'est lui qui a inspection sur les deux officiers.

— Si telle est, Socrate, la conduite du roi, il me semble qu'il s'occupe autant de l'agriculture que de l'art militaire.

— Ce n'est pas tout, Critobule : quelque part qu'il séjourne, dans quelque pays qu'il aille, il veille à ce qu'il y ait de ces

jardins appelés paradis, qui sont remplis des plus belles et des meilleures productions de la terre ; et il y reste aussi longtemps que le permet la saison. — D'après ce que tu me dis, Socrate, je conçois que partout où il séjourne, c'est par lui-même qu'il doit veiller à ce que les paradis soient bien entretenus, plantés de beaux arbres, et enrichis de toutes les autres productions. — Critobule, on dit encore que, lorsque le roi distribue ses largesses, les premiers qu'il fait venir ce sont les plus vaillants des guerriers, parce qu'il est inutile de cultiver de grandes terres, s'il n'y a pas de soldats pour les protéger. Viennent ensuite les cultivateurs les plus habiles à fertiliser leur pays. En effet, dit le roi, l'homme même le plus courageux ne peut vivre sans laboureur qui le nourrisse.

« Aussi un prince justement célèbre, Cyrus, disait-il un jour à ceux qu'il avait appelés pour les récompenser : « On pourrait sans injustice déférer les deux prix à moi seul : car je prétends être le plus habile soit à cultiver mes terres, soit à défendre mes moissons. »

— Cyrus, j'en conclus, mon cher Socrate, ne se glorifiait pas moins, s'il a dit cela, de son intelligence en agriculture que de ses talents dans l'art militaire. Certes, s'il eût vécu, Cyrus eût été bien digne de commander. La preuve en est que, quand il marcha contre son frère pour lui disputer la couronne, il n'y eut pas, dit-on, un seul soldat qui passât du camp de Cyrus dans celui d'Artaxerxe, tandis que les soldats d'Artaxerxe venaient par milliers se ranger sous les drapeaux de Cyrus. Rien, selon moi, ne montre mieux le mérite d'un général que la confiance d'une armée qui le suit, résolue à braver avec lui les plus pressants dangers. Or, tant que ce grand prince eut les armes à la main, ses officiers combattirent à ses côtés. A peine fut-il mort, qu'ils moururent en combattant tous autour de son corps, à l'exception d'Ariée, qui se trouvait à l'aile gauche de son armée.

« C'est ce même Cyrus à qui Lysandre vint un jour apporter des présents de la part des alliés. Ce prince (je vais raconter le fait tel que Lysandre le raconta lui-même à l'un de ses hôtes de Mégare), ce prince, entre autres démonstrations d'amitié, lui avait fait voir lui-même ses jardins de Sardes. Frappé de la beauté des arbres, de leur plantation

symétrique, de l'alignement des allées, de la régularité du quinconce, de la suavité de ces parfums qui semblaient accompagner leurs pas; charmé de ce spectacle, le général lacédémonien lui dit : « Cyrus, la beauté de ce lieu m'enchante; tout ici me ravit : mais ce que j'admire bien plus, c'est le talent de l'artiste qui a dessiné le plan et qui en a surveillé l'exécution.

— Eh bien, lui répliqua Cyrus, flatté de ce qu'il entendait, eh bien, Lysandre, c'est moi qui ai dessiné le plan et qui l'ai fait exécuter; je puis même dire qu'il y a des arbres que j'ai plantés de ma propre main. » Lysandre, à ces mots, jetant les yeux sur lui, frappé de la beauté de ses vêtements, de l'odeur de ses parfums, de l'éclat de ses colliers, de la richesse de ses bracelets, de la magnificence de toute sa parure : « Quoi ! c'est toi, Cyrus, qui, de tes propres mains, as planté de ces arbres? — Cela t'étonne, Lysandre? Je te jure par le dieu Mithra que, quand je me porte bien, je ne prends pas de nourriture avant que des évolutions militaires, des travaux rustiques, quelque fort exercice, ne m'aient couvert de sueur. — Ah ! Cyrus, répondit Lysandre en lui serrant la main, pourrais-je ne pas te donner le nom d'heureux? Tu en es digne, puisque tu es vertueux. »

CHAPITRE V.

« Ce que je te dis là, Critobule, c'est pour t'apprendre que même les plus heureux des mortels ne peuvent se passer de l'agriculture. En effet, les soins qu'on lui donne, en procurant des plaisirs purs, augmentent l'aisance, fortifient le corps, et mettent en état de remplir tous les devoirs de l'homme libre. D'abord, non contente de donner le nécessaire à celui qui la cultive, la terre fournit encore à ses plaisirs. Ces fleurs, qui ornent les autels et les statues des dieux, et qui font quelquefois la parure des hommes, c'est elle qui nous les offre, en flattant notre odorat, en charmant nos yeux. Comme l'art d'élever les troupeaux se lie étroitement avec l'agriculture, c'est encore elle qui produit les végétaux et nourrit les animaux; de sorte qu'elle nous fournit des victimes pour fléchir les dieux, et des mets pour

nos tables. D'ailleurs, si elle nous offre tant de biens, elle ne permet pas qu'ils soient le prix de l'indolence; elle veut que l'on s'habitue à supporter les ardeurs de l'été, les glaces de l'hiver. De plus, elle donne de la vigueur à ceux qui la cultivent de leurs propres mains; quant à ceux qui en surveillent les travaux, elle en fait des hommes, en les éveillant de grand matin, en les obligeant à de grandes marches. En effet, à la campagne comme à la ville, les opérations les plus essentielles se font à des temps marqués. Si l'on veut avoir un cheval au service de la république, où peut-on le nourrir mieux qu'à la campagne? Veut-on servir dans l'infanterie, c'est à la campagne que l'on se fait un corps robuste. La terre ne favorise pas moins les plaisirs du chasseur, puisqu'elle offre une nourriture facile aux chiens et au gibier. Les chevaux eux-mêmes et les chiens tirent leur nourriture de la terre; mais ceux-ci, à leur tour, se rendent utiles à leur bienfaitrice : le cheval, en portant son maître aux champs de grand matin pour inspecter les travaux et en lui donnant la faculté d'en revenir tard; le chien, en défendant contre les animaux féroces et moissons et troupeaux, et en procurant la tranquillité même aux lieux les plus solitaires.

« Comme elle semble offrir ses productions au premier venu, et qu'elle se laisse dépouiller par le plus fort, elle encourage aussi les cultivateurs à la défendre les armes à la main. Est-il un art qui forme mieux à courir, à sauter, à lancer le javelot; qui enrichisse plus ceux qui en font profession; qui offre à l'amateur des charmes plus touchants? Vous paraissez; aussitôt, vous tendant les bras, elle vous offre ses trésors, vous invite à choisir. Peut-on recevoir ses hôtes avec plus de munificence qu'elle? En hiver, où trouve-t-on plus aisément qu'à la campagne un bon feu, soit pour se défendre du froid, soit pour chauffer les étuves? En été, où chercher ailleurs qu'à la campagne une onde fraiche, un doux zéphyr, un ombrage hospitalier? Quel art offre aux dieux des prémices plus dignes d'eux, célèbre en leur honneur de plus riches fêtes? Est-il, pour des domestiques, un séjour préférable à celui de la campagne? est-il un séjour plus agréable pour la femme, plus désiré des enfants, plus riant pour des amis? Quant à moi, je serais surpris qu'un homme libre eût quelque possession plus attrayante, qu'il

trouvât des occupations ou plus douces ou plus utiles au bonheur de la vie.

« Ce n'est pas tout : la terre enseigne d'elle-même la justice aux âmes attentives; car elle comble de bienfaits ceux qui la comblent de soins.

« Que l'habitant des campagnes soit arrêté dans ses travaux par de nombreuses armées, aguerri par une éducation mâle, doué d'une âme forte et d'un corps robuste, il peut, avec l'aide de la Divinité, fondre sur les terres d'un ennemi destructeur, et lui prendre de quoi fournir à sa nourriture. Souvent même, à la guerre, il est plus aisé de se nourrir à la pointe de l'épée qu'avec les instruments agraires.

« L'agriculture nous apprend encore à nous aider réciproquement; car il faut des hommes pour marcher contre l'ennemi : c'est avec des hommes que la terre se cultive. Un bon cultivateur inspirera donc à ses ouvriers de l'ardeur et de la docilité, semblable au général qui, marchant à l'ennemi, récompense ceux de ses soldats qui montrent de la bravoure, et punit ceux qui troublent l'ordre et la discipline. Aussi souvent que le général, il encouragera ses travailleurs. En effet, l'attrait de l'espérance n'est pas moins nécessaire aux esclaves qu'aux hommes libres : il l'est même plus encore aux premiers, afin qu'ils veuillent rester auprès de leurs maîtres.

« On a dit une grande vérité, que l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts. Est-elle en vigueur, tout fleurit avec elle : mais partout où la terre est condamnée à la stérilité, les arts meurent, je dirai presque et sur terre et sur mer.

— Ce que tu dis, Socrate, me paraît admirable; mais songes-tu à tant d'accidents qu'il est impossible à l'homme de prévoir? La grêle, le givre, la sécheresse, les grandes pluies, la rouille, d'autres ennemis, ne viennent-ils pas souvent nous ravir le fruit de nos plus belles combinaisons, de nos plus nobles travaux? Combien de fois une cruelle épizootie n'a-t-elle pas désolé les troupeaux les mieux soignés! — La puissance des dieux ne s'étend pas moins, Critobule, sur l'agriculture que sur l'art militaire. Je te croyais instruit de cette vérité. Ne vois-tu pas qu'avant de commencer une action, l'homme se les rend propices, qu'il les consulte sur ce qu'il doit faire ou ne pas faire, en interro-

geant les entrailles des victimes ou le chant des oiseaux? Crois-tu que, pour l'agriculture, tu aies moins besoin de leur protection? Sache bien que le sage les implore pour en obtenir soit une abondante récolte de fruits secs et de fruits à suc, soit la conservation de ses bœufs, de ses chevaux, de ses brebis, en un mot, de tout ce qu'il possède. »

CHAPITRE VI.

« Tu as bien raison, Socrate, quand tu me dis de ne rien entreprendre sans implorer la protection des dieux, puisqu'ils ne sont pas moins nos maîtres au sein de la paix qu'au milieu des combats. Je me conformerai à ce sage avis. Mais voudrais-tu revenir où tu en es resté sur l'économie, et achever tes détails à cet égard? D'après ce que j'ai entendu, je crois déjà voir, bien mieux qu'auparavant, ce qu'il faut faire pour vivre dans l'aisance. — Que demandes tu? Est-ce de revenir sur tous les principes que nous avons développés et dont nous avons reconnu la justesse, pour nous trouver encore, s'il est possible, tout à fait d'accord sur le reste de la discussion? — On aime, Socrate, quand on est en société d'intérêt, à se rendre réciproquement un compte exact et clair : nous devons de même, nous qui sommes en société de pensées, désirer de nous bien entendre dans la discussion.

— Critobule, nous avons établi que l'économie était un art, et nous l'avons défini l'art de faire prospérer une maison. Par *maison*, nous entendions toutes nos *possessions* ensemble; par *possessions*, ce qui était utile à la vie de chacun; et le nom d'*utile*, nous ne le trouvions applicable qu'à tous les objets dont on savait tirer parti. Nous avons dit qu'il était impossible d'apprendre tous les arts, et nous avons jugé que les États ne devaient aucune considération aux arts qu'on appelle mécaniques, parce qu'ils dégradent à la fois le corps et l'esprit. On en aurait, disions-nous, une preuve convaincante, si, lors d'une invasion, l'on partageait les artisans et les laboureurs en deux classes, et qu'on demandât aux uns et aux autres s'il faut défendre les campagnes ou sortir des champs pour garder les murs. Nous étions persuadés que, dans cette supposition, les laboureurs opineraient pour la défense, tandis que les artisans seraient d'avis de ne point

combattre, mais de rester, sans essuyer ni fatigue ni péril, dans l'état de repos auquel les accoutume leur éducation.

« Nous avons encore prouvé que l'agriculture, qui procure le nécessaire, était la profession la plus digne de l'homme honnête et vertueux et le premier des arts. Cette profession, disons-nous, est celle qu'on apprend le plus facilement, et qu'on exerce avec le plus de plaisir. En donnant au corps de belles formes et une bonne constitution, elle n'occupe pas assez l'esprit pour faire négliger les amis ou la chose publique.

« L'agriculture, disons-nous encore, inspire du courage à l'homme, puisque c'est en dehors des remparts qu'elle fournit le nécessaire et la nourriture à ceux qui l'exercent. Elle est, dans tous les gouvernements, la plus honorée des professions, parce qu'elle donne à l'État les citoyens les plus vertueux et les mieux intentionnés. — Je suis, à ce qu'il me semble, pleinement convaincu que l'agriculture est une profession honorable, utile et douce. Mais pourquoi la terre est-elle une source riche et féconde pour les uns, tandis qu'elle ne produit rien aux autres? La cause, m'as-tu dit, t'en est connue : je suis curieux de la connaître aussi, afin de faire ce qui est bon et d'éviter ce qui est préjudiciable. — Je dois, pour commencer, Critobule, te raconter comment un jour j'abordai un de ces hommes qui portent et méritent le nom d'hommes comme il faut [1]. — Je suis d'autant plus impatient de t'entendre, Socrate, que je désire moi-même me rendre digne de ce surnom. — Je vais donc te dire comment je parvins à m'entretenir avec lui. J'avais fort peu de temps pour visiter les meilleurs ciseleurs, les plus habiles peintres, les statuaires et autres artistes, et pour contempler à loisir leurs ouvrages les plus vantés; mais j'étais singulièrement avide de rencontrer un de ces hommes à qui l'on donne le nom respectable d'hommes comme il faut. Je voulais juger par quelles actions ils le méritaient.

« Et d'abord, comme le mot *beau* est joint au mot *bon*, quand je voyais quelqu'un d'une belle figure, j'allais le trouver, et je tâchais de découvrir si parfois le bon était *camarade du beau*. Mais qu'il s'en fallait que cela fût ainsi! Je

[1] Littéralement : d'hommes beaux et bons. Socrate va jouer sur l'emploi du mot beau.

crus apercevoir que quelques-unes de ces belles figures récélaient des âmes corrompues. Je ne fis donc plus d'attention à la beauté, et je me proposai de m'adresser à un de nos hommes comme il faut. Hommes, femmes, étrangers, citoyens, tout le monde appelait de ce nom Ischomaque : ce fut lui que j'essayai d'aborder. »

CHAPITRE VII.

« Un jour donc je le vis assis sous le portique de Jupiter Libérateur. Il me paraissait libre de toute affaire ; je m'approchai et me plaçai à côté de lui. « Pourquoi, Ischomaque, toi qui d'ordinaire n'es pas désœuvré, restes-tu ici les bras croisés, toi que je vois pour l'ordinaire occupé et perdant rarement le temps dans la place publique? — Tu ne m'y verrais pas, Socrate, à présent du moins, si je n'étais convenu d'y attendre des étrangers. — Mais quand tu n'attends personne, à quoi, je te prie, passes-tu le temps ; que fais-tu ? Je suis impatient d'apprendre de toi quelle occupation te mérite le nom d'homme comme il faut : car je ne vois pas en toi cette complexion délicate d'un homme habituellement renfermé chez lui. — Ce qui me mérite le nom d'homme comme il faut ! répliqua en souriant Ischomaque, flatté de ce titre, du moins à ce qu'il me parut : vraiment, Socrate, je ne sais si l'on me nomme ainsi quand on te parle de moi ; mais s'agit-il d'un échange pour une charge de triérarque ou de chorége, ce n'est pas l'homme comme il faut que l'on demande : on m'appelle tout uniment comme on appelait mon père, Ischomaque, et il faut comparaître. Pour répondre à ce que tu me demandais ensuite, Socrate, je reste peu à la maison ; car c'est ma femme que regardent les soins du ménage, et assurément elle s'en acquitte à merveille.

— Ischomaque, je serais bien curieux de savoir si c'est toi qui, par tes leçons, as rendu ta femme ce qu'elle est, ou si tu l'as reçue de son père et de sa mère instruite des devoirs de son sexe. — Socrate, eh! comment me l'eût-on donnée instruite? à peine avait-elle quinze ans quand je l'épousai. On l'avait jusque-là soumise aux lois d'une austère surveillance : on voulait qu'elle ne vît, n'entendît presque rien,

qu'elle ne fît que le moins possible de questions. N'était-ce pas assez, je te prie, de trouver en elle une femme qui sût filer la laine pour en faire des habits, qui eût vu de quelle manière on distribue la tâche aux servantes? Pour la sobriété, Socrate, on l'y avait parfaitement bien formée, et c'est assurément, pour l'homme comme pour la femme, une instruction très-précieuse. — Et sur les autres points, est-ce encore toi, Ischomaque, qui as rendu ta femme capable des soins qui la regardent? — Oui, mais pas avant d'avoir sacrifié aux dieux, avant de leur avoir demandé, pour moi, la grâce de la bien instruire; pour elle, le don de bien apprendre ce qui pouvait contribuer à notre bonheur commun. — Ta femme sacrifiait donc avec toi? elle mêlait donc ses prières aux tiennes? — Assurément : même elle promettait, à la face des dieux, de ne jamais s'écarter de ses devoirs, et je voyais bien qu'elle serait docile à mes leçons.

— Au nom des dieux, Ischomaque, dis-moi quelle fut ta première leçon; car je t'écouterai avec plus de plaisir que si tu me faisais le récit d'un combat gymnique ou de la plus belle course de chevaux.

— Quand elle fut habituée à mon caractère et familiarisée avec moi de manière à me parler librement, je lui fis à peu près les questions suivantes : « Dis-moi, ma femme, commences-tu à comprendre pourquoi je t'ai prise, et pourquoi tes parents t'ont donné un mari ? Ce n'était pas qu'il nous fût difficile de trouver avec qui partager un même lit ; tu en es assurement convaincue ainsi que moi; mais il s'agissait de s'assortir le mieux possible, pour avoir ensemble une maison et des enfants. Après avoir délibéré, moi pour moi, et tes parents pour toi, je t'ai choisie de même que tes parents m'ont probablement choisi comme le parti le plus convenable. Si Dieu nous donne un jour des enfants, nous chercherons ensemble les moyens de leur donner la meilleure éducation ; car c'est encore un bonheur qui nous sera commun, de trouver en eux des défenseurs, doux appui de nos vieux ans.

« Dès ce moment, cette maison nous appartient à tous deux. Tous mes biens à moi, je les mets en commun ; toi, tu en as fait autant de ce que tu en as apporté. Il ne s'agit plus désormais d'examiner lequel de nous deux a fourni plus que l'autre. Une vérité dont il faut se pénétrer, c'est

que le plus intelligent en ménage aura le plus apporté à la communauté.

— Et en quoi pourrai-je t'aider? me répondit ma femme. De quoi suis-je donc capable? N'est-ce pas sur toi que tout doit rouler? Ma mère m'a toujours dit que mon affaire à moi, c'est de me bien conduire. — Eh! mais, ma femme, mon père me recommandait la même chose. Or il est du devoir d'un homme et d'une femme sensés de se comporter de manière qu'ils administrent le mieux possible les biens qu'ils possèdent, et qu'ils en acquièrent de nouveaux par des moyens justes et honnêtes.

— Mais en quoi vois-tu que je puisse coopérer avec toi à l'accroissement de notre maison? — En remplissant de ton mieux les fonctions que la nature te destine, et que, d'accord avec la nature, la loi ratifie. — Quelles sont donc ces fonctions? — Je les crois moi de la plus haute importance, ou l'on dira que la mère-abeille n'est occupée dans sa ruche que des plus viles fonctions. Les dieux, ô ma femme! me semblent avoir bien réfléchi avant d'unir les deux sexes pour la plus grande utilité de l'un et de l'autre.

« D'abord, afin d'empêcher l'extinction de l'espèce animale, les deux sexes se réunissent pour engendrer. Un autre avantage de cette union, c'est de procurer, du moins à l'homme, des soutiens de sa vieillesse. Ensuite, les hommes ne vivent pas en plein air comme le bétail; il est évident qu'il leur faut des maisons.

« L'homme, devant amasser des provisions chez lui, doit avoir, il est vrai, des ouvriers qui travaillent en plein air; car c'est en plein air qu'on défriche, qu'on sème, qu'on plante, qu'on fait paître les troupeaux; et c'est avec tous ces soins qu'on se procure le nécessaire. Mais aussi, les provisions une fois rentrées dans la maison, il faut quelqu'un qui les conserve et s'occupe des travaux qui ne peuvent avoir lieu qu'au logis. D'ailleurs, ce n'est que sous une habitation couverte qu'il est possible de nourrir un enfant nouveau-né. C'est là seulement qu'on peut préparer les aliments que donne la terre, ou convertir en habits la laine des troupeaux.

« Ces fonctions, soit intérieures, soit extérieures, demandent travail et surveillance; aussi Dieu a-t-il fait l'homme pour les premières, comme la femme pour les secondes:

En donnant à l'homme un corps robuste et une âme forte qui le mettent en état de supporter le froid, le chaud, les voyages, la guerre, il l'a chargé des travaux du dehors; mais en donnant à la femme une plus faible complexion, Dieu ne paraît-il pas l'avoir restreinte aux soins de l'intérieur?

« La nature ordonne à la femme de nourrir ses enfants nouveau-nés; aussi lui donne-t-elle, bien plus qu'à l'homme, le besoin d'aimer sa naissante progéniture.

« Comme c'est encore la femme qui est chargée de la conservation des provisions, Dieu, qui sait que la timidité ne nuit pas à la vigilance, a fait la femme plus timide que l'homme. D'un autre côté, comme il faut repousser ceux qui viendraient troubler les travaux du dehors, elle donne plus d'intrépidité à l'homme; mais, l'un et l'autre devant donner et recevoir, elle a rendu l'un et l'autre également susceptibles de soins et de mémoire: aussi ne peut-on pas aisément décider lequel, en ce point, l'emporte du mâle ou de la femelle.

« Dieu les a rendus pareillement susceptibles de tempérance; il a permis que celui des deux dont l'âme forte porterait plus loin cette vertu en reçût une plus belle récompense. Cependant, comme aucun des deux n'est parfait, ils vivent dans une dépendance réciproque; et leur union leur est d'autant plus utile, que ce qui manque à l'un, l'autre peut le suppléer.

« Instruits, ma femme, de ces fonctions qui nous sont prescrites par la Divinité, efforçons-nous de nous acquitter le mieux qu'il est possible de celles qui regardent chacun de nous.

« Telle est aussi sur ce point l'intention de la loi en unissant l'homme et la femme. Si Dieu donne des enfants en commun, la loi veut de même qu'ils soient de moitié dans les soins du ménage.

« La loi déclare encore honnête et beau tout ce qui est conforme aux facultés que le ciel a départies aux deux sexes. Il est en effet plus honnête pour une femme de garder la maison que de s'absenter souvent; de même qu'un homme renfermé chez lui est bien moins à sa place que lorsqu'il est occupé des affaires du dehors. Lorsque l'homme agit contre l'intention de la nature, ce desordre n'échappe

pas aux regards de la Divinité. Il est puni lorsqu'il néglige ses propres devoirs, ou qu'il prend la place de la femme.

« Je remarque que, soumise aux volontés de Dieu, la mère-abeille remplit des fonctions semblables à celles qui te sont imposées. — Eh! qu'est-ce que les occupations de la mère-abeille ont de conforme avec celles de mon sexe? — Elle garde la ruche, sans permettre aux abeilles de rester oisives; elle envoie aux champs celles qui sont destinées aux travaux du dehors; elle voit, elle reçoit ce que chacune d'elles apporte; elle garde les provisions pour un temps, et les distribue sagement lorsque le moment d'en faire usage est arrivé.

« Elle préside encore à la construction régulière et prompte des cellules, et prend soin de la nourriture des essaims qui viennent d'éclore. Les jeunes abeilles une fois élevées et en état de travailler, elle les envoie, sous la conduite de l'une d'entre elles, fonder une colonie. Est-ce qu'il faudra que je tienne la même conduite? — Oui certes; il faudra que tu restes à la maison, que tu fasses accompagner ceux de tes domestiques chargés des travaux du dehors, que tu présides aux travaux de ceux qui restent dans l'intérieur. Tu recevras ce qu'on y apportera, tu distribueras les provisions qu'on doit employer. A l'égard du superflu, tu devras veiller et pourvoir à ce qu'on n'épuise pas dans un mois les provisions d'une année tout entière. Les laines apportées, tu feras filer des habits pour ceux à qui tu en dois fournir; tu auras encore à veiller à ce que les aliments secs soient bons à manger. Une des fonctions de ton sexe, qui peut-être ne te plaira pas, c'est de donner tes soins à ceux des domestiques qui tomberont malades. — Que dis-tu? je n'aurai pas de plus grand plaisir, puisque, reconnaissants de mes bons offices, ils doubleront leur attachement pour moi. » Enchanté de sa réponse, je lui dis: « N'est-ce pas, ma femme, un intérêt aussi tendre que la mère-abeille, qui lui concilie un tel amour, que, si elle quitte la ruche, aucune des abeilles ne croit pouvoir y rester? Toutes s'empressent de suivre leur reine.

— Je suis surprise, reprit ma femme, que l'exercice de l'autorité ne t'appartienne pas plus qu'à moi? Quelle étrange surveillance j'exercerais dans l'intérieur, si tu ne veillais à ce qu'on apportât quelque chose du dehors! — Et mes soins à

moi ne seraient-ils pas ridicules, si je n'avais personne pour conserver ce que j'apporte? Vois-tu quelle pitié inspirent ces fous que l'on dit vouloir remplir un tonneau percé, parce que l'on connaît l'inutilité de leur travail? — Assurément. Qu'une telle conduite les rend malheureux! — Tu auras, ma femme, d'autres soins agréables à prendre : par exemple, lorsque d'une esclave que tu auras prise ne sachant pas filer tu feras une bonne fileuse dont les services doubleront pour toi; lorsque d'une intendante ou d'une femme de charge maladroite et d'un service désagréable tu auras fait une femme intelligente en ménage, fidèle, prompte au service, un trésor en un mot; lorsque tu seras en droit soit de récompenser les serviteurs sages et utiles, soit de punir les mauvais.

« La plus douce de tes jouissances, ce sera quand, devenue plus parfaite que moi, tu m'auras rendu ton serviteur; quand, loin de craindre que l'âge n'éloigne de toi la considération, tu sentiras au contraire que, plus tu te montreras bonne ménagère, gardienne vigilante de nos enfants, plus tu verras, avec les ans, s'accroître les respects de toute la maison. Car ce n'est point la beauté qui donne droit à l'estime, au respect; ce sont les vertus. » Tel est à peu près, Socrate, le premier entretien que je me rappelle avoir eu avec ma femme. »

CHAPITRE VIII.

« Ischomaque, as-tu remarqué que cet entretien ait fait assez d'impression sur elle pour augmenter sa vigilance? — Assurément. Je la vis même s'affecter et rougir, un jour qu'elle ne put me donner sur ma demande une chose qui devait se trouver dans la maison. « Ma femme, lui dis-je, ne t'afflige pas de ne pouvoir me donner ce que je demande. On est bien pauvre, il est vrai, quand on n'a point à son usage ce dont on éprouve le besoin : mais celui qui ne trouve pas ce qu'il cherche éprouve une privation moins dure que celui qui ne cherche pas parce qu'il sait qu'il ne possède rien. Au reste, il y va non de ta faute, mais de la mienne, puisqu'en te livrant nos meubles, je ne t'ai point indiqué leur place pour que tu susses où les ranger, où les prendre.

« Rien, ma femme, de plus beau dans le monde, rien de plus utile que l'ordre. Un chœur est une réunion d'hommes. Que chacun prétende y exécuter à son gré la partie qu'il lui plaît, quelle confusion désagréable pour les spectateurs! Mais quand tous exécutent avec ensemble les mouvements et les chants, quel charme et pour les yeux et pour les oreilles ! Il en est de même d'une armée. Qu'elle se porte sans ordre ; ânes, hoplites, troupes légères, bagage, cavalerie, chariots, que tout soit pêle-mêle : dès lors, c'est une confusion universelle, une proie facile pour l'ennemi, un coup d'œil désolant pour les amis. Quel mouvement à exécuter où tout s'embarrasse, où celui qui court est arrêté par celui qui marche, celui qui est à son rang par celui qui court, le cavalier par le chariot, le chariot par le mulet, l'hoplite par le bagage ? Le moyen de combattre au milieu d'un tel chaos ? Ceux qui se voient contraints de fuir l'ennemi qui vient sur eux culbuteront nécessairement dans leur fuite les hommes armés.

« Au contraire, quoi de plus beau pour des yeux amis qu'une armée bien rangée ? Pour des ennemis, quoi de plus difficile à vaincre ? Qui ne contemplera pas avec complaisance chez les siens une infanterie marchant en ordre, des cavaliers galopant en escadrons réguliers ? Quel ennemi ne tremblera pas en voyant hoplites, cavaliers, peltastes, archers, frondeurs, tous distribués en corps bien distincts, et suivant en rang leurs officiers ? Dans une armée qui avance en un si bel ordre, y eût-il plusieurs milliers d'hommes, ils marchent tous aussi aisément que si chacun d'eux était seul ; car les derniers rangs s'emboîtent exactement dans ceux qui précèdent.

« Pourquoi une galère chargée d'hommes fait-elle trembler l'ennemi, tandis qu'elle porte dans l'âme de ceux qui la montent le présage de la victoire ? C'est qu'elle marche rapidement. Pourquoi les navigateurs ne s'embarrassent-ils pas réciproquement ? C'est que chacun est assis en ordre; c'est que les rameurs se courbent en ordre sur leurs rames, et les retirent en arrière avec le même ordre ; c'est qu'enfin ils ne sont pas moins fidèles à l'ordre quand ils s'embarquent ou débarquent.

« Je crois me former une juste idée de la confusion, quand je me représente un laboureur serrant dans le

même grenier de l'orge, du froment, des légumes, et obligé ensuite, s'il veut un gâteau, du pain, un plat de légumes, de faire un triage qu'il devait trouver tout fait au besoin.

« Épargne-toi, ma femme, une pareille confusion : veux-tu bien administrer notre maison, trouver sans peine ce qui est nécessaire, et pouvoir, si je te demande quelque chose, me l'offrir avec grâce, essayons de mettre tout en place convenable. Cette précaution une fois prise, indiquons à la femme de charge où elle doit prendre et remettre. Par là nous connaîtrons ce que nous aurons perdu et ce qui nous reste. La place elle-même nous avertira de ce qui manque ; un coup d'œil nous fera découvrir ce qui demande nos soins. Enfin, l'arrangement une fois pris, tout se trouvera sous la main. »

« Oh ! Socrate, le jour où je montai sur ce grand vaisseau phénicien, quel ordre, quelle régularité frappa mes regards ! J'admirai quantité d'objets rassemblés, sans être confondus, dans un fort petit coin.

« Tu sais qu'un vaisseau, pour entrer au port ou prendre le large, a besoin de quantité de câbles, de toiles et de pièces de bois ; qu'il ne vogue qu'à l'aide de beaucoup d'agrès ; qu'il lui faut beaucoup de machines pour se défendre de l'attaque des vaisseaux ennemis. Sans parler des armes des troupes, un vaisseau porte, pour chaque division de convives, les meubles nécessaires dans une maison ; il est encore chargé des marchandises que le capitaine transporte à son profit. Eh bien ! tout cela n'occupait que la place d'une salle ordinaire à dix lits. Je remarquai que tous ces effets étaient si bien placés, qu'ils ne s'embarrassaient pas, qu'ils n'étaient point épars, difficiles à trouver, à détacher : nul retard sitôt qu'on avait besoin d'une chose. Je trouvai dans le commandant de la proue un tel esprit d'ordre, que, même éloigné de son vaisseau, il eût pu faire l'énumération de tout et indiquer la place de chaque chose, aussi facilement qu'un homme qui sait son alphabet vous dira combien le nom de Socrate a de lettres, et l'ordre de chacune.

« J'ai vu ce même officier profiter d'un moment de loisir pour faire l'inspection de tous les effets nécessaires dans un vaisseau. Surpris de tant de soins, je lui demandai ce qu'il faisait. Il me répondit : « Mon ami, j'examine, en cas d'ac-

cident, en quel état est le navire, s'il y a quelque chose de déplacé, ou qui soit mal agencé.

« Lorsque Dieu envoie des tempêtes, ce n'est pas le moment ni de chercher ce qui manque, ni de donner ce qui se présente mal. Dieu s'irrite et sévit contre les lâches : s'il est assez bon pour ne pas perdre les hommes dont tout le mérite se borne à ne point faire de fautes, ces hommes doivent s'estimer très-heureux : et, s'il protége et sauve ceux qui ne négligent rien, il a droit à la plus grande reconnaissance. »

« Quand j'eus admiré ce bel ordre, je dis à ma femme : « Si dans un navire, tout étroit qu'il est, on trouve de la place ; si, au milieu d'une forte tempête, chacun reste à son poste ; si, malgré la consternation générale, chacun sait pourtant où prendre ce qu'il lui faut, nous qui avons une maison composée de vastes pièces, une maison solidement bâtie sur la terre, n'y aurait-il pas de l'indolence à nous de ne pas donner à chaque ustensile une place convenable et facile à trouver ? Je dis plus : ne serait-ce pas de notre part une grande ineptie?

« Je viens de dire combien il est avantageux de ranger tous les effets, combien il est facile de leur trouver une place, de les distribuer dans la maison de la manière la plus convenable. Qu'il est agréable encore de voir des chaussures placées de suite, des habits séparés les uns des autres, des tapis, des vases d'airain et tout ce qui a rapport au service de la table, serrés avec ordre ! Un beau coup d'œil encore, non pour un homme léger qui s'en moquerait, mais pour un homme grave et sensé, c'est de voir même des marmites rangées avec intelligence.

« La symétrie donne à tout une grâce singulière. Tous ces meubles, tous ces ustensiles ne peuvent-ils pas en quelque sorte être comparés à nos chœurs ? Les intervalles de chaque compartiment, quand rien ne traîne, frappent les regards : tel un chœur qui, beau par lui-même, charme encore les yeux par la régularité de sa forme circulaire.

« Ma femme, nous pouvons aisément et sans risque acquérir la preuve de ce que j'avance. Mais ne va pas non plus te décourager, comme s'il nous était bien difficile de trouver un serviteur en état d'étudier la place de chaque meuble, et doué d'une assez bonne mémoire pour les remettre où il

les aura pris. Dans la ville il y a, comme tu le sais, dix mille fois plus d'objets que chez nous : cependant si tu dis à tel esclave d'aller faire une emplette au marché et de te l'apporter, il ne séra point embarrassé ; tu verras qu'il sait où aller, à quel marchand s'adresser. Pourquoi ? c'est que la chose que tu lui demandes se trouve en un lieu fixe. Mais que deux personnes se cherchent réciproquement, elles désespéreront souvent de pouvoir se rencontrer. La raison en est simple, c'est qu'elles ne sont point convenues du rendez-vous. » Voilà à peu près, si ma mémoire est fidèle, mon entretien avec ma femme sur l'ordre à mettre dans nos effets et sur leur usage.

CHAPITRE IX.

« Eh bien, Ischomaque, ta femme te parut-elle faire quelque attention aux leçons que tu avais à cœur de lui donner ? — Pouvait-elle, Socrate, faire autrement que de me promettre tous ses soins ? Comment n'eût-elle pas fait éclater sa joie, en voyant tant de facilité succéder à tant d'embarras ? Elle me pria de ranger les meubles au plus tôt ainsi que je l'avais dit. — Ischomaque, comment t'y pris-tu ? — Avant tout, ne fallait-il pas lui montrer le parti qu'on peut tirer de la maison ? Elle ne brille point par les ornements ; mais les différentes pièces en sont tellement distribuées, que nos effets pouvaient y être serrés de la manière la plus convenable. Chaque place semblait appeler elle-même la chose qui devait y être mise.

« La chambre nuptiale, qui est dans la partie la plus sûre de la maison, demandait naturellement ce qu'il y avait de plus précieux en tapis et en vaisselle. La partie la plus sèche voulait le blé, comme la plus fraîche voulait le vin. La plus éclairée invitait à y travailler, à y placer ce qui devait être en vue. Je lui montrai ensuite l'appartement des hommes. Cet appartement très-orné était frais en été et chaud en hiver. Je lui fis remarquer aussi que, dans sa partie méridionale, la maison se développait de manière qu'elle avait évidemment du soleil en hiver, et de l'ombrage en été.

« Je lui fis observer encore que le logement des hommes

n'était séparé que par les bains de celui des femmes, de peur que l'on ne sortît rien par fraude, et que nos esclaves ne fissent des enfants contre notre vœu ; car, si les bons domestiques redoublent d'attachement pour nous quand ils ont de la famille, les mauvais acquièrent en famille de grands moyens pour nuire à leurs maîtres.

« Après tous ces détails, nous fîmes un triage de nos effets. Nous commençâmes par réunir tout ce qui est utile aux sacrifices ; vinrent ensuite la toilette des femmes pour les jours de fête, les habits des hommes pour les jours de fête, et ceux destinés à la guerre ; les tapis pour l'appartement des femmes, les tapis pour l'appartement des hommes ; les chaussures d'homme, les chaussures de femme. Nous séparâmes les armes des instruments destinés aux travaux des femmes, les ustensiles de la boulangerie de ceux de la cuisine ; ce qui servait au bain, de ce qui appartenait au service de table ; ce qui doit servir tous les jours, de ce qui n'est destiné qu'aux repas d'apparat. Nous fîmes la même chose pour les provisions d'un mois, et pour celles qui, tout calcul fait, doivent durer un an. Avec cette prévoyance on sait si l'on peut gagner la fin de l'année.

« Après ce triage de nos différents effets, nous les fîmes porter à la place qui leur convenait. Les ustensiles qui devaient être journellement dans les mains des esclaves, tels que ceux qui servent soit à faire le pain, soit à la cuisine, soit aux travaux des femmes, et d'autres de même sorte, nous les livrâmes aux gens qui devaient en faire usage, en leur enjoignant de les bien conserver. Quant à ceux que nous employons aux jours de fête et de réception, ou dans des circonstances tout à fait rares, nous les confiâmes à la femme de charge ; nous lui montrâmes la place qu'ils devaient occuper, et nous en dressâmes un état par écrit, en lui disant de ne donner à chaque domestique que ce qui était nécessaire, de bien se souvenir de ce qu'elle donnait, à qui elle donnait, et, quand on lui rapporterait tel ou tel ustensile, de le remettre où elle l'aurait pris.

« Nous établîmes femme de charge celle de la maison qui, après un mûr examen, nous parut le plus en garde contre l'ivresse, la gourmandise, le sommeil, le libertinage ; celle qui nous parut douée de la meilleure mémoire, et capable soit de prévoir les punitions que lui attirerait sa né-

gligence, soit de songer aux moyens de nous plaire et de mériter des récompenses.

« Nous lui inspirions de l'amitié pour nous, en nous réjouissant avec elle lorsque nous étions joyeux, en nous affligeant avec elle, si nous avions du chagrin. Nous lui donnions le désir d'améliorer notre fortune en la lui faisant connaître, en partageant notre bonheur avec elle. Nous excitions en elle l'amour de la justice, en préférant l'honnête homme au fripon, en lui montrant que le premier vivait plus riche, plus indépendant que l'autre. Voilà sur quel pied nous l'avons mise chez nous.

« Après cela, je dis à ma femme : « Tout ce que nous venons de faire est inutile, si tu ne veilles pas toi-même au maintien de l'ordre. Dans les États bien policés, les citoyens ne croient pas suffisant de se donner de bonnes lois ; ils choisissent en outre des magistrats qui, conservateurs et sentinelles vigilantes de la loi, louent ceux qui la suivent, punissent ceux qui la violent.

« Ma femme, regarde-toi comme la conservatrice des lois de notre ménage. Tel qu'un commandant de garnison qui fait la revue de ses troupes, procède, lorsque tu le juges convenable, à la revue de nos meubles ; vois s'ils sont bien tenus ; fais ton inspection comme le conseil fait celle des chevaux et des cavaliers. Reine de ta maison, use de tout ton pouvoir pour honorer et louer ceux qui le mériteront, pour réprimander et châtier ceux qui en seront dignes. »

« Je lui fis observer, en outre, qu'elle aurait tort de m'en vouloir de ce que je lui donnais, dans notre ménage, plus d'occupation qu'aux domestiques. Ceux-ci, lui disais-je, ont tout en maniement pour porter, conserver, garder, mais rien à leur usage, à moins d'une permission expresse ; tandis qu'un maître peut se servir de ce qu'il possède, et comme il l'entend. Celui qui gagne le plus à la conservation et qui perd le plus au dépérissement de ses meubles est aussi le plus intéressé à la surveillance : voilà ce que je lui fis comprendre.

— Eh bien ! après t'avoir écouté, ta femme se prêta-t-elle à ce que tu désirais ? — Pourquoi non ? « Tu me jugerais mal, me répondit-elle, si tu pensais que j'accepte à regret des fonctions et des soins dont tu me démontres la nécessité. Tu me ferais bien plus de peine en m'abandon-

nant à ma négligence. Il est naturel à une bonne mère, il lui en coûte moins de soigner ses enfants que de les délaisser. Il est de même dans la nature qu'une femme raisonnable trouve plus de plaisir à prendre soin de ses possessions, auxquelles l'attache le sentiment de la propriété, qu'à les négliger. »

CHAPITRE X.

En entendant, reprit Socrate, la réponse de la femme d'Ischomaque, je dis :

« Par Junon ! une telle réponse, Ischomaque, me prouve que ta femme a l'âme virile. — Ce n'est pas tout. Je veux te raconter avec quelle résolution généreuse elle profita de mes avis. — Dis, Ischomaque : Zeuxis me montrerait une beauté, chef-d'œuvre de son pinceau, que j'aimerais mieux contempler la vertu d'une femme vivante.

« Un jour, Socrate, je la vis toute couverte de céruse afin de paraître plus blanche qu'elle ne l'était, et de rouge pour se donner un faux incarnat. Une élégante chaussure semblait ajouter à sa taille. « Réponds, ma femme : si je te montrais l'état de mes biens au plus juste, sans te rien exagérer, sans te rien cacher, consulterais-je mieux nos intérêts communs, me trouverais-tu plus digne de tendresse que si j'essayais de te tromper en te disant que j'ai plus que je ne possède, en te montrant de l'argent de mauvais aloi, des colliers de bois recouvert en métal, de la pourpre que je donnerais pour vraie, tandis qu'elle serait de mauvaise teinte ? — Que les dieux t'en préservent ! Si tu étais l'homme que tu me dépeins, de la vie je n'aurais une sincère affection pour toi. — En nous unissant, ma femme, ne nous sommes-nous pas fait un don mutuel de nos corps ? — C'est ce que disent les hommes. — Me recevrais-tu plus amoureusement dans tes bras, si, au lieu de te donner un corps sain, fortifié par l'exercice et d'une belle carnation, je me présentais à toi frotté de vermillon, les yeux peints, te faisant illusion, et te donnant, au lieu de ma personne, du vermillon à voir et à toucher ? — Certes, j'aimerais mieux te toucher que du vermillon, voir la couleur de ton teint et le vif éclat de tes yeux que des couches de fard. — Crois, ma femme, que je ne préfère pas la céruse ni le rouge à

tes véritables couleurs. Les dieux ont voulu que le coursier plût à la jument, le taureau à la génisse, le bélier à la brebis : les hommes croient aussi qu'un homme est très-agréable lorsqu'il n'emploie aucun fard.

« Des étrangers peuvent bien être dupes de pareilles supercheries ; mais des époux qui vivent toujours ensemble se trahissent nécessairement s'ils essayent de se tromper. Ils se surprendront au sortir du lit avant la toilette ; une goutte de sueur, une larme décélera l'artifice, ou bien ils se verront au bain dans toute la vérité de la nature. » — Et que te répondit-elle ? — Elle se corrigea ; elle se montra devant moi avec une parure simple et modeste : ce fut sa réponse. Elle me demanda pourtant si je pourrais lui indiquer le moyen non seulement de paraître, mais d'être véritablement belle.

« Je lui conseillai de ne pas rester continuellement assise comme les esclaves. Elle assisterait en bonne maîtresse aux travaux des femmes ; avec l'aide des dieux, elle s'efforcerait ou de leur enseigner ce qu'elle saurait mieux, ou d'apprendre ce qu'elle saurait moins bien ; elle aurait l'œil à la boulangerie, serait présente aux mesurages de la femme de charge, ferait sa ronde pour examiner si tout est bien en place. Ce serait pour elle une promenade en même temps qu'un acte de surveillance. Détremper le pain et le pétrir, battre et serrer les habits et les tapisseries, voilà encore un bon exercice. Un tel régime, disais-je, fera l'assaisonnement de ses mets, lui donnera une meilleure santé, une plus belle carnation. D'ailleurs, si son air contraste avec celui d'une esclave, si elle est plus proprement et plus convenablement vêtue, elle n'en sera que plus séduisante, surtout si c'est d'elle-même et non malgré elle qu'elle cherche à lui plaire. Quant à ces épouses continuellement assises avec un air de fierté, qu'on les range dans la classe des femmes amies de la parure et de l'artifice. Apprends, Socrate, qu'aujourd'hui la mienne suit les leçons que je lui ai données, et se conduit comme je viens de te dire. »

CHAPITRE XI.

« Ischomaque, tu en as, je crois, assez dit sur les devoirs de ta femme ; et certes, cette première partie de ton plan

contient son éloge et le tien. Parle-moi à présent de tes propres fonctions. Ce sera un plaisir pour toi de te rappeler tes titres à la considération publique. Pour moi, quand j'aurai entendu toute l'exposition de ton plan, pénétré, si je puis, des devoirs du citoyen vertueux, je t'assurerai de toute ma reconnaissance. — En vérité, Socrate, je vais bien volontiers te tracer mon plan ordinaire de conduite, afin que tu me redresses si tu y trouves quelque chose de répréhensible. — Te redresser, toi l'homme de bien par excellence! Moi, ton maître? moi qui passe pour un conteur de fadaises, pour un homme qui mesure l'air; moi à qui l'on fait si sottement un crime de ma pauvreté!

« Une semblable accusation, Ischomaque, m'eût jeté dans un grand abattement, sans la rencontre que je fis du cheval de Nicias, tout récemment arrivé de Lacédémone. Voyant que tout le monde suivait, considérait cet animal, qu'on ne tarissait pas sur ses louanges, je m'approchai de l'écuyer, et lui demandai bonnement si ce cheval avait une grande fortune. Sur cette question, l'écuyer, ne me jugeant pas beaucoup de cervelle, me dit en me regardant d'un air de pitié : « Est-ce qu'un cheval a des rentes? » Oh! comme je vais la tête levée depuis que je sais que même un cheval pauvre peut sans crime devenir un bon cheval, s'il a un bon naturel.

« Comme il ne m'est pas non plus défendu de devenir un homme estimable, trace-moi en entier le plan de ta conduite, afin que, si je puis m'instruire à ton école, je m'applique dès demain à marcher sur tes pas; car c'est un bon jour que le jour de demain, pour commencer l'étude de la vertu. — Tu badines, Socrate; je vais néanmoins te raconter quels sont mes goûts et mes occupations, comment je tâche de passer ma vie.

« Convaincu que jamais la Divinité n'accorde ses faveurs à l'homme qui ne connaît pas ses devoirs, ou néglige de les accomplir; que même la prudence et l'activité ne les obtiennent pas toujours, je commence par honorer les dieux. Je m'efforce de mériter, par mes prières, la force, la santé, la considération, la bienveillance de mes amis, l'avantage de sortir honorablement des combats; je leur demande enfin des richesses, acquises par des voies honorables. — Tu aimes donc et les richesses et les soins qu'exige la conser-

vation d'une grande fortune? — Rien n'est plus dans mon caractère. Il me paraît si doux, Socrate, de rendre un culte magnifique aux dieux, de secourir mes amis dans le besoin, de contribuer de tout mon pouvoir à l'embellissement de la ville! — En effet, Ischomaque, voilà de belles actions, et qui ne sont vraiment possibles qu'à un citoyen opulent. Comment n'en conviendrait-on pas, quand on voit tant de citoyens hors d'état de subsister sans la générosité d'autrui, tant d'autres s'estimant heureux de se procurer le strict nécessaire? Quel autre nom donner que celui de riches et de puissants à des citoyens qui, doués du talent de bien administrer leurs affaires domestiques, savent encore se procurer une assez grande aisance pour embellir la ville ou secourir leurs amis? Il existe de tels hommes; plusieurs de nous en pourraient citer. Mais dis-moi, Ischomaque, ce que tu fais pour te bien porter (tu as commencé par là), pour être si robuste, pour échapper honorablement aux dangers de la guerre : tu me parleras ensuite des moyens qui conduisent à la fortune; et je t'écouterai avec plaisir.

— Tous ces avantages, Socrate, ont entre eux une liaison intime. Un homme qui a le nécessaire pour sa nourriture doit, s'il travaille, se fortifier la santé; s'il continue de travailler, devenir encore plus robuste : formé au métier de la guerre, il s'en tire honorablement; actif, industrieux, ennemi de la mollesse, il augmente ses revenus. — Je le conçois, Ischomaque, quand tu me dis que l'homme qui travaille, qui s'occupe, qui s'exerce, obtient plus sûrement ces avantages : mais quels exercices te procurent une bonne constitution et un corps robuste? comment t'endurcis-tu au métier de la guerre? à quels moyens dois-tu le superflu qui te met en état d'aider tes amis et de contribuer à la prospérité publique? Voilà ce que je serais curieux d'apprendre.

— Ma coutume, Socrate, est de sortir du lit à l'heure où je puis encore trouver au logis les personnes que je dois voir. Quand j'ai quelque affaire dans la ville, je m'en occupe; cela me sert de promenade. Si rien d'indispensable ne me retient à la ville, mon serviteur mène devant moi mon cheval à la campagne, et la promenade que je fais de la ville aux champs me plaît cent fois plus que celle du Xyste. Dès que je suis arrivé, je vais voir ce que font mes

ouvriers, s'ils plantent, s'ils labourent, s'ils sèment, s'ils font rentrer les récoltes. J'examine leur méthode ; j'y substitue la mienne, lorsque celle-ci me semble préférable.

« Mon inspection finie, je monte à cheval, je fais manœuvrer l'animal comme à la guerre. Chemins de traverse, collines, fossés, ruisseaux, je franchis tout ; et autant qu'il est possible, au milieu de ces exercices, je prends garde d'estropier mon cheval. Quand j'ai fait ma course, mon esclave laisse l'animal se rouler, puis le ramène en portant à la ville les provisions du ménage. Pour moi, je rentre à la maison, moitié en courant, moitié en me promenant, puis je me frotte avec une étrille ; je dîne ensuite, de manière que, le reste du jour, mon estomac ne soit ni surchargé ni souffrant de la faim. — Par Junon ! j'approuve fort une telle conduite. User d'un régime qui donne tout à la fois la force, la santé, la science militaire, des richesses, voilà qui me paraît admirable. Certes, tu prouves assez bien que tu fais ce qu'il faut pour te procurer chacun de ces avantages ; car, grâce aux dieux, on te voit ordinairement robuste et bien portant, et l'on sait que tu es mis au nombre de nos meilleurs cavaliers, de nos plus riches citoyens. — Avec tout cela, Socrate, je suis indignement calomnié. Peut-être pensais-tu que je dirais qu'on me donne le nom d'homme comme il faut.

— J'allais te demander encore, Ischomaque, si tu te mets en état de rendre compte de tes actions, ou de juger celles des autres s'il en est besoin. — Est-ce que, selon toi, je ne me prépare pas continuellement, soit à me justifier, lorsque je ne nuis à personne et que je fais le plus de bien que je puis, soit à dénoncer, lorsqu'en public comme en particulier mes regards poursuivent les pervers sans pouvoir se reposer sur un homme de bien ? — Mais dis-moi, Ischomaque, appuies-tu ces défenses et ces accusations du secours de la parole ? — Jamais, Socrate, je ne cesse de dire ce que j'ai sur le cœur. Ou quelqu'un de la maison accuse ou il se justifie ; j'écoute alors, et je tâche de confondre le mensonge : tantôt je me plains à mon ami de celui-ci, tantôt je loue celui-là ; ou bien encore je réconcilie des parents, en m'efforçant de leur montrer qu'ils ont beaucoup plus d'intérêt à être amis qu'ennemis.

« Sommes-nous réunis devant le stratége, nous blâmons

l'un, ou nous prenons le parti d'un autre qui est accusé injustement, ou bien nous censurons ceux d'entre nous qui obtiennent des distinctions qu'ils n'ont pas méritées. Souvent, dans nos délibérations, nous louons un projet que nous voulons qu'on adopte, nous blâmons celui qui nous déplaît. Plus d'une fois je me suis vu condamné à une peine, à une amende déterminée. — Par qui, Ischomaque? Voilà du nouveau pour moi. — Par ma femme. — Et comment te défends-tu avec elle? — A merveille, quand heureusement j'ai la vérité pour moi; mais, quand je ne l'ai pas, j'ai beau faire, il m'est impossible de faire une bonne cause d'une mauvaise. — Parce que sans doute ce qui est faux, tu ne peux le rendre vrai. »

CHAPITRE XII.

« Mais, Ischomaque, que je ne te retienne pas si tu veux t'en aller. — Je ne te quitterai certainement pas, Socrate, que l'assemblée ne soit finie. — Oui! Oh! je vois combien tu es jaloux du surnom d'homme comme il faut! Tu as sans doute beaucoup d'affaires; mais comme tu as donné parole à tes hôtes, tu les attends pour ne pas les tromper. — Je ne néglige pas non plus ces affaires dont tu parles, Socrate; j'ai des régisseurs à ma campagne.

— Quand tu as besoin d'un régisseur, Ischomaque, cherches-tu un esclave intelligent, et fais-tu des démarches pour te le procurer, comme tu en fais lorsque tu rencontres un bon artisan? ou bien est-ce toi qui les formes toi-même. — C'est moi, moi seul qui m'applique à les former. Un homme qui doit me représenter en mon absence a-t-il besoin de savoir autre chose que ce que je sais moi-même? Si, pour présider à tous les travaux, je me connais assez de lumières, ne puis-je les communiquer à d'autres? — Celui qui te représentera en ton absence doit premièrement avoir de l'attachement pour toi et tout ce qui t'appartient; car, sans cela, à quoi servirait le plus habile fermier? — A rien, Socrate; aussi est-ce le premier sentiment que je tâche de lui inspirer pour moi et les miens. — De grâce, comment t'y prends-tu? — En leur faisant du bien toutes les fois que les dieux m'en font à moi-même. — C'est-à-dire que le bien

que tu fais à tes fermiers excite leur attachement, et qu'ils veulent alors que tu sois heureux. — Je ne vois pas, Socrate, de meilleur moyen pour provoquer l'attachement.

— Lorsqu'un esclave t'affectionne, Ischomaque, est-il dès lors un bon régisseur ? Presque tous les hommes soupirent après leur bien-être : cependant, combien en vois-tu qui ne veulent pas se donner de peine pour se procurer les biens qu'ils désirent ! — Quand je veux avoir de bons régisseurs, je les forme à l'exactitude et à l'amour du travail. — Et comment? par tous les dieux ! Je n'aurais jamais cru qu'il existât un art de rendre les hommes laborieux et vigilants. — Ne va pas t'imaginer qu'ils soient tous également en état de profiter de ces leçons. — Quels sont ceux avec qui l'on peut réussir ? que je les connaisse bien. — D'abord, Socrate, jamais on ne rendra soigneux ceux qui sont adonnés au vin : l'ivrognerie engendre l'oubli de tous les devoirs. — N'y a-t-il que ceux-là ? en est-il encore d'autres ? — Assurément : les dormeurs. Ils ne pourront ni faire l'ouvrage en dormant, ni veiller sur les autres. — En est-il encore que l'on ne puisse former à la vigilance ? — Les libertins. Oui, Socrate, de tels hommes ne peuvent s'intéresser qu'à l'objet de leur passion. Est-il, en effet, un espoir plus doux, une occupation plus attrayante que celle de l'amour ? un supplice plus cruel que celui de s'arracher à ce que l'on aime pour remplir un devoir ? Quand je rencontre de pareils hommes, je renonce même à tenter de les former. — Et ceux qui sont intéressés, est-il impossible d'en faire de bons régisseurs ? — Non, en vérité, non, Socrate, la chose n'est point du tout impossible. Ce sont eux au contraire qui ont les meilleures dispositions. Il n'y a qu'une chose à leur prouver, que le gain est la récompense du travail. — Quant à ceux qui, doués de la sagesse que tu exiges, sont pourtant peu sensibles à l'appât du gain, comment les formes-tu à la vigilance que tu désires ? — Rien de plus simple, Socrate. Quand je les vois appliqués, je leur donne des louanges et des distinctions. Se négligent-ils, j'essaye de piquer leur amour-propre par mes actes et mes paroles.

— Laissons de côté toute discussion sur les bonnes ou mauvaises qualités de ceux que tu formes à la vigilance, et dis-moi s'il est possible que l'homme négligent inspire à d'autres l'ardeur qu'il n'a pas. — Pas plus, en vérité, qu'un

homme qui ne sait point la musique n'est en état de faire des musiciens. Nous apprenons avec peine ce qu'on nous enseigne mal. Quand le maître lui-même nous montre de la négligence, l'esclave sera-t-il soigneux? Pour le dire en un mot, je ne crois pas avoir jamais vu de bons serviteurs à un maître négligent, tandis que, si j'ai trouvé de mauvais serviteurs à un maître soigneux, ils étaient du moins châtiés de leur paresse. Quiconque veut avoir des gens attentifs doit avoir l'œil à tout, se faire rendre compte de tout, se montrer empressé soit à témoigner sa reconnaissance d'une bonne action, soit à punir la négligence. On cite d'un Barbare un mot remarquable, selon moi. Le roi de Perse venait d'acheter un superbe cheval; voulant lui donner au plus tôt de l'embonpoint, il demande à un habile écuyer le moyen de l'engraisser en peu de temps. « L'œil du maître, » répondit celui-ci. Ce mot s'applique à tout. Avec l'œil du maître, tout s'embellit et prospère.

CHAPITRE XIII.

« Quand tu auras fortement pénétré un de tes régisseurs de la nécessité d'être vigilant dans toutes les parties que tu lui confies, sera-t-il dès lors bon administrateur, ou lui faudra-t-il encore d'autres connaissances? — Assurément. Il lui reste à savoir ce qu'il doit faire, dans quel temps et comment. Autrement, serait-il plus utile qu'un médecin qui viendrait matin et soir visiter son malade, ne sachant ce qu'il convient d'ordonner?

— Quand il connaîtra la méthode qu'il doit suivre, lui manquera-t-il quelque chose, ou sera-t-il dès lors un régisseur accompli? — Il faut, selon moi, qu'il possède l'art de commander aux travailleurs. — Est-ce encore toi qui l'y formes? — J'y fais tous mes efforts. — Par tous les dieux, de quelle manière t'y prends-u? — D'une manière si simple, que tu vas rire. — Ceci n'est point un badinage, Ischomaque; car celui qui enseigne l'art de commander à des hommes peut aussi former de bons maîtres; et le sage qui forme de bons maîtres ne peut-il pas enseigner à gouverner les peuples? Les railleries ne sont donc point permises envers un tel homme; on lui doit, selon moi, les plus grands éloges.

— Il existe dans les animaux deux puissants mobiles de l'obéissance : le châtiment quand ils sont rebelles, les bons traitements quand ils se prêtent au service. Le jeune coursier n'est docile que parce qu'on le flatte lorsqu'il est doux, et que, rétif, on le soumet à de difficiles manœuvres jusqu'à ce qu'il sache obéir à la volonté de l'écuyer. N'est-ce pas d'après les mêmes principes que les petits chiens, qui n'ont ni l'intelligence de l'homme ni la faculté d'articuler les sons, apprennent cependant à courir en rond, à gambader, à faire des culbutes et autres tours semblables ? Obéissants, ils obtiennent ce qu'il leur faut ; on les punit s'ils se refusent à l'obéissance.

« La parole n'est pas une arme moins puissante à l'égard des hommes : on les soumet en leur prouvant qu'il leur importe d'être soumis. Quant aux esclaves, leur éducation, si rapprochée de celle de la brute, est très-favorable pour les plier à l'obéissance. Qu'on satisfasse leur gourmandise, on a beaucoup fait auprès d'eux.

« La louange est encore l'aiguillon des âmes généreuses. Elle devient un besoin aussi impérieux pour elles que pour d'autres le boire et le manger.

« Voilà les moyens que j'emploie, et à l'aide desquels je crois me procurer des hommes plus soumis : je les indique à ceux que je desire établir mes régisseurs. D'ailleurs je les seconde encore ainsi : lorsque je dois fournir des vêtements ou des chaussures à mes travailleurs, je ne veux pas que tout soit de même qualité ; j'en demande de très-bonne et d'inférieure, afin de donner le meilleur vêtement aux plus habiles ouvriers, à titre de récompense, et l'habillement de moindre qualité à ceux qui méritent moins.

« J'ai remarqué que les bons esclaves étaient fort découragés lorsque tout se fait par leurs mains et qu'ils voient qu'on a les mêmes procédés pour ceux qui ne travaillent pas, et qui au besoin ne partagent pas volontiers les périls.

« Moi personnellement, je me garde bien de mettre la moindre égalité entre les bons et les mauvais serviteurs. Si je vois mes régisseurs distribuer le meilleur aux meilleurs esclaves, je les en loue. Mais un ouvrier obtient-il des préférences ou par de vaines complaisances ou par des flatteries, loin de fermer les yeux sur un tel abus, je réprimande mon

régisseur, et je tâche de lui prouver qu'en cela même il consulte mal ses intérêts. »

CHAPITRE XIV.

« Enfin, Ischomaque, lorsqu'il sait assez bien commander pour obtenir de la soumission, le crois-tu parfait? ou lui manque-t-il quelque qualité, en possédant celles dont tu viens de parler? — Assurément. Il faut aussi que le bien de son maître soit sacré pour lui, et qu'il ne dérobe rien. Que sert, en effet, de cultiver une terre par l'entremise d'un homme qui, assez hardi pour piller le bien qu'il administre, rendrait inutiles les travaux des champs? — Est-ce toi encore qui te charges de ces leçons de justice? — Oui, mais il s'en faut bien que je trouve tous les esprits disposés à les recevoir. Je puise en partie dans les lois de Dracon, en partie dans celles de Solon, pour amener mes domestiques à cette sorte de justice qu'il entre dans mon plan de leur enseigner : car il me semble que ces deux législateurs ont donné beaucoup de lois propres à l'inspirer.

« Des châtiments y sont prononcés contre le vol; la prison pour le voleur pris sur le fait; la peine de mort contre le vol fait avec effraction. Pourquoi ont-ils décerné ces peines, si ce n'est dans la vue de rendre infructueux un gain sordide? C'est en leur mettant sous les yeux quelques-unes de ces lois que je tâche de rendre mes domestiques fidèles dans leur administration : j'emprunte aussi quelques articles des lois royales. Le premier code, en effet, n'offre que des châtiments au prévaricateur; au lieu que les lois royales, en punissant l'injustice, promettent des récompenses à la fidélité; de sorte que l'homme injuste qui voit l'homme juste devenir plus riche sait très-bien, précisément parce qu'il a l'âme intéressée, s'abstenir de toute injustice.

« Ceux que je vois, malgré mes bienfaits, s'étudier à me tromper, je les mets hors de service; leur cupidité est incurable. Ceux en qui je remarque un air satisfait du sort heureux que leur assure la fidélité, et qui de plus sont sensibles à la louange, je les traite en hommes libres. Ils trouvent chez moi l'aisance et les égards dus à leur probité; car, si

je ne me trompe, l'honnête homme diffère de l'homme intéressé, en ce qu'il n'envisage que les éloges et l'honneur, soit lorsqu'il travaille, soit lorsqu'il brave les dangers, soit lorsqu'il s'abstient de tout gain honteux. »

CHAPITRE XV.

« Je suppose que tu as inspiré à ton régisseur et le désir de te voir prospérer, et cette ardeur nécessaire pour qu'il travaille à ton bien-être; tu lui as donné les instructions nécessaires pour obtenir le plus d'avantages possible; tu l'as en outre formé à commander : par-dessus tout cela, il aime à te présenter la plus grande quantité possible de fruits mûris dans leur saison, agissant en cela comme tu agirais pour toi-même; je ne demanderai plus s'il manque quelque chose encore à un tel homme : c'est un trésor qu'un pareil régisseur; mais revenons, Ischomaque, sur une question que nous avons très-légèrement effleurée. — Laquelle?

— Ischomaque, tu as dit, je crois, que l'important était de savoir comment chaque chose doit se faire; que la vigilance devenait inutile dès que l'on ne savait ni ce que l'on doit faire ni d'après quel plan on doit le faire. Grâce à la clarté de ton langage, j'ai très-bien compris quelles instructions il faut donner à un régisseur; car je crois concevoir comment tu prétends l'attacher à tes intérêts, le rendre laborieux, capable de commander, et juste. Quant aux principes que doit étudier celui qui veut devenir bon agriculteur, quant à ce qu'il doit faire, à la méthode qu'il doit suivre, aux temps favorables à ses opérations, nous avons parlé de cela un peu à la hâte. Si tu me disais qu'il faut être versé dans l'écriture lorsqu'on veut soit écrire sous la dictée, soit lire ce que l'on a écrit, j'entendrais seulement qu'il faut posséder l'art de l'écriture; mais avec cela je n'en serais pas un plus habile écrivain. De même à présent je n'ai pas de peine à comprendre qu'un bon régisseur doit connaître l'agriculture; mais, quand je le sais, je n'en suis pas plus avancé sur les principes de cet art. Si, dans ce moment même, je me décidais à cultiver un champ, je ressemblerais à un médecin qui ferait ses visites, qui examinerait l'état de ses malades, sans savoir quel remède appliquer à leurs

maux. Pour que je ne ressemble pas à ce médecin, donne-moi les instructions relatives à l'agriculture. — Ischomaque repartit : C'est-à-dire que tu veux des leçons d'agriculture. — C'est qu'en effet, Ischomaque, l'agriculture enrichit ceux qui la connaissent, tandis qu'elle laisse vivre dans la détresse le cultivateur ignorant, quelque peine qu'il se donne.

— Tu vas juger, Socrate, combien cet art est ami de l'homme. Tu le sais, nous appelons nobles tous les animaux qui, distingués par leur beauté, leur grandeur, leur utilité, se laissent apprivoiser par l'homme : comment ne pas donner ce nom au plus utile, au plus doux, au plus honorable des arts, à cet art chéri des dieux et des hommes, et, par-dessus cela, le plus facile à apprendre ?

« Socrate, il n'a pas l'inconvénient des autres arts qui exigent une longue expérience avant que ceux qui les étudient en vivent honorablement. Regarde travailler le cultivateur, écoute-le raisonner ; bientôt, si tu le veux, tu seras en état d'en donner des leçons. Je te crois même déjà très-avancé, sans que tu t'en doutes. Les artistes semblent en général réserver pour eux seuls le secret de leur art. L'agriculteur au contraire, le plus habile soit à planter, soit à semer, est content lorsqu'on l'observe. Questionnez-le sur les procédés qui lui réussissent, il n'a rien de caché pour vous : tant l'agriculture inspire de générosité à ceux qui l'exercent.

— Voilà un beau début, qui certes ne peut qu'inviter celui qui l'entend à te questionner. Cette étude est si noble ! Que ce soit une raison pour toi de me donner de plus grands détails. Il n'y a point de honte pour toi à m'enseigner des choses faciles : moi seul je dois rougir de les ignorer, surtout lorsqu'elles sont d'une si haute importance. »

CHAPITRE XVI.

« D'abord, Socrate, je veux te prouver que mal à propos on attribue de grandes difficultés à cet art, soumis à tant de règles par des philosophes habiles en paroles, mais peu exacts dans la pratique. Selon eux, pour être bon agriculteur, il faut connaître la nature du sol. — Sur ce point, Ischomaque, ont-ils donc grand tort ? Si l'on ignore ce que peut porter un terrain, comment saura-t-on ce qu'on doit

semer ou planter? — C'est une connaissance qu'on acquiert même sur le terrain d'autrui, en regardant quels arbres, quels fruits il produit. Mais une fois qu'elle est acquise, qu'on se garde bien d'aller contre la volouté des dieux. Ce n'est point en plantant ou semant selon nos besoins que nous obtiendrons de meilleures récoltes ; c'est en examinant ce que la nature aime à produire, à nourrir dans son sein. Si, par une suite de la négligence des propriétaires, elle n'instruit pas sur le parti qu'on en doit tirer, bien souvent la terre voisine donnera de plus sûrs enseignements que le propriétaire voisin. Même en friche, elle indique encore sa nature. Si sa végétation naturelle est belle, elle vous donnera, bien cultivée, de belles récoltes. Voilà, même pour les moins instruits, la manière de juger la nature d'un sol. — Dès ce moment, Ischomaque, je prends courage. Je vois que je ne dois pas renoncer à l'agriculture, dans la crainte de mal juger de la propriété d'un terrain. D'ailleurs, ceci me fait songer aux pêcheurs : dans leurs courses maritimes, vous ne les voyez ni s'arrêter par curiosité ni ralentir leur course. Quoiqu'en longeant rapidement une côte, ils prononceront, à l'inspection des fruits, sur la bonne ou mauvaise qualité d'une terre. Ils mépriseront celle-ci, ils vanteront celle-là ; et je vois qu'en général c'est ainsi que jugent de la bonté d'une terre ceux qui se connaissent en agriculture.

— Par où veux-tu, Socrate, que commencent mes leçons d'agriculture? Je vois que, dans ce que je vais dire sur cette matière, tu en sais déjà beaucoup. — La première connaissance que je voudrais acquérir, comme la plus digne d'un philosophe, c'est par quels procédés je me procurerais la plus abondante moisson d'orge ou de blé, si je voulais être agriculteur. — Sais-tu qu'avant d'ensemencer une terre, il faut labourer ? — Oui. — Si nous faisons le premier labour en hiver ? — Nous ne trouverons que de la boue. — Tu choisirais donc l'été ? — La terre serait trop dure à remuer pour l'attelage. — Je soupçonne que c'est au printemps qu'il faut commencer ce travail. — C'est en effet dans cette saison surtout, Ischomaque, que la terre plus friable se remue. — J'ajoute, Socrate, qu'alors les mauvaises herbes, coupées par la charrue et recouvertes ensuite, servent d'engrais sans répandre de graine qui les reproduise.

« Tu sais pareillement, je pense, que, pour bien rapporter, la terre doit être dégagée de mauvaises herbes et ouvrir son sein à toute la chaleur des rayons solaires. — Je suis entièrement de ton avis, Ischomaque. — Selon toi, peut-on s'y prendre autrement qu'en donnant à son champ le plus de façons possible pendant l'été ? — Veux-tu que les mauvaises herbes s'enlèvent, que les chaleurs les dessèchent, que le soleil échauffe bien la terre ? je suis convaincu qu'il n'est pas de meilleur moyen que de labourer au fort de l'été et au milieu du jour.

— Si, au lieu de charrue, c'est avec la bêche qu'on laboure, n'est-il pas évident que le journalier doit mettre de côté les mauvaises herbes ? — Oui, et de plus les coucher de sorte qu'elles sèchent à la surface du sol, et remuer la terre pour lui ôter sa crudité et faciliter sa coction. »

CHAPITRE XVII.

« Tu vois, Socrate, que, sur l'article du labourage, nous sommes tous deux du même avis. — Il est vrai. — Sur le temps des semailles as-tu une opinion particulière ? ou bien suivrais-tu la méthode jugée la meilleure, soit par les cultivateurs qui nous ont précédés, soit par ceux d'aujourd'hui ? L'automne venu, tous les mortels portent leurs regards vers le ciel ; ils attendent qu'une pluie salutaire permette d'ensemencer les champs. — Personne, Ischomaque, ne se décide volontiers à ensemencer un terrain sec : l'on sait combien ont perdu ceux qui l'ont fait avant l'ordre de la Divinité. — Sur ce point, Socrate, il n'y a donc qu une opinion ? — Assurément, parce qu'on n'est jamais partagé sur ce que règle la Divinité. Par exemple, tous les hommes ensemble croient qu'il vaut mieux, en hiver, porter, si l'on peut, des vêtements épais. Tous croient qu'il vaut mieux faire du feu lorsqu'on a du bois. — On diffère pourtant d'avis, Socrate, sur l'article des semailles. On se demande quel est le moment le meilleur de la saison, le commencement, le milieu ou la fin. — C'est que Dieu ne fixe pas invariablement la marche de l'année. Il faut une année semer de bonne heure, très-tard une autre ; une troisième, ni trop tôt ni trop tard. — Trouves-tu plus expédient, Socrate, d'adopter l'un de ces

termes, soit que l'on ait peu de terres à ensemencer, ou de commencer au premier terme, en prolongeant les semailles jusqu'au dernier? — Je crois, Ischomaque, que le plus avantageux est de semer aux trois termes. Il vaut mieux, selon moi, se voir chaque année une récolte suffisante que d'avoir tantôt abondance et tantôt disette. — Voilà donc le disciple encore une fois de l'avis du maître, et même il prononce avant lui.

— Ischomaque, y a-t-il aussi différentes règles pour jeter la semence? — Socrate, voilà encore une chose qui mérite attention. Tu sais probablement que c'est avec la main qu'on doit jeter la semence. — Oui, car je l'ai vu. — Les uns ont le talent de la jeter également, les autres ne l'ont pas. — Il faut donc exercer la main, comme le cithariste exerce ses doigts à seconder ses intentions? — Oui, Socrate. — Mais si une terre est maigre et qu'une autre soit grasse? — Que dis-tu? Par une terre maigre entends-tu une terre faible, et par une terre grasse une terre forte? — Précisément. — Donnerais-tu aux deux terres la même quantité de semence, ou laquelle des deux en exige plus que l'autre? — J'ai coutume, Ischomaque, de verser plus d'eau dans un vin plus fort; et s'il y a quelque fardeau à porter, de charger davantage l'homme robuste: s'agit-il de nourrir un certain nombre de personnes, j'en donnerai davantage au citoyen qui a le plus de moyens. Et une terre faible se fortifiera-t-elle comme une bête de somme bien nourrie en lui donnant beaucoup de grains? — Tu badines, Socrate : sache pourtant qu'après avoir confié la semence à la terre, si tu la retournes lorsque le germe, échauffé par les influences du ciel, sera monté en herbe, c'est une nourriture que tu donnes à ton champ, c'est un engrais qui le fortifie. Si au contraire tu laisses ta semence croître librement jusqu'à la maturité du grain, il sera aussi difficile à la terre que j'ai supposée faible d'en produire beaucoup qu'à une truie languissante de nourrir de gros marcassins. — Tu dis donc, Ischomaque, qu'il faut jeter moins de semence dans une terre faible? — Assurément, Socrate. Toi-même tu en conviens, puisque tu penses qu'on doit charger un homme faible d'un moindre fardeau.

— Et le sarcloir, Ischomaque, pourquoi le fait-on passer au milieu des grains? — Tu sais apparemment que l'hiver

il tombe beaucoup de pluies. — Est-il possible de l'ignorer? — Supposons donc des grains ensevelis sous la boue, et des racines mises à nu par l'épanchement des eaux; supposons encore que, favorisées par l'humidité, des plantes s'élèvent avec le bon grain et l'étouffent. — Tout cela peut arriver. — Eh bien, Socrate, les moissons alors n'ont-elles pas besoin de secours? — Assurément, Ischomaque. — Comment, selon toi, venir au secours du grain enterré sous la boue? — En le débarrassant du limon qui l'affaisse. — Et de celui dont la racine est à nu? — En le recouvrant de terre. — Si les mauvaises herbes étouffent le bon grain en s'élevant avec lui; si elles lui ôtent un suc nourricier, pareilles au frelon paresseux qui dérobe à l'abeille les sucs qu'à grands frais elle dépose dans la ruche pour sa nourriture? — On chasse le frelon de la ruche : il faudra de même impitoyablement arracher les mauvaises herbes. — Tu approuves donc à présent l'usage du sarcloir? — Tout à fait. Je songe à l'importance d'amener des comparaisons justes. Avec celle des frelons, tu m'as bien plus mis en colère contre les mauvaises herbes, que lorsque tu me parlais sans comparaison. »

CHAPITRE XVIII.

« Après cela il s'agit de moissonner. Si tu as sur cela des connaissances, ne me les refuse pas. — Oui, à condition que je ne te trouverai pas aussi savant que moi. Tu sais qu'il faut couper le blé. — Belle demande! — Le coupe-t-on sous le vent ou à contre-vent? — Pas à contre-vent ; car et les yeux et les mains auraient, je crois, à souffrir, si le vent renvoyait contre le moissonneur la paille et l'épi. — Couperas-tu la paille près de l'épi ou à fleur de terre? — Si le brin est court, je le couperais au pied, pour que la paille fût de suffisante grandeur. S'il est haut, je ferais bien de le scier à mi-chaume, pour épargner un travail inutile aux fouleurs et aux vanneurs. Quant au chaume qu'on laisse sur terre, je pense qu'il la fertilise si on le brûle : si on le jette dans le réceptacle du fumier, il augmente la masse d'engrais.

— Tu le vois, Socrate, tu es pris sur le fait, et convaincu d'en savoir autant que moi sur la manière de moissonner.

— Je le croirais presque ; mais voyons si je sais aussi comment il faut battre. — Tu sais que ce sont les bêtes de somme qu'on emploie à ce travail. — Comment ne le saurais-je pas ? Je sais de plus qu'on nomme indistinctement bêtes de somme les bœufs, les chevaux, les mulets. — Tu penses que ces animaux ne savent que fouler le grain sur lequel on les conduit ? — Ils ne peuvent en effet en savoir davantage. — Mais qui veillera, Socrate, à ce que rien ne soit broyé que ce qui doit l'être, et que le battage se fasse d'une manière égale ? — Les ouvriers de l'aire, assurément. En retournant la paille en tout sens, en mettant sous les pieds des animaux ce qui n'y a point encore passé, ils obtiendront un foulage égal, et promptement achevé. — Te voilà, à cet égard, aussi instruit que moi. — Après cela, Ischomaque, nous nettoyons le blé en le vannant. — Assurément : mais, dis-moi, Socrate, sais-tu que si tu commences à vanner contre le vent, toute l'aire se couvrira de balles ? — Cela doit être. Par une conséquence nécessaire, toute la balle reviendra sur le grain. — Il serait en effet singulier qu'elle passât par-dessus le tas de blé pour aller se rendre dans la partie de l'aire où il n'y a rien. — Et si l'on commence à vanner sous le vent ? — Il est clair qu'alors les pailles se trouveront naturellement dans le réceptacle qui leur est destiné.

— Quand tu auras nettoyé le grain jusqu'au milieu de l'aire, continueras-tu en le laissant ainsi épars, ou pousseras-tu le grain pur autour du poteau central, de telle sorte qu'il occupe le moins de place possible ? — Oui vraiment ; je l'y pousserai de manière que la paille, passant par-dessus, se rende dans la partie vide de l'aire, et que je ne sois pas obligé de vanner deux fois la même paille. — Certes, tu pourrais enseigner à d'autres la manière de vanner promptement. — Je ne me connaissais pas un talent que pourtant je possédais depuis bien des années. Que sais-je, moi ? sans m'en douter, ne serais-je pas orfévre, joueur de flûte, peintre ? Personne, il est vrai, ne m'en a donné des leçons : mais en ai-je reçu sur l'agriculture ? Or, je m'aperçois que l'agriculture est un métier comme les autres. — Ne t'ai-je pas dit, depuis longtemps, que l'agriculture est le plus noble des arts, parce qu'on l'apprend facilement ? — Je le vois bien, Ischomaque, puisque, tout instruit que j'étais de la manière de semer, j'ignorais mon talent. »

CHAPITRE XIX.

« L'art de planter appartient-il à l'agriculture ? — Assurément, Socrate. — Comment donc se fait-il que je n'entende rien à planter lorsque je sais semer ? — Toi, Socrate, tu ne sais pas planter ! — Eh ! comment le saurais-je, moi qui ne connais ni les terrains propres aux plantations, ni la profondeur ni la largeur qu'il convient de donner aux fosses, ni à quel point il faut enfoncer le jeune plant pour qu'il devienne beau ? — Çà donc, apprends ce que tu ne sais pas. Tu as vu, je suis sûr, des fosses que l'on creuse pour planter des arbres. — Oui, bien souvent. — En as-tu vu qui eussent plus de trois pieds de profondeur ? — Celles que j'ai vues n'avaient pas plus de deux pieds et demi. — En as-tu vu qui excédassent trois pieds en largeur ? — Elles n'avaient pas plus de deux pieds et demi. — Réponds à cette autre question : En as-tu vu qui eussent moins d'un pied de profondeur ? — Jamais moins d'un pied et demi. Plantés à fleur de terre, les arbres tomberaient au premier coup de bêche. — Tu sais donc, Socrate qu'on ne donne aux fosses ni plus de deux pieds et demi, ni moins d'un et demi de profondeur. — Le moyen, mon cher Ischomaque, de ne pas comprendre ce qui frappe tous les yeux !

— Distingues-tu, à la vue, un terrain sec d'avec un terrain humide ? — Le terrain des environs de Lycabette est sec ; celui qui avoisine le marais de Phalère est humide. Je jugerais d'un terrain quelconque par sa ressemblance avec ceux-là. — Feras-tu la fosse de ton plant dans un terrain sec ou humide ? — Dans un terrain sec. En creusant un terrain humide, on rencontre de l'eau. Or, on ne saurait planter dans l'eau. — Bien dit ; mais as-tu remarqué quel temps l'on choisit, quand les fosses sont faites, pour planter chaque espèce d'arbres ? — Oui, certes.

— Tu veux, sans doute, que tes plants prennent racine le plus promptement possible. Mais crois-tu que, mis dans une terre labourée, le pivot de la bouture perce plus tôt à travers une terre meuble qu'à travers une terre durcie faute de culture ? — Il est clair qu'il viendra plus tôt en terre meu-

ble que dans celle qui ne l'est pas. — Faut-il mettre sous la plante une couche de terre ? — Sans contredit. — Mais crois-tu que la bouture prenne mieux racine, plantée en ligne verticale ? ou bien, après avoir fléchi horizontalement la partie inférieure, la recouvrirais-tu de terre, de manière à lui faire décrire un gamma renversé ? — C'est ainsi que je planterais, par là on renferme plus d'yeux dans la terre. Des yeux de la partie supérieure, je vois sortir les branches. Ceux de la partie inférieure doivent de même, je crois, produire des racines. Or, si le plant jette beaucoup de racines en terre, je crois qu'il se fortifiera promptement. — A cet égard tu es encore aussi instruit que moi. Te borneras-tu à combler le fossé, ou apporterais-tu une grande attention à fouler la terre autour du jeune arbrisseau ? — Assurément je la foulerais : car, sans cette précaution, je suis sûr qu'à force d'eau, la terre deviendrait de la boue, et au premier soleil elle se dessécherait jusqu'au fond ; de sorte qu'on aurait à craindre ou l'humidité qui pourrirait le plant, ou des vides qui dessécheraient ses racines trop échauffées.

— Tu en sais autant que moi, Socrate, sur la manière de planter la vigne. — Et le figuier, est-ce ainsi qu'on le plante ? — Oui, ainsi que tous les arbres fruitiers ; car une méthode bonne à l'égard de la vigne ne peut être vicieuse pour les autres arbres. — Et l'olivier, Ischomaque, comment le planterons-nous ? — Tu le sais parfaitement ; tu veux encore m'éprouver. Comme cet arbre se plante ordinairement le long des chemins, tu vois qu'on lui fait une fosse plus profonde. Tu vois aussi des marcottes dans toutes les plantations ; tu observes qu'on les enduit d'une terre grasse et que l'on couvre leur extrémité supérieure. — Je vois tout cela. — Eh bien ! qu'y a-t-il que tu voies et ne comprennes pas ? Ignores-tu comment on met une coquille sur l'enduit ? — Je n'ignore en vérité rien de ce que tu viens de dire : mais je songe en moi-même pourquoi, lorsque tu me demandais sur-le-champ si je savais planter, je t'ai dit non. Je me croyais hors d'état de parler sur cette matière : puis aux questions que tu m'as faites successivement, j'ai répondu, s'il faut t'en croire, précisément ce que tu sais, toi le cultivateur par excellence ! Interroger, c'est donc enseigner ? Je me rappelle quel art tu y mettais. Conduisant mon esprit à travers des idées connues, puis lui of-

frant d'autres idées liées par leur rapport avec les premières, tu m'as prouvé que je savais ce que je croyais ignorer.

— Mais, si je te questionnais sur l'argent de bon et de mauvais aloi, pourrais-je te persuader que tu sais distinguer le vrai titre du faux? Si je te parlais de joueurs de flûte, de peintres et autres artistes, est-ce que je te persuaderais que tu sais jouer de la flûte, peindre ou exercer d'autres professions semblables ? — Peut-être que oui, puisque tu m'as prouvé que j'étais savant en agriculture, quoique je susse bien qu'on ne m'en avait jamais donné de leçons. — La conséquence n'est pas juste, Socrate. Depuis longtemps je dis que l'agriculture est art débonnaire, si ami de l'homme, que, pour peu que l'on entende et voie, on y devient habile. C'est elle-même qui nous enseigne la manière d'obtenir les plus grands succès ; et, pour le prouver tout de suite, la vigne, en grimpant sur un arbre voisin, n'enseigne-t-elle pas à lui donner un appui? Lorsque ses raisins sont encore jeunes, et que de toutes parts elle étend ses pampres, est-ce que par là-même elle n'avertit pas d'ombrager les grappes exposées aux feux brûlants de l'été ? Le temps arrive où le soleil mûrit les raisins, elle se dépouille de ses feuilles, et nous avertit d'aider à la maturité de son fruit en le mettant à nu. Par un effet naturel de sa fécondité, ici elle nous montre des fruits mûrs, là des raisins encore verts, et nous dit ainsi qu'il faut les cueillir comme les figues, à mesure qu'ils mûrissent. »

CHAPITRE XX.

« Si tout ce qui a rapport à l'agriculture s'apprend si facilement, Ischomaque ; si tous les hommes en connaissent aussi bien les principes, comment s'accordent-ils si peu dans la pratique ? Pourquoi les uns vivent-ils au sein de l'abondance, augmentant chaque jour leur fortune, tandis que les autres, ne pouvant même se procurer le nécessaire, font encore des dettes ? — Je vais te le dire, Socrate. En agriculture, ce n'est ni le savoir qui enrichit, ni l'ignorance qui ruine. Jamais tu n'entendras dire : Telle maison est ruinée parce que le laboureur a semé inégalement, parce qu'on n'a point planté comme il le fallait, parce qu'on a

planté sans connaître les terrains propres à la vigne, parce qu'on ne savait pas qu'avant d'ensemencer un terrain, on doit labourer, parce qu'on ignorait qu'il faut donner de l'engrais à la terre. On dira plutôt : Cet homme ne récolte point de blé, parce qu'il ne songe ni à ensemencer son champ, ni à le fumer. Cet autre n'a pas de vin, car il n'a soin ni de planter des vignes, ni de faire valoir celles qu'il possède. Tel autre ne recueille ni figues ni olives ; mais il ne s'en occupe pas, mais il ne fait rien pour en avoir. C'est, mon cher Socrate, de cette différence dans la pratique, bien plus que dans les grandes découvertes dans les travaux agraires, que résulte cette différence de fortune parmi les agriculteurs.

« Dans des expéditions militaires, tel général l'emporte sur tel autre. A-t-il plus de talent ? Non ; mais il déploie plus d'activité. Il met en pratique des principes connus de tous les gens de guerre, du simple particulier même, tandis que l'autre les néglige. Par exemple, il n'est pas un militaire qui ne sache qu'en allant à l'ennemi, il vaut mieux marcher en ordre, pour être, au besoin, en état de combattre : c'est une règle que tous connaissent, mais que tous n'observent pas. Personne n'ignore combien il est utile de placer jour et nuit des postes avancés : ceux-ci le font, ceux-là ne le font pas. Vous ne trouverez personne qui ne sache que, quand on doit traverser une gorge, il vaut mieux s'emparer des positions favorables que de ne le pas faire. Il en est pourtant qui négligent ce soin : d'autres ne le négligent pas. Tout le monde vous dira qu'il n'y a rien de meilleur que le fumier en agriculture. On le voit se former de lui-même ; on sait comment il se fait ; on peut s'en procurer la quantité nécessaire : cependant les uns prennent la peine d'en rassembler ; les autres n'y pensent pas.

« Celui qui règne dans les cieux nous envoie des pluies qui convertissent toutes les fosses en mares. La terre, d'un autre côté, produit toute sorte de plantes parasites, dont on doit la délivrer lorsqu'on veut semer. Une fois arrachées, jetez-les dans l'eau : le temps vous donnera ce qui plaît à à la terre. Quelle herbe en effet, quelle terre ne se convertit pas en fumier dans des eaux stagnantes ?

« Tout le monde sait encore quels soins demande un terrain ou trop humide pour y semer, ou imprégné de trop

de sels pour y faire des plants; que c'est par des tranchées qu'on facilite l'écoulement des eaux; que l'on corrige un terrain imprégné de trop de sels, en y mêlant des substances non salines, humides ou sèches. Quelques-uns s'en occupent, d'autres n'y songent pas.

« Supposons qu'on ignore absolument ce que peut produire un sol; qu'on n'en ait vu ni plante ni fruit; qu'on n'ait personne à consulter : n'est-il pas plus facile, pour qui que ce soit, de connaître la qualité d'un sol que celle d'un cheval ou d'un homme? Jamais la terre n'en imposa par de trompeuses apparences; elle dit franchement ce qu'elle peut ou ne peut point.

« Comme elle n'exige que des connaissances nettes et précises, elle nous apprend à bien distinguer les gens lâches d'avec les gens actifs : elle paye avec usure les soins qu'on lui donne. Aussi, bien différente des autres arts, qui permettent aux paresseux de prétexter leur ignorance, elle fait hautement le procès à l'homme abject et vil; personne en effet ne se persuade qu'on puisse vivre sans le nécessaire : celui qui refuse de cultiver la terre, lorsqu'il n'a pas d'autre profession pour subsister, prouve donc qu'il projette de vivre voleur, brigand ou mendiant, ou qu'il a tout à fait perdu l'esprit.

« Une autre vérité encore, c'est qu'en agriculture les bons ou mauvais succès tiennent à ce que celui-ci, qui a beaucoup d'ouvriers, veille à ce qu'ils travaillent tout le temps marqué, tandis que celui-là se montre négligent à cet égard. En effet, un homme en vaut dix quand il emploie son temps; peut-on lui comparer celui qui abandonne le travail avant l'heure?

« Laissez vos ouvriers agir mollement tout le jour : il y aura, pour résultat de l'ouvrage, une différence de moitié. Dans une route de deux cents stades, deux voyageurs également jeunes et robustes laisseront entre eux une distance de cent stades, si l'un ne perd point de vue l'objet de sa course, tandis que l'autre, ne se gênant point, se repose, regarde çà et là, prend le frais à l'ombre des forêts ou sur les bords des fontaines. De même, par rapport à l'ouvrage, quelle disparité entre des hommes qui exécutent ce qu'on leur commande, et ceux qui, loin d'obéir, trouvent des prétextes pour ne pas s'occuper, ou sont abandonnés à

leur indolence! Il y a certainement autant de différence entre bien ou mal travailler, qu'entre travailler sans interruption ou rester entièrement oisif. Que des journaliers chargés de délivrer ma vigne des mauvaises herbes la bêchent de sorte qu'elles y viennent et plus vigoureuses et en plus grande quantité, ne dirons-nous pas qu'il n'y a rien de fait? Voilà ce qui ruine les maisons, bien plus qu'une profonde ignorance. En effet, si vous prélevez tous les frais sur le bien même, et que les travaux ne soient pas conduits de manière qu'ils vous indemnisent de vos dépenses, faut-il vous étonner de voir à l'aisance succéder la misère?

« Il est, pour les cultivateurs laborieux et sérieusement occupés, un moyen infaillible de fortune que mon père adoptait et qu'il m'a transmis. Jamais il ne me permettait d'acheter un champ bien cultivé. Une terre se trouvait-elle inculte et non plantée, par la négligence ou la gêne des propriétaires, c'était celle-là qu'il conseillait d'acquérir. Il disait qu'une terre bien cultivée coûtait beaucoup sans être susceptible d'amélioration; et il pensait que, ne pouvant s'améliorer, elle n'avait plus le même attrait. Suivant lui, le vrai moyen de jouir, c'était de posséder ou des troupeaux, ou un bien quelconque qui prospère de jour en jour. Or, nul rapport plus sensible que celui d'un champ devenu fertile à tous égards, d'inculte qu'il était. Apprends, Socrate, que déjà nous avons porté nos fonds bien au delà de leur première valeur. Notre combinaison est si belle et si simple, que, quand tu m'auras écouté, tu t'en iras aussi savant que moi, en état même, si tu le veux, de communiquer ta science à d'autres. Mon père ne tenait son savoir de personne; et, pour l'acquérir, il ne se mit pas l'esprit à la torture. L'amour seul de l'agriculture et du travail lui avait fait chercher, comme il le disait lui-même, un champ où il trouvât, en s'occupant, plaisir et profit; car l'homme d'Athènes le plus passionné pour l'agriculture, c'était sans contredit mon père. — Gardait-il son champ quand il l'avait défriché? ou le vendait-il, s'il en trouvait un bon prix? — Vraiment, il le vendait; et aussitôt, par amour du travail, il en achetait un autre inculte qui exerçât son goût pour les travaux agraires. — A t'entendre, Ischomaque, ton père avait pour l'agriculture le même goût qu'un marchand de blé a pour son commerce; et comme celui-ci l'aime avec passion, entend-il par-

ler d'un pays qui regorge de blé, aussitôt ses vaisseaux voguent sur la mer Égée, sur le Pont Euxin, sur la mer de Sicile : il arrive, fait le plus de provisions possible, puis s'en retourne par mer, après avoir chargé de ses marchandises le vaisseau même qui porte sa personne. S'il a besoin d'argent, ce n'est pas au hasard, ni au premier endroit qu'il les décharge : il n'apporte son blé, il ne le livre que dans les pays où il entend dire que cette denrée est montée au plus haut prix. C'est à peu près ainsi que ton père chérit l'agriculture. — Socrate, tu plaisantes. Pour moi, je pense qu'un homme qui vend ses maisons à mesure qu'il les bâtit, et qui ensuite en construit d'autres, n'en est pas moins un vrai amateur de bâtisse. — En vérité, Ischomaque, je pense, ainsi que toi, qu'on aime naturellement ce dont on se flatte de tirer avantage. »

CHAPITRE XXI.

« Mais comme tout ce discours vient à l'appui de ton sujet ! Tu voulais me prouver que l'agriculture est le plus facile des arts : ce que tu viens de me dire m'en a parfaitement convaincu. — J'en suis ravi. Quant au talent de commander, Socrate, talent nécessaire en agriculture, en politique, en économie, à la tête des armées, je conviens avec toi que tous n'en sont pas également pourvus. Représentons-nous un vaisseau qui vogue en pleine mer : on veut, à force de rames, achever un trajet ; mais tel chef de rameurs, par ses actions et ses discours, sait animer tous les esprits : on travaille avec ardeur. Bientôt on débarque couvert de sueur, le chef se louant des rameurs, les rameurs se louant du chef. Tel autre est si dépourvu d'intelligence, qu'il emploie au même trajet le double de journées ; il arrive au port sans être fatigué, mais détestant l'équipage qui déteste son chef. J'en dis autant des généraux. Entre les mains de celui-ci, des soldats deviennent paresseux, lâches, ne voulant, ne daignant obéir qu'à la dernière extrémité, se faisant même honneur de leur résistance à leur chef, incapables de rougir d'un échec déshonorant. Que ces mêmes hommes et d'autres passent dans les mains de chefs favorisés du ciel, pleins de valeur et de talent, ils rougiraient de la moindre lâcheté. Persuadés qu'il est mieux d'obéir, ils se font gloire de leur soumission. S'agit-il d'en-

durer les fatigues? ils les endurent tous de bonne grâce. Loin de se décourager sous un bon commandant, l'armée tout entière n'est plus qu'un seul individu avide de gloire, ami des périls, n'ayant qu'une ambition, celle d'avoir les yeux de ce commandant pour témoins de ses exploits. Qu'ils sont puissants les hommes suivis de pareils soldats! Les généraux redoutables à mes yeux ne sont pas ceux qui, fiers de leur force et de leur taille, habiles à lancer le javelot, bons archers, excellents écuyers, vont au premier rang, munis d'un solide bouclier, braver les dangers. Je ne regarde comme tels que ceux qui savent convaincre le soldat de la nécessité de les suivre au travers du feu et de tous les périls. Certes, le surnom de magnanime appartient à celui que suit une multitude ainsi animée. Lorsqu'il s'avance, qui n'appellera pas puissant le bras de cet homme à qui tant de bras obéissent? Et n'est-on pas un grand homme, lorsqu'on fait de grandes choses plus par le génie que par les forces du corps? Il en est de même dans l'administration domestique. L'intendant, le régisseur rendent-ils les ouvriers ardents au travail, appliqués, assidus? par eux la maison prospère, ils y versent l'abondance. Je ferai peu de cas d'un maître qui, pouvant punir sévèrement l'ouvrier paresseux et récompenser avec magnificence le bon travailleur, ne fait pourtant aucune impression lorsqu'il paraît. Mais je dirai de celui dont la présence met tout en mouvement, dont les regards inspirent à tous les cœurs de l'ardeur, de l'émulation, une ambition qui tourne au profit de chacun, je dirai d'un tel homme : il a l'âme d'un roi.

« Voilà, selon moi, le grand talent en agriculture comme dans toute œuvre qui se fait par des hommes. Je suis bien loin de dire qu'il suffise ou d'un exemple ou d'une leçon pour acquérir ce talent : je prétends au contraire qu'on a besoin d'instruction et d'un naturel heureux pour y atteindre : je dis plus, d'une inspiration d'en haut. En effet, je ne puis croire que ce soit le fait de l'homme, mais celui de la divinité, d'exercer un paisible empire sur les cœurs! Mais les dieux ne l'accordent qu'à la véritable prudence. Quant au stérile avantage de commander aux hommes en tyran, ils le donnent, selon moi, à ceux qui sont dignes de vivre comme ce Tantale, éternellement tourmenté, dit-on, dans les enfers par la crainte de mourir deux fois. »

DE L'ÉQUITATION

CHAPITRE PREMIER.

Un long usage du cheval me fait croire que j'ai quelque connaissance à cet égard. Je veux en conséquence indiquer aux jeunes gens de nos amis les principes que je crois les meilleurs pour gouverner les chevaux. Simon a écrit aussi sur l'équitation. C'est lui qui a érigé ce cheval d'airain dans l'Éleusinium, et qui a gravé sur la base ses actions et le nom de ses ouvrages. Si je suis d'accord avec lui sur quelques points, je ne les supprimerai pas dans mon traité : j'aurai, au contraire, plus de plaisir à les présenter, persuadé que j'inspirerai plus de confiance, toutes les fois que ce célèbre écuyer aura pensé comme moi. Quant à ce qu'il aura omis, je tâcherai d'y suppléer.

Nous allons d'abord indiquer le moyen de n'être pas trompé dans l'achat des chevaux.

Toute l'attention de celui qui achète un poulain à dompter doit se porter sur la structure de l'animal : car on connaît peu son caractère, s'il n'a jamais été monté. Les pieds sont le premier objet qui fixera l'attention. Une maison, quelque agréable et solide que soit la construction de ses parties supérieures, ne sera jamais habitable, si elle est assise sur de mauvais fondements. De même un cheval de guerre ne sera bon à rien, fût-il bien dans tout le reste, s'il pèche par les pieds : ce vice rend inutiles ses autres bonnes qualités.

On jugera du pied en examinant d'abord la corne. Si elle est épaisse, le cheval aura de meilleurs pieds que si elle était mince. Il faut ensuite observer si la corne est haute

ou basse, tant en avant qu'en arrière, ou si la fourchette touche la terre. Lorsque le sabot est élevé, le cheval a ce qu'on appelle la fourchette éloignée de terre. Avec le sabot bas, au contraire, il appuie également sur les parties dures et sur les parties tendres du pied, de même qu'un homme qui a les genoux cagneux. Simon prétend aussi que l'on reconnaît la bonté du pied au son qu'il rend en frappant la terre; et il a raison : car la corne, quand elle est creuse, doit résonner comme une cymbale.

Puisque nous avons commencé d'en bas, remontons de là aux autres parties du corps. Que les os qui sont au haut de la corne, et au-dessous du boulet, ne soient point droits comme ceux d'une chèvre : car alors le cavalier est secoué, et les jambes du cheval sont plus sujettes à s'enflammer. Il ne faut pas non plus que ces os soient trop bas, car le boulet se dépouillerait et s'ulcérerait, quand le cheval marcherait dans les terres labourées ou dans les endroits pierreux.

Les os des jambes sont le support de tout le corps; il faut donc qu'ils aient de l'épaisseur. On n'y doit remarquer ni trop de veines ni trop de chair : autrement le sang s'y porterait lorsque le cheval passe par des endroits raboteux; il s'y formerait des varices, la jambe prendrait trop d'épaisseur, la peau se séparerait des parties qu'elle enveloppe. Souvent, quand ce relâchement arrive, la cheville quitte son articulation, et le cheval devient boiteux.

Si, en marchant, le jeune cheval fléchit mollement le jarret, vous pouvez présumer que, sous son cavalier, il aura les jambes souples; car elles prennent encore plus de souplesse avec l'âge. On a raison d'estimer les mouvements moelleux : un cheval qui les a est moins sujet à broncher, et fatigue moins que celui qui a de la roideur dans les jambes. Si la partie de la jambe qui est placée sous l'omoplate est bien charnue, elle donne, comme la grosseur du bras à l'homme, plus de grâce et plus de force. Le cheval a-t-il un large poitrail? son allure est plus belle, il a plus de vigueur, et il ne s'embarrasse point dans sa marche.

Que le cou, au sortir de la poitrine, ne penche pas comme celui du sanglier, mais qu'il s'élève en ligne perpendiculaire comme celui du coq, et qu'il soit mince à l'endroit où il doit plier. La tête sera sèche, et la bouche peu fendue.

Alors le cou du cheval se trouvera diretement devant le cavalier, et l'animal regardera bien devant lui. Un cheval ainsi conformé, quelque vif qu'il soit, n'emportera point celui qui le mène : car ce n'est pas en courbant le cou et la tête, mais en les tendant en avant, que les chevaux essayent de se rendre maîtres du cavalier.

On examinera encore si les deux barres sont dures, ou sensibles, ou si elles sont inégales. Pour l'ordinaire, ceux qui ont les barres inégales résistent plus d'un côté que de l'autre.

Des yeux à fleur de tête ont plus de vivacité que des yeux enfoncés, et la vue du cheval en a plus d'étendue. Des naseaux ouverts, en facilitant la respiration, donnent à l'animal un aspect plus terrible ; et en effet, lorsqu'il entre en fureur contre un autre cheval, ou qu'il s'anime dans l'exercice, il ouvre davantage les naseaux.

Un large front, des oreilles petites, tels sont les signes d'une belle tête de cheval. Le garrot relevé offre au cavalier une assiette plus ferme, et permet à ses cuisses de presser plus solidement le corps de l'animal. Si l'épine dorsale est double, l'homme est assis plus mollement, et l'animal a meilleure grâce. Si la côte est large et un peu relevée vers le ventre, le cheval en est plus facile à monter, plus fort, et prend mieux sa nourriture. Avec des reins larges et courts il lève sans peine le train de devant, et amène plus facilement le train de derrière. Le ventre en paraît plus petit : s'il était trop grand, il défigurerait le cheval, et rendrait sa marche plus faible et plus lourde. Les hanches doivent être larges et charnues, de manière à se trouver en proportion avec les côtes et le poitrail. Si elles sont en outre compactes, elles en seront plus légères pour la course, en même temps qu'elles rendront le cheval plus vif. Si les cuisses sont larges et qu'elles ne soient point de travers, le train de derrière aura plus d'écartement ; et dans cet état, le cheval sera plus leste et plus ferme, et tout ira beaucoup mieux. Voyez l'homme : s'il veut lever quelque chose de terre, il le fait en écartant les jambes, et non en joignant les pieds. Il ne faut pas que le cheval ait les testicules grands ; ce qu'on ne peut apercevoir dans le poulain. Quant aux astragales du train de derrière, aux cuisses, aux pâturons, aux cornes, il en est de même que du train de devant.

Je vais à présent indiquer les moyens de conjecturer sûrement quelle taille peut acquérir votre poulain. Celui qui en naissant a les jambes longues annonce qu'il sera très-grand, car les jambes des quadrupèdes ne prennent pas beaucoup d'accroissement par les années; mais le corps prend, en quelque sorte, une taille qui se proportionne aux jambes. Ceux qui font ces observations en achetant un poulain auront, je crois, un jour, un cheval qui sera bien chaussé, robuste, étoffé, bien fait et d'une bonne grandeur. Quoiqu'il y en ait qui enlaidissent dans la crue, les avis que je donne n'en sont pas moins bons; car on voit plus de poulains difformes devenir de beaux chevaux, qu'on n'en voit se déformer en grandissant.

CHAPITRE II.

Quant à la manière de les élever, il nous paraît inutile de la dire. Car l'État emploie pour la cavalerie les plus riches citoyens, ceux qui ont la plus grande part aux affaires du gouvernement.

Or, il importe beaucoup plus à un jeune homme de fortifier sa santé, de s'instruire de l'équitation, ou, s'il est bon écuyer, de s'exercer, que de perdre son temps à dompter des poulains. Il convient mieux aussi à un vieillard de prendre soin de sa maison, de cultiver ses amis, de s'occuper des affaires politiques et militaires, que d'élever des chevaux. Celui donc qui pensera comme moi donnera son cheval à instruire.

Il doit en être, à cet égard, comme d'un enfant qu'on donne à former à un art quelconque : en livrant le cheval, on fixera par écrit ce qu'on entend qu'il sache à la fin de son éducation. Par là le dresseur connaîtra les devoirs qu'il doit remplir s'il veut recevoir la récompense de son travail.

On fera en sorte que le poulain aille chez celui qui doit le dresser, déjà souple, doux, et ami de l'homme. Or, c'est surtout à la maison qu'il acquiert ces qualités, si le palefrenier fait en sorte que l'animal, lorsqu'il est seul, souffre la faim, la soif, et les piqûres des mouches, et tienne au contraire de la main de l'homme le boire et le manger, et la

cessation de toute incommodité. Par ce moyen, les jeunes chevaux seront pour ainsi dire forcés, non-seulement d'aimer l'homme, mais de le désirer auprès d'eux.

Il faut surtout caresser les parties où ils aiment à être touchés. Ce sont celles où le poil est très-épais, et où le cheval ne peut atteindre, lorsque quelque chose l'incommode. Ordonnez en outre au palefrenier de mener votre poulain dans la foule, et de l'approcher de toute sorte d'objets et de toute espèce de bruit : s'il éprouve de la répugnance, c'est en le caressant, et non en le frappant, qu'on doit lui apprendre qu'il n'a rien à craindre. Ces conseils sur la manière d'élever un jeune cheval suffisent, ce me semble, à ceux qui l'ignorent.

CHAPITRE III.

Passons à présent aux connaissances que doit avoir, pour n'être pas trompé, celui qui veut acheter un cheval déjà dressé.

Qu'il sache d'abord son âge au juste : car le cheval qui ne marque plus ne donne pas d'espérances pour la suite, et n'est pas d'une défaite aussi facile. Lorsque vous serez sûr qu'il a encore de la jeunesse, voyez comment il recevra le mors et la têtière On le saura bientôt, si, en l'achetant, on le fait brider et débrider devant soi. Voyez ensuite comment il reçoit son cavalier en selle; car beaucoup de chevaux reçoivent mal ce qui est pour eux l'annonce du travail. On observera ensuite si, lorsqu'il est monté, il se laisse aisément séparer des autres chevaux, ou s'il veut emporter son homme parmi des chevaux qu'il verrait non loin de lui. Il en est de si mal dressés, qu'ils s'enfuient du manége dans l'écurie.

On s'apercevra si le cheval a la bouche plus sensible d'un côté que de l'autre, en le soumettant à l'exercice qu'on appelle l'entrave, mais surtout en le faisant aller en tous sens. Car il en est qui ne cherchent à s'emporter que lorsqu'ils s'appuient sur la partie insensible de la bouche, et que la direction de leur fougue se trouve vers la maison.

On examinera si le cheval, quand il est lancé, pourra s'arrêter court, et se retournera volontiers. Il est bon encore de

savoir si, averti par le châtiment, il est également disposé à obéir. Un valet indocile et une armée désobéissante ne sont bons à rien : mais un cheval rétif est non-seulement inutile, souvent même il vous trahit.

Se propose-t-on d'acheter un cheval de guerre ? il faut essayer d'abord s'il est disposé à exécuter toutes les manœuvres, à franchir les fossés, à sauter par-dessus de petits murs, à s'élancer sur des éminences, à monter, descendre, courir obliquement. Toutes ces épreuves montrent s'il a du cœur, s'il résiste à la fatigue, et si son corps est vigoureux.

Il ne faut pas dédaigner celui qu'on n'a pas formé à tout cela : car si plusieurs sont maladroits, c'est qu'ils manquent, non de force, mais d'instruction. Ils répondront à vos soins, si vous les dressez avec méthode, si vous les exercez, pourvu que du reste ils soient sains, nets et vifs.

Méfiez-vous d'un cheval naturellement ombrageux : il ne permet pas de frapper l'ennemi; bien souvent il renverse son cavalier, et lui cause de fâcheux accidents. On observera encore s'il est méchant soit avec les hommes, soit avec les chevaux, et s'il est trop chatouilleux : car avec de tels défauts il donne beaucoup de peine à son maître.

Pour connaître plus facilement si le cheval se refuse à être bridé, monté, et s'il résiste aux autres choses qu'on exigera de lui, c'est, à la fin des exercices, d'essayer de lui faire recommencer tout ce qui les précède. S'il se prête volontiers aux mêmes manœuvres, vous avez une preuve certaine de son bon naturel. En un mot, un cheval qui a de bons pieds, de la douceur, de la légèreté, de la force, de la docilité, de la bonne volonté à supporter le travail, ne causera probablement aucun accident à son cavalier, et il le sauvera au milieu des combats. Les chevaux paresseux qui ne vont qu'à force d'aiguillon, de même que ceux qui, à cause de leur fougue, exigent beaucoup d'attention et de caresses, obligent d'avoir sans cesse bride en main, et découragent au milieu des périls.

CHAPITRE IV.

Lorsque, épris des qualités d'un cheval, on en a fait l'acquisition et qu'on l'a mené chez soi, on le placera dans une écurie située de la sorte que le maître puisse aller voir sou-

vent l'animal. Il est bon que l'écurie soit construite de manière qu'on ne puisse pas plus voler du fourrage au râtelier du cheval, que des aliments dans le buffet du maître. Négliger ce soin, c'est, je crois, se faire tort à soi-même : en effet, dans les dangers, un maître ne confie-t-il pas sa personne à son cheval ? Avec une écurie ainsi disposée, on a le double avantage de voir si l'on ne dérobe rien au cheval, et si le cheval lui-même ne jette point son manger. Quand on s'aperçoit de ce dégoût, on a la preuve certaine ou qu'il a trop de sang et qu'il faut l'en délivrer, ou que, trop fatigué, il a besoin de repos, ou que l'orge l'incommode, ou qu'il couve quelque maladie de langueur. Dans le cheval, comme dans l'homme, un mal quelconque se guérit plus aisément à son principe que lorsqu'il est invétéré, ou que la cure en a été manquée.

Il faut de bons aliments et de l'exercice à un cheval, pour le rendre robuste. Mais ne négligez pas les pieds; une écurie humide et unie gâte même les meilleurs sabots. Pour qu'elle ne soit pas humide, une pente y facilitera l'écoulement des eaux, et pour qu'elle ne soit pas unie, on la pavera de pierres parallèlement rangées, et à peu près de la largeur du sabot. Un tel pavé endurcit la corne des chevaux qui se tiennent debout. Le palefrenier doit encore sortir le cheval, le mener au lieu du pansement, et le détacher de la mangeoire après le déjeuner, afin qu'il revienne souper le soir avec plus de plaisir. Pour fortifier encore le pied du cheval, on répandra sur le pourtour extérieur de l'écurie quatre ou cinq tombereaux de cailloux, ronds, gros comme le poing, et du poids d'une mine, que l'on contiendra par une bordure de fer pour qu'ils ne s'éparpillent pas. En se tenant ainsi là-dessus, le cheval s'exercera une partie du jour, comme s'il faisait une route dans un chemin pierreux. D'ailleurs, tandis qu'on l'étrille, ou qu'il s'agite pour chasser les mouches, il se sert nécessairement de ses pieds comme s'il marchait Un autre avantage, c'est que ces pierres roulantes lui durciront les fourchettes.

On doit avoir autant de soin de lui conserver la bouche tendre que de rendre ses pieds insensibles. Les mêmes moyens attendrissent la peau de l'homme et la bouche du cheval.

CHAPITRE V.

Je crois donc qu'un bon écuyer doit avoir un palefrenier qui sache bien traiter les chevaux. Il saura d'abord qu'on ne doit jamais nouer le licou à l'endroit où est la têtière, parce que le cheval, en frottant souvent sa tête à la mangeoire, s'ulcérerait les oreilles si le licou était dans le cas de le blesser : or, ces parties une fois blessées, le cheval serait plus difficile à brider et à panser. Il est bon aussi d'enjoindre au palefrenier d'ôter tous les jours le crottin et la litière, et de les porter dans un endroit séparé : l'habitude une fois prise, il le fera sans peine, et le cheval s'en trouvera beaucoup mieux.

Lorsqu'il tirera son cheval de l'écurie, soit pour le panser, soit pour le laisser se rouler, il devra savoir lui mettre la muselière, et il la lui mettra toujours lorsqu'il le fera sortir sans le brider. La muselière ne gêne point la respiration du cheval et s'oppose à ses morsures, et il n'est rien qui l'empêche plus sûrement de jouer de mauvais tours.

C'est à la partie supérieure de la tête qu'il faut attacher le cheval : car, tout ce qui le gêne autour de la face, il cherche à s'en débarrasser en haussant la tête, et, par ce mouvement, il relâche le lien plutôt qu'il ne le rompt, s'il est placé comme nous l'avons dit.

Lorsqu'il s'agira de panser le cheval, on commencera par la tête et la crinière. A quoi sert de nettoyer le bas du corps, si le haut est malpropre ? Ensuite, avec les ustensiles convenables, on nettoie les autres parties du corps, et on en ôte la poussière à rebrousse-poil. Mais quant aux poils de l'épine du dos, on se gardera bien de les toucher avec aucun instrument ; c'est avec la main et dans leur sens naturel qu'il faut les lisser et les frotter. Par ce moyen, jamais on ne blessera cette partie qui reçoit le cavalier.

On lavera la tête : comme cette partie est tout osseuse, on la blesserait en se servant ou de fer ou de bois. On doit aussi laver le toupet. Quelque long qu'il soit, il n'empêche pas le cheval de voir, et il garantit ses yeux de ce qui pourrait l'incommoder. Croyons que la nature a pourvu le cheval d'un long toupet, comme les ânes et les mulets de longues

oreilles, pour qu'ils se garantissent les yeux de ce qui pourrait leur nuire.

Il est nécessaire aussi de laver la crinière et la queue, puisqu'il faut laisser croître les crins, soit à la queue, pour que le cheval, atteignant le plus loin possible, éloigne ce qui le gêne, soit à la crinière, pour que le cavalier puisse s'en saisir au besoin. D'ailleurs la crinière, le toupet et la queue sont des ornements que la nature a donnés au cheval. En effet, les juments au haras ne se laissent pas saillir par l'âne, tant qu'elles ont tous leurs crins; c'est pour cela que l'on fait tondre les juments lorsqu'on veut les faire saillir par des ânes. Je ne veux pas qu'on lave les jambes des chevaux : ce lavage est inutile, il serait même nuisible à la corne. On évitera aussi de trop laver le dessous du ventre : par là vous inquiétez le cheval; d'ailleurs, plus vous le nettoyez, plus les mouches s'y portent et tourmentent l'animal. On se donnerait en vain toutes les peines à cet égard ; car le cheval n'est pas plutôt sorti de l'écurie, qu'il est aussi sale que ceux qu'on n'a pas nettoyés. On renoncera donc à ce soin. Pour les jambes, on ne les frottera qu'avec les mains.

CHAPITRE VI.

Je vais expliquer encore la meilleure et la plus sûre manière de panser le cheval. Si le palefrenier se tourne du même côté où l'animal regarde, il risque d'être frappé du pied ou du genou au visage. Mais, s'il regarde à l'opposé du cheval et se place vers l'omoplate, hors de la portée de la jambe, il n'aura rien à craindre; il pourra à son aise lever le sabot du cheval, et ôter ce qui pourrait nuire à la fourchette. On nettoiera avec la même précaution les jambes de derrière. Celui qui est souvent avec les chevaux doit savoir qu'en cela, comme dans tout le reste il faut bien se garder de les approcher de face ou par la croupe : car, si le cheval veut nuire, il est plus fort que l'homme de l'une et de l'autre partie; au lieu qu'en se présentant de côté, on ne court nul risque, et l'on peut faire ce que l'on veut.

Je n'approuve pas qu'on mène un cheval en le tenant derrière soi, parce que, d'une part, le conducteur ne peut nullement s'en garder, et que, de l'autre, le cheval peut tout

ce qu'il veut. Je n'approuve pas non plus qu'une longe en main on l'accoutume à marcher devant, parce qu'il peut ou blesser de tel côté qu'il voudra, ou se retourner pour fondre sur son conducteur. Si on en menait ainsi plusieurs, comment les empêcherait-on de s'attaquer réciproquement? Mais un cheval mené de côté ne fera de mal ni à d'autres chevaux, ni aux hommes; et s'il est besoin de le monter promptement, il se trouve sous la main du cavalier.

Pour le brider sans difficulté, le palefrenier se présentera à la gauche du cheval; il passera ensuite les rênes par-dessus la tête, et il les posera sur le garrot. Prenant ensuite la têtière avec la main droite, il présentera le mors à la bouche avec la main gauche. Si le cheval le reçoit bien, on conçoit qu'il faut le coiffer; mais s'il refuse d'ouvrir la bouche, alors l'écuyer, serrant le mors contre les dents, insérera le doigt du milieu de la main gauche dans la bouche du cheval : à cette pression, presque tous ouvrent la bouche. Si cependant il refuse encore, on pressera la lèvre contre la dent canine. Quand on les manie de la sorte, très-peu hésitent à se rendre.

Le palefrenier doit encore savoir, premièrement, qu'il ne doit pas mener le cheval par la bride, ce qui rendrait une des barres plus dure que l'autre; en second lieu, que le mors doit être placé à une distance convenable des mâchoires : car, s'il les presse trop, il rend la bouche calleuse, et elle devient moins sensible; si, d'un autre côté, on ne relève pas assez le mors, le cheval peut le saisir avec ses dents, et dès lors ne plus obéir.

On prendra bien garde de lui donner lieu de s'irriter pendant cette opération, si l'on veut qu'il serve à quelque chose. Il importe tellement qu'il se prête à recevoir le mors, que celui qui s'y refuse devient tout à fait inutile. Si on le bride non-seulement quand on veut le monter, mais encore lorsqu'on le mène au pâturage ou qu'on le ramène du lieu des exercices à l'écurie, il ne serait pas étonnant que, de lui-même, il prît le mors qu'on lui présenterait.

Il est bon aussi que le palefrenier, pour aider le cavalier à se mettre en selle, sache l'enlever à la manière persique, afin que le maître, s'il est incommodé ou âgé, ait un homme qui le place facilement à cheval, et qu'il puisse procurer à un ami pour lui rendre le même service.

Digitized by Google

Une excellente leçon à mettre en pratique, c'est de ne traiter jamais un cheval avec colère. La colère ne réfléchit pas, en sorte que trop souvent on se permet des choses dont on est forcé de se repentir. Quand un cheval prend ombrage d'un objet et qu'il ne veut point en approcher, il faut, surtout s'il est un généreux coursier, lui faire comprendre qu'il n'a rien à craindre. S'il ne se rassure pas, le cavalier lui-même ira toucher de la main ce qui paraît redoutable et l'en approchera tout doucement. Ceux qui l'y contraignent à force de coups redoublent ses alarmes : car les chevaux qu'on maltraite en pareil cas s'imaginent que ces mauvais traitements viennent de l'objet qui leur fait ombrage.

Je ne trouve pas mauvais qu'un palefrenier, en présentant un cheval à son cavalier, le fasse plier de manière qu'il puisse être monté facilement. Je crois pourtant nécessaire de s'exercer à monter sans que le cheval baisse la croupe; car le hasard vous adresse tantôt un cheval et tantôt un autre, et l'on n'a pas toujours le même palefrenier.

CHAPITRE VII.

Voyons à présent ce que doit faire, pour son propre avantage et pour le bien de son cheval, le cavalier prêt à monter. D'abord, que la main gauche prenne convenablement les rênes auprès du mors ou de la gourmette : que ces rênes soient lâches, de manière que, soit qu'il saisisse, pour monter, les crins voisins des oreilles, soit qu'il s'élève à la faveur de sa pique, il ne tire point son cheval. De la main droite, il prendra les rênes près du garrot, avec une poignée de crins, de sorte qu'en montant il n'inquiète point la bouche du cheval avec le mors.

Après quoi, prenant son élan pour se mettre en selle, qu'il s'enlève de terre en s'aidant de la main gauche et en étendant en même temps la main droite : de la sorte, son attitude, même par derrière, ne sera point indécente. Puis, la jambe pliée, qu'il ne pose point le genou sur le dos du cheval, mais en la passant par-dessus pour arriver au côté droit. Le pied mis à la place qu'il doit occuper, l'homme s'assiéra sur ses fesses. Comme il peut arriver à un cavalier

de mener son cheval de la main gauche et de tenir sa javeline de la droite, je trouve bon aussi qu'il s'accoutume à monter du côté droit. Toute sa science se réduit alors à faire de la gauche ce qu'il faisait de la droite, et de la droite ce qu'il faisait de la gauche. Je prise fort cette manière, parce que, aussitôt qu'on est monté, on se trouve préparé à tout événement, s'il faut en venir aux mains avec l'ennemi.

Le cavalier, monté à poil ou sur selle, ne doit pas, selon moi, s'asseoir comme sur un siége, mais se tenir droit en écartant ses jambes. Par ce moyen il étreindra plus fortement le cheval avec ses cuisses ; et, dans son attitude droite, il aura plus de force, soit pour lancer des traits, soit pour frapper de plus près au besoin. La jambe, depuis le genou, doit être, ainsi que le pied, pendante et libre : car, si l'on tient la jambe roide, et qu'elle vienne à se heurter, elle peut se casser ; au lieu que, pendante, si quelque chose la heurte, elle cède et ne dérange pas la cuisse.

Il faut encore que le cavalier cherche, autant qu'il peut, à se rendre souple de la ceinture en haut : par là il se trouvera plus en état de supporter la fatigue ; et, soit qu'on le tire ou qu'on le pousse, on le désarçonnera difficilement. Assis sur son cheval, il l'accoutumera à se tenir en repos, jusqu'à ce qu'il ait arrangé sous lui ce qui sera nécessaire, qu'il ait égalisé ses rênes, et qu'il ait placé sa lance dans la position la plus commode. Il doit tenir ensuite le bras gauche près du corps : cette attitude lui donne plus de liberté d'agir et lui rendra la main plus ferme. Je veux des rênes égales et solides, ni glissantes ni épaisses, afin qu'au besoin la main qui les tient puisse en même temps saisir la lance.

Enfin l'on avertit le cheval de partir. D'abord on le fait aller au pas il sera moins troublé. S'il a la tête basse, tenez les rênes courtes ; tenez-les longues, s'il porte la tête trop relevée ; vous lui donnez ainsi une plus belle prestance. Passant ensuite à son trot naturel, son corps deviendra plus souple sans qu'on le touche, et on en arrivera ainsi graduellement à le pouvoir frapper du bois de la pique pour lui faire prendre le galop. Et comme le galop le plus approuvé est celui qui commence par le pied gauche, le cheval commencera sûrement de la sorte, si, lorsqu'il a pris le trot, on lui donne le signal du galop au moment même où il lève le pied gauche : car, s'il est sur le point de lever le pied gau-

che, il commencera par là, et une fois tourné de ce côté il suivra. En effet, il part naturellement du pied droit s'il est tourné du côté droit ; du pied gauche, s'il est tourné du côté gauche.

Nous estimons beaucoup l'exercice de l'entrave [1]. Le cheval y apprend à sentir successivement la bride des deux côtés. On fera bien de changer de main, afin que, dans les divers mouvements, les mâchoires deviennent également sensibles. J'aime mieux l'exercice sur un ovale que sur un cercle. Le cheval, fatigué de la ligne droite, prendra plus facilement cette leçon ; elle le forme également, soit à courir devant lui, soit à s'arrondir. Il faut soutenir un peu le cheval dans les manœuvres circulaires, car il n'est ni aisé ni sûr de faire tourner un cheval au galop, sur un cercle étroit, principalement quand le terrain est dur ou glissant. Au moment qu'on le soutient, il ne faut lui permettre de se pencher que le moins possible, et ne se point trop pencher soi-même : car, dans cette position, peu de chose ferait tomber le cheval et le cavalier.

Lorsque après avoir parcouru la ligne circulaire le cheval se trouve droit, c'est le moment de le lancer au galop ; car on sait qu'à la guerre les demi-voltes se font soit pour fondre sur l'ennemi, soit pour l'éviter. Il importe donc d'exercer le cheval à partir au galop aussitôt le demi-cercle parcouru.

Lorsqu'on croira que le cheval a bientôt assez travaillé, il sera bon, après un moment de repos, de lui faire prendre aussitôt le grand galop, en le portant vers les autres chevaux, ou en l'éloignant d'eux ; puis, à peine lancé, de l'arrêter soudain, et l'instant d'après, de le pousser de nouveau dans une autre direction : car il viendra un temps où tous ces mouvements seront nécessaires.

Le moment de descendre de cheval est-il arrivé, ne descendez ni parmi d'autres chevaux, ni près de la foule, ni hors du lieu des exercices ; c'est dans le lieu même où il travaille qu'il faut l'abandonner au repos.

[1] Ce terme, selon l'excellente note de P.-L. Courier, désigne le galop sur un cercle avec des changements de main, dans lesquels on décrit la figure de l'entrave ou du chiffre 8.

CHAPITRE VIII.

Tantôt il s'agira de descendre des pentes rapides, de gravir des monts, de courir obliquement; tantôt aussi de franchir un fossé, de s'élancer d'un fond ou d'une enceinte, de sauter de haut en bas. Le cavalier doit donc s'exercer, ainsi que son cheval, à toutes ces manœuvres : par là ils se sauveront tous deux, et ils se serviront réciproquement. Si l'on me reproche de répéter ce que j'ai dit plus haut, je réponds qu'il n'y a point de redites. Lorsqu'il s'agissait de l'acquisition d'un cheval, je recommandais d'essayer s'il serait propre à ces manœuvres : à présent je dis qu'il faut l'instruire, et je vais tracer ici la manière de le dresser.

Un cheval ne sait-il pas franchir un fossé, que le cavalier mette pied à terre, et, la longe à la main, qu'il franchisse le premier le fossé, ensuite qu'il tire l'animal par la longe pour qu'il saute. S'il s'y refuse, que quelqu'un l'y contraigne fortement avec un fouet ou une verge : alors il sautera même plus loin qu'on ne le lui demande. Après cela il ne faudra plus le frapper; il sautera dès qu'il sentira quelqu'un derrière lui.

Quand on l'aura accoutumé à sauter ainsi, on le montera; on le mènera d'abord vers des fossés assez étroits, de là à d'autres plus larges. Au moment où il va sauter, on lui fera sentir l'éperon, de même que lorsqu'on lui apprend à sauter de bas en haut et de haut en bas. En ramassant toute son action, il servira mieux et lui-même et son maître, que s'il laissait ses hanches en arrière, en franchissant un fossé, ou en sautant de bas en haut et de haut en bas.

Pour l'exercer à la descente, on choisira d'abord une terre molle. Une fois qu'il en aura pris l'habitude, il courra plus volontiers en descendant qu'en montant. Quelques personnes craignent que, dans ces exercices, les chevaux ne se rompent les épaules : qu'elles se rassurent, en considérant que les Perses et les Odryses, qui se défient à la course sur des pentes rapides, ont des chevaux aussi sains que ceux des Grecs.

Nous ne passerons point sous silence de quelle manière l'homme doit se comporter dans chacun de ces mouve-

ments. Lorsque le cheval part tout à coup, le cavalier doit baisser le corps en avant : par ce moyen, le cheval pourra moins se dérober sous son homme et le renverser. L'instant d'après, quand le cheval s'arrêtera court, il faudra se rejeter en arrière ; par là on sera moins secoué.

En franchissant un fossé, ou en gravissant une montagne, on fera bien de se prendre à la crinière, pour que le cheval n'ait point à surmonter à la fois la difficulté du terrain et la fatigue du mors. En descendant, au contraire, le cavalier se penchera en arrière, soutenant le cheval de la bride, dans la crainte que l'animal et lui ne culbutent. Il est bon aussi d'exercer son cheval tantôt plus, tantôt moins de temps, et sur des terrains différents : il aime mieux changer ainsi que de manœuvrer toujours de la même manière, et toujours dans le même lieu. Comme il est partout nécessaire que le cavalier, courant au galop, se tienne ferme à cheval et puisse user librement de ses armes, on doit pour cela recommander l'exercice de la chasse dans des lieux favorables et abondants en gibier. Si l'on n'a pas cette facilité, voici un autre exercice non moins bon : deux cavaliers se concerteront ensemble; l'un fuira à toute bride sur toute sorte de terrains, et s'éloignera portant sa lance tournée en arrière; l'autre le poursuivra avec des javelots arrondis par le bout et une lance de même forme. Arrivé à la portée du trait, celui-ci lancera ses javelots sur l'autre, qui continuera de fuir; s'il le joint à la lance, il le frappera de cette arme.

Si l'on en vient aux mains, il faut tirer à soi son adversaire, puis le repousser tout à coup : excellent moyen de le eter à bas. Un bon expédient pour celui qui est tiré, c'est de faire aussitôt partir son cheval. Par là il culbutera son adversaire plutôt qu'il n'en sera culbuté.

Supposons maintenant deux camps assis l'un en face de l'autre; on escarmouche des deux parts, et l'on se poursuit tour à tour; voici dans ce cas ce qu'il est bon de savoir : tant que l'on n'est pas loin de sa ligne, le meilleur et le plus sûr, c'est, après avoir fait tourner son cheval, de le lancer sur l'ennemi, et de vigoureusement combattre au premier rang; mais, dès que l'on approche de la ligne opposée, il faut ralentir sa course. Par là vous nuirez certainement à l'ennemi, en même temps que vous vous mettrez à l'abri de ses coups.

L'homme peut, avec la parole que lui ont donnée les dieux, enseigner à son semblable ce qu'il doit faire; au lieu qu'avec le même moyen vous n'apprendrez rien au cheval. Fait-il ce que vous voulez, caressez-le; châtiez-le s'il désobéit : voilà comment il apprendra à bien faire son service. Ceci n'est pas long à dire, mais exige une pratique continuelle dans toutes les manœuvres de l'équitation. Le cheval recevra le mors plus volontiers, s'il lui en résulte quelque bien quand il le reçoit. Il franchira les fossés, il s'élancera d'un bond, il fera tout ce qu'on exigera de lui, si l'obéissance lui fait espérer un peu de repos.

CHAPITRE IX.

J'ai exposé le moyen d'éviter toute surprise dans l'acquisition d'un cheval ou d'un poulain, et la manière de s'en servir sans le gâter, surtout si l'on veut qu'il se montre avec les qualités requises pour un cheval de guerre. Peut-être serait-il à propos d'enseigner à tirer le meilleur parti possible d'un cheval ou trop vif ou trop mou, si l'on avait à se servir de l'un ou de l'autre.

Il faut se convaincre premièrement que la fougue est au cheval ce que la colère est à l'homme : on n'excite point la colère d'un homme en ne lui disant ni ne lui faisant rien de désagréable; de même on n'irrite point un cheval ardent en ne l'inquiétant pas.

En le montant, on prendra donc garde de l'incommoder. Une fois placé sur son dos, on s'y tiendra tranquille plus longtemps que sur tout autre, puis on le fera partir en l'avertissant avec la plus grande douceur. D'abord on ira au pas, puis on graduera le mouvement avec tant d'adresse, qu'il arrive au galop sans presque s'en apercevoir. L'homme se trouble de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, et de ce qui l'affecte contre son attente; un commandement brusque trouble de même un cheval ardent. Il faut savoir que tout ce qui est subit l'inquiète. Voulez-vous retenir un cheval impétueux dans sa course, ne l'arrêtez pas sur-le-champ; tirez-le doucement par la bride, calmez-le, ne le forcez pas au repos par la violence. Les courses en ligne droite l'adoucissent mieux que de fréquents détours; et si on les fait

longues et peu rapides, elles le calment et l'apaisent loin d'irriter sa fougue. On se trompe si l'on croit adoucir un cheval en le fatiguant par des courses longues et rapides; car c'est surtout alors qu'il se livre à sa violence; souvent même sa fureur devient telle que, semblable à l'homme irascible, il se fait à lui-même et il fait à son cavalier des maux sans remède.

On prendra garde qu'un cheval ardent ne parte avec trop de rapidité, mais surtout on l'empêchera de lutter de vitesse avec un autre cheval; presque tous les chevaux qui ont le plus d'émulation deviennent aussi les plus fougueux.

Les mors lisses leur conviennent mieux que les rudes. Si cependant on leur met un mors dur, on tâchera, par la légèreté de la main, de le rendre semblable à un mors lisse.

Le cavalier sera très-calme sur un cheval ardent et sensible, et ne le touchera qu'aux parties que l'on touche ordinairement pour se bien placer. Voici un autre précepte qu'il faut connaître: on calme un cheval par un sifflement, et on l'excite par un claquement de langue. Mais si dans les commencements on le caresse au moment où l'on fait claquer sa langue, et qu'on le frappe au contraire lorsque l'on siffle, il s'animera au sifflement, et se calmera au claquement de langue. Entendez-vous ou le cri de la guerre ou le son de la trompette, évitez de paraître troublé à votre cheval, et de lui présenter rien qui le puisse troubler; mais calmez-le autant que le permet la circonstance; si même il est possible, présentez-lui ou son déjeuner ou son souper.

Le meilleur conseil à suivre, c'est de ne jamais choisir pour cheval de guerre un coursier fougueux. Pour le cheval mou, je vous exhorterai seulement à le traiter d'une manière tout opposée à celle qui convient au cheval ardent.

CHAPITRE X.

Si l'on veut avoir un cheval de guerre qui prenne de magnifiques allures, il ne faut point tirer la bride à soi, ni se servir de l'éperon ou du fouet. Quoique bien des gens croient, quand ils le stimulent ainsi, lui donner du brillant, il en résulte un effet tout contraire à celui qu'ils attendent.

En le forçant à relever trop la tête, on l'empêche de voir devant lui, on le rend aveugle; les coups de fouet et d'épe-

ron le troublent à un tel point qu'il s'effraye et vous jette avec lui dans le danger. Or c'est justement ce qui arrive aux chevaux qui se plient avec le plus de peine aux exercices, et qui s'en acquittent le plus mal.

Mais si l'on apprend à un cheval à manœuvrer sans que les brides soient tendues, et à relever le cou en ramenant la tête, il fera en cela ce qui lui plaît et ce qui flatte son orgueil. La preuve qu'il y prend plaisir, c'est que, lorsqu'il approche d'une troupe de chevaux et surtout de juments, il relève le cou et ramène la tête avec fierté, lève les jambes avec souplesse, et porte la queue haute. Si donc on exige de lui ce qu'il fait spontanément lorsqu'il cherche à paraître beau, il l'exécutera certes avec plaisir; il sera brillant, vif et superbe.

Essayons à présent de tracer les moyens de réussir. On se munira premièrement de deux mors au moins : l'un doux et ayant des cercles [1] d'une bonne grandeur; l'autre sera garni de rouelles plus petites, mais plus lourdes, et de hérissons aigus, afin que, rebuté par les aspérités de ce mors, le cheval le lâche volontiers pour saisir le premier, et que, trouvant du plaisir à ce changement, il fasse avec le mors doux ce qu'il avait appris à faire avec l'autre. Mais la douceur du mors peut l'enhardir à y peser fréquemment; c'est pour cela que nous y avons ajouté de plus grands cercles, afin de le forcer à ouvrir la bouche et à lâcher l'axe du frein.

On peut d'ailleurs modifier autant que l'on veut la dureté d'un mors : il ne s'agit que de lâcher ou de retenir la main; mais quels que soient les mors en général, ils doivent être coulants. Car celui qui est rude, le cheval peut le maintenir immobile, en quelque endroit qu'il le saisisse; de même qu'on fixe une broche dans toute sa longueur en quelque point qu'on la prenne. Le mors coulant, au contraire, fait l'effet d'une chaîne : il n'y a que la partie que l'on tient qui ne bouge pas; le reste est pendant. De même, le cheval, en cherchant toujours à prendre ce qui lui échappe, lâche l'axe du mors. C'est aussi pour cela que l'on fait pendre des annelets du milieu des axes : en les poursuivant des dents et de la langue, le cheval ne songe pas à saisir le frein.

[1] *Courrier* traduit par *rouelles*. Selon lui, il y avait une rouelle de chaque côté de la bouche entre les barres et la langue. Elles empêchaient le cheval de fermer entièrement la bouche et de saisir le mors.

En cas que l'on ignore ce que l'on entend par mors coulant ou mors rude, je vais l'expliquer.

Un mors est coulant lorsque les brisures des axes sont assez larges et assez polies pour jouer facilement, et que toutes les pièces qui sont traversées par les axes ne les serrent point de trop près et glissent ou roulent sans peine. Si au contraire toutes les parties du mors se séparent ou se réunissent difficilement, le mors est rude. Mais, quel qu'il soit, voici ce que l'on fera si l'on veut donner à un cheval la beauté d'allure dont nous avons parlé.

Il ne faut point lui relever la tête assez rudement pour qu'il cherche à la baisser, ni assez mollement pour qu'il ne sente rien; dès que ramenant la tête en arrière il relèvera son cou, rendez-lui aussitôt la main. Il faut, nous ne cessons de le dire, récompenser le cheval lorsqu'il fait bien. Vous apercevez-vous qu'il relève volontiers l'encolure et que la légèreté de la main lui fait plaisir, gardez-vous de lui causer rien de désagréable comme pour le forcer au travail, mais flattez-le comme si vous aviez dessein de lui donner du repos; par ce moyen il s'élance plein d'ardeur.

Ce qui prouve qu'il aime une course rapide, c'est que jamais il ne part au pas lorsqu'il s'échappe; il galope, au contraire; et naturellement il aime cette allure, à moins qu'il ne soit forcé de fournir une course plus longue qu'il ne peut : car tout ce qui dépasse les bornes déplaît au cheval comme à l'homme.

Lors donc qu'il arrive à prendre une allure fière (n'oublions pas que dès les premiers exercices nous l'avons accoutumé à partir de vitesse après la demi-volte), lors, dis-je, qu'il aura été dressé à cela, si le cavalier, en même temps qu'il le retient, lui donne le signal du galop, alors, arrêté par le mors, et d'autre part poussé par le signal, il s'échauffe, jette son poitrail en avant, lève les pieds de devant avec colère, mais sans souplesse : car la gêne enlève tout aux mouvements du cheval. Quand vous l'avez ainsi enflammé, si vous lâchez la bride, alors, dans la joie qu'il éprouve de ne plus sentir la main et de se croire délivré du mors, il s'avance d'un air fier et avec des mouvements moelleux, et il déploie tout à fait la même grâce que lorsqu'il va se mêler à d'autres chevaux. En le considérant, on s'écrie : Le généreux animal ! comme il est dispos, bien

dressé, courageux ! qu'il a le port superbe ! comme il est à la fois doux et terrible à voir ! Ceci soit écrit pour quiconque souhaiterait à son cheval de tels éloges.

CHAPITRE XI.

Veut-on avoir un cheval de parade qui s'enlève de lui-même et qui soit brillant, qu'on n'attende point ces avantages de toute espèce de chevaux, mais de ceux-là qui ont une âme noble et un corps robuste. C'est une erreur de croire qu'un cheval qui a les jambes souples puisse s'enlever aisément. Il faut, pour cela, des reins à la fois souples, courts et forts (et je ne parle pas seulement de la partie contiguë à la queue, mais de celle qui est entre les côtes et les hanches, près des flancs). Avec de tels reins, un cheval pourra porter plus avant les jambes de derrière sous celles de devant. Si vous lui soutenez la main lorsqu'il est ainsi placé, il fait porter son arrière-train sur les astragales, et il s'enlève de la partie antérieure, en sorte que par devant on lui voit le ventre et les testicules. Lorsqu'il fait une telle manœuvre, rendez-lui la bride, afin qu'il prenne et semble prendre de lui-même les plus belles poses.

Il est des gens qui forment leurs chevaux à ce manége, soit en leur donnant des coups de verge au-dessous des astragales, soit en faisant courir un homme à leurs côtés pour les frapper d'un bâton au-dessous des cuisses; mais, selon moi, le meilleur moyen de l'instruire, celui que j'indique sans cesse, est qu'il s'attende à obtenir du repos de la part de son cavalier, toutes les fois qu'il se montre obéissant. En effet, comme le dit Simon, dans ce qu'il fait malgré lui, il ne met pas plus d'intelligence et de grâce qu'un danseur qu'on flagellerait ou que l'on piquerait d'un aiguillon. Le cheval et l'homme que vous maltraiterez, loin d'être beaux, n'auront ni élégance ni justesse. C'est par le seul moyen des avertissements et des signes qu'un cheval doit être amené à exécuter comme de lui-même les mouvements les plus beaux et les plus brillants.

Si durant les exercices vous le poussez jusqu'à le mettre en sueur, et si, lorsqu'il s'enlève avec grâce, vous en descendez promptement et le débridez, soyez sûr qu'il s'en-

lèvera de lui-même. C'est sur des chevaux prenant cette belle attitude que l'on nous représente les dieux et les héros; et l'homme qui manie bien un cheval se fait grandement admirer. Et, en effet, un cheval qui se dresse est quelque chose de si beau, de si frappant et de si magnifique, qu'il fixe les regards de tous ceux qui le voient, jeunes ou vieux. On ne peut ni le quitter, ni se lasser de le considérer, lorsqu'il se montre ainsi dans tout son éclat. Un phylarque, ou un commandant de cavalerie, qui se trouvera maître d'un tel coursier, n'ambitionnera pas de briller seul; il tâchera que tous ceux qui le suivent puissent frapper les regards.

Or, s'il monte un de ces coursiers tant vantés, et que ce cheval s'enlevant fréquemment de toute sa hauteur avance fort peu, il est évident que ceux qui le suivent ne pourront aller qu'au pas. Et qu'y a-t-il de beau dans un tel spectacle? Si au contraire, animant ton cheval, tu ne conduis la troupe ni trop vite ni trop lentement, mais que tu prennes le pas qui convient aux coursiers les plus généreux, les plus fiers et de la plus belle allure; si, dis-je, tu conduis ainsi tes cavaliers, tous les chevaux frapperont la terre en même temps, henniront et souffleront ensemble; et alors, ce ne sera pas tois eulement, mais tous tes soldats aussi qui offriront un beau spectacle.

Enfin, si un homme sait acheter de beaux chevaux, qu'il les endurcisse à la fatigue, qu'il les manie habilement dans les exercices militaires, dans les manœuvres de parade et dans les combats, qui empêche qu'ils n'augmentent de valeur, qu'ils n'attirent l'admiration, et que lui-même ne se rende fameux dans les exercices équestres, à moins que quelque divinité ne s'y oppose?

CHAPITRE XII.

Je vais dire à présent comment doit s'armer celui qui veut, à cheval, s'exposer aux dangers. D'abord, je dis qu'il faut avoir une cuirasse justement adaptée à son corps. Bien adaptée, c'est tout le corps qui la porte; trop large, les épaules seules en sont accablées. Si la cuirasse est trop étroite, c'est une prison, et non pas une armure. Comme le cou est

une des parties où les blessures sont le plus dangereuses, je dis qu'il doit être couvert d'un hausse-col tenant à la cuirasse : car, outre qu'il servira d'ornement, il pourra, s'il est bien fait, couvrir quand on le voudra la partie inférieure du visage jusqu'aux narines. Les meilleurs casques sont, selon moi, les casques béotiens, car ils couvrent toutes les parties qui sont hors de la cuirasse, et ne gênent point la vue. Que la cuirasse soit telle qu'elle n'empêche le cavalier ni de s'asseoir, ni de se baisser. Que le bas-ventre et les parties nobles soient couverts d'écailles[1] assez fortes et assez nombreuses pour les protéger. Une blessure à la main gauche met un cavalier hors de combat ; j'approuve donc l'arme qu'on a imaginée pour la défendre, et que l'on appelle main. Cette armure couvre l'épaule, le bras tout entier et la main qui tient la bride ; elle s'étend et se plie à volonté. Elle protége en outre l'intervalle qui se trouve entre la cuirasse et l'aisselle. Comme il faut lever la main droite, soit pour lancer un javelot, soit pour frapper de près, on ôtera de la cuirasse ce qui gênerait ce mouvement, et on le remplacera par des écailles à charnières qui s'étendront lorsque le bras se lèvera et se replieront lorsqu'il se baissera. Il vaut mieux, ce me semble, que l'armure du bras soit mobile et s'y applique comme une jambière, que si elle était fixée à la cuirasse. Quant à la partie qui reste découverte lorsque la main droite est levée, il faut la couvrir près de la cuirasse, soit avec du cuir de veau, soit avec une lame d'airain ; autrement, l'endroit où les blessures sont le plus dangereuses resterait à nu. Comme le cavalier court le plus grand péril, si son cheval vient à être tué sous lui, il faut aussi armer le cheval d'un chanfrein, d'un poitrail et de garde-flancs. Cette dernière pièce pourra couvrir en même temps les cuisses du cavalier. Mais ce qu'il faut défendre surtout, c'est le ventre du cheval ; car c'est une des parties les plus tendres, et les blessures y sont mortelles ; or le prolongement de la selle peut être employé à cette fin. La housse doit être cousue de manière que le cavalier s'y puisse bien asseoir, et que la selle ne blesse pas le cheval. Quant aux

[1] Littéralement *ailes ;* sans doute, on les appelait ainsi pour faire allusion à leur forme et à la manière dont elles s'adaptaient entre elles. C'étaient des lames circulaires couchées les unes sur les autres, comme les écailles d'une queue d'écrevisse.

autres parties du cheval et du cavalier, elles seront armées comme il suit : les jambes et les pieds se prolongeant visiblement au delà des cuissards, on les garnira de bottes du cuir dont on fait les semelles. De cette manière, les jambes seront défendues et les pieds chaussés. Voilà donc l'armure complète qu'il faut avoir pour se garantir de toute blessure, avec la protection des dieux. Quant aux armes nécessaires pour frapper l'ennemi, je préfère le sabre à l'épée : car un coup de taille, porté de la hauteur du cavalier, vaudra mieux qu'un coup de pointe.

Je préfère deux javelots de cornouiller à une longue lance, parce qu'elle est faible et difficile à manier. En effet, un homme qui sait manier ces deux javelots peut en lancer un, et garder l'autre pour s'en servir en avant, de côté, en arrière. D'ailleurs ces javelots sont plus forts que la lance, et plus maniables. J'aime qu'on lance le javelot de loin ; on a plus de temps alors pour se retourner et saisir le second. Voici, en deux mots, la meilleure manière de lancer un javelot avec plus de force : portez en avant la partie gauche du corps ; retirez la droite en arrière, dressez-vous sur les cuisses ; jetez le javelot, la pointe un peu élevée ; alors il partira avec la plus grande vitesse, portera très-loin et frappera juste, pourvu que la pointe en soit bien dirigée vers le but.

Tels sont les avis, les instructions et les exercices que j'avais à écrire pour ceux qui ignorent l'art de l'équitation. Quant à ce que doit savoir et faire le commandant de la cavalerie, je l'exposerai dans un autre ouvrage.

Digitized by Google

LE COMMANDANT

DE CAVALERIE.

CHAPITRE PREMIER.

Avant tout, tu sacrifieras aux dieux et les supplieras de ne t'inspirer que des pensées, des paroles et des actions qui te méritent, dans ton commandement, leur suffrage, le tien, celui de tes amis, et qui te rendent agréable à la république, en contribuant à sa splendeur et à sa prospérité. Les dieux devenus propices, fais la revue de la cavalerie, soit pour compléter le nombre des cavaliers prescrit par la loi, soit afin de pourvoir aux remplacements parmi les troupes déjà levées. Il diminuerait sensiblement, faute de nouvelles recrues : la vieillesse met nécessairement les uns hors de service ; d'autres viennent à manquer par différentes causes. Le corps de cavalerie une fois porté au complet, veille à ce qu'une bonne nourriture mette les chevaux en état de supporter les fatigues de la guerre. Si les forces leur manquaient, ils ne pourraient ni atteindre l'ennemi, ni trouver leur salut dans la retraite. Veille de même à ce qu'ils obéissent : un cheval rétif combat plus en faveur des ennemis que pour son propre maître. Réforme aussi ceux qui regimbent quand on les monte ; ils sont bien souvent plus nuisibles que l'ennemi même. Enfin l'on prendra soin de leurs pieds, pour qu'ils puissent marcher sans peine dans un pays âpre. Tout le monde sait qu'on n'en tire plus de service dès que la marche les blesse.

Lorsque tu as de bons chevaux, exerce les cavaliers d'abord

à sauter dessus, adresse qui souvent a sauvé son homme ; ensuite à manœuvrer sur toute sorte de terrains, car l'ennemi occupe tantôt un terrain, tantôt un autre. Une fois affermis sur la selle, tu donneras tous tes soins à ce qu'ils apprennent à lancer bien loin leurs javelots, et à faire les autres manœuvres qu'on exige d'un cavalier. Cela fait, arme si bien tes hommes et tes chevaux, qu'ils fassent le plus de mal possible à l'ennemi, sans craindre ses traits. Obtiens aussi, par tes soins, des hommes obéissants; autrement, nul avantage à tirer de bons chevaux, de cavaliers exercés, de bonnes armes. Le commandant de la cavalerie tâchera de se distinguer dans toutes ces parties.

La république, convaincue que difficilement il suffirait seul à tant d'objets, lui adjoint des officiers appelés phylarques, et ordonne au sénat de veiller, de concert avec lui, sur la cavalerie. Ton intérêt, selon moi, te commande donc, d'une part, d'inspirer à tes phylarques l'intérêt que tu prends toi-même à la bonne tenue de la cavalerie; de l'autre, d'avoir dans le sénat de bons orateurs, dont l'éloquence tantôt impose aux cavaliers, qui alors feront mieux leur devoir, et tantôt sache calmer les membres du sénat, trop portés à la sévérité.

Voilà les avis que j'avais à te donner sur les objets qui appellent ta vigilance. Mais quels sont les moyens de réussir? C'est ce que je vais maintenant exposer.

Conformément à la loi, tu enrôleras dans la cavalerie les citoyens les plus aisés et les plus robustes; et, pour y parvenir, tu emploieras la voie de la persuasion ou celle de l'autorité. Je suis d'avis que l'on cite au tribunal des hommes que l'on serait soupçonné de ménager par des motifs d'intérêt. En effet, les citoyens moins aisés n'auront plus de prétexte pour se refuser au service, si les plus puissants sont les premiers que tu y contrains.

De plus, parle aux jeunes gens des occasions de briller dans la cavalerie: ce sera, je crois, le moyen de leur en faire désirer le service; et tu trouveras moins d'opposition dans ceux dont ils dépendent, en leur représentant que si tu es indulgent, un autre, à raison de leur fortune, exigera d'eux l'entretien d'un cheval. Si ces jeunes gens s'enrôlent sous tes drapeaux, tu diras à leurs pères que tu détourneras leurs enfants de la manie d'acheter des chevaux de grand prix, et

que tu t'efforceras d'en faire en peu de temps d'habiles cavaliers. Aux promesses tu tâcheras de joindre les effets. Quant aux cavaliers déjà enrôlés, le sénat, en faisant publier de doubles exercices pour l'avenir, et en annonçant la réforme des chevaux qui ne pourront suivre les autres, les animera ainsi à mieux entretenir et dresser leurs chevaux.

Il me paraît utile d'avertir qu'on refusera pareillement les coursiers fougueux. Une semblable menace excitera davantage à s'en défaire, et à en acheter d'autres avec plus de précaution. Il sera bon encore d'annoncer qu'on réformera les chevaux qui regimbent dans les exercices, parce qu'il est impossible de les ranger en bataille : ceux qui les montent sont contraints, lorsqu'il s'agit d'avancer contre l'ennemi, de rester en arrière ; de sorte que le mauvais cheval rend inutile le bon cavalier.

Quant aux moyens de fortifier les pieds du cheval, je m'en rapporte à celui qui en connaît de faciles et expéditifs : sinon je prétends, d'après mon expérience, qu'il faut semer de pierres pesant une mine environ la place où on le panse au sortir de l'écurie ; de la sorte, il ne cessera point de piétiner sur ces pierres, soit qu'on l'étrille, soit que les mouches le piquent. Qu'on en fasse l'essai, on reconnaîtra la justesse de mes observations, et l'on verra les pieds du cheval s'arrondir.

Telles sont les qualités que j'exige du cheval. Exposons à présent celles qui sont nécessaires pour former l'excellent cavalier. Nous conseillons aux jeunes gens d'apprendre d'eux-mêmes à s'élancer sur un cheval ; mais nous ferons sagement de leur donner un bon maître. Quant aux personnes d'un âge avancé, il est très-utile de les accoutumer à monter à cheval en s'aidant les uns les autres, à la manière des Perses [1].

Pour dresser les cavaliers à se tenir fermes en selle dans toute sorte de terrains, il serait peut-être embarrassant de les faire sortir fréquemment en armes pendant la paix. Du moins rassemble-les, et conseille-leur, soit qu'ils aillent à la campagne, soit ailleurs, de s'exercer à quitter facilement les chemins, à se porter rapidement partout en avant. Cet exercice leur est aussi utile que le premier, et ne cause pas

[1] Nous dirions aujourd'hui : en donnant le pied à l'anglaise.

le même embarras. Il est bon de leur rappeler que l'État, avec une dépense annuelle de quarante talents pour entretenir une cavalerie, ne doit jamais en manquer s'il survient une guerre, mais qu'il doit en avoir une toute prête au besoin. S'ils y réfléchissent, ils redoubleront d'ardeur, afin de se mettre, en cas de guerre, en état de combattre pour défendre la patrie, pour acquérir de la gloire, et pour protéger leur vie. Il est bon de les prévenir aussi que tu les feras quelquefois sortir en armes, et que tu les conduiras dans toutes sortes de lieux ; ce que tu auras encore soin de faire lorsqu'ils s'exerceront à courir les uns contre les autres ; tes cavaliers et tes chevaux se trouveront bien de cette sorte d'équitation.

Il me semble encore que la cavalerie s'exercera partout à lancer le javelot, si tu préviens les phylarques qu'il leur faudra commander les *acontistes* [1] de chaque tribu, lorsqu'ils se porteront les uns sur les autres le javelot en main. Les phylarques n'auront-ils pas l'ambition de procurer chacun à l'État le plus grand nombre d'acontistes ?

Il me semble que les phylarques apporteront le plus grand soin possible à l'équipement de la cavalerie, s'ils arrivent à se convaincre que leur plus glorieuse parure aux yeux de l'État sera plutôt la bonne tenue de leur compagnie que la beauté de leur propre équipage. Or, il est probable que l'on convaincra facilement de cette vérité des citoyens qui ont aspiré au commandement de leur tribu par le motif de la gloire et de l'honneur. Ils pourront, d'ailleurs, sans se constituer eux-mêmes en frais, armer leurs hommes conformément à l'ordonnance, en les forçant, la loi à la main, de s'équiper avec leur solde.

Pour rendre les soldats obéissants, il est essentiel de leur représenter quels avantages résultent de la subordination. Il est également essentiel de leur prouver, par des effets, combien ceux qui se soumettent à la discipline, conformément à la loi, en retirent d'avantages, tandis que ceux qui s'y refusent travaillent à leur perte. Un motif très-puissant pour que les phylarques se montrent jaloux de commander leur compagnie avec l'équipage et la mise convenables, c'est, ce me semble, d'armer le plus élégamment possible

[1] C'est-à-dire ceux qui lancent des javelots.

les éclaireurs, de les obliger très-fréquemment à l'exercice du javelot, et de leur donner toi-même l'exemple après t'être rendu fort habile à manier cette arme. Si, d'ailleurs, on pouvait proposer aux compagnies des prix pour tous les nobles exercices de la cavalerie qui ont lieu dans les fêtes publiques, ce serait, je pense, pour les Athéniens, un motif d'émulation : témoin ce qui se fait pour les chœurs. Quelle dépense et que de fatigues pour une récompense légère ! Mais il faut, en pareil cas, avoir pour juges des citoyens des mains de qui le vainqueur soit fier de recevoir la palme.

CHAPITRE II.

Que vos cavaliers, ainsi exercés, suivent un certain ordre, et dès lors ils rendront plus pompeuses les fêtes célébrées en l'honneur des dieux ; ils exécuteront avec plus de succès leurs évolutions; ils combattront plus vaillamment au besoin et ils marcheront ou franchiront les défilés sans confusion et sans peine. Mais quel est cet ordre à suivre ? C'est ce que je vais tâcher d'exposer.

Athènes est divisée en tribus. On nommera d'abord, d'après le vœu de chaque phylarque, des dizainiers pris parmi de jeunes citoyens jaloux de se signaler par des exploits et d'arriver à quelque célébrité. Tu les placeras en chefs de file. On choisira ensuite parmi les plus sages et les plus anciens un égal nombre d'hommes pour se tenir en serre-files dernière leur dizaine; s'il est permis d'user ici de comparaison, c'est ainsi que le fer coupe le fer quand le tranchant est bien acéré et que le marteau est poussé d'un bras robuste [1]. Quant à ceux qui sont entre les premiers et les derniers rangs, lorsque les dizainiers auront choisi ceux qui doivent les suivre immédiatement, et que tous les autres auront fait de même, il arrivera que chacun aura un compagnon d'armes sur lequel il pourra compter.

Il faut nommer chef des serre-files un homme qui, sous

[1] En grec, selon l'ingénieuse remarque de P.-L. Courier, le même mot *(stoma* signifie le tranchant d'un fer et le front d'une phalange. Les chefs de file se trouvent comparés au tranchant, et les serre-files au marteau.

tous les rapports, soit propre à la place. S'il est vaillant et qu'il s'agisse de fondre sur l'ennemi, il parle, et son ardeur se communique aux premiers rangs. Est-il à propos de battre en retraite, sa prudence le mettra mieux à même de sauver ses compagnons d'armes.

Les dizainiers étant en nombre pair pourront se diviser en un plus grand nombre de groupes égaux que s'ils étaient en nombre impair. Cet ordre me plaît, parce que d'abord tous les dizainiers qui sont au premier rang y commandent, et qu'ils se croient, dans ce grade, plus obligés à quelque grande action que s'ils étaient simples soldats. Ensuite y a-t-il une chose à exécuter, on aura bien plus tôt fait de commander à quelques chefs, qu'à tous les soldats.

Cette division établie, le commandant de la cavalerie indiquera d'avance aux phylarques le lieu où chacun doit se rendre ; et les phylarques annonceront aux dizainiers dans quel ordre chacun doit marcher. Quand on aura donné ces avertissements, tout ira bien, on ne s'embarrassera point, on ne ressemblera pas à des gens qui sortent en foule du théâtre. Les cavaliers du premier rang seront plus disposés à combattre si on vient à les charger, puisqu'ils savent qu'ils sont à leur place. Ceux du dernier rang, qu'on attaque en queue, ne montreront pas moins de courage ; ils n'ignorent pas que c'est un déshonneur d'abandonner son poste. Si au contraire ils marchent sans ordre, dès lors, ce n'est que trouble et confusion dans les chemins étroits, dans les défilés ; nul soldat qui se mette en devoir de faire face à l'ennemi. Voilà à quoi doit s'être exercé tout cavalier qui voudra franchement seconder son général.

CHAPITRE III.

Parlons à présent des devoirs particuliers du commandant. Avant tout, il s'efforcera, par des sacrifices, d'obtenir pour sa cavalerie la protection des dieux ; ensuite il ne négligera rien pour que, dans les fêtes, il attire tous les yeux. Il fera exécuter, le mieux possible, tout ce qui doit s'offrir aux regards du public, dans l'Académie, dans le Lycée, au

Digitized by Google

port de Phalère et dans l'Hippodrome. Tout cela exige d'autres considérations. Je vais donc indiquer maintenant la meilleure manière d'accomplir ces nouveaux devoirs.

Et d'abord les pompes sacrées seront, je pense, agréées des dieux, en même temps qu'elles plairont aux spectateurs, si, pour honorer les Immortels, les cavaliers font le tour des chapelles et des statues qui décorent la place publique, en commençant par les Hermès. Dans les fêtes de Bacchus, c'est en formant des chœurs qu'on rend hommage aux douze dieux et aux autres. Quand on aurait terminé le tour de la place et qu'on se retrouverait aux Hermès, ne serait-ce pas un beau spectacle de voir chaque tribu partir de là au galop jusqu'à l'Éleusinium ?

Je dirai un mot de la manière de porter les lances pour qu'elles ne s'embarrassent pas les unes dans les autres. Chacun les tiendra entre les oreilles de son cheval, s'il veut qu'elles se présentent toutes ensemble sans confusion, et qu'elles inspirent de la terreur. Cette course rapide achevée, il serait beau de poursuivre au pas jusqu'aux chapelles, par le même chemin qu'on aurait déjà parcouru. On offrirait de la sorte aux dieux et aux hommes le spectacle de ce qu'il y a de plus brillant dans l'équitation. Les cavaliers ne sont pas, je le sais, accoutumés à ces marches; j'ose pourtant l'assurer, elles charmeraient ainsi les yeux des spectateurs. D'ailleurs, toutes les fois que les commandants ont su faire exécuter les évolutions qu'ils avaient conçues, les cavaliers s'y sont prêtés sans difficulté. Lorsqu'ils traverseront le Lycée, avant le moment de lancer le javelot, il sera beau de voir les deux divisions, de cinq tribus chacune, ayant à leur tête le commandant et les phylarques, charger de front, comme dans un combat, et de manière à remplir toute la largeur de la carrière.

Lorsqu'on aura franchi l'extrémité du théâtre qui fait face au Lycée, il sera, je crois, très-utile de faire descendre rapidement de front, sur le terrain incliné, autant de cavaliers qu'on le pourra sans gêner la manœuvre. Sans doute, s'ils se croient en état de pousser rapidement leurs chevaux, ils le feront volontiers; mais s'ils ne sont pas assez exercés à la descente, prends garde que l'ennemi ne les y exerce malgré eux.

Quant aux revues, j'ai dit quel ordre il fallait observer

pour la perfection des manœuvres [1]. Si le chef, en le supposant bien monté, tourne toujours le long de la file extérieure, lui-même sera continuellement au galop, et ceux qui successivement se trouveront avec lui en dehors le suivront du même pas, en sorte que le sénat les verra toujours au galop ; mais les chevaux, se reposant tour à tour, pourront fournir tous leur carrière.

Lorsque la parade se fait dans l'Hippodrome, quel spectacle agréable de voir le chef disposer ses troupes de manière qu'elles remplissent toute la largeur de la place, et chassent le peuple qui s'y trouverait ! Il n'est pas moins agréable de voir les tribus se séparer, se heurter, se mettre réciproquement en fuite, se poursuivre sous le commandement des chefs, et passer les unes entre les autres.

La vue de deux troupes qui se portent en avant l'une contre l'autre imprime de la terreur ; mais quel beau coup d'œil lorsque, après s'être croisées, et après avoir traversé l'Hippodrome, elles feront volte-face pour se charger de nouveau ! On ne sera pas moins charmé de les voir une seconde fois, au son de la trompette, se précipiter l'une sur l'autre, puis, faisant encore volte-face, se charger une troisième fois à un nouveau signal, et, après s'être croisées, se former enfin toutes les deux en une seule phalange, selon l'usage, et s'avancer ensuite vers le sénat. Je crois que ces évolutions seraient plus militaires et plus nouvelles. Il serait déshonorant pour un commandant de cavalerie de courir à cheval plus lentement que les phylarques, dans les mêmes manœuvres.

Voici l'avis que j'ai à donner à ceux qui dans l'Académie s'exerceront à cheval sur le sol battu : lorsqu'ils chargeront, ils se pencheront en arrière, pour n'être point désarçonnés ; et dans les voltes, pour empêcher le cheval de tomber, ils le soutiendront de la bride. Dès que le cheval a repris la ligne droite, il faut galoper. Ce sera donner au sénat, sans péril pour soi-même, un beau spectacle.

[1] Il y a ici une lacune ; car Xénophon n'a point encore parlé de ces revues que le sénat passait lui-même.

CHAPITRE IV.

Dans les marches, le commandant doit veiller tantôt à soulager les chevaux en faisant marcher à pied les cavaliers, tantôt à reposer ceux-ci en les faisant remonter en selle. Dans l'un et l'autre cas, il ne faudra point dépasser la mesure ; et il te sera facile de la trouver : car chacun est à soi-même la mesure de ses propres forces et ne peut être trop fatigué à son insu. Lorsque tu es en marche, et que tu ne sais pas si tu ne rencontreras point l'ennemi, il faut que tes tribus ne mettent pied à terre que tour à tour : car elles se trouveraient dans un mauvais pas, si l'ennemi les surprenait toutes à bas de leurs chevaux.

Faut-il passer un défilé, tu ordonneras, de bouche, de défiler par le flanc. Si tu rencontres des chemins spacieux, ordonne, de même, de donner un large front à chacune des tribus. Arrivées en plaine, elles se formeront toutes en phalange.

Il est bon, ne fût-ce que pour s'exercer, il est même plus agréable, de faire route en variant ainsi les manœuvres de la cavalerie.

Quitte t-on les grands chemins pour entrer dans des terrains difficiles, use d'une précaution nécessaire en pays soit ami, soit ennemi : envoie des coureurs en avant de chaque tribu ; s'ils viennent à rencontrer des bois impénétrables, ils iront à la découverte d'autres endroits de facile accès, et ils indiqueront à la cavalerie la marche à tenir pour empêcher que des tribus tout entières ne s'égarent.

Si l'on marche environné de périls, un chef habile enverra éclaireurs sur éclaireurs pour découvrir la situation de l'ennemi. Il est encore utile, soit pour l'attaque, soit pour la défense, que les différents corps s'attendent dans les endroits difficiles : en se pressant trop de suivre leurs chefs, les derniers escadrons épuiseraient leurs chevaux. Tout le monde sait cela ; mais il en est peu qui sachent se modérer.

Que le commandant tâche, pendant la paix, d'étudier lui-même non-seulement le pays ennemi, mais encore

son propre pays; sinon, qu'il prenne avec lui les personnes qui les ont le plus parcourus. Lorsqu'il s'agit, en effet, soit de conduire une armée, soit de tendre des embûches à l'ennemi, quelle différence entre un chef qui connaît les chemins et les lieux, et un chef qui ne les connaît pas! Il faut encore, avant la guerre, avoir soin de se procurer des espions appartenant à des villes amies des deux partis; et comme il n'est pas de cité qui n'accueille volontiers ceux qui lui apportent quelque marchandise, on choisira ces espions parmi les commerçants. On peut encore quelquefois tirer parti des faux transfuges. Néanmoins la confiance dans les espions ne doit pas empêcher de se tenir sur ses gardes : on sera toujours prêt, comme si l'on apprenait que l'ennemi est en marche pour attaquer. Quelque sûrs que soient les espions, peuvent-ils toujours avertir à propos ? Il survient en guerre tant d'obstacles imprévus !

L'ordre de se mettre en marche sera moins connu de l'ennemi si le commandement se fait de bouche plutôt que par les hérauts d'armes ou par un ordre écrit. En conséquence, il sera bon d'établir pour cela des dizainiers, auxquels on adjoindra des quintainiers [1], afin que l'ordre soit transmis à un très-petit nombre de personnes; sans compter que, de la sorte, les quintainiers se portant en avant sur la ligne au moment convenable, on pourra étendre au besoin, sans désordre ni tumulte, le front de bataille.

S'agit-il d'éviter les surprises, j'approuve toujours les sentinelles et les postes cachés en avant. On veille ainsi à la sûreté de sa troupe, en même temps que l'on tend des piéges à l'ennemi. Ces détachements cachés, moins exposés à la surprise, sont d'ailleurs plus redoutés de lui : en effet, s'ils viennent à sa connaissance, et qu'il ignore en même temps et leur nombre et le lieu qui les recèle, il n'ose rien tenter, tous les lieux lui deviennent suspects; si au contraire les postes sont à découvert, il voit ce qu'il doit craindre, ce qu'il peut entreprendre.

Quand on aura placé des postes cachés, on tâchera d'attirer l'ennemi dans des embuscades, en mettant en avant et à découvert quelques faibles escadrons.

On l'attirera encore en plaçant d'autres postes à décou-

[1] Chefs de cinq hommes.

vert, en deçà de ceux qui sont cachés : c'est, pour le surprendre, un moyen aussi efficace que le précédent. Un commandant habile ne s'exposera pas au danger, à moins qu'il ne soit sûr de l'avantage. Favoriser par imprudence les vues de son adversaire, ce serait bien plus trahir l'intérêt de ses compagnons de guerre que montrer du courage. Le risque de s'exposer à de grandes fatigues n'étant pas comparable à celui de combattre un adversaire plus fort, on fera sagement de se porter sur le côté faible de l'ennemi, quand bien même il serait éloigné. S'il pénètre au milieu de tes cantonnements, fût-il en plus grand nombre, tu feras bien de l'attaquer partout où tu pourras le surprendre à l'improviste, et même de fondre sur lui de deux côtés à la fois; car tandis que les tiens lâcheront le pied sur un point, ceux qui chargeront l'ennemi d'autre part le mettront en désordre et dégageront leurs compagnons.

J'ai dit plus haut combien il importait de connaître par des espions la situation de son adversaire. Je crois cependant bien plus avantageux, pour le commandant, de faire, s'il lui est possible, cet examen par lui-même, et d'observer, d'un endroit sûr, les fautes que peut faire l'ennemi. S'il est un détachement, une position, ou toute autre chose que l'on puisse lui enlever par surprise, on enverra des gens propres à ces sortes de coups de main; est-il nécessaire d'employer la force et y a-t-il possibilité de réussir, on enverra les hommes qu'il faudra.

Si l'ennemi est en marche et qu'une faible portion de ses troupes reste en arrière ou se disperse avec confiance, il ne faut point que tu l'ignores; mais poursuis-la avec des forces redoutables. Ces observations n'échapperont point à un chef attentif. Les animaux ont moins d'intelligence que l'homme; cependant ne voyons-nous pas les oiseaux de proie se saisir de ce qui n'est pas gardé, et se retirer en lieu sûr avant qu'on ait pu les atteindre ? Le loup court de même après un bétail sans pasteur; il dérobe quand on ne l'aperçoit pas. Survient-il un chien faible, il fond sur lui : le chien est-il plus fort, il se retire après avoir égorgé ce qu'il a pu. Lorsque les loups croient pouvoir mépriser les gardiens, ils se partagent, les uns pour chasser ces gardiens, les autres pour saisir la bête; et voilà comment ils se procurent de quoi vivre. Si les brutes sont capables de tant d'intelligence pour s'assurer

de leur proie, ne convient-il pas que l'homme en montre plus encore, puisqu'il sait l'art de les prendre elles-mêmes?

CHAPITRE V.

Un cavalier doit savoir à quelle distance il doit être d'un fantassin pour pouvoir l'atteindre, et quelle avance doit avoir un cheval pesant pour n'être pas atteint par un coursier rapide. Mais le commandant saura dans quels endroits un fantassin a l'avantage sur un cavalier, et où le cavalier peut l'avoir sur le fantassin. Il lui faut en outre assez d'adresse pour savoir, tantôt avec peu de monde en faire paraître beaucoup, tantôt avec beaucoup en faire paraître peu. Il faut qu'on puisse le croire absent lorsqu'il est présent, et présent lorsqu'il est absent; qu'il sache cacher à sa troupe l'état de l'ennemi, et à l'ennemi l'état de sa troupe, pour fondre sur lui à l'improviste : c'est encore un excellent stratagème que de pouvoir imprimer la terreur, de manière à empêcher l'attaque si l'on est plus faible, et de la provoquer par des escarmouches si l'on est en force. Ainsi l'on n'a rien à craindre, et l'on surprend, avec le plus grand avantage, l'ennemi qui donne dans le piége. Mais pour ne point paraître commander l'impossible, je vais proposer un mode d'exécution de ce qui offrirait le plus de difficultés.

D'abord, pour attaquer ou se retirer à propos, il faut être bien sûr de ses chevaux. Mais comment s'en assurer? En observant ce qui se passe lorsque l'on charge ou que l'on fuit dans ces combats équestres qui servent d'exercice en temps de paix. Si tu veux que ta cavalerie semble nombreuse, ne cherche pas, s'il est possible, à tromper l'ennemi lorsque tu en es près : on risque moins à le faire de loin, en même temps qu'on trompe plus facilement. Tu observeras que les chevaux, quoique serrés, paraîtront toujours en plus grand nombre, à cause de la taille de l'animal; au lieu que, dispersés, on les compte sans peine.

Il est un autre moyen de faire paraître ta cavalerie plus nombreuse, soit que tu la tiennes arrêtée, soit que tu la fasses manœuvrer pour étendre ta ligne : c'est de placer les goujats entre les cavaliers, en leur mettant à la main ou des lances ou quelque chose qui y ressemble. Nécessairement

ainsi la masse du corps de bataille paraîtra et plus grande et plus épaisse. D'un autre côté, s'il s'agit de dissimuler ses forces, et que le lieu le permette, il est évident qu'on y parviendra en laissant une partie à découvert, et cachant l'autre de sorte qu'on ne l'aperçoive pas. Mais, si l'endroit est tout entier à découvert, on rangera plusieurs dizaines en une seule file [1] ; puis, les cavaliers de chaque dizaine qui sont en face de l'ennemi tiendront leur lance droite, et les autres la tiendront baissée de manière qu'on n'en voie pas la pointe. On intimidera l'ennemi, soit par de fausses embûches, par exemple en feignant de porter du secours de tel ou tel côté, soit en répandant de fausses nouvelles : et il prend de la confiance lorsqu'il croit son adversaire ou dans l'embarras ou fort occupé.

A la suite de cet avis, je dirai qu'un commandant doit employer tous les stratagèmes pour donner le change. Rien, en guerre, de si utile que la ruse. Même les enfants, lorsqu'ils jouent à combien ai-je dans la main, parviennent à faire croire qu'ils ont plus lorsqu'ils ont moins, et au contraire qu'ils ont moins lorsqu'ils ont plus : comment, à plus forte raison, des hommes faits ne pourraient-ils pas, avec de la réflexion, inventer de semblables ruses? Que l'on se rappelle les plus brillants exploits, on verra que la plupart sont dus à la ruse. Ainsi, ou n'accepte pas le commandement, ou demande aux dieux de réussir dans tes stratagèmes; puis efforce-toi d'inventer.

Quand on est voisin de la mer, un bon stratagème, c'est de faire semblant d'armer une flotte, et cependant d'attaquer aussitôt par mer.

Il est encore du devoir d'un commandant de représenter à ses concitoyens combien est faible une cavalerie sans infanterie légère [2], afin qu'on lui en donne. Et il doit aussi savoir l'employer. Comme le cavalier est bien plus haut que le fantassin, il cachera son infanterie au centre et à la queue. Mais tous ces moyens et d'autres qu'on peut inventer pour vaincre l'ennemi, soit par art, soit par force, je te conseille

[1] Le texte est fort obscur. P.-L. Courier traduit : « Il faut, en laissant filer les dizaines, se former à files ouvertes. » Puis il met en note une explication beaucoup plus claire que sa traduction, mais ne rend, comme la nôtre, qu'une partie de la phrase. Gail est inintelligible.

[2] Cette sorte d'infanterie combattait mêlée à la cavalerie.

de ne les employer que sous les auspices des dieux. S'ils se montrent propices, la fortune aussi couronnera tes efforts.

Un autre excellent stratagème, c'est de feindre une extrême circonspection, et la résolution de ne rien hasarder. Bien souvent une pareille feinte ralentit la vigilance de l'ennemi ; il commet plus de fautes. Si, au contraire, dans quelque occasion l'on s'est montré tout prêt à braver es dangers, on peut ensuite, se tenant tranquille et feignant pourtant quelques mouvements, inquiéter beaucoup l'ennemi.

CHAPITRE VI.

Jamais un potier ne pourra mettre en œuvre la matière qu'il veut employer, si elle n'est préparée à recevoir toutes sortes de formes : il en est de même par rapport au soldat ; on n'a nul empire sur son esprit, à moins qu'il ne soit disposé à aimer son chef, à le regarder comme plus habile dans l'art de vaincre. Or, ce qui commandera son affection, c'est la bienveillance que le chef lui témoignera, c'est la prévoyance dont celui-ci usera pour lui procurer des vivres, pour lui garantir, dans ses retraites, repos et sûreté. Il faut qu'on voie sa prudence, sa vigilance pour le bonheur de sa troupe, ses soins à munir les différents postes de vivres, d'eau, de tentes, de sentinelles, enfin de tout ce qui est nécessaire. Se trouve-t-il dans l'abondance, il lui est avantageux d'en faire part à ceux qu'il commande.

Pour être considéré d'eux, il faut que, quoi que ce soit qu'il ordonne, ceux-ci sachent bien qu'il l'exécute mieux qu'eux. Ainsi, à commencer par l'action de se mettre en selle, il importe qu'il se livre en leur présence à tous les exercices de l'équitation, afin qu'ils le voient franchir hardiment tous les fossés, sauter par-dessus des murs, descendre rapidement des hauteurs et lancer adroitement un javelot. Il ne peut alors tomber dans le mépris. Ses soldats seront plus dociles, s'ils le jugent instruit, courageux, en état de leur faciliter des succès, si d'ailleurs ils se persuadent que jamais il ne les mènera au combat ni témérairement, ni sans l'aide des dieux, ni contre les auspices.

CHAPITRE VII.

La prudence est nécessaire à tout commandant ; mais celui de la cavalerie athénienne doit se distinguer encore par son respect pour les dieux et par sa valeur militaire, puisqu'il a pour adversaires des voisins aussi nombreux en cavalerie qu'en infanterie pesamment armée. S'il projette une irruption en pays ennemi sans l'appui des autres troupes de la république, il faudra que sa cavalerie s'expose à combattre seule contre des hoplites et des cavaliers. L'ennemi au contraire fond-il dans l'Attique, il viendra soutenu d'une cavalerie auxiliaire, et d'un tel nombre d'hoplites, qu'il croira tous les Athéniens ensemble trop faibles pour lui tenir tête.

Toute la ville sort-elle de ses murs pour défendre son territoire contre une armée si formidable, on a droit de concevoir de grandes espérances, puisque, avec la protection du ciel et la vigilance des chefs, on aura une meilleure cavalerie et des hoplites non moins nombreux, qui opposeront des corps aussi robustes et des âmes plus jalouses de la gloire. D'ailleurs, qui ne sait que les Athéniens ont bien autant que les Béotiens sujet de se glorifier des exploits de leurs ancêtres ? Mais si la république tourne ses vues du côté de la marine, et que la ville se borne à défendre ses remparts, comme au temps où nous assiégea Lacédémone, soutenue de la Grèce entière ; si elle juge à propos que sa cavalerie protége ce qui demeure hors de son enceinte, et aille seule braver la fureur ennemie, c'est alors certes qu'on a besoin de la puissante protection des dieux, et ensuite de l'hipparque le plus accompli. Contre un ennemi supérieur en nombre, il lui faut une grande intelligence, une grande hardiesse pour profiter du moment ; il doit encore, selon moi, être en état de supporter les plus grandes fatigues ; ou, lorsqu'il affronterait cette armée contre laquelle toute la ville ne voudrait pas se mesurer, il ne pourrait rien faire, il recevrait la loi.

Quant à la garde de la campagne, on n'emploiera que le nombre d'hommes suffisant pour épier l'ennemi et se ménager une retraite à propos. Or, un petit nombre peut aussi

bien observer qu'un grand ; et ceux qui ne se fient ni à eux-mêmes, ni à leurs chevaux, seront aussi propres que les autres à surveiller le dehors et à se retirer vers la ville : car la crainte est une excellente compagne de garde. On agira donc prudemment en ne plaçant que de pareilles gens en sentinelle. Quant aux troupes qui ne seront point en observation, si on les considère comme une armée, on les jugera bien faibles ; et en effet, elles ne pourront point combattre en bataille rangée. Mais si l'on en fait des partisans, on trouvera en elles des forces suffisantes pour remplir cette mission. Il faut, ce me semble, avoir toujours des hommes prêts pour les coups de main, tenir ses opérations secrètes, et observer les fautes de l'armée ennemie. D'ordinaire, plus les soldats sont nombreux, plus ils commettent de fautes : ou ils se dispersent pour se pourvoir du nécessaire, ou ils marchent en désordre, les uns en avant, les autres en arrière. On ne laissera pas ces fautes impunies, ou bientôt on aurait pour camp toute la contrée ; et l'on se persuadera bien qu'il importe, après quelque coup de main, de se retirer avant que l'ennemi arrive entouré de forces imposantes.

Souvent une armée en marche s'engage dans des chemins où beaucoup de soldats ne peuvent pas plus qu'un petit nombre. Dans les défilés, attentif à poursuivre sans s'exposer, on disposera tout de manière qu'on puisse attaquer autant d'ennemis qu'on le voudra.

Il n'est pas moins avantageux de les harceler lorsqu'ils campent, dînent, soupent, ou se lèvent. Dans toutes ces circonstances, ils sont sans armes ; et si pour les reprendre l'hoplite emploie peu de temps, il en faut plus au cavalier. On fera de continuels efforts pour surprendre les sentinelles et les postes avancés : on les pose toujours en petit nombre, quelquefois loin du corps de l'armée. Quand l'ennemi se sera mis en mesure à cet égard, on fera bien de se glisser dans son camp avec la protection des dieux, après avoir pris connaissance du canton où sont placés ces postes, et des hommes qui les occupent. Enlever des sentinelles, c'est la prise la plus honorable. D'ailleurs on les trompe facilement ; elles poursuivent tout ce qui leur paraît en petit nombre, pensant faire en cela leur devoir. Mais on prendra garde à ne point faire retraite dans une direction où

l'on pourrait rencontrer l'ennemi accourant au secours de ses gens.

CHAPITRE VIII.

Mais, afin de pouvoir, sans trop de risques, faire du mal à un adversaire très-supérieur en nombre, il faut évidemment l'emporter assez sur lui dans l'équitation militaire pour que relativement il paraisse y être très-ignorant. Or, c'est ce qui arrivera, si d'abord les partisans sont tellement exercés à l'équitation qu'ils puissent supporter les fatigues de ce genre de guerre. Ceux qui n'y ont pas habitué eux et leurs chevaux sembleront des femmes qui vont combattre des hommes. Certes, quand un cavalier est accoutumé à franchir les fossés et les murs, à monter et à descendre au galop, il a sur celui qui n'y est point exercé l'avantage de l'oiseau sur les animaux terrestres. Et lorsqu'il s'agit d'aller en avant ou de faire retraite, ceux qui connaissent les lieux l'emportent autant sur ceux qui les ignorent, qu'un homme clairvoyant sur un aveugle. Quant aux chevaux dont les pieds ont été durcis par les exercices, ils sont autant supérieurs à ceux dont la corne n'a point été faite aux aspérités du sol, que des chevaux ingambes le sont à des chevaux estropiés. Ceux dont les pieds sont endurcis à la fatigue devanceront aussi facilement ceux qui n'y sont pas habitués, qu'une personne ferme sur ses jambes doit devancer un boiteux. Entre des hommes faits à l'attaque et à la retraite, et des hommes qui n'y sont pas faits, je trouve la même différence qu'entre celui qui voit et l'aveugle.

Il faut aussi savoir qu'un cheval est en bon état, si non-seulement on l'a bien nourri, mais s'il a été suffisamment exercé pour ne point succomber à la fatigue. Comme les selles et les brides ne peuvent servir qu'autant qu'on les attache avec des courroies, le commandant de la cavalerie ne doit jamais en manquer; à peu de frais il mettra ainsi ceux qui en manquent à portée de faire leur service.

Si l'on juge bien difficile d'exercer ainsi la cavalerie, que l'on réfléchisse que, dans les combats gymniques, l'athlète a bien plus de peine, bien plus de difficultés à vaincre, que le cavalier le plus appliqué. Il faut se mettre en sueur pour

[1] Nous adoptons ici le changement apporté au texte par P.-L. Courier.

se livrer aux exercices gymniques, au lieu que le plaisir accompagne bien souvent les évolutions équestres. Si le vol de l'oiseau vous fait envie, rien n'y ressemble autant que l'équitation.

D'ailleurs, n'est-il pas plus honorable de vaincre au champ d'honneur que dans les gymnases? L'État partage la gloire du vainqueur, et souvent les dieux placent la félicité publique à la suite de la victoire : aussi l'art militaire est-il à mes yeux le plus noble des exercices.

Considérons aussi que les pirates ne se procurent des moyens de subsistance, aux dépens même de gens supérieurs en nombre, que parce qu'ils se sont endurcis à la fatigue. Et sur terre, ce n'est pas à ceux qui vivent du fruit de leur travail, mais à ceux qui manquent de nourriture, qu'il appartient de piller: car il faut ou travailler, ou se nourrir du travail des autres; sinon, il est difficile de vivre et d'avoir la paix.

On se souviendra encore de ne jamais pousser la cavalerie contre un ennemi supérieur, si l'on n'a derrière soi que des chemins difficiles : car il n'est pas aussi dangereux de tomber de cheval en chargeant qu'en fuyant.

Voici une autre observation importante : garde-toi d'imiter ces généraux qui, se portant sur un ennemi qu'ils estiment déjà vaincu, s'avancent avec des forces très-peu considérables, et souffrent le mal dont ils le menaçaient; tandis qu'ils réunissent toutes leurs forces contre un ennemi auquel ils se voient inférieurs. Pour moi, j'affirme qu'il faut tenir une conduite toute contraire. Un général qui marche avec l'espoir de vaincre doit déployer tout ce qu'il a de forces, parce qu'on ne s'est jamais repenti d'une victoire complète. Mais s'il attaque un ennemi bien supérieur, et qu'il prévoie qu'après tous les efforts possibles la retraite sera son unique ressource, je dis qu'alors il vaut mieux mener peu que beaucoup d'hommes au combat, mais des hommes et des chevaux d'élite. Avec de telles troupes, on pourra faire quelque coup de main, sûr, d'ailleurs, d'une belle retraite; tandis que, si l'on mène tous ses gens contre un ennemi supérieur, et que l'on veuille ensuite se retirer, les uns, montés sur des chevaux trop lourds, seront pris infailliblement; les autres tomberont à terre, faute de savoir manier un cheval; de mauvais che-

mins en arrêteront d'autres : car on ne rencontre pas toujours un pays aussi avantageux qu'on le souhaiterait. Il se présentera obstacle sur obstacle, on se renversera les uns sur les autres, on se fera réciproquement beaucoup de mal ; au lieu que des hommes et des coursiers choisis échapperont d'eux-mêmes à tout danger, surtout si l'on emploie le reste de sa cavalerie à intimider l'ennemi qui poursuit. Les fausses embûches deviennent alors fort utiles. On imaginera aussi de quel lieu les autres troupes dont on dispose pourront se montrer subitement pour ralentir la poursuite de l'ennemi. Il est encore évident qu'un petit nombre manœuvrera plus légèrement. Ce n'est pas que je prétende que l'on puisse, précisément parce qu'on est peu, mieux supporter la fatigue des manœuvres, et les exécuter plus rapidement ; je dis seulement qu'il est plus facile de trouver mille cavaliers que dix mille qui soigneront et manieront bien leurs chevaux. S'il arrive qu'on ait à combattre une cavalerie égale en nombre, il ne sera point mal, je crois, de partager la tribu en deux escadrons, dont l'un sera commandé par le phylarque, l'autre par l'officier le plus capable. Celui-ci marchera avec sa division derrière celle du phylarque. Lorsque l'ennemi sera en face, ce chef, sur l'avis du phylarque, s'avancera de l'un ou de l'autre côté pour fondre aussi sur l'ennemi. Par là, selon moi, on imprimera plus de terreur, en même temps que l'on opposera une plus grande résistance. Ces deux divisions sont-elles soutenues de fantassins qui, cachés derrière les chevaux, paraissent subitement pour s'avancer en ordre de bataille, la victoire est certaine : car si un bonheur inattendu cause plus de joie, un revers inopiné cause plus d'épouvante. On se convaincra de cette vérité, en réfléchissant sur la terreur d'une troupe qui se voit enveloppée, quoique plus nombreuse, et sur la crainte qui possède, pendant les premiers jours, deux armées en présence. Disposer ainsi ses troupes n'est pas difficile ; mais trouver des hommes prudents, sûrs, actifs et courageux pour attaquer, c'est l'affaire d'un bon commandant de cavalerie : il doit en effet posséder le talent de la parole, et se montrer tel dans l'exécution, que ses soldats, convaincus qu'il leur importe de lui obéir, de le suivre, et de fondre tous ensemble sur l'ennemi, se pénètrent d'une ardeur que rien ne ralentisse.

Si, deux armées se trouvant en présence ou étant séparées par des champs, il y a lieu d'exécuter des voltes et de charger ou de faire retraite, l'usage, en pareille circonstance, est de s'avancer avec lenteur après les voltes, et de ne partir au galop que vers le milieu de la course. Mais si, ayant commencé comme d'ordinaire, on part de vitesse aussitôt après la volte, et que l'on se retire ensuite avec la même rapidité, on fera de la sorte beaucoup de mal à l'ennemi sans grand risque pour soi-même, en chargeant avec vitesse lorsqu'on sera près des siens, et en s'éloignant aussi promptement des forces ennemies. Si l'on use de la feinte dont je viens de parler, et qu'après différentes voltes on poursuive et se retire avec célérité, en même temps qu'on pourra maltraiter beaucoup l'ennemi, on ne court aucun risque, soit qu'on le presse du gros de son armée, soit qu'on s'en éloigne promptement. Si l'on peut secrètement laisser derrière soi quatre ou cinq des cavaliers les meilleurs et les mieux montés, quel avantage ils auront pour tomber sur l'ennemi au moment où il revient à la charge !

CHAPITRE IX.

Il suffit de lire peu de fois ces avertissements; mais pour la pratique, c'est des circonstances que l'on prendra conseil : on y réfléchira, et l'on tâchera de tirer parti du moment. il n'est pas plus possible de tracer par écrit le tableau de tout ce qu'on doit faire que de lire dans l'avenir. Qu'un chef presse avec ardeur l'exécution de toute entreprise qu'il juge importante, voilà le premier de tous les préceptes : car les meilleurs plans, soit en agriculture, soit dans le pilotage, soit dans l'exercice de toute fonction publique, deviennent infructueux si quelqu'un ne veille à ce qu'ils s'exécutent.

Je déclare encore que le moyen le plus prompt de compléter, sous les auspices des dieux, un corps de mille cavaliers sans trop vexer les citoyens, c'est d'y admettre deux cents étrangers. Par là on rendrait tout le corps plus obéissant, et on y introduirait une plus grande émulation. Je vois que la cavalerie de Sparte n'a commencé à fleurir qu'en admettant des étrangers dans son sein. Je vois encore que,

dans toutes les autres républiques, on considère les cavaliers étrangers ; les services qu'on en tire inspirent pour eux une grande bienveillance.

Quant aux fonds nécessaires à l'acquisition des chevaux, je crois qu'ils seront fournis et par ceux qui craignent de monter à cheval, les riches, par exemple, que leur fortune appelle à ce genre de service, mais que leur faiblesse corporelle en rend incapables, et qui, pour obtenir une dispense, contribuent volontiers, et par les orphelins qui possèdent de grands biens. Je pense que ceux des métèques qu'on admettra dans la cavalerie s'y distingueront : j'en juge par l'émulation, par l'exactitude qu'apportent à remplir leurs devoirs ceux d'entre eux avec qui les Athéniens partagent les emplois honorables.

Je pense de plus que l'infanterie, mêlée à la cavalerie, fera des prodiges de valeur si elle est composée des étrangers qui haïssent le plus nos ennemis. Mais tous ces avantages, ce n'est qu'avec la faveur des dieux qu'on les obtiendra.

On s'étonnera peut-être de ce que je recommande de ne rien faire sans la protection des dieux. Mais on sera moins surpris si l'on se trouve souvent au milieu des dangers, et si l'on réfléchit qu'en temps de guerre on se dresse réciproquement des embûches, mais que bien rarement on en peut prévoir l'issue. Dans une telle perplexité, de qui prendre conseil si ce n'est des dieux ? Ils savent tout et se communiquent à quelques mortels privilégiés, soit dans les sacrifices, soit par le vol des oiseaux, soit par des oracles, soit dans des songes ; mais il est naturel qu'ils favorisent surtout ceux qui non-seulement les consultent dans le besoin sur ce qu'ils doivent faire, mais encore qui, au sein du bonheur, les honorent autant qu'un mortel peut honorer les dieux.

Digitized by Google

CYNÉGÉTIQUE

CHAPITRE PREMIER.

La chasse et les chiens sont une invention d'Apollon et de Diane. Ces deux divinités en firent présent à Chiron, pour récompenser sa justice. Il reçut ce don avec joie. Ses disciples dans cette partie, comme en d'autres connaissances aussi nobles, furent Céphale, Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaraüs, Pélée, Télamon, Méléagre, Thésée, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Ménesthée, Diomède, Castor, Pollux, Machaon, Podalire, Antiloque, Énée, Achille, honorés des Immortels chacun dans son temps.

Chéris des dieux, ils moururent presque tous ; mais qu'on n'en soit pas surpris, s'ils ont payé ce tribut à la nature, leur nom du moins est écrit au temple de Mémoire. Qu'on ne s'étonne pas plus de ce qu'ils n'ont pas fourni tous la même carrière, de ce que Chiron vécut lui seul autant que ses élèves ensemble. En effet, quoique Jupiter et Chiron eussent pour mère, l'un Rhéa, l'autre la nymphe Naïs, tous deux cependant étaient fils du même père ; en sorte qu'aîné de tous, Chiron naquit avant Céphale, Mélanion et les autres, et ne mourut qu'après l'éducation d'Achille.

Distingués par leurs vertus, grâce à leur passion pour les chiens, la chasse et les autres exercices, ils ont obtenu notre admiration. Une déesse enleva Céphale. Esculape reçut en partage le don si précieux de guérir les malades et de ressusciter les morts ; aussi vivra-t-il à jamais comme un dieu dans la mémoire des hommes. Mélanion, se signalant par de constants efforts, plus heureux que ses rivaux qui étaient les plus illustres de cette époque, obtint la main

d'Atalante. Quel Grec n'a pas entendu célébrer la valeur de Nestor? Que pourrais-je en dire qui ne soit très-connu? Au siége de Thèbes, Amphiaraüs se couvre de gloire; il obtient de l'Olympe l'honneur de l'immortalité. Pélée inspira aux dieux le désir de lui donner la main de Thétis en récompense de sa valeur, et son hymen fut célébré dans la maison de Chiron. Télamon se montra si grand, qu'il épousa la fille d'Alcathoüs qu'il aimait, Péribée, originaire de la plus fameuse des cités, et qu'il obtint encore Hésione, lorsque, après la prise de Troie, le premier des Grecs, Hercule, fils de Jupiter, fit le partage du butin.

On sait quels honneurs reçut Méléagre. S'il fut malheureux, la cause en fut à son père, qui dans ses vieux ans avait oublié Diane. Thésée extermina lui seul les ennemis communs de la Grèce; et sa patrie, florissante par ses soins, lui paye à présent encore le tribut de l'admiration. Hippolyte fut honoré de Diane, et son nom se trouve dans toutes les bouches; il mourut estimé, heureux de sa piété et de sa chasteté. Palamède, qui l'emportait en sagesse sur ses contemporains, périt victime de l'injustice; mais il fut honoré par les dieux comme ne l'avait été aucun autre mortel. Au reste, les auteurs de sa fin tragique ne sont pas ceux que l'on pense : car l'un n'aurait point été un homme presque parfait, et l'autre un homme semblable aux gens de bien. Des scélérats seuls commirent ce forfait. Toujours passionné pour la chasse, Ménesthée s'endurcit tellement à la fatigue, que les premiers des Grecs convenaient de sa supériorité sur eux dans l'art militaire, en exceptant cependant Nestor, qui, dit-on, ne le surpassait pas, mais l'égalait.

Ulysse et Diomède se distinguèrent en mille occasions, et à Troie surtout, dont la prise fut leur ouvrage. Castor et Pollux se montrèrent en Grèce les dignes élèves de Chiron; aussi sont-ils habitants de l'Olympe. Machaon et Podalire, initiés à la même instruction, excellèrent dans les arts, dans l'éloquence et dans les combats. Antiloque meurt pour son père; il obtient le glorieux privilége d'être le seul, entre tous les Grecs, surnommé Philopator.

Énée sauve les dieux de ses aïeux et son père; il emporte avec lui le surnom d'homme religieux, et l'ennemi lui accorde à lui seul le privilége de n'être pas dépouillé comme les vaincus. Achille, formé dans les mêmes principes, laissa

après lui tant de titres à la gloire, qu'on ne se lasse ni d'en faire ni d'en entendre le récit. Tous ces héros, grâce à l'éducation que Chiron leur donna, devinrent tels, qu'ils sont encore chers aux gens de bien, et que les méchants leur portent envie. Et, en effet, si quelque malheur arrivait en Grèce, soit à une ville, soit à un roi, c'étaient eux qui les en délivraient. La Grèce avait-elle à se plaindre des Barbares, ou était-elle en guerre avec eux, secondée de tels hommes elle triomphait et devenait invincible. J'exhorte donc les jeunes gens à ne mépriser ni la chasse ni aucune autre partie de l'éducation. Car c'est en se livrant aux exercices qui donnent nécessairement de l'aptitude à bien penser, bien dire et bien faire, que l'on se distingue dans l'art militaire et dans les autres professions.

CHAPITRE II.

Au sortir de l'enfance, on s'occupera d'abord de la chasse et ensuite des autres parties de l'éducation, mais en consultant sa fortune : celui qui en a une suffisante les cultivera en raison de leur utilité ; celui qui n'a rien montrera du moins de l'ardeur, et n'omettra rien de ce qui est en son pouvoir.

Je vais parler des qualités qu'il doit réunir, et des préparatifs qu'il doit faire. J'entrerai dans les plus grands détails, afin que l'on soit en état, d'après ces notions préliminaires, de passer à la pratique. Et qu'on ne les juge pas indifférentes ; sans elles point de succès.

Un chasseur aux filets doit aimer son art, parler grec, être âgé d'environ vingt ans, avoir un corps souple et robuste, et un courage à l'épreuve : avec ces avantages, il surmontera la fatigue ; la chasse ne lui offrira que du plaisir. Les *arkys*, les *enodia* et les *dictya* [1] seront de lin mince du Phase ou de Carthage. La cordelette des *arkys* aura neuf fils à trois chaînes qui se composeront de trois fils; leur grandeur sera de cinq spithames, et les mailles auront deux palestes de largeur; point de nœuds aux péridromes [2] pour que le filet

[1] Les *arkys*, les *enodia* et les *dictya* étaient trois sortes de filets.
[2] Cordons servant à ouvrir ou à fermer le filet.

puisse couler aisément dessus : vous formerez les *enodia* de douze fils, les *dictya* de seize. Vous donnerez aux *enodia* deux, quatre ou cinq orgyes[1]; aux *dictya*, dix, vingt ou même trente orgyes; plus grands, ils embarrasseraient. On fera trente nœuds à ces deux espèces de filets : que la largeur des mailles soit celle des *arkys*; que les *enodia* aient à l'extrémité de leurs cordelettes des nœuds en forme de mamelons : employez des anneaux pour les *dictya*; on tissera les péristrophes avec de petits cordeaux retors.

Les fourches qui doivent soutenir les *arkys* auront dix palestes de haut. Ayez-en aussi de moindre hauteur : car les fourches inégales tiendront les filets à la même hauteur dans les lieux de surface inégale. On se servira de fourches égales sur des terrains unis : il faut, pour qu'on puisse les enlever facilement, que les extrémités en soient lisses. Prenez pour les *enodia* des fourches d'une double hauteur; pour les *dictya*, des fourches de cinq spithames de haut, ayant la bifurcation petite, la fente peu profonde; qu'elles se fichent toutes aisément, et que l'épaisseur réponde à la longueur.

Les *dictya* exigeront tantôt plus, tantôt moins de fourches : moins, si, lorsqu'on les lève, ils se tiennent fermement tendus; plus, s'ils sont trop lâches. Du reste, on se munira et d'un sac de peau de veau, où l'on range avec ordre les *arkys* et les *dictya*, et d'une serpe, afin d'abattre du bois pour boucher au besoin les passées de la forêt.

CHAPITRE III.

On compte deux espèces de chiens : les uns castorides, les autres alopécides. Castor, si connu par sa passion pour la chasse, s'attachait particulièrement à la première espèce; voilà l'origine de la première dénomination. Les alopécides ont été ainsi appelés, parce que, dans l'origine, ils sont nés de l'accouplement d'un chien et d'un renard; avec le temps les deux espèces se sont confondues en une seule.

Les plus nombreux et les moins estimés sont les chiens petits, camus, aux yeux fauves, myopes, laids, d'un poil rude, faibles, chauves en partie, hauts sur jambes, mal propor-

[1] Mesure équivalant à trois coudées.

tionnés, lâches, sans nez et sans jarrets. Ceux de petit corsage ne valent rien pour la chasse, vu leur petite taille : les camus n'ont point assez de mâchoire; aussi ne retiennent-ils pas le lièvre qu'ils saisissent : les myopes et ceux aux yeux fauves voient toujours mal; ceux qui n'ont point de belles formes répugnent à la vue; ceux à poil rude réussissent mal à la chasse; les chiens faibles et sans poil ne peuvent soutenir la fatigue; ceux qui sont hauts sur jambes et disproportionnés, à cause de leur structure irrégulière, ne vont à la quête que pesamment. Les chiens sans courage quittent la plaine, vont chercher l'ombre et s'y couchent; ceux qui n'ont point de nez sentent à peine et très-rarement les voies du lièvre. Quant aux chiens aux jambes débiles, quelle que soit leur ardeur, ils ne supportent point le travail, ils y renoncent à cause de la sensibilité de leurs pattes.

Ces mêmes chiens quêtent aussi bien différemment. Ceux-ci ont à peine saisi la trace de la bête, qu'ils courent sans donner de signe, de sorte qu'on ne sait s'ils la suivent à la piste. Ceux-là n'agitent que les oreilles; la queue reste immobile; d'autres ne remuent point les oreilles et se battent l'arrière-train avec la queue; d'autres serrent les oreilles, suivent la trace d'un air sombre et triste, et courent la queue entre les jambes. Beaucoup d'autres n'ont pas ces défauts; mais ils tournoient en furieux, ils aboient autour de la trace, et, s'ils la saisissent, ils la dissipent en la foulant sans intelligence.

Il en est qui font mille circuits, battent le terrain, perdent le lièvre en revenant sur leurs premières traces, ou, s'ils les suivent, ce n'est que par conjecture : aperçoivent-ils le lièvre les premiers, ils s'arrêtent étonnés, ils ne le poursuivent pas qu'ils ne l'aient vu partir. D'autres encore, courant en avant çà et là, et rencontrant les traces saisies par les chiens qui les ont précédés, observent en se défiant d'eux-mêmes. Il en est de si emportés qu'ils ne laissent point avancer leurs camarades intelligents; ils les troublent, ils les arrêtent; d'autres saisissent de fausses traces, et, tout fiers de ce qu'ils rencontrent, s'avancent persuadés qu'ils trompent : quelques-uns font de même, sans réflexion.

Regardez comme mauvais les chiens qui, attachés aux sentiers battus, ne discernent pas les vraies traces; rangez dans la même classe ceux qui sautent par-dessus les passées

du lièvre coureur, et ceux à qui échappent les traces du lièvre qui gîte. Tels débutent par une course rapide, qui se ralentissent bientôt faute d'ardeur; tels prennent la voie, mais se fourvoient ensuite; d'autres, se jetant imprudemment dans les premiers sentiers qu'ils trouvent, s'égarent et ne reviennent pas à l'appel.

Plusieurs, abandonnant leur poursuite, reviennent par crainte de la bête, quantité d'autres par amitié pour leur maître : quelques-uns essayent de tromper en clabaudant hors de la passée pour persuader qu'ils tiennent la véritable. Il en est qui ne sont pas sujets à ce défaut; mais, au milieu de leur course, entendent-ils du bruit, ils s'y portent inconsidérément et quittent l'animal; ils changent de route, les uns on ne sait pourquoi, les autres sur de fortes conjectures de leur part, ceux-ci sur de simples vraisemblances, ceux-là par feinte : d'autres, par jalousie, quittent la voie, se détachent de la meute et s'emportent par bandes.

Avec de tels vices, ou naturels pour la plupart, ou provenant d'une mauvaise éducation, ils ne sont d'aucun service, et rebuteraient les chasseurs les plus passionnés. Je vais parler à présent de la forme et des qualités qu'on doit rencontrer dans les chiens d'une même espèce.

CHAPITRE IV.

D'abord il faut que les chiens de chasse soient grands, qu'ils aient la tête légère, courte et nerveuse, le bas du front marqué de rides, les yeux élevés, noirs, brillants, le front haut et large, les interstices prononcés; les oreilles grandes, minces, sans poil par derrière; le cou long, souple, rond; la poitrine large, assez charnue où elle quitte les épaules; les omoplates un peu distantes l'une de l'autre; le train de davant court, droit, rond, musclé; les jointures droites; les côtes pas tout à fait plates, mais se dirigeant d'abord transversalement; les reins charnus, ni trop longs ni trop courts; les flancs ni trop mous ni trop fermes, ni trop grands ni trop petits; les hanches arrondies, charnues en arrière, assez espacées par le haut et comme se rapprochant intérieurement : que le bas-ventre et les parties adjacentes soient plates; la queue longue, droite et fine; les cuisses

fermes, les hypocolies longues, rondes et compactes ; le train de derrière beaucoup plus haut que l'avant-train, et pourtant dans une juste proportion ; les pieds ronds.

De pareils chiens annonceront de la force, seront légers, bien proportionnés, alertes, gais et bien gorgés. Il faut que les chiens quêtent en quittant promptement les sentiers battus, tenant toujours le nez contre terre, montrant de la joie aussitôt qu'ils ont saisi la trace, rabattant les oreilles, portant les yeux çà et là, frappant de leur queue qu'ils roulent et déroulent, et s'avançant tous ensemble sur la trace du gibier.

Lorsqu'ils auront cerné le lièvre, ils en avertiront le chasseur en accélérant leur marche ; ils l'avertiront encore mieux par leur ardeur, par le mouvement de la tête et des yeux, par les changements de position du corps ; ils porteront les regards ou plus haut ou plus bas sur le gîte du lièvre ; ils se jetteront soit en avant, soit en arrière, soit obliquement : leurs esprits exaltés, les transports de la joie, tout annoncera qu'ils touchent au moment de la victoire.

Ils presseront le lièvre sans revenir sur leurs pas, en aboyant, en clabaudant, en franchissant les lieux divers qu'il franchira lui-même ; ils suivront le change d'une belle menée : ils dévoreront l'espace ; ils serreront l'animal de près : ils ne feront entendre qu'avec motif leurs aboiements répétés : surtout ils ne reviendront jamais vers le chasseur en abandonnant la trace.

Avec ces belles formes et ces excellentes qualités, qu'ils aient encore de l'ardeur, de bons pieds, du nez, un bon poil. On verra qu'ils ont de l'âme, si, dans les grandes chaleurs, ils ne quittent point la chasse ; du nez, s'ils sentent le lièvre dans les champs nus, arides, exposés au soleil, et cet astre étant dans toute sa force. On jugera qu'ils ont bon pied, si, lorsqu'à l'ardeur du soleil ils gravissent les montagnes, leurs pieds ne se fendent pas ; leur poil sera bon, s'ils l'ont fin, épais et mollet.

Quant à la couleur des chiens, il faut qu'elle ne soit ni rousse, ni noire, ni tout à fait blanche : ces couleurs annoncent un animal vulgaire, sauvage, et non de bonne race. Les roux et les noirs doivent avoir, aux environs du front, un poil blanc. Les blancs seront marqués de roux au front. Je veux un poil droit et long au haut des cuisses, de même qu'aux reins et à la queue, mais plus court sur le dos.

On fera mieux de mener le chien sur des cantons montueux que dans les terres labourées, puisqu'on peut sans obstacle le faire quêter sur les montagnes, ce qui est impossible dans des terres labourées, à cause des sillons. Il est à propos de le mener dans des endroits pleins d'aspérités, quand bien même on n'y trouverait pas de lièvre ; leur pied s'y fait, et le travail du corps en de pareils endroits leur est très-avantageux. En été, c'est dès l'aube du jour jusqu'à midi qu'il faut sortir ; en hiver, pendant le jour ; en automne, après midi ; au printemps, sur le soir : car ce sont là les heures où la température est modérée.

CHAPITRE V.

Les traces du lièvre sont longues en hiver, vu la longueur des nuits, courtes en été par la raison contraire. Dans les matinées d'hiver, lorsqu'il y a du givre ou de la glace, le chien n'a pas de nez : le givre par sa propre force attire à lui et absorbe la chaleur qu'a laissée la trace ; la glace, d'un autre côté, semble la condenser. Les chiens, ayant alors le nez tendre, ne flairent point ; mais que le soleil ou le jour avançant dégage l'odeur de la trace, elle s'offre à eux, elle les saisit, ils la sentent. Une abondante rosée absorbe cette même odeur, et la fait encore disparaître, ainsi que les grandes pluies, qui, tombant à de longs intervalles, détrempent la terre et rendent l'odorat presque nul jusqu'à ce qu'elle soit totalement ressuyée.

Les vents du midi nuisent encore plus, parce qu'ils humectent et dissipent les traces ; les vents du nord, au contraire, lorsqu'ils ne sont point violents, les fixent et les conservent ; en général, les pluies et la rosée les noient. La lune, surtout dans son plein, les affaiblit par sa chaleur ; elles sont alors fort rares, par la raison que les lièvres, égayés au clair de la lune, s'élançant par sauts et par bonds et folâtrant à l'envi, laissent entre ces traces de longs intervalles. Elles sont fort confuses quand le renard y a passé.

Le printemps, à cause de sa température modérée, rend la trace bien sensible, à moins que les vapeurs de la terre en travail n'affectent les chiens, et que l'odeur des fleurs ne se confonde avec celle de la trace.

Elle est, en été, peu marquée et très-légère, parce que la terre, alors échauffée, dissipe les émanations déposées par l'animal : car elles sont très-volatiles, et nécessairement le chien a moins de nez alors à cause de son épuisement.

La trace est nette en automne, parce que, dans cette saison, l'on a rentré les récoltes des plantes cultivées, et que les plantes sauvages sont desséchées, de sorte que les émanations des fruits, ne se portant plus sur les passées du gibier, ne nuisent plus au chien.

En général, les passées sont droites en hiver, en été et en automne, mais compliquées au printemps : car c'est dans cette dernière saison surtout que le lièvre s'accouple, erre çà et là, et produit nécessairement l'inconvénient dont nous parlons.

La trace du lièvre qui gîte dure plus longtemps que celle du lièvre coureur : le premier imprime ses pas sur sa route, le second va rapidement ; la terre est donc comme battue par le premier, elle est à peine effleurée par le second.

L'odeur de la trace est plus sensible dans les bois ou remises que dans les terres nues. Dans ses courses il s'assied et touche à tout ; il se couche près des arbres ou sur les herbes ; il se tapit dessous, dessus, dedans, à la proximité ou à quelque distance de ce qu'il rencontre, ou peu ou beaucoup de temps, ou ni trop peu ni trop longtemps : quelquefois même il s'élance, ou dans la mer pour y prendre ce qu'il peut, ou dans d'autres eaux, s'il y aperçoit quelque corps qui surnage, ou quelque production de la nature.

Le lièvre qui gîte choisit en hiver des lieux abrités ; les ombrages pendant les chaleurs; au printemps, en automne, les lieux exposés au soleil. Il n'en est pas de même du lièvre coureur, que la crainte du chien tient dans une continuelle inquiétude.

Le lièvre couché avance la cuisse de derrière sous les flancs, joint les jambes de devant en les étendant, pose sa mâchoire sur les extrémités des pieds, et laisse tomber les oreilles sur ses omoplates : de ses oreilles il couvre aussi les parties molles du cou ; en général, son poil épais et mollet lui sert de couverture.

Lorsqu'il veille, il cligne les paupières ; mais pendant le sommeil il les tient ouvertes et immobiles ; ses yeux demeu-

rent fixes ; en dormant, il agite souvent ses narines, mais beaucoup moins lorsqu'il veille.

Quand la terre est en travail, il préfère les terres labourées aux montagnes. Le suit-on à la piste, il s'arrête partout, excepté la nuit : car alors il devient excessivement timide, et dans cet état il ne reste pas en place.

Le lièvre étonne par sa fécondité; à peine la femelle a-t-elle mis bas, qu'elle reçoit le mâle, ou que même elle est déjà pleine. La trace des levrauts très-jeunes est plus sensible que celle des grands lièvres; comme leurs membres sont encore plus tendres, ils les traînent sur la surface de la terre. Le chasseur met en liberté ces nouveau-nés, en l'honneur de Diane. Ceux d'un an mettent de la rapidité dans leur première course ; ils n'en mettent point dans les autres courses : car avec beaucoup de légèreté ils ont peu de force.

Pour découvrir la trace d'un lièvre, on mènera les chiens en partant de l'endroit le plus élevé des terres labourées : le lièvre qui ne vient pas dans les terres cultivées se tient plus ordinairement dans des prairies, dans des bocages, sur les bords des ruisseaux, dans les endroits pierreux et dans des bois.

Lorsque le lièvre part, gardez-vous de crier, de peur que les chiens troublés ne reconnaissent difficilement la trace; poursuivi par les chiens qui l'ont découvert, il traverse des ruisseaux, fait des détours, se retire dans des fentes de rocher où il se roule en peloton. Il a peur non-seulement du chien, mais encore de l'aigle : dans sa première année, franchit-il ou les hauteurs ou les terrains nus, il est menacé de devenir la proie du roi des oiseaux ; devenu plus fort, les chiens le poursuivent, l'atteignent et l'emportent.

Les lièvres des montagnes courent plus rapidement que ceux de la plaine; ceux des marais sont plus lents; mais on prend difficilement les lièvres errants, car ils connaissent les chemins courts. Ils ont beaucoup d'avantage, soit en montant, soit dans les lieux unis; sur des terrains inégaux, ils courent également; c'est en descendant qu'ils courent le moins bien.

Ceux d'entre eux que l'on poursuit dans une terre fraîchement labourée se reconnaissent surtout s'ils ont le poil rouge; dans les chaumes, le reflet les trahit ; on les recon-

naîtra aussi dans les sentiers battus et dans les routes unies, car le poli de leur poil frappera la vue; mais, à cause de la ressemblance des couleurs, on n'apercevra plus l'animal lorsqu'il franchira des endroits pierreux, des monts, des broussailles, des forêts.

A-t-il le devant sur les chiens, il s'arrête, s'asseoit, puis se dresse pour écouter si les clameurs ou le bruit des chiens sont près de lui; il s'éloigne ensuite de l'endroit d'où part tout le bruit; quelquefois, quoiqu'il n'entende rien, il croit, il se persuade qu'il entend; il revient en sautant sur ses premières traces; il les coupe en tous sens.

Les lièvres que l'on surprend dans les endroits déserts poussent très-loin leur course, parce que tout s'y montre à découvert; au lieu que ceux que l'on fait lever dans des bocages épais courent fort peu; l'obscurité les arrête.

Il y a deux espèces de lièvres: les uns, grands, noirâtres, ont une grande tache blanche sur le front; les autres, plus petits, un peu jaunâtres, ont la tache blanche plus petite: la queue des uns est marquée d'une tache ronde; celle des autres est écourtée: ceux-ci ont les yeux d'une couleur tirant sur le noir; les autres les ont d'une couleur bleuâtre: les uns ont le bout des oreilles noir en grande partie; les autres ne l'ont que très-peu.

On trouve les plus petits lièvres dans la plupart des îles, soit désertes, soit habitées, et en plus grande quantité que dans les continents, parce que dans la plupart de ces îles on ne voit ni aigles ni renards fondre sur eux et sur leurs petits. Les aigles habitent de préférence les plus hautes montagnes; or, celles des îles ont moins d'élévation: d'ailleurs les chasseurs visitent peu les îles désertes; dans celles qui sont habitées il y a peu d'hommes, encore moins de chasseurs. Quant aux îles sacrées, il est défendu d'y introduire des chiens; les lièvres doivent donc s'y multiplier à l'infini, puisqu'on ne les inquiète ni eux ni leur progéniture.

Le lièvre, pour plusieurs raisons, n'a pas une vue perçante; ses yeux sont saillants, ses paupières trop courtes ne peuvent se joindre pour se fermer, ce qui lui rend la vision vague et confuse; quoiqu'il dorme souvent, il n'en a pas la vue plus soulagée. La rapidité de sa course contribue beaucoup à la lui rendre trouble; avant qu'il ait pu distinguer un objet, il en détourne ses regards: d'ailleurs

la crainte des chiens, lorsqu'il est poursuivi, lui ôte toute prévoyance; aussi se heurte-t-il à droite, à gauche: il tombe imprudemment dans les filets. Rarement il y donnerait, s'il suivait droit sa course; mais, attaché aux lieux qui l'ont vu naître, il tourne sans cesse aux environs, il se trouve pris : lorsque les chiens s'en rendent maîtres, ils doivent rarement leur proie à la rapidité de leur course; c'est toujours par hasard et contre sa conformation naturelle que le lièvre se voit arrêté; car sous ce rapport aucun animal de même grandeur ne peut lui être comparé. Voici en effet la structure de son corps :

Il a une tête légère, petite, inclinée, étroite par devant, les oreilles placées très-haut, le cou mince, arrondi, assez long et souple; les omoplates droites, libres par le haut; les jambes de devant légères et compactes; la poitrine dégagée, les côtes minces, proportionnées; les reins arqués, concaves, charnus; les flancs mollets, assez étendus; les hanches rondes, bien nourries, de forme circulaire, bien espacées en haut; la cuisse allongée, compacte; les muscles externes bien tendus; les muscles internes plats; les hypocolies allongées et fermes; les pieds de devant souples à leur extrémité, étroits et droits; ceux de derrière durs et larges, en général ne craignant rien d'un terrain rude; les jambes de derrière beaucoup plus grandes que celles de devant, formant une légère courbure en dehors; le poil court et léger. Comment un animal ainsi conformé ne serait-il pas fort, souple et léger?

La preuve de sa légèreté naturelle, c'est que, même en partant tranquillement, il va par sauts et par bonds; jamais on ne verra un lièvre aller au pas; il saute en portant les pieds de derrière en dehors et au delà des pieds de devant: telle est son allure.

Voici ce que l'on remarque quand il se voit en danger: sa queue ne facilite pas sa course; étant aussi courte, elle ne peut servir à diriger le corps; mais il y supplée de l'une et de l'autre oreille lorsqu'il est sur le point d'être saisi par les chiens; il baisse alors une oreille, projette l'autre obliquement en s'appuyant du côté qu'il est menacé, en sorte qu'il donne promptement un crochet, et se trouve déjà loin de l'ennemi qui le serrait. C'est un animal si agréable, qu'il n'est personne qui, en le voyant suivi à la piste, découvert,

poursuivi, atteint, n'oublie tout autre objet qui pourrait le plus amuser ses yeux.

Abstenez-vous de chasser dans les terres ensemencées, quelles qu'en soient les productions; évitez aussi les courants d'eau et ceux des fontaines; il est honteux d'y causer du dégât: à l'instant où commence le dommage, souvenez-vous de la loi; y eût-il la plus belle apparence de chasse, arrêtez tout.

CHAPITRE VI.

Le collier, la laisse, les longes latérales, voilà l'ornement du chien de chasse: le collier sera mollet, assez large pour ne pas endommager le poil de l'animal; les laisses auront, pour être tenues à la main, des crochets et rien de plus: car c'est mal consulter l'intérêt du chien que de lui former un collier de la laisse même; les bandes latérales seront d'un cuir large pour ne point blesser ses flancs, et en les cousant, on les garnira de pointes afin de parer au mélange des races.

Ne menez les chiens à la chasse ni lorsqu'ils prennent avec dégoût la nourriture qu'on leur présente, bien sûr qu'ils sont malades, ni lorsqu'un vent impétueux souffle: car il dissipe l'odeur de la trace, et le chien ne la sent plus: d'ailleurs on ne peut alors dresser ni les petits ni les grands filets. N'existe-t-il aucun de ces obstacles, sortez les chiens tous les trois jours. Ne les accoutumez pas à courir après les renards; ce serait les gâter; et, en temps voulu, ils ne vous suivraient plus. Vous changerez de canton, autant pour les rendre propres à chasser partout que pour acquérir par vous-même la connaissance du pays. Vous les sortirez de bon matin afin qu'ils découvrent la trace; en s'y prenant trop tard, en même temps que l'on perd sa peine, on met les chiens dans l'impossibilité de découvrir le lièvre; en effet, l'odeur de la trace, à cause de sa volatilité, ne s'accommode pas de toutes les heures du jour.

Le garde-filet partira pour la chasse avec un vêtement très-léger; il tendra ses *arkys* aux sentiers raboteux, aux terrains inclinés, aux détours spacieux, dans les lieux obscurs, aux ruisseaux, aux ravins, aux torrents rapides: car c'est dans ces endroits surtout que le lièvre se retire. Il

serait trop long d'entrer ici dans une énumération complète.

Des passages latéraux, des traversées découvertes ou cachées se pratiqueront au point du jour, et non auparavant. En plaçant les filets près de l'endroit où on le cherche, l'animal pourrait entendre le bruit et s'en épouvanter. Si l'on doit les placer à une grande distance les uns des autres, rien n'empêchera de faire, avant le point du jour, le travail nécessaire pour nettoyer le terrain où ils seront tendus. Dans les endroits qui n'offriront point d'obstacles, on fichera les fourches en pente, afin qu'étant tirées un peu, elles opposent quelque résistance. Au haut de ces fourches on passera les mailles de même rangée; on tendra également d'une fourche à l'autre, ayant soin d'élever la bourse du filet vers le centre. On posera sur le péridrome une longue et grosse pierre, afin que l'*arkys* ne se détende pas lorsque le lièvre y sera pris: on dressera les panneaux longs et hauts, de peur que le lièvre ne saute par-dessus. Ne perdez pas de temps à la quête; il est de l'honneur d'un chasseur laborieux de prendre promptement le gibier, et d'y mettre toute son industrie.

On étendra les *dictya* dans les plaines, mais on posera les *enodia* sur les sentiers et hors des chemins battus où ils seront nécessaires, en fixant les péridromes sur la terre, serrant les extrémités du filet, enfonçant les fourches entre les sardonnes, et attachant les épidromes au haut de ces fourches : l'on bouchera d'ailleurs les issues laissées par les filets.

Le garde-filet ira ensuite çà et là, ayant l'œil à tout: un des *arkys* vient-il à pencher, il le redressera; le lièvre lancé tend-il vers les *arkys*, on lui laisse prendre les devants, on le presse à grands cris. Le lièvre pris, celui qui tient les chiens calmera leur impétuosité, non par des coups, mais par des caresses: ses cris diront aux chasseurs ou qu'il n'a point vu le lièvre, ou de quel côté il l'a vu, ou qu'il en est le maître, ou qu'il s'est échappé de tel ou tel côté.

Le chasseur partira vêtu à la légère, ayant un habit et une chaussure simples, un bâton à la main, et suivi du garde-filet. Ils marcheront en silence, de peur que le lièvre qui pourrait être près d'eux ne les entende parler et ne parte. Arrivé aux bois, le chasseur mettra ses chiens en laisse, chacun séparément, afin qu'ils soient faciles à détacher.

Les *arkys* et les *dictya* seront tendus comme nous venons de le dire: le garde-filet se placera ensuite en observation; et le chasseur, prenant les chiens avec lui, ira lancer adroitement le gibier. Il en promettra les prémices à Apollon et à la chasseresse Diane, puis il lâchera le chien le plus instruit à quêter.

En hiver, il commencera au lever du soleil; en été, avant le jour; dans les autres saisons, entre ces deux intervalles.

Dès que le premier chien, après avoir couru sur les différentes passées, aura trouvé la véritable, un autre sera lâché; s'ils sont tous deux sur la trace, peu de temps après on lâchera les autres un à un; on les suivra sans les presser, les appelant chacun par leur nom, rarement cependant, de peur qu'ils ne s'animent avant le temps.

Je les vois, joyeux et pleins d'une noble ardeur, s'élancer, développer deux ou trois traces, les suivre avec emportement, les couper ensuite, décrire un cercle, aller tantôt en droite ligne, tantôt obliquement, entrer dans d'épaisses broussailles, dans les clairières, dans les sentiers connus, inconnus, se précédant les uns les autres, agitant leurs queues, les oreilles baissées, le feu dans les yeux. Arrivés près du lièvre, ils l'indiquent au chasseur en agitant et la queue et le corps tout entier, s'emportant avec une ardeur guerrière, prenant les devants à l'envi, courant ensemble, et bravant la fatigue; tantôt se séparant, tantôt se réunissant pour se porter encore au delà. Enfin ils arrivent au gîte du lièvre, et fondent sur lui: l'animal s'élance, il fuit au milieu des clameurs et des aboiements; alors qu'on anime les chiens et de la voix et du geste; le chasseur les suivra dans leur course, le bras gauche enveloppé de sa *chlamys*; le bâton à la main il poursuivra le lièvre, mais en évitant de s'offrir à lui: ce serait d'un mauvais chasseur.

Le lièvre en se sauvant est bientôt perdu de vue; en général, il tourne autour du gîte d'où on l'a débusqué. A lui! s'écriera-t-on, à lui, valet! oh! oh donc, valet! et le valet fera signe si l'animal est pris ou non. S'il l'est à la première course, on appellera les chiens pour en chercher un autre; ne l'est-il pas, on poursuit rapidement sans relâche, on furette partout.

Lorsque les chiens dans leur poursuite se trouveront à la rencontre du chasseur, il les animera par ses cris; mais, s'ils

se portent trop en avant et que le chasseur ne puisse les joindre ou qu'il les ait perdus, et ne puisse plus ni les voir sur la trace ni les entendre aboyer, il demandera en criant au premier passant où il pourrait les avoir vus; il les joint ensuite. S'ils sont sur la trace, il les encourage, il les appelle chacun par leur nom; il varie autant qu'il peut le son de sa voix, qu'il rend tour à tour aiguë ou grave, faible ou forte. Entre autres manières de les appeler, si c'est dans une montagne que les chiens courent, il les animera ainsi: Oh, lévriers! oh, lévriers! Au lieu d'être sur la piste, l'ont-ils dépassée, il leur criera: A moi, lévriers, à moi! Les voit-il près de la trace, il leur fait faire plusieurs tours et détours: est-elle peu sensible, il remarque l'endroit d'où le change est parti; puis, animant et caressant ses chiens, il les recouple jusqu'à ce qu'ils la découvrent distinctement. A peine l'auront-ils jugée, qu'on les verra se lancer, se séparer, se réunir, former des conjectures, se les communiquer, déterminer la trace reconnue, courir avec rapidité; mais, tandis qu'ils poursuivront avec cette ardeur, que le chasseur se modère, qu'il ne coure point sur leurs pas, de peur que par rivalité ils ne dépassent le lièvre. Lorsqu'ils l'ont cerné et qu'ils l'indiquent clairement, le chasseur prendra garde que l'animal, épouvanté par les chiens, ne sorte de l'enceinte. Ceux-ci, agitant leur queue, se jetant les uns sur les autres, clabaudant, faisant mille et mille sauts, levant la tête, tournant les yeux vers le chasseur, lui découvrant ainsi la vérité, font lever le gibier et se jettent dessus en aboyant. Le lièvre donne-t-il dans les *arkys*, se sauve-t-il en passant ou à côté ou au travers, le garde-filet l'indiquera par ses cris: si le lièvre est pris, on en cherche un autre; autrement on le poursuit avec les mêmes cris qu'auparavant.

Lorsque les chiens sont fatigués de la course, et qu'il est déjà tard, le chasseur doit continuer à chercher le lièvre qui est aussi très-fatigué. Il visitera d'un œil attentif ce que la terre porte ou à sa surface ou au-dessus de sa surface, allant, revenant sur ses pas, de manière que le lièvre ne lui échappe point: car cet animal se tapit ordinairement en un petit réduit où le retiennent la fatigue et la crainte. Il amènera ses chiens, les animera, flattera celui qui est d'un caractère docile et lui parlera souvent; il parlera peu à celui d'un caractère moins traitable, tiendra un milieu à l'égard de celui

qui n'est ni docile ni cependant intraitable, jusqu'à ce qu'enfin il ait tué le lièvre en le poursuivant, ou qu'il l'ait fait tomber dans les *arkys*. Après cela on lèvera les *arkys* et les *dictya*, on frottera les chiens, et l'on reviendra de la chasse. Si c'est à l'heure de midi, en été, le chasseur s'arrêtera sous un ombrage, de peur que les chiens ne se brûlent les pieds dans la marche.

CHAPITRE VII.

En hiver, pendant l'interruption des chasses, vous ferez couvrir les chiennes : avec du repos elles donneront, au printemps, une bonne race ; c'est pour elles la saison la plus favorable. Elles sont en chaleur pendant quatorze jours : pour qu'elles conçoivent plus vite, vous les présenterez, bien reposées, à des chiens de bonne race. Lorsqu'elles portent, menez-les rarement à la chasse, de peur que trop d'ardeur ne cause un avortement. Le temps de la gestation est de soixante jours.

Quand les petits sont nés, laissez-les sous la mère; gardez-vous bien de les mettre sous une autre chienne, un lait et des soins étrangers nuiraient à leur accroissement : rien qui leur fasse autant de bien que le lait de leur mère, que son haleine, que ses soins et ses tendres caresses.

Bientôt les jeunes chiens se porteront çà et là : continuez à leur donner, l'année entière, du lait et un peu des aliments dont ils doivent vivre par la suite, mais rien de plus. Une trop abondante nourriture leur défigure les jambes, leur cause des maladies, nuit à leur conformation. Afin qu'il soit facile de les appeler, on leur donnera des noms courts : Psyché, Thymos, Porpax, Styrax, Lonché, Lochos, Phroura, Phylax, Taxis, Xiphôn, Phonax, Phlegôn, Alcé, Teuchôn, Hyleus, Médas, Porthôn, Sperchôn, Orgé, Bremôn, Hybris, Thallôn, Rhomé, Anthée, Hébé, Gétheus, Chara, Leusôn, Augé, Polys, Bia, Stichôn, Spoudé, Bryas, Oinas, Sterros, Craugé, Kainôn, Tyrbas, Sthenôn, Aither, Actis, Aichmé, Noès, Gnomé, Stibôn, Hormé.

Ne menez les jeunes chiennes à la chasse qu'à huit mois, et les jeunes chiens à dix : ne les mettez point en liberté sur les traces du lièvre qui gîte, mais suivez avec eux les chiens plus âgés qui quêtent, et ne leur permettez de

courir sur les voies qu'en les tenant attachés à de grandes laisses. Le lièvre est-il découvert, quelque dispos qu'ils soient, ne les lâchez pas aussitôt ; attendez qu'il ait pris assez d'avance pour qu'ils ne l'aperçoivent plus. En effet, si, parce qu'ils sont dispos et pleins d'ardeur, on les laissait courir lorsqu'ils voient le lièvre, comme ils n'ont pas le corps assez formé, leur emportement les épuiserait. Que le chasseur y prenne garde.

On sera moins sévère pour les chiens qui paraissent peu propres à la course ; désespérant eux-mêmes de prendre le gibier, ils ne s'exposeront point. Vous laisserez les jeunes chiens plus libres sur les traces du lièvre coureur ; nul inconvénient à ce qu'ils le cherchent jusqu'à ce qu'enfin ils le trouvent : lorsque l'animal sera pris, vous le leur donnerez pour la curée.

Si, au lieu de se tenir près des filets, ils se dispersent, rappelez-les jusqu'à ce qu'ils s'accoutument à trouver le lièvre à la course ; le cherchant toujours séparément et sans guide, ils finiraient par ne plus frayer avec les autres chiens, ce qui serait une habitude vicieuse.

Tant qu'ils seront jeunes, c'est près des filets que vous leur donnerez à manger, dès qu'ils auront fait lever le lièvre, afin qu'ils y reviennent, si faute d'expérience ils s'égarent à la chasse : ce soin deviendra superflu lorsqu'ils donneront sur la bête avec emportement : car alors ils s'y intéresseront plus qu'à leur manger.

Le chasseur lui-même donnera la nourriture aux chiens : en effet, qu'elle leur manque, ils n'en connaissent point la cause ; mais qu'ils la reçoivent lorsque la faim les presse, ils s'attachent à qui la leur donne.

CHAPITRE VIII.

Chassez le lièvre lorsqu'il a neigé assez pour que la terre soit couverte, mais s'il reste quelque place à nu, il sera plus difficile à trouver. Neige-t-il par un vent de bise, la neige ne fondant qu'avec lenteur, les traces resteront longtemps visibles ; si le vent est au midi et que le soleil luise par intervalles, les traces dureront peu, parce que la neige fond. Tombe-t-elle continuellement, il n'y a point de chasse à

faire, parce que la neige recouvre les traces. Il en est de même par un grand vent; car, en emportant la neige, il efface aussi les traces; il serait donc inutile de sortir avec les chiens, puisque la neige leur brûle le nez et les pieds, et que le froid excessif dissipe l'odeur du lièvre.

Mais alors, que le chasseur muni de filets sorte avec un autre homme; il ira le long des montagnes, loin des terres labourées, et, dès qu'il aura trouvé les traces, il les suivra.

Sont-elles entrecoupées, il fera plusieurs tours, allant, revenant sur ses pas, cherchant où elles aboutissent : car le lièvre tracasse beaucoup, ne sachant où s'arrêter! il est d'ailleurs habitué à ruser; il sait que c'est toujours sur sa trace qu'on le poursuit. Dès qu'on l'a découverte, on avance; elle conduira vers des lieux fourrés et escarpés, dans l'intérieur desquels les vents ne portent point la neige, ce qui laisse beaucoup de gîtes au lièvre; c'est aussi ce qu'il cherche.

Lorsque ses pas tendent vers ces lieux, n'en approchez point, de peur de le faire lever; mais tournez-le : on doit croire qu'il est là; on en sera convaincu dès que l'on ne verra pas de trace opposée. Est-on sûr qu'il y est, on le laisse, car il ne quittera pas son gîte; puis on en cherche un autre, en calculant si, dans le cas où on en trouverait, il restera encore assez de temps pour dresser les filets. Le temps suffit-il, on fera ce qui se pratique; où la neige est fondue on enfermera chaque lièvre, quelque part qu'il soit, dans une enceinte de filets. L'enceinte formée, on approchera pour le lancer : s'il s'en échappe, suivez-le à la piste; il ira vers les lieux fourrés, à moins qu'il ne se blottisse dans la neige.

Faites donc en sorte de découvrir sa retraite, et ceignez-la de filets : s'il ne cherche pas d'asile, courez sur lui; vous le prendrez même sans filets; il se lassera bientôt au milieu de ces neiges profondes qui s'attachent à ses pieds velus où elles forment une masse.

CHAPITRE IX.

Pour chasser les faons et les cerfs, on se servira de chiens de l'Inde : ils sont forts, grands, rapides et courageux; avec ces qualités ils peuvent soutenir la fatigue. On chassera les

jeunes faons au printemps, saison où ils naissent. Le chasseur ira d'abord à la découverte dans les bois où il y a le plus de cerfs ; et, s'il en voit, il y reviendra avant le jour, ayant avec lui un valet de chiens, une meute et des javelots. Ses chiens seront tenus en laisse loin du bois, de peur qu'ils n'aboient à la vue du cerf. Pour lui, il se tiendra en observation. Dès que le jour paraîtra, il verra les biches amener leurs faons vers le lieu où chacune doit gîter le sien. Elles se coucheront, et les allaiteront en regardant de tous côtés si elles ne sont point vues; elles se retireront ensuite, et se porteront en avant de leurs petits pour les garder. C'est alors qu'il découplera les chiens. Muni de javelots, il ira droit où il a aperçu le premier faon couché ; il se rappellera les lieux, de peur de méprise. Vus de près, leur aspect change ; on les croirait tout autres que vus de loin.

Lors donc qu'il aura reconnu le faon, il s'en approchera : l'animal restera tranquille, s'appuiera contre terre, bramera et se laissera prendre, s'il n'est pas refroidi par la rosée : car, lorsqu'il est refroidi, il ne demeure pas en place; en effet, l'humidité qui le pénètre, venant à se condenser, le fait partir. Les chiens le prendront en poursuivant avec ardeur. On le donnera au garde-filet ; l'animal jettera de grands cris : la biche, qui le verra et l'entendra, accourra sur celui qui le tient, et cherchera à délivrer son faon ; c'est là le moment d'animer les chiens et d'employer les javelots. Maître du faon, on ira droit aux autres en usant des mêmes moyens.

Voilà comme on prend les jeunes faons : ceux qui sont plus âgés donnent de la peine, parce qu'ils vont viander avec leurs mères et avec d'autres cerfs. Poursuivis, ils se retirent au milieu ou en avant de leurs hardes, rarement en arrière. Les cerfs alors défendront leurs petits, fouleront les chiens aux pieds; et la victoire deviendra incertaine, à moins qu'on ne pénètre au milieu d'eux, et que l'on n'isole quelque jeune cerf en dispersant les vieux.

Cette disposition ainsi effectuée, les chiens resteront en arrière à la première course, parce que le faon, consterné de l'éloignement de la harde, court avec une incroyable vitesse; mais à la seconde et à la troisième course, leurs corps, trop jeunes encore, ne soutenant point la fatigue, ils se rendent bientôt.

On tend aussi des piéges aux cerfs dans les montagnes, autour des prairies, près des ruisseaux, des bocages, dans les bivoies, dans les terres labourées, dans tous les lieux dont ils approchent. On fera les piéges de branches d'ifs entrelacées et dépouillées de leur écorce, afin qu'ils ne pourrissent point : les couronnes de forme ronde seront garnies, dans leur tissu, de clous de fer et de bois, en opposition les uns aux autres. Que les clous de fer aient plus de longueur, pour qu'ils serrent les pieds de l'animal tandis que ceux de bois céderont. Le spart ne pourrissant point, on en tissera le cordeau et le collet, que l'on posera sur la couronne ; mais que le collet et le cordeau soient roides ; le bois de chêne ou d'yeuse qu'on y adaptera, garni de son écorce, et de l'épaisseur d'une paume, aura trois empans de longueur.

Pour poser ces piéges, on fera en terre une fosse ronde de cinq paumes de large, qui, à sa bouche, égale à la couronne des piéges, ira en se rétrécissant peu à peu par le bas ; l'on pratiquera encore dans la terre une autre ouverture, assez grande pour y placer dans une ferme assiette et le cordeau et le bois qui y tient ; cela fait, on posera de niveau la partie inférieure du podostrabe ; quant au collet du cordeau, on le placera autour de la couronne ; le cordeau et le bois étant ainsi chacun à sa place, on mettra des branches d'épine sur la couronne, de sorte qu'elles n'en passent point la circonférence, et l'on jonchera les branches d'un feuillage léger, celui de la saison. Sur la superficie on répandra ensuite de la terre de la fosse, et par-dessus une terre plus solide, tirée d'un endroit éloigné, afin de mieux cacher le piége à la biche. Quant au reste de la terre non employée, vous l'emporterez loin du piége : car, si l'animal sent une terre fraîchement remuée, et il le sent tout de suite, il conçoit des soupçons.

Sur les montagnes, le chasseur, accompagné de ses chiens, pourra épier les cerfs toute la journée, mais le matin surtout. Dans les terres labourées, il commencera avant le jour ; sur les montagnes, vu la solitude des lieux, on prend le cerf et la nuit et en plein jour ; dans les terres labourées, c'est la nuit ; le jour, la présence des hommes l'effraye.

Dès que vous trouverez le piége renversé, poursuivez la bête, découplez les chiens, animez-les ; observez sur la

traînée du bois la route qu'a prise le cerf : pour l'ordinaire elle est visible. Des pierres auront été déplacées ; le bois dont le piége est garni aura sillonné les terres cultivées, des parcelles de bois se remarqueront sur les pierres, si l'animal a traversé des lieux âpres : la poursuite en deviendra plus facile. Est-il pris par un de ses pieds de devant, bientôt il sera estropié, le bois lui blessera tout le corps et la face; le collet du cordeau tient il à l'un de ses pieds de derrière, le bois qu'il traîne nuira aux mouvements de tout son corps. Quelquefois aussi le piége s'embarrasse dans les branches fourchues de la forêt, et c'en est fait de l'animal, à moins qu'il ne brise le cordeau. Ainsi pris, ou excédé de fatigue, n'en approchez pas si c'est un mâle; il frapperait et de son bois et de ses pieds : de loin lancez-lui des javelots. L'été, vous les prendrez à la course, même sans podostrabe ; bientôt épuisés, ils s'arrêtent et s'offrent à tous les traits : se voient-ils acculés près de la mer ou de quelque rivière, dans leur désespoir ils s'y précipitent ; quelquefois ils tombent essoufflés.

CHAPITRE X.

Pour la chasse du sanglier, il faut des chiens de l'Inde, de Crète, de Locride, de Laconie, des *arkys*, des javelots, des épieux et des piéges. On ne prendra point au hasard de ces mêmes chiens si l'on en veut qui soient en état d'attaquer cette bête. Les *arkys* seront de même lin que ceux employés pour le lièvre ; on composera le cordeau de trois cordelettes de quarante-cinq brins, et chacune des trois cordelettes aura quinze brins; du haut du filet en bas faites dix nœuds, et que l'ouverture de chaque maille soit d'une petite coudée ; les péridromes auront une fois et demie la grosseur des cordelettes de l'*arkys;* le filet des extrémités aura des anneaux que l'on passera dans les mailles ; le bout des péridromes sortira à travers les anneaux : quinze suffiront.

On emploiera toute sorte de javelots munis d'un fer large bien tranchant et d'un bois dur. Les épieux auront le fer de cinq paumes de long. Au milieu de la douille on mettra de fortes traverses de cuivre, et les hampes seront de bois de cormier, de l'épaisseur d'une javeline. Les podostrabes

auront la même force que pour le cerf. Que les chasseurs se tiennent ensemble, puisque même avec beaucoup d'hommes on prend difficilement la bête. Exposons à présent quel usage on fera de tout cet appareil.

Arrivé au lieu où l'on présume que s'est retiré le sanglier, on mènera les chiens avec précaution ; on tiendra tous les chiens en laisse, à l'exception d'un chien de Laconie qu'on lâchera, et que l'on accompagnera dans ses tours et détours. Dès qu'il aura trouvé le pas, on le suivra, il guidera le train de chasse : quantité d'indices dirigeront le chasseur ; dans les terrains mouvants, c'est le pas ; ce sont les branches brisées dans les bocages épais ; dans les grandes forêts, ce sont les coups de défense que le sanglier donne au bois.

Ce chien de Laconie ira quêtant dans les endroits boisés ; c'est là qu'est le plus souvent le fort du sanglier : ces endroits, chauds en hiver, sont frais en été. Arrivé au repaire, le chien aboie ; le sanglier pour l'ordinaire reste couché.

On rappellera le limier pour le remettre en laisse avec les autres à une distance de la bauge ; puis on tendra les *arkys* aux différents passages, en jetant les mailles sur les branches fourchues du bois qui peuvent servir de support : on prolongera ces filets, on leur donnera des soutiens en garnissant les deux côtés de branches d'arbres. Qu'il y ait un grand jour à travers les mailles, de manière que l'animal qui arrive en courant voie clairement au delà. Quant au péridrome, on le fixera à de gros arbres, et non à des buissons qui abondent dans des lieux non cultivés. De chaque côté vous boucherez avec des broussailles, même les entrées difficiles, afin que le sanglier coure dans les *arkys* sans se détourner.

Quand vous aurez bien tendu vos filets, vous rejoindrez les chiens pour les lâcher tous, et vous avancerez vers la bête, armés d'épieux et de javelots ; on mettra à la tête des chiens un des chasseurs qu'on jugera le plus expérimenté ; les autres le suivront en ordre, et à de grands intervalles, afin de laisser au sanglier un passage suffisant. En effet, si le sanglier trouvait sur son passage plusieurs personnes ensemble, elles courraient risques d'être blessées ; il décharge ordinairement sa fureur sur le premier qu'il rencontre.

Lorsque les chiens seront près de la bauge, ils donneront dessus : le sanglier troublé se lèvera, fera sauter en l'air le

premier chien qui se portera sur lui : en courant, il tombera dans les filets; s'il ne s'y jette pas, on le poursuivra. Le lieu où l'arrête le filet va-t-il en pente, il s'élancera ; si c'est en plaine, il se tiendra ferme sur ses jambes, portant autour de lui ses regards.

Dans ce moment les chiens le serreront de près ; les chasseurs se tiendront sur leurs gardes en lui lançant des javelots et des pierres; ils l'investiront par derrière à une certaine distance, jusqu'à ce qu'il se pousse en avant et tende la corde passée dans les bords de l'*arkys*. Alors, l'épieu à la main, le plus expérimenté et le plus fort des veneurs ira le frapper en tête. Si, malgré les atteintes des javelots et des pierres, l'animal ne donne point dans les filets, s'il se détourne pour revenir sur celui qui l'affronte, et le tournoie, il faut alors s'avancer sur lui avec un épieu, se tenant ferme, la main gauche en avant, la droite en arrière; car c'est la gauche qui dirige le coup, et la droite qui le porte. Le pied gauche sera sur la même ligne que la main gauche, le droit sur celle de la droite. Vous porterez le coup en n'écartant les jambes que du pas de la lutte, et vous tournerez le côté gauche dans la direction de la main gauche. On observera ensuite et le regard de l'animal et jusqu'au moindre mouvement de sa tête.

Lorsqu'on voudra le frapper de l'épieu, on prendra garde que par un mouvement de tête il ne fasse sauter l'arme des mains; le coup manqué, il est aussitôt sur l'homme. En pareil cas il faut se jeter la face contre terre, se tenant fortement à ce qu'on y rencontre. La bête, vu la courbure de ses défenses, n'attaquera point en dessous le corps du chasseur ainsi couché ; s'il se tenait droit, il serait infailliblement blessé : elle essaye, il est vrai de relever l'homme ; si elle ne le peut, elle le foule aux pieds.

Il n'est qu'un moyen de salut : c'est que l'un des chasseurs s'approche, un épieu en main, pour irriter l'animal, feignant de lancer l'épieu, mais ne le lançant pas en effet, de peur qu'il ne blesse son compagnon renversé. Le sanglier, se voyant harcelé, quittera le chasseur qu'il tient sous lui, et se retournera furieux contre celui qui l'irrite, l'autre alors se lèvera d'un saut, et n'oubliera pas, en se relevant, d'avoir l'épieu à la main ; il ne peut en effet se sauver honorablement que par la victoire. Il l'attaquera de nouveau

comme auparavant, dirigeant son fer vers la gorge, entre les deux omoplates, et enfonçant le fer de toute sa force. L'animal furieux se lancera en avant. Si les traverses du fer de la lance ne l'arrêtaient, il se précipiterait le long de la hampe même, il arriverait à la main de celui qui tient l'arme.

La force de l'animal est telle qu'on ne peut se l'imaginer : au moment où il meurt, du poil approché de ses défenses se crispe, tant elles sont brûlantes ! Lorsqu'il est vivant et qu'on l'irrite, elles sont de feu, témoin les poils des chiens dont il consume les extrémités quand il manque son coup.

On éprouve ces difficultés et quantité d'autres lorsqu'on prend le verrat : si c'est une laie, on courra dessus, on la frappera en prenant garde d'être renversé d'un coup de son arme ; on serait inévitablement foulé et mordu. Qu'on se garde donc de tomber : en vient-on là, on se relèvera comme on l'a dit en parlant du verrat ; une fois relevé, on frappera l'animal de son épieu jusqu'à ce qu'on l'ait tué.

On prend encore ainsi le sanglier : on lui tend des filets dans le passage des taillis aux forêts, aux vallées, aux endroits escarpés : il se lance quelquefois dans les lieux humides, dans les marais et autres lieux aquatiques. Le garde-filet tiendra un épieu en main, tandis que les autres mèneront les chiens, cherchant les passages les plus commodes. Bientôt on découvre l'animal, on le chasse : s'il tombe dans les filets, celui qui les garde ira dessus, l'épieu en main, prenant les positions indiquées ; sinon, qu'on le poursuive.

On le prend aussi durant les excessives chaleurs, en le chassant avec les chiens ; quoique extrêmement fort, il perd bientôt haleine et se rend. Il périt beaucoup de chiens dans cette sorte de chasse, les veneurs courent eux-mêmes des dangers. L'animal aux abois se retirera ou dans l'eau, ou près d'un endroit escarpé, ou dans une forêt d'où il ne veut pas sortir. Comme alors ni filet, ni rien autre chose ne l'empêche de se ruer sur celui qui l'approche, ils se verront forcés de l'attaquer à coups d'épieux ; ils l'affronteront alors ; ils déploieront cette bravoure qui leur a fait embrasser une profession si pénible ; ils se serviront de l'épieu et tiendront le corps dans la position que j'ai prescrite ; s'il arrive un accident, ce ne sera pas faute d'avoir fait ce qu'il fallait.

On tend aussi des piéges aux sangliers comme aux cerfs,

et dans les mêmes lieux ; on se tiendra de même en observation ; les poursuites seront aussi les mêmes ; on l'abordera avec les mêmes précautions ; l'épieu sera pareillement employé.

On lui enlève difficilement ses petits ; il ne les abandonne pas à eux-mêmes qu'ils ne soient grandis : lorsque les chiens les ont découverts, ou que les premiers ils ont aperçu les chiens, ils s'enfoncent aussitôt dans les bois, où les suivent le père et la mère, redoutables alors, puisqu'ils combattent plus pour ces petits que pour eux-mêmes.

CHAPITRE XI.

Les lions, les léopards, les lynx, les panthères, les ours et autres semblables animaux, se prennent dans les contrées étrangères, sur le mont Pangée, dans le Cittus situé au delà de la Macédoine, ou sur l'Olympe de Mysie, ou sur le Pinde, ou sur le Nysa situé au delà de la Syrie, et autres montagnes qui peuvent les nourrir. Dans les montagnes on les prend avec un appât préparé d'aconit ; les difficultés des lieux ne permettent pas d'autre chasse : à cet appât, que l'on jette le long des eaux et dans tout autre endroit dont ils approchent, on mêle ce qui est du goût de chacun de ces animaux.

Ceux d'entre eux qui descendent de nuit dans la plaine s'y trouvent enfermés par une troupe de gens à cheval et armés, qui s'en rendent maîtres, mais non sans danger.

Quelquefois on fait, pour les prendre, de grandes fosses rondes, laissant au milieu une élévation de terre qui forme une espèce de colonne depuis le fond de la fosse jusqu'à la superficie. Aux approches de la nuit, on y pose une chèvre qu'on y attache : l'on forme autour de la fosse une enceinte circulaire de branchages qui cache l'intérieur de la circonférence et ne laisse aucune entrée. Ces animaux, au bêlement de la chèvre pendant la nuit, viennent rôder autour des bois qui bouchent la fosse ; mais, ne trouvant pas d'entrée, ils s'élancent dedans et sont pris.

CHAPITRE XII.

Je viens d'exposer tout ce qui concerne les travaux de la chasse, d'un exercice dont les partisans retireront de si

grands avantages. Ils se procureront une bonne constitution, ils auront la vue meilleure, l'oreille plus sensible ; ils vieilliront moins ; surtout ils se formeront au métier de la guerre. Chargés de leurs armes, auront-ils à traverser des sentiers difficiles, ils ne se décourageront point, ils supporteront la fatigue par l'habitude qu'ils en auront contractée en poursuivant la bête ; ils pourront dormir sur la dure ; ils seront gardiens fidèles du poste assigné. Quand il s'agira de marcher à l'ennemi, de mettre des ordres à exécution, vous les trouverez prêts ; l'habitude de tuer des bêtes les y aura dressés. Placés en tête de l'armée, ils n'abandonneront pas leurs rangs, parce qu'ils sont habitués à la persévérance. L'ennemi est-il en déroute, ils le poursuivront droit et intrépidement sur toute sorte de terrain ; la chasse les y a familiarisés. L'armée de leur patrie éprouve t-elle un échec, ils sauront, sur des terrains couverts de broussaille et escarpés, et en d'autres lieux de difficile accès, se sauver honorablement eux-mêmes et sauver aussi les autres ; l'expérience leur aura fourni beaucoup de ressources. En effet, dans une déroute presque générale, plus d'une fois de tels hommes, voyant le vainqueur égaré sur un terrain désavantageux, sont revenus à la charge, et, grâce à une forte constitution et à leur intrépidité, l'ont-ils mis en fuite ; car la fortune est compagne ordinaire de ceux qui joignent une âme forte à un corps robuste.

Aussi nos ancêtres, convaincus que c'était de cet exercice qu'ils tiraient tous leurs avantages contre les ennemis, l'ont-ils fait entrer dans l'éducation de la jeunesse. Dans les premiers temps, où ils n'avaient que de faibles récoltes, ils pensaient néanmoins qu'il ne fallait pas défendre la chasse, parce que le chasseur n'en veut pas aux productions de la terre. De plus, une loi fixait pour la nuit le nombre de stades au delà duquel les particuliers ne pouvaient s'éloigner de la ville, de peur que les amateurs de la chasse ne fussent privés de gibier. Ils voyaient que ce plaisir seul faisait un grand bien aux jeunes gens, celui de les rendre réservés et justes, en les élevant à l'école de la vérité : ils comprenaient qu'ils devaient leurs succès militaires à la chasse ; que, bien différente de ces plaisirs honteux qui ne demandent pas d'étude, elle n'interdit aucune des occupations honnêtes auxquelles on voudrait se livrer. C'est donc

elle qui forme les bons soldats et les bons généraux; car les excellents citoyens sont ceux qui par leur travail éloignent de leur âme et de leur corps la honte et la débauche, et dont l'âme pure ne connaît d'autre ambition que la vertu. De tels hommes souffriraient-ils jamais ou que l'on commît une injustice envers leur patrie, ou que l'on ravageât leur territoire?

Quelques personnes diront peut-être qu'il ne faut point se passionner pour la chasse, dans la crainte de négliger ses affaires domestiques. C'est qu'elles ignorent qu'on les administre encore mieux en servant son pays et ses amis. Si le chasseur se rend essentiellement utile à sa patrie, se peut-il qu'il néglige ses affaires, lorsque les fortunes particulières sont si intimement liées à la fortune publique, que l'on sert tout à la fois et sa patrie et ses propres intérêts!

Parmi ceux à qui l'envie fait tenir ce langage, il en est qui aiment mieux périr victimes de leur lâcheté que de devoir leur salut à la valeur d'autrui. Les vils plaisirs qui les tyrannisent les égarent dans leurs discours et dans leurs actions; leurs discours inconsidérés engendrent les haines, leurs actions criminelles appellent sur leur tête, sur celle de leurs enfants et de leurs amis, les maladies de toute espèce, et la mort même. Qui pourrait confier le salut public à des êtres indifférents au vice, mais plus sensibles que personne aux plaisirs?

On se trouve sûrement à l'abri de tous ces maux en favorisant l'exercice que je préconise. En effet, la bonne éducation du chasseur lui apprend à respecter les lois, à s'entretenir et à entendre parler de ce qui est juste. Il est donc bien vrai que ceux qui se livrent à un travail continu, et qui aiment à s'instruire en se formant à de laborieux exercices, sauvent encore leur patrie; tandis que ceux qui, par crainte du travail, se refusent à l'instruction et vivent au sein d'une funeste volupté, sont des êtres abjects. Indociles à toute juste remontrance, ils méprisent les lois; ennemis du travail, ils n'ont nulle idée de ce que doit être l'homme de bien, en sorte qu'ils ne peuvent être ni religieux ni sages, et comme ils manquent d'instruction, ils blâment ceux qui en ont reçu. Avec de tels hommes rien ne prospère, tandis que les honnêtes gens procurent à la société tous les avantages; d'où il suit que ceux-là doivent être préférés qui veulent travailler. J'ai don-

né dans un grand exemple la preuve de cette vérité. Ce fut en consacrant à la chasse les premières années de leur vie, que ces anciens disciples de Chiron dont j'ai parlé acquirent tant de belles connaissances, et parvinrent à cette éclatante vertu qui excite à présent encore notre admiration.

Tout le monde sans doute rend hommage à la vertu; mais, comme elle ne s'acquiert que par de pénibles travaux, beaucoup l'abandonnent : ils ignorent s'ils réussiront, et ne voient que ce qu'il leur en coûtera de peine.

Si la vertu avait un corps, peut-être la négligeraient-ils moins, persuadés qu'ils en seraient vus comme ils la verraient elle-même. Lorsqu'on est près de l'objet que l'on aime, on en devient meilleur, dans la crainte d'être vu: mais, dans la pensée que la vertu n'observe pas leurs actions, les hommes s'en permettent ouvertement de blâmables et de criminelles. Ils ne la voient pas, et cependant, immortelle et partout présente, elle honore les bons qui la révèrent, et elle flétrit les méchants. Oui, s'ils savaient qu'elle les regarde, ils iraient au-devant de ces travaux et de cette instruction dont elle est le prix; et cette noble proie tomberait en leur pouvoir.

CHAPITRE XIII.

J'admire, en vérité, ces gens qu'on appelle sophistes, qui prétendent pour la plupart guider la jeunesse vers la vertu, tandis qu'en effet ils l'égarent. Voyons-nous un homme que les sophistes de nos jours aient rendu vertueux? Offrent-ils au public un ouvrage dont la lecture rende nécessairement l'homme meilleur? Combien, au contraire, n'ont-ils pas publié d'écrits frivoles qui amusent inutilement la jeunesse sans lui présenter aucun trait de vertu; qui, d'ailleurs, dérobent à l'instruction des moments qu'on se promettait de lui donner, détournent des études solides, et n'enseignent que le mal! Je leur reproche donc fortement des torts aussi graves. Je blâme encore les expressions recherchées dont fourmillent leurs écrits, tandis qu'ils n'offrent pas un seul principe capable de former les jeunes gens à la vertu. Je ne suis qu'un esprit ordinaire; mais je n'ignore pas que la première instruction de l'honnête homme vient de la na-

ture : après elle, consultons les sages, qui ont de véritables lumières, mais non ceux qui ne possèdent que l'art de tromper.

Peut-être mon style est-il dépourvu d'élégance ; mais je ne suis point jaloux de cet avantage. J'ai à cœur de tracer ici les leçons nécessaires à ceux que l'on forme à la vertu : or, ce ne sont pas les mots, ce sont les principes solides qui instruisent.

Je ne suis pas le seul qui reproche, je ne dis pas aux philosophes, mais aux sophistes du jour, de s'occuper des mots, et nullement des choses. Je sais combien il est avantageux de présenter des ouvrages méthodiquement écrits ; aussi par là même sera-t-il plus facile de prouver aux sophistes leur futilité. Si j'écris d'une manière suivie, c'est pour éviter des erreurs, pour former des hommes bons et sages, et non des sophistes : car je veux que des écrits soient aussi utiles qu'ils le paraissent, de sorte que jamais on ne puisse les réfuter. Nos sophistes, au contraire, ne parlent, n'écrivent que pour tromper, que pour s'enrichir : ils ne sont utiles à personne ; car il n'exista jamais, il n'y a même actuellement encore aucun sage parmi eux ; il leur suffit d'être appelés sophistes, dénomination flétrissante, du moins parmi les hommes qui pensent.

J'exhorte donc à se tenir en garde contre les préceptes de ces maîtres orgueilleux, et à ne point rejeter les saines réflexions des vrais philosophes. Les sophistes ne courent qu'après les riches et les jeunes gens ; accessibles à tous, amis de tous, les philosophes ne règlent ni leur estime ni leur mépris sur la fortune.

N'imitez point ces hommes qui cherchent à s'agrandir aux dépens du public et des particuliers ; soyez convaincus que les honnêtes gens se reconnaissent à des actions vertueuses et à une vie laborieuse, tandis que les méchants n'ont que de vicieuses affections, et qu'on les reconnaît à leur perversité. Spoliateurs des fortunes publique et particulière, ils contribuent moins que les ignorants au salut commun, et n'ont, s'il faut prendre les armes, que des corps épuisés, déformés, incapables de supporter la fatigue.

Les chasseurs, au contraire, présentent toujours à la république des corps robustes et des ressources pécuniaires. Ils font la guerre aux bêtes, tandis que les autres la font à des

concitoyens. En marchant contre des amis, ceux-ci sont généralement détestés ; ceux-là s'honorent en poursuivant les animaux féroces. S'ils s'en rendent maîtres, ils ont vaincu des ennemis ; en est-il autrement, on leur sait gré d'abord de ce qu'ils attaquent les ennemis de la cité tout entière, ensuite de ce qu'ils le font sans intérêt pour eux-mêmes comme sans préjudice pour autrui ; d'ailleurs leurs efforts mêmes les rendent et plus vertueux et plus habiles. Pourquoi ? c'est ce que nous allons démontrer.

S'ils n'étaient pas infatigables, s'ils ne se distinguaient pas par leur vigilance et leur sagacité, feraient-ils du butin ? Des animaux sont bien forts quand ils combattent pour leur vie, dans leur propre retraite : le chasseur prendrait donc des peines inutiles s'il ne les surpassait en activité et en intelligence.

Ceux qui veulent dominer dans leur pays ne cherchent qu'à subjuguer des amis, et trouvent dans leurs exercices un aliment à leur dépravation : au contraire, des chasseurs n'en veulent qu'à des ennemis communs ; et l'exercice même auquel ils se livrent les rend plus aguerris contre d'autres adversaires. Le butin des uns récompense leur prudence, celui des autres est le fruit d'une honteuse audace : les uns méprisent tout gain sordide, toute action lâche ; les autres n'ont pas ce courage ; ceux-ci décèlent par leur langage la turpitude de leur âme ; le discours annonce la générosité de ceux-là : il n'est pas de frein à l'impiété des uns ; les autres sont pénétrés de respect pour la Divinité.

Si l'on en croit une antique tradition, même les dieux aiment soit à chasser, soit à se rendre spectateurs de cet exercice. Si donc les jeunes gens se rappellent mes conseils et s'y conforment, ils seront religieux et respectueux envers les dieux, persuadés qu'ils les ont pour témoins ; ils feront la joie des auteurs de leurs jours, de la patrie, de leurs amis, de leurs concitoyens. Les hommes adonnés à la chasse ne sont pas les seuls qui soient devenus illustres : dans ce nombre on comprend aussi des femmes qu'Artémis rendit chasseresses, Atalante, Procris et d'autres avec elles.

FIN DU TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Hélène Levois Aosta
Napoli
550258

Digitized by Google

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

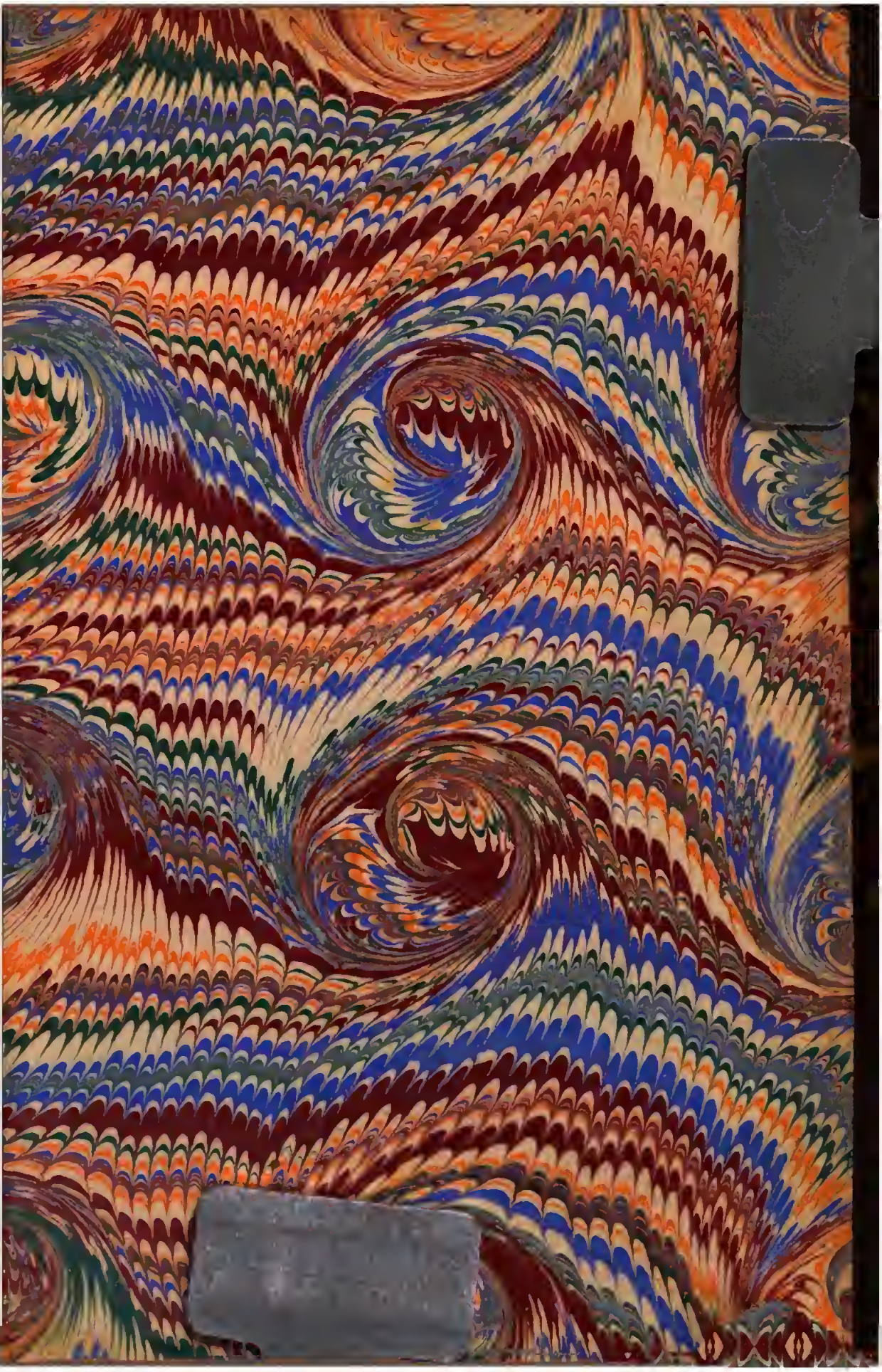
Notice biographique..... 1
Les Helléniques..... 5
Anabase..... 215
Économique..... 411
De l'Équitation..... 465
Le Commandant de Cavalerie..... 489
Cynégétique..... 511

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA